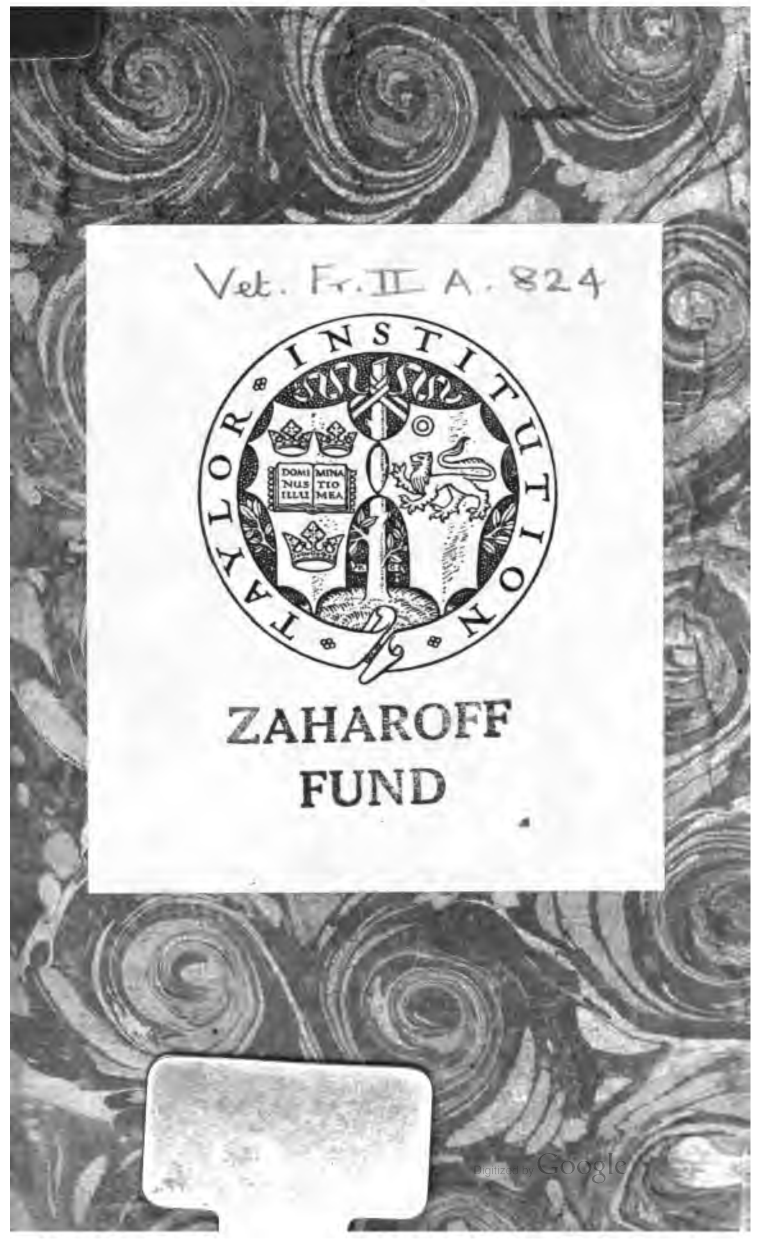
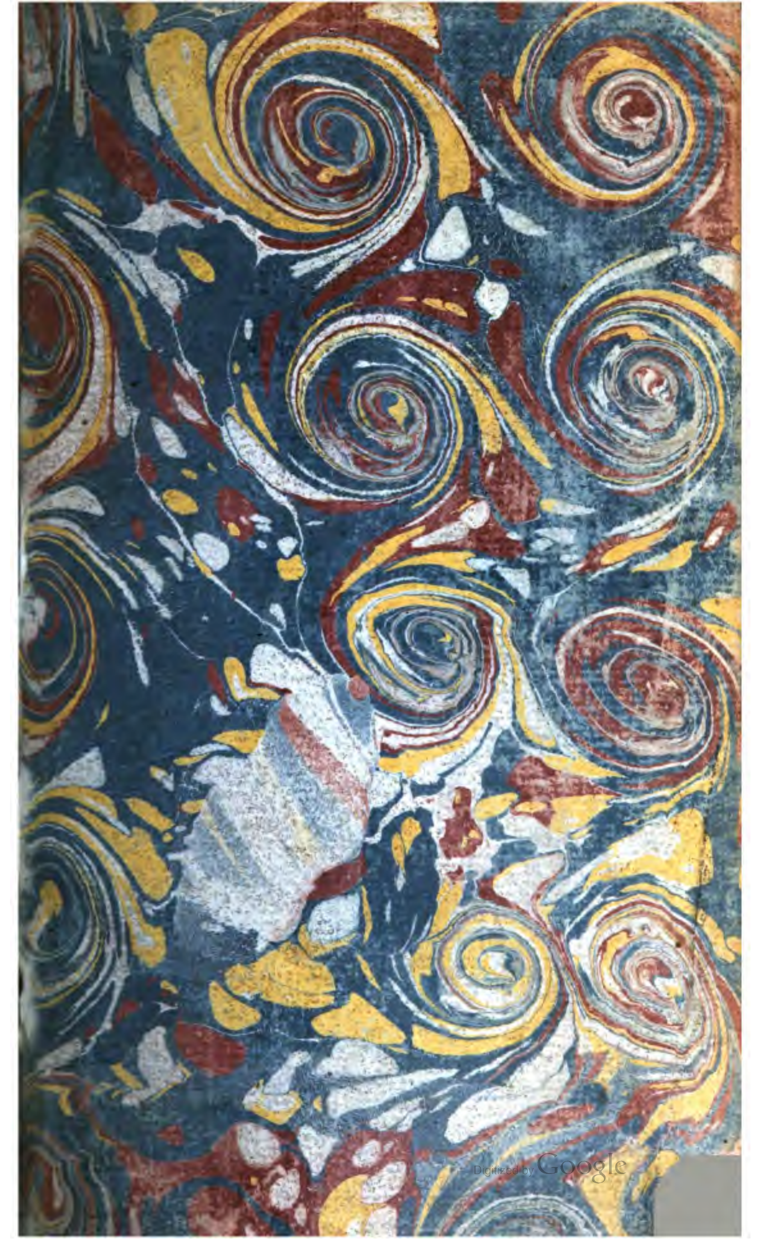



Vet. Fr. II A. 824
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF
FUND
Digitized by Google




Vet. Fr. II A. 824
TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND
Digitized by Google



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
D'ÉDUCATION.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE D'ÉDUCATION,

Où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'ame & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnemens, la pratique à la théorie.

Longum per præcepta, breve per exemplum iter.

QUINTILIEN.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M DCC LXXI.



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
D'ÉDUCATION.



IMAGINATION.

M. Le prince de Condé faiſoit peindre, dans la galerie de Chantilly, l'hiſtoire de ſon pere, connu en Europe ſous le nom du *grand Condé*. Il ſe rencontroit un inconvénient dans l'exécution du projet. Le héros, durant ſa jeuneſſe, s'étoit trouvé lié d'intérêt avec les ennemis de l'Etat; & il avoit fait une partie de ſes belles actions, quand il ne portoit pas les armes pour ſa patrie. Il ſembloit donc qu'on ne devoit point faire parade de ces faits d'armes dans la galerie de Chantilly. Mais, d'un autre côté, quelques-unes de ces actions, comme le ſecours de Cambrai, & la retraite de devant Arras, étoient ſi brillantes, qu'il devoit être bien mortifiant, pour un fils amoureux de la gloire de ſon pere, de les ſupprimer dans le monument qu'il élevoit à la mémoire de ce héros. Il trouva lui-même un heureux expédient; car c'étoit non-ſeulement le prince, mais l'homme de ſon tems né avec la conception la plus vive & l'imagination la

plus brillante. Il fit donc dessiner la Muse de l'Histoire; personnage allégorique, mais très-connu, qui tenoit un Livre, sur le dos duquel étoit écrit : VIE DU PRINCE DE CONDÉ. Cette Muse arrachoit des feuillets du Livre, qu'elle jettoit par terre; & sur ces feuillets on lisoit : *Secours de Cambrai; Secours de Valenciennes; Retraite de devant Arras*, enfin le titre de toutes les belles actions du grand Condé, durant son séjour dans les Pays-bas; actions dont tout étoit louable, à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit. Malheureusement ce tableau n'a pas été exécuté suivant une idée si ingénieuse & si simple. Le Prince, qui l'avoit conçue, eut, en cette occasion, un excès de complaisance; &, déférant trop à l'art, il permit au peintre d'altérer l'élégance & la simplicité de sa pensée, par des figures qui rendent le tableau plus composé, mais qui ne lui font rien dire de plus que ce qu'il disoit déja d'une maniere si sublime.

2. Un homme, d'une humeur bizarre, ne voyoit point un malade, qui fût de ses amis ou non, qu'il ne lui fît entendre, pour l'inquiéter, que sa maladie étoit plus dangereuse qu'elle ne pouvoit l'être en effet. Si le malade toussoit naturellement & sans effort, comme il arrive aux personnes qui sont en santé, il auguroit mal, & disoit qu'elle tendoit à une fluxion de poitrine; si le malade se sentoit altéré, & demandoit à boire, il lui disoit que son mal pourroit bien tourner en hydropisie. Si son visage étoit un peu changé, il lui disoit qu'il ne le reconnoissoit point : enfin, loin d'adoucir son mal & de le consoler, en lui cachant ce qu'il en pouvoit connoître, il se faisoit un plaisir de le lui rendre plus considérable. Trois personnes de sa connoissance, voulant le corriger de ce défaut, convinrent de lui persuader qu'il étoit bien malade, & prirent le lendemain pour l'exécution de ce dessein, dont ils firent part aux personnes chez lesquelles il devoit aller, afin de réussir plus sûrement. Au jour marqué, comme il étoit aisé de connoître sa route, ils se partagerent tous trois en différentes rues, éloignés les uns des autres; & le premier, le voyant venir, l'aborda civilement, & lui demanda comment il se portoit? « Fort bien, » répondit-il.

» Comment ! repliqua l'autre, cela n'eſt pas poſſible,
» ou du moins votre viſage ne dénote point cela. ---
» Je ne ſçais, répondit-il, ſi mon viſage eſt mauvais ;
» mais je ne ſens aucun mal : j'ai bien dormi & bien
» dîné ; ce n'eſt pas une marque de mauvaiſe ſanté. »
Ils ſe quitterent ; & bientôt il rencontra le ſecond, qui, venant à lui, l'embraſſa, & lui dit : « Hé ! mon ami !
» dans quel état êtes-vous donc, & depuis quand êtes-
» vous indiſpoſé ? --- Moi indiſpoſé ! je crois que vous
» vous moquez, dit l'autre, je ne me ſuis jamais mieux
» porté. --- Vous ne vous ſentez donc point, dit cet
» ami ? car pour moi je trouve que vous ſeriez beau-
» coup mieux dans votre lit qu'ici : au ſurplus, vous
» êtes le maître de faire ce qu'il vous plaira ; » & ils ſe quitterent. En tournant dans une autre rue, il rencontra le troiſieme, qui, lui témoignant le chagrin qu'il avoit de le voir ſi changé en ſi peu de tems, lui reproche de ne lui avoir pas fait ſçavoir ſa maladie : « Avez-vous
» oublié, lui dit-il, que nous ſommes amis ? & doutez-
» vous que votre ſanté ne me ſoit auſſi chère que la
» mienne ? « Le prétendu malade, étourdi de ce qu'il venoit d'entendre des deux premiers, étoit fort embarraſſé ſur ce qu'il devoit répondre ; & ils ſe quitterent, lui aſſez conſterné, & l'autre pouvant à peine s'empêcher de rire. Mais ce fut bien autre choſe, lorſqu'étant entré dans la maiſon où il alloit, & où l'on avoit aſſemblé exprès quelques-unes des perſonnes qu'il avoit inquiétées dans leurs maladies, on lui demanda s'il revenoit de l'autre monde ? On lui fit entendre que ſon viſage étoit jaune, ſes yeux creux, ſa bouche un peu de travers, & le bout du nez froid : enfin on lui dit, comme pour le preſſer de recourir aux remèdes, qu'il n'iroit pas loin dans cet état, s'il n'uſoit de précautions. Ces diſcours acheverent de le perſuader ; ſon imagination, vivement affectée, lui fit croire qu'il ſentoit effectivement un mal qu'il n'avoit pas. Il ſe rend chez lui en chaiſe, ſe met au lit, ſe fait ſaigner, épuiſe toutes les reſſources de la pharmacie, & s'écrie qu'il va mourir, qu'il ſent ſon cœur défaillir, ſes forces s'épuiſer, toute ſa machine ſe détruire ; & cette idée

l'attrista, jusqu'à ce que ses amis l'eussent tiré d'inquiétude, en lui découvrant que ce n'étoit qu'un stratagême charitable pour lui faire perdre ce défaut dangereux, dont il avoit contracté l'habitude, & dans lequel il ne retomba plus dans la suite.

3. Un jour que M. le marquis de Dangeau s'alloit mettre au jeu de Louis XIV, il demanda à ce Prince un appartement dans Saint-Germain, où la cour étoit alors. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu-là. Le Roi lui répondit qu'il la lui accorderoit, pourvu qu'il la lui demandât en cent vers qu'il feroit pendant le jeu, mais cent vers bien comptés, pas un de plus ni de moins. Après le jeu, où il avoit montré sa gaieté ordinaire, il dit les cent vers au Roi. Il les avoit faits, exactement comptés, & placés dans sa mémoire; & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque instant. Cette heureuse facilité, fruit d'une imagination rare & féconde, lui procura bientôt après une autre aventure, précieuse pour un courtisan qui sçait que, dans le lieu où il vit, rien n'est bagatelle. Le Roi & Madame avoient entrepris de faire des vers en grand secret, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrerent leurs ouvrages, qui n'étoient que trop bons; ils se soupçonnerent réciproquement d'avoir eu du secours; &, par l'éclaircissement où leur bonne foi les amena bientôt, il se trouva que le même marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystere, étoit l'auteur caché des vers de tous les deux. Ils lui avoient ordonné de ne pas faire trop bien; mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permettoit guères d'obéir scrupuleusement; & qui sçait même s'il ne fit pas de son mieux exprès pour être découvert?

INCLINATION.

1. LE marquis de l'Hôpital, étant encore enfant, eut un précepteur qui voulut apprendre les mathématiques dans les heures de loisir que son em-

ploi lui laissoit. Le jeune écolier, qui avoit peu de goût, & même, à ce qu'il paroissoit, peu de disposition pour le latin, eut à peine apperçu, dans les élémens de géométrie, des cercles & des triangles, que l'inclination naturelle, qui annonce presque toujours les grands talens, se déclara; il se mit à étudier avec passion ce qui auroit épouvanté tout autre que lui à la premiere vue. Il eut ensuite un autre précepteur qui fut obligé, par son exemple, à se mettre dans la géométrie; mais quoiqu'il fût homme d'esprit & appliqué, son éleve le laissoit toujours bien derriere lui. Ce que l'on n'obtient que par le travail, n'égale point les faveurs gratuites de la nature. Un jour, M. le marquis de l'Hôpital, n'ayant encore que quinze ans, se trouva chez M. le duc de Roannès, où d'habiles géometres, & entr'autres M. Arnaud, parlerent d'un problême de M. Pascal sur la roulette, qui paroissoit fort difficile. Le jeune mathématicien dit qu'il ne désespéroit pas de le pouvoir résoudre. A peine trouva-t-on que cette présomption & cette témérité pussent être pardonnées à son âge. Cependant, peu de jours après, il leur envoya le problême résolu.

2. Au milieu de cette éducation commune qu'on donne aux jeunes-gens dans les colléges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particuliérement vient par différens hazards se présenter à leurs yeux; &, s'ils ont quelqu'inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de saisir son objet, dès qu'elle le rencontre. Comme les architectes, & quelquefois les simples maçons sçavent faire des cadrans, M. Varignon, encore jeune, en vit tracer, & ne le vit pas indifféremment. Il en apprit la pratique la plus grossiere, qui étoit tout ce qu'il pouvoit apprendre de ses maîtres; mais il soupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque théorie générale, soupçon qui ne servoit qu'à l'inquiéter & à le tourmenter sans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en philosophie aux Jésuites de Caën, feuilletant par amusement différens livres dans la boutique d'un libraire, il tomba sur un Euclide, & en lut les premieres pages, qui le charmerent, non seulement

par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il se sentit à y entrer. Comment l'esprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ses talens ? Il emporta l'Euclide chez lui, & en fut toujours plus charmé par les mêmes raisons. L'incertitude éternelle, l'embarras sophistique, l'obscurité inutile & quelquefois affectée de la philosophie des écoles, aiderent encore à lui faire goûter la clarté, la sûreté, la liaison des vérités géométriques. La géométrie le conduisit aux ouvrages de Descartes; & il fut frappé de cette nouvelle lumiere, qui de-là s'est répandue dans tout le monde pensant. Il prenoit sur les nécessités absolues de la vie de quoi acheter des livres de cette espece; ou plutôt il les mettoit au nombre des nécessités absolues : il falloit même, & cela pouvoit encore irriter la passion, il falloit qu'il les étudiât en secret; car ses parens, qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les livres ordinaires dont les autres faisoient usage, désapprouvoient beaucoup & traversoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Mais son inclination pour la géométrie triompha de tous les obstacles, & tout fut sacrifié à cette passion dominante.

3. Le pere de Nicolas Hartsoëker, sçavant Hollandois, avoit sur lui les vues communes des peres : il le fit étudier pour le mettre dans sa profession de Ministre Rémontrant, ou dans quelqu'autre également utile; mais il ne s'attendoit pas que ses projets dussent être traversés par où ils le furent, par le ciel & par les étoiles, que le jeune homme considéroit avec beaucoup de plaisir & de curiosité. Il alloit chercher dans les almanachs tout ce qu'ils rapportoient sur ce sujet; & ayant entendu dire, à l'âge de douze ou treize ans, que tout cela s'apprenoit dans les mathématiques, il voulut donc étudier les mathématiques; mais son pere s'y opposoit absolument. Ces sciences avoient eu jusqu'alors si peu de réputation d'utilité, que la plûpart de ceux qui s'y étoient appliqués avoient été des rebelles à l'autorité de leurs parens. Le jeune Hartsoëker amassa le plus d'argent qu'il put : il le déroboit aux divertissemens qu'il eût pris avec ses camarades. Enfin il se mit

en état d'aller trouver un maître de mathématiques, qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premieres régles d'arithmétique : il n'avoit de l'argent que pour sept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds si court. De peur que son pere ne découvrît, par la lumiere qui étoit dans sa chambre toutes les nuits, qu'il les passoit à travailler, il étendoit devant sa fenêtre les couvertures de son lit, qui ne lui servoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas. Par cette constance opiniâtre à suivre des études conformes à son goût, M. Hartsoëker devint bientôt un des plus grands physiciens de son siécle ; & son pere lui-même eut lieu de se féliciter de sa désobéissance.

INDULGENCE.

1. Le jeune prince de Joinville ayant formé des intelligences avec les Espagnols, Henri IV en fut informé. Ce bon Prince, excusant la jeunesse du coupable, fit venir le duc & la duchesse de Guise, & leur apprit le crime de leur fils. « Voilà, leur dit-il, le véritable enfant prodigue. Qu'il s'est imaginé de belles folies ! mais, comme pleines d'enfances & de niaiseries, je lui pardonne, à condition que vous le chapitrerez bien tous deux. »

2. Louis XIV, se nettoyant les pieds, un valet-de-chambre, qui tenoit la bougie, lui laissa tomber sur le pied de la cire toute brûlante. « Tu aurois aussi bien fait de la laisser tomber à terre, » lui dit-il, sans s'émouvoir. Un autre lui apporta, en hiver, sa chemise toute froide : « Tu me la donneras brûlante à la canicule, » lui dit-il en riant. Un portier du parc, qui avoit été averti que le Roi devoit sortir par la porte qu'il gardoit, ne s'y trouva pas, & se fit long-tems chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures. Le Monarque dit : « Pourquoi le grondez-vous ? Croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre ? »

Gaye, un de ses musiciens, se croyoit perdu, parce qu'il avoit mal parlé, dans une débauche, de l'archevêque de Cambrai, maître de la musique du Roi. Il alla se jetter aux pieds du Prince, & lui avoua sa faute, en lui demandant pardon. Le Monarque lui fit la réprimande qu'il méritoit; & il eut la bonté de lui promettre sa protection. Quelque tems après, Gaye chanta un motet devant le Roi. L'archevêque de Cambrai, qui s'y trouva, & qui avoit sur le cœur le discours du musicien, auquel il ignoroit que le Roi avoit pardonné, dit assez haut pour être entendu : « Le » pauvre Gaye perd sa voix, & ne chante plus aussi » bien qu'il faisoit. --- Vous vous trompez, lui dit le » Roi; il chante bien, mais il parle mal. »

3. Les clercs de la Bazoche, qui faisoient, du tems de Louis XII, un corps considérable, étoient en possession de jouer les farces du tems. Ils eurent l'insolence de jouer le Monarque en plein théatre, & de le représenter malade, avec un visage pâle & maigre, & tel qu'on représente l'avarice, ayant un vase plein d'or devant lui, & dont il paroissoit vouloir éteindre une soif insatiable. Louis, qui le sçut, n'en fit que rire : il loua même ce qu'il trouvoit d'ingénieux dans le jeu de ces bouffons, & se contenta de dire qu'ils lui devoient le bon tems dont ils jouissoient. « Je leur par- » donne volontiers, ajoûta-t-il; mais qu'ils ne s'éman- » cipent pas jusqu'à insulter la Reine, ni même l'hon- » neur d'aucune autre dame; car je me fâcherois, & » je les ferois pendre. » De pareilles insultes ne se font point à un méchant Prince; & le bon, qui les méprise, les fait oublier. *Voyez* Bonté. Clémence. Douceur. Pardon.

INGÉNUITÉ.

1. On faisoit, un jour, au célèbre docteur Abou-Joseph, l'un des plus sçavans Musulmans de son siécle, une question extraordinaire & difficile. Il avoua ingénument son ignorance; &, sur cet aveu, on lui

reprocha de recevoir de fort grosses pensions du thrésor royal, sans cependant être capable de décider les points de droit sur lesquels on le consultoit. « Ce n'est » point une merveille, répondit-il: je reçois du thrésor, » à proportion de ce que je sçais; mais, si je recevois » à proportion de ce que je ne sçais pas, toutes les richesses du Califat ne suffiroient pas pour me payer. »

2. Un jeune-homme indiscret demanda, un jour, à M. de Turenne comment il avoit perdu les batailles de Mariendal & de Rhetel? « Par ma propre faute, » répondit ce grand Général. Quelques officiers prétendoient qu'il n'avoit jamais mieux agi que dans ces deux combats: « Je fus, leur dit-il, dans ces deux occa» sions trop facile & trop crédule; mais, quand un » homme n'a point fait de faute à la guerre, il ne l'a » pas faite long-tems. »

3. Le duc de la Feuillade, ayant rencontré Despréaux dans la galerie de Versailles, lui récita un sonnet qu'il vantoit beaucoup, & que Louis XIV avoit approuvé. Le satyrique lui dit que ce n'étoit point une production merveilleuse, & qu'elle ne donnoit pas une grande idée de son auteur. Il parloit encore, lorsque le Maréchal, ayant apperçu madame la Dauphine, s'élança vers la Princesse, & lui lut le sonnet, dans l'espace de tems qu'elle mit à traverser la galerie. « Voilà une belle » piéce, M. le Maréchal, répondit la Dauphine qui ne » l'avoit peut-être pas écouté. » Le Duc accourut aussi-tôt pour rapporter au poëte le jugement de la Princesse, en lui disant, d'un air moqueur, qu'il étoit bien délicat de ne pas approuver un sonnet que le Roi avoit trouvé bon, & dont la Princesse avoit confirmé l'approbation par son suffrage. « Je ne doute point, re» pliqua Despréaux, que le Roi ne soit très-expert à » prendre des villes, & à gagner des batailles: je suis » aussi très-persuadé que madame la Dauphine est une » Princesse très-spirituelle, & remplie de lumieres; » mais, avec votre permission, M. le Maréchal, je crois » me connoître en vers aussi-bien qu'eux. » A ces pa» roles, le Maréchal accourt chez le Roi, & lui dit, d'un air vif & impétueux: « Sire, n'admirez-vous pas

» l'insolence de Despréaux qui dit se connoître en vers ;
» un peu mieux que Votre Majesté ? --- Oh ! pour cela,
» répondit le Roi, je suis bien fâché, M. le Maréchal,
» d'être obligé de vous dire que Despréaux a raison. »

4. A la premiere représentation de l'opéra d'*Astrée*, en 1691, M. de la Fontaine étoit placé derriere plusieurs dames qui ne le connoissoient pas. Pendant la piéce, il ne cessoit de répéter : « Cela est détestable, » détestable, du dernier détestable. » Ces dames, ennuyées de l'entendre, lui dirent enfin : « Mais, monsieur, cela n'est pas si mauvais ; l'auteur est un homme » d'esprit : c'est M. de la Fontaine. --- Eh ! mesdames, » reprit-il, sa pièce ne vaut rien. La Fontaine, dont » vous parlez, est un stupide, & c'est lui qui vous » parle. »

5. A la représentation de l'*Amour & de la Vérité*, comédie qui fut donnée sans succès au théatre des Italiens, M. de Marivaux dit, en sortant, que cette piéce l'avoit plus ennuyé qu'une autre. « Pourquoi, lui de» manda t-on ? --- C'est, répondit-il ingénument ; c'est » que j'en suis l'auteur ; » & il se fit ainsi connoître. *Voyez* BONNE-FOI. CANDEUR.

INNOCENCE.

1. UN Milord, haï du ministre, fut injustement accusé d'avoir trempé dans une conspiration contre le Roi. En conséquence, il fut injustement puni de mort. Pendant le procès, son épouse ne fit aucune démarche pour travailler à sa justification. Quelque tems après, ses enfans tramerent une véritable conspiration contre le Ministre, & résolurent de l'assassiner. Ils furent découverts ; &, pendant qu'on leur faisoit leur procès, la mere sollicitoit vivement pour eux. Le Ministre lui dit un jour : « D'où vient, madame, » que vous sollicitez si vivement la grace de vos en» fans, & qu'on ne vous a pas vue ici, pendant » l'affaire de votre mari ? --- Mon mari étoit inno» cent, » répondit-elle.

INTÉGRITÉ.

1. UN jour, Thémistocle déclara, en pleine assemblée, qu'il avoit conçu un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avoit besoin d'un profond secret ; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Le choix tomba sur Aristide, & tous les citoyens s'en rapporterent entiérement à son avis ; tant ils comptoient sur sa probité, sur sa prudence ! Thémistocle, l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flotte des Grecs, qui étoit dans un port voisin, & que par-là Athènes deviendroit certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide, sans proférer un seul mot, revint à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même tems, rien n'étoit plus injuste. Alors tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre.

2. Après la fameuse bataille de Marathon, Aristide fut laissé seul avec sa tribu, pour garder les prisonniers & le butin ; & ce grand homme justifia la bonne opinion qu'on avoit de son intégrité. Car l'or & l'argent étant semés çà & là dans le camp ennemi, & toutes les tentes, aussi-bien que toutes les galeres qu'on avoit prises étant pleines d'habits & de meubles magnifiques, & de toutes sortes de richesses, sans nombre, non-seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent.

3. Les Boulangers de Lyon, voulant enchérir leur pain, vinrent trouver M. Dugas, prévôt des marchands de cette ville, &, après lui avoir expliqué leurs raisons, laisserent sur la table une bourse de deux cens louis, ne doutant point que cette somme ne plaidât efficacement leur cause. Quelques jours après, ils vinrent recevoir la réponse du Magistrat. « Messieurs, » leur dit M. Dugas, j'ai pesé vos raisons dans la ba- » lance de la justice ; & je ne les ai pas trouvées de

» poids. Je n'ai pas jugé qu'il fallût, par une cherté mal » fondée, faire souffrir le peuple ; au reste, j'ai distribué » votre argent aux hôpitaux de cette ville, n'ayant pas » cru que vous en ayez voulu faire un autre usage : j'ai » compris aussi que, puisque vous êtes en état de faire » de telles aumônes, vous ne perdiez pas, comme » vous le dites, dans votre métier. » Ils s'en retournerent fort surpris & pleins de confusion.

4. Un homme fort pauvre trouva une bourse qui contenoit cent piéces d'or. « Cet argent n'est point à » moi, se dit-il à lui-même ; cherchons quel est son » maître. » Aussi-tôt il fait publier que, si quelqu'un a perdu une bourse remplie d'or, on peut s'adresser à lui. Celui qui l'avoit perdue vient le trouver, & lui désigne la bourse, de maniere à prouver qu'elle lui appartenoit. » Je vous la rends, lui dit le pauvre ; & je me félicite » d'avoir pu vous la rendre. » Cet homme, plein de joie & de reconnoissance, le prie d'accepter vingt piéces d'or, comme une preuve de sa gratitude. Le pauvre les refuse. --- Il lui en offre dix ; il les refuse encore. Enfin, le maître de la bourse la prend & la lui jette : « Gardez-» la, lui dit-il, puisque vous ne voulez rien accepter ; » je n'ai rien perdu. » Ce pauvre, pour ne point l'offenser, prit enfin une piéce d'or, qu'il donna sur le champ à des malheureux estropiés, qui passoient par-là.

5. Un jour que L. Pison, Préteur d'Espagne, s'exerçoit à faire des armes, la bague d'or qu'il portoit au doigt se rompit. Il s'agissoit d'en faire faire une autre. Pison, jaloux de se montrer digne du beau surnom de *Frugi*, ou homme de probité, devenu héréditaire dans sa famille, & ne voulant point que personne pût soupconner que la bague dont il se serviroit fût un présent qu'il eût reçu dans sa province, prit une précaution bien singuliere. Il fit venir un orfévre dans la place publique de la ville de Cordouë, où il étoit actuellement : il lui donna & lui pesa l'or, à la vue de tous ceux qui étoient dans la place, & lui commanda de le façonner, & de lui en faire une bague sur le lieu même, en présence de tout le monde. Ainsi, dit Cicéron qui nous a conservé ce fait, « quoiqu'il ne fût question que d'une

» demi-once d'or, Pison voulut en constater l'origine, » & que toute l'Espagne sçût qu'il l'avoit fournie du » sien, & qu'il ne la tenoit de personne. » Cette délicatesse, que peut-être bien des gens regarderoient comme excessive, ne peut déplaire aux justes estimateurs de la vertu. S'il y a de l'excès, que cet excès est louable! & qu'il seroit à souhaiter que les hommes péchassent par avoir trop de respect pour les loix, & trop de soin de conserver leur réputation pure & intégre!

6. La maison de Drusus, fameux Romain, qui fut Tribun du peuple, & qui mérita le titre de Protecteur du Sénat, étoit ouverte de plusieurs côtés, de maniere que les voisins pouvoient voir ce qui s'y faisoit. Un architecte s'offrit de réparer ce défaut pour cinq mille écus: « Je vous en donnerai dix mille, répondit Drusus, si vous pouvez faire ensorte que ma maison soit » ouverte de toutes parts, & que non-seulement les » voisins, mais encore tous les citoyens puissent voir » tout ce qui s'y passe. »

INTRÉPIDITÉ.

1. ALamondare, ou Monder, roi des Sarasins, vouloit détruire le Christianisme dans ses Etats. Mais le grand nombre de Chrétiens qu'il avoit dans son armée lui faisoit craindre que ce projet ne fût de difficile exécution; &, ce qui l'arrêta tout-à-fait, ce fut l'intrépide résolution d'un de ses principaux officiers. Comme Monder exhortoit ses soldats à renoncer à la Religion Chrétienne, ce guerrier, plein d'un zèle qui se ressentoit beaucoup de la férocité Sarasine, prit la parole pour tous les autres: « Songes, lui dit-il, que nous » étions Chrétiens, avant que d'être tes sujets. Je ne sçais » ce que pensent mes camarades; pour moi, je n'ai » appris à craindre qui que ce soit. Je ne connois personne assez puissant sur la terre, pour me forcer à » croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que » je crois; &, s'il faut en venir aux effets, je ne pense

» pas qu'il y ait d'épée plus longue que la mienne. » Monder ne jugea pas à propos d'entrer en dispute avec un si ferme adversaire. Il laissa la liberté de religion.

2. L'empereur Valens, qui, pour établir l'Arianisme sur les ruines de la Religion Catholique, persécutoit cruellement l'Eglise, avoit enfin attiré sur sa tête coupable la vengeance du Dieu juste & jaloux. Pour l'accélérer, sans doute, le Ciel lui inspira le funeste dessein de faire la guerre aux Goths; mais il ne lui laissa pas ignorer la triste issuë de cette entreprise. Lorsqu'il sortoit des portes de Constantinople pour se mettre en campagne, un pieux solitaire, nommé *Isaac*, rempli de l'Esprit divin, saisit la bride de son cheval: » Prince, lui dit-il, où courez-vous? Le bras de Dieu » est levé sur votre tête; vous avez affligé son Eglise; » vous en avez banni les vrais pasteurs: rendez-les à » leur troupeau, ou vous périrez avec votre armée. — » Je reviendrai, reprit Valens en colere, & je te ferai » repentir de ta folle prédiction. » En même tems, il donna ordre de mettre aux fers ce fanatique, & de le garder jusqu'à son retour. « J'y consens, s'écria l'intré- » pide solitaire: ôtez-moi la vie, si vous conservez la » vôtre. » La prédiction eut son effet: Valens périt dans une bataille, & ses menaces expirerent avec lui.

3. Jules-César attendoit à Dyrrachium un renfort qu'on devoit lui envoyer de Brindes: voyant qu'il tardoit trop à venir, il monte, à l'insçu de son armée, sur une petite barque pour aller le chercher lui-même. La mer étoit agitée, & la barque en danger d'être engloutie. Le pilote, saisi de crainte, n'attendoit plus que la mort. » Rassures-toi, lui dit le Général, tu portes Cé- » sar & sa fortune. » Telle étoit l'intrépidité de ce grand homme: il s'imaginoit disposer des dieux & du fort. Cependant l'orage croissant toujours, il fut obligé de retourner à Dyrrachium. Ses soldats, instruits de son dessein, accoururent vers lui, & se plaignirent amèrement de ce qu'il alloit chercher de nouvelles troupes, comme s'il se défioit de leur courage.

4. Pépin étoit petit, & c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Bref*. Quelques courtisans en firent le sujet

de leurs plaisanteries. Il en fut informé, & résolut d'établir son autorité par quelque coup extraordinaire. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Il donnoit un divertissement où un taureau, d'une taille énorme, combattoit avec un lion plus terrible encore. Déja ce dernier avoit renversé son adversaire, lorsque Pépin se tournant vers les seigneurs : « Qui de vous, leur dit-il, » se sent assez de courage pour aller ou séparer, ou » tuer ces furieux animaux ? » La seule proposition les fit frémir. Personne ne répondit. « Ce sera donc moi, » reprit froidement le Monarque. Il tire, en même tems, son sabre, saute dans l'arène, va droit au lion, lui coupe la gorge, &, sans perdre de tems, décharge un si rude coup sur le taureau, qu'il lui abbat la tête. Toute la cour demeura étonnée de cette force prodigieuse & de cette hardiesse inouïe. Les auteurs de la raillerie furent confondus. « David étoit petit, leur dit le Roi, avec une fierté héroïque ; » mais il terrassa » l'orgueilleux géant qui avoit osé le mépriser. » Tous s'écrierent qu'il méritoit l'Empire du monde.

5. Des mutins s'étant attroupés à la porte du premier président Molé, cet intrépide magistrat voulut aller se présenter aux séditieux ; mais l'abbé de Chanvallon, qui étoit alors avec lui, essaya de l'arrêter. Ses efforts furent inutiles ; & Molé lui dit : « Apprenez, » jeune homme, qu'il y a loin du poignard d'un scélé» rat au cœur d'un homme de bien. » A peine se fut-il montré, que la sédition se calma. Un profond silence succéda tout-à-coup aux cris tumultueux de la multitude ; & chacun se retira chez soi, le repentir dans le cœur.

6. Don Carlos, petit-fils de Charles-Quint, âgé seulement de dix ans, écoutoit, avec une attention pleine d'intérêt, le détail des guerres, des défaites & des victoires qui avoient rempli un règne si glorieux. L'Empereur, enchanté de ce qu'il voyoit, lui dit : » Eh bien ! mon fils, que vous semble de mes aven» tures ? — Je suis content de ce que vous avez fait, » répondit le jeune Prince : il n'y a qu'une chose que je » ne sçaurois vous pardonner ; c'est de vous être sauvé

» d'Insprück, devant le duc Maurice. --- Ah! ce fut » bien malgré moi : il me surprit; & je n'avois que ma » maison. --- Et moi, je n'aurois pas fui. --- Mais il » falloit bien fuir; j'étois hors d'état de résister. --- » Pour moi, je n'aurois pas fui. --- Il auroit donc fallu » me laisser prendre? imprudence dont j'aurois été » encore plus blâmé. --- Pour moi, je n'aurois pas » fui. --- Dites-moi donc ce que vous auriez fait, en » une semblable occasion? &, pour vous aider à me » répondre, que feriez-vous actuellement, si je mettois » une trentaine de pages à vos trousses? --- Ce que je » ferois? pouvez-vous me le demander? Seigneur, je » ne me sauverois point. » L'Empereur, enchanté d'une fermeté si décidée, embrassa tendrement son petit-fils. Depuis, il ne pouvoit témoigner sa satisfaction, toutes les fois qu'on lui parloit de don Carlos.

7. Le célèbre Alcibiade, étant encore enfant, jouoit, dans une rue, avec d'autres compagnons de son âge, lorsqu'un charretier vint à passer avec sa voiture. Il le pria d'attendre un peu que son jeu fût fini; mais, le voyant près de déranger sa partie, il se jette à terre au-devant des chevaux, & dit au charretier de passer. Etonné de cette hardiesse, le charretier s'arrête, & voit finir le jeu.

8. La division s'étant mise dans la flotte des Grecs, qui mouilloit à Salamine, les Alliés, dans un conseil de guerre qui se tint, se trouverent fort partagés pour déterminer l'endroit où se devoit donner le combat. Les uns, & c'étoit le plus grand nombre, qui avoient pour eux Eurybiade, généralissime de la flotte, vouloient qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe, pour être plus près de l'armée de terre, qui gardoit cette entrée, sous la conduite de Cléombrote, frere de Léonide, roi de Lacédémone, & plus à portée de défendre le Péloponnèse. D'autres, & ils avoient Thémistocle à leur tête, prétendoient que c'étoit trahir la patrie, que d'abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine. Comme Thémistocle soutenoit son sentiment avec beaucoup de chaleur, Eurybiade, ne pouvant lui faire goûter ses raisons, eut recours à une

une autre espece d'argumens, & leva la canne sur lui. L'Athénien, sans s'émouvoir : « Frappes, dit-il, mais » écoutes ; » &, continuant de parler, il raconta de quelle importance il étoit pour la flotte des Grecs, dont les vaisseaux étoient plus légers & moins nombreux que ceux des Perses, de donner la bataille dans un détroit comme celui de Salamine, qui mettroit l'ennemi hors d'état de faire usage de toutes ses forces. Eurybiade, qui n'avoit pu voir sans surprise la modération & l'intrépidité de Thémistocle, se rendit à ses raisons, &, sans doute, encore plus à la crainte qu'il eut que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flotte, ne se séparassent des Alliés, comme leur Général l'avoit laissé entrevoir.

9. Durant le siége de Charbonnieres, ville frontiere de la Savoye, Crillon, mestre-de-camp du régiment des Gardes, vint se loger à Aiguebelle, petite ville voisine de Charbonnieres. Il commandoit l'infanterie du siége, pendant que Rosny, grand-maître de l'artillerie, foudroyoit la place. Crillon, que l'habitude des périls avoit mis à l'épreuve de la crainte, appercevant le Grand-Maître qui tâchoit de reconnoître un ravelin, s'avança vers lui ; &, voyant qu'importuné des canonnades des ennemis, il se préparoit à attendre le déclin du jour pour achever de faire ses observations, il l'arrêta, & lui dit d'un air intrépide : « Quoi ! corbieu ! mon Grand-Maître, craignez-vous les arquebusades en la compagnie de Crillon ? Arnibieu ! puisque je suis ici, elles n'oseroient approcher. Allons, » allons jusqu'à ces arbres que je vois à deux cens pas » d'ici ; car de-là vous reconnoîtrez plus aisément. — » Allons, répondit Rosny en souriant, allons, puisque » vous voulez que nous fassions à qui sera le plus fou. » Le Grand-Maître, tenant Crillon par la main, le mena bien au-delà des arbres que cet officier lui avoit indiqués. Alors les assiégeans, les découvrant depuis les pieds jusqu'à la tête, firent un feu terrible. Crillon, entendant sifler à ses oreilles les balles de mousquets, se tourna vers Rosny : « A ce que je vois, dit-il, arni- » bieu ! ces coquins-là ne respectent ni le bâton de

» Grand-Maître, ni la croix du Saint-Esprit, & nous
» pourroient bien estropier. Partant, gagnons cette
» rangée d'arbres; car, par la corbieu! je vois que vous
» êtes bon compagnon, & digne d'être Grand Maî-
» tre : je veux être toute ma vie votre serviteur &
» votre ami. »

10. Jean Basilowitz, grand-duc de Moscovie, étoit un prince cruel & féroce. Il fit clouer un chapeau sur la tête d'un ambassadeur Italien qui s'étoit couvert devant lui. Cependant Jérôme Boze, ambassadeur de la reine d'Angleterre, osa encore mettre son chapeau en sa présence. Basilowitz lui demanda s'il ignoroit le traitement qui avoit été fait à un autre ambassadeur, pour une semblable hardiesse? « Non, répondit cet homme
» intrépide, mais je suis l'envoyé de la reine Elizabeth;
» &, si l'on fait un affront à son ministre, elle sçaura
» bien en tirer une vengeance éclatante. --- O le brave
» homme! s'écria le Czar. Qui de vous, dit-il à ses
» courtisans, eût agi & parlé de la sorte, pour soutenir
» mon honneur & mes intérêts? »

11. Après la prise de Thèbes en Béotie, par Alexandre le Grand, des Thraces abbatirent la maison d'une dame de qualité & de vertu, nommée *Timocléa*, pillerent tous ses meubles & tous ses thrésors; & leur capitaine, l'ayant prise elle-même, lui demanda, après avoir assouvi sa brutale passion, si elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché? Timocléa, animée d'un violent desir de se venger, lui ayant répondu qu'elle en avoit, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, & lui dit que, dès qu'elle avoit vu la ville forcée, elle avoit jetté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'officier ravi s'approcha du puits; se baissa pour regarder dedans, & en examiner la profondeur. Timocléa, qui étoit derriere, le poussa de toute sa force; le précipita dans le puits, & jetta dessus quantité de pierres, dont elle l'assomma. En même tems, elle fut prise par les Thraces, & conduite au Roi, les fers aux mains. A sa contenance & à sa démarche, Alexandre connut d'abord que c'étoit une femme de qualité, & d'un grand courage; car elle

ſuivoit fièrement ces Barbares, ſans faire paroître le moindre étonnement, ſans témoigner la moindre crainte. Le Monarque lui ayant demandé qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit ſœur de Théagène, qui avoit combattu contre Philippe, pour la liberté de la Grèce, & qui avoit été tué à la bataille de Chéronée, où il commandoit. Alexandre admira la réponſe intrépide de cette dame, & encore plus l'action qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laiſſât aller où elle voudroit avec ſes enfans.

12. M. le Prince, étant devant une place où il y avoit une paliſſade à brûler, promit cinquante louis à celui qui ſeroit aſſez brave pour entreprendre une ſi belle action. Le péril étoit ſi évident, que la récompenſe ne tentoit perſonne. Il n'y eut qu'un ſoldat qui, plus courageux que les autres, dit au Prince, qu'il le quittoit des cinquante louis, s'il vouloit le faire ſergent de ſa compagnie. Le Prince lui ayant promis l'un & l'autre, il deſcendit dans le foſſé avec des flambeaux, & brûla la paliſſade, malgré une grêle de mouſqueterie, dont il ne fut que légèrement bleſſé. Toute l'armée, témoin de cette action intrépide, & le voyant revenir, le combloit de louanges; mais, s'appercevant qu'il lui manquoit un de ſes piſtolets: « Il ne me ſera » pas reproché, dit-il, que ces marauts en aient pro» fité; » &, quoiqu'on promît de lui en donner d'autres, il retourna ſur ſes pas, eſſuya encore cent coups de mouſquets, & rapporta ſon piſtolet.

13. Après la mort d'Iſdegerdes, roi de Perſe, les Perſans, qui avoient beaucoup ſouffert de ſes violences, jugerent que Baharam-Gur, ſon fils, ſeroit auſſi cruel que lui: ainſi, loin d'appeller ce Prince à la ſucceſſion, ils jetterent les yeux ſur un ſeigneur nommé *Keſra*, & le placerent ſur le thrône. Baharam, qui étoit alors à Hirah, en Arabie, ayant appris ces nouvelles, aſſembla une groſſe armée d'Arabes, & vint attaquer l'uſurpateur. Il avoit encore dans la Perſe pluſieurs amis qui s'efforcerent de ménager un accommodement entre les deux Princes; mais la choſe étoit aſſez difficile. Il falloit que l'un des deux cédât ſa place

à l'autre. Baharam proposa un expédient qui fut approuvé des deux partis; à sçavoir, que l'on mettroit la couronne royale entre deux lions affamés, & enfermés dans un lieu choisi exprès, & que celui des deux Princes, qui la pourroit enlever de ce lieu-là, seroit jugé le plus digne de la porter, & reconnu pour en être le légitime possesseur. Le jour destiné pour ce fameux combat étant arrivé, les deux Princes concurrens se présenterent sur le champ. Alors Baharam dit à Kesra : « Avancez courageusement, & enlevez la » couronne. --- Je suis en possession du thrône, dit » Kesra; c'est à vous, qui en êtes le prétendant, de » retirer la couronne du lieu où elle est. » Baharam, sans répliquer ni hésiter, se jetta aussi-tôt sur les lions, avec la furie & l'impétuosité d'un tigre; &, ne se servant d'autres armes que de ses propres bras, il les tua tous deux, & arracha de leurs griffes la couronne qu'il mit sur sa tête. Il comparut, en cet état, devant les seigneurs Persans, accourus de toutes parts à un spectacle si extraordinaire; & Kesra fut le premier qui l'embrassa, & le jugea digne de la couronne qu'il venoit d'acquérir par son intrépide valeur.

14. Alexandre le Grand avoit fait bâtir une ville sur les bords de l'Iaxarte. Le roi des Scythes, qui habitoient au-delà de ce fleuve, voyant que c'étoit un joug qu'on lui imposoit, envoya de nombreuses troupes pour la démolir, & pour en chasser les Macédoniens. En même tems, il députa vers Alexandre des ambassadeurs, au nombre de vingt, selon la coutume du pays, qui traverserent le camp à cheval, demandant à parler au Roi. Alexandre, les ayant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir. Ils furent long-tems à le regarder fixement, dans un profond silence, surpris apparemment de ne pas trouver que sa taille répondît à la grandeur de sa renommée. Enfin le plus ancien de la troupe, prenant la parole, adressa ce discours au conquérant de l'Asie: « Si les Dieux t'avoient donné » un corps proportionné à ton ambition, tout l'univers » seroit trop petit pour toi. D'une main tu toucherois » l'Orient, & de l'autre l'Occident: que dis-je? tu vou-

» drois suivre le soleil dans sa course rapide ; tu vou-
» drois sçavoir où cet astre radieux va cacher sa lu-
» miere. Homme petit & foible ! tu aspires où tu ne
» sçaurois atteindre. De l'Europe, tu passes dans l'A-
» sie ; &, quand tu auras subjugué tout le genre hu-
» main, tu feras la guerre aux rivieres, aux forêts, aux
» bêtes sauvages. Ne sçais-tu pas que les grands arbres
» sont long-tems à croître, & qu'il ne faut qu'une
» heure pour les arracher ? que le lion sert quelque-
» fois de pâture aux petits oiseaux ? que le fer, mal-
» gré sa dureté, est consumé par la rouille ? qu'enfin
» il n'est rien de si fort que les choses les plus foibles ne
» puissent détruire ? Qu'avons-nous à démêler avec
» toi ? Jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays.
» N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois
» d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens ? Nous ne vou-
» lons ni commander ni obéir à personne ; &, afin
» que tu sçaches quels hommes sont les Scythes, nous
» avons reçu du Ciel, comme un riche présent, un
» joug de bœufs, un soc de charrue, une flèche, un
» javelot, & une coupe : c'est de quoi nous nous ser-
» vons & avec nos amis, & contre nos ennemis. A
» nos amis, nous leur donnons du bled provenu du
» travail de nos bœufs : avec eux, nous offrons du vin
» aux Dieux dans la coupe ; &, pour nos ennemis,
» nous les combattons de loin à coups de flèches, &
» de près avec le javelot : c'est avec quoi nous avons
» dompté autrefois les peuples les plus belliqueux,
» vaincu les rois les plus puissans, ravagé toute l'Asie,
» & pénétré jusques dans l'Egypte. Mais toi, qui te
» vantes de venir pour exterminer les voleurs, tu es
» toi-même le plus grand voleur de la terre. Tu as pillé
» & saccagé toutes les nations que tu as vaincues ; tu
» as pris la Lydie, envahi la Syrie, la Perse, la Bac-
» triane : tu songes à pénétrer jusqu'aux Indes ; & tu
» viens ici pour nous enlever nos troupeaux. Tout ce
» que tu as ne sert qu'à te faire desirer plus ardemment
» ce que tu n'as pas. Ne vois-tu pas combien il y a
» de tems que les Bactriens t'arrêtent ? Pendant que tu
» domptes ceux-ci, les Sogdiens se révoltent ; & la

» victoire n'eſt pour toi qu'une ſemence de guerre.
» Paſſes ſeulement l'Iaxarte, & tu verras l'étendue de
» nos plaines. Tu as beau ſuivre les Scythes ; je te dé-
» fie de les atteindre. Notre pauvreté ſera toujours plus
» agile que ton armée chargée des dépouilles de tant
» de nations ; &, quand tu nous croiras bien loin, tu
» nous verras tout d'un coup tomber ſur ton camp ;
» car c'eſt avec la même vîteſſe que nous pourſuivons
» & que nous fuyons nos ennemis. J'apprends que les
» Grecs font paſſer en proverbe & en raillerie, *les ſo-*
» *litudes des Scythes*. Oui, nous aimons mieux nos dé-
» ſerts, que vos grandes villes & vos fertiles campa-
» gnes. Crois-moi, la fortune eſt gliſſante ; tiens-la
» bien, de peur qu'elle ne t'échappe. Mets un frein à
» ton bonheur, ſi tu veux en demeurer maître. Si tu
» es un Dieu, tu dois faire du bien aux mortels, &
» non pas leur ravir ce qu'ils ont : ſi tu n'es qu'un
» homme, ſonges toujours à ce que tu es. Ceux que
» tu laiſſeras en paix, ſeront véritablement tes amis,
» parce que les plus fermes amitiés ſont entre les per-
» ſonnes égales ; & ceux-là ſont eſtimés égaux, qui
» n'ont point éprouvé leurs forces l'un contre l'autre.
» Mais ne t'imagines pas que ceux que tu auras vaincus
» puiſſent t'aimer : il n'y a jamais d'amitié entre le
» maître & l'eſclave ; & une paix forcée eſt bientôt
» ſuivie de la guerre. Au reſte, ne penſes pas que les
» Scythes, pour contracter une alliance, faſſent aucun
» ſerment : ils n'ont point d'autre ſerment que de gar-
» der la foi ſans la jurer. De telles précautions con-
» viennent aux Grecs, qui ſignent les traités, & ap-
» pellent les Dieux à témoins. Pour nous, nous ne
» nous croyons religieux, qu'autant que nous avons
» de bonne-foi. Qui n'a pas honte de manquer de pa-
» role aux hommes, ne craint point de tromper les
» Dieux. Et de quoi te ſerviroient des amis à qui tu ne
» te fierois pas ? Conſideres que nous veillerons pour
» toi à la garde de l'Europe & de l'Aſie. Nous nous
» étendons juſqu'à la Thrace ; & la Thrace, à ce que
» l'on dit, confine à la Macédoine. Il ne s'en faut que
» la largeur de l'Iaxarte, que nous ne touchions à la

» Bactriane : ainsi nous sommes tes voisins des deux » côtés. Vois lequel tu aimes le mieux, de nous avoir » pour amis ou pour ennemis. »

15. Durant la guerre du Péloponnèse, Philoclès, l'un des généraux Athéniens, avoit fait porter un décret qui ordonnoit qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Ayant été fait prisonnier lui-même par Lysandre, général de Lacedémone, il fut condamné à mort avec tous les compagnons de sa disgrace. Le vainqueur, avant de le faire conduire au supplice, le fit venir, & lui demanda comment il vouloit qu'on punît la barbarie dont il avoit usé jusqu'à ce jour envers les Spartiates ? Philoclès, sans rien rabbatre de sa fierté, incapable de trembler à la vue de la mort qui le menaçoit, lui répondit : « N'accuses point des gens » dont tu n'es pas le juge ; &, puisque tu es vainqueur, » uses de tes droits, & fais contre nous ce que nous » eussions fait contre toi, si nous t'avions vaincu. » En même tems, il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau, & marcha le premier à la mort.

16. Le fameux Pélopidas, ayant été fait prisonnier par Alexandre, tyran de Phères, fut jetté dans une prison que l'on s'efforça de rendre plus horrible, par les maux qu'on fit souffrir à l'illustre captif. Mais ce grand homme, supérieur à ces foibles disgraces, bravoit la tyrannie sur son thrône, & se rioit de ses vaines menaces, de ses inutiles tentatives. Un jour qu'Alexandre l'étoit venu voir, il osa lui parler en ces termes hardis : « Tyran, fais-moi mourir ; car, si tu m'é» pargnes, sois sûr que je t'en ferai repentir. --- Pour » quelle raison, dit Alexandre, desires-tu la mort ? --- » Monstre, je te répondrai, quand tu m'auras dit qui » peut te faire aimer la vie, à toi que la terre porte » avec regret, & que les Dieux & les hommes ne » voient qu'avec horreur. »

17. Le consul Fulvius Flaccus, pour châtier les habitans de Capouë, qui avoient embrassé le parti d'Annibal, condamna à mort les principaux citoyens de

cette ville perfide. Pendant cette sanglante exécution, il vint des lettres du Sénat, qui ordonnoient au Consul de ne faire mourir aucun sénateur. Alors Jubellius Tauréa, l'un des plus grands personnages de Capouë, s'avançant fièrement devant le Consul, lui dit : « Si tu » as tant d'envie de répandre notre sang, je viens t'of» frir le mien ; ordonnes mon supplice : tu pourras te » vanter d'avoir fait périr un homme qui valoit mieux » que toi. --- Je l'aurois déja fait, répondit le Consul, » si l'ordre que je viens de recevoir du Sénat ne s'op» posoit pas à ma juste sévérité. --- Eh bien ! je vais te » faire voir, reprit Jubellius, que ma vie ne dépend » point des caprices de ton Sénat. » Il dit ; &, par un acte de cette intrépidité payenne, que l'antiquité profane combloit d'éloges, il tue sa femme & ses enfans ; &, se perçant ensuite lui-même, il tombe sur leurs corps sanglans.

18. Le philosophe Anaxarque étant à la table d'Alexandre le Grand, ce Monarque lui demanda ce qu'il pensoit du repas ? « Il est très-bien ordonné, seigneur, » répondit-il ; il n'y manque que la tête d'un de vos » officiers. » En prononçant ces mots, il regarda Nicocréon, son ennemi mortel, & qui, bientôt après, s'en vengea cruellement. Quand la mort eut enlevé le conquérant de l'Asie, Anaxarque fit un voyage par mer ; & son vaisseau alla, malgré lui, prendre terre en Chypre, où Nicocréon s'étoit établi depuis quelques années. Il fit arrêter le philosophe ; &, par son ordre, on le mit dans une pierre creuse, pour y être broyé avec des pilons de fer. Mais Anaxarque, bravant cet horrible supplice, crioit au tyran : « Piles, piles l'étui » d'Anaxarque ; tu ne pileras pas Anaxarque lui-même. » Nicocréon, que l'intrépidité de son ennemi rendoit furieux, commanda qu'on lui coupât la langue. Le généreux philosophe prévint l'exécution de cet ordre ; se coupa lui-même la langue avec les dents, & la cracha au visage du tyran. Ce fut avec la même constance qu'il vit achever ses tourmens.

19. Pompée, dans sa premiere jeunesse, pendant qu'il suivoit son pere qui faisoit la guerre à Cinna,

avoit un ami & un compagnon d'armes, appellé *Lucius Térentius*, avec lequel il partageoit sa tente. Ce Térentius, corrompu par l'argent de Cinna, s'étoit chargé d'assassiner, la nuit, Pompée, tandis que les autres conjurés mettroient le feu à la tente du Général. Pompée, étant à souper, eut avis de cette conjuration. Il n'en témoigna aucun étonnement. Il fut aussi gai qu'à l'ordinaire pendant le repas; & il fit beaucoup de caresses à Térentius. Le souper fini, chacun se retira pour se coucher; mais Pompée se déroba secrettement de sa tente, alla mettre une bonne garde autour du quartier de son pere, & demeura ensuite en repos. Térentius, lorsqu'il crut que l'heure étoit venue d'exécuter son dessein, se leva, l'épée à la main; &, s'approchant du lit où il croyoit que Pompée étoit couché, il donna plusieurs coups dans les couvertures. Le pere de Pompée étoit fort haï des soldats. L'action de Térentius excita une grande rumeur dans tout le camp. Tous les soldats courent pour aller se rendre à l'ennemi: ils plient leurs tentes, & prennent leurs armes. Le Général, n'osant s'exposer à ce tumulte, ne sortit point de sa tente; mais Pompée, se jettant au milieu de ces troupes mutinées, les conjure, en pleurant, de ne pas faire cet outrage à leur capitaine; &, ne pouvant rien gagner, il se jette enfin, le visage contre terre, au travers de la porte du camp, & leur commande de passer sur son corps, s'ils ont tant d'envie de se retirer. A ces mots, saisis de honte, ils s'en retournent tous, & se réconcilient avec leur Général, à l'exception de huit cens qui persisterent dans leur révolte, & allerent joindre Cinna.

20. Pisistrate s'étant rendu maître d'Athènes, tous ses ennemis prirent la fuite. Chacun trembloit dans la ville: Solon seul étoit tranquille; &, supérieur à la crainte, ce sage législateur reprochoit hautement aux Athéniens leur lâcheté, & au tyran sa perfidie. Comme on lui demandoit ce qui pouvoit lui donner une telle assurance, une telle hardiesse: « Ma vieillesse, » répondit-il. *Voyez* ASSURANCE. BRAVOURE. CONSTANCE. COURAGE. ÉGALITÉ. FERMETÉ. GRANDEUR D'AME. HÉROÏSME. MAGNANIMITÉ. RÉSOLUTION. VALEUR.



JOIE.

1. EPAMINONDAS paroissoit toujours en public avec un visage gai & content : cependant, le lendemain de cette fameuse victoire qu'il remporta à Leuctres, on le vit avec un extérieur triste & négligé; ses amis lui en demanderent la raison : « Je me suis trop » livré hier aux mouvemens de la joie, leur répondit-il ; » je veux m'en punir aujourd'hui. »

2. De toutes les femmes de Mithridate, roi de Pont, celle que ce Prince aimoit le plus, étoit Stratonice. Elle étoit fille d'un musicien fort pauvre, & fort vieux. Un soir, elle chanta à table avec tant de graces, qu'elle charma le Monarque, qui, bientôt après, l'épousa. Le pere de la nouvelle Reine étoit très-mécontent de la fortune de sa fille, parce que le Prince ne lui avoit fait aucun présent, & n'avoit pas même paru faire attention à lui. Mais il fut bien surpris, lorsqu'un matin, à son réveil, il vit chez lui des tables couvertes de vaisselle d'or & d'argent, une foule de domestiques pour le servir, des eunuques & des favoris du Roi qui lui apportoient des habits magnifiques, &, devant sa porte, un cheval richement enharnaché, tels que ceux qu'on donnoit aux amis du Prince. Il crut que c'étoit un jeu, & que l'on vouloit se moquer de lui ; il s'empressa de sortir de sa maison, & de prendre la fuite ; mais les domestiques, se mettant au-devant, l'en empêcherent, & lui dirent que c'étoit la maison d'un homme fort riche, qui venoit de mourir, que le Roi lui avoit donnée, & que ce qu'il voyoit-là n'étoit qu'un léger échantillon des grands biens que lui apportoit cette succession. A ces mots, se laissant persuader, quoiqu'avec peine, il se revêtit de la robe de pourpre, monta à cheval, & traversa la ville, en criant : « Tous ces biens sont à moi ! » tous ces biens sont à moi ! » Il disoit à ceux qui rioient & se moquoient de lui, qu'il ne falloit pas être surpris des extravagances qu'il faisoit ; qu'on devoit plutôt s'é-

tomber que, dans l'excès de sa joie, qui le rendoit fou, il ne jettât pas des pierres à tous les passans.

3. Les Romains, qui assiégeoient la ville de Veïes, ayant reçu un échec considérable, tous les ordres de l'Etat, par un généreux zèle, s'empresserent de réparer l'honneur des armes de la République. Jusqu'alors les armées Romaines n'avoient eu dans leur cavalerie que les chevaliers Romains à qui le public fournissoit des chevaux. Dans cette occasion, des citoyens qui avoient le revenu nécessaire pour être admis dans cet ordre, & auxquels les Censeurs n'avoient point assigné de cheval entretenu aux dépens du public, s'étant concerté ensemble, vont trouver le Sénat, &, ayant obtenu audience, déclarent qu'ils sont prêts à se fournir eux-mêmes de chevaux, pour être en état de servir la République. Le Sénat reçut une offre si généreuse avec de grandes marques de reconnoissance. Le bruit s'en répand aussi-tôt par toute la ville. Les Plébéïens, piqués d'une noble jalousie, se présentent à leur tour devant le Sénat, & disent que, pour soutenir l'honneur de l'infanterie, ils viennent offrir leurs services hors de rang, prêts à marcher par-tout où on les conduira, & que, si on les mene à Veïes, ils s'engagent, dès ce moment, à n'en point revenir que la ville ne soit prise. Il ne fut pas possible alors au Sénat de retenir la joie dont il se sentit pénétré. Il ne se contenta pas, comme il en avoit usé à l'égard des cavaliers, de charger quelqu'un des magistrats de leur faire des remercimens, ou de faire entrer quelqu'un des Plébéïens pour entendre sa réponse. Les Sénateurs, sortant en foule du Sénat, & se tournant vers le peuple qui étoit assemblé dans la place publique, lui marquent, de la hauteur du Capitole où ils étoient, par le geste & par la voix, tout ce qu'ils pensoient, & tout ce qu'ils sentoient. Ils s'écrient que Rome, par une concorde si unanime, sera heureuse, invincible, éternelle. Ils comblent de louanges & les cavaliers & les gens de pied. Ils regardent ce jour comme le plus beau & le plus fortuné de la République ; ils avouent que le Sénat a été vaincu en générosité. Des deux côtés, on voit couler des larmes de joie, & l'on n'entend que des cris de con-

gratulations & d'actions de graces. Les Sénateurs ayant été rappellés au Sénat, on y donne un décret, par lequel les premiers magistrats sont chargés de convoquer l'assemblée du peuple, de faire de publics remercimens aux cavaliers & aux fantassins, & de les assurer que le Sénat n'oubliera jamais leur bonne volonté & leur zèle pour la patrie. On ordonne aussi, par ce même décret, que les années de service seront comptées à ces soldats volontaires, comme s'ils avoient été enrollés dans les formes. On distribua aussi, pour la premiere fois, une certaine paye à la cavalerie, comme on l'avoit fait auparavant à l'infanterie.

4. Coulanges, petite ville de Bourgogne, à trois lieues d'Auxerre, est très-riche en vins, ce qui l'a fait surnommer *la vineuse*, épithète qui lui convenoit d'autant mieux autrefois, qu'elle n'avoit que du vin, & point d'eau. On avoit fait une foule de tentatives pour y conduire cette liqueur plus nécessaire que le vin: elles avoient été toutes infructueuses. Enfin M. Daguesseau, ayant acquis le domaine de cette ville, chargea le célèbre M. Couplet, en 1705, de tenter un dernier effort. M. Couplet, arrivé à quelque distance de Coulanges, mais sans la voir encore, & s'étant seulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ses connoissances en usage, & enfin promit hardiment cette eau si desirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres ingénieurs. Il marchoit, son niveau à la main; &, dès qu'il put voir les maisons de la ville, il assura que l'eau seroit plus haute. Quelques-uns des principaux habitans qui, par impatience, ou par curiosité, étoient allés au-devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour leur avancer la joie, ou pour se donner une espece de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit son chemin, en marquant avec des piquets les endroits où il falloit fouiller, & en prédisant dans le même tems à quelle profondeur précisément on trouveroit de l'eau; &, au lieu qu'un autre eût pu prendre un air imposant de divination, il expliquoit naïvement les principes de son art, & se privoit de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il

ne vit rien qui traversât les idées qu'il avoit prises ; & il repartit pour Paris, après avoir laissé les instructions nécessaires pour les travaux qui se devoient faire en son absence. Il restoit à conduire l'eau dans la ville par des tranchées & par des canaux ; à lui ménager des canaux de décharge, en cas de besoin ; & tout cela emportoit mille détails de pratique, sur quoi il ne laissoit rien à desirer. Il promit de revenir au mois de Décembre, pour mettre à tout la derniere main. Il revint en effet ; &, le 21 de Décembre, l'eau arriva dans la ville. Jamais la plus heureuse vendange n'y avoit répandu tant de joie. Hommes, femmes, enfans, tous couroient à cette eau pour en boire, & ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier juge de la ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y plongea plusieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les cloches furent sonnées avec tant d'emportement, que la plus grosse fut démontée : l'allégresse publique fit cent folies. La ville, auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparoit point, prit dès ce moment une face nouvelle : on y bâtit ; on vint même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnoit peu-à-peu. *Voyez* GAYETÉ. HUMEUR. (*bonne*) RIS.

JUGEMENS.

1. DAns les tribunaux d'Athènes, la vérité seule étoit écoutée ; &, pour que nul objet extérieur n'en détournât point l'attention des juges, ils tenoient leurs séances de nuit, ou dans les ténèbres ; & il étoit défendu aux orateurs d'employer ni exorde, ni péroraison, ni digression, ni les ornemens trompeurs de l'éloquence.

2. Deux scélérats s'accusoient mutuellement en présence de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Ce Prince, ayant entendu les deux parties, jugea comme le singe de la Fable : il ordonna que l'un d'eux sortît de la Macédoine, & que l'autre le suivît.

3. Un fermier de Southams, dans le comté de War-

wick en Angleterre, fut assassiné en revenant chez lui. Le lendemain, un homme vint trouver la femme de ce fermier, & lui demanda si son mari étoit rentré le soir précédent ? Elle répondit que non, & qu'elle en étoit fort inquiète. « Vos inquiétudes, répliqua cet homme, » ne peuvent égaler les miennes; car, comme j'étois » couché cette nuit, sans être encore endormi, votre » mari m'est apparu : il m'a montré plusieurs blessures » qu'il avoit reçues sur son corps, & m'a dit qu'il avoit » été assassiné par un tel, & que son cadavre avoit été » jetté dans une marniere. » La fermiere allarmée fit des perquisitions. On découvrit la marniere, & l'on y trouva le corps blessé aux endroits que cet homme avoit désignés. Celui que le prétendu revenant avoit accusé, fut saisi & mis entre les mains des juges, comme violemment soupçonné du meurtre. Son procès fut instruit à Warwick; & les jurés l'auroient condamné aussi téméraitement que le Juge de Paix l'avoit arrêté, si lord Raimond, le principal juge, n'avoit suspendu l'arrêt. Voici ce qu'il dit aux jurés : « Je crois, Messieurs, que vous » paroissez donner au témoignage d'un revenant, plus » de poids qu'il n'en mérite. Je ne peux pas dire que je » fasse beaucoup de cas de ces sortes d'histoire; mais, » quoi qu'il en soit, nous n'avons aucun droit de suivre » nos inclinations particulieres sur ce point. Nous for- » mons un tribunal de justice, & nous devons nous ré- » gler sur la loi. Or je ne connois aucune loi existante qui » admette le témoignage d'un revenant; &, quand il y » en auroit une qui l'admettroit, le revenant ne paroît » pas pour faire sa déposition. Huissier, ajoûta le juge, » appellez le revenant; » ce que l'huissier fit par trois fois, sans que le revenant parût, comme on le pense bien. « Messieurs les jurés, continua le juge, le prison- » nier, qui est à la barre, est, suivant le témoignage de » gens irréprochables, d'une réputation sans tache; & » il n'a point paru, dans le cours des informations, qu'il » y ait eu aucune espece de querelle entre lui & le mort. » Je le crois absolument innocent; &, comme il n'y » a contre lui aucune preuve ni directe ni indirecte, il » doit être renvoyé; mais, par plusieurs circonstances

» qui m'ont frappé dans le procès, je soupçonne forte-
» ment la personne qui a vu le revenant, d'être le meur-
» trier; auquel cas, il n'est pas difficile de concevoir
» qu'il ait pu désigner la place des blessures, la mar-
» niere, & le reste, sans aucun secours naturel. En con-
» séquence de ces soupçons, je me crois en droit de le
» faire arrêter, jusqu'à ce qu'on fasse de plus amples
» informations. » Cet homme fut effectivement arrêté: on donna un ordre pour faire des perquisitions dans sa maison. On trouva des preuves de son crime, qu'il avoua lui-même à la fin; & il fut exécuté aux assises suivantes.

4. Un voyageur Espagnol avoit rencontré un Indien au milieu d'un désert. Ils étoient tous deux à cheval. L'Espagnol, qui craignoit que le sien ne pût faire sa route, parce qu'il étoit très-mauvais, demanda à l'Indien, qui en avoit un jeune & vigoureux, de faire un échange: celui-ci le réfusa. L'Espagnol lui cherche une mauvaise querelle: ils en viennent aux mains; & l'aggresseur, bien armé, se saisit facilement du cheval qu'il desiroit, & continue sa route. L'Indien le suit jusques dans la ville la plus prochaine, & va porter ses plaintes au juge. L'Espagnol est obligé de comparoitre & d'amener le cheval. Il traite l'Indien de fourbe, assurant que le cheval lui appartient, & qu'il l'a élevé tout jeune. Il n'y avoit point de preuves du contraire; & le juge indécis alloit renvoyer les plaideurs hors de cour & de procès, lorsque l'Indien s'écria: « Le cheval est à moi!
» & je le prouve! » Il ôte aussi-tôt son manteau, & en couvre subitement la tête de l'animal; &, s'adressant au juge: « Puisque cet homme, dit-il, assure avoir élevé
» ce cheval, commandez-lui de dire duquel des deux
» yeux il est borgne. » L'Espagnol ne veut point pa-
» roître hésiter, & répond à l'instant: « De l'œil droit. »
Alors l'Indien découvrant la tête du cheval: « Il n'est
» borgne, dit-il, ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche. »
Le juge, convaincu par une preuve si ingénieuse & si forte, lui adjugea le cheval, & l'affaire fut terminée.

5. Un seigneur très-riche donna tout son bien, par testament, à des religieux Bénédictins. Il avoit marqué

expressément qu'ils ne donneroient à ses enfans que ce qu'il leur plairoit. Dès qu'il fut mort, le Couvent s'empara de tout le bien. Les pauvres enfans du défunt s'adresserent au duc d'Ossone, viceroi de Naples, & le prierent de leur faire accorder quelque chose. Ce Seigneur, touché de leur infortune, fit venir les Bénédictins, & leur demanda ce qu'ils vouloient donner à ces enfans? Les bons peres lui répondirent : « Huit mille » livres. --- » Et que vaut le bien que vous retenez? » répliqua le Duc. Les Bénédictins répondirent qu'il pouvoit valoir environ cent mille francs. « Mes peres, dit alors le Duc, » il faut suivre l'intention du testateur, qui a été, » que ses enfans auroient ce qu'il vous plairoit; &, par » conséquent, il faut leur remettre ces cent mille francs; » car je vois qu'ils vous plaisent beaucoup. » Les moines voulurent répliquer; mais le Duc, sans les écouter, fit exécuter sur le champ sa sentence.

6. Une mere refusoit de reconnoître son fils qui revenoit, fort changé, d'un long voyage. Toutes les informations faites, la chose restoit encore douteuse. Enfin l'affaire fut portée devant le tribunal de l'empereur Claude, qui, ne pouvant appercevoir la vérité au travers des nuages dont la passion l'avoit envelopée, eut recours à cet expédient pour la découvrir : il ordonna à cette femme de prendre pour époux celui qu'elle ne vouloit pas reconnoître pour son fils. Cet arrêt fut un coup de foudre, & la mere, jusques-là si opiniâtre, avouant tout-à-coup la vérité, céda à l'horreur d'un tel inceste.

7. Un Espagnol, étant en procès pour une jeune esclave qu'il avoit à son service, demanda que son affaire fut décidée par l'autorité d'Alphonse V, roi d'Arragon, qui ne faisoit que de commencer de régner. Voici ce dont il s'agissoit. Les loix en Espagne accordent la liberté aux femmes esclaves qui auront eu des enfans de leurs maîtres. En vertu de cette loi, l'esclave de l'Espagnol demandoit à être déclarée libre, prétendant avoir eu un enfant de son maître; mais, comme le maître craignoit beaucoup de perdre son esclave, il assuroit toujours qu'il n'avoit jamais eu avec elle aucun commerce,
&

& que l'enfant n'étoit point à lui. Celle-ci, cependant, affirmoit le contraire. Dans cet embarras, Alphonse décida, comme Salomon, que l'enfant seroit vendu publiquement sur la place, & adjugé au plus offrant. Le jugement étoit sur le point de s'exécuter, lorsque le pere, sentant tout-à-coup réveiller sa tendresse, ne put retenir ses larmes, & réclama l'enfant. Alphonse, sur le champ, le lui fit rendre, &, en même tems, déclara que l'esclave étoit libre.

8. Deux dames de qualité étant en dispute pour le pas dans une église, l'empereur Charles-Quint évoqua cette affaire à son tribunal. Après s'être fait expliquer les raisons, de part & d'autre : « Que la plus folle des » deux passe la premiere, dit-il. » Ce jugement termina les ridicules prétentions des deux rivales, qui ne s'aviserent plus de disputer sur le pas.

9. Une jeune fille de Boulogne en Italie ayant demandé, en justice, la réparation des violences qu'un jeune homme avoit exercées contre elle, & celui-ci traitant l'accusation d'imposture, on ne laissa point de le condamner à une amende considérable, parce que la plainte devoit prévaloir sur la justification de l'accusé, qui se contentoit de nier le fait. La somme fut comptée en pleine audience, & mise entre les mains de la fille, qui la serra fort soigneusement, & même avec joie. Un moment après, le magistrat permit au garçon de la lui enlever de force, s'il le pouvoit. Ses efforts furent inutiles; & la fille fut amenée devant le juge, auquel elle alloit se plaindre de ce que le condamné vouloit lui ravir son argent: « Vous l'a-t-il pris, demanda le juge? --- » Non vraiment, répondit-elle; &, tant que je respi- » rerai, il ne le prendra jamais. --- Ma fille, reprit le » juge, je vous condamne maintenant à le rendre : si » vous eussiez gardé votre honneur avec autant de soin, » jamais on ne vous l'eût ravi. Allez, & que cette le- » çon vous rende sage à l'avenir. »

10. Un riche marchand de Nuremberg vint, un jour, se plaindre à l'empereur Rodolphe I, qu'ayant donné à garder à son hôte sa bourse, où il y avoit environ cent florins, &, l'ayant voulu retirer, l'hôte avoit nié

le dépôt, parce qu'il n'y avoit pas de témoins. Cet hôte étoit riche, un des premiers de la ville, & ne pouvoit être aisément convaincu. L'occasion seule étoit capable de le confondre. Un jour que les députés de Nuremberg se présenterent à l'audience de l'Empereur, Rodolphe reconnut l'hôte parmi eux. Il s'approche de lui; &, examinant sa parure: « Vous avez, lui dit-il, » un assez beau chapeau; troquons. » L'hôte, avec joie, présente aussi-tôt son chapeau, & reçoit celui de l'Empereur. Rodolphe sort de la salle, sous quelque prétexte, & ordonne à un bourgeois qu'il rencontre d'aller, de la part de l'hôte, demander à sa femme la bourse où étoit le dépôt que le marchand avoit désigné, & de lui montrer le chapeau, pour preuve de sa mission. L'hôtesse, à ce signe, remet la bourse au bourgeois, qui la rapporte à l'Empereur. Il rentre dans la salle, avec le marchand qu'il avoit fait appeller, & fait de nouveau plaider la cause à son tribunal. L'hôte infidèle affirme encore, avec serment, qu'il n'a point la bourse. Rodolphe indigné la lui présente; la remet au marchand, & condamne l'hôte à une grosse amende.

11. Un marchand avoit perdu une bourse remplie d'une somme considérable, & d'un bon nombre de pierreries; &, pour la retrouver plus facilement, il fit publier qu'il en donneroit la moitié à celui qui la lui rapporteroit. Un Mahométan, qui l'avoit trouvée, la lui porta; mais il ne voulut lui rien donner, disant que le tout n'y étoit pas. L'affaire alla jusqu'à Octaï-Khan, empereur des Tartares, qui voulut en prendre connoissance. Le Mahométan jura que la bourse étoit en son entier, & qu'il n'en avoit rien pris; & le marchand soutint, par serment, qu'il y avoit plus d'argent & plus de pierreries. Octaï-Khan prononça, & dit au Mahométan: « Emportez la bourse, & gardez-la jusqu'à ce que » celui à qui elle appartient vienne vous la demander. » Pour le marchand, qu'il aille chercher ailleurs ce qu'il » a perdu; car, de son propre aveu, la bourse n'est pas » à lui. »

12. Un marchand Chrétien ayant confié à un chamelier Turc un certain nombre de balles de soie, pour les voi-

teur d'Alep à Constantinople, se mit en chemin avec lui; mais, au milieu de la route, il tomba malade, & ne put suivre la caravanne, qui arriva long-tems avant lui. Le chamelier, ne voyant point venir son homme, au bout de quelques semaines, s'imagina qu'il étoit mort; vendit les soies, & changea de profession. Le marchand Chrétien arriva enfin; le trouva, après avoir perdu bien du tems à le chercher, & lui demanda ses marchandises. Le fourbe feignit de ne le pas connoître; & nia d'avoir jamais été chamelier. Le Cadi, devant lequel cette affaire fut portée, dit au Chrétien: « Que » demandes-tu? --- Vingt balles de soie, répondit-il, » que j'ai remises à cet homme. --- Que réponds-tu à » cela, dit le Cadi au chamelier? --- Je ne sçais ce qu'il » veut dire avec ses balles de soie & ses chameaux; je » ne l'ai jamais ni vu ni connu. » Alors le Cadi, se tournant vers le Chrétien, lui demanda quelle preuve il pourroit donner de ce qu'il avançoit. Le marchand n'en put donner d'autre, sinon que la maladie l'avoit empêché de suivre le chamelier. Le Cadi leur dit à tous deux qu'ils étoient des bêtes, & qu'ils se retirassent de sa présence. Il leur tourna le dos; &, pendant qu'ils sortoient ensemble, il se mit à une fenêtre, & cria assez haut: « Chamelier, un mot. » Le Turc aussitôt tourna la tête, sans songer qu'il venoit d'abjurer cette profession. Alors le Cadi, l'obligeant de revenir sur ses pas, lui fit donner la bastonnade, & avouer sa fripponnerie. Il le condamna à payer au Chrétien sa soie, &, de plus, une amende considérable, pour le faux-serment qu'il avoit fait.

13. Un Turc prêta cent écus à un Chrétien, à condition que, s'il ne lui rendoit cette somme dans un tems qu'il fixa, il lui pourroit couper deux onces de chair. Le Chrétien, au terme expiré, ne put pas payer. Le Turc, plein de colère, vouloit exécuter la peine convenue; & le Chrétien s'efforçoit de s'en affranchir. Ils furent traduits tous deux devant Amurat I, qui essaya d'abord de concilier le débiteur avec le créancier; mais l'inflexible Turc ne voulut rien accorder. Alors le Grand-Seigneur, pour le punir de son inhumaine obsti-

nation, lui permit de couper les deux onces de chair; mais à la charge, s'il excédoit ce poids, de subir la même peine. Ce jugement effraya l'implacable Musulman : aussi-tôt il se désista de ses poursuites, & remit sa dette au malheureux Chrétien.

14. Un peintre étant convenu avec un marchand de représenter, en petit, un cheval, le plus furieux qu'on le pourroit peindre, sans selle, ni mords, ni bride, le peintre représenta ce cheval si fort au naturel, & si furieux, qu'il faisoit peur aux chevaux véritables, mais avec une selle, une bride, & un mords. Là-dessus le marchand prétendit qu'il n'étoit point obligé de payer le tableau. Le peintre le traduit en justice : enfin le juge lui ordonna de compter à l'artiste la somme convenue, parce que, dit-il, il étoit fort difficile de retenir un cheval si furieux, en un lieu si étroit, sans mords ni bride.

15. Des chanoines ayant fait réparer dans leur église une chapelle dédiée aux ames du Purgatoire, le sculpteur, qui en fit la représentation en bas-relief, plaça directement au milieu de ses figures, l'effigie du pere prieur d'un couvent voisin. Elle étoit si ressemblante, que personne ne s'y méprit : le pere s'y reconnut lui-même. Aussi-tôt il en porte ses plaintes aux chanoines, qui font venir le sculpteur, pour délivrer sa révérence des flammes du purgatoire. L'artiste s'en défend, sous prétexte qu'il ne peut toucher à son ouvrage, sans le gâter. Le révérend pere, peu content de cette défaite, croit qu'il y va de son honneur de se plaindre à l'archevêque. Le prélat demande au sculpteur si cette ressemblance est un effet du hazard : « Non, Monseigneur, » répond-il. --- Eh bien ! il faut donc détruire » cette figure, puisqu'elle outrage celui qu'elle représente. --- Je m'en garderai bien, Monseigneur; & » vous m'approuverez, sans doute. Le Carême passé, » M. le prieur, dans un de ses sermons, prouva, d'une » maniere invincible, que ceux qui retiendroient le bien » d'autrui, seroient détenus dans les flammes du Purgatoire, jusqu'à ce qu'ils eussent payé leurs dettes : » or il y a plus de deux ans qu'il me doit cent écus,

» que je lui ai toujours demandés inutilement : pour l'en » punir, je l'ai placé dans mon Purgatoire ; & je l'y » laisserai, Monseigneur, à moins que votre Grandeur » n'en ordonne autrement. » Le prélat, trouvant la réponse du sculpteur fondée sur l'équité, condamna le moine, honteux & confus, à rester en Purgatoire jusqu'à ce qu'il eût entièrement acquitté son créancier.

16. Acyndinus, gouverneur d'Antioche, apprenant qu'un citoyen n'apportoit pas à l'épargne la livre d'or à laquelle il avoit été taxé, le fit mettre en prison, & le menaça de le faire pendre, s'il ne recevoit cette somme dans le tems qu'il lui marquoit. Le terme alloit expirer, sans que l'infortuné débiteur fût en état de satisfaire Acindynus. Sa femme, d'une beauté ravissante, crut devoir, dans ce pressant danger, sacrifier ce qu'elle avoit de plus cher, pour sauver les jours de son mari. Elle alla le trouver dans sa prison, & lui communiqua la proposition que lui avoit faite un homme riche, de payer ses faveurs du prix qu'elle desireroit. Le prisonnier l'engagea, lui commanda même d'accepter ses offres. Elle obéit ; mais l'homme vil, qui la deshonoroit, au lieu de lui donner l'argent promis, substitua à sa place une bourse pleine de terre. La femme, de retour chez elle, ayant apperçu la tromperie, en demanda justice au gouverneur, & avoua le fait ingénument. Acindynus, qui reconnut aussi-tôt les suites honteuses de sa trop grande rigueur, se condama d'abord à payer au fisc la livre d'or ; ensuite il adjugea à la femme la terre d'où étoit prise celle qu'elle avoit trouvée dans la bourse.

17. Charles le Hardi, duc de Bourgogne, avoit donné le gouvernement de la capitale de la Gueldre à Claude Rhynsault, Allemand, qui l'avoit bien servi dans les guerres. A peine fut-il pourvu de cet emploi, qu'il jetta les yeux sur Sapphira, femme d'une rare beauté, & qui étoit mariée à un riche marchand de la ville, nommé Paul Dauvelt. Il mit tout en usage pour s'introduire chez elle ; mais, instruite de ses vues, elle n'oublia rien pour éviter le piége qu'il lui tendoit. Le gouverneur, convaincu qu'il ne réussiroit jamais par les

voies ordinaires, fit emprisonner le mari, sous prétexte qu'il avoit des correspondances avec les ennemis du Prince. On lui fit son procès; mais, la veille du jour qu'il devoit être exécuté, Sapphira courut implorer la clémence du gouverneur, qui lui dit qu'elle ne pouvoit espérer de sauver la vie à son mari qu'en se rendant à ses desirs. Cette vertueuse femme, accablée de douleur, se transporta à la prison, où elle découvrit à son mari tout ce qui venoit de se passer, & le rude combat qui s'étoit livré dans son ame, entre sa tendresse pour lui, & la fidélité qu'elle lui devoit. L'époux, honteux d'avouer ce que la crainte de la mort lui suggéroit, laissa échapper quelques mots qui lui firent entendre qu'il ne la croyoit pas deshonorée par une action où il étoit bien persuadé que sa volonté n'auroit aucune part. Avec cette priere indirecte de lui sauver la vie, elle prit congé du triste prisonnier, qu'elle embrassa mille fois. Le lendemain matin, elle alla trouver le gouverneur, & se mit à sa discrétion. Rhynsault loua ses charmes; se flatta d'avoir avec elle un commerce libre dans la suite, & lui dit, d'un air cruellement gai, d'aller retirer son mari de la prison; « mais, ajoûta-t-il, vous ne devez pas » être fâchée si j'ai pris des mesures, afin qu'il ne soit » pas à l'avenir un obstacle à nos rendez-vous. » Ces derniers mots lui présagerent le malheureux sort de son époux, qu'elle trouva exécuté, lorsqu'elle arriva à la prison. Outrée de douleur, elle alla trouver en secret le duc de Bourgogne, à qui elle remit un placet qui contenoit le récit de sa funeste aventure. Le Duc le lut avec des mouvemens d'indignation & de pitié. Rhynsault fut mandé à la Cour, & confronté avec Sapphira. Dès qu'il put revenir de sa surprise, le Prince lui demanda s'il connoissoit cette dame? Il répondit que oui, & qu'il l'épouseroit, si Son Altesse vouloit bien regarder cette démarche, comme une juste réparation de son crime. Le Duc en parut content, & fit d'abord célébrer le mariage. Il dit ensuite au gouverneur: « Vous » en êtes venu-là, forcé par mon autorité; mais je ne » croirai jamais que vous ayez de la tendresse pour vo» tre femme, à moins que vous ne lui fassiez une do-

» nation de tout votre bien, pour en jouir après votre » mort. » Quand l'acte eut été expédié, le Duc dit à la dame : « Il ne me reste plus qu'à vous mettre en pos- » session du bien que votre mari vous a donné ; » & là-dessus il commanda que Rhynsau't fût mis à mort.

18. Un esclave, nommé *Furius Etésinus*, s'étant tiré de servitude, avoit acheté un petit champ, & l'avoit cultivé avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Le succès de ses travaux excita la jalousie de tous ses voisins, qui l'accuserent de magie. Il fut appellé en jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'assignation étant venu, il amena dans la place publique, sa fille qui étoit une grosse paysanne bien nourrie & bien vêtue : il fit apporter tous ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoyaux très-pesans, une charrue bien équipée, & bien entretenue ; il fit aussi venir ses bœufs, qui étoient gros & gras. Puis se tournant vers les juges : « Voilà, dit-il, mes » sortiléges, & la magie que j'emploie pour rendre » mon champ fertile. » Les suffrages ne furent point partagés : il fut absous d'une commune voix ; & le peuple le reconduisit dans sa chaumiere, en le comblant d'éloges.

19. Nicon, fameux athlète de Thase, avoit été couronné, comme vainqueur, jusqu'à quatorze cents fois, dans les jeux solemnels de la Grèce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux. Après sa mort, un de ses rivaux insulta sa statue, & la frappa de plusieurs coups, peut-être pour se venger de ceux qu'il avoit reçus autrefois de celui qu'elle représentoit. Mais la statue, comme si elle eut été sensible à cet outrage, tomba sur l'auteur de l'insulte, & le tua. Les fils de l'homme écrasé poursuivirent la statue juridiquement, comme coupable d'homicide, & punissable en vertu de la loi de Dracon. Ce fameux législateur d'Athènes, pour inspirer une plus grande horreur de l'homicide, avoit ordonné qu'on exterminât les choses même inanimées, dont la chute causeroit la mort d'un homme. Conformément à cette loi, les Thasiens ordonnerent que la statue seroit jettée dans la mer ; mais, quelques

années après, étant affligés d'une grande famine, & ayant consulté l'oracle de Delphes, ils la firent retirer du milieu des flots, & lui rendirent de nouveau les honneurs que méritoit le héros dont elle consacroit la mémoire. *Voyez* ÉQUITÉ. JUSTICE.

JUSTESSE.

1. L'Empereur Maximilien, étant malade, manda plusieurs médecins, plus pour s'en divertir que pour suivre leurs ordonnances. Il demanda à chacun d'eux en particulier : *Quot ?* Ils demeuroient confus, ne concevant pas l'idée du Prince. Un vieux routier d'entr'eux, comprenant que le Monarque, par ce monosyllabe demandoit combien ils avoient fait mourir de personnes, suivant les règles de l'art, prit à pleine main sa barbe & lui dit, *Tot*, voulant signifier qu'il avoit fait mourir autant de malades que sa barbe avoit de poils. Cette réponse spirituelle lui mérita un favorable accueil, & l'empereur l'écouta avec toute la constance, que méritoit sa rare sincérité.

2. Un gentilhomme fort brutal, ayant pris possession d'une terre qu'il vénoit d'acquérir, demanda aux habitans ce qu'ils pensoient de leur curé ; &, comme ils lui dirent que c'étoit un grand astrologue, ce seigneur, croyant qu'il se mêloit de deviner, l'envoya chercher le lendemain matin, & le menaça de son indignation, s'il ne lui rendoit raison sur quatre choses. » Je veux, lui dit-il, que vous m'appreniez, premiérement, où est le milieu du monde ; secondement, » ce que je vaux ; troisiémement, ce que je pense ; » quatriemement, ce que je crois. » Le bon curé eut beau protester qu'il ne se mêloit point de deviner, le seigneur voulut qu'il le satisfit sur le champ, ou qu'il avouât qu'il étoit un imposteur. Pour sortir d'embarras & préparer ses réponses, le curé demanda seulement jusqu'au lendemain ; ce qui lui fut accordé. En reprenant le chemin de son presbytere, il rencontra son meûnier, qui, le voyant triste, & apprenant de lui ce

qui s'étoit passé, se chargea de le délivrer de sa peine. Le pasteur, que le gentilhomme n'avoit pas bien remarqué, y consentit. Le meûnier s'affuble de son bonnet carré, de sa soutane, & se présente, sous son nom, à l'heure marquée. « Hé bien! lui dit le seigneur, » pourrez-vous bien satisfaire à mes questions? --- » Oui, monseigneur, au péril de ma vie, répondit le » meûnier; mais pour répondre à votre premiere pro» position, il faut que nous sortions. » Il le mena dans une grande campagne, où, après avoir feint de mesurer la terre avec un long bâton, il le ficha en terre, & lui dit: « Voilà justement le milieu du monde. --- » Comment me le prouverez-vous, dit le seigneur? » --- Parbleu, monsieur, lui dit-il, faites-le mesurer; » & si vous y trouvez une ligne de manque, je veux » perdre la vie. --- L'expédient est bon, reprit le sei» neur; mais j'aime mieux vous en croire. Venons à » l'autre question: combien croyez-vous que je vaille? » --- Monsieur, répondit le meûnier, Notre-Seigneur, » qui, sans vous faire tort, valoit un peu mieux que » vous, ne fut vendu que trente deniers: quand je » vous mettrois à vingt-neuf, auriez-vous sujet de vous » plaindre? --- Non, monsieur le curé, vous avez » raison. Mais voyons si vous pourrez me dire à quoi » je pense? --- Je gage que vous pensez plus à votre » profit qu'au mien? --- Il est vrai; mais vous ne » me direz point ce que je crois. --- N'est-il pas vrai » que vous croyez que je suis votre curé? --- Assuré» ment. --- Hé bien! c'est ce qui vous trompe; car » je ne suis que son meûnier. » Cette subtilité le fit rire; & la justesse d'esprit de ce rustique dérida le front sourcilleux de ce seigneur rebarbatif.

3. Quand la reine Elizabeth proposa au docteur Dale de l'employer en Flandres, elle lui dit, pour l'encourager, qu'il auroit vingt schelings à dépenser par jour. « Alors, Madame, dit-il, j'en dépenserai dix» neuf. --- Que ferez-vous donc de l'autre? --- Je » le réserve pour ma Katty, & pour Tom & Dick. » C'étoient les noms de sa femme & de ses enfans. La Reine augmenta ses appointemens, pour rendre Katty,

Tom & Dick plus aisés. Pendant le séjour du docteur en Flandres, il mit dans un paquet du ministre deux lettres, l'une adressée à sa femme, & l'autre à la Reine. Mais il s'étoit trompé en mettant les adresses; il y avoit sur la lettre de la Reine: « *Pour ma chere femme*, & sur celle de sa femme: *Pour Sa Majesté*; de maniere que la Reine, en ouvrant sa lettre, trouva d'abord: *Sweet Heart*, mon cher cœur, & une infinité d'autres expressions tendres & cavalieres, avec des plaintes sur son éloignement & sur une disette d'argent. La Reine se fit donner l'autre lettre, jugeant que ce devoit être la sienne; elle écrivit elle-même au docteur sa méprise, & elle finissoit ainsi: « Ne soyez pas affligé si votre erreur » m'a fait connoître le secret de vos affaires particulieres; » je suis bien-aise de les connoître, & je m'empresse d'y » remédier. Vous recevrez désormais quarante sche- » lings par jour. » Lorsqu'il se fit des ouvertures pour la paix, les ministres demanderent en quelle langue on écriroit le traité? Le ministre Espagnol proposa la françoise, « parce que, dit-il à Dale, votre Mai- » tresse se qualifie Reine de France. --- Si vous vou- » lez, reprit le docteur, nous le ferons aussi en hé- » breu; car votre Maître prend le titre de Roi de » Jérusalem. »

4. Bahalul, que les saillies de son esprit firent surnommer *Al-Mégun*, c'est-à-dire *le Fou*, mérita, par ses reparties ingénieuses, son humeur enjouée, ses traits vifs & facétieux, la confiance & l'estime du Khalife Haroun-Al-Raschild, qui lui donna toute sorte de liberté dans sa cour. Ce Prince lui dit un jour de faire le catalogue des fous de la ville de Bagdad: » Cela n'est pas aisé à faire, lui répondit Bahalul; » mais ordonnez-moi de faire la liste de tous les sa- » ges, & vous serez bientôt satisfait. » Quelqu'un, pour se moquer de lui, vint lui dire que le Khalife lui avoit donné la charge de maître des ours, des loups, des renards & des singes de son Empire. Bahalul lui répondit aussi-tôt: « Venez donc me rendre hom- » mage; car vous voilà devenu un de mes sujets. » Etant un jour entré dans la salle des audiences du Prince,

& voyant son throne vuide, il s'y alla placer. Les huissiers de la chambre l'ayant apperçu, l'en firent bientôt sortir à coups de canne, & lui reprocherent son imprudence. Bahalul se mit à pleurer, & le Khalife étant entré immédiatement après, & ayant demandé le sujet de ses larmes, les huissiers lui dirent aussi-tôt ce qui étoit arrivé, ajoûtant qu'il pleuroit à cause de quelques coups qu'il avoit reçus; mais Bahalul, prenant la parole, dit au Khalife: « Seigneur, ce n'est point » pour les coups que je viens de recevoir, c'est par » pitié pour vous que je pleure; car je considere que, » si, pour m'être assis une seule fois en ma vie sur le » thrône, j'ai reçu un si grand nombre de coups, il » faut que vous enduriez beaucoup pour vous y asseoir » tous les jours. » Le même Monarque lui dit, une autre fois: « Bahalul, pourquoi ne te maries-tu pas » comme tous les autres hommes? Tu aurois de la » compagnie, & quelqu'un qui auroit soin de toi; & » tu ne vivrois pas dans une triste solitude, comme » les bêtes féroces. Je t'aime; je veux, pour te le prou- » ver, te donner une épouse digne de toi: jeune, » bien faite, riche, elle te procurera toutes les dou- » ceurs de la vie. » Bahalul, ébranlé par ces raisons, & plus encore par l'autorité du Khalife, consentit enfin au mariage; &, les nôces s'étant faites, il entra avec sa femme dans le lit nuptial. Mais à peine s'y fut-il couché, qu'il entendit, ou feignit d'entendre un grand bruit dans le sein de sa compagne. Effrayé, il abandonne le lit, & prend la fuite bien loin hors de la ville. Le Khalife, l'ayant appris, le fait chercher: on obéit; on le trouve; on l'amene. Le Prince lui fait d'abord une terrible réprimande; puis il lui demande où est donc le mot pour rire dans toute cette affaire. « Seigneur, lui répondit Bahalul, ne m'aviez- » vous pas promis, en me donnant une femme, que » je trouverois avec elle toutes les douceurs de la vie? » Mes espérances ont été trompées: aussi-tôt que je » fus avec elle, j'entendis dans son sein un bruit horri- » ble: je prêtai l'oreille avec attention, & je distin- » guai plusieurs voix, dont l'une me demandoit un

» habit, une chemise, un bonnet, des souliers ; l'au-
» tre, du pain, du riz & de la viande : je remarquai
» de plus des cris & des pleurs ; les uns rioient & les
» autres s'entre-battoient, ensorte que ce vacarme m'a
» tellement épouvanté, que, craignant, au lieu du re-
» pos que j'avois cru trouver, de devenir encore plus
» fou que je ne suis, si je demeurois plus long-tems
» avec ma femme, & si je devenois le pere d'une grosse
» famille, je cherchai ma sûreté & mon repos dans
» une prompte retraite. »

JUSTICE.

1. LE célèbre Aristide avoit à juger un différend entre deux particuliers. L'un d'eux rapportoit au long les injures que son adversaire avoit vomies contre Aristide, afin d'irriter le juge ; mais cet homme intégre l'interrompit : « Mon ami, lui dit-il, laissons-» là, je vous prie, les outrages que votre ennemi m'a » faits ; parlons de ceux que vous en avez reçus : je » suis ici pour juger votre cause, & non la mienne. »

Il accusoit un homme ; les juges, qui connoissoient sa vertu & son équité, ne vouloient seulement pas entendre la défense du coupable, & se préparoient à le condamner, sur la dénonciation seule d'Aristide : mais ce religieux observateur de la justice se jetta lui-même aux pieds des juges, les conjurant de ne point transgresser les régles ordinaires, & de laisser à l'accusé la liberté de produire ses moyens de justification.

2. Lorsqu'Alexandre le Grand rendoit la justice, il avoit coutume, pendant que l'accusateur parloit, de se boucher une oreille avec la main ; & comme on lui demanda pourquoi ? « C'est, dit-il, que je garde l'au-» tre à l'accusé. »

3. Chilon, l'un des sept sages de la Grèce, fut choisi, par deux de ses amis, pour être l'arbitre d'un différend survenu entr'eux ; mais, ne voulant ni blesser la justice ni offenser aucun d'eux, il les pria de le dispenser de ce jugement, & de s'en rapporter à un au-

tre. Il s'en repentit ensuite, & reconnut qu'il eût été plus parfait de rendre inviolablement la justice sans respect humain, & que, si quelqu'un des deux s'étoit offensé d'un arrêt équitable & conforme aux loix, la perte d'un tel ami ne devoit pas être regrettée. Chilon, dans sa vieillesse, disoit que, toute sa vie, il n'avoit jamais eu que ce seul reproche à se faire.

4. L'empereur Conrad II, allant à Mayence pour s'y faire sacrer, trois particuliers se jetterent à ses pieds, & le supplierent de leur faire raison de quelques dommages qu'ils avoient essuyés de la part de leurs ennemis. Conrad s'arrête pour écouter leurs plaintes; mais ce retardement paroissant fâcher ceux qui l'accompagnoient, il se retourne vers eux. « Si je » suis chargé de gouverner l'Empire, leur dit-il, c'est » à moi de rendre la justice, & de ne point la diffé» rer: par où puis-je mieux commencer mon règne » que par un acte d'équité? »

5. L'aïeule de Jean Desmarets, assassiné par le seigneur de Talart, s'étant jettée aux genoux de François I, pour lui demander justice de l'assassin de son fils: « Relevez-vous, lui dit le Roi, il n'est pas né» cessaire de se mettre à genoux pour me demander » justice; je la dois à tous mes sujets: à la bonne heure, » si c'étoit une grace. » Le crime fut puni, & Talart eut la tête coupée aux Halles de Paris.

6. Le philosophe Bias, forcé de condamner à mort un criminel, versa des larmes sur le triste sort de cet infortuné. « Pourquoi pleurez-vous, lui dit quelqu'un? » Ne dépend-il pas de vous de condamner ou d'absou» dre cet homme? --- Non, répondit Bias: la justice » & les loix exigent que je le condamne; mais la na» ture demande à son tour que je m'attendrisse sur » les malheurs de la foible humanité. »

7. Henri IV avoit accordé au crédit & aux prieres du maréchal de Bois-Dauphin la grace d'un gentilhomme, nommé *Berthaut*, qui avoit été condamné, par arrêt du parlement, à perdre la tête. La cour, étant avertie que le coupable devoit être arraché au supplice, députa le président de Thou, pour remon-

trer au Roi de quelle conséquence il étoit que l'arrêt fût exécuté. La remontrance du président fut faite devant le Maréchal même. Le Monarque, touché des raisons dont se servit De Thou, & des prieres de Bois-Dauphin, parut d'abord embarrassé; puis, s'adressant à ce dernier: « Monsieur de Bois-Dauphin, lui dit-il, » n'est-ce pas l'amitié que vous avez pour Berthaut, » qui vous détermine à me parler en sa faveur? --- » Oui, Sire, lui répondit le maréchal. --- Mais ne » puis-je pas croire que vous avez pour moi autant » d'amitié que pour lui? --- Ah! Sire, quelle compa-» raison, repliqua Bois-Dauphin! --- Eh bien! con-» tinua le Prince, laissons donc à la justice son libre » cours, puisqu'en sauvant Berthaut, vous me faites » perdre mon ame & mon honneur. Je n'offense déja » Dieu que trop souvent, sans ajoûter ce péché aux » autres. » L'arrêt fut exécuté, & Berthaut eut la tête tranchée.

8. Quoiqu'Agésilas, roi de Sparte, fût en tout exact observateur des loix, & qu'il ne voulût point s'écarter des régles de la justice, il croyoit, cependant, que c'étoit être inhumain & cruel, que d'être trop rigoureusement juste dans les affaires de ses amis; c'est ce que prouve cette lettre très-courte qu'il écrivit, dit-on, au Carien Hidriée, en faveur d'un de ses amis, que ce magistrat avoit fait mettre en prison. » Si Nicias n'est point coupable, relâchez-le; s'il est » coupable, relâchez-le; quoi qu'il en puisse être, re-» lâchez-le. » Comme la clémence doit toujours tempérer la justice, s'il arrive qu'un personnage grave en adoucisse quelquefois la rigueur, elle n'en est pas moins respectée, & ne perd rien de son pouvoir.

9. Les rois d'Egypte donnoient l'attention la plus scrupuleuse à l'administration de la justice, persuadés que de ce soin dépendoit, non-seulement le bonheur des particuliers, mais la tranquillité de l'Etat. Trente juges étoient tirés des principales villes pour composer la compagnie qui jugeoit tout le Royaume. Pour remplir ces places difficiles, le Prince choisissoit les plus vénérables personnages, & mettoit à leur tête

celui qui se distinguoit davantage par la connoissance & l'amour des loix. Il leur assignoit d'honnêtes revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur tems à faire observer les loix. La justice étoit gratuite; les tribunaux étoient accessibles à tout le monde, & préférablement aux pauvres, qui, par leur état même, sont plus exposés à l'injure, & ont plus besoin de la protection des loix. Pour éviter les surprises, on traitoit les affaires par écrit. On craignoit cette fausse éloquence, qui séduit les esprits, en remuant les passions. On vouloit que la vérité se montrât toute nue, ornée des seules graces qui lui sont naturelles. Le président de ce Sénat auguste portoit un collier d'or & de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on appelloit la *vérité*. Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit à la partie qui devoit gagner sa cause, & c'étoit la forme de prononcer la sentence.

10. Il paroît qu'en Perse les Rois veilloient avec grand soin à ce que la justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité & de désintéressement. Un magistrat, s'étant laissé corrompre par des présens, fut impitoyablement condamné à mort par Cambyse, fils & successeur de Cyrus, qui ordonna qu'on mît sa peau sur le siége, où ce juge inique avoit coutume de prononcer ses jugemens, & où son fils, qui succédoit à sa charge, devoit s'asseoir, afin que le lieu même où il jugeroit l'avertît continuellement de son devoir.

Les juges ordinaires étoient pris dans le corps des vieillards, où l'on n'entroit qu'à l'âge de cinquante ans. Ainsi personne n'exerçoit avant ce tems les fonctions sacrées de la judicature, les Perses étant persuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation, & de la vie des citoyens.

Il n'étoit permis ni aux particuliers de faire mourir un esclave, ni au Prince d'infliger peine de mort contre aucun de ses sujets, pour une premiere & unique faute, parce qu'elle pouvoit être regardée moins comme

la marque d'une volonté criminelle, que comme l'effet de la foiblesse & de la fragilité humaine.

On croyoit qu'il étoit raisonnable de mettre dans la balance de la justice le bien comme le mal, les mérites du coupable aussi-bien que ses démérites, & qu'il n'étoit pas juste qu'un seul crime effacât le souvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme auroit faites pendant sa vie. C'est par ce principe que Darius, ayant condamné à mort un juge, parce qu'il avoit prévariqué, & s'étant souvenu des services importans que le coupable avoit rendus à l'Etat & à la Famille Royale, il révoqua sa sentence dans le moment même qu'on alloit l'exécuter, reconnoissant qu'il l'avoit prononcée avec plus de précipitation que de sagesse.

Mais une loi importante, & essentielle pour les jugemens, étoit, en premier lieu, de ne condamner jamais un coupable, sans lui avoir confronté ses accusateurs, & sans lui avoir laissé le tems & fourni tous les moyens de répondre aux chefs d'accusation intentés contre lui; en second lieu, de condamner le délâteur aux mêmes peines qu'il vouloit faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvoit innocent. Artaxerxès donna un bel exemple de la juste sévérité qu'on doit employer dans ces occasions. Un de ses favoris lui avoit rendu suspecte la fidélité de l'un de ses meilleurs officiers dont il ambitionnoit la place, & avoit envoyé contre lui des mémoires pleins de calomnie, espérant, de son crédit auprès du Prince, qu'il l'en croiroit sur sa simple parole, & qu'il n'entreroit dans aucun examen. L'officier fut mis en prison. Il demanda au Roi qu'on lui donnât des juges, & qu'on produisît les preuves. Il n'y en avoit point d'autre que la lettre que son ennemi même avoit écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, & pleinement justifiée par les trois commissaires nommés pour l'examen de sa cause; & le Roi fit tomber tout le poids de son indignation sur le perfide calomniateur, qui avoit entrepris d'abuser ainsi de la confiance de son maître.

11. Rien n'est comparable au respect que le peuple d'Achem, en Asie, a pour la justice. Un criminel, ar-

rêté par une femme ou par un enfant, n'ose prendre la fuite; il se laisse conduire avec la plus grande docilité devant le juge, qui le condamne sur le champ. Les châtimens les plus usités dans le pays, pour les fautes communes, sont la bastonnade & la mutilation de quelques membres, tels que les bras, les jambes, le nez & les oreilles. Après l'exécution, chacun s'en retourne tranquillement chez soi, sans qu'on puisse distinguer le coupable des accusateurs; c'est-à-dire, qu'on n'entend d'une part aucune plainte, & de l'autre aucun reproche; il ne reste pas même de tache à ceux qui ont subi ces punitions. Tout homme est sujet à faillir, disent les Achémois, & le châtiment expie sa faute. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces mutilations sont rarement mortelles, quoiqu'on n'y apporte point d'autre remède que d'arrêter le sang & de bander la plaie. Une autre circonstance bien remarquable dans ces sortes de châtimens, c'est l'espece de traité qui se fait entre le criminel & l'exécuteur de la justice. Celui-ci demande aux coupables combien ils veulent lui donner pour être mutilés proprement, pour avoir le nez ou les oreilles coupés d'un seul coup, &, si la sentence ordonne la peine de mort, pour recevoir le coup sans languir. Après avoir un peu marchandé sur le prix, l'affaire se conclut à la vue des spectateurs; & la somme est payée sur le champ. Celui qui refuseroit de prendre ce parti, s'exposeroit à se voir emporter la joue avec l'oreille, ou couper le nez si haut, que le cerveau seroit à découvert. On rapporte qu'un homme ayant eu la curiosité de voir la femme de son voisin, par-dessus une haie, tandis qu'elle se baignoit, elle en avoit fait des plaintes à son mari. Celui-ci saisit le coupable & le traduisit devant le juge, qui le condamna à recevoir sur les épaules trente coups de baguette. On entra en capitulation pour adoucir le supplice. L'exécuteur demanda une somme beaucoup plus forte que celle qu'offroit le criminel; &, comme il le voyoit incertain, il lui donna un coup si rudement appliqué, que le marché fut conclu au prix qu'il avoit mis d'abord. La sentence n'en fut pas moins exécutée; les

trente coups furent administrés, mais si légerement, que la baguette touchoit à peine les habits. L'exécution faite, le coupable se mêla tranquillement parmi les spectateurs, pour entendre les jugemens de quelques autres causes.

12. Julien l'Apostat aimoit à rendre la justice : il se piquoit d'en suivre scrupuleusement les régles dans sa conduite, & ne s'en écartoit jamais dans les jugemens. Sévère, sans être cruel, il usoit plus souvent de menaces que de punitions. Très-instruit des loix & des usages, il balançoit sans aucune faveur le droit des parties. Le premier de ses officiers n'avoit nul avantage sur le dernier de ses sujets. Il abrégeoit la longueur des procédures, & les regardoit comme une fiévre lente qui ruine & consume le bon droit. Dès que l'injustice lui étoit dénoncée, il s'en croyoit chargé, tant qu'il la laisseroit subsister. Le foible & l'innocent trouvoient toujours auprès du Prince un accès facile. Comme il paroissoit souvent en public pour des fêtes & pour des sacrifices, rien n'étoit si aisé que de l'aborder : il étoit toujours prêt à recevoir les requêtes & à écouter les plaintes. Il laissoit toute liberté aux avoçats : ils étoient les maîtres d'épargner la flaterie ; mais le règne précédent les y avoit trop accoutumés. Un jour qu'ils applaudissoient avec une sorte d'enthousiasme à une sentence qu'il venoit de prononcer : « Je serois flatté de » ces éloges, dit-il, si je croyois que ceux qui me les » adressent, osassent me censurer en face, dans le cas » où j'aurois jugé le contraire. »

13. M. de la Faluère, premier président du parlement de Bretagne, n'étant encore que conseiller, avoit étoit nommé rapporteur d'une affaire. Il en laissa l'examen à des personnes qu'il croyoit d'aussi bonne foi que lui ; &, sur l'extrait qui lui en fut remis, il rapporta le procès. Quelques mois après le jugement, il reconnut que sa trop grande confiance & sa précipitation avoient dépouillé une famille honnête & pauvre des seuls biens qui lui restoient. Il ne se dissimula point sa faute ; mais, ne pouvant faire rétracter l'arrêt qui avoit été signifié & exécuté, il se donna les plus grands

mouvemens pour retrouver les malheureuses victimes de sa négligence. Il y réussit, & ne craignit point de leur avouer la faute, dont il se sentoit coupable. Il les força ensuite d'accepter, de ses propres deniers, la somme qu'il leur avoit fait perdre involontairement.

14. Auguste avoit porté une loi, qui marquoit la maniere d'examiner & de juger les crimes d'adultere, & les peines qu'il falloit infliger à ceux qui en étoient convaincus. Quelque tems après, on accusa à son tribunal un jeune homme d'avoir eu commerce avec sa fille Livie. Dans le premier mouvement de sa colere, le Prince saute sur l'accusé, & le frappe rudement: » Souvenez-vous de votre loi, César, » lui cria le jeune homme. Auguste s'arrête aussi-tôt, & rentre en lui-même. Il fut si confus de cet emportement, qui blessoit la justice, qu'il ne prit, ce jour-là, aucune nourriture.

15. Une vieille femme, injustement condamnée, alla trouver Philippe, roi de Macédoine, & le pria de prendre connoissance de sa cause. « Je n'ai pas le » tems, ma bonne, lui dit le Monarque. — Pourquoi » donc êtes-vous Roi, lui repartit la suppliante, si vous » n'avez pas le tems de rendre la justice à vos sujets? » Philippe admira la généreuse liberté de cette vieille, & l'écouta.

16. Satibarzane, favori d'Artaxerxès-Mnémon, demandoit un jour à ce Prince quelque chose d'injuste. Le Monarque apprit qu'on lui avoit promis trente mille dariques, s'il obtenoit ce qu'il demandoit. Il fait aussi-tôt venir son thrésorier, & lui commande de donner au courtisan la somme qu'on lui avoit fait espérer: » Je n'en ferai pas plus pauvre, quand je vous aurai » fait ce présent; mais je serois moins juste & moins » équitable, si je vous accordois ce que vous me de- » mandez. »

17. Marsias, frere d'Antigonus, roi d'une partie de l'Asie, ayant un procès considérable, pria ce Prince de vouloir bien juger l'affaire chez lui, & non pas en public. « Si nous ne faisons rien de contraire au droit,

répondit le Monarque, » il sera mieux de plaider au » tribunal, en présence du peuple. »

18. Le règne de l'empereur Alexandre-Sévère fut celui de la justice. Lorsqu'une charge étoit vacante, il donnoit au public les noms de ceux qu'il vouloit en revêtir, afin qu'il pût faire connoître leurs défauts. Si l'accusation étoit fausse, les délateurs subissoient le même châtiment que les accusés, lorsque l'accusation étoit bien fondée. Ceux qui sortoient avec gloire de ces examens, l'Empereur leur fournissoit des habits & des meubles précieux, afin qu'ils pussent soutenir avec éclat l'honneur du nom Romain, & que la disette ou la passion ne pussent corrompre leurs ames, & leur faire abandonner les sentiers de la justice : « Un magistrat » la vend toujours, disoit-il, quand il a acheté le » droit de la rendre. »

19. On demandoit à Alexandridas, l'un des plus illustres citoyens de Sparte, pourquoi les sénateurs de Lacédémone employoient plusieurs jours à l'instruction des affaires criminelles, qui pouvoient conduire à la mort, & pourquoi celui que l'on renvoyoit absous, restoit sous la puissance de la loi ? « Plusieurs jours, répondit-il, » sont employés à l'instruction du procès, » parce que, si l'on se trompoit en prononçant une » sentence de mort, il ne resteroit aucun moyen de la » réformer; & celui qu'on décharge de l'accusation, » reste soumis à la loi, parce qu'il se peut ensuite trou- » ver contre lui de nouvelles charges, qui le rendent » digne de la peine que la loi prononce. »

20. Un chevalier, qui ne l'étoit pas moins d'industrie que de nom, faisoit une dépense considérable; ne songeoit qu'au jeu & au plaisir, & sans cesse accumuloit de nouvelles dettes, sans s'embarrasser du payement. Ses créanciers le firent enfin arrêter & mettre en prison. Ses amis se rendirent aussi-tôt à la cour, & s'intéresserent vivement pour lui auprès d'Alfonse V, roi d'Aragon, leur Souverain : ils supplioient ce Monarque d'ordonner qu'on l'élargît, apportant pour raison qu'il falloit du moins laisser la liberté à cet infortuné qui avoit tout perdu. Alfonse leur répondit : « Cet

» homme-là n'a pas dépensé son bien & contracté ces » dettes pour le service du roi ni de la patrie : il n'a » cherché uniquement qu'à flatter son corps ; il est juste » que son corps en fasse maintenant les frais. »

21. Théodoric, roi des Goths, ne se croyoit placé sur le thrône, que pour faire régner avec lui la justice qu'il regardoit comme la fonction la plus sacrée d'un Souverain. Il donnoit toute son attention à choisir des magistrats intégres & éclairés ; &, s'il arrivoit qu'il se fût trompé dans son choix, il punissoit sévèrement leurs injustices. Rien ne lui paroissoit plus indigne, que d'abuser du pouvoir pour opprimer les inférieurs, & ce crime étoit irrémissible. Il ne pardonnoit pas plus aux juges qui, soit par négligence, soit par une collusion criminelle, différoient de rendre justice aux opprimés, & favorisoient ainsi les injustes prétentions des personnes puissantes. On en rapporte un exemple louable dans le principe, mais repréhensible par l'excès de sévérité. Pendant qu'il étoit à Rome, une veuve vint se plaindre à lui de ce qu'ayant depuis trois ans un procès, contre un sénateur nommé *Formus*, elle n'avoit pu encore obtenir de jugement. Il fit aussi-tôt appeller les juges. « Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, » je vous jugerai vous-mêmes. » Le lendemain la sentence fut rendue. La veuve étant venue remercier le Prince, un cierge allumé à la main, suivant la coutume de ce tems-là : « Où sont les juges ? dit Théodoric. » On les amena devant lui : « Eh ! » pourquoi, leur dit-il avec indignation, avez-vous » prolongé trois ans une affaire, qui ne vous a coûté » qu'un jour de discussion ? » Après ce reproche, il leur fit trancher la tête. Cet exemple mit en activité tous les tribunaux.

22. Justin II, voulant rétablir la justice, nomma Préfet de Constantinople, un magistrat intégre, plein de fermeté & de vigueur, qu'il revêtit de toute son autorité, pour punir les coupables sans distinction d'état ni de rang : il déclara que les sentences du Préfet seroient exécutées sans appel, & que le Souverain ne feroit grace à personne. Cette déclaration si terrible

effraya tous ceux que l'iniquité soutenoit; hormis un seul qui se crut au-dessus de toutes les loix. Une pauvre veuve vint se jetter aux pieds du Préfet, se plaignant d'un officier général, qui l'avoit dépouillée de tous ses biens. Le magistrat, par ménagement pour ce seigneur, qui étoit parent du Prince, lui écrivit pour le prier de rendre justice, & lui fit présenter sa lettre par la personne offensée. Pour toute satisfaction, elle ne reçut que des outrages & de mauvais traitemens. Indigné de cette insulte, le Préfet cite l'accusé devant son tribunal : celui-ci ne répond que par des railleries & des injures contre le juge & le jugement. Au lieu de comparoître, il va dîner au palais, où il étoit invité avec un grand nombre de courtisans. Le Préfet, ayant appris qu'il étoit à la table avec l'Empereur, entre dans la salle du festin ; &, adressant la parole au Prince : » Seigneur, lui dit-il, si vous persistes dans la résolu- » tion que vous avez annoncée, de châtier les violen- » ces, je continuerai d'exécuter vos ordres ; mais, si » vous renoncez à ce dessein si digne de vous, s'il faut » que les plus méchans des hommes soient honorés de » votre faveur & reçus à votre table, acceptez la dé- » mission d'une charge inutile à vos sujets, & qui ne » peut que vous déplaire. » Justin, frappé d'une remontrance si hardie : « Je n'ai point changé, répon- » dit-il ; poursuivez par-tout l'injustice : je vous l'aban- » donne ; fût-elle assise avec moi sur le thrône, j'en » descendrois pour la livrer au châtiment. » Armé de cette réponse, le magistrat fait saisir le coupable au milieu des convives ; le traîne au tribunal, écoute la plainte de la veuve ; & comme cet homme, auparavant si superbe, alors interdit & tremblant, ne pouvoit alléguer aucun moyen de défense, il le fait dépouiller, battre de verges, & promener sur un âne, la face tournée en arriere, par toutes les places de la ville. Ses biens furent saisis au profit de la veuve, & cet exemple arrêta pour quelque tems l'usurpation & la violence. L'Empereur récompensa la fermeté du Préfet, en le créant Patrice, & lui assurant sa charge pour tout le tems de sa vie.

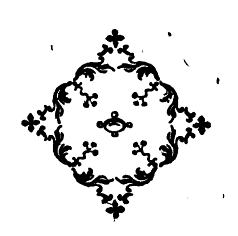
23. Un des domestiques du prince Henri, fils aîné de Henri IV, roi d'Angleterre, avoit été accusé au Banc du Roi, & saisi par ordre de ce tribunal. Le jeune Prince, qui aimoit beaucoup cet homme, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne, & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui, qui enflammerent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siége de la justice, où, se présentant d'un air furieux, il donne ordre aux officiers de rendre sur le champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord, chef de justice, nommé *Sir Villam Gascoigne*, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le Prince à se soumettre aux anciennes loix du royaume. « Ou du moins, lui » dit-il, si vous êtes résolu de sauver votre domesti- » que des rigueurs de la loi, adressez-vous au Roi vo- » tre pere, & demandez-lui grace pour le coupable. » Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune Prince, qu'ayant renouvellé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que, si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le lord, chef de justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté & de présence d'esprit, & lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, de se retirer à l'instant de la cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violens. C'étoit attiser le feu, & souffler sur la flamme. La colere du Prince éclata d'une maniere terrible : il s'approcha du juge avec un air furieux, & crut peut-être l'épouvanter par ce mouvement hardi. Mais Sir Villam, se rendant maître de lui-même, soutint parfaitement la majesté d'un siége sur lequel il représentoit le Roi. « Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, » je tiens ici la place de » votre souverain seigneur, de votre roi, de votre » pere : vous lui devez une double obéissance à ces » deux titres. Je vous ordonne, en son nom, de re- » noncer à votre dessein, & de donner désormais un

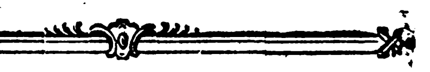
» meilleur exemple à ceux qui doivent être vos sujets:
» &, si vous êtes sage, afin de réparer la désobéis-
» sance & le mépris que vous venez de marquer pour
» la loi, vous vous rendrez vous-même à ce moment
» dans la prison, où je vous enjoins de demeurer,
» jusqu'à ce que le Roi, votre pere, vous fasse dé-
» clarer sa volonté.» La gravité du juge, & la force
de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre.
Le Prince en fut si frappé, que, remettant aussi-tôt
son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une pro-
fonde révérence au lord, chef de la justice; & sans
repliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du
même tribunal. Les gens de sa suite allerent aussi-tôt
faire ce rapport au Roi, & ne manquerent pas d'y
joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir
& l'indisposer contre Sir Villam. Ce sage Monarque se
fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances: ensuite
il parut rêver un moment; mais, levant tout-d'un-
coup les yeux & les mains au ciel, il s'écria, dans une
espece de transport: « O Dieu! quelle reconnoissance
» ne dois-je pas à ta bonté! Tu m'as fait présent d'un juge
» qui ne craint pas d'exercer la justice, & d'un fils,
» qui non-seulement sçait obéir, mais qui a la force de
» sacrifier sa colere à l'obéissance! »

24. Le comte d'Anjou, frere du roi S. Louis, avoit
un procès contre un simple gentilhomme de ses vas-
saux, pour la possession d'un château. Les officiers du
Prince jugerent en sa faveur: le Chevalier en appella à
la cour du Roi. Le Comte, piqué de sa hardiesse, le fit
mettre en prison. Le Roi en fut averti, & manda sur
le champ au Comte de le venir trouver: « Croyez-
» vous, lui dit-il avec un visage sévère, croyez-vous
» qu'il doive y avoir plus d'un Souverain en France,
» ou que vous serez au-dessus des loix, parce que vous
» êtes mon frere? » En même tems il lui ordonne de
rendre la liberté à ce malheureux vassal, pour pouvoir
défendre son droit au parlement. Le Comte obéit. Il
ne restoit plus qu'à instruire l'affaire; mais le gentil-
homme ne trouvoit ni procureurs, ni avocats; tant
on redoutoit le caractere violent du prince Angevin!

Louis eut encore la bonté de lui en donner d'office, après leur avoir fait jurer qu'ils le conſeilleroient fidèlement. La queſtion fut ſcrupuleuſement diſcutée; le Chevalier réintégré dans ſes biens; & Charles, comte d'Anjou, frere du Roi, condamné.

25. Philippe IV, roi d'Eſpagne, n'étant encore que prince d'Eſpagne, avoit obtenu la grace d'un ſeigneur qui avoit commis un grand crime. Ce ſeigneur, ayant négligé de la faire entériner où il falloit, fut pourſuivi vivement après la mort de Philippe III, & condamné à avoir la tête tranchée. Ses parens & ſes amis eurent recours au nouveau Roi, tenant pour aſſuré que ce Prince accorderoit volontiers une grace qu'il avoit lui-même demandée au feu roi ſon pere; mais ils furent étrangement ſurpris, lorſque le Monarque leur dit: » Meſſieurs, tandis que j'étois homme privé, j'ai préféré la compaſſion à la rigueur des loix; maintenant que je ſuis Roi, je dois la juſtice à mes ſujets, & par conſéquent je dois laiſſer punir les criminels.» *Voyez* EQUITÉ. JUGEMENS.





LIBÉRALITÉ.

1. CYRUS regardoit la libéralité comme une vertu véritablement royale ; & ce Prince ne trouvoit rien de grand, rien d'estimable dans les richesses, que le plaisir de les distribuer aux autres. « J'ai de grandes » richesses, disoit-il à ses courtisans ; je l'avoue, & je » suis charmé qu'on le sçache ; mais vous devez comp- » ter qu'elles ne sont pas moins à vous qu'à moi. En » effet, dans quelle vue les amasserois-je ? pour mon » propre usage ? pour les consumer moi-même ? Mais le » pourrois-je, quand je le voudrois ? C'est afin d'être en » état de distribuer des récompenses à ceux qui servent » utilement l'Etat, & d'accorder quelque soulagement » à ceux qui me feront connoître leurs besoins.

Un jour, Crésus lui représenta qu'à force de donner, il se rendroit lui-même indigent ; au lieu qu'il auroit pu être le plus riche potentat du monde, & amasser des thrésors infinis. » Dites-moi, je vous prie, demanda » Cyrus, à quelles sommes auroient pu monter ces » thrésors ? » Crésus fixa une certaine somme qui étoit immense. Cyrus fit écrire un petit billet aux seigneurs de sa cour, par lequel il leur faisoit sçavoir qu'il avoit besoin d'argent. Aussi-tôt il lui en fut apporté beaucoup plus que la somme que le roi de Lydie avoit marquée. » Prince, lui dit-il, voilà mes thrésors ; voilà les cof- » fres où je garde mes richesses ; le cœur & l'affection » de mes sujets. »

2. Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, avoit les vertus d'un Roi, & peut-être eût-il été digne du thrône, s'il ne fût pas né dans une République. Une des grandes qualités de ce Prince étoit la magnificence & la libéralité : il croyoit qu'un Monarque n'étoit placé au-dessus des citoyens que pour imiter les Dieux, en répandant sans cesse des bienfaits. Etant allé voir son fils, encore jeune, & voyant dans sa maison une grande quantité d'or & d'argent : « Jeune homme, lui dit-il,

avec un mouvement de colere, » est-ce donc là vous » comporter en fils de Roi ? Ces vases dont je vous ai » fait présent ne devoient pas être employés à parer » votre buffet, mais à vous faire des amis. » Denys agissoit conformément à ses maximes. Dion, son beau-frere, qui, par ses grands talens, avoit mérité toute sa confiance, peut servir entr'autres à prouver la généreuse profusion du tyran. Il ordonna à ses thrésoriers de fournir à cet excellent personnage tout l'argent qu'il demanderoit, pourvu qu'ils vinssent lui dire, le jour même, ce qu'ils lui auroient donné.

3. En allant dans son gouvernement, le duc de Montmorency passa par Bourges, pour y voir le jeune duc d'Anguien, son neveu, qui y faisoit ses études, & lui donna une bourse de cent pistoles, pour ses menus plaisirs. A son retour, il le vit encore, & lui demanda quel usage il avoit fait de cet argent. Le jeune homme lui présenta sa bourse toute pleine. Le duc de Montmorency la prit, &, tout en colere, la jetta par la fenêtre : « Monsieur, lui dit-il, apprenez qu'un aussi » grand Prince que vous ne doit point garder d'argent ; » puisque vous ne vouliez pas l'employer à jouer, il » falloit en faire des aumônes & des libéralités. L'avarice, qui est hideuse dans les particuliers, est encore » plus horrible dans les Princes. »

4. « Donner & pardonner sont les vrais caracteres » d'un Souverain, disoit Charles-Emmanuel I, duc de » Savoye ; & je me croirois le plus malheureux des » hommes, si Dieu ne m'avoit mis en état de faire l'un » & l'autre. » Un jour, Meinier, son secrétaire, lui ayant présenté plusieurs expéditions à signer, où il y avoit des dons & des récompenses pour des personnes qui l'avoient servi ; le Duc, après les avoir signées, eut la curiosité de lui demander à quoi se montoit ce qu'il avoit donné ? « A quatre mille ducatons, répondit Meinier. --- Quoi ! reprit le Duc, en lui ôtant des mains toutes ces expéditions, pour les jetter au feu ; » osez-» vous bien me faire tant signer pour un jour, & » donner si peu ? »

5. Un des thrésoriers d'Alfonse V, roi d'Aragon,

venoit de lui apporter dix mille écus d'or, somme très considérable pour le tems; un courtisan, qui croyoit n'être point entendu du Prince, dit à quelqu'un: « Voilà » une somme qui me rendroit heureux pour toute ma » vie! --- Soyez-le, lui dit le Monarque, en la lui » donnant. »

6. Le duc de Montmorency, petit-fils du Connétable, étant âgé de treize ans, apprit qu'un gentilhomme de son pere avoit ses affaires fort dérangées. Il le prit en particulier, & lui parla avec l'intérêt le plus tendre & le plus généreux. Le gentilhomme laissa appercevoir qu'il le croyoit trop jeune pour pouvoir lui être utile: » Il est vrai que je suis trop jeune pour mériter votre » confiance, lui dit le Prince; mais, mon brave, voilà » une enseigne de diamans dont je puis disposer; rece- » vez-là pour l'amour de moi. » Il jouoit un jeu où il se trouva un coup de trois mille pistoles. Il entendit un gentilhomme qui disoit à voix basse: « Oh! voilà une » somme qui feroit la fortune d'un honnête homme! » Le Duc gagna le coup, & présenta aussi-tôt la somme au gentilhomme, en lui disant: « Je voudrois, mon- » sieur, que votre fortune fût plus grande. »

7. Le duc de Guise avoit joué avec le surintendant D'O, & lui avoit gagné cent mille livres. D'O lui envoya, dès le lendemain, cette somme. Il y avoit soixante-dix-mille livres en argent, & trente mille livres en or, renfermées dans un sac de cuir. Un commis, appellé *De Vienne*, fut chargé de faire porter cette somme, & de la présenter au Duc. Il s'acquitta exactement de sa commission. Le duc de Guise, qui d'un côté croyoit devoir user de gratification à l'égard de ce commis, & qui de l'autre s'imaginoit que le sac de cuir n'étoit rempli que d'argent, le prit, & le donna à De Vienne qui, ne sçachant pas non plus ce qu'il contenoit, n'osa le refuser; mais, quand il fut de retour à l'hôtel d'O, & qu'il eut vu la libéralité qu'on venoit de lui faire, il jugea qu'elle étoit exorbitante; & il la reporta à l'instant au duc de Guise. Mais le Prince ne voulut pas la recevoir: « Puisque la fortune » vous a été si favorable, lui dit-il, cherchez un autre

» que le duc de Guise pour vous porter envie. » Ainsi, les dix mille écus resterent à De Vienne.

8. Un des officiers de François I se plaignoit de ce que ce Prince, qui combloit de biens tant de gens fort riches, & qui eussent pu se passer de sa libéralité, le laissoit à l'écart, lui qui avoit besoin de tout. Le Monarque l'ayant appris, le fit venir en sa présence: « Je » sçais, lui dit-il, que vous vous plaignez de moi; tenez, » voici deux bourses égales : l'une est pleine d'or; il » n'y a que du plomb dans l'autre : choisissez ;nous ver» rons si ce n'est pas plutôt à la fortune qu'à moi, que » vous devez vous en prendre. » L'officier choisit, & prit malheureusement la bourse remplie de plomb. « Eh » bien! lui dit le Roi, à qui tient-il que vous ne vous » enrichissiez? » Il joignit à cette réflexion, qui peut en produire bien d'autres, le don des deux bourses.

9. Le fameux Marc-Antoine, le collégue & le rival d'Auguste, étoit naturellement libéral & magnifique. Ayant, un jour, ordonné à son intendant de donner dix mille livres à l'un de ses amis, l'intendant, homme avare, lui représenta que cette somme étoit trop considérable; &, pour mieux lui faire sentir la grandeur d'un tel présent, il étala devant lui les dix mille livres. « Quoi! ce n'est que cela, dit froidement An» toine; je croyois dix mille livres un objet plus consi» dérable; qu'on en donne vingt mille à mon ami. »

10. L'empereur Conrad II saisissoit toutes les occasions qui se présentoient d'exercer sa libéralité. Dans une émeute qu'il y eut à Rome, quand il s'y fit couronner, un gentilhomme perdit une jambe, en combattant. Conrad se fit apporter la botte du blessé, la remplit d'or, & la lui renvoya. « Annoncez-lui, dit-il à l'officier qu'il chargea de ce présent, » que je ne bor» nerai pas mes bienfaits à cette modique gratification, » & que je lui avance seulement la somme nécessaire » pour guérir sa blessure, & me conserver un excel» lent officier. »

11. Philotas, médecin de la ville d'Amphise, fut mis, par Marc-Antoine, auprès de son fils, à peine sorti de l'enfance. Quand le jeune Antoine ne mangeoit pas

avec son pere, il invitoit ordinairement son Mentor, dont la conversation enjouée l'amusoit beaucoup. Un jour qu'un autre Esculape faisoit bâiller tous les convives par ses longs propos chargés de citations ridicules, Philotas le fit taire par un sophisme absurde, dont ce docte babillard ne sçut pas se démêler. De grands éclats de rire prouverent la satisfaction de toute l'assemblée. Antoine, en son particulier, en fut si content, que, montrant au vainqueur de magnifiques vases d'or & d'argent, dont le buffet étoit orné : « Je te donne toutes » ces bagatelles, lui dit-il, pour prix de ton triomphe. » Surpris de cet excès de générosité, Philotas l'en remercia, mais en ajoûtant qu'il avoit peine à croire qu'à son âge il lui fût permis de faire un présent de cette conséquence. Il ne fut pas plutôt rentré chez lui, qu'un esclave lui vint apporter les vases, & lui dit d'y faire mettre sa marque, & de les garder. Philotas, craignant d'être blâmé, s'il les acceptoit, les renvoya par le même esclave, & courut faire de nouveaux remercimens au jeune Antoine : « Pauvre homme ! lui dit » celui-ci, pourquoi refuses-tu les dons de ton ami ? » Ne sçais-tu pas que c'est le fils d'Antoine qui te fait » ce présent, & qu'il en a le pouvoir ? Si cependant tu » veux m'en croire, reçois-en de ma main la valeur en » argent, parce qu'il pourroit arriver qu'on redeman» dât quelques-uns de ces effets qui sont antiques, & » dont on estime beaucoup le travail. » Ce jeune homme s'annonçoit pour devoir être aussi libéral, & peut-être aussi prodigue que son pere.

12. Xerxès, roi de Perse, étant entré dans Célène, ville de la Phrygie, près de laquelle le Méandre prend sa source, y fut reçu par Pythius qui en étoit le Souverain, avec une magnificence incroyable. Non content de lui avoir fait une fête splendide, il lui offrit tous ses biens pour fournir aux frais de son expédition contre les Grecs. Xerxès surpris, & tout-à-la-fois charmé d'une offre si généreuse, eut la curiosité d'apprendre à quoi montoient ses richesses. Pythius lui répondit que, dans le dessein de les lui offrir, il en avoit fait un compte exact, & qu'elles montoient pour l'argent à deux mille

talens, (près de six millions,) & pour l'or à quatre millions de dariques, moins sept mille, (quarante millions, moins soixante-dix mille livres.) Il lui offrit toutes ces sommes, ajoûtant que ses revenus lui suffisoient pour l'entretien de sa maison. Xerxès lui marqua une vive reconnoissance, fit une amitié particuliere avec lui; &, pour ne pas se laisser vaincre en générosité, au lieu d'accepter ses offres, il l'obligea de recevoir les sept mille dariques qui manquoient à sa somme, pour en faire un compte rond.

13. Le philosophe Arcésilas prêtoit volontiers sa vaisselle d'or & d'argent à ses amis, quand ils avoient de grands repas à donner. Un d'entr'eux, étant dans ce cas, emprunta tout, & ne renvoya rien. Arcésilas, sçachant qu'il étoit très-pauvre, lui fit dire qu'il pouvoit tout garder.

14. Charles Benoise, thrésorier du cabinet, & depuis maître des comptes, ayant laissé son porte-feuille dans le cabinet de Henri III, le Prince l'ouvrit, & y trouva un morceau de papier, où Benoise, pour essayer sa plume, avoit écrit ces mots qui sont le commencement d'une ordonnance : *Thrésorier de mon épargne*. Le Monarque continua d'écrire : » Vous payerez au » sieur Benoise, secrétaire de mon cabinet, la somme » de mille écus, » & signa. Benoise, venant pour travailler avec le Roi, fut agréablement surpris de trouver l'ordonnance, & le remercia avec des expressions qui marquoient si bien la vivacité de sa reconnoissance, que Henri, ne croyant pas le présent proportionné aux remercimens, demanda le billet, & y ajoûta un zéro, ou le mot *dix* à la somme, & convertit ainsi les mille écus en dix mille; ce qui étoit alors une somme très-considérable.

15. Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée avec sa fille d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvoient lui payer cinq sequins qui lui étoient dûs. Le ton d'honnêteté avec

lequel elle faisoit connoître son malheur fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y étoit tombée que parce que la vertu lui étoit plus chere que les richesses. Il écrivit un mandat, & la chargea de le porter à son intendant. Celui-ci, après l'avoir ouvert, compta sur le champ cinquante sequins: « Monsieur, lui dit » cette femme, je ne demandois pas tant, & certaine-» ment monseigneur s'est trompé. » Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'intendant allât lui-même parler au cardinal. Son éminence, en reprenant son mandat, dit aux deux personnes qui étoient présentes : » Vous avez tous raison, je m'étois trompé; le pro-» cédé de madame le prouve; » &, au lieu de cinquante sequins, il en écrivit cinq cens, qu'il engagea la vertueuse mere d'accepter pour marier sa fille.

16. La générosité du célèbre Fouquet, surintendant des finances sous Louis XIV, ne l'abandonna point dans sa disgrace. Un homme de lettres, ayant vu supprimer une pension qu'il tenoit de sa libéralité, ne laissa pas de le défendre avec zèle, & de témoigner hautement sa reconnoissance. Fouquet, instruit de sa conduite, se retrancha quelque chose du peu qui lui restoit, & fit prier mademoiselle de Scuderi de remettre une somme considérable à cet homme de lettres. Mademoiselle de Scuderi se conduisit à cet égard avec autant de générosité que de politesse. Une personne, étant allée de sa part chez le littérateur, trouva le moyen, après avoir causé quelque tems avec lui, de lui laisser, sans qu'il s'en apperçût, un sac où étoit enfermée une somme proportionnée à la pension qu'il avoit perdue.

17. Un gentilhomme fort pauvre avoit deux filles à marier. Il demanda leur dot à Henri I., comte de Champagne, surnommé *le Magnifique*. L'intendant du Comte traita fort mal ce gentilhomme, & finit par jurer que les libéralités de son maître l'avoient réduit à n'avoir plus rien à donner... « Tu en as menti, ré-» pondit le Prince; je ne t'ai pas encore donné, vilain! » Tu es à moi : prenez-le, mon gentilhomme, & je » vous le garantirai. » Celui-ci obéit aussi-tôt; se saisit de

de l'intendant; le mit en prison, & ne lui rendit la liberté, qu'après en avoir tiré cinq cens livres, avec lesquelles il maria ses deux filles.

18. Protéas, dont l'esprit plaisant amusoit Alexandre, ayant eu le malheur de déplaire à ce Prince, engagea ses amis à demander son pardon; ce qu'il fit, en même tems, les larmes aux yeux. Alexandre, sans se laisser trop prier, lui dit qu'il oublioit sa faute. « Seigneur, reprit aussi-tôt Protéas, commencez donc par » m'en donner quelques marques, pour que j'en sois » bien assuré. » Cette demande fit rire le conquérant, qui commanda qu'à l'heure même on lui donnât cinq talens, c'est-à-dire, cinq mille écus.

Ce Monarque écrivit, un jour, à Phocion, le plus célèbre Athénien de son siécle, & l'un des plus grands hommes de la Grèce, qu'il ne le regarderoit plus comme son ami, s'il continuoit de refuser ses présens.

Il aimoit qu'on lui demandât, quoiqu'il prévînt souvent les demandes, & ne sçavoit point refuser. Un jeune homme, appellé *Sérapion*, qui donnoit la balle à ceux qui jouoient, n'avoit jamais rien reçu du Roi, uniquement parce qu'il ne lui demandoit rien. Un jour qu'Alexandre vint jouer, Sérapion jetta toujours la balle aux autres joueurs, & ne la lui jetta pas une seule fois. Le Prince, surpris de cette conduite, lui dit enfin: » Et moi, ne me la donneras-tu pas? --- Non, seigneur, répondit Sérapion, puisque vous ne deman- » dez point. » Alexandre entendit sans peine ce que le jeune homme vouloit dire: il se mit à rire, & commença dès ce jour à lui faire beaucoup de bien.

Périllus le priant de l'aider à faire la dot de sa fille, il ordonna qu'on lui délivrât cinquante talens. « C'en » est assez de dix, lui dit cet homme fort surpris. --- » C'en est assez pour Périllus, répondit le vainqueur » de l'Asie; mais c'en est trop peu pour Alexandre. »

Anaxarque, à qui le thrésorier de la couronne avoit ordre de donner tout ce qu'il demanderoit, alla le prier de lui donner cent talens. La somme effraya le thrésorier, qui ne voulut pas la compter, sans en instruire le Prince. Ce Monarque lui répondit qu'Anaxarque sça-

voit bien qu'il avoit un ami qui pouvoit & vouloit lui donner cette somme, & de plus considérables encore.

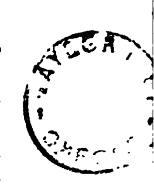
Il vit, un jour, un pauvre Macédonien qui conduisoit un mulet chargé de l'argent du thrésor royal, mais si las, que, ne pouvant plus se soutenir, le conducteur, pour suppléer à l'épuisement de l'animal, chargea l'argent sur ses épaules. Près de succomber sous un fardeau trop pesant, il alloit le jetter à terre : « Ne te » lasses point, lui dit Alexandre, & gagnes tout dou- » cement ta tente avec cet argent : je te le donne. »

Ayant fait de grandes largesses à ses soldats, il voulut aussi payer les dettes qu'ils avoient contractées. Pour cet effet, il leur en demanda l'état ; mais plusieurs, dans la crainte de passer dans l'esprit de leur Roi pour des dissipateurs, ne voulurent point se faire inscrire. Quand il l'apprit, il leur en fit des reproches, & leur dit qu'il étoit mal de dissimuler ainsi avec ses compatriotes.

19. Cimon, fils de Miltiade, faisoit de ses biens un usage que le rhéteur Gorgias marque en peu de mots, mais d'une maniere vive & élégante. « Cimon, dit-il, » amassoit des richesses pour s'en servir ; & il s'en ser- » voit pour se faire estimer & honorer. » Il vouloit que ses vergers & ses jardins fussent ouverts en tout tems aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendroient. Il avoit, tous les jours, une table servie frugalement, mais honnêtement. Elle ne ressembloit en rien à ces tables somptueuses & délicates, où l'on n'admet que des personnes de distinction, & en petit nombre, uniquement pour faire parade de sa magnificence ou de son bon goût. La sienne étoit simple, mais abondante ; & tous les pauvres bourgeois de la ville y étoient indifféremment reçus. Il se faisoit toujours suivre de quelques domestiques qui avoient ordre de glisser secrettement quelque piéce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontroit, & de donner des habits à ceux qui en manquoient. Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étoient morts, sans avoir laissé de quoi se faire inhumer ; &, ce qui est ad-

mirable, c'est qu'il n'exerçoit point ses libéralités pour se rendre puissant parmi le peuple, ni pour acheter ses suffrages.

Quoiqu'il vît tous les autres gouverneurs de son tems enrichis par leurs concussions, par leurs rapines, il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures, non-seulement de toute exaction, mais encore de tout présent, & continua jusqu'à la fin de sa vie de dire & de faire gratuitement, & sans aucune vue d'intérêt, tout ce qui étoit utile & expédient pour la République.



20. Mondir-Ben-Mogheïrah raconte, dans le Livre *du Nighiaristan*, qu'étant tombé dans une extrême indigence, il quitta Damas, son pays, & vint à Bagdad, avec ses enfans, dans le tems que le célèbre Fadhel-Ben-Iahia étoit en faveur auprès du Khalife Haroun-Al-Raschild. Lorsqu'il fut arrivé sur la grande place du marché, il mit ses enfans à la porte de la grande mosquée, & alla chercher fortune. Il vit d'abord une foule de gens de qualité, qui paroissoient s'assembler pour aller à quelque festin. Comme la faim le pressoit, il prit la résolution de les suivre; & entra avec eux dans un palais magnifique, où d'abord, la porte ayant été ouverte, on les fit passer tous jusques dans la salle du festin. Chacun, dit-il lui-même, s'étant mis à table, je pris aussi ma place; &, ayant demandé à celui qui étoit assis auprès de moi le nom du maître du logis, il me dit que c'étoit Fadhel. Quoiqu'à cette question je me fisse connoître pour étranger, on ne laissa pas de me souffrir avec les autres, & de me présenter une assiette d'or, comme à tous les convives, &, après le repas, deux sachets de parfums qu'on emportoit chez soi avec l'assiette. Enfin, la compagnie se séparant, je prenois le chemin de la porte, lorsqu'un valet de la maison m'arrêta. Je crus alors que l'on me vouloit faire rendre ce que j'emportois; mais on me dit seulement que Fadhel vouloit me parler: je me présentai donc devant lui; & il me dit d'abord qu'il m'avoit reconnu pour étranger parmi les autres, & que sa curiosité l'avoit porté à apprendre de moi quelle aventure m'avoit con-

duit dans sa maison ? Je lui fis donc un détail de tout ce qui m'étoit arrivé ; & l'histoire de mes miseres le toucha si fort, qu'il me pria de demeurer, le reste de la journée, en conversation avec lui. Comme la nuit s'approchoit, je le priai de me permettre d'aller apprendre des nouvelles de mes enfans : il me demanda où je les avois laissés, & lui ayant répondu qu'ils étoient à la porte de la mosquée : « Eh bien ! dit-il, il n'y a rien à » craindre pour eux ; ils sont à la garde du Très-Haut. » Puis, appellant un de ses domestiques auquel il dit un mot à l'oreille, il continua la conversation, & voulut que je passasse la nuit dans son palais. Le lendemain, à mon réveil, il me donna un homme pour me conduire à la mosquée ; mais, au lieu d'en prendre le chemin, ce domestique me mena dans une belle maison richement meublée, où je trouvai mes enfans. Le généreux Fadhel les y avoit fait conduire, la veille ; & c'étoit pour travailler à ma fortune que cet homme bienfaisant m'avoit retenu auprès de lui, sans me connoître.

21. Un sçavant Suédois ayant donné au public un ouvrage qui fit du bruit en France, M. Colbert s'informa de son nom ; &, l'ayant appris, ce Ministre obtint pour lui une pension de mille écus. Le Roi fit donner ordre, en même tems, à son ambassadeur en Suède, d'avertir ce Sçavant de la pension que Sa Majesté lui accordoit, à la priere de M. Colbert. L'ambassadeur le chercha d'abord à Stockholm ; on n'y connoissoit pas son nom. Enfin, après bien des perquisitions, on trouva ce Sçavant dans une petite ville de Suède, presqu'ignoré de ses concitoyens. Il étoit mal accommodé des biens de la fortune ; & il ne s'attendoit guères qu'elle accourût pour le favoriser d'un climat aussi éloigné du sien. On lui vint annoncer un gentilhomme de la part de l'ambassadeur de France ; & celui-ci ne se fit connoître qu'en lui remettant la moitié de sa pension échue, pendant le tems qu'on s'étoit occupé à le chercher.

22. Du-Guesclin sortoit de Bordeaux où il avoit été long-tems prisonnier. Sur sa route, il rencontra un écuyer Breton, autrefois officier sous lui. Cet écuyer étoit à pied ; il paroissoit très-fatigué de sa marche, &

le désordre de ses habits annonçoit sa mauvaise fortune. Du-Guesclin, l'ayant reconnu, lui demanda où il alloit en si mauvais équipage ? Le gentilhomme lui répondit qu'il revenoit de Bretagne où il avoit été inutilement pour y chercher de quoi payer sa rançon, & que, suivant la parole qu'il avoit donnée, il alloit se remettre dans les prisons de Bordeaux. La rançon de cet écuyer montoit à cent livres que Du-Guesclin lui donna, avec cent autres livres pour le mettre en état de le suivre à la guerre.

23. Un jour, un marchand présenta un bonnet à Octaï-Khan, empereur des Tartares, lorsque ce Prince étoit à table, un peu échauffé de vin : le bonnet lui plut ; & il fit expédier au marchand un billet pour recevoir deux cens balisches. Le billet fut dressé & livré ; mais les officiers qui devoient compter la somme ne la payerent pas, voyant qu'elle étoit excessive pour un bonnet, & que le Khan, dans l'état où il étoit, n'y avoit pas fait réflexion. Le marchand parut, le lendemain, & les officiers présenterent le billet au Khan qui se souvint fort bien de l'avoir fait expédier ; mais, au lieu d'un billet de deux cens balisches, il en fit expédier un autre de trois cens. Les officiers en différerent encore le payement, comme ils avoient fait la premiere fois. Le marchand en fit ses plaintes, & le Khan lui fit faire un troisieme billet de six cens balisches que les officiers furent enfin obligés de payer. Octaï, le prince du monde le plus modéré, ne s'emporta pas contre eux sur le retardement qu'ils avoient apporté à l'exécution de sa volonté ; mais il leur demanda s'il y avoit au monde quelque chose qui fût éternel ? Les officiers répondirent qu'il n'y en avoit aucune : « Vous vous trompez, reprit » l'Empereur ; la bonne renommée & le souvenir des » bonnes actions doivent durer éternellement. Cependant, par vos longueurs à distribuer les largesses » que je fais, parce que vous vous imaginez que c'est » le vin qui me les fait faire, vous faites voir que vous » êtes mes ennemis, puisque vous ne voulez pas qu'on » parle de moi dans le monde. » *Voyez* BIENFAISANCE, GÉNÉROSITÉ.

LIBERTÉ.

1. QUelqu'un conſeilloit au célèbre Hippocrate d'aller à la cour d'Artaxerxès, roi de Perſe, lui diſant que c'étoit un bon maître : « Je ne veux point » de maître, quelque bon qu'il ſoit, » répondit l'immortel médecin.

2. Le ſénat de Rome, après la funeſte bataille de Cannes, plutôt que de racheter les priſonniers, ce qui auroit moins coûté, aima mieux armer huit mille eſclaves; & il leur fit eſpérer la liberté, s'ils combattoient vaillamment. Ils avoient déja ſervi, près de deux ans, avec beaucoup de courage: la liberté tardoit toujours à venir; & ils aimoient mieux la mériter que de la demander, avec quelqu'ardeur qu'ils la ſouhaitaſſent. Il ſe préſenta une occaſion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrèrent quelque timidité. Après la bataille, ils furent tous déclarés libres. La joie fut incroyable. Gracchus, qui les commandoit, leur dit : » Avant que de vous avoir égalé tous par le même » titre de la liberté, je n'ai point voulu mettre de diffé» rence entre le courageux & le timide. Il eſt pour» tant juſte qu'il y en ait. » Alors il fit promettre avec ſerment à tous ceux qui avoient mal fait leur devoir, que, tant qu'ils ſerviroient, en punition de leur faute, ils ne prendroient leur nourriture que debout, excepté en cas de maladie; ce qui fut accepté, & exécuté avec une parfaite ſoumiſſion.

3. Jamais le fameux Pollion, l'un des plus grands orateurs de ſon ſiécle, ne put s'abbaiſſer au métier de courtiſan. Il conſerva toujours, dans ſes procédés avec Auguſte, la liberté Républicaine. Ce Prince, ayant donné un grand repas, dans le tems que la nouvelle de la mort du jeune Caïus-Céſar étoit toute récente, lui écrivit, pour s'en plaindre en ami : « Vous ſçavez, lui » diſoit-il, quelle part vous avez dans mon amitié; &

» je m'étonne que vous en preniez si peu à mon af-
» fliction. » Pollion lui répondit : « J'ai soupé en com-
» pagnie, le jour même que je perdis mon fils Hérius.
» Qui pourroit exiger une plus grande douleur d'un
» ami que d'un pere ? »

4. On sçait que, pour la proclamation d'un roi de Pologne, il faut un consentement général. Lors du couronnement de Ladislas, frere aîné du roi Casimir, le Primat ayant demandé à la noblesse si elle agréoit ce Prince, un simple gentilhomme répondit que non. On lui demanda quel reproche il avoit à faire à Ladislas ? » Aucun, dit-il ; mais je ne veux point qu'il soit Roi. » Il tint ce langage, pendant plus d'une heure, & suspendit la proclamation. Enfin, il se jetta aux pieds du Roi, & lui dit qu'il avoit voulu voir si sa nation étoit encore libre ; qu'il étoit content, & qu'il donnoit sa voix à Sa Majesté.

5. En 1574, Philippe II fit investir la ville de Leyde, pour la soumettre au joug Espagnol qu'elle avoit secoué. Les assiégeans, instruits qu'il n'y avoit point de garnison dans la ville, y jetterent des Lettres pour engager les habitans à se rendre. On leur répondit, du haut des murailles, qu'on sçavoit que le dessein des Espagnols étoit de réduire la place par la famine ; mais qu'ils n'y devoient pas compter, tant qu'ils entendront les chiens abboyer ; que, lorsque ce secours & tout autre espece d'alimens manqueront, on mangera le bras gauche, tandis qu'on se servira du droit pour se défendre ; que, privé enfin de tout, on se résoudra plutôt à mourir de faim, qu'à tomber entre les mains d'un ennemi barbare. Après cette déclaration, on fit une monnoie de papier, avec cette inscription : *Pour la liberté*. Ce papier fut, après le siége, fidèlement converti en monnoie d'argent.

6. L'ame des Romains étoit la liberté. Ils se figuroient, sous ce nom, un état où personne ne fût sujet que de la loi, & où la loi fût plus puissante que les hommes. Ils aimoient la patrie, parce qu'elle étoit ennemie déclarée de toute servitude & de tout esclavage. Ce goût Républicain paroissoit né avec Rome même ; &

la puissance des Rois n'y fut point contraire, parce qu'elle étoit tempérée par le pouvoir du sénat & du peuple qui partageoient avec eux l'autorité du gouvernement. Il est vrai néanmoins que, pendant tout ce tems, ce ne fut encore qu'un foible essai de la liberté. Les mauvais traitemens de Tarquin le Superbe en réveillerent vivement en eux l'amour; & ils en devinrent jaloux à l'excès, quand ils en eurent goûté la douceur toute entiere sous les Consuls. Il falloit que dès-lors cet amour de la liberté fût bien vif & bien violent, pour étouffer dans un pere tous les sentimens de la nature, & pour lui mettre, en quelque sorte, un poignard à la main contre ses propres enfans. Mais Brutus crut devoir sceller par leur sang la délivrance de la patrie, & inspirer aux Romains, pour tous les siécles, par cette sanglante exécution, une horreur invincible de la servitude & de la tyrannie. Ce fut l'effet véritablement que produisit cet exemple. Le plus léger soupçon contre un citoyen de vouloir donner atteinte à la liberté, faisoit oublier, dans l'instant même, toutes ses grandes qualités, & tous les services qu'il pouvoit avoir rendus à sa patrie. Marius, tout brillant encore de la gloire qu'il s'étoit acquise au siége de Corioles, fut banni pour cette seule raison. Sp. Mélius, malgré ses libéralités à l'égard du peuple, & à cause de ses libéralités même, qui l'avoient rendu suspect, fut puni de mort. Manlius Capitolinus fut précipité du haut de ce même Capitole qu'il avoit défendu si courageusement, & qu'il avoit sauvé des mains des Gaulois, parce qu'on crut qu'il aspiroit au despotisme. En un mot, l'amour de la liberté & l'amour de la patrie constituoient le Romain, dont le nom seul emportoit avec lui l'idée d'une souveraine indépendance, subordonnée seulement à la loi.

7. Antipater, gouverneur de Macédoine, après avoir vaincu les Athéniens dans une grande bataille, & forcé ces Républicains à recourir à la négociation, reçut de leur part une ambassade solemnelle, qui venoit le supplier d'accorder à la premiere ville de la Grèce une paix supportable. On avoit choisi pour députés ce qu'A-

thènes avoit de plus illustres personnages : à leur tête étoient Phocion & Xénocrate. La grande réputation de vertu, dont jouissoit ce dernier, avoit fait croire aux Athéniens que sa présence & ses discours amolliroient le cœur du général Macédonien, & que, par respect pour ce philosophe fameux, il leur imposeroit des conditions moins dures. Ils s'étoient trompés. Antipater embrassa les autres ambassadeurs, & ne daigna pas même saluer Xénocrate : « Vous avez raison, lui dit ce sage ; vous rougissez de m'avoir pour » témoin des injustices que vous voulez faire à ma pa» trie. » Quand ensuite il se mit à parler, le vainqueur l'interrompit sans cesse, & finit par lui commander de se taire. Il écouta Phocion, lié de tous tems avec les Macédoniens, parce qu'il avoit cru que l'intérêt d'Athènes le demandoit. Après qu'il eut achevé son discours, le gouverneur de Macédoine dit que les Athéniens auroient paix, alliance & amitié avec lui, pourvu qu'ils lui livrassent Hypéride & Démosthène ; que, rétablissant la forme donnée par leurs ancêtres à leur gouvernement, ils n'admissent aux charges que des gens ayant un bien convenable ; qu'ils le remboursassent des frais de la guerre, & qu'ils lui payassent une certaine somme, à titre d'amende. Les ambassadeurs se soumirent à ces conditions, qui leur parurent assez douces. Xénocrate seul en pensa bien autrement. Ce généreux Athénien, conservant toujours son héroïque indépendance, & triomphant de son ennemi par sa noble fermeté : « J'avoue, dit-il, que, si nous sommes esclaves, » on nous traite assez humainement ; mais, si nous som» mes encore libres, n'est-ce pas là nous asservir ? O » ma patrie ! ma chere patrie ! tes meilleurs citoyens » te trahissent en ce jour ? Déplorable liberté ! je te » perds pour jamais. Des conditions aussi peu équita» bles t'anéantissent sans espérance ! » *Voyez* AMOUR DE LA PATRIE. GRANDEUR D'AME. HÉROÏSME.

8. Xerxès, résolu de porter la guerre dans la Grèce, fit le dénombrement de ses troupes de terre & de mer, & demanda à Démarate s'il croyoit que les Grecs osassent l'attendre ? Ce Démarate étoit un des deux rois de

Lacédémone, qui, ayant été exilé par la faction de ses ennemis, s'étoit réfugié en Perse, où il avoit été comblé de biens & d'honneurs. Mais ni l'injustice de ses concitoyens, ni les bons traitemens du Monarque hospitalier, ne purent lui faire oublier sa patrie. Dès qu'il sçut que Xerxès travailloit aux préparatifs de la guerre, il en avoit averti les Grecs, par une voie secrette. Obligé, dans cette occasion, de s'expliquer, il le fit avec une noblesse & une liberté dignes d'un roi de Sparte.

Démarate, avant que de répondre à la question du Roi, lui avoit demandé si son intention étoit qu'il lui parlât sans déguisement; & Xerxès ayant exigé de lui la plus grande sincérité: « Puisque vous me l'ordonnez, grand Prince, reprit Démarate, la vérité va » vous parler par ma bouche. Il est vrai que de tout » tems la Grèce a été nourrie dans la pauvreté; mais » on a introduit chez elle la vertu, que la sagesse cultive, & que la vigueur des loix maintient. C'est par » l'usage que la Grèce fait de cette vertu qu'elle se défend également des incommodités de la pauvreté, & » du joug de la domination. Pour ne vous parler que » de mes Lacédémoniens, soyez sûr que, nés & nourris dans la liberté, ils ne prêteront jamais l'oreille à » aucune proposition qui tende à la servitude. Fussent-ils abandonnés par tous les autres Grecs, & réduits à » une troupe de mille soldats, ou même à un nombre » encore moindre, ils viendront au-devant de vous, » & ne refuseront pas le combat. »

A ce discours, le Roi se mit à rire; &, comme il ne pouvoit comprendre que des hommes libres & indépendans, tels qu'on lui dépeignoit les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître pour les contraindre, fussent capables de s'exposer ainsi aux dangers & à la mort: « Ils sont libres & indépendans de tout homme, répliqua Démarate; mais ils ont au-dessus d'eux la loi qui » les domine, & ils la craignent plus que vous-même » n'êtes craint de vos sujets. Or cette loi leur défend » de fuir jamais dans le combat, quelque grand que » soit le nombre des ennemis; & elle leur commande,

» en demeurant fermes dans leur poste, ou de vaincre
» ou de mourir. »

9. Auguste, assis sur son tribunal, rendoit la justice, & paroissoit disposé à condamner à mort plusieurs criminels, Mécène, son intime ami, s'en apperçut; &, voulant sauver la vie à ces malheureux, il tâcha de s'approcher de lui; mais la foule étoit trop grande. Il écrivit donc sur des tablettes ces mots: « Leves-toi, bourreau, » & les jetta à l'Empereur, qui, les ayant lues, se leva, & ne condamna personne.

10. Titus, fils de Vespasien, étant en Sicile, des députés de la ville de Tarse lui présenterent une requête sur des objets pour eux d'une grande importance. Titus leur répondit qu'il s'en souviendroit, lorsqu'il seroit à Rome, & qu'il se rendroit lui-même leur agent auprès de son pere. Cette réponse paroissoit favorable & obligeante; mais Apollonius de Tyane, qui l'avoit entendue, n'en fut pas content. Usant de toute la liberté que donne la philosophie: « Seigneur, dit-il à
» Titus, si j'accusois devant vous quelques-uns de ceux-
» ci d'avoir conspiré contre votre personne & contre
» l'Empire, quel traitement éprouveroient-ils de votre
» part? --- Je les ferois périr sur le champ, répondit
» le Prince. --- Eh, quoi! reprit le philosophe, n'est-il
» pas honteux de tirer vengeance dans le moment, &
» de différer les graces; de décider par vous-même du
» supplice, & d'attendre des ordres pour dispenser des
» bienfaits? » Titus fut frappé de cette remontrance; &, dans le moment, il accorda aux citoyens de Tarse ce qu'ils lui demandoient.

11. L'heureux succès de la bataille de Chéronée enfla singuliérement Philippe, roi de Macédoine. Au sortir d'un grand repas qu'il avoit donné aux officiers, enyvré également de joie & de vin, il se transporta sur le champ de bataille; & là, insultant à tous ces morts dont la terre étoit couverte, il mit en chant le commencement d'un décret que Démosthène avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta, en battant la mesure: « Démosthène, Péanien, fils de Démosthène,
» a dit. » Il n'y eut personne qui ne fût choqué de voir

le Prince se deshonorer lui-même, & flétrir sa gloire par une bassesse si indigne d'un Roi & d'un vainqueur; mais tous gardoient le silence. L'orateur Démade, du nombre des prisonniers, mais toujours libre, fut le seul qui osât lui en faire sentir l'indécence. « Eh! seigneur, » lui dit-il, la fortune vous ayant donné le rôle d'Aga- » memnon, comment ne rougissez-vous point de jouer » celui de Thersite? » Cette parole, pleine d'une généreuse liberté, lui ouvrit les yeux, & le fit rentrer en lui-même. Loin d'en sçavoir mauvais gré à Démade, il l'en estima encore davantage, lui fit toutes sortes d'amitiés, & le combla d'honneur.

12. Le philosophe Zénon étoit très-familier avec Antigone, roi de Macédoine, & reprenoit avec beaucoup de liberté la passion de ce Prince pour le vin. Un jour, le Monarque, étant yvre, s'approcha du sage, l'embrassa avec cet épanchement de cœur que donne quelquefois l'yvresse, & lui dit: « Mon cher Zénon! de- » mandes-moi tout ce que tu voudras, je te l'accorde- » rai. --- Eh bien! répondit Zénon, je demande que » vous vous en alliez avec votre vin. »

13. Les Athéniens envoyerent une ambassade à Philippe, roi de Macédoine, ennemi d'autant plus redoutable, qu'il se cachoit davantage. Ce Prince, en congédiant les ambassadeurs, leur dit, suivant sa coutume: » Si les Athéniens ont encore quelque chose à me de- » mander, je suis prêt à les servir. --- Pendez-vous, » lui dit librement l'un d'eux, nommé *Démocharès*. Cette liberté lui eût coûté la vie, si la feinte clémence du roi de Macédoine n'eût arrêté son bras. « Allez » dire aux Athéniens, dit-il, en s'adressant aux autres députés, » qu'un Prince, qui a entendu, sans s'irri- » ter, un mot aussi outrageant, a eu plus de consi- » dération pour vous, que celui qui l'a prononcé sans » sujet. »

14. François I accordoit beaucoup de liberté à ceux qui avoient l'honneur d'être présens à ses repas. En voici une preuve. Ce Prince parloit, à son dîner, de l'antiquité, de la grandeur & de la beauté de la ville de Milan; chacun en disoit son sentiment. Un Italien,

prenant la parole, dit que Milan étoit, à la vérité, une belle & grande ville, mais que son port ne valoit rien. Le Monarque, le regardant avec un souris agréable, lui dit de s'approcher, & de lui rendre compte des défauts du port de Milan, qu'il paroissoit avoir examiné de fort près. L'Italien, s'avançant, & en faisant une profonde révérence, dit, en sa langue : « Sire, j'ai eu » l'honneur de parler à Votre Majesté; cela me suf» fit. --- Que voulez-vous dire, lui demanda le Roi? -- » Sire, répondit-il, voyant la bonté que vous avez de » donner à chacun la permission de parler, je voulois » en profiter. Je sçais bien que la mer n'est pas plus » près de Milan que de Gènes; mais, si j'avois dit » quelque chose de raisonnable, on ne m'eût point » remarqué; & j'ai trouvé moyen de me faire écouter, » & de me faire entendre de Votre Majesté: c'est le » seul honneur que j'ambitionnois. »

15. Louis XI demanda compte au maréchal Desquerdes de l'argent qu'il lui avoit donné, pendant la guerre, pour les dépenses dont il l'avoit chargé. Desquerdes présenta un mémoire fort détaillé, dans lequel la dépense excédoit de beaucoup la recette. Louis se met à discuter les articles. Le Maréchal se leve, & dit, avec une noble liberté: « Sire, avec cet argent j'ai » conquis les villes d'Arras, de Hesdin, de Boulogne; » rendez-moi mes villes, & je vous rendrai votre ar» gent. --- Par la pâque-dieu! répond le Monarque, » il vaut mieux laisser le moustier où il est; » & il ne fut plus question de compte à rendre.

16. Lorsque le maréchal de Biron produisit ses titres de noblesse, pour être admis au nombre des Chevaliers, ce seigneur, voyant que l'on paroissoit avoir plus d'égards pour les preuves généalogiques que pour les services, & que d'ailleurs, parmi ceux qui fournissoient leurs preuves, il s'en trouvoit qui avoient passé avec des titres supposés, il affecta de ne produire que fort peu de titres. Il n'apporta, dit Brantome, que cinq ou six titres fort antiques; &, les présentant au Roi, & à MM. les Commissaires & Inquisiteurs : « Sire, dit-il, » voilà ma noblesse ici-comprise; » & puis, mettant la

» main sur son épée, il ajoûta: « Mais, Sire, la voici » encore mieux. »

17. Charles XII, roi de Suède, avoit accoutumé ses troupes à la discipline la plus sévere, & le soldat ne se permettoit pas le moindre pillage dans le pays ennemi. Cependant un Grenadier ayant, un jour, enlevé le dîner d'un paysan, & celui-ci étant venu s'en plaindre au Monarque, le soldat, interrogé sur cette action, répondit hardiment: « Sire, vous avez bien » ôté un royaume à l'électeur de Saxe; pourquoi ne » pourrois-je pas enlever un misérable dindon à ce pay» san? » Ce bon mot, malgré sa liberté, ne déplut point au Roi: il fit grace au soldat, & se contenta de lui dire qu'en ôtant un royaume à Auguste, il n'en avoit rien réservé pour lui. Ensuite il renvoya le paysan, après lui avoir donné dix ducats pour le dédommager. *Voyez* FAMILIARITÉ.

LOIX.

1. « OU il y a beaucoup de médecins, il y a beau» coup de malades, disoit le philosophe Acési» las; de même, où il y a beaucoup de loix, il y a » beaucoup de vices. »

2. Solon demandoit au philosophe Anacharsis, son ami, ce qu'il pensoit des loix qu'il avoit portées pour le bonheur des Athéniens? « Ce sont, lui répondit-il, » autant de toiles d'araignées: elles arrêteront les foi» bles, & laisseront passer les forts. »

3. « Les citoyens, disoit Héraclide, doivent combat» tre avec autant d'ardeur pour la défense des loix, que » pour celle de leurs remparts; car les loix ne sont pas » moins nécessaires que les remparts, pour la conser» vation d'une ville. »

4. On demandoit à Démarate comment il pouvoit se faire qu'étant Roi de Lacédémone, il en fût cependant exilé? « Parce que les loix, à Lacédémone, sont » au-dessus des Rois, » répondit-il.

Lorsqu'Antigonus-Doson eut pris possession du thrône

de la Macédoine, il fit sçavoir à toutes les villes de son obéissance, que, s'il arrivoit qu'il écrivît quelque chose qui fût contraire aux loix, elles eussent à ne point obéir, parce que ses dépêches auroient été surprises.

5. La discorde régnoit, depuis long-tems, dans Athènes; & ce fléau des Etats populaires désoloit les différens corps qui composoient cette République fameuse. Enfin, les gens de bien voulurent faire cesser ce désordre; & tous les citoyens, par un choix unanime, jetterent les yeux sur Solon, le plus grand philosophe de son siécle, & l'Athénien le plus vertueux. Ce sage fut élu Archonte, & nommé Arbitre souverain & Législateur absolu. Il n'abusa point de son pouvoir; &, ne cherchant, à l'exemple de Lycurgue, que le bien de sa patrie, il rétablit le calme par des loix sages, dont voici les principales.

Il permit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque auroit été outragé; de sorte que le premier venu pouvoit poursuivre & mettre en justice celui qui avoit commis l'excès. Par cette ordonnance, il vouloit accoutumer ses citoyens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un seul & même corps.

Ceux qui, dans les différends publics, ne prenoient aucun parti, & attendoient le succès pour se déterminer, étoient déclarés infâmes, & condamnés à un bannissement perpétuel, & à perdre tous leurs biens.

Solon abolit les dots des mariages, par rapport aux filles qui n'étoient pas uniques, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs époux que trois robes & quelques meubles de peu de valeur. Car il ne vouloit pas que le mariage devînt un trafic & un commerce d'intérêt, mais qu'il fût regardé comme une société honorable pour donner des sujets à l'Etat, pour vivre ensemble dans une douce union, & pour se témoigner une amitié, une tendresse réciproque.

Avant Solon, il n'étoit point libre de tester: les biens du mourant alloient toujours à ceux de sa famille. Il permit de donner tout à qui l'on voudroit, quand on étoit sans enfans, préférant ainsi l'amitié à la

parenté, le choix à la néceſſité & à la contrainte, & rendant chacun véritablement maître de ſes biens, par la liberté qu'il lui laiſſoit d'en diſpoſer à ſon gré. Il n'autoriſa pourtant pas indifféremment toutes ſortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, ſans aucune violence, ſans avoir l'eſprit aliéné & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou les attraits & les careſſes d'une femme.

Il diminua la récompenſe de ceux qui remportoient la victoire dans les Jeux-Iſthmiques & dans les Olympiques, en les fixant, pour les premiers, à cent dragmes, c'eſt-à-dire, à cinquante livres; & les ſeconds, à cinq cens dragmes, c'eſt-à-dire, à deux cens cinquante livres. Il trouvoit que c'étoit une choſe honteuſe de donner à des athlètes & à des lutteurs, gens non-ſeulement inutiles, mais ſouvent dangereux à leur patrie, des récompenſes très-conſidérables, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le ſervice de leur pays, & dont il étoit juſte de nourrir & d'élever les enfans qui ſuivroient, un jour, l'exemple de leurs peres.

C'eſt dans cet eſprit qu'il ordonna que tous ceux qui auroient été eſtropiés à la guerre ſeroient nourris aux dépens du public. La même grace étoit accordée aux peres & meres, auſſi-bien qu'aux enfans de ceux qui, étant morts dans le combat, laiſſoient une famille pauvre & hors d'état de ſubſiſter. La République alors, comme une bonne mere, s'en chargeoit généreuſement, & rempliſſoit à leur égard tous les devoirs, & leur procuroit tous les ſecours qu'ils auroient pu attendre de ceux dont ils pleuroient la perte.

Afin de mettre en vigueur les arts, les métiers & les manufactures, il chargea le ſénat de l'Aréopage du ſoin d'informer des moyens dont chacun ſe ſervoit pour ſubſiſter, & de châtier ſévérement ceux qui menoient une vie oiſive.

Il déclara qu'un fils ne ſeroit pas tenu de nourrir ſon pere dans ſa vieilleſſe, s'il ne lui avoit fait apprendre aucun métier. Il diſpenſa du même devoir les enfans nés d'une courtiſane. « Il eſt évident, diſoit-il, que ce- » lui

» lui qui méprise la sainteté & l'honnêteté du mariage, » ne voit des femmes que pour assouvir une passion » aveugle & brutale, & point du tout pour avoir des » enfans. Il a donc sa récompense. Il ne s'est réservé » aucun droit sur ceux qui sont venus de ce commerce, » & dont il a rendu la vie, aussi-bien que la naissance, » un opprobre éternel. »

Il étoit défendu de dire du mal des morts, parce que la religion porte à tenir les morts pour sacrés; la justice, à épargner ceux qui ne sont plus; la politique, à ne pas souffrir que les haines soient éternelles.

Il l'étoit aussi de dire aucune injure à personne, dans les temples, dans les lieux où se rendoit la justice, dans les assemblées publiques, & dans les théatres, pendant les jeux.

Quand les esclaves étoient traités avec trop de dureté & d'inhumanité, ils avoient action contre leurs maîtres, qui étoient obligés de les vendre à d'autres, si le fait étoit bien prouvé. Ils pouvoient se racheter, même malgré leurs maîtres, quand ils avoient amassé une somme assez considérable.

Enfin Solon fit encore une loi pour la réparation du dommage causé par les bêtes, dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien, qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer, & de lui attacher au cou un billot de quatre coudées; assez plaisante invention pour mettre en sûreté contre les attaques d'un chien.

Il ne statua rien contre le parricide; &, comme on lui en demandoit la raison, il répondit qu'il lui sembloit que, faire des loix & décerner des peines contre un crime inconnu & inouï jusques-là, c'eût été l'enseigner, plutôt que le défendre.

6. Toutes les loix des Egyptiens avoient pour objet de rendre la vie commode, & les peuples heureux: aussi cette nation grave & sérieuse observoit-elle, avec un religieux scrupule, ces saintes ordonnances, qui, fondées toutes sur la loi primitive, que la main du Créateur a gravée dans nos cœurs, concouroient à ne former qu'une seule famille de tant de milliers d'hommes.

Dans la plûpart des monarchies, le Prince ne reconnoît d'autre régle de ses actions, que sa volonté & son bon plaisir; termes que l'adulation ou le despotisme a imaginés. En Egypte, le Roi étoit le premier esclave de la loi : elle marquoit la qualité des viandes dont il pouvoit user, la mesure du boire & du manger, & l'emploi de tous les instans de la journée.

Le meurtre volontaire étoit puni de mort, de quelque condition que fût celui qui avoit été tué, libre ou non.

Le parjure subissoit la même peine, parce que ce crime attaque en même tems & les Dieux, dont on outrage la majesté, en attestant leur nom par un faux serment; & les hommes, en rompant le lien le plus ferme de la société : la bonne-foi.

Le calomniateur étoit impitoyablement condamné au même supplice qu'auroit éprouvé l'accusé, si le crime avoit été véritable.

Celui qui, pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas, étoit puni de mort aussi rigoureusement que l'assassin. Si l'on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence: ainsi, par la loi, les citoyens étoient à la garde les uns des autres; & tout le corps de l'Etat étoit uni contre les méchans.

Il n'étoit pas permis d'être inutile. Chaque particulier étoit obligé, tous les ans, de faire inscrire chez le magistrat son nom, sa profession, sa demeure. Les fainéans, les vagabonds, ceux qui exerçoient des métiers infâmes, étoient punis de mort.

La loi ne condamnoit point à mort un pere pour avoir tué son fils; mais elle l'obligeoit à rester trois jours entiers auprès de son cadavre. La douleur & le repentir qu'un tel objet devoit exciter dans son ame, étoient la seule peine dont elle punissoit sa cruauté.

Pour empêcher les emprunts, qui produisent ordinairement la fainéantise, les fraudes & la chicane, le roi Asychis fit une ordonnance très-sage. Sans toucher à la liberté personnelle des citoyens, sans ruiner les familles, il trouva moyen de presser continuellement le

débiteur, par la crainte de passer pour infâme, s'il manquoit d'être fidèle. Il n'étoit permis d'emprunter qu'à condition d'engager aux créanciers le corps de son pere, que chacun, dans l'Egypte, faisoit embaumer avec soin, & conservoit avec honneur dans sa maison. Or, c'étoit une impiété, & une infamie tout ensemble, de ne pas retirer promptement un gage si précieux; & celui qui mouroit sans s'être acquitté de ce devoir, étoit privé des honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux morts.

7. Les habitans de Thurium, ville Grèque, voisine de Sybaris & de Crotone, ayant établi parmi eux le gouvernement populaire, voulurent l'affermir par de sages loix, &, pour cet effet, choisirent un citoyen respectable, appellé *Charondas*, élevé dans l'école de Pythagore. Voici quels furent les principaux réglemens de ce sage législateur.

Il donna exclusion du sénat & de toute dignité publique à quiconque passeroit à de secondes nôces, après avoir eu des enfans du premier lit; persuadé qu'un homme si peu attentif aux intérêts de ses enfans ne le seroit pas davantage à ceux de la patrie, & que, s'étant montré mauvais pere, il seroit mauvais magistrat.

Il condamna les calomniateurs à être conduits par toute la ville, couronnés de bruyere, comme les plus méchans de tous les hommes; ignominie à laquelle, le plus souvent, ils ne pouvoient survivre.

Il permit de citer en justice ceux qui se lieroient d'amitié & de commerce avec les méchans, & de les condamner à une amende considérable.

Il voulut que tous les enfans des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres, dont l'effet propre est de polir, de civiliser les esprits, d'inspirer des mœurs plus douces, de porter à la vertu; &, dans cette vue, il stipendia des maîtres publics, afin que l'instruction, étant gratuite, pût devenir générale.

Il fit une loi, en faveur des orphelins, qui paroît bien sensée. Il confia le soin de leur éducation aux pa-

rens du côté maternel, de qui ils n'avoient rien à craindre pour leur vie, & l'administration de leurs biens aux parens du côté paternel, qui avoient intérêt de les conserver, pouvant en devenir les héritiers par la mort des pupilles.

Au lieu de punir de mort les déserteurs, & ceux qui fuyoient dans le combat, il se contenta de les condamner à paroître, pendant trois jours, dans la ville, revêtus d'un habit de femme.

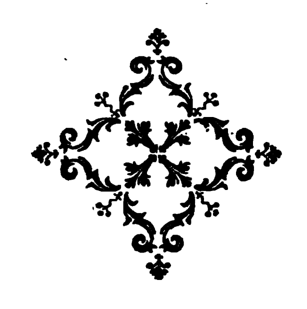
Pour empêcher que ses loix ne fussent abrogées avec trop de facilité & de témérité, il imposa une condition bien dure & bien hazardeuse à ceux qui proposeroient d'y faire quelque changement. Ils devoient paroître dans l'assemblée publique avec une corde au cou, &, si le changement proposé ne passoit point, être étranglés sur le champ. Dans toute la suite du tems, il n'arriva que trois fois de proposer de telles innovations ; & elles furent acceptées.

Charondas ne survécut pas long-tems à ses loix. Revenant, un jour, de poursuivre des voleurs, & trouvant la ville en tumulte, il entra tout armé dans l'assemblée; ce qu'il avoit défendu par une loi expresse. Un particulier lui reprocha qu'il violoit lui-même ses loix. « Non, dit-il, je ne les viole point ; mais je » vais les sceller de mon sang. » En prononçant ces mots, il tira son épée, & se tua.

8. L'empereur Antonin porta une loi qui ordonnoit que, si un mari poursuivoit sa femme en justice, comme lui ayant manqué de fidélité, il falloit que le juge examinât si le mari avoit lui-même gardé fidélité à sa femme, & que, supposé qu'ils fussent trouvés tous deux coupables, ils fussent tous deux punis.

9. Zaleucus, législateur des Locriens, voulant écarter le luxe de sa république, défendit aux femmes de porter des étoffes riches & précieuses, des habits brodés, des pierreries, des pendans d'oreilles, des colliers, des brasselets, des anneaux d'or, & d'autres ornemens de cette sorte, n'exceptant de cette loi que les femmes prostituées.

10. Henri IV, voyant que tous les Edits portés contre le luxe devenoient inutiles, en rendit enfin un, dans lequel, après avoir expressément défendu à tous ses sujets de porter ni or ni argent sur leurs habits, il ajoûta : « Excepté pourtant aux filles de » joie & aux filoux, en qui nous ne prenons pas » assez d'intérêt, pour leur faire l'honneur de donner » notre attention à leur conduite. »



MAGNANIMITÉ.

1. LEs Espagnols, charmés des vertus de Scipion l'Africain, & pleins d'une vive reconnoissance pour les bienfaits dont les combloit ce grand homme, l'environnerent un jour, & le saluerent du nom de Roi, avec une acclamation & un consentement général. Scipion leur répondit, après avoir fait faire silence par un hérault, « qu'il ne connoissoit point de titre plus glorieux que celui d'*Imperator* qu'il avoit reçu de ses soldats; que le nom de Roi, estimé & respecté par-tout ailleurs, étoit insupportable à Rome. Que s'ils croyoient en remarquer en lui les qualités, & s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, ils pouvoient penser de lui ce qu'il leur plairoit, mais qu'il les prioit de ne lui point donner ce nom. » Ces peuples, tout barbares qu'ils étoient, sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit de mépriser ainsi, comme du haut de sa vertu, un nom qui fait l'objet des vœux & de l'admiration du reste des mortels.

2. Bélisaire ayant vaincu les Goths, ces peuples, sinceres admirateurs des qualités héroïques de ce grand homme, vinrent en corps le supplier de vouloir bien régner sur eux, & d'accepter la couronne, qu'ils lui offroient de concert avec leur Roi. Le général Romain les remercia, & leur dit qu'il n'oublieroit jamais cette preuve de leur bienveillance; mais qu'il ne pouvoit répondre à leurs desirs. Les Goths, surpris d'un refus si magnanime, renouvellerent leurs instances avec plus de vivacité. « Quoi! lui dirent-ils, vous êtes le » défenseur de Justinien, & vous voulez en être l'es» clâve! Honteuse modestie, qui préfere la servitude » à la royauté! Celui qui a vaincu les Goths, est-il » donc incapable de les gouverner? Ildibad est notre » Roi; mais il vous reconnoît pour le sien; il est prêt » à vous rendre hommage, & à mettre sa couronne à

» vos pieds. » Bélisaire, qui sçavoit faire de grandes choses sans appareil, parce qu'il les faisoit sans effort, repartit en deux mots : « Je suis sujet de Justinien, & » ne l'oublierai jamais. » Ensuite il partit pour Constantinople, où l'Empereur, qui suspectoit sa fidélité, l'avoit rappellé.

3. L'empereur Valentinien II, & Justine sa mere, voulant autoriser les Ariens par une loi, s'adresserent, pour la rédiger, à Bénévole, secrétaire des brévets. C'étoit un homme intégre & généreux, que le saint évêque Philastre avoit formé dans la véritable doctrine. Il refusa de prêter son ministere à l'hérésie ; & comme l'Impératrice le pressoit d'obéir, en lui promettant un emploi plus relevé : « C'est en vain, dit-il, qu'on » tente de m'éblouir ; il n'est point de fortune qui mé» rite d'être achetée par une action impie : ôtez-moi » plutôt la charge dont je suis revêtu, pourvu que vous » me laissiez ma foi & ma conscience. » En parlant ainsi, il jetta aux pieds de Justine, la ceinture qui étoit la marque de son office.

4. Alexandre le Grand, ayant fait prisonnier Porus, l'un des plus puissans rois des Indes, le fit venir devant lui, & lui demanda comment il vouloit être traité ? » En Roi, répondit-il. --- Mais, ajoûta le conqué» rant, ne demandez-vous rien davantage ? --- Non : » ce seul mot dit tout. » Charmé de cette grandeur d'ame, Alexandre lui rendit ses Etats, auxquels il ajoûta plusieurs autres provinces ; & Porus, reconnoissant, lui demeura fidèle jusqu'à la mort.

5. Edgar, roi d'Angleterre, étoit petit, mais d'une valeur à l'épreuve. Kennet, roi d'Ecosse, le railla un jour, dans un festin, sur la petitesse de sa taille. « Je » m'étonne, dit-il, que tant de milliers de braves gens » obéissent à un si petit homme. » Edgar, instruit de cette insulte, dissimula son ressentiment, jusqu'à ce qu'il pût se venger d'une maniere noble & digne d'un roi. Le monarque Ecossois l'étant venu voir, Edgar lui proposa une partie de chasse, & le conduisit dans un bois, où un écuyer les attendoit avec deux épées d'une même longueur. Alors, mettant pied à terre, & pré-

ſentant ces deux épées au roi d'Ecoſſe, qui étoit auſſi deſcendu du cheval : « Prenez-en une, lui dit-il, & » voyons qui de nous deux mérite mieux d'être Roi. » Kennet, étonné & tremblant, ne lui répondit que par de profondes révérences qu'il lui faiſoit en reculant. » Quoi ! vous refuſez le combat, lui dit Edgar ? & » votre bravoûre ne fait du bruit qu'à table ? » Le roi d'Ecoſſe bégaya quelques mauvaiſes excuſes. « Avouez » donc, reprit Edgar, que, tout petit que je ſuis, je » mérite de commander aux Anglois, & à vous-même ; » & ſçachez que c'eſt par le courage, & non par la » taille, qu'il faut meſurer les Rois. »

6. Deux des écuyers de Liutprand, roi des Lombards, formerent le deſſein d'aſſaſſiner ce Prince. Inſtruit de leur noir complot, le Monarque les mene ſeuls avec lui, ſous prétexte d'une promenade, dans un bois fort épais ; & là, tirant ſon épée : « Je ſçais, » dit-il, que vous voulez m'aſſaſſiner ; voyons ſi vous » aurez le courage de profiter de l'occaſion que j'ai » voulu vous en donner moi-même. » Frappés d'une démarche auſſi hardie, les deux écuyers tombent aux pieds du Roi, qui, non moins généreux que magnanime, leur accorde le pardon qu'ils lui demandent.

7. L'empereur Tite, ſurnommé *les Délices du Genre humain*, ayant appris que deux ſeigneurs des plus illuſtres de ſa cour avoient conjuré contre lui, il ne leur en témoigna rien : il s'en fit accompagner pour aller au théatre, & s'aſſit au milieu d'eux. Alors il demanda deux poignards ; & les préſentant à chacun des deux ſeigneurs : « Qui vous arrête, leur dit-il ? Voilà l'oc- » caſion la plus favorable d'exécuter votre projet. » A ces mots, ils demeurerent immobiles, frappés comme d'un coup de foudre & n'oſant lever les yeux. Le Prince leur pardonna.

8. Après une grande victoire, Gélon, tyran de Syracuſe, prince doux, humain, affable, généreux, apprenant que quelques citoyens murmuroient de ce qu'il gardoit l'autorité ſouveraine, convoqua l'aſſemblée des Syracuſains, qui eurent ordre d'y venir armés. Pour lui, il s'y rendit ſans armes ; expoſa au peuple quelle

avoit été sa conduite, & quel usage il avoit fait de sa puissance, & ajoûta que si quelqu'un avoit quelque plainte à former contre lui, sa personne & sa vie étoient entre leurs mains. Tous les Syracusains, touchés d'un discours si peu attendu, & encore plus de la confiance avec laquelle il s'abandonnoit à eux, répondirent par une acclamation générale de joie, de louange & de reconnoissance; & sur le champ, d'un commun accord, on lui déféra l'autorité souveraine avec le titre de Roi. Pour conserver à jamais la mémoire de cette action magnanime, le peuple lui érigea une statue, où il étoit représenté avec un simple habit de citoyen, sans ceinture & sans armes.

9. En présence de tout le peuple, l'empereur Trajan donna une épée au Préfet de Rome, & lui dit: » Prends cette épée; si je gouverne selon les loix de » la justice, tu t'en serviras pour moi; si je deviens » un tyran, tu t'en serviras contre moi.»

10. Des soldats mutinés refusoient de suivre Alexandre. « Allez, lâches, leur dit ce Prince; allez, ingrats, » dire en votre pays que vous avez abandonné votre » Roi, parmi des peuples qui lui obéiront mieux que » vous. » Alexandre, dit le grand Condé, grand admirateur de cette noble fierté, Alexandre abandonné des siens parmi des Barbares mal assujettis, se sentoit si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou en Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui étoit indifférent: il pensoit trouver des sujets où il trouvoit des hommes.

11. Sur le point de livrer bataille au roi Artaxerxès, Cyrus le jeune, son frere, fut conseillé par Cléarque, capitaine Grec, qui étoit venu pour seconder la révolte de ce Prince, de ne point s'engager dans la mêlée, & de mettre sa personne en sûreté derriere les bataillons Grecs qu'il commandoit. « Que me dis-tu là, lui » répondit Cyrus? Quoi! tu veux que, dans le tems » même que je cherche à me faire Roi, je me montre » indigne de l'être!»

12. Sylla avoit assemblé le Sénat, pour le contrain-

dre à déclarer Marius ennemi de la République. Il trouva, dans un vieux sénateur, nommé *Scévola*, une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas : « Je ne crains » point, lui dit ce généreux vieillard, ces satellites ar» més qui assiégent le Sénat ; & pour conserver un » reste de sang, que l'âge a glacé dans mes veines » je ne déclarerai jamais ennemi de la République » Marius, qui a conservé Rome, & toute l'Italie. »

13. Le Questeur Granius, pendant la guerre civile de César & de Pompée, fut fait prisonnier par Scipion, qui lui promit la vie, s'il vouloit quitter le parti de César, pour suivre celui de la République : « Les sol» dats de César, répondit le magnanime prisonnier, » donnent la vie aux autres, & ne la reçoivent de per» sonne. » En achevant ces mots, il s'enfonça un poignard dans le sein.

14. Après la mort de Cambyse, roi de Perse, Patisithe, chef des Mages, forma l'ambitieux dessein de placer la couronne sur la tête de son frere Smerdis. Il le fit passer pour un autre Smerdis, fils du grand Cyrus, que le successeur de cet immortel conquérant avoit fait mourir. La ressemblance de l'imposteur avec le Prince défunt autorisa l'usurpation ; &, pour qu'on ne pût découvrir l'artifice, le fourbe affecta, dès le commencement de son règne, de ne se point montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques eunuques, & de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidens. Tant de précautions jetterent des soupçons dans les esprits : les grands, la cour, & le peuple commencerent à suspecter la légitimité du Monarque ; & bientôt il se forma, dans tous les ordres des citoyens, de ces fermentations cachées qui annoncent les grandes révolutions. Smerdis avoit épousé toutes les femmes de son prédécesseur. Au nombre de ces Princesses, étoit Atosse, fille de Cyrus, & Phédime, fille d'Otanès, un des plus grands seigneurs de Perse. Otanès envoya demander à sa fille, par un homme bien sûr, si le Roi étoit le véritable Smerdis ? Elle répondit que, n'ayant jamais vu Smerdis,

fils de Cyrus, elle ne pouvoit lui apprendre ce qui en étoit. Otanès, ne se contentant point de cette réponse, la fit prier de s'informer d'Atosse, à qui son propre frere devoit être connu, si c'étoit lui ou non? Elle répondit que le Roi, quel qu'il fût, du premier jour qu'il étoit monté sur le thrône, avoit distribué ses femmes dans des appartemens séparés, afin qu'elles ne pussent avoir entr'elles aucune communication, & qu'ainsi elle ne pouvoit parler à Atosse. Il lui renvoya dire que, pour s'en éclaircir, lorsque Smerdis seroit avec elle, & qu'il dormiroit d'un profond sommeil, elle examinât adroitement s'il avoit des oreilles. Cyrus les avoit fait autrefois couper au Mage, pour de certains crimes dont il avoit été convaincu. Il fit entendre à sa fille, qu'en cas que ce fût lui, il n'étoit digne ni d'elle ni de la couronne. Phédime promit tout à son pere; &, résolue de braver les plus grands dangers pour exécuter ses ordres, elle fit heureusement la découverte desirée, & l'apprit à Otanès. Ce seigneur, sur le champ, forma une conspiration, avec cinq autres des plus grands seigneurs Persans, du nombre desquels étoit Gobrias; & tous ensemble coururent au palais, l'épée à la main. Les partisans de l'usurpateur n'opposerent qu'une foible résistance au courage déterminé de ces vengeurs de la patrie. Smerdis fut assailli par Gobrias, qui, l'ayant terrassé, & le tenant sous lui étroitement pressé, demanda du secours à l'un de ses compagnons, qui survint; mais, comme l'action se passoit pendant la nuit, celui-ci craignoit de tuer d'un même coup Gobrias & le Mage. « Frappes hardiment, » mon ami, lui cria ce magnanime seigneur; frappes; » dusses-tu nous percer tous deux; je suis content de » périr, pourvu qu'il meure. » Le tyran fut tué, & son despotisme expira avec lui.

15. Pendant que Fabius-Maximus, dont la sage lenteur sauva la république Romaine, commandoit l'armée contre Annibal, en qualité de Dictateur, une affaire importante le rappellant à Rome, il fut obligé de laisser le commandement entre les mains de Minucius, son général de cavalerie, homme vain & im-

prudent. Fabius, en partant, non-seulement lui ordonna, comme son supérieur, de ne point livrer de combat; il prit encore la voie du conseil, comme son ami, & eut même recours aux prieres. Mais il ne fut pas plutôt parti, que Minucius oublia ses ordres & ses remontrances, & s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour, entr'autres, ayant appris qu'Annibal avoit envoyé au fourrage une grande partie de son armée, il attaqua ceux qui étoient restés dans le camp; en tua un grand nombre, & leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens. Après que toutes les troupes Carthaginoises furent rentrées, il se retira en sûreté, sans avoir fait aucune perte. Ce succès lui inspira un orgueil sans bornes; il en envoya la nouvelle à Rome, & prit soin de l'exagérer en termes pompeux. Fabius, en l'apprenant, dit qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius; mais le peuple plein de joie & d'espérance courut à la place. Le Tribun Métilius, qui étoit parent de Minucius, s'étendit beaucoup sur ses louanges, & se plaignit de la timidité & de la lenteur de Fabius. Le Dictateur, sans daigner répondre au Tribun, dit qu'il alloit retourner promptement à l'armée pour châtier la témérité de son lieutenant, qui, contre ses ordres, avoit attaqué l'ennemi. Le peuple, craignant pour la vie de Minucius, n'osa cependant pas contraindre Fabius à déposer la Dictature, quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris: il ordonna seulement que Minucius partageroit avec lui le commandement de l'armée, & auroit une puissance égale à celle du Dictateur.

Fabius, pour ce qui le regardoit, fut insensible à cette injure; mais, par rapport au bien public, il étoit très-fâché de cette imprudence du peuple, qui venoit de donner à un téméraire le moyen de satisfaire sa folle ambition. Craignant donc, qu'aveuglé par son orgueil, il ne se hâtât de faire quelque faute irréparable, il partit de Rome en diligence. Etant arrivé au camp, Minucius lui proposa de commander l'armée chacun à leur tour; mais Fabius n'y voulut jamais consentir: il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant

qu'il y avoit moins de danger à lui en laisser commander toujours la moitié, que de le souffrir un seul jour à la tête de toute l'armée. Il se contenta de lui remontrer avec douceur que, s'il étoit sage, il verroit bien que ce n'étoit pas contre Fabius qu'il avoit à combattre, mais contre Annibal. Minucius prit ce conseil pour une raillerie de vieillard; &, se mettant à la tête des troupes, qui étoient à ses ordres, il alla camper dans un lieu séparé.

Le général Carthaginois étoit très-bien informé de ce qui se passoit entre les deux capitaines Romains, & il épioit sans cesse l'occasion d'en tirer avantage. Entre l'armée de Minucius & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, & qui pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroissoit toute unie, parce qu'elle étoit nue & totalement découverte; mais elle avoit, en divers endroits, des ravines, des cavernes, & d'autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la dérobée, comme il le pouvoit facilement; mais il la négligea comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat. Dès qu'il eut vu que Minucius s'étoit séparé du Dictateur, il jetta, la nuit, de l'infanterie & quelque cavalerie dans ces creux & dans ces ravines; & le lendemain, au lever du soleil, il envoya, à la vue de l'armée ennemie, un petit détachement s'emparer de ce poste, afin d'engager les Romains à le disputer. Cette ruse eut le succès qu'il s'en étoit promis. Minucius détacha d'abord son infanterie légere; il la fit soutenir ensuite par sa cavalerie: enfin, voyant qu'Annibal même marchoit au secours de ceux qui étoient sur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ses forces. Le combat fut très-opiniâtre, jusqu'à ce qu'Annibal donna le signal aux troupes qu'il avoit mises en embuscade dans les ravines de la plaine; elles se leverent brusquement & vinrent charger les Romains par derriere, avec tant de furie, qu'elles taillerent en piéces les derniers rangs, & mirent les autres en désordre. Fabius, ayant prévu ce

qui devoit arriver, tenoit toujours ses légions sous les armes, & regardoit lui-même le combat de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Quand il vit les Romains rompus & enveloppés de tous côtés, il frappa sur sa cuisse; & poussant un grand soupir : « Minucius, s'écria-t-il, s'est perdu plutôt que je ne pensois, & plus tard qu'il ne vouloit. Allons, soldats, courons à son sécours : si sa trop grande ardeur lui a fait commettre une faute, nous l'en reprendrons une autre fois. » Il dit : les enseignes s'avancent ; il se met à leur tête ; toute l'armée s'empresse de le suivre ; il charge les Numides, qui combattoient dans la plaine ; il les enfonce ; il les dissipe ; il fond ensuite sur ceux qui poursuivoient les Romains, & les taille en piéces. Annibal, voyant la fortune changée, & Fabius qui, l'épée à la main, avec une vigueur au-dessus de son âge, se faisoit jour au travers des combattans, & perçoit jusqu'au sommet de la colline où s'étoit retranché Minucius, fit sonner la retraite, & s'éloigna en disant à ceux qui se trouvoient près de lui : « Eh bien! ne vous avois-je pas prédit que ce nuage, qui s'étoit reposé sur cette hauteur, se romproit tout-à-coup, & produiroit un grand orage ? » Fabius, ayant ramassé les dépouilles des ennemis, qui étoient restées sur le champ de bataille, rentra dans son camp, sans laisser échapper une seule parole injurieuse contre son collégue. Cet imprudent capitaine, instruit par son propre malheur, vint aussi-tôt déposer à ses pieds l'autorité que le peuple lui avoit donnée, & répara son aveugle ambition par une obéissance sans bornes. L'héroïsme de la vertu la plus pure brille dans cette action de Fabius, plus admirable que tous les exploits d'Alexandre ou de César.

16. Après un repas que Cyrus venoit de donner au roi d'Arménie, qu'il avoit vaincu & fait prisonnier, ce Prince demanda à Tigrane son ami, fils du Monarque captif, ce qu'étoit devenu un gouverneur qu'il avoit vu plusieurs fois avec lui à la chasse, & dont il faisoit un cas particulier ? « Hélas ! dit-il, il n'est plus ! » & je n'ose vous avouer par quel accident je l'ai

» perdu. » Cyrus le pressant de le lui apprendre: » Mon pere, continua Tigrane, voyant que j'aimois » tendrement ce gouverneur, & que je lui étois fort » attaché, en conçut quelque jalousie, & le fit mourir. » Mais c'étoit un si honnête homme, qu'étant près » d'expirer, il me fit venir, & me dit ces propres pa» roles: Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose » point contre le Roi votre pere. Il n'a point agi à » mon égard par méchanceté, mais sur une fausse pré» vention qui l'a malheureusement aveuglé. --- Ah! » l'excellent personnage, s'écria Cyrus; mais n'oubliez » jamais le dernier avis qu'il vous a donné! »

17. Lorsque Caton l'Ancien demandoit la Censure, il en agit, à l'égard de ses compétiteurs, avec cette noblesse, cette magnanimité que donne la vertu; il monta sur la tribune, & dit hautement: « Romains, vos » mœurs ont besoin d'un médecin sévère, & non d'un » lâche flatteur. Il en est parmi vous à qui la con» science fait de secrets reproches: ils redoutent de » m'avoir pour Censeur; &, pour être plus libres dans » leurs désordres, ils se préparent à donner leurs suf» frages à mes compétiteurs; mais, s'il vous reste quel» qu'amour pour la vertu; si vous haïssez sincèrement » le vice; si vous desirez voir renaître les tems heu» reux de nos ancêtres, choisissez Valérius-Flaccus & » moi, pour Censeurs. » Ce discours toucha le peuple; Caton fut élu; &, pendant sa magistrature, il se comporta avec tant d'intégrité, que les Romains lui érigerent une statue dans la place publique, avec cette inscription: « CATON, le Censeur, s'est rendu digne » de ce monument, pour avoir réformé les mœurs » corrompues des Romains, & ramené dans la Ré» publique les vertus & l'austérité des premiers âges. »

18. Un cavalier du régiment de S. Aignan venoit de recevoir un coup de sabre sur la nuque, dans les plaines de Stadeck, en 1735. Il apperçut, en même tems, le commandant du détachement, qui étoit démonté, & exposé à être pris. Il met pied à terre, & force cet officier de prendre son cheval: des Hussards arrivent; le soldat se défend de son mousqueton & de

ſon ſabre, juſqu'à ce que le commandant ſoit ſauvé: » Il vaut mieux, dit-il, qu'un cavalier périſſe ou ſoit » fait priſonnier, que celui qui peut rétablir le com- » bat. » Il fut, en effet, priſonnier lui-même.

19. Un chevalier Anglois propoſa le duel à Caſtelmorant, chevalier François. L'Anglois parut dans la lice, armé de toutes piéces, à la réſerve des cuiſſes & des jambes qu'il avoit découvertes, ſous prétexte d'une incommodité au genou. Il invita le François à l'imiter, lui jurant qu'il ne frapperoit point ſur ces endroits. Caſtelmorant le crut; mais, au troiſieme coup, il eut la cuiſſe percée. Le comte de Buckingham fit conduire l'Anglois en priſon, & propoſa au François de le lui remettre, afin d'en tirer une forte rançon: « Je n'ai » point combattu, répondit Caſtelmorant, pour ga- » gner de l'argent, mais pour acquérir de l'honneur. » Tout ce que je demande, c'eſt la liberté du priſon- » nier. » A cette magnanime réponſe, le Prince, pénétré d'admiration, envoya au généreux chevalier une coupe d'or & une ſomme conſidérable: Caſtelmorant n'accepta que la coupe.

20. François I l'emportoit ſur Charles-Quint du côté de l'intrépidité; mais Charles-Quint étoit plus heureux que lui. François ne faiſoit pas difficulté de l'avouer lui-même. Un parti François, s'étant déguiſé ſous des habits de payſans, pour paſſer plus aiſément en Piémont, au commencement de la guerre de 1535, fut découvert, & enlevé par les troupes de l'Empereur; & ſous prétexte que ce parti n'avoit point été pris en habit militaire, ceux qui le compoſoient, au lieu d'être traités en priſonniers de guerre, furent condamnés à ſervir ſur les galeres d'Eſpagne. C'étoit donner au Roi un exemple dangereux; & la loi du Talion pouvoit paroître raiſonnable à un Prince moins généreux que lui. Trois cens Allemands furent ſurpris preſqu'en même tems aux iſles d'Hières, où la tempête avoit jetté leur vaiſſeau. Ils avoient fait voile de Gènes, pour rejoindre l'armée de Catalogne, que l'Empereur aſſembloit pour le ſecours de Perpignan, aſſiégé par le Dauphin. Ces ſoldats furent traités en priſonniers

niers de guerre ; & le Roi, à qui l'on remontroit qu'il ne tenoit qu'à lui de s'en venger, répondit : « Je n'ai » garde de le faire ; je perdrois une occasion de vaincre en vertu Charles, à qui je suis obligé de céder » en fortune. »

21. Les ames les plus flétries par l'ignominie sont quelquefois capables de nobles sentimens. Les galériens sont enchaînés deux à deux Un de ces misérables, fort & vigoureux, reçut un coup de canne d'un officier pour quelque faute considérable qu'il avoit commise. « Ah ! s'écria le galérien furieux, je ne sur» vivrai pas à cet affront sanglant, puisque je ne puis » m'en venger. » Aussi-tôt il s'élance dans la mer, entraîne son camarade, & se noie avec lui dans les flots.

22. Des huit généraux Athéniens qui avoient gagné la bataille d'Arginuses sur les Lacédémoniens, six furent arrêtés sur des accusations injustes, & condamnés à mort. Comme on les conduisoit au supplice, l'un d'eux, appellé *Dioméon*, personnage d'une grande réputation pour son courage & sa probité, demanda qu'on lui permît de parler. Quand on eût fait silence : » Athéniens, dit-il, je souhaite que le jugement que » vous venez de prononcer contre nous, ne tourne » point à la perte de la République. Mais j'ai une » grace à vous demander pour mes collégues & pour » moi, c'est de nous acquiter envers les Dieux des » vœux que nous leur avons faits pour vous & pour » nous, & que nous sommes hors d'état d'accomplir ; » car c'est à leur protection invoquée avant le com» bat, que nous reconnoissons être redevables de la » victoire remportée sur les ennemis. » Il n'y eut point de bon citoyen qui ne fût attendri jusqu'aux larmes, par un discours si plein de douceur & de religion, & qui n'admirât avec surprise la modération magnanime de ces infortunées victimes de la calomnie.

23. Les Spartiates, commandés par Alcibiade, ayant vaincu les Athéniens, ce Général fut maudit par tous les prêtres & toutes les prêtresses d'Athènes, à l'exception de la seule Théano, qui, méprisant les menaces de ses collégues, refusa constamment de le faire, en

disant qu'elle étoit obligée par état à prier les Dieux pour tout le monde, & non pas à donner des malédictions à qui que ce fût.

24. Un officier du régiment de Champagne demandoit, pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté. Tout le corps reste immobile, & personne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même silence. « Eh! quoi, dit l'officier, l'on » ne m'entend point? --- L'on vous entend, s'écrie une voix, » mais qu'appellez-vous douze hommes de » bonne volonté? Nous le sommes tous, vous n'avez » qu'à choisir. »

25. Le maréchal de Luxembourg, n'étant encore que comte de Boutteville, servoit dans l'armée de Flandres, en 1675, sous le commandement du Prince de Condé. Il apperçoit, dans une marche, quelques soldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée. Il envoya un de ses aides-de-camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un seul, qui continua son chemin. Le Comte, vivement offensé d'une telle désobéissance, court à lui, la canne à la main, & menace de l'en frapper. Le soldat lui répond avec sang froid, que, s'il exécutoit sa menace, il sçauroit bien l'en faire repentir. Outré de la réponse, Boutteville lui décharge quelques coups & le force de rejoindre son corps. Quinze jours après, l'armée assiégea Furnes. Boutteville chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans le régiment un homme ferme & intrépide, pour un coup de main dont il avoit besoin, avec cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passoit pour le plus brave du régiment, se présente; & menant avec lui trente de ses camarades, dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitte de sa commission, qui étoit des plus hazardeuses, avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le soldat, sur le champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servoit point pour de l'argent, & demanda seulement, que, si l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque

récompense, on le fit officier. Adressant ensuite la parole au Comte, il lui demanda s'il le reconnoissoit? Sur la réponse de Boutteville, qui ne se rappelloit pas de l'avoir jamais vu: « Eh bien! lui dit-il, je suis le » soldat que vous maltraitâtes si fort, il y a quinze jours; » je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir. » Le comte de Boutteville, plein d'admiration, & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, & le nomma officier le même jour. Il se l'attacha bientôt après, en qualité d'un de ses aides-de-camp. Le prince de Condé, grand estimateur des belles actions, prenoit un plaisir singulier à raconter ce trait de bravoure & de magnanimité. *Voyez* GÉNÉROSITÉ. GRANDEUR D'AME. HÉROÏSME.

MAGNIFICENCE.

1. LA naissance de Ptolémée Philométor avoit répandu l'allégresse dans toute l'Egypte. La Syrie se distingua entre toutes les provinces; & les plus considérables du pays allerent pour ce sujet en grand équipage à Alexandrie. Joseph, qui étoit receveur général de ces provinces, trop âgé pour faire ce voyage, y envoya en sa place le plus jeune de ses fils, nommé *Hyrcan*, qui avoit beaucoup d'esprit & beaucoup d'agrément dans les manieres. Le Roi & la Reine le reçurent avec bienveillance, & le firent même manger à leur table. Dans un de ces repas, les convives, qui le méprisoient comme un jeune homme sans esprit & sans expérience, mirent devant lui les os des viandes qu'il avoient mangées. Un bouffon, qui faisoit rire le Roi par ses bons mots, lui dit: « Vous voyez, Sire, » la quantité d'os qu'il y a devant Hyrcan, & vous » pouvez juger par-là de quelle maniere son pere » ronge toute la Syrie. » Ces paroles firent rire le Roi, & il demanda à Hyrcan d'où venoit donc qu'il y avoit devant lui une si grande quantité d'os? « Sire, lui ré» pondit-il, faut-il s'en étonner? Les chiens mangent » les os avec la chair, comme vous voyez qu'ont fait

» ceux qui ſont à la table de Votre Majeſté ; mais les » hommes ſe contentent de manger la chair, & laiſ- » ſent les os, comme j'ai fait. » Les moqueurs pour lors furent moqués, & demeurerent muets & confus. Quand le jour où l'on devoit faire les préſens fut arrivé, comme Hyrcan avoit répandu le bruit qu'il n'avoit que cinq talens à offrir, on s'attendoit qu'il ſeroit fort mal reçu du Roi, & l'on s'en faiſoit un plaiſir par avance. Les plus grands préſens que firent tous les autres ne monterent pas à plus de vingt talens. Mais Hyrcan offrit au Prince cent jeunes garçons, bien faits & ſuperbement vêtus, qui lui préſenterent chacun un talent ; & à la Reine cent jeunes filles très-bien-parées, dont chacune fit auſſi un pareil préſent à cette Princeſſe. Toute la cour fut extraordinairement étonnée d'une ſi grande magnificence. Le Roi & la Reine renvoyerent Hyrcan, comblé de marques de bonté & d'amitié. Il les méritoit bien par ſes riches offrandes.

2. Amrou, prince d'Orient, étoit ſi magnifique, qu'il falloit trois cens chameaux pour porter ſeulement l'attirail de ſa cuiſine, lorſqu'il alloit en campagne. Ayant été arrêté priſonnier par Iſmaël, il vit près de lui le chef de ſa cuiſine, qui ne l'avoit pas abandonné, & lui demanda s'il n'avoit rien à lui donner pour manger. Le cuiſinier, qui avoit un peu de viande, la mit auſſi-tôt dans une marmite, & alla chercher quelqu'autre choſe pour régaler ſon maître dans ſa diſgrace le mieux qu'il pourroit ; mais il ne fut pas plutôt parti, qu'un chien vint là par hazard, & mit la tête dans la marmite pour prendre la viande. En relevant la tête, l'anſe lui tomba ſur le cou ; & ne pouvant ſe dégager, il prit la fuite & emporta la marmite. A ce ſpectacle, Amrou ne put s'empêcher de rire de tout ſon cœur, malgré ſon infortune, & dit à un officier, ſurpris de cette joie déplacée : « Ce matin trois cens chameaux » ne ſuffiſoient pas pour le tranſport de ma cuiſine, & » maintenant un chien n'a pas de peine à l'emporter. »

3. Un marchand d'Anvers, nommé *Jean Déans*, ayant prêté quelques millions d'or à l'empereur Char-

les-Quint, le pria de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui. L'Empereur, ne voulant pas le refuser à cause de l'obligation qu'il lui avoit, accepta ses offres & se rendit chez lui. Le marchand n'avoit rien épargné pour lui faire honneur ; &, pour mettre le comble à sa magnificence, il fit mettre le feu à un bûcher de cannelle ; & prenant la cédule que le Monarque lui avoit donnée pour assurance de sa dette, il la jetta dans le feu, & lui dit : « Sire, je vous tiens quitte à l'égard de » cette obligation. »

4. Un thrésorier de Denis le Tyran faisoit admirer au philosophe Aristippe la magnificence de sa maison, où l'or & le marbre étoient prodigués, & dont le plancher étoit couvert des plus précieux tapis : alors le Sage, ayant besoin de cracher, le fit sur le visage du maître de ce palais somptueux ; &, voyant qu'il étoit furieux de cet outrage : « Ne vous fâchez pas, lui dit-il, » je crache dans l'endroit le moins propre » de toute la maison. »

Le sophiste Polyénus, étant entré chez ce même Aristippe, y vit une table dressée & servie avec plus de magnificence qu'il ne convenoit à un philosophe : il en dit son sentiment ; mais Aristippe, dans le moment, ne parut pas faire attention à ce reproche. Quelques instans après, il invita le rigide sophiste à se mettre à table avec lui ; & Polyénus l'accepta volontiers : « Ah ! » ah ! dit Aristippe, où sont donc maintenant vos scru- » pules ? vous blâmiez tout-à-l'heure la somptuosité » de ce repas ; mais vous vous radoucissez, quand il » s'agit d'en prendre votre part. » *Voyez* DÉPENSE.

MANIERES.

1. QUand le célèbre Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, sa mere Mandane le mena chez Astiage, roi des Mèdes, son aïeul, à qui tout le bien qu'il entendoit dire du jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de la Perse. Le luxe, le faste,

la magnificence y régnoient par-tout. Il ne fût point ébloui de tout cet éclat ; &, sans rien critiquer, sans rien approuver, il sçut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ses manieres nobles & engageantes.

Astiage, voulant lui faire perdre l'envie de retourner dans la Perse, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil ; & comme Astiage en paroissoit surpris : « Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours » & de circuits pour appaiser la faim, prennent un » chemin bien plus court pour arriver au même but ; » un peu de pain & de cresson les y conduisent. » Son grand-pere lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux officiers du Roi, qui se trouverent présens ; à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astiage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mere. Sacas, échanson du Roi, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience ; & comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astiage témoignant quelque peine qu'on eût fait un pareil affront à cet officier, qu'il considéroit beaucoup, & qui méritoit son estime par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire. « Ne » faut-il que cela, *mon papa*, s'écria le Prince, pour » mériter vos bonnes graces ? Je les aurai bientôt ga- » gnées : éprouvez seulement mon adresse. » Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. D'un pas grave, d'un air sérieux, il s'avance, la serviette sur l'épaule ; &, tenant la coupe délicatement de trois doigts,

il la présente au Monarque avec une dextérité, une grace qui charment Astiage & Mandane ; ensuite il se jette au cou de son grand-pere ; &, l'embrassant avec tendresse, il s'écrie plein de joie : « O Sacas ! pauvre » Sacas, te voilà perdu ! J'aurai ta charge ! » Astiage lui témoigna beaucoup d'amitié. « Je suis très-con» tent, mon fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux ser» vir. Vous avez cependant oublié une cérémonie es» sentielle ; c'est de faire l'essai. » En effet l'échanson avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, & d'en goûter avant de présenter la coupe au Prince. « Ce n'est point du tout par oubli, reprit » Cyrus, que j'ai agi de la sorte. --- Eh ! pourquoi » donc ? --- C'est que j'ai craint que cette liqueur ne » fût du poison. --- Du poison ! Eh ! comment cela ? » --- C'est qu'il n'y a pas long-tems que, dans un re» pas que vous donniez aux grands seigneurs de votre » cour, je m'apperçus qu'après que l'on eut un peu bu » de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives ; » On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à tra» vers. Vous paroissiez avoir oublié, vous que vous » étiez Roi, eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand » vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez » pas vous soutenir. --- Comment ! la même chose » n'arrive-t-elle pas à votre pere ? --- Jamais : quand » il a bu, il cesse d'avoir soif ; & voilà tout ce qui lui » en arrive. »

Durant tout le tems que Cyrus demeura à la cour de son aïeul, ses manieres douces & polies ne se démentirent jamais. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, il la sollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque sujet de plainte, il se rendoit leur médiateur auprès du Roi : leurs affaires devenoient les siennes ; & toujours il s'y prenoit si bien, que jamais il n'essuyoit de refus.

2. Louis XI avoit reçu dix mille écus d'or en présent. Il fit étaler cette somme, alors très-considérable, sur une grande table ; &, pour animer les desirs

des courtisans qui l'accompagnoient : « Eh bien ! leur dit-il, » voilà bien de l'argent ; on m'en a fait présent ; je ne veux pas que cela entre dans mes coffres : » ceux qui m'ont bien servi n'ont qu'à parler. » Ce fut à ceux dont les regards lui parurent les plus avides qu'il s'adressa d'abord. Sur l'ordre qu'il en donna, chacun ne manqua pas d'étaler les services qu'il avoit rendus au Prince & à l'Etat, & d'établir de son mieux les droits qu'il croyoit avoir sur les dix mille écus. Le Roi, avec une bonté engageante, venoit lui-même à l'appui, & donnoit son approbation à tout ce qu'on lui disoit. S'adressant enfin à Pierre de Morvillier, son chancelier, il lui demanda pourquoi il ne s'étoit point encore expliqué sur les services qu'il lui avoit rendus ? Celui-ci, en habile courtisan, qui connoissoit son maître, lui répondit qu'il étoit bien plus occupé de sa reconnoissance que de ses desirs, bien moins en peine d'obtenir de nouveaux bienfaits, que de se rendre digne, s'il étoit possible, de ceux dont Sa Majesté l'avoit comblé. « Oh ! à ce que je vois, lui dit le Roi, » mon chancelier n'a besoin de rien ; je suis charmé » d'avoir un homme si riche à moi. » Il ajoûta quelques réflexions qui donnerent d'abord lieu de croire qu'en effet la part du chancelier ne diminueroit rien de la somme ; mais Louis, se tournant tout-à-coup vers lui, lui dit d'un ton grave & plein de dignité : « Souffrez, monsieur, que j'ajoûte à vos richesses, telles » qu'elles puissent être. Acceptez cette somme entiere ; » elle est à vous, & je veux qu'elle vous soit envoyée » sur le champ. Pour vous, ajoûta-t-il, en regardant les autres avec un air railleur, » attendez, & réservez-vous pour une autre occasion. »

3. En 1639, le roi Louis XIII forma le siége de Hesdin, qu'il pressa vivement. Charles De la Porte, marquis de la Meilleraie, conduisoit les opérations sous les auspices du Monarque. En peu de tems, la brèche fut praticable ; & l'on ordonna l'assaut. On dresse les échelles ; le Roi monte des premiers, ayant à ses côtés MM. de la Meilleraie & de Puységur. Ce dernier avoit une canne à la main. Louis la prend ; &

la présentant à la Meilleraie : « Je vous fais maréchal » de France, lui dit-il ; voilà le bâton que je vous en » donne : les services que vous m'avez rendus m'obli» gent à cela ; vous continuerez à me bien servir. » Le nouveau Maréchal répond qu'il n'est pas digne de cet honneur : « Trève de complimens, reprend le Roi d'un air obligeant, & avec un sourire flatteur, » je n'ai » pas fait un Maréchal de meilleur cœur que vous. » Au moins jamais on n'en avoit fait d'une façon plus glorieuse.

4. La veuve de Scarron, depuis madame de Maintenon, fit long-tems solliciter auprès de Louis XIV une petite pension de quinze cens livres, dont son époux avoit joui ; enfin, au bout de quelques années, le Monarque lui en donna une de deux mille, en lui disant : « Madame, je vous ai fait attendre long-tems ; » mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul » ce mérite auprès de vous. »

5. Le comte de Soissons, prince du sang, fut prié par un gentilhomme de lui rabattre la moitié des lods & ventes d'une terre, qu'il avoit achetée, relevant de ce Prince : « Cette moitié n'est plus à moi, » lui dit le Comte ; ce qui fit croire d'abord à ce gentilhomme, qu'il en avoit disposé en faveur de quelqu'autre ; mais, s'expliquant ensuite : « Elle n'est plus à moi, ajoûta-t-il ; » elle est à vous, dès que vous avez pris » la peine de venir me la demander. Mais, puisque vous » me laissez la disposition de l'autre moitié, trouvez » bon que je vous la donne de mon propre choix. »

6. Un Persan, de la ville de Schiras, se présenta devant Octaï-Khan, empereur des Tartares, & lui dit que, sur le bruit de sa munificence, il venoit du milieu de la Perse implorer son secours, pour s'acquitter d'une dette de cinq cens balisches. Octaï le reçut fort bien, & ordonna qu'on lui comptât mille balisches. Ses ministres lui représenterent que ce n'étoit pas une largesse, mais une prodigalité, de donner plus qu'on ne demandoit. Octaï repartit : « Le pauvre homme a » passé les montagnes & les déserts sur le bruit de no» tre bienfaisance ; seroit-il généreux de ne point ac-

» quitter sa dette, & de ne point payer le voyage qu'il » a fait, & celui qui lui reste à faire ? »

7. Balzac ayant demandé au célèbre Voiture quatre cens écus à emprunter, il livra aussi-tôt la somme ; & prenant la promesse de Balzac, il y écrivit, en la lui renvoyant : « Je reconnois devoir à M. de Balzac » huit cens écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en » emprunter quatre cens. » *Voyez* GRACES. SÇAVOIR-VIVRE. TON. (*bon-*)

MAXIMES.

1. « LA priere, disoit souvent Abdalaziz, docteur Musulman, » la priere fait la moitié du che» min vers Dieu ; le jeûne conduit jusqu'à la porte de » son palais, & l'aumône y donne l'entrée. »

2. « Celui qui entre dans la carriere des sciences, » disoit Aristote, doit jetter l'œil sur ceux qui le de» vancent, & non sur ceux qui le suivent. »

3. « De même que la fumée offusque les yeux & » trouble la vue, disoit Aristote, ainsi la colere obs» curcit la raison, & en ôte entièrement l'usage.

» Il ne faut jamais parler de soi ni en bien, ni en » mal, disoit encore ce grand philosophe : celui qui se » vante est un orgueilleux : celui qui se rabaisse est un » sot. »

4. On demandoit à Antalcidas, général Lacédémonien, quel étoit le moyen de se faire des amis ? » C'est, répondit-il, de dire aux autres les choses » les plus agréables, & de faire pour eux les plus uti» les. »

5. « Les bienfaits, disoit Xénophon, sont des tro» phées qu'on s'érige dans le cœur des hommes. »

6. Platon voyant un homme occupé à accumuler des richesses : « Malheureux, lui dit-il, songes à di» minuer tes desirs plutôt qu'à augmenter tes biens. »

7. « Un outrage, disoit le célèbre Héraclite, est » une étincelle jettée dans le cœur de l'offensé. Si » l'on ne s'empresse de l'éteindre, elle peut exciter un

» funeste incendie ; mais que les hommes sont insen-
» sés ! Le feu commence-t-il à prendre à une maison ?
» Ils courent tous pour arrêter les progrès de la
» flamme ; & quand le flambeau de la discorde em-
» brase un cœur, chacun l'attise au lieu de l'étein-
» dre. »

8. « Un juge, disoit le philosophe Architas, est un
» autel, auprès duquel les malheureux vont chercher
» un asyle. »

9. Agésilas, roi de Lacédémone, interrogé sur les qualités les plus nécessaires au général d'armée ? « C'est,
» répondit-il, la hardiesse contre les ennemis, la
» bienveillance envers les sujets de l'Etat, la raison
» & la prudence dans les occasions.

» Qui doit l'emporter du courage & de la justice, lui demandoit-on un jour ? --- » Sans la justice, ré-
» pondit-il, le courage n'est qu'une aveugle impé-
» tuosité, plus dangereuse qu'utile.

» Comment peut-on acquérir une gloire immor-
» telle, lui demandoit-on encore ? --- En méprisant la
» mort, » répondit-il.

10. « Il y a trois choses, disoit le poëte Agathon,
» qu'un Prince ne doit jamais oublier : qu'il commande
» à des hommes ; qu'il doit obéir aux loix ; qu'il ne
» commandera pas toujours. »

11. On demandoit à Agasiclès, roi de Sparte, quel étoit le moyen de régner sans gardes ? « C'est, ré-
» pondit le Prince, de gouverner ses sujets, comme
» un bon pere gouverne ses enfans. »

12. « Heureuse, disoit le philosophe Zénon, heu-
» reuse la ville où l'on admire moins la beauté des édi-
» fices, que la vertu de ceux qui les habitent ! »

13. « Heureux, disoit Platon, les peuples qui sont
» gouvernés par un Roi philosophe ! »

14. L'empereur Adrien répétoit souvent dans le Sénat, ces belles paroles qui distinguent si bien le Roi du tyran : « Jamais je n'oublierai que c'est le bien du
» peuple, & non le mien, que je gouverne. »

MÉDIOCRITÉ.

APrès avoir abdiqué l'Empire, Dioclétien s'étoit retiré dans une maison de campagne, où il menoit une vie douce & tranquille. Quelques personnes l'exhortoient, un jour, à remonter sur le thrône : « Si » vous aviez vu, leur répondit le Prince, les belles » fleurs, & les fruits délicieux que je cultive de ma » main, dans mon jardin de Salône, vous ne m'eussiez » jamais fait cette proposition. »

MÉFIANCE.

1. ABdalla, célèbre jurisconsulte Musulman, disoit qu'un docteur sage & habile devoit se méfier de ses lumieres, avouer son ignorance, & prononcer souvent, sans rougir, ces paroles qui coûtent tant aux demi-sçavans : « Ceci me passe ; je ne le sçais pas. »

2. Périclès, le plus grand & le plus puissant personnage de la Grèce, se méfioit de ses propres forces dans le gouvernement de sa patrie ; &, bien différent de ces petits esprits qui, pleins d'une orgueilleuse présomption, se croient capables de tout, il ne rougissoit point d'associer à ses travaux des hommes de mérite, de les consulter, d'agir suivant leurs conseils, & de ne jamais rien faire par lui-même. « Celui, disoit-il, qui ne suit » que ses lumieres, court grand risque de s'égarer : il » faut être ou vain, ou insensé, pour se dire en état » d'opérer sûrement sans conseil. » *Voyez* DÉFIANCE.

MÉMOIRE.

1. UN Breton, étant venu à Paris, alla voir M. de S**, son compatriote, auquel il demanda, par occasion, un écu de six francs qu'il lui avoit prêté, il y avoit environ une quinzaine d'années. A cette de-

mande, M. de S** appelle son laquais : « Labrie, lui dit-il, » voyez dans cette armoire si vous n'y trouverez pas un livre ? » Le domestique obéit, & remit à son maître un *bouquin*, à demi rongé des rats, & couvert de poussiere. M. de S** le présente à son créancier, qui ouvroit de grands yeux : « Prenez, monsieur, lui dit-il, prenez ; c'est un prix de mémoire » que j'ai remporté dans ma jeunesse ; vous le méritez » mieux que moi. »

2. Thémistocle avoit une mémoire si heureuse, qu'il apprit parfaitement, dans l'espace d'une année, la langue persane, quoique très-difficile. Un homme vint un jour lui proposer un secret pour aider la mémoire & y fixer les objets : « J'aimerois mieux, lui dit Thémistocle, » un secret pour oublier ce que je voudrois. »

3. Louis XIII avoit une mémoire admirable. L'armée Françoise avoit eu ordre de se rassembler dans la plaine de Saint-Maurice, voisine de Piquevos ; quoiqu'on y eût campé l'année précédente, on ne se souvenoit plus de sa situation, ni des chemins qu'il falloit prendre pour y arriver. Le Roi prit une plume & traça lui-même une carte du pays, avec tant d'exactitude, que l'on y trouvoit jusqu'aux moindres particularités : aucun des noms n'étoit sorti de sa mémoire.

4. Une mémoire heureuse n'est pas toujours jointe à un jugement profond. Louis XIV réunissoit ces deux qualités. Un objet qui l'avoit une fois frappé, ne lui échappoit plus. Ayant rencontré un homme dans les appartemens, il lui dit sur le champ : « N'êtes- » vous pas au duc de *** ? Je le reconnois, ajoûta- » t-il, aux boucles d'or de vos souliers, qui lui appar- » tiennent. »

En faisant faire l'exercice à ses Mousquetaires, il vit positivement à l'un d'eux, que son cheval étoit le même qui avoit été volé depuis cinq ans à l'un de ses camarades.

5. Mithridate, qui comptoit sous sa domination vingt-deux nations différentes, les haranguoit chacune

dans leur langue, & appelloit tous ses soldats chacun par leurs noms.

On raconte la même chose de Cyrus, roi de Perse, de Thémistocle, de Scipion l'Asiatique, de l'empereur Adrien, & de plusieurs autres grands hommes; & l'on dit qu'un pareil avantage éleva Othon à l'Empire.

6. Hortensius, l'un des plus célèbres orateurs de l'ancienne Rome, avoit une mémoire si sûre, qu'après avoir médité en lui-même un discours, sans écrire un seul mot, il le rendoit dans les mêmes termes dans lesquels il l'avoit préparé. Rien ne lui échappoit: ce qu'il avoit arrangé dans son esprit, ce qu'il avoit écrit, ce qu'avoient dit les adversaires, tout lui étoit présent. Cette faculté alloit en lui jusqu'au prodige; & l'on rapporte, qu'en conséquence d'une gageure faite avec un de ses concitoyens, appellé *Sisenna*, il passa un jour entier à une vente; & lorsqu'elle fut finie, il rendit compte de toutes les choses qui avoient été vendues, du prix de chacune, du nom des acheteurs, & cela par ordre, sans se tromper dans la moindre circonstance, comme il fut vérifié par l'huissier priseur, qui le suivoit sur son livre à mesure qu'il parloit.

7. Lipse, si connu par son érudition, sçavoit toute l'histoire de Tacite. Il s'obligeoit à réciter mot pour mot tous les endroits de cet ouvrage, qu'on lui marqueroit, consentant qu'on se tînt auprès de lui avec un poignard à la main, & qu'on l'enfonçât dans son corps, en cas qu'il ne rapportât pas fidèlement les paroles de l'auteur.

Renaud de Beaune avoit une mémoire si heureuse, que, dans un âge très-avancé, il se souvenoit de tous les vers grecs & latins qu'il avoit lus dans sa jeunesse; & il récitoit des pages entieres d'Homère, quoiqu'il y eût plus de quarante ans qu'il n'eût jetté les yeux sur les ouvrages de ce poëte.

Hugues-Doneau, jurisconsulte de Châlons-sur-Saone, au seizieme siécle, avoit une si belle mémoire, qu'il sçavoit par cœur tout le corps du Droit.

A l'âge de dix-neuf ans, George Vagan d'Arezzo, en Toscane, possédoit tout Virgile, & pouvoit le répéter d'un bout à l'autre, depuis la fin jusqu'au commencement.

Joseph Scaliger apprit en vingt-un jours l'Iliade & l'Odyssée d'Homère.

Chrétien Chemnitius, théologien d'Ione, sçavoit si bien la Bible, qu'il citoit le chapitre & le verset où se trouvoient le passage, le mot, ou le nom propre qu'on lui proposoit.

Valentin Vetthmius, théologien de la même ville, faisoit la même chose par rapport au Traité de Grotius : *De Jure Pacis & Belli.*

Nicolas Bourbon de l'Oratoire récitoit par cœur l'Histoire de M. de Thou, & les Eloges de Paul Jove, qu'il aimoit beaucoup.

Joachim Crellius, professeur à Drept, ville de Livonie, sçavoit par cœur tout le Texte grec, & pouvoit le réciter sans hésiter.

Le pere Ménestrier, Jésuite, avoit une mémoire des plus heureuses. La reine de Suède, passant à Lyon, en voulut faire une épreuve. Elle fit écrire & prononcer trois cens mots les plus bizarres, & les plus extraordinaires qu'on pût imaginer ; il les répéta tous d'abord, dans l'ordre où ils avoient été écrits, & ensuite dans tel ordre & tel arrangement qu'on lui voulut proposer.

Sénèque dit de lui-même, que, par un effort de mémoire, il répétoit deux mille mots détachés dans le même ordre qu'on les lui avoit prononcés.

Muret raconte qu'il dicta un jour à un jeune Corse une multitude innombrable de mots grecs, latins & barbares, tous détachés les uns des autres, & la plûpart inintelligibles. Quand il fut las de dicter, le Corse les récita sans hésiter dans le même ordre, & les répéta en renversant l'ordre, & en commençant par le dernier. Il lui assura qu'il lui seroit aisé d'en répéter de la sorte jusqu'à trente-six mille. Il fit plus ; il entreprit d'enseigner son art à un jeune Vénitien qui se plai-

gnoit de sa mémoire : en effet, en six jours d'exercice, il l'accoutuma à retenir cinq cens vers.

Cornélio Musso, évêque de Bitonto, qui assista au concile de Trente, après avoir entendu un sermon, le récitoit tout entier, & même si couramment, qu'on eût dit qu'il en étoit l'auteur.

Le pape Clément VI n'oublioit jamais rien de ce qu'il avoit lu ou entendu ; &, ce qui paroît un paradoxe, c'est que cette grande mémoire lui vint après un coup qu'il avoit reçu derriere la tête.

Jules-César dictoit cinq ou six lettres à la fois, tandis qu'il écrivoit lui-même.

On a vu à Paris le sieur Marcet, qui dictoit en même tems à dix personnes, en six ou sept langues différentes, & sur des matieres sérieuses. Il faisoit faire l'exercice à un bataillon dans toutes les évolutions militaires, nommant tous les soldats par le nom qu'ils avoient pris, en défilant une fois devant lui ; enfin, il se démêloit heureusement, sans autre secours que celui de la mémoire, d'une règle d'arithmétique, fût-elle de trente figures.

David le Clerc, pere du fameux Jean le Clerc, avoit une mémoire très-facile, quand il s'agissoit d'apprendre les langues ; mais elle devenoit infidèle, quand il falloit retenir ses sermons.

On a remarqué la même chose dans M. Blondel ; car il lui étoit presqu'impossible de prêcher faute de mémoire. Cependant, jamais homme n'a mieux retenu que lui tout ce qu'il lisoit, noms de lieux & de personnes, & jusqu'aux jours où chaque chose s'étoit passée.

Un enfant de huit ans, qui apprenoit parfaitement bien le latin, oublia tout d'un coup presque tout ce qu'il en sçavoit, quand les grandes chaleurs de 1705 commencerent ; deux ou trois jours de fraîcheur lui rendirent la mémoire, qu'il perdit une seconde fois, quand la chaleur revint.

Un Allemand, âgé de plus de soixante ans, étant à table, commença à tenir des discours sans ordre, quoi-

quoiqu'il ne parût en lui aucun mal ; & l'on reconnut qu'il avoit perdu tout-à-coup la mémoire, qu'il avoit eue très-bonne. On lui fit quelques remèdes, & la mémoire lui revint peu-à-peu. Cependant il ne connoissoit plus ses lettres ; & il fallut encore quelques médicamens pour rappeller tout-à-fait cette ancienne domestique.

Simon Turnai, fameux docteur de Paris, tomba, dans sa vieillesse, dans une si profonde ignorance, que son fils, ayant inutilement employé plus d'une année pour lui apprendre le *Pater* & l'A B C, fut obligé de l'abandonner.

Sleïdan eut l'esprit si épuisé, sur la fin de sa vie, qu'il oublia son nom, celui de sa femme, & celui de ses trois filles.

MÉNAGEMENS.

1. LE fameux Valérius Publicola, collégue de Brutus dans le consulat, habitoit une maison superbe & fort élevée sur la cime du Mont-Palatin, d'où elle commandoit à la place publique, & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y passoit. Ses avenues étoient si difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec peine ; de sorte que, quand il en descendoit avec cette pompe qui environnoit les Consuls, cela paroissoit, à ceux qui le voyoient d'en-bas, la chose du monde la plus fastueuse, & moins la marche d'un Consul, que celle d'un Roi. Le peuple, qui ne faisoit que commencer à jouir de la liberté, prenoit ombrage de la moindre chose qui paroissoit lui être contraire. Valérius apprit le mécontentement des Romains, par le moyen de ses amis. Aussitôt, sans disputer ni se fâcher, il assembla un grand nombre d'ouvriers ; &, la nuit même, il démolit sa maison jusqu'à la derniere pierre. Il alla ensuite loger chez ses amis, jusqu'à ce que le peuple lui eût donné une place où il pût bâtir une maison plus modeste que la premiere.

2. Quand, après l'expulsion des Perses, la ville

d'Athènes fut entiérement rétablie, le peuple, se voyant tranquille & paisible, chercha, par toutes sortes de voies, à s'emparer du gouvernement, & à le rendre absolument démocratique. Cette trame, quoique secrette, n'échappa point à la vigilance d'Aristide, partisan de l'aristocratie; & ce grand homme en prévit toutes les suites. Mais, faisant réflexion, d'un côté, que ce peuple méritoit quelque considération, à cause de la valeur qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles qu'on venoit de gagner, &, de l'autre, qu'il n'étoit pas aisé de le réduire & de le contenir, parce qu'il avoit les armes à la main, & qu'il étoit devenu plus fier que jamais par ses victoires, il crut devoir le ménager, & user de tempérament. Il fit donc un décret qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, & que les Archontes, qui étoient les premiers magistrats de la République, seroient choisis désormais, sans distinction, parmi tous les Athéniens. En accordant ainsi quelque chose au peuple, il prévint de funestes dissensions qui auroient pu causer la ruine d'Athènes & de toute la Grèce.

3. Pisistrate, après s'être rendu maître d'Athènes, les armes à la main, regardoit sa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoûtoit celle du sage Solon, qui toujours s'étoit fortement opposé à son usurpation tyrannique. Bien instruit des moyens par lesquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de caresses qu'il ne lui fît, point de marques d'estime & d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui rendant toutes sortes d'honneurs, en l'appellant souvent près de sa personne, en se déclarant hautement pour ses loix qu'il observoit effectivement lui-même, & qu'il faisoit observer aux autres. Solon, voyant qu'il n'étoit pas possible de porter Pisistrate à renoncer à la tyrannie, crut qu'il étoit de la prudence de ne point irriter l'usurpateur, en rejettant les avances qu'il lui faisoit; & il espéra qu'en entrant dans sa confidence & dans son conseil, il seroit en état de rectifier, au moins, & de conduire une domination qu'il ne pouvoit abolir, & d'adoucir des maux qu'il n'avoit pu empêcher.

MÉRITE.

1. FRançois I combloit de bienfaits Jacques de Gourdon de Genouillac, dit *Galiot*, qui venoit de contribuer plus que personne, par le moyen de son artillerie, au gain de la bataille de Marignan, en 1515. La Chambre des Comptes représenta que ces récompenses étoient des aliénations du domaine. « Je le sçais » bien, répondit le Monarque : vous faites votre de- » voir de m'en avertir ; & moi, je fais le mien, en » passant par-dessus les régles ordinaires, pour récom- » penser un homme extraordinaire. » L'envie des courtisans ne tarda point à exagérer & à rendre suspectes les richesses & les dépenses de Galiot ; & le Prince lui en parla. « On vous a dit vrai, Sire ; je suis très- » riche : je n'ai pourtant que ce que vous m'avez donné. » Tous mes biens sont à vous ; reprenez-les : je n'aurai » point à me plaindre, & je ne vous en servirai pas » avec moins de zèle. --- Mon cher ami, reprit le Roi, » en l'embrassant, aimez-moi toujours, & servez-moi » comme vous avez fait. L'envie en veut à ma gloire, » quand elle en veut à vos biens : des services, tels que » les vôtres, ne peuvent être assez payés. »

2. Jamais le chevalier Bayard ne brigua aucune charge ; jamais il n'étala aux yeux de son Souverain ses longs & glorieux services, pour parvenir à quelque récompense. « Nos belles actions, disoit-il, doi- » vent parler pour nous, & demander ces sortes de » choses qu'il est plus glorieux de mériter, que de pos- » séder sans en être digne. »

3. Le fameux Apelle rendoit justice avec joie au mérite des grands ouvriers, & ne rougissoit point de se les préférer à lui-même, pour de certaines qualités : ainsi il avouoit ingénument qu'Amphion l'emportoit sur lui pour la disposition, & Asclépiodore pour la régularité du dessein. Protogène, le plus grand rival de ce peintre imortel, n'étoit pas beaucoup estimé des Rho-

diens, ses compatriotes. Pendant qu'Apelle étoit avec lui à Rhodes, lui ayant demandé, un jour, ce qu'il vendoit ses ouvrages, lorsqu'il y avoit mis la derniere main, &, l'autre lui ayant marqué une somme très-modique : « Et moi, reprit Apelle, je vous offre cin- » quante talens pour chacun, & je les prendrai tous à » ce prix ; » ajoûtant qu'il ne seroit point en peine de s'en défaire, & qu'il les vendroit comme étant de sa propre main. Cette offre, qui étoit sérieuse, fit ouvrir les yeux aux Rhodiens sur le mérite de leur artiste qui, de son côté, s'en prévalut, & ne livra plus ses chefs-d'œuvre qu'à un prix très-considérable.

4. Les talens de M. Méry, fameux anatomiste, étoient si connus, quoique, par sa conduite, il s'efforçât de les cacher, que les rois d'Espagne & de Portugal lui firent alternativement les offres les plus avantageuses pour le fixer dans leurs Etats. Mais rien ne put vaincre l'amour de la patrie. Sa réputation s'étoit répandue dans tout le monde sçavant ; & cependant il en ignoroit l'éclat. Après qu'il avoit rempli, dans la derniere exactitude, ses fonctions nécessaires, il se renfermoit dans son cabinet, où il étudioit, non pas tant les livres, que la nature même. Il n'avoit de commerce qu'avec les morts, & cela, dans un sens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des sçavans. Il s'instruisoit donc infiniment ; mais personne n'en eût rien sçu, si les opérations merveilleuses, qu'il faisoit tous les jours, n'eussent trahi le secret de son habileté. Ceux qui sont fortement occupés à exercer une profession ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, soit de leurs occupations présentes, soit de leurs projets : on est obligé de les écouter ; & ils ont une liberté entiere de se faire valoir. Mais il n'usoit point de ses droits à cet égard ; on ne le voyoit qu'aux heures des repas ; & il n'y tenoit point de discours inutiles. Tout étoit enseveli dans un profond silence ; & il est presqu'étonnant que M. Méry ait été connu. Il n'a rien mis du sien, dans sa réputation, que son rare mérite.

MODÉRATION.

1. UN jour, un insolent donna un vigoureux soufflet au célèbre Abou-Hanifah, fameux docteur Musulman, & chef de la secte des Hanifites. « Je pour» rois, lui dit ce grand homme, vous rendre injure pour » injure; mais je ne le veux point. Je pourrois vous » accuser devant le Khalife; mais je ne suis point dé» lateur. Je pourrois, dans mes prieres à Dieu, me » plaindre de l'outrage que vous m'avez fait; mais je » m'en garderai bien. Enfin je pourrois demander » qu'au jour du jugement Dieu me vengeât; mais à » Dieu ne plaise que je conçoive cette pensée! Au » contraire, si ce terrible jour arrivoit dans ce mo» ment, & que mon intercession pût vous être utile, » je ne voudrois entrer en paradis qu'avec vous. » Exemple admirable d'une ame calme, tranquille, & disposée au pardon!

2. Démonides avoit les pieds tortus & tout contrefaits. Ses souliers lui ayant, un jour, été volés, il se contenta de s'écrier: « Puissent-ils bien aller aux pieds » de celui qui me les a pris! »

3. L'attachement inviolable d'Aristide pour la justice, l'obligeoit souvent de s'opposer à Thémistocle, qui, sur ce point, ne se piquoit pas de délicatesse, & qui mit en usage toutes sortes d'intrigues & de cabales pour écarter, par les suffrages du peuple, un rival qu'il trouvoit toujours contraire à ses desseins ambitieux. Il parut bien, dans cette occasion, qu'on peut être supérieur en mérite & en vertu, sans l'être en crédit. L'éloquence impétueuse de Thémistocle l'emporta sur la justice d'Aristide. Il vint à bout de le faire bannir. Dans cette sorte de jugement, les citoyens donnoient leur suffrage, en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille (a). Un paysan, qui ne sçavoit pas écrire, &

(a) Elle s'appelloit, en grec, ὄστρακον, d'où est venu le nom d'*ostracisme*.

qui ne connoissoit point Aristide, s'adressa à lui-même, pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. « Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui » dit Aristide, pour le condamner ainsi? --- Non : je » ne le connois pas même; mais je suis fatigué, je suis » blessé de l'entendre par-tout appeller *Le Juste.* » Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les Dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fit regretter. Pendant qu'on le conduisoit hors d'Athènes, un de ses ennemis lui cracha au visage. Il s'essuya sans se plaindre; &, se tournant vers le magistrat qui l'accompagnoit: « C'est à vous, lui dit-il, d'avertir cet homme, de peur qu'il n'en agisse ainsi envers » quelqu'autre citoyen. »

4. On vint dire à M. Colbert que le poëte Hénaut avoit fait contre lui un sonnet injurieux & satyrique, très-fameux dans le tems, & qui commence par ces mots: *Ministre lâche*, &c. Colbert refusa de le lire, & demanda seulement si le Roi y étoit attaqué? On lui répondit que non. « En ce cas, reprit ce grand homme, » qu'on laisse l'auteur tranquille. »

5. Philippe, pere du grand Alexandre, assistoit, un jour, aux jeux Olympiques. Les habitans du Péloponnèse, à qui ce Prince avoit rendu des services importans, l'insultoient cependant par des railleries sanglantes. Les amis du roi de Macédoine l'exhortoient à punir ces insolens; mais ce Monarque leur répondit: « Si » ces gens sont assez méchans pour insulter ceux qui » leur font du bien, que ne feront-ils pas à ceux qui » leur font du mal? »

Une autre fois, on lui conseilloit de détruire la ville d'Athènes, la perpétuelle rivale de sa grandeur « Aux » Dieux ne plaise, répondit-il, que je renverse le plus » beau théatre de ma gloire! »

6. Un citoyen diffamé par ses vices accabloit d'injures Caton l'Ancien. « Au nom des Dieux, lui dit ce » grave Romain, ne me forcez pas d'entrer en lice » avec vous : la partie n'est pas égale. Accoutumé à

» répandre sur les autres l'opprobre dont vous êtes » couvert, vous l'emporterez aisément sur un homme » aussi peu fait pour dire des injures, que pour en re» cevoir. »

Quelqu'un l'ayant frappé dans le bain, un de ses amis le reprit de ce qu'il souffroit cette insulte sans en tirer vengeance : « Je ne me rappelle point, dit-il, d'a» voir été frappé ; mon ressentiment a passé aussi vîte » que la douleur du coup que j'ai reçu. »

7. Le poëte Sosithée récita en public des vers contre le philosophe Cléanthe. Ce sage les écouta tranquillement & sans s'émouvoir. Le peuple, charmé de sa patience vraiment stoïque, lui donna de grands applaudissemens, & chassa Sosithée. Ce poëte ayant ensuite témoigné son repentir à Cléanthe, ce grave personnage lui répondit : « Bacchus, Hercule & les autres » Dieux souffrent bien les impertinences des poëtes ; » pourquoi m'en offenserois-je, moi qui ne suis qu'un » mortel ? »

7. Le musicien Nicodrome, irrité des railleries du philosophe Cratès, lui donna un grand coup de poing dans le visage, qui le fit enfler. Cratès, pour toute vengeance, s'attacha sur le front une tablette où il avoit écrit : « C'est Nicodrome qui l'a fait ; » allusion plaisante à l'usage des artistes qui mettent leur nom à leurs ouvrages. Ainsi Cratès, se promenant avec sa tumeur & son écriteau, faisoit connoître à tout le monde la brutalité de Nicodrome, sans cependant sortir des régles que la modération philosophique peut prescrire.

9. Le philosophe Démonax reprochoit à un athlète de ce qu'après avoir remporté la victoire aux jeux Olympiques, il s'abandonnoit à la mollesse. Cet homme reçut fort mal son avis, & lui jetta une grosse pierre qui lui fit une plaie considérable à la tête. Les assistans, indignés, conseilloient au blessé d'aller trouver le magistrat : « Je vais plutôt trouver le médecin, dit le » philosophe ; il faut guérir le mal avant de s'en ven» ger. »

10. Quand il fut question de nommer un généralissime pour commander la flotte destinée à combattre

celle de Xerxès, les Athéniens, qui seuls en avoient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur leur appartenoit; & rien n'étoit plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des Alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade, Lacédémonien. Thémistocle, quoique fort avide de gloire, crut que, dans cette occasion, il devoit oublier ses propres intérêts, pour le bien commun de la patrie; &, ayant fait entendre aux Athéniens, que, pourvu qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreroient d'eux-mêmes le commandement, il leur persuada de céder, aussi-bien que lui, aux Lacédémoniens. Cette sage modération de Thémistocle sauva l'État; car les Alliés menaçoient de se retirer, si l'on prenoit un autre parti; & cette désunion eût perdu la Grèce.

11. Le maréchal de la Ferté, voulant donner du chagrin à M. de Turenne, roua de coups un de ses gardes qui ne manqua pas de lui en porter ses plaintes. « Vous êtes un frippon & un coquin, lui dit le » Vicomte; car M. de la Ferté ne vous eût point frappé, » si vous ne l'aviez pas mérité. » Il le fit mener ensuite au Maréchal, pour en tirer telle justice qu'il lui plairoit. Mais M. de la Ferté reconnut, malgré lui-même, l'héroïque modération de Turenne. Il renvoya le garde, en lui faisant compter quelques louis, & lui dit: « Rap» portes à ton maître qu'il sera toujours sage, & moi » toujours fou. »

12. On disoit un jour au Tasse, l'un des plus grands poëtes d'Italie, qu'il avoit une belle occasion de se venger d'un homme qui, par haine & par jalousie, lui avoit rendu mille mauvais services. « Ce n'est pas » le bien, répondit cet homme immortel, ce n'est pas » la vie ou l'honneur que je desire ôter à cet envieux, » mais uniquement sa mauvaise volonté. »

13. La principale vertu de Théodose II, & celle qui faisoit le fond de son caractere, étoit une sage & noble modestie. Placé entre Dieu & ses sujets, il appercevoit l'espace immense qui le séparoit de la Divinité, & l'étroit intervalle qui le distinguoit des autres

hommes. Il ne put souffrir les hommages, presque divins, qu'une adulation passée en coutume rendoit aux statues des Empereurs. On les ornoit de fleurs; on brûloit devant elles de l'encens & d'autres parfums: on se prosternoit à leurs pieds. Il proscrivit ces honneurs idolâtres, & ordonna de réserver à l'Etre suprême tous ces signes d'adoration, qui ne peuvent convenir aux hommes, quelqu'élevés qu'ils soient. On raconte que ce Prince, s'étant éloigné de ses gens dans une chasse, arriva, fort fatigué, à une cabane écartée. C'étoit la cellule d'un anachorète qui étoit venu d'Egypte s'établir dans le voisinage de Constantinople. Le solitaire le prit pour un officier de la cour, & le reçut avec honnêteté. Ils firent la priere, & s'assirent. Théodose entra en conversation, & lui demanda ce que faisoient les moines d'Egypte? « Ils prient pour » nous, répondit l'anachorète. » L'Empereur, jettant les yeux de toutes parts, ne vit dans la cellule qu'une corbeille où étoient un morceau de pain & un vase plein d'eau. Son hôte l'invita à manger & à boire. Le Prince l'accepta; &, après ce repas frugal, s'étant fait connoître pour ce qu'il étoit, comme le solitaire se jettoit à ses pieds, il le releva, en lui disant: « Que » vous êtes heureux, mon pere, de vivre loin des » affaires du siécle! Le vrai bonheur n'habite pas sous » la pourpre. Je n'ai jamais trouvé de plus grand plaisir » qu'à manger votre pain & à boire votre eau. » En même tems, ses gens, qui le cherchoient, étant arrivés, il partit, en se recommandant aux prieres de l'anachorète. Celui-ci, craignant que cette aventure ne lui attirât quelque considération, quitta sa cellule, & s'enfuit en Egypte.

14 Madame de Richelieu, dame d'honneur de la Dauphine, étant venue à mourir, toutes les dames de la cour briguerent cette charge. Madame de Maintenon, qu'on jugeoit trop petite pour la remplir, mais assez grande pour la donner, étoit dépositaire des intérêts & des sentimens de chaque parti. Le Roi s'en remit à la décision de madame la Dauphine, qui le pria de guider son choix. Le Roi l'assura qu'il ne vou-

loit point la gêner. La Princesse lui répondit qu'elle n'avoit d'autre goût que le sien. « Si cela est, lui dit le » Monarque, votre choix sera bientôt fait. » Sur le champ, madame la Dauphine nomma madame de Maintenon. Le Roi, charmé de mettre à la tête de la cour la femme qui régnoit dans son cœur, voulut être le premier témoin des transports de joie que lui causeroit cette nouvelle : tant le cœur de madame de Maintenon lui étoit encore peu connu ! Elle la reçut avec la plus respectueuse indifférence, & parut plus digne qu'avide de la premiere place. Elle lui représenta que cette charge exciteroit contre elle l'envie qu'il falloit plutôt désarmer par la modération, qu'irriter par l'orgueil. « Quant à l'honneur, ajoûta-t-elle, que cette » place me feroit, ne le trouvé-je pas tout entier » dans l'offre que me fait Votre Majesté ? » Louis insista : madame de Maintenon persévéra dans son refus. » Puisque vous ne voulez pas, lui dit enfin le Roi, » jouir de mes graces, il faut du moins, Madame, » que vous jouissiez de vos refus. » Elle le supplia de garder le silence ; mais le Roi ne put s'empêcher de raconter à tous ses courtisans ce rare exemple de modération.

15. Le fameux Caïus Marius, pendant son consulat, ayant vaincu les Teutons, apprit que les Cimbres étoient près d'arriver. Considérant alors que la République alloit être exposée à un nouveau danger, il différa le triomphe qu'il avoit mérité ; &, s'étant joint à Catulus, il défit les Cimbres auprès de Verceil. Cette double victoire étoit digne d'un double triomphe. Marius se contenta d'un seul, & voulut que son collégue le partageât avec lui. Bel exemple d'une généreuse modération que Marius lui-même ne sçut pas toujours conserver !

16. Le célèbre maréchal de Catinat commandoit en Italie l'armée Françoise contre le prince Eugène. Gêné par les ordres de la cour, il n'eut pas tout le succès qu'on attendoit ; &, comme il n'avoit point de cabale qui le soutînt, on lui ôta le commandement. Le maréchal de Villeroy fut choisi pour réparer les prétendues

fautes de Catinat; & le vainqueur de Stafarde & de Marſaille fut obligé de ſervir ſous lui. Catinat ſupporta, avec une fermeté héroïque, l'injuſtice qu'on lui faiſoit, & s'acquit par-là plus de gloire aux yeux des ſages, que s'il eût remporté les plus éclatantes victoires. Villeroy ordonna d'abord qu'on attaquât le prince Eugène au poſte de Chiari, près de l'Oglio. Les officiers généraux jugeoient qu'il étoit contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poſte, parce qu'il n'étoit d'aucune conſéquence, & que les retranchemens en étoient inabordables; qu'on ne gagneroit rien en le prenant, & que, ſi l'on avoit le malheur de le manquer, ce qui paroiſſoit indubitable, on perdoit la réputation de la campagne. Villeroy envoya un aide-de-camp ordonner, de ſa part, au maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat ſe fit répéter l'ordre, trois fois; &, ſe tournant vers les officiers qu'il commandoit : « Allons, dit-il; allons, » meſſieurs, il faut obéir. » On marcha aux retranchemens. Catinat chercha à ſe faire tuer. Il fut bleſſé; mais, tout bleſſé qu'il étoit, voyant les troupes du Roi rebutées, & le maréchal de Villeroy ne donnant point d'ordre, il fit la retraite; après quoi, il quitta l'armée, & vint à Verſailles rendre compte de ſa conduite au Roi, ſans parler de perſonne.

17. Les Parthes, dans la chaleur d'une ſédition, avoient déthrôné leur roi Artaban. Ce Prince eut recours à Jaxar, roi des Adiabènes, qui leva des troupes pour le rétablir. Les Parthes ſe repentoient déja d'avoir chaſſé leur Monarque : redoutant d'ailleurs la guerre qui les menaçoit, ils envoyerent des ambaſſadeurs aux deux Princes, pour leur déclarer qu'ils étoient prêts à rentrer dans leur devoir. Il ſe préſentoit cependant un obſtacle à leur deſſein : ils avoient couronné Cinname à la place d'Artaban; ils lui avoient juré fidélité; & ils ſe faiſoient un ſcrupule de violer leur ſerment. Cinname, ſçachant ce qui les arrêtoit, récrivit aux deux Rois qu'ils pouvoient venir, & qu'il céderoit ſans peine la couronne à ſon véritable maître. A leur arrivée, Cinname, revêtu de ſes habits royaux, le front ceint de ſon dia-

dême, alla au-devant d'eux. Dès qu'il apperçut Artaban, il descendit de cheval, & lui dit : « Prince, j'ai » reçu, à la priere des Parthes, la couronne qu'ils vous » avoient enlevée ; mais, dès que j'ai appris qu'ils vou» loient vous rétablir sur le thrône, & que j'étois le seul » obstacle à leurs desseins, non-seulement je ne m'y » suis point opposé, mais je viens de moi-même re» mettre entre vos mains l'Empire qui vous appartient. » Aussi-tôt il ôte sa tiare, & la met sur la tête d'Artaban : exemple d'une modération bien rare ! Lorsqu'il s'agit du thrône, les hommes, d'ordinaire, se croient dispensés d'être justes ; les plus grands crimes leur semblent permis.

18. Apollonius de Tyane étant à Babylone, le Roi lui offrit un logement dans son palais. « Seigneur, dit » ce philosophe, si vous veniez à Tyane, ma patrie, » & que je vous invitasse à loger chez moi, voudriez» vous y consentir ? --- Non, de par Jupiter ! répondit » le Monarque, à moins que l'édifice où vous voudriez » me loger ne fût assez spacieux pour contenir tous mes » officiers & toute ma garde. --- Je suis dans le même » cas, repliqua le sage : si j'étois logé au-dessus de ma » condition, je ne me trouverois pas à l'aise ; car le » trop fatigue plus le véritable philosophe, que le trop » peu ne vous déplaît. »

19. Méandre, tyran de Samos ; pour se dérober aux poursuites des Perses, s'étoit retiré à Lacédémone. Il y étala des sommes d'argent considérables : il en offrit même au roi Cléomène ; mais cet austere Lacédémonien ne voulut rien recevoir. Craignant même que les richesses de Méandre ne corrompissent quelques citoyens, il alla trouver les Ephores, & leur représenta qu'il étoit de l'intérêt de la patrie que Méandre sortît du Péloponnèse. Les Ephores suivirent son avis, & ordonnerent au tyran fugitif de chercher une autre retraite. Un si grand mépris des richesses doit paroître incroyable dans un siécle où l'on sacrifie tout pour en acquérir.

20. Timoléon, après avoir chassé les tyrans de la Sicile, & rendu la liberté à Syracuse, préférant le sé-

jour de cette ville à celui de Corinthe, sa patrie, y fixa sa demeure, jouissant du plaisir si doux de voir tant de milliers d'hommes lui devoir leur repos & leur bonheur. Il se trouva cependant deux citoyens qui oserent l'accuser de plusieurs crimes, & le citer en justice. Le peuple, qui adoroit le restaurateur de la liberté, voulut se soulever contre ces malheureux, & s'opposer à leur poursuite; mais Timoléon n'y voulut pas consentir: » Pourquoi, dit-il, me suis-je exposé volontairement à » tant de dangers? Pourquoi ai-je essuyé tant de fati» gues & tant de travaux, si ce n'est pour mettre cha» que citoyen de Syracuse en droit de faire observer » les loix? » Un certain Déménète l'accusa, en pleine assemblée, de plusieurs malversations, pendant qu'il commandoit l'armée. Timoléon ne s'arrêta point à réfuter ces calomnies: il s'écria seulement qu'il rendoit graces aux Dieux de ce qu'ils avoient exaucé ses prieres; & qu'enfin, il voyoit les Syracusains jouir de la pleine liberté de tout dire, comme il l'avoit souhaité.

21. Dion, chassé de Syracuse, après avoir rendu à cette ingrate patrie les plus signalés services, alla chercher un asyle à Mégare, où Préodore remplissoit alors la suprême dignité. Dion eut, un jour, besoin de ses services: il se rendit dans son palais; mais le souverain magistrat, accablé d'affaires, étoit d'un accès fort difficile. On fit long-tems attendre l'exilé de Syracuse, sans aucun égard pour sa grandeur passée. Ses amis étoient indignés de voir traiter de la sorte un homme, autrefois si craint & si respecté. « Consolons» nous, mes amis, leur dit tranquillement Dion: n'ai» je pas souvent fait la même chose, lorsque j'étois à » Syracuse? »

22. Quelques habitans de l'isle de Chio, étant à Lacédémone, vomirent, après leur repas, sur les bancs où s'asseyoient les Ephores, & pousserent l'indécence jusqu'à se mettre dessus pour satisfaire à leurs besoins. Lorsque cette infamie fut découverte, on fit une exacte recherche des auteurs de cette action, & l'on connut bientôt les coupables. Les Ephores, pour toute vengeance, firent publier, par un crieur public, que les

habitans de Chio seroient dispensés désormais d'observer la décence & l'honnêteté.

23. Darius Ochus, en mourant, n'avoit point désigné son successeur ; & deux de ses fils, Artabazane & Xerxès, se disputerent la couronne. A peine le Monarque eut-il rendu l'esprit, que Xerxès, profitant de l'absence de son frere, prit toutes les marques de la royauté, & en exerça les fonctions. Mais aussi-tôt que son frere fut arrivé, il quitta le diadême & la tiare qu'il portoit d'une maniere qui ne convenoit qu'au Souverain, alla au-devant de lui, & le combla d'honnêtetés. Jamais on ne vit deux rivaux si unis, ni de dispute, sur une matiere aussi intéressante, terminée d'une maniere plus douce & plus paisible.

Darius avoit trois fils de sa premiere femme, tous trois nés avant qu'il fût parvenu au thrône ; & quatre autres d'Atosse, fille de Cyrus, sa seconde femme, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choisi pour Roi. Artabazane étoit l'aîné des premiers, & Xerxès des seconds. Artabazane alléguoit en sa faveur, qu'étant l'aîné de tous ses freres, la coutume & l'usage de toutes les nations lui adjugeoient la succession préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit qu'il étoit fils de Darius par Atosse, fille de Cyrus, qui avoit fondé l'empire des Perses, & qu'il étoit plus juste que la couronne de Cyrus tombât à un de ses descendans, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Démarate, roi de Lacédémone, qui, après avoir été déposé injustement par ses sujets, vivoit alors en exil à la cour de Perse, lui suggéra secrettement une autre raison : c'est qu'Artabazane étoit, à la vérité, le fils aîné de Darius, mais que lui Xerxès étoit le fils aîné du Roi ; qu'ainsi, Artabazane, étant né, lorsque son pere n'étoit encore qu'homme privé, il ne pouvoit prétendre, par son droit d'aînesse, qu'à ses biens propres ; mais que pour lui, étant le fils aîné du Roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenoit. Il appuya cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelloient à la succession du royaume, que les enfans qui étoient nés depuis que leur pere étoit Roi. Enfin, les deux Princes convinrent de prendre

pour arbitre de leur différend Artabane, leur oncle, & de s'en rapporter sans appel à son jugement. Pendant tout le tems que dura cette contestation, les deux freres se donnerent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présens, & se donnant même des repas, d'où l'estime & la confiance mutuelle écartoient, de part & d'autre, toute crainte & tout soupçon, & y faisoient régner une joie pure, & une pleine sécurité : spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Justin, de voir que, pendant que la plûpart des freres se disputent, presqu'à main armée, un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient avec une modération si tranquille un jugement qui devoit décider du plus grand Empire qui fût dans l'Univers? Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même son frere se prosterna devant lui, le reconnoissant pour son maître, & le plaça de sa propre main sur le thrône, montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement royale, & infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Ce prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts n'étoit point l'effet d'une adroite politique qui sçait dissimuler dans l'occasion, & se faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher. C'étoit respect pour les loix, vraie affection pour un frere, & indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes, & arme souvent les plus proches les uns contre les autres. Artabazane demeura toujours attaché constamment aux intérêts de Xerxès : il servit toujours ce Monarque avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie dans la bataille de Salamine, en combattant pour sa gloire.

24. T. Quintius Crispinus, l'un des soldats Romains qui assiégeoient Capouë, étoit lié avec un Campanien nommé *Badius*, & par les droits de l'hospitalité, & par une amitié étroite, qui en étoit la suite. Ce qui avoit encore contribué à en resserrer les nœuds, c'est que Badius étant tombé malade à Rome chez Quintius, avant la révolte de Capouë, il avoit reçu de lui tous les secours qu'on peut attendre d'un bon & généreux

ami. Ce Badius, voyant les troupes Romaines campées devant les murailles de Capouë, s'avança jusqu'aux premiers corps-de-garde, & demanda, à haute voix, qu'on lui fît venir Crispinus. Celui-ci, ayant été averti, crut que Badius vouloit lui parler comme à un ancien ami, & s'avança avec des dispositions pacifiques, conservant, malgré la rupture entre les deux nations, le souvenir d'une liaison personnelle & particuliere. Quand Badius vit qu'il étoit à portée de l'entendre : « Je vous » défie au combat, dit-il à Crispinus ; montons à che» val, & voyons qui de vous ou de moi fera paroître » plus de courage. » Crispinus, qui ne s'attendoit à rien moins, lui répondit que, l'un & l'autre, ils avoient assez d'ennemis contre qui ils pouvoient éprouver leur valeur & leurs forces. « Pour moi, ajoûta-t-il, quand je vous » rencontrerois par hazard dans la mêlée, je me dé» tournerois, pour ne point souiller mes mains du sang » de mon ami & de mon hôte. » Il se mettoit en devoir de retourner dans le camp. Alors Badius, plus fier qu'auparavant, commença à traiter de crainte & de lâcheté cette modération & cette honnêteté de son ami, en l'accablant de reproches que lui seul méritoit. » Tu feins, disoit-il, de vouloir épargner ma vie, parce » que tu sçais bien que tu n'es pas en état de défendre » la tienne contre moi. Mais, si tu crois que la guerre, » qui a rompu l'alliance des deux peuples, n'a pas suf» fisamment aboli toutes nos liaisons particulieres, ap» prends que Badius de Capouë renonce solemnelle» ment à l'amitié de Titus Crispinus, Romain. Je prends » à témoins de ma déclaration les soldats des deux ar» mées, qui m'entendent. Je ne veux plus avoir rien de » commun avec un homme qui est venu attaquer ma » patrie & mes Dieux, tant publics que particuliers. » Si tu as du cœur, viens combattre. » Crispinus, peu sensible à toutes ces vaines & frivoles incartades, fut long-tems sans vouloir accepter le défi ; & ce ne fut que sur les instances vives & réitérées de ses camarades qui lui remontroient combien il étoit honteux de souffrir qu'un Campanien l'insultât impunément, qu'enfin il l'accepta. Mais, avant toutes choses, sachant que

tout

tout combat particulier lui étoit interdit par les loix de la guerre, il alla demander aux Consuls la liberté de combattre, hors de rang, un ennemi qui le défioit; ce qui lui fut accordé sans peine. Alors, muni d'un pouvoir légitime, il prend ses armes, monte à cheval; &, ayant appellé Badius par son nom, il lui déclare qu'il est prêt à se battre contre lui. Badius se présente sur le champ. Ils n'eurent pas plûtôt poussé leurs chevaux l'un contre l'autre, que Crispinus perça l'épaule de son ennemi, d'un coup de lance. Cette blessure ayant fait tomber le Campanien, le vainqueur met pied à terre, & vole vers Badius pour achever son triomphe. Mais le lâche lui abandonne son bouclier & son cheval, prend la fuite, & s'enfonce dans son armée. Crispinus retourna vers les Romains, avec les dépouilles du vaincu, & fut conduit, avec des cris de joie & d'applaudissemens, à la tente des Généraux; qui donnerent à sa modération & à sa valeur les récompenses qui lui étoient dûes.

25. Agésilas, roi de Lacédémone, députa vers ceux de Larisse, ville de Thessalie, Xénoclès & Scythès, pour faire avec eux un traité d'alliance. Les Larisséens, sans aucun sujet, & par un de ces caprices ordinaires à la populace, lorsqu'elle commande, firent mettre en prison les deux ambassadeurs Spartiates. Aussi-tôt les Lacédémoniens crierent à l'attentat; &, pour venger le droit des gens indignement violé, ils voulurent assiéger la ville coupable. « Arrêtez, leur dit Agésilas; je » ne voudrois pas faire la conquête de toute la Thes» salie, aux dépens de la vie de l'un des deux députés; » & je les perdrois certainement tous deux, si je me » rendois à vos desirs. » Il aima donc mieux les racheter, aux conditions qui lui furent imposées. On a trouvé cette action plus digne d'un honnête homme que d'un Général; & l'on s'est trompé. N'étoit-ce pas consulter les véritables intérêts de la patrie, que de commander à sa colere, pour sauver deux citoyens utiles? Plût à Dieu que tous ceux qui commandent, dignes imitateurs de la modération du roi de Lacédémone, sacrifiassent

leurs ressentimens, leurs intérêts même, à la conservation d'un seul homme nécessaire au bien public!
Voyez RETENUE.

MODESTIE.

1. Après la bataille de Chéronée, Philippe, roi de Macédoine, se laissa quelque tems enyvrer par sa prospérité; mais bientôt il fit réflexion sur l'état de son ame; &, pour arrêter les progrès de l'orgueil, il chargea lui-même un de ses esclaves de venir, tous les matins, lui répéter ces paroles, en l'éveillant: « Roi, » leves-toi, & songes que tu es homme. »

2. Quand le prêtre du temple de Jupiter-Ammon déclara le grand Alexandre fils de ce Dieu: « Cela » n'est pas étonnant, dit-il; tous les hommes sont par » nature fils de Jupiter, & les bons le sont d'une ma- » niere plus particuliere par adoption. » Comme depuis l'adulation publioit par-tout qu'il étoit Dieu: « Le som- » meil, dit-il, m'apprend bien que je suis homme. » Au sortir d'une grande maladie, il dit à ceux qui lui prodiguoient ce titre: « Cessez, mes amis; cessez de vous » moquer; la foiblesse de ma santé m'avertit que je suis » mortel, & que je ne dois pas porter mes pensées » trop haut. » Un jour, ayant reçu une grande blessure à la cuisse, il dit à ces mêmes courtisans qui l'environnoient: « Eh bien! le sang que vous voyez vous » paroît-il la liqueur qui coule des blessures des Dieux » immortels? » Il faisoit allusion à ce qu'Homère dit dans l'Iliade, au sujet du sang qui couloit de la blessure que Vénus reçut de Diomède.

3. Après une maladie qui l'avoit conduit aux bords du tombeau, Antigone, roi d'une partie de l'Asie, dit à ses courtisans, comme Alexandre: « Cet accident » n'est point un malheur pour moi; je viens d'appren- » dre à ne point m'enorgueillir, puisque je suis mor- » tel. » Le poëte Hermodon l'ayant appellé, dans quelques vers, *Dieu, fils du Soleil*; « C'est, dit-il, ce que

cet esclave, qui nettoie ma garde-robe, & moi, nous
» avions ignoré jusqu'à ce jour. »

4. Le célèbre Paul-Emile venoit de vaincre Persée, & de soumettre pour toujours à la domination Romaine, la Macédoine, cette patrie d'Alexandre le Grand, & de tant de puissans Monarques. Le modeste conquérant, loin de se laisser enfler d'un vain orgueil, ne s'occupa qu'à faire de sérieuses réflexions sur le caprice de la fortune. Il tendit la main à Persée avec bonté, & le releva; après quoi, prenant avec lui ses fils, ses gendres & les fils des principaux officiers de l'armée, il se retira dans sa tente. Là, il demeura quelque tems recueilli en lui-même, sans proférer une seule parole. Les jeunes-gens, qui l'environnoient, surpris de ce silence profond, attendoient avec respect que Paul-Emile leur parlât. Enfin, le Général, sortant de sa rêverie, leur dit d'un ton grave & sérieux: « Songez, mes en-
» fans, qu'un instant a suffi pour renverser la maison
» d'Alexandre qui étoit parvenu au plus haut degré de
» puissance, & qui avoit assujetti la plus grande partie
» de l'Univers. Nous foulons aux pieds ce thrône jadis
» si florissant; & tous ces Princes, naguère environ-
» nés d'une armée si formidable, sont réduits, en ce
» jour, à recevoir de la main de leurs ennemis un peu
» de grain pour soutenir une vie malheureuse. Après
» un exemple si frapant des caprices de la fortune,
» qui de nous, mes enfans, osera se flater d'une félicité
» constante? Ne vous laissez donc point enyvrer par
» cet orgueil frivole, que la victoire inspire aux jeunes
» cœurs; & songez que le moment de la plus brillante
» prospérité est presque toujours celui que la fortune
» choisit pour nous faire éprouver quelques revers. »

5. Platon, voulant voir les jeux Olympiques, célèbres par un prodigieux concours de toute la Grèce, se rendit à Olympe, où il logea avec des personnes qu'il ne connoissoit pas, & dont il n'étoit pas connu lui-même. Il se les attacha bientôt par ses manieres polies, son caractere plein de douceur, ses discours éloignés de toute affectation & de ce faux air de sagesse, qui fait l'unique mérite de bien des gens. Ces étrangers étoient

charmés de la compagnie d'un homme si aimable. Il ne leur parla ni de Socrate, ni de son académie; seulement il leur dit qu'il s'appelloit *Platon*. Après la célébration des jeux, ils allerent à Athènes où le philosophe les reçut avec cette aimable politesse qui distingue les vrais sages. Alors ses hôtes lui dirent: « Faites-» nous voir, s'il vous plaît, ce disciple de Socrate, qui » porte votre nom, & dont la renommée fait par-tout » tant de bruit. Menez-nous à son école, & présen-» tez-nous à lui, afin que nous retirions quelque fruit » de sa conversation. --- C'est moi-même, » leur répondit Platon, avec un souris modeste. Ces étrangers furent étrangement surpris d'apprendre qu'ils avoient eu, sans le sçavoir, un compagnon de cette espece. Ils comprirent aussi-tôt que tout ce que l'on disoit de Platon étoit encore bien au-dessous du vrai, puisqu'un homme, qui avoit tant de droit de se livrer à l'orgueil, & de vanter son mérite, se piquoit cependant de la modestie la plus rare, & laissoit aux autres le soin de parler de lui.

6. Quelques pêcheurs de l'isle de Co ayant jetté leurs filets dans la mer, des étrangers, qui passoient, acheterent le poisson qui se trouveroit pris, avant même que les filets fussent tirés; mais, au lieu de poisson, il s'y trouva un trépied d'or. Il y eut entre les pêcheurs & les étrangers une grande contestation: l'Oracle les mit d'accord, en déclarant qu'il falloit le donner au plus sage de la Grèce. On l'envoya à Thalès de Milet, qui étoit alors en grande réputation; Thalès, aussi modeste que sage, le renvoya à Bias; Bias à un autre; & ainsi, de main en main, il revint à Thalès, qui le consacra à Thèbes, dans le temple d'Apollon: grand & rare exemple de la modestie des sages du paganisme!

7. Agésilas, le plus grand roi peut-être qui ait honoré Lacédémone, portoit à son comble la modestie, cette vertu si rare dans les Princes; mais autant il étoit modeste, autant il détestoit l'orgueil & l'arrogance dans les autres. Le médecin Ménécrate, ayant réussi dans la cure de quelques maladies désespérées, fut admiré du peuple qui le nomma *Jupiter*. Ce docte personnage,

aussi vain que le sont ordinairement ceux de sa profession, ne fit pas difficulté de se parer lui-même de ce nom. Le monarque Lacédémonien en reçut une Lettre qui commençoit ainsi : « Ménécrate-Jupiter ; au roi Agésilas, Salut. » Le Prince lui récrivit : « Le roi Agé-» silas ; à Ménécrate, Sagesse. »

Ce religieux amour de la modestie s'accrut dans son ame avec l'âge, & l'accompagna jusqu'au tombeau. Près de mourir, il chargea ceux qui l'environnoient d'avoir soin qu'on ne lui fît nulle part aucune statue, & qu'on ne plaçât son portrait dans aucun endroit : « Si j'ai fait, leur dit-il, quelques belles actions, » ce seront les monumens de ma gloire ; mais, si je » n'ai rien fait qui mérite l'estime des hommes, les por-» traits & les statues, ouvrages de vils ouvriers, ne » rendront point ma mémoire illustre. »

8. Quoique Frontin, écrivain célèbre, eût rempli, avec éclat, les premieres dignités de l'Empire, sous le règne de Vespasien, il ne se livra jamais au moindre sentiment d'orgueil ; & il ne se distingua de ses concitoyens que par un grand mérite accompagné d'une rare modestie. Il défendit, par son testament, qu'on lui élevât, après sa mort, aucun monument superbe : » Si j'ai fait de belles actions pendant ma vie, disoit-il, » elles feront plus d'honneur à ma mémoire qu'un vain » tombeau. Si j'ai vécu dans le crime & dans l'oppro-» bre, il n'est pas besoin qu'un magnifique mausolée » éternise ma honte. »

9. Pescennius-Niger ayant été proclamé Empereur, un courtisan voulut réciter devant lui son panégyrique ; mais le Prince ne le souffrit pas. « Faites, si vous » voulez, lui dit-il, l'éloge de Scipion, de Marius, ou » de quelqu'autre ancien capitaine ; mais souvenez-» vous, que louer les vivans, & sur-tout les Empereurs, » c'est s'en moquer, & les prendre pour des sots. »

10. Un flateur ennuyeux, croyant qu'Alfonse V étoit fort avide de louanges, le complimenta, un jour, sur sa noblesse, & lui dit avec emphase : « Sire, vous n'ê-» tes pas simplement Roi comme les autres ; vous êtes » encore frere, neveu & fils de Roi. --- Eh ! mon

» Dieu ! que prouvent tous ces titres, lui répondit le
» sage Monarque ? que je tiens la couronne de mes
» ancêtres, & que je l'ai eue par succession, sans avoir
» rien fait de grand qui me l'ait méritée. »

11. Le célèbre Boileau présenta, un jour, à Louis XIV son Epître sur le Passage du Rhin. Après en avoir écouté la lecture ; « Cela est beau, lui dit le modeste » Monarque ; & je vous louerois davantage, si vous » m'aviez moins loué. » L'Académie Françoise rendoit réguliérement compte à ce Prince des sujets qu'elle proposoit pour les prix. Il y eut une année où elle donna pour sujet, laquelle de toutes les vertus du Roi méritoit la préférence ? Dans cette occasion, on auroit pu la donner à sa modestie ; car ce Prince sage défendit qu'un pareil sujet fût traité.

12. Le grand Gustave-Adolphe, au milieu de ses conquêtes, conservoit des sentimens de modestie & de piété, bien rares dans un conquérant environné de gloire. Etant retourné en Saxe, peu de tems avant la bataille de Lutzen, le peuple le reçut avec des acclamations extraordinaires. Ce Prince, confus de tant d'honneurs, se tourna vers son chapelain Fabrice, & lui dit : » Tout me réussit ; mais je crains bien que Dieu » ne me punisse de la folie du peuple. Ne diroit-on pas » que ces gens me regardent comme leur Divinité ? » Grand Dieu ! tu m'es témoin combien tous ces vains » applaudissemens me déplaisent ! »

13. Charles V, ayant jetté les yeux sur Bertrand Du-Guesclin, pour le créer Connétable de France, le fit entrer dans le palais où tout son conseil étoit assemblé, & lui dit d'un ton de maître : « Du-Guesclin, » prenez mon épée, & l'employez contre les ennemis » de la France. » Du-Guesclin la refusa, s'excusant sur son incapacité, & principalement sur sa naissance qui devoit l'éloigner d'une si haute charge ; mais le Roi lui dit : « Sçachez, messire Bertrand, que n'ai ni frere, ni » cousin, ni neveu, ni baron dans mon royaume, qui » n'obéisse à vous ; &, si quelqu'un y étoit contraire, » il m'irriteroit tellement, qu'il s'en appercevroit. Ainsi, » prenez cet office avec joie ; & je vous en prie. » Alors

ce brave guerrier, ne pouvant résister plus long-tems à la volonté d'un maître qu'il servoit avec zèle & avec courage, prit l'épée, & la tira du fourreau, en disant : » Je ne l'y remettrai jamais, qu'après avoir chassé les » ennemis du royaume. » Il tint, en effet, sa parole.

14. Louis XIV voulut honorer le maréchal Fabert du cordon bleu, sur la fin de l'an 1661 ; mais ce modeste capitaine le refusa, prétendant qu'il ne devoit être porté que par l'ancienne noblesse. Le Monarque, loin d'en être offensé, admira le généreux désintéressement du Maréchal, & lui écrivit lui-même pour exalter son refus : « J'ai un regret très-sensible, lui dit-il, » de voir un homme, qui, par sa valeur & par sa fidé-» lité, est parvenu si dignement aux premieres char-» ges de ma couronne, se priver lui-même de cette nou-» velle marque d'honneur, par un obstacle qui me lie » les mains. Ainsi, ne pouvant rien faire davantage » pour rendre justice à votre vertu, je vous assurerai » du moins, par ces lignes, que ceux à qui je vais dis-» tribuer le collier ne peuvent jamais en recevoir plus » de lustre dans le monde, que le refus, que vous en » faites par un principe si généreux, vous en donne » auprès de moi. »

15. Quand le vicomte de Turenne rendoit compte de ses glorieux exploits, l'admiration de toute l'Europe, on eût dit que rien n'étoit plus simple & plus ordinaire que ses actions, & qu'il n'y avoit eu presqu'aucune part. Le cardinal Mazarin fit faire une relation de la journée de Bléneau. Elle commençoit par le conseil que Turenne avoit donné au maréchal d'Hoquincourt, & dont le mépris avoit causé son entiere défaite. Le Vicomte pria le Ministre d'ôter cet article, avant qu'on l'imprimât, lui représentant que ce Maréchal avoit déja assez de chagrin d'avoir été battu, sans l'augmenter encore par une circonstance si mortifiante. Mais c'étoit au fond pour épargner sa modestie, & fermer la bouche à l'envie. Le Cardinal eut égard à sa priere, & l'article fut supprimé.

16. Louis XIV se promenoit dans les jardins de Versailles, entre Mansard & Le Nostre ; & , regardant

tantôt la façade du château, tantôt la disposition du grand parterre : « Il faut en convenir, leur dit-il ; on ne » sçauroit mieux réussir que vous avez fait l'un & l'au- » tre : tout cela est admirable. » Mansard, naturellement fier & ébloui de sa faveur, goûtoit toute la douceur d'une pareille approbation, lorsque Le Nostre répondit, avec autant d'esprit que de modestie : « Il y a, » Sire, quelque chose encore de plus admirable. --- » Quelque chose de plus admirable, dit le Roi sur- » pris ? --- Oui, Sire ; & c'est de voir le plus grand » Roi du monde s'entretenir avec tant de bonté avec » son maçon & son jardinier. » *Voyez* HUMILITÉ.

MŒURS.

1. CLéanthe, célèbre philosophe, disoit qu'il ne falloit que voir un homme pour connoître ses mœurs. Quelques plaisans, pour mettre le sage en défaut, lui amenerent un homme d'une profession infâme, mais qui, dans sa jeunesse, avoit été élevé durement, & dans des travaux continuels. Cléanthe, voyant donc son visage hâlé, ses mains endurcies & brûlées du soleil, se tut quelque tems, & renvoya cet homme ; mais, l'ayant entendu éternuer, en s'en allant, il dit aussi-tôt : « Je n'en veux pas davantage ; » cet homme est mol & adonné aux plaisirs : on n'é- » ternue pas si facilement, quand on mene une vie » dure & laborieuse. »

2. Les Perses avoient en horreur le mensonge, qui passoit parmi eux pour un vice bas & infamant. Ce qu'ils trouvoient le plus lâche, après le mensonge, c'étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit honteuse, servile, & d'autant plus méprisable, qu'elle portoit à mentir.

3. Lycurgue, voulant réformer sa patrie, commença par bannir de Lacédémone tous les arts superflus ; les poëtes, les sophistes, les sculpteurs, les peintres ; &, s'il conserva les musiciens, c'est que leur art, bien dirigé, lui parut propre à animer le courage. Ensuite,

il partagea également les terres entre tous les citoyens, afin que la grandeur des possessions ne mît point entr'eux de différence. Aussi, quelques années après, revenant d'un long voyage, dans le tems de la moisson, & voyant, dans les campagnes, les gerbes entassées & rangées dans un bel ordre, il dit, en souriant, à ses amis : « Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héri» tage de plusieurs freres qui viennent de faire leurs » partages ? ».

L'argent, ce métal dangereux, qui nourrit les vices, & qui souvent les fait éclorre, étoit inconnu à Sparte : on se servoit d'une monnoie de fer, d'un si grand poids & d'un si bas prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs, pour porter une somme d'environ cinq cens livres, & une chambre entiere pour la serrer.

Pour faire encore plus vivement la guerre à la mollesse & au luxe, & déraciner entiérement l'amour des richesses, Lycurgue institua les repas publics. Afin d'en écarter toute somptuosité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeroient ensemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la loi ; & il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier. En conséquence, tous les convives observoient, avec grand soin, celui qui ne buvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse.

Les tables étoient d'environ quinze personnes ; &, pour y être reçu, il falloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit, par mois, un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement des vivres. On étoit obligé de se trouver à ce festin public ; &, long-tems après, le roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la Reine, sa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfans même se trouvoient à ces repas ; & on les y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. Là, ils entendoient de graves discours sur le gouvernement, & ne voyoient rien qui ne les instruisît.

La conversation s'égayoit souvent par des railleries fines & spirituelles, mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes; &, dès qu'on s'appercevoit qu'elles offensoient quelqu'un, on s'arrêtoit tout court; on les accoutumoit aussi au secret; &, quand un jeune-homme entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte: « Rien de tout ce qui se dit ici ne sort » par-là.

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la sauce noire*, & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la table. Denis le Tyran, s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même; & ce ragoût lui parut détestable. « Je n'en suis pas surpris, dit celui qui l'avoit préparé; l'assaisonnement y » a manqué. --- Et quel assaisonnement, demanda le » Prince? --- La course, la sueur, la fatigue, la faim, » la soif; voilà, ajoûta le cuisinier, ce qui releve ici » tous nos mets. »

L'application la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse & les différens exercices du corps. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art méchanique: Lycurgue avoit voulu que ses citoyens vécussent dans un profond loisir. Les Ilotes, qui étoient une espèce d'esclaves, cultivoient & affermoient les terres des Spartiates. Il y avoit des salles communes, où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât, pour l'ordinaire, sur des matières graves & sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un sel & d'un agrément qui instruisoient & corrigeoient, en divertissant. Les citoyens restoient rarement seuls: on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs chefs. L'amour de la patrie & du bien commun étoit leur passion dominante. Ils ne croyoient point être à eux, mais à leur pays. Pédarète, n'ayant pas eu l'honneur d'être mis au nombre des trois cens notables de la ville, s'en revint chez lui plein de joie, en s'écriant: » Que je suis heureux! Sparte vient de trouver aujour- » d'hui trois cens hommes qui valent mieux que moi! » Tout, dans cette cité fameuse, inspiroit l'amour de la vertu, & la haine du vice; les actions des citoyens,

leurs conversations, & même les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes, nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne devinssent pas vertueux, de la maniere au moins dont le pouvoient être des payens. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude, que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'elles ne rapportassent des mœurs étrangeres, & des coutumes licentieuses, qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de la ville tous les étrangers que la curiosité seule y attiroit, craignant que chacun n'y fit entrer avec lui les défauts & les vices de son pays, & persuadé qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes à la corruption des mœurs, qu'aux malades & aux pestiférés.

A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoient la guerre. Tout tendoit là chez eux; tout respiroit les armes. Leur vie étoit bien plus douce à l'armée qu'à la ville; & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure & austere, qui régnoit à Sparte, étoient un peu relâchés, & qu'on leur laissoit plus de liberté. Chez eux, la premiere loi de la guerre & la plus inviolable étoit de ne jamais fuir, quelque supérieure que fût en nombre l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre, ou de mourir. Cette maxime leur paroissoit si capitale, que, le poëte Archiloque étant venu à Sparte, ils l'obligerent dans le moment même d'en sortir, parce qu'ils apprirent que dans un de ses ouvrages il avoit dit qu'il valoit mieux jetter bas ses armes, que de s'exposer à perdre la vie. Ceux qui avoient pris la fuite dans un combat étoient diffamés pour toujours. Non seulement on les excluoit de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages; & on leur faisoit impunément mille outrages en public.

Ils ne commençoient une action qu'après avoir imploré le secours des Dieux par des prieres publiques : ils combattoient, comme si la Divinité eût été présente ; &, quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il le falloit pour s'assurer la victoire ; après quoi, ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux ni digne de la Grèce, de tailler en piéces des gens qui cédent & qui fuient ; aussi préféroit-on une prompte retraite à la résistance, quand on combattoit avec eux.

4. Minos, que la Fable nous donne pour fils de Jupiter, ayant conquis l'isle de Crète, & plusieurs autres contrées voisines, songea à donner, par de sages loix, une consistance solide aux Etats dont il s'étoit rendu maître par la force des armes. Le but qu'il se proposa fut de rendre ses sujets heureux, en les rendant vertueux. Il écarta de son royaume l'oisiveté, la volupté, le luxe, les délices, sources fécondes de tous les vices. Sçachant que la liberté est regardée comme le plus doux & le plus grand des biens, & qu'elle ne peut subsister sans une parfaite union, il donna tous ses soins à resserrer ses sujets les uns aux autres par les liens les plus étroits.

Il ordonna que tous les enfans fussent nourris & élevés ensemble par troupes & par bandes, afin que, de bonne heure, on leur enseignât les mêmes principes & les mêmes maximes. Leur vie étoit dure & sobre. On les accoutumoit à se passer de peu, à souffrir le chaud & le froid, à marcher dans des endroits rudes & escarpés, à faire entr'eux de petits combats, bande contre bande, à souffrir courageusement les coups qu'ils se portoient l'un à l'autre, & à s'exercer à une sorte de danse qui se faisoit, les armes à la main, afin que, jusqu'à leurs divertissemens, tout ressentît la guerre, & les y formât. On leur faisoit aussi apprendre de certains airs de musique, mais d'une musique mâle & militaire. Ils n'étoient point instruits à monter à cheval, ni à porter des armes pesantes ; mais, en récompense, ils excelloient à tirer de l'arc, & c'étoit-là leur exercice le plus ordinaire. Minos crut devoir établir dans la Crète la communauté des tables & des repas. Outre plusieurs

autres grands avantages qu'il y trouvoit, comme d'introduire dans ses Etats une sorte d'égalité, les riches & les pauvres ayant la même nourriture, d'accoutumer ses sujets à une vie sobre & frugale, de cimenter l'amitié & l'union entre les citoyens par la familiarité & la gaieté qui règnent à la table, il avoit aussi en vue les exercices de la guerre, où les soldats sont obligés de manger ensemble. C'étoit le public qui fournissoit aux dépenses de la table. Des revenus de l'Etat, on en employoit une partie pour ce qui regarde les frais de la religion, & les honoraires des magistrats; l'autre étoit destinée pour les repas communs. Ainsi, femmes, enfans, hommes faits, vieillards, tous étoient nourris au nom & aux dépens de la République.

Après le repas, les vieillards parloient des affaires d'Etat. La conversation rouloit le plus souvent sur l'histoire du pays, sur les actions & les vertus des grands hommes qui s'y étoient distingués par leur courage dans la guerre, ou par leur sagesse dans le gouvernement; & l'on exhortoit les jeunes-gens, qui assistoient à ces sortes d'entretiens, à se proposer ces héros, comme des modèles sur lesquels ils devoient former leurs mœurs, & régler leur conduite.

Un des établissemens de Minos, que Platon admiroit le plus, étoit qu'on inspirât, de bonne heure, aux jeunes-gens un grand respect pour les maximes de l'Etat, pour les coutumes, pour les loix, & qu'on ne leur permît jamais de mettre en question ni de révoquer en doute si elles étoient sagement établies ou non, parce qu'ils devoient les regarder, non comme prescrites & imposées par les hommes, mais comme émanées de la Divinité même. En effet, il avoit eu grand soin d'avertir son peuple que c'étoit Jupiter qui les lui avoit dictées. Il eut la même attention, par rapport aux magistrats & aux personnes âgées, qu'il recommandoit d'honorer d'une maniere particuliere; &, afin que rien ne pût donner atteinte au respect qui leur est dû, il voulut que, si l'on remarquoit en eux quelques défauts, on n'en parlât jamais en présence des jeunes-gens.

5. Les Scythes vivoient dans une grande innocence & une grande simplicité. Tous les arts leur étoient inconnus; mais ils ne connoissoient point non plus les vices. Ils n'avoient point partagé entr'eux les terres: les campagnes étoient cultivées par un certain nombre de citoyens, mais pour un an seulement; après quoi, ils étoient relevés par d'autres qui leur succédoient aux mêmes conditions. Ils n'avoient point de maison, point de demeure fixe. Ils erroient sans cesse de campagne en campagne avec leurs troupeaux. Ils transportoient avec eux leurs femmes & leurs enfans dans des chariots couverts de peaux, qui leur tenoient lieu de maisons. La justice y étoit observée & maintenue par le caractere propre de la nation, non par la contrainte des loix qu'ils ignoroient. Aucun crime parmi eux n'étoit puni plus sévèrement que le vol; car leurs troupeaux, qui faisoient toutes leurs richesses, n'étant jamais renfermés, comment auroient-ils pu subsister, si le vol n'eût été rigoureusement interdit? Ils ne desiroient point l'or & l'argent, comme le reste des hommes; & ces funestes métaux, source de tant de crimes, ils les laissoient cachés dans les entrailles de la terre. Le lait & le miel étoient leur principale nourriture. Ils ne connoissoient point l'usage de la laine & des étoffes; &, pour se défendre des froids violens & continuels de leur climat, ils n'employoient que des peaux de bêtes.

Ce mépris de toutes les commodités de la vie leur avoit donné une droiture de mœurs, qui les empêchoit de jamais rien desirer du bien d'autrui. S'ils faisoient la guerre, c'étoit pour repousser un injuste agresseur, jamais pour acquérir. Un heureux naturel, destitué des secours de l'éducation, leur avoit donné cette modération, cette sagesse où les Grecs n'ont pu parvenir, ni par les établissemens de leurs législateurs, ni par les préceptes de leurs philosophes; & les mœurs d'une nation, qu'ils appelloient *barbare*, étoient préférables à celles de ces peuples cultivés & polis par les arts & par les sciences.

Les peres croyoient, avec raison, laisser à leurs enfans une succession précieuse, en leur laissant la paix &

union entr'eux. Un de leurs Rois, nommé *Scylure*, se voyant près de mourir, fit venir ses enfans, &, leur présentant à tous successivement un faisceau de dards liés fortement ensemble, les exhorta à les rompre. Quelques efforts qu'ils fissent, ils n'en purent venir à bout. Quand le faisceau fut délié, ils rompirent tous les dards sans peine : « Voilà, leur dit-il, l'image de ce que pourra parmi vous la concorde & l'union. » Pour fortifier & étendre ces avantages domestiques, ils y joignoient le secours des amis. L'amitié, chez eux, étoit regardée comme une alliance sacrée & inviolable, qui approchoit beaucoup de celle que la nature a mise entre les freres, & à laquelle on ne pouvoit donner atteinte, sans se rendre coupable d'un grand crime.

6. Les Goths se croyoient nés pour la guerre, & n'étoient curieux que de belles armes. Ils se servoient de piques & de javelots, de flèches, d'épées & de massues : ils combattoient à pied & à cheval, mais plutôt à cheval. Leurs divertissemens consistoient à se disputer le prix de l'adresse & de la force dans le maniment des armes. Ils étoient hardis & vaillans, mais avec prudence ; constans & infatigables dans leurs entreprises ; d'un esprit pénétrant & subtil. Leur extérieur n'avoit rien de rude ni de farouche ; c'étoient de grands corps, bien proportionnés, avec une chevelure blonde, un teint blanc, & une physionomie agréable. Les loix de ces peuples septentrionaux n'étoient point, comme les loix des Romains, chargées d'un détail pointilleux, sujettes à mille changemens divers, & si nombreuses, qu'elles échappent à la mémoire la plus étendue. Elles étoient invariables, simples, courtes, claires, semblables aux ordres d'un pere de famille. La forme de leur législation communiquoit à leurs loix une solidité inébranlable. Elles étoient discutées par le prince & par les principaux personnages de tous les ordres. Rien n'échappoit à tant de regards pénétrans. On pratiquoit avec zèle & avec constance ce que le consentement commun avoit établi. Pour les charges publiques, ces peuples ne connoissoient point les titres purement honorifiques & sans fonctions ; tout étoit en action chez

eux. Dans toutes les villes, & jusques dans les bourgs, étoient des magistrats choisis par le suffrage du peuple, qui rendoient la justice, & faisoient la répartition des tributs. Chacun se marioit dans son ordre: un homme libre ne pouvoit épouser une femme de condition servile, ni un noble une roturiere. Les femmes n'apportoient pour dot que la chasteté & la fécondité. Toute propriété étoit entre les mains des mâles qui étoient le soutien de la patrie. Il n'étoit pas permis à une femme d'épouser un mari plus jeune qu'elle. Les parens avoient la tutelle des mineurs; mais le premier tuteur étoit le Prince. Les transports de propriété, les engagemens, les testamens se faisoient en présence des magistrats, & à la vue du peuple. Les conventions, appuyées de tant de témoins, en étoient plus authentiques; &, le public étant instruit de ce qui appartenoit de droit à chacun, il ne restoit plus de lieu aux chicanes, au stellionat, aux prétentions frauduleuses. Les affaires s'expédioient sans longueurs & sans frais. Pour arrêter la témérité des plaideurs, on les obligeoit de consigner des gages. Le sang des citoyens étoit précieux; on ne le répandoit que pour les grands crimes: les autres s'expioient par argent, ou par la perte de la liberté. Le criminel étoit jugé sans appel par ses pairs. L'adultere étoit puni de la peine la plus sévere: la femme coupable étoit livrée à son mari qui devenoit maître de ses jours. Les enfans, nés d'un crime, n'étoient admis ni au service militaire, ni à la fonction de juges, ni reçus en témoignage. Une veuve avoit le tiers des biens-fonds du défunt, si elle ne se remarioit pas; autrement, elle n'emportoit que le tiers des meubles. Si elle se déclaroit enceinte, on lui donnoit des gardes; & l'enfant né, dix mois après la mort du pere, étoit censé illégitime. Celui qui avoit débauché une fille étoit obligé de l'épouser, si la condition étoit égale; sinon il falloit qu'il la dotât; car une fille deshonorée ne pouvoit se marier sans dot: s'il ne pouvoit la doter, on le faisoit mourir. Les Goths regardoient la pureté des mœurs comme le privilége de leur nation. Ils en étoient si jaloux, que, selon un auteur de ces tems-là, punissant la

forni-

fornication dans leurs compatriotes, ils la pardonnoient aux Romains, comme à des hommes foibles & incapables d'atteindre au même degré de vertu.

7. Jamais peuple n'eut des mœurs plus singulieres que les anciens Germains, long-tems rivaux, & enfin destructeurs de la puissance Romaine. La guerre étoit leur unique passion. Ils étoient toujours armés, soit qu'ils entrassent au conseil, ou qu'ils sacrifiassent dans les temples. Au milieu de leurs assemblées, c'étoit par le choc de leurs armes qu'ils témoignoient leur contentement. Chez eux, celui qui perdoit son bouclier dans le combat étoit regardé comme infâme; & il n'avoit aucun accès, ni dans le conseil public, ni dans les temples.

La premiere fois que l'on armoit un jeune homme; c'étoit une cérémonie publique, que les suffrages de tout le canton rendoient solemnelle. Dans une assemblée générale, quelqu'un des chefs, ou le pere, ou un proche parent, le présentoit; &, du consentement de tous les spectateurs, il lui donnoit le bouclier & la lance. C'étoit-là le premier degré par lequel un jeune citoyen entroit dans la carriere de l'honneur: jusqu'à ce moment, il appartenoit à sa famille; alors, il devenoit membre de l'Etat.

En allant au combat, ces intrépides guerriers échauffoient leur courage par des chansons qui contenoient les éloges des héros de la nation, & des exhortations à combattre, ou à mourir, comme eux, pour la gloire de la patrie. Ce chant militaire étoit, en même tems, pour eux un présage du succès de la bataille; car, selon la grandeur & la nature du son qui résultoit de leurs voix, ils concevoient des craintes ou d'heureuses espérances. On croira sans peine qu'ils n'y mettoient pas beaucoup d'harmonie: un son rude, un murmure rauque, grossi encore & enflé par la répercussion de leurs boucliers qu'ils plaçoient à dessein devant leurs bouches; voilà ce qui charmoit délicieusement leurs oreilles; voilà ce qui leur annonçoit la victoire.

Ils n'avoient point de temples; persuadés, comme les Perses, que c'est avilir la Majesté divine, que de la circon-

scrire dans l'enceinte étroite d'un édifice, & sous un toit ou de lui donner une figure humaine. Ils exerçoient leurs cérémonies de religion dans le plus épais de leurs forêts. Le silence & l'ombre des bois leur formoient des sanctuaires qui les pénétroient d'une religieuse frayeur, & où leur respect étoit d'autant plus grand, que leurs yeux n'étoient frappés d'aucun objet visible. Ils avoient une espece de divination qui leur étoit propre, & qu'ils tiroient de leurs chevaux. On faisoit paître dans les bois sacrés, & l'on nourrissoit, aux dépens du public, des chevaux blancs, que l'on n'assujettissoit à aucun travail qui eût pour objet le service des hommes. Lorsqu'il s'agissoit de consulter par eux les ordres de la Divinité, on les atteloit à un char sacré; &, dans leur marche, *le* prêtre, avec le chef du canton, les accompagnoit, en observant les frémissemens & les hennissemens de ces animaux, comme autant de signes des volontés du ciel. Ils pratiquoient encore une autre maniere de deviner l'évènement des guerres importantes : ils tâchoient de faire quelque prisonnier sur l'ennemi; & ils l'obligeoient ensuite de combattre contre quelqu'un des leurs, armés l'un & l'autre à la mode du pays de chacun. Le succès du combat singulier étoit regardé comme un présage du sort général de la guerre. Ils s'imaginoient aussi que les femmes avoient quelque chose de sacré, de divin, de propre à les rendre les interprètes des volontés du ciel : toujours quelque prétendue prophétesse avoit leur confiance; &, si, par un heureux hazard, l'évènement se trouvoit conforme à ses réponses, ils alloient jusqu'à l'honorer comme déesse.

Ils laissoient en friche la plus grande partie de leur pays. La nécessité les contraignoit d'en cultiver seulement quelque portion, pour avoir du bled; c'étoit-là l'unique tribut qu'ils exigeassent de la terre : point de jardins, point de fruits, aucun soin des prairies. Ils ignoroient jusqu'au nom de l'automne, bien loin d'en connoître les dons. L'hiver, le printems & l'été faisoient le partage de leur année : ils ne s'attachoient pas même assez à la portion de terre qu'ils cultivoient, pour être curieux d'en avoir la propriété. Un champ labouré par

eux, une année, étoit ensuite abandonné au premier occupant, sauf à en aller labourer un autre, lorsque la diminution de leurs provisions les avertissoit du besoin. Cette pratique n'étoit pas chez eux une simple coutume introduite par les mœurs; c'étoit une loi, à l'observation de laquelle les magistrats tenoient la main. Ils la fondoient sur différentes raisons qui partoient toutes de l'amour de la guerre, & de la vue des avantages que procuroit une vie simple & pauvre. Ils disoient que, s'ils permettoient à leurs citoyens de posséder des héritages, ils craignoient que le goût de l'agriculture n'émoussât celui des armes; que l'on ne souhaitât d'étendre ses possessions, ce qui ouvriroit la porte aux injustices des puissans contre les foibles; que l'on ne s'accoutumât à bâtir avec plus de soin & plus d'attention aux commodités; que l'amour de l'argent, source inépuisable de factions & de querelles, ne trouvât entrée dans les cœurs: enfin, ils alléguoient l'avantage de contenir plus aisément le commun du peuple, qui ne pouvoit manquer d'être content de son sort, en le voyant égal à celui des premiers & des grands de la nation.

Leurs bestiaux, petits, maigres, sans beauté, mais en grand nombre, faisoient toute leur richesse. Ou ils n'avoient point d'or ni d'argent, ou ils n'en faisoient aucun cas. Si l'on voyoit chez eux quelque piéce d'argenterie, qui leur eût été donnée en présent dans une ambassade, ou bien envoyée par quelque Prince étranger, jaloux de leur alliance, ils n'en tenoient pas plus de compte que de la vaisselle de terre dont ils usoient communément.

Ils dormoient volontiers jusqu'au jour. Après le sommeil, ils prenoient le bain: au sortir du bain, ils se mettoient à table; leurs mets étoient le lait, le fromage, la chair de leurs bestiaux, & celle du gibier qu'ils tuoient à la chasse. Ils traitoient, dans les repas, les affaires les plus sérieuses; réconciliations entre ennemis, mariages, élection de leurs Princes, ce qui regardoit la paix & la guerre; nul lieu ne leur paroissoit mieux convenir que la table, soit pour ouvrir les cœurs avec franchise,

soit pour élever les esprits à de grandes & de nobl idées, & les pénétrer d'une chaleur toujours heureus ment active. Ce peuple, sans art & sans feintise, n'a voit point alors de secrets. Le lendemain, quand l sommeil avoit dissipé les nuages que les vapeurs bach ques avoient portés au cerveau, on pesoit mûreme les avis libres de la veille. Cette conduite, comme l remarque Tacite, étoit très-sage. Ils délibéroient da le tems où l'on ne pouvoit déguiser ses sentimens, & décidoient, lorsqu'ils pouvoient le moins se tromper.

Ils avoient des maisons dont l'assemblage formoit de bourgades; mais ces bourgades n'étoient point compo sées d'édifices contigus. Chaque maison étoit isolée, & faisoit un tout. Un particulier s'établissoit dans l'endroi qui lui avoit plu, selon que l'attiroit le voisinage d'u bois, d'une fontaine, d'un champ labourable : le ter rein étoit fait pour l'homme; l'homme ne se rendoi point l'esclave des lieux qu'il avoit choisis. Là, il s construisoit un logement, sans y faire entrer ni pierre ni tuiles : il n'y employoit que des piéces de bois cou pées grossièrement, sans aucune attention à l'agrémen ni à la commodité; seulement quelques endroits étoien enduits d'une terre si propre & si brillante, qu'elle imi toit les couleurs de la peinture. Ils creusoient aussi de souterreins qu'ils couvroient d'une grande quantité d fumier; c'étoient pour eux des asyles contre la rigueu du froid, & en même tems, des magasins où ils mettoien leurs grains en sûreté, contre les incursions des enne mis. Ce genre de vie leur paroissoit plus heureux que de tourmenter, sans cesse, par la crainte & par l'espé rance, sa fortune & celle d'autrui : aussi parvinrent-ils à ce rare avantage, de n'avoir pas besoin même de desirs.

Leurs spectacles étoient convenables à leurs inclinations militaires. De jeunes-gens sautoient au travers des amas de lances & d'épées nues, qui présentoient leurs pointes menaçantes; & ils faisoient ainsi preuve de leur agilité & de leur adresse. L'unique salaire d'un badinage si hazardeux étoit le plaisir des spectateurs.

La naissance faisoit leurs Rois; le courage & l'intré-

pidité faisoient leurs chefs. La puissance des premiers n'étoit point arbitraire & sans bornes : ils étoient maîtres des hommes ; les loix étoient maîtresses des Souverains. Les chefs commandoient principalement par leur exemple. Ils marchoient à la tête des troupes : ils combattoient pour la victoire ; les soldats combattoient pour les chefs : c'étoient la confiance & l'admiration qu'ils inspiroient, qui précipitoient les guerriers au milieu des plus grands hazards de la guerre.

Les crimes qui regardoient l'Etat étoient punis, chez eux, avec la derniere sévérité. Les traîtres à la patrie, les déserteurs étoient pendus à des arbres. Les lâches ; ceux qui, dans les combats, avoient pris une fuite honteuse, étoient noyés sous la claie dans des bourbiers fétides. Les crimes, qui n'attaquoient que les particuliers, n'étoient pas traités, à beaucoup près, avec autant de rigueur : le coupable même, dans le cas du meurtre, en étoit quitte pour un certain nombre de chevaux, ou de bestiaux, qui varioit, selon la grandeur de l'offense, & qui se partageoit entre le Roi & la Commune, d'une part, &, de l'autre, l'offensé, ou ceux qui poursuivoient la vengeance de sa mort.

Dans cet Etat heureux, on ne plaisantoit point sur les vices : être corrompu, ou corrompre, ne s'appelloit point le train du siécle. Les bonnes mœurs avoient plus de force parmi ces peuples, que les loix, armées de la puissance, n'en ont ailleurs. La polygamie étoit inconnue. Le mari dotoit sa femme ; mais les présens, qu'il lui faisoit, ne tendoient ni aux délices, ni à la parure, ni au luxe ; c'étoit un attelage de bœufs, un cheval avec sa bride & son mords, un bouclier, une lance & une épée. La femme apportoit réciproquement à son mari quelque piéce d'armure : voilà ce qui formoit entre les époux le lien le plus étroit & le plus sacré. La conduite des femmes Germaines étoit irréprochable. Si pourtant quelqu'une se deshonoroit par un adultere, la peine suivoit de près le crime ; le mari en étoit lui-même le juge & le vengeur. En présence des deux familles, il coupoit les cheveux de sa coupable moitié : il la dépouilloit ; &, après l'avoir chassée de sa maison, il la

traînoit ignominieusement dans toute l'étendue de la bourgade.

Aucune nation n'a jamais porté plus loin les droits & l'exercice de l'hospitalité. Refuser sa maison & sa table à qui que ce fût d'entre les mortels, c'étoit, parmi les Germains, un crime & une espece d'impiété. Tout homme étoit bien venu chez eux, & traité le mieux qu'il étoit possible, selon les facultés de chacun. Lorsqu'elles se trouvoient épuisées, le maître du logis menoit son hôte à la maison la plus voisine, sans aucune invitation préalable ; on l'y recevoit avec une franchise pareille, avec une cordialité aussi aimable. Lorsque l'étranger s'en alloit, s'il demandoit quelque chose qui lui eût plu, c'étoit l'usage de l'en gratifier ; & eux-mêmes, à leur tour, ils demandoient, avec la même simplicité, ce qui pouvoit leur convenir dans son équipage. Ce commerce réciproque de présens leur étoit agréable, sans que les sentimens du cœur y entrassent pour rien. Ils n'exigeoient point de reconnoissance pour ce qu'ils avoient donné, & ne se tenoient point obligés pour ce qu'ils avoient reçu.

MORALE.

1. « NOus ne pouvons pas faire les hommes tels que » nous voudrions, disoit souvent l'empereur » Marc-Aurèle ; il faut donc les supporter tels qu'ils » sont, & tirer d'eux le meilleur parti qu'il est possible. »

2. On demandoit à Thalès un moyen sûr de régler sa conduite. « Ne faites jamais ce que vous blâmez dans » les autres, » répondit ce grand philosophe.

3. Le philosophe Athénodore, après avoir fait admirer long-tems sa profonde sagesse à la cour d'Auguste, demanda à ce Prince la permission de retourner en sa patrie, sous prétexte qu'il étoit trop vieux. Auguste la lui accorda ; mais il le pria de lui laisser, avant de partir, quelque sentence morale, qui pût servir à régler sa conduite : « Je le veux, répondit Athé» nodore ; retenez donc bien cette maxime... Toutes

» les fois que vous serez en colere, répétez en vous-» même les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, » avant de rien faire ni de rien dire. »

4. Caton l'Ancien recommandoit sans cesse aux magistrats d'employer toute la sévérité possible, pour réprimer les désordres qui se commettent dans une République. Son sentiment étoit que rien n'est plus dangereux pour un Etat que la licence des mœurs. « Un » magistrat, disoit-il, qui pourroit réprimer cette peste » de tout bon gouvernement, & ne le feroit pas, se-» roit, à mon avis, digne d'être lapidé. » Tant l'ame austere de ce grand homme supportoit avec peine ce qui s'écartoit de la régle!

5. Une femme vaine & ambitieuse demandoit à Théano, épouse de Pythagore, par quel moyen elle pourroit se rendre illustre? « En filant votre quenouille, » lui répondit-elle, & en prenant soin de votre ménage. »

6. Les grands besoins, disoit le philosophe Favorin, naissent des grands biens; & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on possede. C'est à force de nous travailler, pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misere: tout homme, qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux.

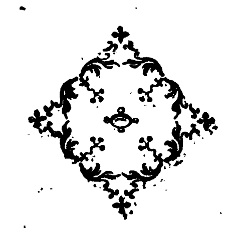
7. Lorsque le philosophe Platon voyoit quelqu'un commettre une mauvaise action, il ne s'arrêtoit point à le blâmer; il rentroit en lui-même, & se disoit intérieurement: « N'ai-je jamais rien fait de semblable? »

8. Un homme, chargé d'un emploi important, demandoit au philosophe Démonax, comment il devoit se conduire: « Parlez peu, lui répondit-il, & écoutez » beaucoup. » *Voyez* MAXIMES. MŒURS. PHILOSOPHIE.

MORTIFICATION.

SAinte Paule, dit S. Jerôme, étendoit des cilices sur la terre la plus dure, & dormoit dessus, si toutefois on peut dire qu'elle dormoit, puisqu'elle passoit

presque toutes les nuits entieres à prier Dieu, accomplissant à la lettre cette parole du Prophète-Roi : « Je » laverai mon lit de mes pleurs ; toutes les nuits, je l'ar- » roserai de mes larmes. » Il sembloit qu'il y en eût une source dans ses yeux. Elle pleuroit, pour de légeres fautes, avec tant d'abondance, qu'on eût cru qu'elle avoit commis les plus grands crimes ; &, lorsque nous l'engagions, avec instance, à ménager un peu sa vue, & à la conserver pour lire l'Ecriture sainte, elle nous répondoit : « Il faut que je défigure ce visage que j'ai co- » loré autrefois avec du fard, contre le commandement » de Dieu. Il faut que j'afflige ce corps qui a joui de » tant de délices. Il faut que je répare, par des pleurs » continuelles, la longueur des ris & des divertisse- » mens. Il faut que la rudesse & la dureté du cilice suc- » cede à la mollesse des toiles fines, & à la magnifi- » cence des belles soies. Autrefois, je voulois plaire » à mon mari & au monde ; maintenant, je veux plaire » à Jesus-Christ. » *Voyez* AUSTÉRITÉ.





NAIVETÉ.

1. ARISTAGORAS de Milet, ayant engagé les Ioniens dans une révolte contre le roi des Perses, parcourut toutes les principales villes de la Grèce, pour engager les peuples à secourir ses compatriotes. Il vint à Lacédémone, & pria Cléomène, qui étoit pour lors sur le thrône, de lui donner audience. D'abord le monarque Spartiate refusa d'entrer dans la confédération, & commanda au plénipotentiaire d'Ionie de sortir de Sparte avant le coucher du soleil. Aristagoras ne se rebuta point. Il suivit Cléomène jusques dans sa maison, & employa une autre voie pour se le rendre favorable; ce fut celle des présens. Il commença par lui offrir dix talens, c'est-à-dire, près de dix mille écus; &, allant toujours en augmentant, il poussa ses offres jusqu'à cinquante talens. Gorgo, fille du Roi, âgée pour lors de huit ou neuf ans, & que son pere n'avoit pas voulu faire sortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant si jeune, s'écria, lorsqu'elle entendit toutes ces propositions: « Fuyez, mon » pere, fuyez: ce petit étranger vous corrompra. » Cléomène se mit à rire de la naïveté de sa fille, & se retira en effet.

Un jour cette même Princesse, voyant un étranger qui se faisoit chausser par un domestique, dit à Cléomène: « Comment? mon pere, cet étranger n'a donc » point des mains! »

Une autre fois, son pere lui ayant recommandé de bien recevoir un étranger de ses amis, & de lui donner une certaine quantité de bled, parce que cet homme lui avoit appris un secret pour rendre le vin plus doux: « Le beau secret! mon pere, répondit-elle, » qui nous fera boire plus de vin, & nous rendra plus » délicats, & moins sobres! »

2. Le duc de Rispernon étoit sujet à beaucoup de distractions: ses naïvetés passoient en proverbe. A

l'âge de dix-huit ans, il écrivit à son pere une lettre s[ur] laquelle il mit cette adresse : « A monsieur mon pere » mari de madame ma mere, demeurant chez nous. » Il sortoit du collége des Jésuites ; il demanda à ses parens où il avoit fait ses études ? Une fois il pria un astronome de lui dire ce que devenoient les vieilles lunes, quand il y en avoit de nouvelles. Se trouvant un jour dans une compagnie de chasseurs, où l'on parloit avec éloge de la meute du Roi, il demanda si les chiens du Monarque alloient à pied à la chasse ? Un homme lui racontoit la mort de Jules-César assassiné dans le Sénat. « Mais pourquoi, dit-il, cet Empereur » est-il mort sans sacremens ? Il y a tant de prêtres à » Rome. Assurément, quoi qu'on en dise, il n'étoit » Chrétien que de nom. » On vantoit en sa présence l'admirable éloquence de Cicéron : « Oh ! cela n'est » pas surprenant, dit-il ; il a sans doute étudié chez » les Jésuites. » Une dame lui disoit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans. « Votre mere en a-t-elle eu, lui » demanda-t-il ? Ne seriez-vous point stérile de race ? » Il alla de Toulon à Tours, où il devoit épouser une très-riche héritiere ; il avoit mis sur ses tablettes en gros caractères : « Mémoires pour me faire souvenir » que je dois me marier à Tours. » En parlant d'une tempête sur mer, il dit que le vaisseau qu'il montoit prit le mords aux dents. Il racontoit un combat naval : il dit qu'il resta plus de trente galères sur le carreau.

Un écolier, voulant voir s'il avoit bonne grace à dormir, se regardoit dans son miroir les yeux fermés.

Un homme, ayant une cruche d'excellent vin, la cacheta. Son valet fit un trou par-dessous, & buvoit le vin. Le maître, ayant décacheté la cruche, fut fort surpris de voir son vin diminué, sans en pouvoir deviner la cause. Quelqu'un lui dit qu'on devoit l'avoir tiré par-dessous. « Eh ! gros sot, reprit le maître, ce n'est » pas par-dessous qu'il manque, c'est par-dessus. »

Une autre personne étant allée voir un de ses amis malade, celui-ci ne lui répondit rien. « J'espere, dit » l'autre, que je serai aussi malade quelque jour, & je » ne vous répondrai pas non plus. »

Il y avoit deux freres jumeaux, dont l'un vint à mourir : un écolier, rencontrant celui qui avoit survécu à son frere, lui demanda lequel de lui ou de son frere étoit mort ?

Une dame de qualité, voyant la pompe funèbre de son mari, s'écria : « Ah ! que le pauvre défunt seroit » aise de voir cela, lui qui aimoit tant les cérémonies ! »

Un concert de musique ne s'exécutoit pas bien. Le musicien dit que c'étoit parce que le clavecin étoit trop bas. « Eh bien ! dit un homme de conseil, il n'y a » qu'à le mettre sur cette table qui est plus haute. »

Un homme, faisant un inventaire, décrivit ainsi une tapisserie de Flandres : « *Item*, une tapisserie à person» nages de bêtes. »

Un bon moine, chargé de faire le catalogue d'une bibliotheque, & rencontrant un livre hébreu, écrivit : » Plus, un livre dont le commencement est à la fin. »

Le gouverneur d'une certaine ville répondit à son cuisinier, qui lui demandoit comment il vouloit qu'il accommodât un canard : « Faites-m'en du bœuf à la » mode. » Il acheta un tombeau, & dit qu'il ne vouloit pas qu'on y mît ames vivantes que celles de sa famille. Il étoit d'une cotterie où l'on donna un repas sans l'inviter ; piqué de ce mépris : « Oh ! je m'en » vengerai, dit-il ; je vais donner un grand repas où » je serai tout seul. » Voyant un jour dans sa bassecour un amas d'ordures, il se fâcha qu'on ne les fit pas ôter. Un domestique s'excusant sur la difficulté de trouver des charretiers : « Que ne faites-vous, dit-il, une » fosse à côté où l'on enterreroit les ordures ? --- Mais, » Monsieur, où mettroit-on la terre qu'on tireroit de » la fosse ? --- Eh ! grand sot, faites la fosse si grande » que tout y puisse entrer. »

Dans un souper, qui fut poussé bien avant dans la nuit, on demanda à un Suisse quelle heure il étoit ? Il tire sa montre, & voit qu'il est plus de minuit. » Oh ! oh ! messieurs, dit-il, il est déja demain. »

Cléon dit à son valet un matin : « Regardes par la » fenêtre s'il est jour. » Le valet lui vint dire : « Mon» sieur, je ne vois point de jour. --- Animal, reprit

» Cléon, prends la chandelle, afin que tu voies si le » jour se leve. » Le comte de *** lui dit : « Je viens » de dîner avec un poëte qui nous a régalé au dessert » d'une excellente épigramme. » Aussi-tôt Cléon fait venir son cuisinier : « D'où vient donc, lui dit-il, ne » m'as-tu pas encore fait manger des épigrammes ? »

3. Les rapides changemens que les fameux billets de banque opérerent dans les fortunes des citoyens, au commencement de ce règne, donnerent lieu à des scènes plaisantes & naïves, qui peuvent ici trouver leur place. Un particulier de basse naissance, ayant pour toute ressource une somme de dix mille livres en billets d'Etat, les employa en actions de la premiere main. Il les fit travailler avec tant de succès, qu'en moins de trois mois, il se vit en état d'avoir un équipage. C'est ce qu'il souhaitoit depuis long-tems. Pour satisfaire sa vanité, il court chez un fameux carrossier, pour commander un carrosse des plus beaux. « Dans » quel goût le voulez-vous, monsieur, demanda le » carrossier ? Le doublera-t-on de velours cramoisi ? Y » mettra-t-on des crépines d'or & d'argent ? --- Oui, » oui, de l'or, de l'argent, du velours cramoisi ; n'importe : vous ne sçauriez le faire trop beau ; » & tirant en même tems quatre mille livres en billets de banque : « Tenez, mon ami, ajoûta-t-il, voilà des » arrhes ; je m'appelle un tel, & je demeure dans » telle rue. Je vous recommande de me le faire livrer » le plus promptement que vous pourrez. Adieu. » En disant ces mots, il disparoît. Le carrossier court après lui : « Monsieur, lui crie-t-il, monsieur, quelles » armes voulez-vous ? --- Toutes des plus belles, mon » ami, toutes des plus belles ; » puis il poursuit son chemin.

Un autre favori de la fortune, devenu millionaire par les mêmes voies, invita quinze ou vingt personnes à dîner chez lui. Etant rentré sur les dix heures du matin dans son nouvel hôtel, il dit à sa femme : « Qu'on » prépare vingt couverts. --- Comment ! vingt cou» verts, reprit la femme ? Où voulez-vous que je les » prenne ? --- Vous voilà bien embarrassée, ma mie ;

» donnez toujours vos ordres pour notre dîner, & j'au» rai soin du reste. » Tandis que l'on travaille au festin, il monte dans son carrosse de nouvelle emplette, & va chez un orfévre pour acheter de la vaisselle d'argent. L'orfévre lui ouvre ses armoires, & le prie de voir ce qui l'accommodera. Comme il falloit quelque tems pour lui étaler sa marchandise, notre homme s'impatientant, & croyant n'avoir pas le tems d'examiner piéce à piéce, lui dit brusquement : « Com» bien voulez-vous me vendre toute votre boutique ? --- Mais, monsieur, reprit le marchand, vous n'y » pensez pas, avec votre permission. --- Eh ! mon » Dieu ! que de raisonnemens ! En un mot, qu'est-ce » que tout cela vaut ? » L'orfévre, après avoir vu son livre, lui dit en conscience qu'il ne pouvoit pas la lui donner à moins de quarante mille écus, & que c'étoit le dernier mot. « Eh ! que de façons, monsieur, pour » si peu de choses ? » &, tirant en même tems les cent vingt mille livres en billets. « Tenez, monsieur, êtes» vous content ? Allons, dépêchons ; emballez-moi » au plutôt cette argenterie, & qu'on m'aille chercher » quatre ou cinq fiacres. » Ses ordres furent exécutés si promptement, qu'à midi la vaisselle arriva. On la déballe ; on met le service ; &, tous les convives arrivés, on se place à table. Le maître ayant apperçu que les sucriers & les poivrieres n'étoient que de fayance, s'emporta fort contre l'ordonnateur de son repas. « Qu'est» ce que cela signifie ? Il me semble que mon buffet » doit être assez bien garni, pour que l'on me serve » tout en vaisselle d'argent. --- Eh ! vraiment, mon» sieur, repliqua l'officier, ce n'est pas ma faute ; » mais plutôt la vôtre : apparemment que vous avez » pris pour des sucriers & des poivrieres, les navettes » & les encensoirs que vous avez achetés. »

Un ex-laquais, devenu plus riche que son maître, lui acheta toute sa maison avec des billets de banque. Les deux ou trois premiers jours de sa nouvelle fortune furent employés à courir les rues pour le plaisir de la nouveauté. Il se fait conduire enfin dans la rue Quinquempoix, où étoit le bureau de la banque, &

ordonne à ses gens & à son cocher de l'attendre dans la rue Bourg-l'Abbé. Les laquais entrent dans un cabaret : pour lui, après avoir acheté ou vendu quelques actions, il se met en chemin pour regagner son équipage. La pluie survenant, il court de toute sa force ; &, oubliant dans l'instant qu'il est le maître du carrosse, il monte par habitude derriere. Son cocher s'en étant apperçu, lui crie : « Eh ! monsieur, à quoi » pensez-vous ? --- Ne vois-tu pas, maraut, reprit le maître, en descendant, » que je ne l'ai fait que pour » voir par moi-même, combien il y peut tenir à-peu-» près de laquais ; car il m'en faut encore au moins » deux ? »

Une blanchisseuse, à l'insçu de son mari qui étoit cocher, ayant gagné quelqu'argent à force de travail, avoit engagé un agent de change à lui faire avoir des premieres soumissions. Ce fonds ayant produit cent mille écus, cette femme ne put taire plus long-tems sa fortune à son époux. Cet homme, transporté de joie, court chez son maître, pour lui demander son congé. Comme il entroit, un ami du maître lui dit : « Mon » pauvre La Tulipe, fais-moi le plaisir de me cher-» cher un bon cocher. --- Ah ! monsieur, répondit » La Tulipe, je suis dans le même embarras que vous ; » car je pense actuellement à en chercher un pour moi, » tel que vous le demandez ; & charité bien ordon-» née commence par soi-même. Charlotte, ma femme, » vient de gagner plus de cent mille écus à la banque ; » je n'en puis douter ; je les ai vus, & je venois, tout » hors d'haleine, prier mon maître de se pourvoir ail-» leurs. Je vais lui annoncer cette nouvelle. Adieu, » monsieur. »

Un monsieur de la Verdure, qui avoit troqué sa livrée pour un habit en broderie, jugea à propos d'emballer sa seigneurie dans un carrosse qu'il avoit acheté depuis peu. Il étoit devenu riche actionnaire : cette circonstance suffit, pour ne point lui chicaner son équipage. Il avoit pris à son service un cocher de bonne mine, & deux grands laquais fort bien faits ; car il s'y connoissoit. Ce cocher, aussi insolent que ce

ui de quelque grand ſeigneur, voulut couper la file d'une ſuite de carroſſes ; mais, n'ayant pu gagner la tête des autres chevaux, par l'adreſſe du cocher à qui il vouloit faire cet affront, ils prirent bientôt querelle enſemble ; ce qui fut accompagné, de part & d'autre, de coups de fouet redoublés. L'actionnaire exlaquais mettant la tête hors de la portiere : « Coquin, cria-t-il au cocher adverſaire, » veux-tu me donner » la peine de deſcendre, pour t'appliquer vingt coups » de canne ? » A peine eut-il prononcé le mot de canne, qu'un officier qui avoit été juſqu'alors tranquille ſpectateur du différend, ſaute de ſon carroſſe, & oblige le menaçant de mettre pied à terre. Celui-ci fit d'abord bonne contenance ; mais, quand il vit ſon homme mettre l'épée à la main, il fut ſi épouvanté, qu'il prit la fuite, en criant de toute ſa force : « A moi la li» vrée ! à moi la livrée ! »

Ces fortunes ſoudaines étonnerent ceux-mêmes qui les avoient faites. Des gens, nés & nourris dans la miſere, devenus tout-à-coup exceſſivement riches, ne pouvoient ſe familiariſer avec leurs millions. Quelques-uns en moururent de ſurpriſe, d'autres de joie; & pluſieurs, à force de calculer, en perdirent la raiſon. Les femmes ſur-tout d'un certain étage, l'eurent entiérement dérangée. Comme elles ſont perſuadées que le bien ſeul fait preſque la différence des conditions, elles crurent qu'avec un équipage de ducheſſe, & un certain air de confiance, on devenoit tout-à-coup femme de qualité. Une de ces femmes fortunées alla ſe nicher, un jour, dans une des premieres loges de la comédie, avec trois petites filles qui l'appelloient ſa mere. Comme elle étoit ſuperbement miſe, elle fixa tous les regards. On ſe demandoit qui ce pouvoit être ? mais en vain ; c'étoit la premiere fois qu'on la voyoit au ſpectacle. Quand on eut baiſſé la toile ; elle attendit que la foule fût écoulée ; après quoi, elle quitta ſa loge avec ſes enfans pour aller regagner ſon équipage. Quelques petits-maîtres, qui vouloient la connoître, & la voir de près, l'avoient ſuivie juſqu'à la porte. Quelle fut leur ſurpriſe, quand ils l'entendi-

rent appeller ses gens du ton le plus grossier? Elle ne fut pas plutôt montée dans une berline, aussi superbe que celle d'un ambassadeur, qu'un des laquais de sa suite lui demanda : « Où madame souhaite-t-elle qu'on » la conduise? --- Cheus nous, répondit-elle d'une voix aigre & haute, » cheus nous. » Aussi-tôt toute la livrée étrangere répéta comme par écho : *Cheus nous, cheus nous !* « Quelqu'un de vous autres, dit un des petits-maîtres, » connoît-il cette dame? --- » Comment ! si nous la connoissons ! C'est une blan- » chisseuse en linge fin, qui s'est laissé tomber du qua- » trieme étage dans un carrosse; sans se blesser? »

Croiroit-on que, dans ce tems de merveilles, un bossu trouva le secret de gagner une somme considérable avec sa bosse, qui alloit en pente douce, à-peu-près comme un pupitre? Cet homme, après avoir long-tems refléchi sur les moyens de tirer parti de son infirmité, s'avisa de la faire servir en guise de bureau portatif: en effet, il l'offroit de si bonne grace aux actionnaires qui cherchoient quelque lieu propre pour écrire ou pour signer, que l'on n'en fit point de façon. Sa bosse lui rapporta plus de cinquante mille livres. Ne pourroit-on pas lui appliquer ce passage : *Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores?*

Cependant ces phénomènes trouvoient des incrédules. Un Parisien écrivit à son ami, retiré en Gascogne, que M. son frere avoit gagné des sommes immenses : « A d'autres ! récrivit le Provincial, quand » je le verrai, je le croirai. » Cet ami, étant allé voir le frere de cet incrédule, lui montra la lettre qu'il en avoit reçue. « Ah ! pour le coup, dit le frere action- » naire, j'ai un moyen sûr pour le détromper; je lui » enverrai, par le premier ordinaire, deux ou trois mil- » lions en billets de banque, dont je ne sçais que faire : » & nous verrons qui des deux a tort ou raison. » Il le fit, comme il l'avoit promis; encore eut-il bien de la peine à faire revenir son frere de son préjugé : il ne crut la réalité de ce prodige qu'après avoir acheté de ce papier deux ou trois grandes seigneuries qui environnoient une petite terre dans laquelle il vivoit.

Ce fut

Ce fut aussi dans le tems du systême que le célèbre abbé Terrasson, lié de l'amitié la plus étroite avec des personnes d'un crédit supérieur, donna la scène naïve d'un homme désintéressé, devenu tout-à-coup trop opulent. Toute son ambition se tourna aussi-tôt à rendre sensibles des principes qui, étendant les richesses par leur circulation, bannissent l'oisiveté & l'avarice, deux fléaux pernicieux à la société. Ce fut-là tout l'empire que l'abondance prit sur lui. Il ne pouvoit s'accoutumer à être ce qu'on appelle *riche*. Il se demandoit quelquefois à lui-même des besoins, des goûts nouveaux, & il ne lui en étoit point venu. Enfin il désespéroit d'en acquérir, lorsque ce superflu s'évanouit presqu'entiérement. « Me voilà tiré d'affaire, dit-il alors; je revivrai de peu, cela m'est plus commode. » Durant le cours de cette opulence passagere, comme il traversoit Paris en carrosse, il apperçut un de ses amis à pied. Il fit arrêter, & l'invita à monter dans sa voiture. « Quoi ! lui dit son ami en plaisantant, vous me reconnoissez encore dans votre grande fortune ? --- Oh ! lui répondit l'abbé sur le même ton, je vous réponds de moi jusqu'à deux millions. »

4. Frédéric Moul travailloit à traduire Libanius, lorsqu'on vint lui dire que sa femme, qui languissoit depuis quelque tems, étoit bien malade, & qu'elle vouloit lui parler : « Un instant, un instant, je n'ai plus que deux périodes à traduire, & puis j'y cours. » Un second commissionnaire vient lui annoncer qu'elle est à l'extrémité. « Je n'ai plus que deux mots, j'y vole. » Un moment après, on lui rapporte qu'elle vient de rendre l'ame. « Hélas ! j'en suis très-marri, s'écrie le tranquille époux; c'étoit la meilleure femme du monde. » Après cette courte oraison funébre, il continua son travail.

5. Un jeune homme, à qui Corneille avoit accordé sa fille en mariage, étant, par le triste état de ses affaires, obligé d'y renoncer, vient le matin chez le pere, pour retirer sa parole; perce jusques dans son cabinet, & lui expose les motifs de sa conduite. « Eh! mon-

» sieur, réplique Corneille, ne pouvez-vous, sans
» m'interrompre, parler de tout cela à ma femme?
» Montez chez elle, je n'entends rien à toutes ces
» affaires. »

Ceci rappelle la naïve indifférence du sçavant Budé. Un domestique court, tout effrayé, dans le cabinet de ce littérateur, lui dire que le feu est à sa maison. « Eh bien! lui répondit-il, avertissez ma femme; vous » sçavez bien que je ne me mêle pas du ménage. »

6. Brueys, auteur du *Grondeur* & de l'*Avocat Patelin*, avoit la vue si mauvaise, qu'il mangeoit avec des lunettes. Louis XIV, qui l'aimoit, lui demanda, un jour, comment il se trouvoit de ses yeux? « Sire, » répondit Brueys, mon neveu dit que je vois un peu » mieux. »

7. Racine ayant un jour mené La Fontaine, son ami, à Ténèbres, & s'appercevant que l'Office lui paroissoit long, lui donna, pour l'occuper, un volume de la Bible, qui contenoit les petits Prophètes. Il tombe sur la priere des Juifs dans Baruch, & ne pouvant se lasser de l'admirer, il disoit à Racine : « Quel » beau génie que Baruch! Qui étoit-il? » Le lendemain & plusieurs jours suivans, lorsqu'il rencontroit dans la rue quelque personne de sa connoissance; après les complimens ordinaires, il élevoit sa voix pour dire : « Avez-vous lu Baruch? Oh! que c'étoit un » beau génie. »

Un jour il vint trop tard à l'Académie; &, suivant l'usage, il ne devoit pas avoir part aux jettons de cette séance. Les Académiciens, qui l'aimoient tous, dirent, d'un commun accord, qu'il falloit, en sa faveur, faire une exception à la règle : « Non, messieurs, » leur dit-il, cela ne seroit pas juste. Je suis venu trop » tard, c'est ma faute. » Etant à table chez un de ses amis, il s'ennuie de la conversation, & se leve. On lui demande où il va? Il répond : « A l'académie. » On lui représente qu'il n'est encore que deux heures : « Je » le sçais bien, dit-il; aussi je prendrai le plus long. »

8. Un vieux magistrat, qui n'avoit jamais été à la comédie, s'y laissa entraîner par une compagnie, à

cause de l'assurance qu'elle lui donna qu'il verroit jouer l'*Andromaque* de Racine. Il fut très-attentif au spectacle, qui finissoit par *Les Plaideurs*. En sortant, il trouva l'auteur, & lui dit : « Je suis, monsieur, très-» content de votre *Andromaque*, c'est une jolie piéce ; » je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaiement. » J'avois d'abord eu quelque envie de pleurer ; mais » la vue des petits chiens m'a fait rire. » Le bonhomme s'étoit imaginé que tout ce qu'il avoit vu représenter sur le théatre étoit *Andromaque*.

9. Un des parens de Boileau, à qui ce poëte avoit fait présent de ses Œuvres, lui dit, après les avoir lues : « Pourquoi, mon cousin, tout n'est-il pas de » vous, dans vos ouvrages ? J'y ai trouvé deux Let-» tres à monsieur de Vivonne, dont l'une est de Bal-» zac, & l'autre de Voiture. »

Un homme, des plus distingués de la cour, lui demanda par quelle raison il avoit fait un traité sur le *sublimé*. Il n'avoit fait qu'ouvrir le volume de ses Œuvres, dont Boileau lui avoit fait présent, & ayant lu *sublimé* pour *sublime*, il ne pouvoit comprendre qu'un poëte eût écrit sur un tel sujet.

Boileau, allant toucher sa pension au thrésor royal, remit son ordonnance à un commis, qui, y lisant ces paroles : « La pension que nous avons accordée à » Boileau, à cause de la satisfaction que ses ouvrages » nous ont donnée, » il lui demanda de quelle espece étoient ses ouvrages ? « De maçonnerie, répondit-il, » je suis un architecte. »

10. Des bouchers porterent des plaintes à un juge de ce qu'on n'amenoit point de veaux. Le juge, homme simple, prononça le décret suivant : « Sur la plainte » à nous faite par les bouchers, dans laquelle ils ont » allégué qu'il n'y avoit point de veaux au marché, » nous avons ordonné que nous nous y transporte-» rions. » Quelque tems après, il condamna un voleur aux galeres. A peine eut-il prononcé ce jugement, que, faisant réflexion sur la fatigue que ce criminel, qui étoit d'une complexion délicate, essuyeroit dans le chemin, il opina, touché de compassion, qu'il se-

roit pendu, pour lui épargner les peines & les dangers du voyage.

11. Louis XIV, passant par Reims, fut harangué par le maire, qui lui présenta des bouteilles de vin, des poires de rousselet séches, en lui disant: « Nous ap» portons à Votre Majesté notre vin, nos poires & » nos cœurs; c'est tout ce que nous avons de meil» leur dans notre ville. » Le Monarque lui frappa sur l'épaule, d'un air de satisfaction: « Voilà, voilà, lui » dit-il, comme j'aime les harangues. »

12. Le prince de Condé arrêta un orateur d'une petite ville au milieu de son discours, en lui disant: » Qui êtes-vous? --- Monseigneur, lui répondit le » harangueur, je suis le second Consul de la ville. --- » Eh! pourquoi le premier s'est-il dispensé de me » rendre le devoir que vous remplissez? --- Que Vo» tre Altesse ait la bonté de l'excuser; il en a une rai» son indispensable, c'est qu'il mourut hier. » Alors le Prince ordonna à ce Consul de continuer.

13. Charles-Quint, allant voir le cloître des Dominicains à Vienne, en Autriche, rencontra sur son chemin un paysan portant un cochon de lait, qui par ses cris incommodoit beaucoup l'Empereur. Ce Prince, ne pouvant plus les souffrir, dit enfin au rustique: « Mon » ami, n'as-tu jamais appris à faire taire un cochon? » Ce pauvre homme lui répondit ingénument, qu'il n'en sçavoit pas le moyen, & qu'il seroit charmé de l'apprendre. L'Empereur lui dit: « Prens-le par la queue; » & tu verras qu'il ne criera plus. » Le paysan, voyant qu'il avoit raison: « Ma foi, monsieur, lui dit-il, il » faut bien que vous ayez appris votre métier plus » long-tems que moi, puisque vous l'entendez mieux. » Ce trait naïf fit rire l'Empereur & tous ceux de sa suite.

14. M. Bontems avoit placé à l'une des portes du Parc de Versailles, un Suisse avec ordre de ne laisser entrer personne. Louis XIV se présenta; mais le Suisse lui opposa une barriere invincible. On avoit beau lui crier: Ne voyez-vous pas que c'est le Roi? « Moi » le voir bien, répondoit-il, mais lui n'entrir point;

» Bontems l'a défendu. » Il fallut aller chercher M. Bontems pour faire entrer le Roi.

15. Au siége de Namur, en 1692, un boulet de canon emporta la tête à l'un des Suisses de l'armée Françoise, qui montoient la tranchée. Un autre Suisse, son camarade, qui étoit auprès de lui, se mit à rire de toute sa force, en disant : « Ho ! ho ! cela est plaisant. Il reviendra sans tête au camp. »

16. Un capitaine Suisse faisoit enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts & les mourans. On lui représente que quelques-uns des enterrés respiroient encore, & ne demandoient qu'à vivre. « Bon ! bon ! » dit-il, si on vouloit les écouter, il n'y en auroit pas » un de mort. »

17. Il y avoit à la ménagerie de Versailles un fort beau dromadaire. Cet animal, transporté dans une terre étrangere, languissoit loin de son climat, beaucoup plus chaud que le nôtre. Pour ranimer sa chaleur presqu'éteinte, on ordonna de lui donner par jour quatre bouteilles de bon vin, avec du pain. Le soin du malade fut confié à un Suisse de la ménagerie, qui étoit exact à lui faire avaler l'ordonnance, dont il se seroit très-bien accommodé. Cependant, malgré son attention scrupuleuse, l'animal dépérissoit de jour en jour, & l'affaissement général de tous ses membres annonçoit une mort prochaine. Alors le bon Suisse alla, d'un air suppliant, solliciter une récompense des soins qu'il avoit rendus au moribond. « Eh ! que voulez-vous, » lui demanda le Roi ? --- » Sire, la survivance du » dromadaire. » Le Roi rit beaucoup de cette requête naïve, qui fut sur le champ appointée. »

18. Louis XIV dit à un Suisse, que M. Bontems avoit posté à Marly : « Il me semble que tu es bien » yvre. --- Je vous l'avoue, Sire, dit-il ; mais je vous » supplie de ne le pas dire à Bontems : il me chasse» roit. »

19. Madame de Montespan, qui venoit de succéder à la duchesse de la Vallière, dans le cœur de Louis XIV, alla voir une de ses amies qu'elle ne trouva point. Elle recommanda bien au Suisse de dire à la dame de logis,

qu'elle étoit venue pour la voir : « Me connois-tu bien, » lui dit-elle. --- » Oh! fraiment oui, mon dame, ré» pondit-il ; Fous l'y avoir achety la charche de mon» dame la Falliere. »

20. Un valet fort simple fut chargé par son maître de porter à son ami deux belles figues avec une lettre : il mangea une des figues en chemin ; ensorte que l'ami, instruit par la lettre qu'il y en avoit deux, lui demanda l'autre. Le valet lui dit qu'il l'avoit mangée. « Comment donc as-tu fait, » lui demanda cet ami ? Le valet prit la figue qui restoit, & l'avalant : » J'ai fait comme cela, » répondit-il.

21. Un Suisse menoit un fort beau chien de chasse. Un Gascon s'écria : « Ah ! quel beau chien ! --- Ce » n'est pas un chien, dit le Suisse. --- Cadédis, c'est » donc une chienne ? --- Non, ce n'est pas une » chienne. --- Eh ! palsambleu, quel animal est-ce » donc ? --- Pauvre homme, ne voyez-vous pas que » c'est un braque ? » (espece de chien.)

22. Un Gascon, qui n'étoit jamais venu à Paris, & qui venoit de quitter l'habit de paysan pour porter celui de livrée, se trouva avec son maître dans une occasion, où ce monsieur, accompagné de plusieurs gentilshommes, après plusieurs civilités, avoit été obligé de passer le premier dans une maison. Le nouveau débarqué, croyant qu'il étoit de son devoir de suivre son maître, pensa culbuter toute la compagnie pour aller à sa suite. Etant de retour au logis, le maître lui fit une sévere réprimande, & lui dit, que dans une pareille circonstance, il ne s'avisât pas de passer, que tous les honnêtes gens ne fussent entrés. Quelque tems après, son maître allant à la rue S. Jacques, par le Pont-Notre-Dame, & se trouvant devant l'église de S. Yves, regarda par hazard derriere lui pour voir si son laquais le suivoit ; &, ne l'appercevant pas, il crut qu'il s'étoit égaré, ce qui le fit retourner sur ses pas, pour sçavoir ce qu'il étoit devenu. Surpris de le trouver au coin du Petit-Châtelet, son chapeau sous son bras, il lui dit en colere : « Maraut ! à quoi t'a» muses-tu ? & pourquoi ne me suis-tu pas ? » Lui qui

avoit pris le Petit-Châtelet pour une porte de maison ordinaire, repliqua à son maître : « Je n'ai eu garde, » monsieur, de vous suivre, comme vous me l'avez » ordonné, que tous ces honnêtes gens ne fussent » entrés. »

23. Un célèbre menteur, qui prenoit plaisir à débiter des aventures extraordinaires & romanesques, avoit fait présent d'une culotte à son valet Jean, afin qu'il confirmât dans le besoin toutes les merveilles qu'il raconteroit. Etant un jour dans une compagnie nombreuse, il dit que, dans un de ses voyages, un vent, qui s'éleva tout-à-coup, enleva le carrosse où il étoit, & les six chevaux qui le traînoient, & les porta à deux cents pas de-là. Comme on ne pouvoit point croire cette aventure; pour lui donner le sceau de la vérité, il dit : « Demandez à Jean, mon valet; il y » étoit. » Ce domestique, qui fut épouvanté de ce récit, commença à défaire sa culotte, en disant à son maître : « Monsieur, j'aime mieux vous la ren» dre; je n'ai pas la force de soutenir un pareil men» songe. »

24. Un pauvre paveur Ecossois, établi à Londres, écrivit à sa mere, & data sa lettre de *Silver-Street*, (rue d'Argent,) près de *Gorden-Square*, (Place-d'Or,) où il demeuroit. Sa sœur, jeune fille très-simple, en lisant cette lettre, ne fit attention qu'à l'adresse : elle ne douta point que son frere ne fût très-riche, puisqu'il logeoit dans un si beau quartier. Pressée de faire fortune elle-même, elle résolut d'aller dans une ville, dont les rues étoient d'argent, & les places d'or. Son impatience ne lui permit pas de différer. La crainte de partager les richesses, qu'elle trouveroit, avec quelques-unes de ses compatriotes, l'empêcha de faire part de son dessein à personne. Elle arriva à Londres, & fut bien surprise de trouver son frere aussi misérable qu'il l'étoit dans la maison paternelle : elle examina cette rue d'argent & cette place d'or, qui ne répondirent point à l'idée qu'elle s'en étoit formée; elle retourna auprès de sa mere, qui avoit besoin de ses secours, bien convaincue que l'or & l'argent ne se trou-

vent pas plus aisément dans les rues de Londres, que dans celles de son village.

25. Un seigneur, qui aimoit beaucoup la salade, dit un jour à ses métayers: « Ecoutez bien ce que j'ai » à vous dire; je veux que dans tous mes champs on » plante des noyers, pour faire de l'huile d'olive. »

26. Un particulier, qui se piquoit d'esprit, voyant un tableau, dans lequel étoit peint Moyse avec une grande barbe blanche, comme on a coutume de le représenter, tenant en ses mains le Décalogue, avec ces mots: *Exode* 20, s'imagina qu'*Exode* étoit le nom de cet homme, & que 20 étoit la marque de son âge. » Oh! oh! dit-il, voilà un beau vieillard pour vingt » ans! »

27. Un homme, qui faisoit l'intelligent, étoit à la Messe avec une dame. On commençoit l'Evangile. » Que veut donc dire *In diebus illis*, demanda la » dame? J'entens toujours ce mot, je voudrois bien » le comprendre. » Le docteur fut embarrassé; mais son trouble fut pris pour réflexion, & quand il se fut un peu remis: « Madame, dit-il, *In die* veut dire les *In-* » *diens*; & *Busillis*, c'est apparemment quelque nom » d'homme. »

Ceci rappelle la réponse d'un autre homme, qui, étant à Matines, fut prié de dire la signification de ces mots: *Et reliqua*, qui sont après le verset de l'Evangile, dont on va lire l'Homélie. Après y avoir bien pensé, voyant qu'après ces mots tout le monde s'asseyoit: « Cela signifie, répondoit-il, *asseyez-* » *vous.* »

28. Harcane voulut essayer lui-même si une planche, qu'il avoit fait mettre à sa fenêtre en dehors, pourroit soutenir un pot de fleurs. Il s'assit dessus l'ais qui se rompit. Il tomba de la hauteur d'un premier étage, & se cassa le bras. « Je suis ravi, dit-il, de » cette expérience; mon pot de fleurs l'a échappé » belle; je l'aurois hazardé, & il se seroit fracassé en- » tièrement. »

29. Quand on ne sçait pas le trictrac, rien n'est plus ennuyeux que d'y voir jouer. Un homme, qui en

ignoroit jusqu'aux termes, passa toute une nuit à côté de deux autres qui jouoient avec attention. Vers le matin, il survint un coup singulier. D'un commun accord, ils s'en rapportent au tiers qui les regardoit jouer ; mais ils furent bien surpris quand il leur dit qu'il ne sçavoit pas le jeu. «Hé! pourquoi donc êtes-vous resté » là si constamment, lui dirent-ils ? --- C'est que je vous » ai entendu dire à tout moment, *je m'en vais*; » (terme de trictrac,) je vous attendois pour m'en » aller avec vous. »

30. Un paysan alla trouver un avocat, pour consulter une affaire. L'avocat, après l'avoir examinée, lui dit qu'elle étoit bonne. Le rustique paya la consultation, & lui dit ensuite : « A présent que vous êtes » payé, M. l'avocat, dites-moi franchement, trouvez-» vous encore mon affaire bonne ? »

31. Deux paysannes, se trouvant sur le Quai de la Mégisserie, se demanderent l'une à l'autre ce qu'elles y venoient faire : l'une dit qu'elle venoit acheter une linotte, & l'autre un corbeau. « Un corbeau ! Hé fi ! » ma commere, vous cherchez-là un bien vilain oi-» seau. --- Il est vrai, répondit l'autre, qu'il n'est pas » beau ; mais on dit qu'il vit sept ou huit cens ans ; » & je voulons, mon mari & moi, le voir par nous-» mêmes. »

32. Un homme, se trouvant dans une compagnie, où une dame, qui parloit bien, contoit une histoire très-divertissante, vit tranquillement que sa robe brûloit, sans l'en avertir, qu'après qu'elle eut fini son agréable narration. « Je voyois bien que votre robe brûloit, dit-il pour lors naïvement ; » mais j'ai remarqué que » l'on prenoit tant de plaisir à vous entendre, que j'ai » appréhendé de vous interrompre en vous avertis-» sant. »

33. Deux paysans furent députés par leur village, pour aller, dans une grande ville, choisir un habile peintre qui entreprît le tableau du maître-autel de leur église : le sujet devoit être le martyre de S. Sébastien. Le peintre, à qui ils s'adressoient, leur demanda si l'intention des habitans étoit qu'on représentât le

faint vivant ou mort. Cette question imprévue les jetta dans un grand embarras. Ils délibérerent long-tems. Enfin l'un d'eux dit au peintre : « Le plus sûr est de le » représenter en vie ; si on le veut mort, on pourra » toujours bien le tuer. »

34. Deux religieux de l'ordre de S. Augustin, dont l'un étoit d'une communauté où l'on revêtoit un surplis sur la tunique, & l'autre d'une communauté où le surplis n'étoit pas en usage, se disputoient entr'eux l'honneur de porter le véritable habit de S. Augustin. Ils citerent plusieurs passages, & firent un vain étalage d'érudition pour se convaincre l'un l'autre. Ils s'aviserent, dans un esprit de plaisanterie, de prendre pour juge un paysan qui tomba sous leurs mains. Le villageois leur demanda si S. Augustin avoit de l'esprit ? » Belle demande ! » répondirent-ils tous deux ensemble. « Hé bien ! reprit le rustique, en s'adressant au » religieux qui portoit le surplis, vous avez donc tort ; » car je ne puis croire que S. Augustin, qui n'étoit pas » bête, à ce que vous dites, eût voulu mettre sa che- » mise sur son habit. »

35. Un paysan, étonné de voir le soleil se coucher, tous les jours, à une extrémité du ciel, & de le voir le lendemain se lever à l'autre, en demanda la raison à son compere, qui passoit pour le plus bel esprit du village. « C'est, lui répondit celui-ci, qu'il s'en re- » tourne pendant la nuit, pour se trouver le lende- » main à l'endroit où tu le vois. --- Bon ! repartit le » paysan, si cela étoit, on le verroit s'en retourner. » --- Eh ! grosse bête ! repliqua le compere, comment » pourrois-tu le voir ? C'est la nuit. »

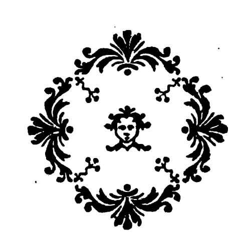
36. Un grand pénitencier, ayant confessé un paysan, lui donna pour pénitence, de jeûner pendant un mois. « C'est trop, monsieur, lui répondit le villageois ; » je ne puis vous promettre de jeûner plus de huit » jours. » Il se leva du confessional, & s'en alla. Ayant fait quelques pas, il revint lui dire : « Monsieur, » voulez-vous encore huit jours ? --- Mon enfant, reprit le pénitencier, » on ne marchande pas ici comme » au marché ; » & il lui fit des remontrances. « Oh

» bien, monsieur, puisque vous le voulez, dit le rus-
» tique, je hausserai encore d'un jour; » & enfin,
ayant été sévérement repris de son obstination, il s'en-
gagea de jeûner un mois, mais à condition que ce se-
roit pendant Février, parce qu'il n'a que vingt-huit
jours.

37. Le fils de l'intendant de l'évêque de *** se pré-
senta à l'examen de ce prélat, pour être admis aux
Ordres. Le pere avoit prié l'évêque de ne pas propo-
ser à son fils des questions difficiles, parce qu'il étoit d'un
génie fort borné. Le prélat lui promit de faire tout
pour le mieux; en effet il lui fit simplement cette
question : « Sem, Cham & Japhet, enfans de Noë
» leur pere, de qui sont-ils fils? » Quelqu'aisée que
fût cette demande, le postulant ne put y répondre.
L'évêque le renvoya. Il sortit donc, & trouva dans
une anti-chambre son pere, à qui il raconta la demande
du prélat, & l'embarras où elle l'avoit jetté. Son pere,
ne pouvant s'empêcher de rire, lui dit que rien n'étoit
plus facile; c'est la même chose, ajoûta-t-il, que s'il
vous eût dit : « Le fils du gouverneur, de qui est-il
» fils? Vous auriez répondu : Il est fils du gouverneur. »
Son fils l'interrompit, en lui disant qu'en effet rien
n'étoit plus facile à concevoir; & il retourna aussi-tôt
vers l'évêque, qui lui demanda de nouveau en riant :
» Sem, Cham & Japhet, enfans de Noë leur pere,
» de qui sont-ils fils? --- Monseigneur, lui répondit
» l'ordinand, ils sont fils du gouverneur. »

38. Un jeune homme, fort ignorant, n'osoit se pré-
senter à l'examen pour les Ordres. « Pour vous tirer
» d'embarras, lui dit quelqu'un, retenez les réponses
» de ceux qui seront examinés avant vous. » L'avis
parut bon; & le jeune homme va se présenter à la
suite de plusieurs ordinands. L'évêque demande à l'un
d'entr'eux ce qu'il feroit si une araignée tomboit dans
son calice après la consécration? L'ecclésiastique in-
terrogé répondit qu'il falloit prendre l'araignée bien
proprement avec les deux doigts, la mettre sur la
patène, & en faire bien dégoutter le Sang précieux,
& qu'ensuite il falloit se consulter soi-même; que si

l'on ne sentoit pas une extrême répugnance, on devo sans hésiter avaler l'araignée, mais que, si l'on ne po voit se vaincre là-dessus, il falloit brûler l'insecte, & en jetter les cendres dans la piscine. Le prélat vint en suite au jeune ignorant, qui avoit été fort attentif à cette réponse. « Et vous, lui demanda-t-il, que feriez » vous si un âne buvoit dans le bénitier? --- Monse » gneur, répondit-il, je prendrois l'âne bien propre » ment avec les deux doigts; je le mettrois sur la pa » tène, & lui ferois rendre gorge de toute l'eau-bé » nite qu'il auroit pris. Ensuite je me consulterois moi » même; &, si je n'avois pas une extrême répugnance » je n'en ferois pas à deux fois, je l'avalerois; mais » si je ne pouvois me vaincre là-dessus, je brûlerois » cet insecte, & j'en jetterois les cendres dans la pis- » cine. »





OBÉISSANCE.

1. S. IGNACE de Loyola répétoit souvent que, dans toute société religieuse, si un supérieur commandoit à son inférieur de s'embarquer dans un vaisseau qui n'eût ni pilote, ni gouvernail, il devoit obéir sans hésiter. On lui dit alors: Où seroit la prudence dans ce religieux qui obéiroit? « La prudence, répondit le saint, n'est » pas la vertu de celui qui obéit, mais de celui qui » commande. »

2. Dieu, voulant éprouver Abraham, lui dit: « Pre- » nez Isaac, votre fils unique, qui vous est si cher; » & allez me l'offrir en sacrifice sur une montagne que » je vous montrerai. » Abraham se leva donc avant le jour: il prit avec lui deux serviteurs, & Isâac son fils; &, ayant coupé le bois qui devoit servir au sacrifice, il se mit en chemin pour aller au lieu que Dieu lui avoit marqué. Le troisieme jour, il apperçut la montagne. « Attendez-nous ici, dit-il à ses servi- » teurs: nous allons, mon fils & moi, offrir un sacri- » fice sur cette montagne; après cela, nous reviendrons » vous trouver. » Il prend le bois pour le sacrifice, & le met sur les épaules d'Isaac: lui-même porte le feu & le couteau. Lorsqu'ils marchoient ensemble, Isaac dit à Abraham: « Mon pere, voici le feu & le » bois; mais où est la victime? --- Mon fils, répondit » Abraham, Dieu y pourvoira. » Quand ils furent arrivés sur la montagne, Abraham dressa un autel. Il arrangea dessus le bois pour le sacrifice, & lia son fils Isaac; & l'ayant mis sur le bois, il prit le couteau pour l'immoler. Mais dans l'instant l'ange du Seigneur l'appella, & lui dit: « Abraham, ne touchez point à » votre fils. Je connois maintenant que vous craignez » Dieu, puisque pour m'obéir vous n'avez point épar- » gné votre fils unique. --- Je jure par moi-même, dit » le Seigneur, que, parce que vous avez fait cette » action, je vous bénirai, & je multiplierai votre pos-

» térité comme les étoiles du ciel, & comme le sable
» qui est sur le bord de la mer. » En même tems, Abraham apperçut derriere lui un bélier, dont les cornes étoient embarrassées dans un buisson : il le prit, & l'immola au lieu de son fils.

3. Un saint solitaire, nommé *Jean*, servant son supérieur dès sa jeunesse, s'appliquoit à lui obéir jusques dans les choses superflues, & même impossibles, qu'il lui ordonnoit quelquefois pour éprouver sa vertu. Ce bon vieillard trouvant donc un jour un bâton sec, il l'enfonça dans la terre, en présence de son disciple, & lui commanda d'aller deux fois le jour chercher deux fois de l'eau à une demi-lieue de-là pour l'arroser. Pendant un an entier, Jean obéit sans murmurer & sans raisonner. Enfin, son supérieur, charmé de sa persévérance, s'approcha de ce bâton, & demanda à Jean : « Mon fils, ce bois commence-t-il à pousser ? » Ayant répondu que non, le vieillard, comme pour vérifier le fait, & voir s'il tenoit ferme par les racines, l'arracha devant lui, presque sans aucun effort, & le jetta, en lui commandant de ne le plus arroser.

4. Un soldat, prêt à percer un ennemi, entendit sonner la retraite, remit son épée dans le fourreau, & partit. « Il falloit donc expédier celui que tu tenois, » lui dit un de ses camarades. --- Il vaut mieux, ré-
» pondit le soldat, obéir à son Général, que de tuer
» un ennemi. »

5. Un jour que Cyrus faisoit la revue de son armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare, roi des Mèdes, son oncle, l'avertir qu'il étoit arrivé des ambassadeurs du roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promptement. « Pour ce sujet, lui dit-il,
» je vous apporte un riche vêtement ; car il souhaite
» que vous paroissiez superbement vêtu devant ces
» étrangers, afin de faire honneur à la nation. » Cyrus ne perdit point de tems : il partit sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi, sans avoir d'autre habit que le sien, fort simple à la manière des Perses, & qui, suivant l'expression de Xénophon, n'étoit point souillé ni gâté par aucun ornement étran-

jer. Comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent : « Vous aurois-je fait plus d'honneur, reprit » Cyrus, si je m'étois habillé de pourpre, si je m'étois » chargé de brasselets & de chaînes d'or, & qu'avec » tout cela j'eusse tardé plus long-tems à venir, que » je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon » visage, & par ma diligence, en montrant à tout le » monde avec quelle promptitude on exécute vos or- » dres ? »

6. Agésilas, roi de Lacédémone, ayant soumis plusieurs provinces d'Asie, resolut d'aller trouver lui-même le roi de Perse pour l'appaiser, & pour traiter avec lui. Ce Monarque, au lieu d'opposer la force à la force, n'avoit songé qu'à faire dans la Grèce, par ses présens, des ennemis aux Lacédémoniens. Trente mille dariques, que Timocrate avoit distribuées de sa part, dans Athènes & dans Thèbes, à ceux par qui le peuple se laissoit gouverner, avoient engagé ces deux villes à faire entrer leurs troupes dans la Laconie. C'est pourquoi les Ephores rappellerent Agésilas, pour qu'il vînt défendre la patrie. Il alloit partir pour la cour du roi de Perse ; mais, docile à l'ordre des souverains magistrats de Sparte, il leur répondit sur le champ par cette lettre : « Agésilas aux Ephores ; Sa- » lut. Nous avons soumis une grande partie de l'Asie ; » nous en avons chassé les Barbares ; nous avons li- » vré bien des combats en Ionie : comme cependant, » par l'autorité de votre charge, vous nous ordonnez » d'être à Lacédémone pour le jour que vous mar- » quez, je suis cette lettre, & peut-être la prévien- » drai-je. Ce n'est pas pour moi que je suis Roi, » mais pour la République, pour ses amis, pour ses » alliés. Celui qui commande ne jouit d'une véritable » & légitime puissance, que quand il obéit lui-même » à ce que lui commandent les loix, les Ephores, ou » quiconque exerce dans la République la souveraine » magistrature. » Il partit sur le champ, au grand regret des Grecs Asiatiques, auxquels il dit qu'un bon Général devoit, pour bien commander, sçavoir bien obéir.

7. Louis XIV, à la tête de son armée, marchoit le long d'une mare impraticable. Il donne quelqu'ordre à un jeune aide-de-camp Languedocien. Dans l'ardeur d'obéir au Roi, cet officier veut traverser la mare. Dès l'entrée, son cheval se trouve embourbé jusqu'aux sangles. Le Monarque vient lui-même à son secours, & donne les ordres les plus prompts. Le danger augmentoit & la bourbe gagnoit déja la selle. Dans le tems qu'on travailloit avec succès : « Est-ce que » vous ne voyiez pas qu'on ne pouvoit point passer » par-là, lui dit le Roi avec bonté? --- Je le voyois » bien, Sire, répondit-il; mais, quand il est question » d'obéir à Votre Majesté, ou de la servir, les gens » de mon pays ne connoissent point de périls qui les » arrêtent. » On dit pour lors au Roi que ce jeune gentilhomme étoit intrépide, & qu'il s'étoit signalé dans plus d'une action. Le Roi l'assura qu'il s'en souviendroit en tems & lieu. « Le tems est tout venu, » Sire, repliqua-t-il, & le lieu m'est favorable. » Il met la main dans sa poche, & en tire un placet qu'il présente au Prince en lui disant qu'il le tenoit tout prêt pour le donner dans l'occasion. « Pour la rareté » du fait, lui répondit le Roi, je vous accorde ce que » vous me demandez. --- Et moi, repartit le Languedocien, je vous promets, Sire, de vous servir » toujours de mon mieux, & de n'éviter jamais aucun » danger en vous servant. »

OBLIGATION.

1. CHarles VI, dans les années où il fut maître de son esprit, étoit doux, affable, & ne refusoit audience à personne, même aux moindres du peuple. Il les saluoit, & les appelloit par leur nom. Jamais il n'oublioit les services qu'on lui avoit rendus; & quelque sujet qu'il eût de se fâcher, jamais il ne maltraitoit personne. Il ne croyoit pas facilement les rapports qu'on lui faisoit; &, persuadé que la passion pouvoit prévenir les plus gens de bien : « J'aime mieux, disoit-il, ne pas » croire

» croire le mal où il eſt, que de m'expoſer à le croire » où il n'eſt pas. » Un jour on lui dit qu'un homme qu'il avoit comblé de graces parloit mal de lui. « Cela » ne peut pas être, repliqua-t-il, je lui ai fait du bien. » Dans une bataille qui ſe donna contre les Flamands, au commencement de ſon règne, fâché de voir beaucoup de ſes gens tués, il vouloit s'avancer & charger lui-même; mais, le duc de Bourgogne l'en ayant empêché: « Ah! faut-il, s'écria le Monarque, faut-il » demeurer ici les bras croiſés, tandis que tant de » braves gens meurent ici pour mon ſervice! »

2. Charles IX ayant demandé au maréchal de Tavannes à qui l'on pourroit donner le gouvernement de la Provence, qui venoit de vaquer? « Donnez-le, » Sire, répondit le Maréchal, à un homme de bien, » qui ne dépende que de vous. » La converſation n'alla pas plus loin. Quelques jours après, le Roi le manda, & lui dit qu'il avoit profité de l'avis qu'il lui avoit donné, & qu'il avoit pourvu du gouvernement de Provence un homme tel qu'il avoit conſeillé de le choiſir: » C'eſt vous-même. --- J'y conſens, Sire, répondit » de Tavannes, & ſçachez que je fais autant pour » vous de l'accepter, que vous faites pour moi de me » le donner. »

ŒCONOMIE.

1. UN roi de France, viſitant le palais de ſon maître d'hôtel, lui dit qu'il le trouvoit fort beau, & très-bien bâti; mais qu'il y avoit un grand défaut, ſelon lui, c'eſt que la cuiſine étoit trop petite, & qu'elle ne répondoit pas à la grandeur & à la magnificence de ce bâtiment: « Votre Majeſté ne doit pas s'en » étonner, répondit-il; c'eſt préciſément la petiteſſe » de ma cuiſine, qui m'a mis en état d'aggrandir ma » maiſon. »

2. Julien l'Apoſtat, étant parvenu à l'Empire, fit de grands changemens dans le gouvernement. Il réforma ſur-tout le nombre des domeſtiques inutiles, dont le

palais étoit rempli. On y comptoit mille officiers de cuisine, autant de barbiers, beaucoup plus d'échansons : pour les eunuques, il n'étoit pas possible de les compter. En donnant une somme d'argent, on devenoit officier & pensionnaire de l'Empereur, dont la maison servoit d'asyle à l'oisiveté, & dont les revenus s'épuisoient à nourrir des fainéans qui fouloient le peuple sans servir le Prince. Julien, ayant demandé un barbier pour lui faire les cheveux, il en vint un si magnifiquement vêtu, que ce Prince dit d'un air étonné: » Ce n'est pas un sénateur que je demande ; c'est un » barbier. » Il questionna cet homme, & apprit que son emploi lui valoit par jour vingt rations de pain, & de quoi nourrir vingt chevaux, une grosse pension annuelle, avec beaucoup de gratifications. L'Empereur jugea, par cet échantillon, qu'il en coûtoit plus pour les domestiques du palais, que pour la subsistance des armées : il les congédia tous, en disant qu'un barbier suffit à plusieurs personnes ; que, n'ayant point de femmes, ni d'envie d'en prendre, il n'avoit pas besoin d'eunuques, non plus que de cuisiniers, puisqu'il ne mangeoit que pour la nécessité. *Voyez* DÉPENSE.

OFFICE.

1. PORSENNA, au sortir de la guerre contre les Romains, envoya son fils Aruns pour faire le siége d'Aricie. Il remporta d'assez grands avantages sur les assiégés. Mais, un secours considérable leur étant survenu, il se donna une bataille, où le jeune Prince fut tué. L'armée des Etrusques ne put tenir après la mort de son Général, & fut obligée de lâcher le pied. Les uns furent tués dans leur retraite, les autres chercherent un asyle sur les terres des Romains qui étoient dans le voisinage. Les Romains les recueillirent dans leur déroute. Ils soulagerent les blessés ; donnerent des chevaux aux uns ; chargerent les autres sur des chariots ; les conduisirent à Rome ; les logerent chez eux ; les pourvurent de vivres & de médica-

mens. Enfin ils leur fournirent avec bonté tous les secours qui leur étoient nécessaires. Plusieurs, charmés de ces bons offices, perdirent l'envie de retourner dans leur patrie, & préférerent l'avantage de rester avec ceux dont ils avoient reçu tant de bienfaits. Le Sénat leur assigna un terrein entre le mont Palatin & le Capitole, où ils se bâtirent des demeures : ce lieu s'appelle la *rue des Etrusques*. Porsenna, pour reconnoître le favorable accueil que les Romains avoient fait à ses troupes, les remit en possession des terres au-delà du Tibre, qu'ils lui avoient cédées par le dernier traité de paix.

2. Louis, comte de Flandres, obligé de quitter ses Etats par la révolte du peuple contre la noblesse, vint, en 1328, implorer le secours de Philippe VI, dit *de Valois*, son Souverain. Le monarque François assemble son conseil ; toutes les voix se réunissoient contre cette entreprise : « Et vous, seigneur connétable, que » pensez-vous de tout ceci ? Croyez-vous aussi qu'il » faille attendre un tems plus favorable ? » Ce connétable étoit le célèbre Gaucher de Châtillon, alors âgé de quatre-vingts ans. « Sire, répondit-il, qui a bon » cœur, a toujours le tems à propos. --- Qui m'aime » me suive, » s'écrie le Roi, en courant embrasser son cher Connétable ; & aussi-tôt il donne l'ordre pour le départ de ses troupes. Elles arrivent dans les domaines du Comte fugitif ; elles remportent la célèbre bataille de Cassel ; Philippe soumet toute la Flandre, & dit à son vassal : « Beau cousin, je suis ici venu » sur la priere que vous m'avez faite. Peut-être avez » vous donné occasion à toutes ces révoltes par né» gligence à rendre la justice que vous devez à vos peu» ples. Je vous rends vos Etats soumis & pacifiés, & » vous tiens quitte de tout, malgré les grandes dé» penses qu'il m'a fallu faire pour cette expédition. » Gardez-vous de me faire revenir pour un pareil su» jet ; car j'aurois alors plus d'égard à mes intérêts » qu'aux vôtres. *Voyez* SERVICES.

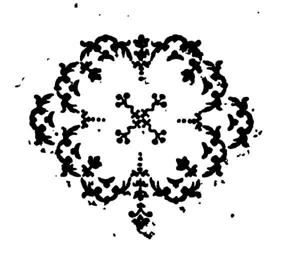
OPINION.

1. MIgnard, rival de Le Brun, premier peintre du Roi, sous Louis XIV, avoit si bien imité la maniere du Guide, dans un tableau de la Magdeleine, que ce tableau fut vendu à un amateur, comme étant de cet habile maître. Mais Mignard, dans la vue de tendre un piège à Le Brun, que cet amateur connoissoit, fit naître des doutes sur ce tableau. Il avança même qu'il étoit bien inférieur aux ouvrages du Guide. Le Brun, consulté & prévenu en faveur de ce tableau, par la raison même que Mignard sembloit le mépriser, soutint non-seulement que le Guide l'avoit peint, mais encore qu'il étoit du meilleur tems de ce maître. Mignard, voyant l'affaire assez engagée pour sa propre gloire, découvrit lui-même la supercherie, & en donna, en présence de Le Brun, les preuves les plus convaincantes. Celui-ci, un peu piqué, lui répondit : « A la » bonne heure ! faites donc toujours des Guides, & » non des Mignards. »

2. Il n'est que trop ordinaire d'estimer les gens à proportion des richesses, ou, comme dit un poëte satyrique, des vertus qu'ils ont dans leurs coffres. Quand Louis XIV fit son entrée à Strasbourg, les Suisses lui envoyerent des députés. Un archevêque, qui étoit auprès du Roi, ayant vu, parmi ces députés, l'évêque de Basle, dit à son voisin : « C'est quelque misérable, apparemment, que cet évêque ? --- Comment ! lui répondit-il, il a cent mille livres de » rente. --- Oh ! oh ! dit l'archevêque, c'est donc un » honnête homme ; » & il lui fit mille caresses.

3. Quand les Fables de La Mothe parurent, bien des personnes affectoient d'en dire du mal. Dans un souper au Temple, chez le prince de Vendôme, le célèbre abbé de Chaulieu, l'évêque de Luçon, fils du célèbre Bussi-Rabutin, un ancien ami de La Chapelle, plein d'esprit & de goût, l'abbé Courtin, & d'autres bons juges des ouvrages, s'égayoient aux dé-

pens du nouveau Fabuliste. Le prince de Vendôme & le chevalier de Bouillon enchérissoient sur eux tous. On accabloit le pauvre auteur. M. de Voltaire, qui se trouvoit à ce souper, leur dit : « Messieurs, vous » avez tous raison ; vous jugez avec connoissance de » cause ; quelle différence du style de La Mothe à celui » de La Fontaine ! Avez-vous vu la derniere édition » des Fables de ce charmant auteur ? --- Non, di- » rent-ils. --- Quoi ! vous ne connoissez pas cette belle » fable qu'on a trouvée parmi les papiers de madame » la duchesse de Bouillon ? » Il leur récita la fable. Ils la trouverent charmante ; ils s'extasioient. « Voilà » du La Fontaine ! disoient-ils ; c'est la nature pure : » quelle naïveté ! quelle grace ! --- Messieurs, leur » répondit le lecteur, cette fable est de La Mothe. » Alors ils la lui firent répéter, & la trouverent détestable. *Voyez* PERSUASION.





PARDON.

1. A Peine Jesus-Christ fut-il attaché à la croix, qu'il offrit ses peines à son Pere, en faveur de ses bourreaux, de ses plus cruels ennemis : « O mon » Pere ! s'écrie ce Dieu de miséricorde, pardonnez-» leur; car ils ne sçavent ce qu'ils font. »

S. Etienne, diacre, & premier martyr, parfait imitateur de son Maître, se met à genoux, lors même que les Juifs, acharnés contre lui, le lapident, & crie, à haute voix, dans l'ardeur de sa charité : « O mon Dieu! » ne leur imputez point ce péché ! » &, après cette parole, il rendit son ame au Seigneur.

2. S. Jean l'Aumônier avoit exhorté plusieurs fois un des grands seigneurs d'Alexandrie à se réconcilier avec son ennemi. Mais, le trouvant toujours inflexible, il le mena dans sa chapelle, & y célébra le saint sacrifice de la Messe, n'y laissant entrer qu'une personne pour la servir. Lorsqu'ils prononçoient tous trois ensemble l'Oraison dominicale, selon la coutume de ce tems-là, il fit signe au servant de se taire à ces mots : « Pardon-» nez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à » ceux qui nous ont offensés; » & lui-même se tut, ensorte que le seigneur fut le seul qui les prononça. Le Saint, se tournant vers lui, lui dit avec beaucoup de douceur : « Songez-vous bien, mon frere, à ce que » vous venez de dire à Dieu, lorsque, lui demandant » pardon, vous avez protesté que vous pardonniez à » ceux qui vous ont offensés ? » Ce seigneur, frappé comme d'un coup de foudre, se jetta sur le champ aux pieds du saint prélat, & lui répondit : « Votre serviteur » est prêt à faire tout ce que vous lui commanderez; » &, sans différer, il se réconcilia très-sincérement avec son ennemi.

3. Théodose le Grand, ayant imposé une contribution extraordinaire, chargea ses officiers de la lever dans toutes les provinces de l'Empire. Les ordres du

Prince ne trouverent aucune résistance dans le reste de la Syrie; mais ils souleverent Antioche. Cette ville étoit, par sa grandeur, par son opulence, par la beauté de sa situation & de ses édifices, considérée comme la capitale de l'Orient. Divisée en quatre quartiers entourés de murailles, & qui formoient presqu'autant de villes, elle renfermoit deux cens mille habitans, partagés en dix-huit tribus. A ce peuple nombreux se joignoit une infinité d'étrangers qui s'y rendoient sans cesse de toutes les contrées de l'univers. Tant d'humeurs diverses étoient une matiere toujours préparée aux plus violentes agitations. On parloit, depuis quelques jours, de la nouvelle imposition; ce n'étoit qu'un bruit sourd, qui trouvoit peu de croyance, mais qui mettoit déja les esprits dans cet état d'incertitude, où ils deviennent plus faciles à émouvoir. Les ordres de l'Empereur étant arrivés, pendant la nuit du 26 de Février, le gouverneur assembla, de grand matin, le conseil. La lecture des Lettres n'étoit pas achevée, que les assistans s'abandonnent à la douleur. Ils s'écrient « que la somme » est exorbitante; qu'on peut leur briser les os par les » tortures, leur tirer tout le sang des veines, mais » qu'en vendant & leurs biens & leurs personnes, on » ne pourra trouver de quoi satisfaire à cette exaction » cruelle. » Les murmures, les gémissemens, les cris, les marques du dernier désespoir troublent toute l'assemblée. Plusieurs élevent la voix, pour adresser à Dieu des prieres plus séditieuses encore que les murmures.

Le gouverneur fait de vains efforts pour les appaiser. Ils sortent de la salle, & courent comme des forcenés sous le portique. Là, redoublant leurs cris, en se dépouillant de leurs robes, ils appellent les citoyens: ils leur exagerent le sujet de leur allarme. On accourt de toutes parts: bientôt un peuple innombrable les environne; la fureur se communique plus promptément que leurs paroles; la plûpart ignorent encore la cause du tumulte, & frémissent déja de colere. Tout-à-coup, sans aucun commandement, il se fait un grand silence: cette immense populace demeure calme & immobile, ainsi que la mer aux approches d'un violent orage; &,

un moment après, pouſſant des cris furieux, & ſe diviſant en pluſieurs troupes, comme en autant de vagues, les uns ſe jettent dans les Thermes voiſines. Ils renverſent, ils briſent, ils détruiſent & les vaſes & les ornemens : d'autres courent à la maiſon de l'évêque Flavien; &, ne l'ayant pas trouvé, ils reviennent à la ſalle du conſeil, d'où le gouverneur n'avoit encore oſé ſortir : ils tâchent d'en enfoncer les portes, & menacent de le maſſacrer ; ce qui n'étoit point ſans exemple à Antioche. N'ayant pu réuſſir, ils ſe diſperſent, en criant : » Tout eſt perdu ! tout eſt perdu ! La ville eſt abymée » ſans reſſource ! Une impoſition tyrannique a détruit » Antioche ! »

Tout ce qu'il y avoit d'étrangers, de miſérables, d'eſclaves, groſſit la foule des ſéditieux. Ce mêlange confus ne connoît plus ni prince, ni magiſtrats, ni patrie. A la vue des portraits de l'Empereur, qui étoit peint en pluſieurs endroits de la ville, la rage s'allume. On l'inſulte de paroles & à coups de pierres ; &, comme s'il reſpiroit encore plus ſenſiblement dans les ouvrages de bronze, on va attaquer ſes ſtatues : on n'épargne pas celles de Flaccille, d'Arcadius, d'Honorius, ni la ſtatue équeſtre de Théodoſe le pere. On attache des cordes à leur col ; chacun s'empreſſe de prêter ſon bras à ce miniſtere de fureur : on les arrache de leurs baſes ; on les briſe en morceaux, en les chargeant d'opprobres & d'imprécations : on en abandonne les débris aux enfans qui les traînent par les rues de la ville.

Ce dernier excès d'inſolence effraya les coupables eux-mêmes. La vue des images d'un Empereur ſi reſpectable, briſées & miſes en piéces, les frappa d'horreur, comme s'ils euſſent vu les membres du Prince même épars & déchirés. Pâles & tremblans, la plûpart s'enfuient & ſe renferment. La ſédition ſe rallentiſſoit ; mais elle n'étoit pas encore appaiſée. Une troupe des plus opiniâtres s'aſſemble autour de la maiſon d'un des principaux Sénateurs, qui, ſe tenant renfermé chez lui, paroiſſoit condamner la révolte. Ils y mettent le feu. Pendant l'emportement du peuple, les plus ſages citoyens n'avoient oſé s'expoſer. Les magiſtrats, cachés

dans leurs maisons, ne songeoient qu'à conserver leur vie. Ne pouvant se concerter ensemble, ni prendre aucune mesure, ils en étoient réduits à faire des vœux au Ciel. Quantité de voix appelloient en vain le gouverneur. Quoique ce fût un officier vaillant, & qui s'étoit signalé dans la guerre, cependant il n'osa se montrer jusqu'au moment où il apprit que la plus grande fougue du peuple étoit passée, & que la maison du Sénateur n'étoit attaquée que par une poignée de misérables. Il s'y transporta, à la tête de sa garde : il n'en coûta que deux coups de flèches pour dissiper ce reste de séditieux. Le comte d'Orient, qui commandoit les troupes, & qui n'avoit pas montré plus de hardiesse, vint alors se joindre à lui. Leurs soldats poursuivirent les mutins qui fuyoient devant eux. On en prit un grand nombre, qui furent aussi-tôt enfermés dans les prisons.

On remarqua que les femmes de la plus vile populace, qui ont coutume de signaler leur rage dans ces émeutes soudaines, ne prirent aucune part à celle-ci. L'agitation, qui subsistoit encore dans les esprits, après tant de secousses violentes, fit, comme il arrive souvent, imaginer des phantômes & des prodiges bizarres. On ne pouvoit croire que ce désordre n'eût pas été produit par une puissance surnaturelle. Le bruit courut que, dans le fort du tumulte, on avoit vu un vieillard d'une taille gigantesque, monté sur un puissant cheval, & que, s'étant changé d'abord en jeune homme, ensuite en enfant, il avoit disparu. On disoit encore que, la nuit d'auparavant, on avoit apperçu au-dessus de la ville, une femme horrible à voir, & d'une grandeur effrayante; que ce spectre avoit passé sur toutes les rues, en frappant l'air d'un fouet, avec un bruit affreux. Ce n'étoit rien moins, dans l'idée du peuple, qu'un monstre infernal, qui excitoit les esprits à la fureur, de la même maniere que les valets de l'amphithéatre animoient, à grands coups de fouet, la rage des bêtes féroces dans les spectacles. Selon S. Jean-Chrysostome, il n'étoit pas besoin que le démon courût dans l'air; c'étoit assez qu'il entrât dans leurs cœurs,

& qu'il y soufflât le feu de la révolte. Elle avoit commencé au point du jour; à midi, le calme étoit rétabli dans la ville.

Mais ce calme n'avoit rien que de sombre & de lugubre. Après ces accès de phrénésie, les habitans, abbatus, consternés, ne se reconnoissoient qu'avec horreur. La honte, les remords, la crainte, tenoient tous les cœurs accablés. La vue des couriers, qui partent pour informer l'Empereur, leur annonce déja leur condamnation. Les innocens & les coupables attendent également la mort; mais personne ne veut être coupable : ils s'accusent les uns les autres. Les Payens, qui n'étoient pas plus criminels que les Chrétiens, tremblent qu'on ne leur impute tout le désordre. Tous, renfermés avec leurs familles qui fondent en larmes, déplorent le sort de leurs femmes & de leurs enfans; ils se pleurent eux-mêmes. Par-tout règne une affreuse solitude. On voit seulement errer çà & là, dans les places & dans les rues, des troupes d'archers, traînant aux prisons des malheureux qu'ils ont arrachés de leurs maisons.

La nuit se passe dans de mortelles inquiétudes : elle ne présente à leur esprit que des gibets, des échafauds. La plûpart se déterminent à quitter leur patrie qui ne leur paroît plus qu'un vaste sépulcre. Les riches cachent & enfouissent leurs richesses. Chacun se tient heureux de sauver sa vie. Dès le point du jour, les rues sont remplies d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards qui fuient la colere du Prince, comme un incendie. Les magistrats, incertains du sort de la ville, n'osent les retenir. A peine peuvent-ils, à force de menaces, arrêter les Sénateurs qui se préparoient eux-mêmes à déserter Antioche. Les autres sortent en foule, & se dispersent sur les montagnes & dans les forêts. Plusieurs sont massacrés par les brigands, qui profitent de cette allarme pour infester les campagnes voisines; & le fleuve Oronte, qui baignoit Antioche, rapporte, tous les jours, dans cette cité malheureuse quelques-uns des cadavres de ces infortunés fugitifs.

Cependant les magistrats étoient assis sur le tribunal, & faisoient comparoître ceux qu'on avoit arrêtés à la

fin de la sédition, & la nuit suivante. Ils déployoient toute l'horreur des supplices. On pouvoit leur reprocher de n'avoir osé rien faire pour empêcher le crime. Cette crainte les rendoit plus implacables : ils croyoient faire leur apologie en punissant avec rigueur. Les fouets armés de plomb, les chevalets, les torches ardentes, toutes les tortures redoutables à l'innocence même, étoient mises en œuvre pour arracher l'aveu du crime & des complices. Tout ce qui restoit de citoyens dans la ville étoit assemblé aux portes du prétoire, dont les soldats gardoient l'entrée. Là, plongés dans un morne silence, se regardant les uns les autres avec une défiance mutuelle, les yeux & les bras levés vers le Ciel, ils le conjuroient avec larmes d'avoir pitié des accusés, & d'inspirer aux juges des sentimens de clémence. La voix des bourreaux, le bruit des coups, les menaces des magistrats les glacent d'effroi. Ils prêtent l'oreille à toutes les interrogations. A chaque coup, à chaque gémissement qu'ils entendent, ils tremblent pour leurs parens, pour eux-mêmes ; ils craignent d'être nommés entre les complices. Mais rien n'égale la douleur des femmes. Enveloppées de leurs voiles, se roulant à terre, & se traînant aux pieds des soldats, elles les supplient en vain de leur permettre l'entrée : elles conjurent les moindres officiers, qui passent devant elles, de compâtir aux malheurs de leurs proches, & de leur prêter quelque secours. Entendant les cris douloureux de leurs peres, de leurs fils, de leurs maris, elles y répondent par des cris lamentables : elles ressentent au fond de leurs cœurs tous les coups dont ils sont frappés ; & les dehors du prétoire présentent un spectacle aussi déplorable que les rigueurs qu'on exerce au-dedans.

Ce jour affreux & funeste se passa à interroger & à convaincre les coupables. La nuit étoit déja venue. On attendoit au dehors, dans des transes mortelles, la décision des magistrats : on demandoit à Dieu, par les vœux les plus ardens, qu'il touchât le cœur des juges ; qu'ils voulussent bien accorder quelque délai, & renvoyer le jugement à l'Empereur, lorsque tout-à-coup

les portes du prétoire s'ouvrirent. On vit sortir, à la lueur des flambeaux, entre deux haies de soldats, les premiers de la ville, chargés de chaînes, languissans, & se traînant à peine, les tortures ne leur ayant laissé de vie, qu'autant qu'il en falloit pour mourir de la main des bourreaux, à la vue de leurs concitoyens. On avoit voulu commencer ce terrible exemple par la punition des plus nobles. On les conduisit au lieu des exécutions. Leurs meres, leurs femmes, leurs filles, plus mortes qu'eux-mêmes, veulent les suivre, & manquent de forces. Le désespoir les ranime : elles courent; elles voient leurs proches tomber sous le glaive, & tombent avec eux par la violence de leur douleur. On les emporte à leurs maisons. Elles en trouvent les portes scellées du sceau public. On avoit déja ordonné la confiscation de leurs biens; & ces femmes, distinguées par leur rang & par leur naissance, sont réduites à mendier un asyle qu'elles ne trouvent qu'avec peine; la plûpart de leurs parens & de leurs amis refusant de leur donner retraite, de peur de partager leur crime, en soulageant leur infortune. On continua pendant cinq jours à faire le procès aux coupables. Plusieurs innocens furent enveloppés dans la condamnation, s'étant déclarés criminels, dans la force des tortures. Les uns périrent par l'épée, d'autres par le feu : on en livra plusieurs aux bêtes. On ne fit pas même grace aux enfans. Tant de supplices ne rassuroient pas ceux qui restoient. Après tant de coups redoublés, la foudre sembloit toujours gronder sur leurs têtes. Ils craignoient les effets de la colere du Prince; &, quoiqu'il ne pût encore être instruit de la sédition, on entendoit sans cesse répéter dans la ville : « L'Empereur sçait-il la nouvelle? est-il irrité? l'a-t-on fléchi? qu'a-t-il ordonné? voudra-t-il perdre Antioche? » Pour effacer, s'il étoit possible, la mémoire du soulevement, chacun s'empressoit de payer l'impôt qui en avoit été l'occasion. Loin de le trouver alors insupportable, les habitans offroient de se dépouiller de tous leurs biens, & d'abandonner à l'Empereur leurs maisons & leurs terres, pourvu qu'on leur laissât la vie.

Antioche étoit une ville de plaisir & de dissolution. L'adversité, cette excellente maîtresse de la philosophie Chrétienne, la changea tout-à-coup. Plus de jeux, plus de festins, de débauches, de chansons & de danses lascives, de divertissemens tumultueux. On n'y entendoit plus que des prieres, & le chant des pseaumes. Les Chrétiens, qui faisoient la moitié des habitans, pratiquoient toutes les vertus : les payens avoient renoncé à tous les vices. Le théatre étoit abandonné. On passoit les journées entieres dans l'église, où les cœurs les plus agités se reposent dans le sein de Dieu même. Toute la ville sembloit être devenue un monastere. S. Jean Chrysostome soutenoit leur courage chancelant, & félicitoit ses concitoyens de ce qu'ils avoient enfin recours au seul médecin qui pouvoit guérir leurs maux.

Ce grand homme, animé de l'esprit de Dieu, fut le seul, dans ces jours d'allarme & de douleur, qui consolât ce peuple nombreux d'une maniere efficace. Il étoit né à Antioche, de parens nobles. Il avoit pris les leçons du fameux Libanius. Mais la beauté de son génie, le goût du vrai & du grand, la lecture assidue de ces admirables modèles que l'ancienne Grèce avoit enfantés, & sur-tout l'étude de l'Ecriture sainte, dont la sublime simplicité passa dans son esprit comme dans son cœur, lui donnerent un ton d'éloquence fort supérieur à celle de son maître. Ce fut une de ces ames choisies, que la sagesse de Dieu se plaît à former de tems en tems, & à montrer aux hommes, pour leur apprendre jusqu'à quel degré peuvent s'élever les forces humaines, soutenues de la grace divine. Depuis le vendredi, jour de la sédition, jusqu'au jeudi de la semaine suivante, le Démosthène Chrétien garda le silence. Enfin, lorsque les plus coupables furent punis, que plusieurs de ceux que la terreur avoit bannis de la ville commençoient à y revenir, & qu'il ne restoit plus que l'inquiétude de la vengeance du Prince, il monta dans la tribune. Pendant tout le tems du Carême, qui commença cette année (387,) à Antioche, le huitieme de Mars, il continua de prêcher au peuple, dont il sçut

calmer les craintes & essuyer les larmes; & l'on doit principalement attribuer à ce grand orateur la tranquillité où la ville se maintint au milieu des diverses allarmes qui survinrent.

Il y avoit déja huit jours que les couriers, qui portoient à l'Empereur la nouvelle de la sédition, étoient partis d'Antioche, lorsqu'on apprit qu'ils avoient été arrêtés dans leur route par divers accidens, & obligés de quitter les chevaux de poste, pour prendre les voitures publiques. On crut qu'il étoit encore tems de les prévenir; & toute la ville s'adressa à l'évêque Flavien, prélat vénérable par sa sainteté, & chéri de l'Empereur. Il accepta cette pénible commission; & ni les infirmités d'une extrême vieillesse, ni la fatigue d'un long voyage, dans une saison incommode & pluvieuse, ni l'état où se trouvoit une sœur unique, qu'il aimoit tendrement, & qu'il laissoit au lit de la mort, ne purent arrêter son zèle. Résolu de mourir, ou de fléchir la colere du Prince, il part, au milieu des larmes de son peuple. Tous les cœurs le suivent par leurs vœux. On espere que la bonté naturelle de l'Empereur ne pourra se défendre d'écouter un prélat si respecté, si digne de l'être.

Quoique Flavien fît une extrême diligence, il ne put atteindre les couriers. Ils arriverent avant lui; & leur rapport excita dans Théodose cette violente colere dont les premiers accès étoient toujours prompts & terribles. Il étoit moins irrité du renversement de ses propres statues, que des outrages faits à celles de Flaccille & de son pere. L'ingratitude d'Antioche redoubloit encore son courroux. Il avoit distingué cette ville entre toutes celles de l'Empire, par des marques de sa bienveillance: il y avoit ajoûté de superbes édifices. On venoit d'achever, par ses ordres, un nouveau palais, dans le fauxbourg de Daphné; & il avoit promis de venir incessamment honorer Antioche de sa présence. Son premier mouvement fut de détruire la ville, & d'ensevelir les habitans sous ses ruines. Etant revenu de cet accès d'emportement, il choisit le général Hellébique, & Césaire, maître des offices, pour

l'exécution d'une vengeance plus conforme aux régles de la justice. Comme il ignoroit encore la punition des principaux auteurs du désordre, il chargea ces commissaires d'informer contre les coupables, avec pouvoir de vie & de mort.

Il leur ordonna de fermer le théatre, le cirque, & les bains publics; d'ôter à la ville son territoire, ses priviléges, & la qualité de métropole; de la réduire à la condition d'un simple bourg soumis à Laodicée, son ancienne rivale, qui deviendroit, par ce changement, métropole de la Syrie; de retrancher aux pauvres la distribution de pain, qui étoit établie dans Antioche, comme dans Rome & dans Constantinople.

Hellébique & Césaire, étant partis avec ces ordres rigoureux, rencontrerent Flavien, & redoublerent sa douleur. Il continua sa route avec plus d'empressement, pour obtenir quelque grace. Les deux commissaires se hâterent d'arriver en Syrie. La renommée, qui les devança, renouvella la terreur dans Antioche. On publioit qu'ils venoient à la tête d'une troupe de soldats qui ne respiroient que le sang & le pillage. Les habitans prononçoient eux-mêmes leur propre sentence. « On égorgera le Sénat : on détruira la ville de » fond en comble; on la réduira en cendres avec son » peuple : on y fera passer la charrue; &, pour éteindre notre race, on poursuivra, le fer & le feu à la » main, jusques dans les montagnes & les déserts, » ceux qui y chercheront une retraite. » On attendoit en tremblant le moment de leur arrivée. On se disposoit de nouveau à prendre la fuite. Le gouverneur, qui étoit payen, vint à l'église, où une multitude innombrable s'étoit assemblée, comme dans un asyle. Il y parla au peuple, & s'efforça de le rassurer. Lorsqu'il se fut retiré, S. Jean Chrysostome fit reproche aux Chrétiens d'avoir eu besoin d'une voix étrangere pour affermir des cœurs que la confiance en Dieu devoit rendre inébranlables. Enfin ceux qui connoissoient le caractere des deux officiers vinrent à bout de calmer ces allarmes. On commença de se persuader que le Prince ne vouloit pas ruiner Antioche, puisqu'il con-

fioit sa vengeance à deux ministres si équitables & si modérés. A leur approche, une foule de peuple sortit au-devant d'eux, & les conduisit à leur demeure, avec des acclamations mêlées de prieres & de larmes.

Les deux commissaires n'étoient pas de ces courtisans vils & mercénaires, qui, livrés sans réserve à la passion de leur maître, vont aussi vîte que son caprice, & lui préparent d'inutiles repentirs. C'étoient des hommes prudens & vertueux; & c'est une louange pour Théodose, d'avoir choisi, dans sa colere, deux ministres propres, non pas à la servir aveuglément, mais à la diriger, & à la retenir dans les bornes d'une exacte justice. Ils apprirent, en arrivant, que les magistrats les avoient prévenus, & que la sédition étoit déja punie par des exemples assez rigoureux. Cependant, par les ordres du Prince, ils se voyoient réduits à la triste nécessité de rouvrir les plaies récentes de cette malheureuse ville, & d'en faire encore couler du sang. Ils signifierent d'abord la révocation de tous les priviléges d'Antioche. Le lendemain, ils firent comparoître tous ceux qui composoient le conseil de la ville. Ils écouterent & les accusations formées contre eux, & leurs réponses. L'humanité des juges adoucissoit, autant qu'il leur étoit permis, la sévérité de leur ministere. Ils n'employoient ni soldats ni licteurs pour imposer silence. Ils permettoient aux accusés de plaindre leur sort, de verser des pleurs: ils en versoient eux-mêmes; mais ils ne leur laissoient espérer aucune grace: ils paroissoient à-la-fois compatissans & inflexibles. Sur la fin du jour, ils firent renfermer tous ceux qui étoient convaincus dans une grande enceinte de murailles, sans toît & sans aucune retraite qui pût les garantir des injures de l'air. C'étoient les personnes les plus considérables d'Antioche, par leur naissance, par leurs emplois, & par leurs richesses. Toutes les familles nobles prirent le deuil. La ville perdoit avec eux tout ce qu'elle avoit d'éclat & de splendeur.

Le troisieme jour devoit être le plus funeste. Tous les habitans étoient glacés d'effroi. C'étoit le jour destiné au jugement & à l'exécution des coupables. Avant

le

le lever du ſoleil, les commiſſaires ſortent de leur demeure, à la lueur des flambeaux. Ils montroient une contenance plus ſévére que la veille; & l'on croyoit déja lire ſur leur front la ſentence qu'ils alloient prononcer. Comme ils traverſoient la grande place, ſuivis d'une foule de peuple, une femme avancée en âge, la tête nue, les cheveux épars, ſaiſit la bride du cheval d'Hellébique; &, s'y tenant attachée, elle l'accompagne avec des cris lamentables. Elle demandoit grace pour ſon fils diſtingué par ſes emplois, & par le mérite de ſon pere. En même tems, Hellébique & Céſaire ſe voient environnés d'une multitude inconnue, que des vêtemens lugubres, des viſages pâles & exténués faiſoient reſſembler à des phantômes, plutôt qu'à des hommes. C'étoient les ſolitaires des environs d'Antioche, qui, dans cette triſte conjoncture, étoient accourus de toutes parts; &, tandis que les philoſophes payens, plus orgueilleux, mais auſſi timides que le vulgaire, étoient allés chercher leur ſûreté ſur les montagnes & dans les cavernes, les moines, qui étoient alors les vrais philoſophes du Chriſtianiſme, & qui portoient ce nom à juſte titre, avoient abandonné leurs cavernes & leurs montagnes, pour venir conſoler & ſecourir leurs concitoyens. Ils s'attroupent en grand nombre autour des commiſſaires: ils leur parlent avec hardieſſe; ils offrent leurs têtes à la place des accuſés. Ils proteſtent qu'ils ne quitteront les juges, qu'après avoir obtenu grace. Ils demandent d'être envoyés à l'Empereur. « Nous avons, diſent-ils, un Prince Chrétien & religieux; il écoutera nos prieres. Nous ne vous permettrons pas de tremper vos mains dans le ſang de vos freres, ou vous nous immolerez avec eux. » Hellébique & Céſaire tâchoient de les écarter, en leur répondant qu'ils n'étoient pas maîtres de pardonner, & qu'ils ne pouvoient déſobéir au Prince, ſans ſe rendre eux-mêmes auſſi coupables que le peuple d'Antioche. Ils continuoient leur marche, lorſqu'un vieillard, dont l'extérieur n'avoit rien que de mépriſable, s'avança à leur rencontre. Il étoit de petite taille, vêtu d'habits ſales & déchirés. Saiſiſſant par le manteau

l'un des deux commissaires, il leur commanda à tous deux de descendre de cheval. Indignés de cette audace, ils alloient le repousser avec insulte, lorsqu'on leur dit que c'étoit Macédone. Ce nom les frappa d'une vénération profonde. Macédone vivoit, depuis longtems, sur le sommet des plus hautes montagnes de Syrie, occupé nuit & jour de la priere. L'austérité de sa vie lui avoit fait donner le surnom de *Critophage*, parce qu'il ne se nourrissoit que de farine d'orge. Quoiqu'il fût très-simple, sans aucune connoissance des choses du monde, & qu'il se fût rendu comme invisible aux autres hommes, il étoit célèbre dans tout l'Orient. Les commissaires, s'étant jettés à ses pieds, le prioient de leur pardonner, & de souffrir qu'ils exécutassent les ordres de l'Empereur. Alors ce solitaire, instruit par la sagesse divine, leur parla en ces termes : « Mes amis, » portez ces paroles au Prince : Vous n'êtes pas seu» lement Empereur ; vous êtes homme, & vous com» mandez à des hommes de même nature que vous. » L'homme a été formé à la ressemblance de Dieu : » n'est-ce donc pas un attentat contre Dieu même, de » détruire cruellement son image ? On ne peut outra» ger l'ouvrage, sans irriter l'ouvrier. Considérez à » quelle colere vous emporte l'insulte faite à une figure » de bronze. Et une figure vivante, animée, raison» nable, n'est-elle pas d'un plus grand prix ? Il nous » est aisé de rendre à l'Empereur vingt statues pour » une seule ; mais, après nous avoir ôté la vie, il lui » sera impossible de rétablir un seul cheveu de notre » tête. » Le discours de cet homme sans lettres fit une vive impression sur les commissaires. Ils promirent à Macédone de faire part à l'Empereur de ses sages remontrances.

Ils se trouvoient dans un extrême embarras, & n'étoient guères moins agités au-dedans d'eux-mêmes, que les coupables dont ils devoient prononcer la sentence. D'un côté, les ordres de l'Empereur leur faisoient craindre d'attirer sur eux toute sa colere ; de l'autre, les cris & les vives instances des habitans, & sur-tout des moines, dont les plus hardis menaçoient

d'arracher les criminels des mains des bourreaux, & de subir eux-mêmes le supplice, désarmoient leur sévérité. Dans cet état d'incertitude, ils arrivent aux portes du prétoire, où l'on avoit déja conduit ceux qui devoient être condamnés. Ils y rencontrerent un nouvel obstacle. Les évêques, qui étoient alors dans Antioche, (& il s'en trouvoit toujours quelques-uns dans cette capitale de l'Orient,) se présentent devant eux. Ils les arrêtent, & leur déclarent que, s'ils ne veulent leur passer sur le corps, il faut qu'ils leur promettent de laisser la vie aux prisonniers. Sur le refus des commissaires, ils s'obstinent à leur fermer le passage. Enfin Césaire & Hellébique ayant témoigné, par un signe de tête, qu'ils leur accordoient leur demande, ces prélats poussent un cri de joie; ils leur baisent les mains, ils embrassent leurs genoux. Le peuple & les moines se jettent en même tems dans le prétoire; & la garde ne peut arrêter cette foule impétueuse. Alors cette mere éplorée, qui n'avoit pas quitté la bride du cheval d'Hellébique, appercevant son fils chargé de chaînes, court à lui, l'entoure de ses bras, le couvre de ses cheveux; le traîne aux pieds d'Hellébique; &, les arrosant de ses larmes, elle conjure ce Général, avec des cris & des sanglots, de lui rendre l'unique soutien de sa vieillesse, ou de lui arracher à elle-même la vie. Les moines redoublent leurs instances: ils supplient les juges de renvoyer le jugement à l'Empereur; ils offrent de partir sur le champ, & promettent d'obtenir la grace de tant de malheureux. Les commissaires, ne pouvant retenir leurs larmes, se rendent enfin. Ils consentent à surseoir l'exécution jusqu'à la décision de Théodose. Mais ils ne veulent pas exposer tant de vieillards atténués par les austérités aux fatigues d'un long & pénible voyage. Ils leur demandent seulement une Lettre. Ils se chargent de la porter au Prince, & d'y joindre les plus pressantes sollicitations. Les solitaires composerent une Requête dans laquelle, en implorant la clémence de Théodose, ils lui mettoient devant les yeux le jugement de Dieu, & protestoient que, s'il falloit encore du sang pour appaiser son courroux, ils étoient

prêts à donner leur vie pour le peuple d'Antioche.

Les deux commissaires convinrent qu'Hellébique demeureroit dans la ville, & que Césaire iroit à Constantinople. Ils firent transférer les criminels dans une prison plus commode. C'étoit un vaste édifice orné de portiques & de jardins, où, sans les délivrer de leurs chaînes, on leur permit de recevoir toutes les consolations de la vie. Césaire partit, le soir même; &, volant avec plus d'empressement que s'il se fût agi de sa propre vie, il fit plus de trois cens lieues en six jours, & arriva, sans être connu, à Constantinople. Il se fit sur le champ annoncer à l'Empereur. Il lui présenta le procès-verbal qui contenoit le détail de la sédition & de ses suites. Il n'y avoit pas oublié la requête des moines, & la remontrance de Macédone. Il en fit la lecture, par ordre du Prince. Aussi-tôt, se jettant à ses pieds, il lui représenta le désespoir des habitans, les châtimens rigoureux qu'ils avoient déja éprouvés; la gloire qui lui reviendroit de sa clémence. Théodose versa des larmes: son cœur commençoit à s'attendrir; mais la colere combattoit encore ces premiers mouvemens de compassion.

Il y avoit déja sept ou huit jours que Flavien étoit arrivé à Constantinople. Mais, soit qu'il crût que l'Empereur étoit trop irrité, soit que ce Prince l'évitât à dessein, il ne s'étoit point jusqu'alors présenté à Théodose. Plongé dans la douleur la plus amère, il ne s'occupoit que des maux de son peuple. Son absence les lui rendoit plus sensibles, parce qu'il ne pouvoit les soulager. Ses entrailles étoient déchirées. Il passoit les jours & les nuits à verser des larmes devant Dieu, le priant d'amollir le cœur du Prince. L'arrivée de Césaire lui rendit le courage. Il alla au palais. Dès qu'il parut devant l'Empereur, il se tint éloigné, dans un morne silence, le visage baissé vers la terre, comme s'il eût été chargé de tous les crimes de ses compatriotes. Théodose, le voyant confus & interdit, s'approcha lui-même; &, levant à peine les yeux, le cœur serré de douleur, au lieu de s'abandonner aux éclats d'une juste colere, il sembloit faire une apologie

Rappellant en peu de mots tout ce qu'il avoit fait pour Antioche, il ajoûtoit à chaque trait : « C'est donc ainsi » que j'ai mérité tant d'outrages ! » Enfin, après le récit des bienfaits dont il avoit comblé cette ville ingrate : « Quelle est donc l'injustice dont ils ont pré» tendu se venger, continua-t-il ? Pourquoi, non » contens de m'insulter, ont-ils porté leur fureur jus» ques sur les morts ? Si j'étois coupable à leur égard, » pourquoi outrager ceux qui ne sont plus, & qui ne » les ont jamais offensés ? N'ai-je pas donné à leur ville » des marques de préférence sur toutes les autres de » l'Empire ? Je desirois ardemment de la voir : j'en » parlois sans cesse ; j'attendois avec impatience le mo» ment où je pourrois, en personne, recevoir le té» moignage de leur affection, & leur en donner de ma » tendresse. »

Flavien, pénétré de ces reproches, & fondant en larmes, pousse un profond soupir, rompt enfin le silence, &, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Prince, dit-il, » notre ville infortunée n'a que trop de preuves de » votre amour ; & ce qui faisoit sa gloire, fait aujour» d'hui sa honte & notre douleur. Détruisez-la jus» qu'aux fondemens ; réduisez-la en cendres ; faites » périr jusqu'à nos enfans par le tranchant de l'épée : » nous méritons encore de plus séveres châtimens ; & » toute la terre, épouvantée de notre supplice, avouera » cependant qu'il est au-dessous de notre ingratitude. » Nous en sommes même déja réduits à ne pouvoir » être plus malheureux. Accablés de votre disgrace, » nous ne sommes plus qu'un objet d'horreur. Nous » avons, dans votre personne, offensé l'univers en» tier : il s'éleve contre nous plus fortement que vous» même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. » Imitez la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, » il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand Prince ; » si vous nous pardonnez, nous devrons notre salut à » votre indulgence ; mais vous devrez à notre offense » l'éclat d'une gloire nouvelle. Nous vous aurons, par » notre attentat, préparé une couronne plus brillante » que celle dont Gratien a orné votre tête : vous ne

» la tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos statues. Ah ! qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus précieuses ! Ce ne seront pas des statues muettes & fragiles, exposées dans les places aux caprices & aux injures : ouvrages de la clémence, & aussi immortelles que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous les cœurs ; & vous aurez autant de monumens qu'il y a d'hommes sur la terre, & qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, les thrésors, la vaste étendue d'un Empire, ne procurent pas aux Princes un honneur aussi pur & aussi durable que la bonté & la douceur. Rappellez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, & les conseils de ces courtisans qui l'excitoient à la vengeance. Vous sçavez que ce Prince, portant alors la main à son front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous ; je ne suis point blessé*. On a oublié une partie des victoires de cet illustre Empereur ; mais cette parole a survécu à ses trophées : elle sera entendue des siécles à venir ; elle lui méritera à jamais les éloges & les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers ? Il ne faut que vous montrer vous-même. Souvenez-vous de ce soupir généreux que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâques, annonçant, par un Edit, aux criminels leur pardon, & aux prisonniers leur délivrance, vous ajoûtâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* Vous pouvez opérer aujourd'hui ce miracle. Antioche n'est plus qu'un sépulcre : ses habitans ne sont plus que des cadavres ; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez, d'un seul mot, leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand le Dieu des Chrétiens ! Des hommes il en sçait faire des anges : il les affranchit de la tyrannie de la nature*. Ne craignez pas que notre impunité corrompe les autres villes. Hélas ! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblans sans-cesse, regardant chaque nuit comme la derniere, chaque jour comme celui

» de notre supplice, fuyant dans les déserts, en proie » aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans » les creux des rochers, nous donnons au reste du » monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antio» che; mais détruisez-la comme le Tout-Puissant dé» truisit autrefois Ninive. Effacez notre crime par le » pardon; anéantissez la mémoire de notre attentat, » en faisant naître l'amour & la reconnoissance. Il est » aisé de brûler des maisons, d'abbatre des murailles; » mais de changer tout-à-coup des rebelles en sujets » fidèles & affectionnés, c'est l'effet d'une vertu di» vine. Quelle conquête une seule parole peut vous » procurer! Elle vous gagnera les cœurs de tous les » hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'E» ternel! Il vous tiendra compte, non-seulement de » votre bonté, mais aussi de toutes les actions de mi» séricorde que votre exemple produira dans la suite » des siécles. Prince invincible, ne rougissez pas de » céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux » prieres de vos plus braves officiers. Ce sera céder au » Souverain des Empereurs, qui m'envoie pour vous » présenter l'Evangile, & vous dire de sa part: *Si vous » ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre » Pere céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représen» tez-vous ce jour terrible, dans lequel les princes & » les sujets comparoîtront au tribunal de la suprême » Justice, & faites réflexion que toutes vos fautes se» ront alors effacées par le pardon que vous nous au» rez accordé. Pour moi, je vous le proteste, grand » Prince, si votre juste indignation s'appaise, si vous » rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retour» nerai avec joie; j'irai bénir, avec mon peuple, la » bonté divine, & célébrer la vôtre. Mais si vous ne » jettez plus sur Antioche que des regards irrités, mon » peuple ne sera plus mon peuple: je ne le reverrai » plus; j'irai, dans une retraite éloignée, cacher ma » honte & mon affliction; j'irai pleurer, jusqu'à mon » dernier soupir, le malheur d'une ville qui aura rendu » implacable à son égard le plus humain & le plus » doux de tous les Princes. »

Pendant tout le discours de Flavien, l'Empereur avoit fait effort sur lui-même, pour resserrer sa douleur. Enfin, ne pouvant plus retenir ses larmes : « Pourrions-nous, dit-il, refuser le pardon à des hommes » semblables à nous, après que le Maître du monde, » s'étant réduit pour nous à la condition d'esclave, a » bien voulu demander grace à son Pere pour les au» teurs de son supplice, qu'il avoit comblés de ses bien» faits ? » Flavien, touché de la plus vive reconnoissance, demandoit à l'Empereur la permission de demeurer à Constantinople, pour célébrer avec lui la fête de Pâques. « Allez, mon pere, lui dit Théodose, » hâtez-vous de vous montrer à votre peuple : rendez » le calme à la ville d'Antioche. Après une si violente » tempête, elle ne sera rassurée que lorsqu'elle reverra » son pilote. » L'évêque le supplioit d'envoyer son fils Arcadius. Le Prince, pour lui témoigner que, s'il lui refusoit cette grace, ce n'étoit par aucune impression de ressentiment, lui répondit : « Priez Dieu qu'il me » délivre des guerres dont je suis menacé, & vous me » verrez bientôt moi-même. » Lorsque le prélat eut passé le détroit, Théodose lui envoya encore des officiers de sa cour, pour le presser de se rendre à son troupeau avant la fête de Pâques. Quoique Flavien usât de toute la diligence dont il étoit capable, cependant, pour ne pas dérober à son peuple quelques momens de joie, il se fit devancer par des couriers qui porterent la Lettre de l'Empereur avec une promptitude incroyable.

Depuis que Césaire étoit parti d'Antioche, les esprits flottoient entre l'espérance & la crainte. Les prisonniers sur-tout recevoient sans cesse des allarmes, par les bruits publics qui se répandoient, que l'Empereur étoit inflexible; qu'il persistoit dans la résolution de ruiner la ville. Leurs parens & leurs amis, gémissant avec eux, leur disoient tous les jours le dernier adieu; & l'éloquente charité de S. Jean Chrysostome pouvoit à peine les rassurer. Enfin la Lettre de Théodose arriva, pendant la nuit, & fut rendue à Hellébique. Cet officier généreux sentit le premier toute la

joie qu'il alloit répandre dans Antioche. Il attendit le jour avec impatience; &, dès le matin, il se transporta au prétoire. L'allégresse peinte sur son visage annonçoit le salut. Il fut bientôt environné d'une foule de peuple qui poussoit des cris de joie; & ce lieu, arrosé de tant de larmes, quelques jours auparavant, retentissoit d'acclamations & d'éloges. Tous ceux que la crainte avoit jusqu'alors tenu cachés accouroient avec transport. Tous s'efforçoient d'approcher d'Hellébique. Ayant imposé silence, il fit lui-même la lecture de la Lettre. Elle contenoit des reproches tendres & paternels. Théodose y paroissoit plus touché des insultes faites à Flaccille & à son pere, que de celles qui tomboient sur lui-même. Il y censuroit cet esprit de révolte & de mutinerie, qui sembloit faire le caractere du peuple d'Antioche; mais il ajoûtoit qu'il étoit encore plus naturel à Théodose de pardonner. Il témoignoit être affligé que les magistrats eussent ôté la vie à quelques coupables, & finissoit par révoquer tous les ordres qu'il avoit donnés pour la punition de la ville & des habitans.

A ces mots, il s'éleve un cri général. Tous se dispersent pour aller porter cette heureuse nouvelle à leurs femmes & à leurs enfans. La veille, on accusoit de lenteur Flavien & Césaire; aujourd'hui on s'étonne qu'une affaire si importante, si difficile, ait été si promptement terminée. On ouvre les bains publics; on orne les rues & les places de festons & de guirlandes; on y dresse des tables : Antioche entiere n'est plus qu'une salle de festin. La nuit suivante égale la lumiere des plus beaux jours : la ville est éclairée de flambeaux. On bénit l'Etre souverain qui tient en sa main le cœur des Princes : on célèbre la clémence de l'Empereur; on comble de louanges Flavien, Hellébique & Césaire. Hellébique prend part à la réjouissance publique : il se mêle dans les jeux, dans les festins. Les jours suivans, on lui dressa des statues, ainsi qu'à Césaire; &, lorsqu'il fut ensuite rappellé par l'Empereur, il fut conduit hors de la ville, avec les vœux & les acclamations de tout le peuple. Flavien reçut, à son ar-

rivée, des témoignages de reconnoissance encore plus précieux & plus dignes d'un évêque. Il fut honoré comme un ange de paix ; & toutes les églises retentirent d'actions de graces.

Ainsi se terminerent les suites d'une sédition que la politique se seroit crue obligée de châtier à la rigueur, pour donner un exemple terrible. Celui qui veille en même tems à la sûreté & à la gloire des Monarques qui le servent, ne voulut armer contre les coupables que le bras de leurs propres magistrats : il ne laissa au Prince que l'honneur de pardonner.

4. Théodose II avoit vingt ans accomplis ; & l'illustre Pulchérie, sa sœur, lui cherchoit une épouse dans les plus nobles maisons de l'Empire. Paulin, qu'une tendre amitié attachoit à l'Empereur depuis l'enfance, partageoit ce soin avec l'auguste tutrice ; & ils éprouvoient tous deux combien il est difficile de rencontrer ensemble toutes les graces & toutes les vertus. Pendant qu'ils s'occupoient de cette recherche, une jeune Athénienne, conduite par l'infortune, vint à Constantinople. Elle étoit fille de Léonce, célèbre sophiste d'Athènes ; & son pere, trouvant déja en elle tous les dons de la nature, avoit pris le plus grand soin de cultiver son esprit. Il y avoit beaucoup mieux réussi que dans l'éducation de ses deux fils, qui n'eurent d'autre mérite que d'être freres d'Athénaïs, (c'étoit le nom de cette fille.) Léonce étoit riche. Il mourut, & fit en mourant un testament bizarre. « Je laisse, disoit-il, » tous mes biens à mes deux fils Valere & Génésius, » à condition qu'ils donneront à leur sœur cent piéces » d'or. Pour elle, son mérite, qui l'éleve au-dessus de » son sexe, lui sera d'une assez grande ressource. » Les cent piéces d'or ne faisoient guères que treize à quatorze cens livres de notre monnoie actuelle. Athénaïs, deshéritée pour la raison même qui rend les autres peres plus favorables, conjura d'abord ses deux freres de réparer cette injustice, & de lui accorder sa légitime ; les prenant à témoin qu'elle n'avoit pas mérité cette disgrace, & leur représentant que l'indigence de leur sœur seroit pour eux, sinon un sujet d'affliction,

du moins un reproche continuel. Ces ames vulgaires n'écouterent que l'intérêt ; &, pour oublier leur sœur, *ils la* chasserent de la maison paternelle. Elle se réfugia chez une tante qui la conduisit à Constantinople, pour y solliciter la cassation du testament. Elles s'adresserent à Pulchérie. Athénaïs étoit d'une beauté éblouissante. Elle exposa le sujet de ses plaintes avec des graces si touchantes, que la Princesse fut aussi charmée de son esprit que de sa beauté. Pulchérie s'informa de ses mœurs ; &, ayant appris qu'elles étoient irréprochables, elle crut avoir trouvé dans cette jeune fille ce qu'elle cherchoit vainement à la cour. Elle fit aussi-tôt part à son frere de cette heureuse découverte.

Ce récit excita dans le jeune Prince une vive impatience de voir Athénaïs. Pulchérie, sous prétexte de s'instruire plus en détail de l'objet de sa requête, la fit entrer dans son appartement, où Théodose, sans être apperçu d'elle, eut le tems de la considérer, d'un lieu où il étoit avec Paulin. Tous deux furent frappés de l'éclat de sa personne, tandis que Pulchérie admiroit la justesse, les graces & la modestie de ses discours. Théodose en devint passionnément amoureux, & n'eut point de repos que le mariage ne fût conclu. Léonce étoit payen. Athénaïs, élevée dans la religion de son pere, fut instruite du Christianisme, & baptisée sous le nom d'*Eudocie*. Les freres de l'Impératrice avoient mérité son ressentiment. Ils prirent la fuite & se cacherent, dès qu'ils apprirent qu'elle étoit devenue épouse de leur Souverain. La Princesse, plus généreuse & plus habile qu'ils n'étoient en fait de vengeance, ne voulut les punir que par des bienfaits. Elle les fit chercher, & conduire à Constantinople. Lorsqu'ils parurent devant elle, tremblans & déconcertés : « Ne craignez rien, leur dit-elle ; loin de vous sçavoir mauvais gré, je vous regarde comme les auteurs de mon élévation. Ce n'est pas votre dureté qui m'a bannie de la maison paternelle ; c'est la Providence divine qui m'a prise par la main, pour me conduire sur le thrône. » Elle procura à Valere la di-

gnité de Maître des offices, & à *Généſius* celle de Préfet du prétoire d'Illyrie.

5. Au troiſieme ſiécle, il y avoit en Orient un Chrétien, nommé *Nicéphore*, qui étoit ami particulier d'un prêtre nommé *Saprice*. Après avoir été long-tems parfaitement unis, leur amitié ſe rallentit, & finit par une rupture entiere. Après une longue inimitié, enfin le laïque rentre en lui-même, & s'adreſſe aux amis du prêtre pour tâcher de ſe réconcilier avec lui, mais inutilement. Il ſe jette aux pieds de Saprice, le conjure de lui pardonner; mais ce prêtre implacable eſt ſourd à ſes prieres. Dans la perſécution de Valérien, Saprice eſt arrêté par les perſécuteurs, & fait paroître un courage héroïque dans une cruelle queſtion qu'on lui fait ſouffrir. Condamné à avoir la tête coupée, il eſt conduit au ſupplice. Nicéphore accourt, ſe proſterne à ſes pieds, lui demande humblement ſon pardon; mais Saprice ne daigne pas lui répondre. Nicéphore court par une autre rue, pour ſe préſenter encore devant lui, avec larmes, & le preſſe, par les prieres les plus touchantes, le ſuivant ainſi juſqu'au lieu du ſupplice, & continuant, avec l'étonnement des bourreaux, de ſolliciter ſa réconciliation; mais le cœur de ce prêtre, déja endurci, demeure inexorable. Il oſe monter à l'autel où ſe devoit offrir ſon ſacrifice, contre la défenſe de Jeſus-Chriſt, ſans ſe réconcilier auparavant avec ſon frere. Lorſqu'il eſt ſur l'échafaud, l'exécuteur lui dit de ſe mettre à genoux, afin de lui abbatre la tête; mais, à l'inſtant, l'horreur de la mort ſaiſit ſon ame: il demande grace, il offre de ſacrifier aux faux-dieux, conformément à l'édit de l'Empereur. Dieu fit voir, en cette rencontre, combien il déteſte le ſacrifice d'un homme dont le cœur eſt rempli de haine, & combien il chérit celui qui pardonne. Nicéphore, ſaiſi de douleur à la vue d'une telle apoſtaſie, ſe déclare Chrétien. On l'arrête; on lui tranche la tête; il reçoit la couronne du martyre, dont Saprice s'étoit rendu ſi indigne.

6. Le Calife Huſſein, fils d'Ali IV, ayant été bleſſé par un eſclave, qui lui laiſſa tomber, par mégarde, un

plat de viandes chaudes sur sa tête, le regarda d'un œil assez fier, mais sans emportement. L'esclave se jetta aussi-tot à ses pieds, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : » Le paradis est fait pour ceux qui retiennent & domptent leur colere. » Hussein lui répondit qu'il n'en ressentoit point. L'esclave continua de répéter les paroles du même verset : « Et qui pardonnent à ceux qui les » ont offensés. --- Je te pardonne aussi, » repliqua le Calife. Enfin l'esclave, achevant de prononcer les dernieres paroles du texte : « Dieu aime sur-tout ceux qui » leur font du bien ; » Hussein lui dit : « Je te donne » aussi la liberté, & quatre cens dragmes d'argent. »

7. Tandis que Julien l'Apostat sacrifioit sur le mont Casius, il vit à ses pieds un homme étendu par terre, qui le supplia humblement de lui accorder la vie. Il demanda qui c'étoit? « C'est Théodote, ci-devant chef » du conseil d'Hiéraple, lui répondit-on : en reconduisant Constance, qui se préparoit à vous attaquer, il » le complimentoit, par avance, sur la victoire qu'il » alloit remporter, & le conjuroit d'envoyer promptement à Hiéraple la tête de ce rebelle, de cet ingrat ; » c'est ainsi qu'il vous appelloit. --- Je sçavois tout cela, » il y a long-tems, dit l'Empereur, & je le sçavois de » plus d'un endroit. » Puis, adressant la parole à Théodote qui étoit à demi-mort de frayeur, il ajoûta : » Retournez chez vous, sans rien craindre : vous vivez sous » un Prince, qui, suivant la maxime d'un grand philosophe, cherche de tout son cœur à diminuer le » nombre de ses ennemis, & à augmenter celui de ses » amis. »

8. Un militaire, ancien dans le service, ayant obtenu de la cour un gouvernement considérable, en fut privé, quelques années après, par Alphonse V, roi d'Aragon, qui jugea à propos de le donner à un autre. L'officier fut si piqué de cette disgrace, qu'il sortit du royaume, & alla parcourir l'Espagne, la France, & ensuite toute l'Allemagne, se plaignant par-tout de l'injustice du Roi, sans même épargner les calomnies les plus atroces qu'il semoit adroitement dans ces différentes cours, afin de

le rendre plus odieux. Comme il s'apperçut, à la fin, qu'il ne tiroit pas grand profit de toutes ses déclamations, & que les ennemis d'Alphonse, après avoir pris plaisir à l'écouter, ne lui donnoient rien, il prit le parti de s'en retourner. Le Roi, quelque tems après, sçut qu'il s'étoit réfugié à Florence : il lui fit dire qu'il pouvoit venir à la cour, en toute sûreté, ajoûtant ces paroles remarquables: » On n'a point encore oublié vos services ; mais votre » offense est déja oubliée. » Alphonse ne s'en tint pas à des sentimens ; il voulut encore lui payer les frais du voyage, & lui fit même présent d'une somme d'argent considérable.

9. L'empereur Adrien, ayant été proclamé Auguste, oublia si bien les querelles & les inimitiés qu'il avoit eues, étant homme privé, que, rencontrant, par hazard, son ennemi le plus mortel, il lui cria : « Te voilà » sauvé ! »

10. Abaza s'étant révolté contre Amurat IV, cet Empereur envoya l'assiéger dans Erzérum, par le Grand-Visir Chosrou, qui prit la ville, & se saisit de la personne du chef des rebelles. Le Visir, quoique naturellement sévère, accorda le pardon aux habitans, & reprit, en triomphe, la route de Constantinople. Comme il approchoit de cette capitale, tout le peuple sortit en foule à sa rencontre, attiré par la réputation d'Abaza. Chacun s'empressoit à voir cet illustre captif, qui avoit été, pendant plusieurs années, la terreur de l'Empire Ottoman. Amurat lui-même, impatient de satisfaire sa curiosité, quitta le serrail, & s'avança, à cheval, hors de la ville, environné d'une troupe de jeunes gens de son âge. On lui présente Abaza chargé de chaînes. Il arrête, quelque tems sur lui, des regards de surprise & d'admiration ; puis, rompant tout-à-coup le silence : « Je te » pardonne, Abaza, dit-il ; tes exploits m'ont fait ou» blier ta trahison ; &, pour mieux t'engager à la répa» rer, je te fais Bacha de Bosnie. » Aussi-tôt mille cris de joie applaudissent à la générosité du jeune Sultan, tandis qu'Abaza lui jure, à ses pieds, une fidélité inviolable.

11. Le maréchal de Villars avoit mis à prix la tête du chef des Camiſards, hérétiques qui s'étoient révoltés dans les Cévennes, & qui s'étoient ainſi nommés, parce qu'ils portoient un habit de toile aſſez ſemblable à une chemiſe. Ce rebelle, témoin du ſupplice de ſes compagnons, reconnoiſſant que, tôt ou tard, il lui faudroit ſubir le même ſort, prit un parti qui lui réuſſit. Il connoiſſoit la générosité & la clémence du Maréchal. S'étant préſenté à ce Général, qui ne le connoiſſoit que de nom, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût promis mille écus à celui qui le livreroit mort ou vif? Le Maréchal ayant répondu que oui: « Cette récompenſe me » ſeroit dûe, continua le Camiſard, ſi mes crimes ne » m'en avoient rendu indigne; mais j'ai tant de con» fiance en la clémence du Roi, & en votre généro» ſité, que je ne crains point de vous apporter moi» même cette tête criminelle dont vous pouvez diſpo» ſer. » Il étoit à genoux, en diſant ces mots. Le Maréchal, l'ayant fait relever, lui fit compter, ſur le champ, les mille écus, & expédier une amniſtie générale pour lui & pour quatre-vingt perſonnes de ſa ſuite.

12. Des courtiſans de Philippe le Bel excitoient ce Prince à ſévir contre un prélat qui l'avoit offenſé: « Je » ſçais, leur répondit-il, que je puis me venger; mais » il eſt beau de le pouvoir, & de ne le pas faire. »

13. Quelques complices d'une grande conjuration formée contre le roi Robert, & ſon État, furent arrêtés, & conduits devant ce Monarque, auquel ils avouerent leur crime, avec toutes les marques d'un ſincere repentir. La Cour des Seigneurs aſſemblés les condamna à la mort, ſans vouloir révoquer cette terrible ſentence. Robert ſeul fut touché de compaſſion, & força ſon conſeil à ſouſcrire au pardon qu'il leur accorda, par ce pieux ſtratagême. Il fit traiter magnifiquement ces coupables malheureux; &, le lendemain, il les fit approcher de la ſainte Table; puis, adreſſant la parole à ſes conſeillers, il leur dit: « Nous conviendroit-il, » Meſſieurs, d'envoyer au gibet ceux que Jeſus-Chriſt » vient de recevoir à ſa Table? » *Voyez* BONTÉ. CHARITÉ. GÉNÉROSITÉ.

PATIENCE.

1. LE célèbre M. Domat, au milieu de ses plus grandes douleurs, disoit : « Dieu me fait la grace de » souffrir sans me plaindre ; mais il me semble qu'un » Chrétien doit aller jusqu'à souffrir avec joie. »

2. S. Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules, résolu d'embrasser la vie d'hermite, se mit sous la conduite d'un pieux solitaire nommé *Marin*. Cet homme ne comptoit pas la douceur parmi ses vertus ; & sa dureté étoit capable de rebuter un éleve moins affermi dans sa vocation que Romuald. Toutes les fois que son disciple faisoit quelque faute en lisant, l'impitoyable Marin lui donnoit un grand coup de baguette sur la tête, du côté gauche. Romuald souffrit long-tems ce traitement rigoureux avec une patience héroïque. Enfin il dit, un jour, à Marin : « Mon maître, je suis presque » devenu sourd du côté gauche ; je vous prie d'avoir » la bonté de me frapper désormais du côté droit. »

3. Une des qualités les plus marquées de Socrate étoit une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoient altérer. On a dit que ce philosophe étoit naturellement fougueux & emporté, & que la modération à laquelle il étoit parvenu étoit l'effet de ses réflexions, & des efforts qu'il avoit faits pour se vaincre lui-même, & pour se corriger. Il avoit exigé de ses amis de l'avertir, quand ils le verroient près de se mettre en colere. Au premier signal, il baissoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant, un jour, de l'émotion contre un esclave : « Je te frapperois, dit-il, si je n'étois en colere. » Une autre fois, ayant reçu d'un brutal un vigoureux soufflet, il se contenta de dire en riant : « Il est fâcheux » de ne sçavoir pas quand il faut s'armer d'un casque. »

Il trouva dans sa propre maison une ample carriere pour exercer sa patience dans toute son étendue ; & Xantippe, sa digne épouse, la mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, emportée, violente. Il paroît

paroît qu'avant de la choisir pour compagne, il n'avoit pas ignoré son caractere. Il disoit lui-même qu'il l'avoit prise exprès; persuadé que, s'il venoit à bout de souffrir ses emportemens, il pourroit vivre avec les personnes les plus difficiles. Les traits suivans feront connoître que ce grand homme avoit parfaitement réussi dans son choix.

Il donnoit à souper à Euthidème son ami. Pendant le repas, Xantippe lui chercha querelle, cria, tempêta, suivant l'usage; se leva toute furieuse, & renversa les plats qui étoient sur la table. Euthidème, étonné de ce fracas, profitoit du bruit pour s'esquiver doucement par la porte, quand Socrate, le retenant: « Ne » vous troublez point, lui dit-il; l'autre jour, que je » mangeois chez vous, une poule, en volant sur la » table, ne renversa-t-elle pas tout? Nous n'en fûmes » cependant pas plus émus. » La tranquillité du mari » mettoit le comble à la fureur de l'épouse: « Tou- » jours, disoit-elle, avec un ton de désespoir; toujours » il rentre à la maison avec le même air & le même » visage qu'il avoit en sortant. »

Un jour, pour l'outrager d'une maniere sensible, elle lui arracha son manteau de dessus les épaules, au milieu de la rue, & le jetta dans la crotte. Les amis du sage lui conseilloient de se venger sur le champ de cette épouse insolente, & de lui faire sentir une bonne fois qu'il portoit un bâton. « C'est-à-dire, Messieurs, ré- » pondit Socrate, qu'un mari & une femme aux pri- » ses seroient pour vous un spectacle fort amusant; » mais je ne suis pas d'humeur de vous donner la co- » médie à mes dépens. »

Une autre fois, après avoir long-tems supporté sans rien dire ses assauts de mauvaise humeur, & les torrens d'injures qui les accompagnoient, il sortit de la maison pour laisser le champ libre à son inépuisable moitié, & s'assit devant sa porte. Xantippe, désespérée du phlegme de son mari, monte à sa chambre, &, par la fenêtre, renverse sur la tête chauve du trop patient philosophe un pot plein d'eau:

Ce n'étoit pas de l'eau de rose,
Mais de l'eau de quelqu'autre chose.

Les passans, témoins de l'aventure, en firent de grands éclats de rire. Socrate en rit aussi, & dit tranquillement : » Je m'y attendois bien ; après le tonnerre vient la » pluie. »

Alcibiade s'étonnoit qu'il pût résister aux cris éternels de cette femme acariâtre. « J'y suis tellement ac» coutumé, répondit-il, que ses clameurs ne font pas » plus d'impression sur moi, que le bruit d'une char» rette. » C'est ainsi que, jusqu'à sa mort, ce grand philosophe souffrit, en riant, & sans se plaindre, les excès inouis de cette furie domestique, que le Ciel sembloit avoir formée pour exercer sa vertu.

4. Alfonse V, roi d'Aragon, passoit devant Capoue avec son armée. Tout-à-coup un homme, ayant la mine d'un soldat, vient à lui comme un furieux, arrête d'abord son cheval par la bride, & se met ensuite à l'accabler d'injures. Le Monarque eut la patience de l'écouter, & attendit qu'il eût déchargé toute sa mauvaise humeur ; puis il continua son chemin, sans lui répondre un seul mot, ni sans vouloir même le regarder.

5. Une dame vertueuse fut priée, par une de ses amies, de lui apprendre quels secrets elle avoit pour conserver les bonnes graces de son mari : « C'est, lui » dit-elle, en faisant tout ce qui lui plaît, & en souffrant » patiemment, de sa part, tout ce qui ne me plaît pas. »

6. Un jeune homme, après avoir été élevé, pendant quelque tems, chez le philosophe Zénon, revint dans la maison paternelle ; « Eh bien ! lui dit son pere, » qu'as-tu appris de bon chez ce philosophe ? --- Vous » le sçaurez bientôt, mon pere, répondit le jeune » homme ; » & ensuite il se tut. Le pere, irrité de son silence, &, le prenant pour un aveu tacite du peu de fruit qu'il avoit retiré de l'étude de la philosophie, se leva tout en colere : « Malheureux, lui dit-il, tu as » donc perdu ton tems ? c'est donc en vain que j'ai fait » tant de dépenses pour ton éducation ? » En même tems, il commença à le frapper rudement. Le jeune

homme reçut avec soumission ce traitement cruel; &, lorsque la colere de son pere se fut appaisée: « Voilà, » lui dit-il, avec douceur, ce que j'ai appris à l'école » de Zénon, à souffrir patiemment la colere, & les » mauvais traitemens de mon pere. »

7. Le célèbre Sertorius, voyant ses soldats découragés par la perte d'une bataille, les fit assembler, & commanda qu'on amenât devant eux deux chevaux; l'un vieux, maigre, défait, & d'une extrême foiblesse; l'autre jeune, gras, vigoureux & fort, remarquable sur-tout par la beauté de sa queue, & par la quantité de crins dont elle étoit fournie. Auprès du cheval foible, il mit un homme grand & fort; &, auprès du cheval vigoureux, il mit un petit homme foible & de mauvaise mine. Le signal étant donné, l'homme fort prit à deux mains la queue du cheval foible, & la tiroit à lui de toute sa force, comme pour l'arracher; & le petit homme foible se mit à arracher un à un les crins de la queue du cheval fort. Après que le premier eut pris beaucoup de peine inutilement, & qu'il eût bien fait rire tous les spectateurs, il renonça à son entreprise; mais le petit homme foible, sans aucun effort, fit bientôt voir la queue de son vigoureux cheval, toute nue, & dépouillée de ses crins. Alors Sertorius se levant, dit: » Mes Alliés, vous voyez que la patience est plus efficace que la force, & que la plûpart des choses dont » on ne sçauroit venir à bout tout-à-la-fois, quelques » efforts qu'on fasse, on les exécute sans peine peu-à-» peu. Ne vous laissez donc point abbatre par un mau-» vais succès; soyez sûrs qu'en revenant souvent » à la charge, votre persévérance vous fera enfin triom-» pher. » *Voyez* RETENUE.

PAUVRETÉ.

1. UNe honnête pauvreté, disoit Caton, est mille fois préférable à des richesses acquises par des voies iniques: on plaint le pauvre; on déteste le riche.

2. La fille de Thémistocle étant recherchée en ma-

riage, cet illustre Athénien préféra un honnête homme pauvre à un riche dont la réputation étoit suspecte ; & il dit que, dans le choix d'un gendre, « il aimoit mieux » du mérite sans bien, que du bien sans mérite. »

3. Un homme de grande condition, & qui ne vouloit point être connu, vint avec beaucoup d'argent au désert de Scété, pour le faire distribuer aux solitaires. Comme on lui eut répondu qu'ils n'en avoient pas besoin, cet homme, ne se contentant point de cette raison, jetta cet argent dans une corbeille qui étoit à l'entrée de l'église ; & le prêtre dit ensuite tout haut : » Que ceux qui en ont besoin en prennent. » Mais il n'y en eut pas un seul qui y voulût toucher ; plusieurs même détournerent leurs regards, pour témoigner le mépris qu'ils faisoient de ce métal, vil objet des desirs de la plûpart des hommes. Alors le bon prêtre dit au riche : « Dieu a reçu votre offrande ; distribuez-la aux » véritables indigens ; car, pour nous, comme vous » voyez, il ne nous manque rien. »

4. Un grand seigneur, apportant de l'argent à un vieux solitaire lépreux, & accablé d'infirmités, lui dit : « Je vous supplie, mon pere, de recevoir cette petite ba» gatelle pour satisfaire à vos besoins. --- Eh ! quoi ! mon » frere, répondit ce généreux anachorète, venez-vous » ici pour me ravir celui qui me nourrit depuis plus de » soixante ans, & qui, par sa miséricorde, a fait que, » dans mon infirmité, je n'ai eu besoin de rien ? »

5. Abou-Hatem, pieux & célèbre docteur Musulman, avoit embrassé par goût une vie très-pauvre & très-austere. Un jour, un de ses amis lui demanda comment il pouvoit subsister ? « Le ciel & la terre, ré» pondit-il, sont les magasins & les thrésors de la Pro» vidence : les hommes ne manquent jamais de rien, » quand ils puisent, avec confiance, dans ces sources » fécondes de biens. »

6. Socrate s'étoit accoutumé, de bonne heure, à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plûpart des devoirs d'un bon citoyen. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses, & l'amour de la

pauvreté. Il regardoit comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien ; & il croyoit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité, qu'on se contentoit de moins de choses. Voyant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans de certaines cérémonies, & la quantité d'or & d'argent qu'on y portoit : « Que de » choses, disoit-il, en se félicitant lui-même sur son » état ; que de choses dont je n'ai pas besoin ! » *Quantis non egeo !*

7. Il est rare de voir des Princes se livrer par goût à la pauvreté, & ne faire cas des richesses que pour les répandre dans le sein de l'indigence. C'est pourtant ce que fit Alcamène, neuvieme roi de Lacédémone. On lui demandoit, un jour, pourquoi, avec tant de biens, il vivoit si pauvrement ? « C'est, dit-il, parce qu'un » homme riche a plus de gloire, en vivant suivant la » raison, qu'en se laissant aller à sa cupidité. »

8. Philoxène de Cythère, poëte fameux, ayant acquis de grandes richesses en Sicile, s'apperçut que le luxe & la mollesse, qui en sont inséparables, commençoient à le gagner : « Par tous les Dieux ! dit-il, je » perdrai mes richesses, plutôt qu'elles ne me per» dront. » Aussi-tôt il renonça à tout ce qu'il possédoit, quitta la Sicile, & alla, dans une agréable retraite, mettre ses mœurs en sûreté, sous les auspices d'une pauvreté volontaire.

9. Epaminondas, l'un des plus grands hommes de la Grèce, s'étoit livré par goût & par choix à l'amour de la pauvreté ; & jamais il ne fit aucun cas des richesses. Mais sa pauvreté même lui attiroit l'estime & la confiance des riches, & le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de ses amis se trouvant fort à l'étroit, il l'envoya chez un des citoyens de Thèbes les plus opulens, avec ordre de lui demander, de sa part, mille écus. Celui-ci, étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avoit porté à lui adresser cet ami : » C'est, lui répondit Epaminondas, que cet homme de » bien est dans le besoin, & que vous êtes riche. »

10 Ménénius Agrippa, l'un des plus célèbres citoyens

qui ait illustré Rome, après avoir été Consul, après avoir reçu les honneurs du triomphe, mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Le public y suppléa. Les Tribuns, ayant assemblé le peuple, firent l'éloge du défunt. Ils raconterent tout ce qu'il avoit fait de grand, pendant la guerre & pendant la paix : ils éleverent jusqu'au ciel ses rares qualités, son désintéressement, sa frugalité, sa droiture, son mépris pour les richesses, l'horreur infinie qu'il avoit sur-tout des usures & des profits cruels, qui se tirent du sang des malheureux; & ils conclurent par représenter qu'il seroit honteux qu'un si grand homme fût privé, après sa mort, des honneurs qu'il méritoit, parce qu'il n'étoit point assez riche pour être inhumé selon son rang. Tous les particuliers se taxerent par tête avec joie; ce qui fit une somme considérable. Le sénat, piqué d'une noble jalousie, regarda comme un affront pour l'Etat, qu'un homme de ce mérite fût enterré des aumônes des particuliers, & jugea qu'il étoit trop juste que le thrésor public en fit les frais. L'ordre fut donné sur le champ aux Questeurs de n'épargner rien pour donner à la pompe funébre de Ménénius tout l'éclat & toute la magnificence dignes de son rang & de sa vertu. Le peuple néanmoins, piqué à son tour d'émulation, refusa constamment de reprendre l'argent qu'il avoit donné, & que les Questeurs lui vouloient rendre. Il en fit présent aux enfans de Ménénius, de crainte que leur pauvreté ne les engageât dans des professions indignes du rang & de la gloire de leur pere.

11. Callias, très-proche parent d'Aristide, & le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appellé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisoit sur-tout un crime de ce que, riche comme il étoit, il ne rougissoit pas de laisser dans l'indigence *le grand*, le juste Aristide, avec sa femme & ses enfans. Callias, voyant que ces reproches faisoient beaucoup d'impression sur l'esprit des juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux, s'il n'étoit pas vrai qu'il lui

avoit plusieurs fois présenté de grosses sommes d'argent, & l'avoit pressé avec instance de vouloir les accepter; &, s'il ne les avoit pas toujours constamment refusées, en lui répondant qu'il se pouvoit vanter à meilleur titre de sa pauvreté, que lui de son opulence; que l'on pouvoit trouver assez de gens qui usoient bien de leurs richesses, mais qu'on en rencontroit peu qui portassent la pauvreté avec courage, & même avec joie; & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient pauvres, malgré eux, ou par leur faute, pour avoir été paresseux, intempérans, prodigues, déréglés, qui pussent en rougir. Aristide avoua que tout ce que son parent venoit de dire étoit vrai; & il ajoûta qu'une disposition d'ame, qui retranche tout desir des choses superflues, & qui resserre les besoins de la vie dans les bornes les plus étroites, outre qu'elle délivre de mille soins importuns, & laisse une liberté entiere de ne s'occuper que des affaires publiques, approche encore, en quelque sorte, l'homme vertueux de la Divinité même, qui est sans soins & sans besoins. Il n'y eut personne dans l'assemblée, qui n'en sortît avec cette pensée & ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être Aristide avec sa pauvreté, que Callias avec toutes ses richesses.

Aussi la vertu favorite de cet austere Athénien étoit-elle ce noble & généreux désintéressement qui fait regarder les biens périssables, dont la fortune dispose à son gré, comme une possession incommode & dangereuse; &, quoique ce grand homme eût été revêtu des premieres charges de la République; quoiqu'il eût manié les finances avec une autorité absolue, il mourut pauvre, & ne laissa pas même de quoi se faire enterrer. Il fallut que l'Etat fît les frais de ses funérailles, & se chargeât de faire subsister sa famille. Ses filles furent mariées, & Lysimaque, son fils, fut entretenu aux dépens du Prytanée qui assigna aussi à la fille de ce dernier, après sa mort, le même entretien qu'on donnoit à ceux qui avoient vaincu aux Jeux Olympiques. *Voyez* MÉDIOCRITÉ.

PÉNÉTRATION.

1. UN particulier, fort connu à la cour d'Alfonse V, roi d'Aragon, étant venu à se brouiller avec un seigneur, en disoit pourtant du bien, toutes les fois qu'il en parloit; ce qui étonnoit d'autant plus les gens qui l'écoutoient, qu'on sçavoit l'extrême inimitié qu'il portoit à cette personne. Le Monarque, dont la vue étoit plus perçante que celle des autres, regarda toutes ces louanges comme très-suspectes. Bien loin de s'y fier, il fit venir secrettement tous ceux de sa cour, qui les avoient entendues, pour leur dire que cet homme-là tramoit à coup sûr quelque trahison contre son ennemi, & que toute sa douceur apparente n'étoit qu'une ruse pour le perdre plus sûrement. Il ne se trompoit pas, & ce qu'il avoit prédit ne tarda guères à arriver. Six mois après, ce fourbe, croyant qu'il étoit tems d'exécuter son dessein, accusa le seigneur, son ennemi, d'un crime dont il ne se trouvoit point coupable, & commença à le poursuivre en justice. Alfonse, qui s'étoit attendu à ce procédé injuste, dit alors qu'il vouloit qu'on mît l'accusé hors de cour, & qu'il fût déchargé du crime qu'on lui avoit faussement imputé. Il fit ensuite venir l'accusateur; &, lui ayant fait les reproches qu'il méritoit, il lui ordonna d'aller promptement trouver le criminel prétendu, & de lui faire humblement des excuses devant tout le monde.

2. Laurent de Médicis avoit une si grande pénétration, que deux citoyens, très-connus dans Florence, qui s'accusoient mutuellement d'un vol de quelqu'argent, ayant comparu devant lui, il se contenta de les envisager, &, dans le moment, désigna le coupable. Comme il prévoyoit souvent ce qui devoit arriver, il prenoit presque toujours des mesures si justes, que l'événement lui étoit communément ou favorable, ou peu nuisible. Il étoit encore fort jeune, lorsqu'il sauva la vie à Pierre de Médicis, son pere, par un sage conseil qu'il lui donna. Il s'étoit formé une conspiration contre

le Prince; & quelques-uns des conjurés, mis en embuscade, devoient l'assassiner, au retour d'une course qu'il avoit faite hors de la ville. Il étoit en litiere, parce que la goutte l'empêchoit de marcher. Son fils, qui l'accompagnoit, dit à ceux qui le portoient de quitter la route ordinaire, & d'en prendre une plus courte pour entrer dans la ville. Pour lui, monté sur son cheval, il prit le chemin naturel; & il dit à ceux qu'il rencontra, que son pere le suivoit, & qu'il n'étoit pas éloigné: par cette ruse, il trompa ceux qui l'attendoient; & tous deux arriverent, presqu'en même tems, sains & saufs, dans la ville.

3. L'auteur du *Nighiaristan*, ou *Collection curieuse d'Evènemens mémorables*, pour faire connoître la pénétration des Arabes, raconte l'histoire suivante. Trois freres Arabes, de la famille d'Adnan, s'étant mis en voyage pour voir le pays, rencontrerent un chamelier qui leur demanda s'ils n'avoient point vu un chameau qui s'étoit égaré sur le chemin qu'ils tenoient? L'aîné d'entr'eux demanda au chamelier, s'il n'étoit pas borgne? » Oui, » lui répondit-il. Le second frere ajoûta: « Il lui » manque une dent sur le devant; » &, ceci se trouvant vrai, le troisieme frere dit: « Je parierois qu'il est boi» teux. » Le chamelier, entendant tout ceci, ne douta plus qu'ils ne l'eussent vu, & les pria de lui dire où il étoit. Ces fréres lui dirent: « Suivez le chemin que nous » tenons. » Le chamelier leur obéit, & les suivit, sans rien trouver. Après quelque tems, ils lui dirent: « Il est » chargé de bled? » Ils ajoûterent, peu après: « Il porte » de l'huile d'un côté, & du miel de l'autre? » Le chamelier, qui sçavoit la vérité de tout ce qu'ils lui disoient, leur réitéra ses instances, & les pressa de lui découvrir le lieu où ils l'avoient vu. Ce fut alors que ces trois freres lui jurerent que non-seulement ils ne l'avoient point vu, mais qu'ils n'avoient pas même entendu parler de son chameau qu'à lui-même. Après plusieurs contestations, il les mit en justice, & on les emprisonna. Le juge, s'appercevant que c'étoient des gens de qualité, les fit sortir de prison, & les envoya au Roi du pays, qui les reçut fort bien, & les logea dans son pa-

lais. Un jour, dans l'entretien qu'il eut avec eux, il leur demanda comment ils sçavoient tant de choses de ce chameau, sans l'avoir jamais vû? Ils répondirent: « Nous » avons vu que, dans le chemin qu'il a tenu, l'herbe & » les chardons étoient broutés d'un côté, sans qu'il parût rien de mangé de l'autre; cela nous a fait juger » qu'il étoit borgne: nous avons aussi remarqué que, » dans les herbes qu'il a broutées, il en est resté au dé» faut de sa dent, & la trace de ses pieds nous a fait » voir qu'il en avoit traîné un; c'est ce qui nous a fait » dire qu'il lui manquoit une dent, & qu'il étoit boi» teux. Les mêmes traces nous ont appris qu'il étoit » extrêmement chargé, & que ce ne pouvoit être que [illegible]rain; car ses deux pieds de devant étoient impri[illegible] fort près de ceux de derriere. Quant à l'huile [illegible] miel, nous nous en sommes apperçus par les [illegible]rmis & les mouches qui s'étoient amassées de » côté & d'autre du chemin, dans les lieux où il pou» voit être tombé quelques gouttes de ces deux li» queurs. Par les fourmis, nous avons conjecturé le » côté de l'huile, & par les mouches celui du miel. » *Voyez* SAGACITÉ.

PÉNITENCE.

1. THéodose le Grand donna deux exemples également illustres; l'un, des terribles excès auxquels la colere peut emporter les meilleurs Princes, lorsqu'ils ne prennent conseil que de leurs adulateurs; l'autre, du généreux repentir que peut exciter dans leur ame un zèle salutaire. Thessalonique, capitale de l'Illyrie, étoit devenue une ville des plus grandes & des plus peuplées de l'Empire. La licence s'y étoit accrue dans la même proportion que l'opulence & le nombre des habitans. Le peuple étoit passionné pour les spectacles. Il chérissoit, il estimoit même ces vils ministres des divertissemens publics, qui font la perte des mœurs, parce qu'ils ne peuvent se faire des partisans, sans diminuer l'horreur des vices dont ils sont infectés. Botheric com-

mandoit les troupes en Illyrie. Son échanson se plaignit à lui des poursuites criminelles d'un cocher du Cirque, embrasé d'une passion brutale. Botheric fit mettre en prison cet infâme séducteur. Comme le jour des courses du Cirque approchoit, le peuple, qui croyoit ce cocher nécessaire à ses plaisirs, vint demander son élargissement. Sur le refus du Commandant, il se mutina. La sédition fut violente: plusieurs magistrats y perdirent la vie; & Botheric fut assommé à coups de pierres.

La nouvelle de cet attentat excita l'indignation de Théodose. Il vouloit d'abord mettre à feu & à sang toute la ville. Ambroise & les évêques des Gaules, qui tenoient alors un synode à Milan, vinrent à bout de l'appaiser. Il leur promit de procéder, selon les régles de la justice; mais ses courtisans, & sur-tout Rufin, effacerent bientôt ces heureuses impressions. Rufin, homme de fortune, s'étoit élevé, à la faveur des vertus qu'il sçavoit feindre, jusqu'à la confiance de l'Empereur: il étoit alors maître des offices, & tenoit le premier rang dans les conseils. Appuyé de ses partisans, il fit entendre à Théodose qu'il étoit nécessaire de donner un exemple capable d'arrêter pour toujours les séditions, & de maintenir l'autorité du Prince dans la personne de ses officiers. Il ne lui fut pas difficile de rallumer un feu mal éteint. On résolut de punir les Thessaloniciens par un massacre général. Théodose recommanda expressément de cacher à S. Ambroise la décision du conseil; &, après avoir donné ses ordres, il sortit de Milan, pour éviter de nouvelles remontrances, si le secret de la délibération venoit à transpirer.

Les officiers, chargés de cette barbare exécution, ayant reçu la Lettre du Prince, annoncerent une course de chars pour le lendemain, & passerent la nuit à faire toutes les dispositions nécessaires à leur dessein. Le jour venu, le peuple, ne sçachant pas qu'il couroit à la mort, se rendit en foule dans le Cirque, sans s'appercevoir du mouvement des soldats dont il fut tout-à-coup enveloppé. Ceux-ci avoient ordre de passer tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Au signal donné, ils poussent un grand cri, & se jet-

tent avec fureur sur la multitude. On frappe; on égorge; on tue les enfans sur le sein de leurs meres. Les habitans, renfermés dans cette vaste enceinte, morts, blessés, vivans, accumulés les uns sur les autres, ne font bientôt plus qu'un monceau. Ceux qui fuient trouvent la mort dans les rues de la ville. Thessalonique est jonchée de cadavres. Des étrangers, des citoyens pacifiques, qui n'avoient eu aucune part à la sédition, furent sacrifiés à cette aveugle vengeance. Jamais l'humanité ne montre plus de vigueur que dans ces scènes cruelles, où la barbarie triomphe.

Un esclave, voyant son maître saisi par les soldats, l'arrache de leurs mains; &, pour lui donner le tems de s'échapper, il se livre lui-même, & reçoit la mort avec joie. Un marchand, nouvellement entré dans le port, courut à ses deux fils qu'il voyoit près de périr. Il demanda en grace de mourir à leur place, & offrit à cette condition tout ce qu'il possédoit d'or & d'argent. Les soldats, par une indulgence brutale, lui permirent d'en choisir un; & le malheureux pere, les regardant tour-à-tour, pleurant, gémissant, & ne pouvant se déterminer dans ce choix funeste, qui déchiroit ses entrailles, les vit enfin égorger tous deux; le massacre dura trois heures. Sept mille hommes, ou même quinze mille, selon d'autres, y périrent. On dit que Théodose, touché de repentir, peu de tems après le départ des couriers, en avoit dépêché d'autres pour révoquer l'ordre; mais que ceux-ci arriverent trop tard, ainsi qu'on a vu presque toujours que plus les ordres méritent d'être révoqués, plus ils volent rapidement, & s'exécutent avec promptitude.

Cette affreuse tragédie répandit par tout l'Empire l'étonnement & la consternation. Ambroise & les évêques, assemblés à Milan, furent pénétrés de la plus vive douleur. Le saint prélat, aussi affligé de la faute de Théodose qu'il aimoit tendrement, que du malheur des Thessaloniciens, ne différa pas d'écrire au Prince, pour le rappeller à lui-même. « Non, lui disoit-il, je » n'aurai pas la hardiesse d'offrir le Saint sacrifice, si » vous avez celle d'y assister. Il ne me seroit pas per-

» mis de célébrer ces augustes Mysteres en la présence
» du meurtrier d'un seul innocent ; & comment le pour-
» rois-je devant les yeux d'un Prince qui vient d'immo-
» ler tant d'innocentes victimes ? Pour participer au
» Corps de Jesus-Christ, attendez que vous vous soyez
» mis en état de rendre votre hostie agréable à Dieu ;
» jusques-là, contentez-vous du sacrifice de vos larmes
» & de vos prieres. » La conscience de Théodose lui parloit encore avec plus de force & de liberté. Sa bonté naturelle, ayant enfin dissipé les noires vapeurs de sa colere, lui montroit Thessalonique en pleurs, & ses sujets égorgés. Il ne se voyoit lui-même qu'avec horreur ; &, pour se laver d'un forfait si énorme, tremblant de crainte, & déchiré de remords, il revint à Milan, & marcha droit à l'église. Ambroise sort au-devant de lui, & s'opposant à son passage, semblable à cet ange redoutable, qui défendoit l'entrée du jardin d'Eden, après la chute de notre premier pere : « Ar-
» rêtez, Prince, lui dit-il ; vous ne sentez pas encore
» tout le poids de votre péché. La colere ne vous aveu-
» gle plus ; mais votre puissance & la qualité d'Empe-
» reur offusquent votre raison, & vous dérobent la vue
» de ce que vous êtes. Rentrez en vous-même ; consi-
» dérez la poussiere d'où vous êtes sorti, & dans la-
» quelle chaque instant s'empresse à vous replonger ;
» que l'éclat de la pourpre ne vous éblouisse pas jusqu'à
» vous cacher ce qu'elle couvre de foiblesse. Souve-
» rain de l'Empire, mais mortel & fragile, vous com-
» mandez à des hommes de même nature que vous,
» & qui servent le même Maître : c'est le Créateur de cet
» Univers, le Roi des empereurs, comme de leurs su-
» jets. De quels yeux verrez-vous son Temple ? Com-
» ment entrerez-vous dans son Sanctuaire ? Vos mains
» fument encore du sang innocent ; oserez-vous y re-
» cevoir le Corps du Seigneur ? Porterez-vous sur la
» Coupe sacrée ces lévres qui ont prononcé un arrêt
» injuste & barbare ? Retirez-vous, Prince : n'ajoûtez
» pas le sacrilége à tant d'homicides. Acceptez la
» chaîne salutaire de la pénitence, que vous impose par
» mon ministere la sentence du souverain Juge. En la

» portant avec soumission, vous y trouverez un re-
» mede pour guérir vos plaies, encore plus profondes
» que celles dont vous avez affligé Thessalonique. »
L'Empereur, voulant excuser sa faute par l'exemple de
David : « Vous l'avez imité dans son péché, lui re-
» partit Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. » Théo-
dose reçut cet arrêt comme de la bouche de Dieu même.
Il avoit l'ame trop élevée pour rougir de l'humiliation
qu'il essuyoit à la vue d'un grand peuple : il ne sentoit
que la confusion de son crime, & retourna à son palais,
en pleurant & en soupirant. Il y demeura renfermé,
pendant huit mois, plongé dans cette douleur salutaire,
qui naît du brisement de l'ame accablée à la vue de
ses fautes.

Selon la discipline ordinaire de l'Eglise, les pénitens
n'étoient alors réconciliés que vers la fête de Pâques; & les
meurtres volontaires n'étoient remis qu'après plusieurs
années de pénitence. Aux approches de la fête de Noël,
Théodose sentit redoubler sa douleur. Rufin, moins
affligé que lui, quoiqu'il fût la principale cause de ses
regrets, entreprit de le consoler ; &, comme ce cour-
tisan lui demandoit pourquoi il s'abandonnoit à une si
profonde tristesse? L'Empereur poussant un grand sou-
pir qui fut suivi de larmes : « Hélas! Rufin, lui dit-il,
» se peut-il que vous ne sentiez pas mon malheur? Je
» gémis & je pleure de voir que le temple du Sei-
» gneur est ouvert aux derniers de mes sujets; qu'ils
» y entrent sans crainte; qu'ils y adressent leurs prie-
» res à notre commun Maître, tandis que l'entrée
» m'en est interdite, & que le Ciel même est fermé
» pour moi; car je me souviens de cette divine parole :
» *Celui que vous aurez lié sur la Terre sera lié dans le*
» *Ciel.* --- Prince, répondit Rufin, j'irai, si vous le
» permettez, trouver l'évêque, & je l'engagerai, par
» mes prieres, à vous affranchir de vos liens. --- Il n'y
» consentira pas, repliqua l'Empereur; je connois Am-
» broise : je sens la justice de son arrêt; jamais il ne vio-
» lera la Loi divine par déférence pour la Majesté im-
» périale. » Sur les instances de Rufin, qui promettoit
avec confiance de fléchir Ambroise, l'Empereur lui

permit de le tenter; &, se flatant lui-même de quelque succès, il le suivit de loin. Dès qu'Ambroise apperçut le ministre: « Rufin, lui dit-il, quelle est votre im» prudence? C'est vous dont le pernicieux conseil a » rempli Thessalonique de carnage & d'horreur; & » vous ne rougissez pas? vous ne tremblez pas? Vous » osez approcher de la Maison de Dieu, après avoir » si cruellement déchiré ses images vivantes! » Rufin, se jettant à ses pieds, le supplioit de recevoir avec indulgence l'Empereur qui alloit arriver. Alors Ambroise, enflammé de zèle: « Je vous avertis, Ru» fin, lui dit-il, que je l'empêcherai d'entrer dans le lieu » saint; &, s'il veut continuer d'agir en tyran, il pourra » m'égorger encore; j'accepterai la mort avec joie. » A ces paroles, Rufin manda promptement à Théodose qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'inflexible prélat; que, pour éviter un éclat scandaleux, il lui conseilloit de ne pas aller plus loin. L'Empereur, qui étoit déja dans la grande place de la ville, continua sa marche, en disant: « J'irai, & j'essuierai l'affront que je n'ai » que trop mérité. »

Ambroise étoit dans une salle voisine de l'église, dans laquelle il avoit coutume de donner ses audiences. Voyant approcher Théodose, il s'avança, en lui reprochant de vouloir user de tyrannie contre Dieu même, & de faire violence à la discipline de l'Eglise, en prétendant s'affranchir de la pénitence: « Non, ré» pondit le Prince, je ne viens point ici pour violer » les loix; mais pour vous conjurer d'imiter la clé» mence du Dieu que nous servons, qui ouvre la porte » de ses miséricordes aux pécheurs pénitens. --- Et » quelle pénitence avez-vous faite d'un si grand crime, » repliqua l'évêque? --- C'est à vous, lui dit Théo» dose, d'appliquer le remede sur mes plaies; & c'est » à moi de le recevoir & de le souffrir. » Alors Ambroise, touché de son humble résignation, lui dit que, puisqu'il n'avoit écouté que sa colere dans l'affaire de Thessalonique, il devoit pour toujours imposer silence à cette passion téméraire & fougueuse, & ordonner

par une loi, que les sentences de mort & de confiscation n'auroient leur exécution que trente jours après qu'elles auroient été prononcées, pour laisser à la raison le tems de revenir à l'examen, & de réformer les jugemens dans lesquels elle n'auroit pas été consultée. Théodose approuva ce conseil, & fit sur le champ dresser la loi que le prélat proposoit. Aussi-tôt le saint évêque lui permit l'entrée de l'église. Théodose, prosterné, baignant la terre de ses pleurs, & se frappant la poitrine, prononça à haute voix ces paroles de David: *Mon ame est demeurée attachée contre la terre, rendez-moi la vie, Seigneur, selon votre promesse.* Tout le peuple l'accompagnoit de ses prieres & de ses larmes; & cette Majesté souveraine, dont l'impétueuse colere avoit fait trembler tout l'Empire, n'inspiroit plus alors que des sentimens de compassion & de douleur. S. Ambroise régla le tems de sa pénitence; l'Empereur l'accomplit avec soumission & fidélité. Il s'abstint, pendant cet intervalle, de porter les ornemens impériaux. C'est ainsi qu'Ambroise sçut réparer le crime de Théodose: exemple à jamais mémorable, mais unique dans tous les siécles! Il ne pouvoit naître que d'un heureux concours de circonstances. Pour le donner au monde, il étoit besoin de la rencontre d'un prélat & d'un prince également extraordinaires: il falloit un évêque digne de représenter la Majesté divine par l'éminente sainteté de sa vie, par la sublimité de son génie, par une fermeté prudente & éclairée, par la force d'une éloquence invincible, autant que par l'autorité de son caractere; il falloit aussi un Empereur vraiment pieux, humble dans la grandeur, mais assez relevé par ses qualités personnelles, pour s'abbaisser sans s'avilir. De plus, les bornes des deux puissances, spirituelle & temporelle, posées par Jesus-Christ même, & affermies sous le long règne du paganisme, étoient encore si solidement établies, qu'un Prince, publiquement suspendu de la communion, ne couroit alors aucun risque de rien perdre du respect & de l'obéissance de ses sujets. *Voyez* REMORDS, REPENTIR.

PERSÉ-

PERSÉVÉRANCE.

1. C'Est la persévérance seule qui mérite la gloire aux hommes, & la couronne aux vertus. Ce n'est pas celui qui aura commencé, mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, qui sera sauvé. Car, que sert-il d'être bon, d'être sage, d'être patient & vertueux, dès les premiers pas de sa carriere, si l'on ne continue point jusqu'au bout ? La vertu de Saül le plaça sur le thrône d'Israël. Il fut heureux, tant qu'il fut humble: l'orgueil dompte son ame. Assez téméraire pour donner aux ordres de l'Eternel un sens conforme à ses vues, il veut épargner les infidèles que le Tout-Puissant a proscrits. Saül tombe dans tous les malheurs ordinaires aux mauvais Princes. Il finit par perdre sa couronne & la vie.

2. Salomon fut le plus sage, le plus heureux des Monarques, tant qu'il resta fidèle au Dieu de ses peres. Mais bientôt, abandonnant les préceptes du Seigneur, & se joignant, par une honteuse alliance, à des femmes étrangeres & payennes, Salomon prostitue à des dieux de bois & de pierre un encens qui n'est dû qu'au Très-Haut. Il s'avilit autant dans sa folie, qu'il s'étoit auparavant élevé dans sa sagesse.

3. Il y avoit à Sébaste, en Arménie, une légion de soldats, surnommée *la Foudroyante*, qui produisit sous l'empereur Licinius, en 380, quarante illustres martyrs, tous jeunes-gens, remplis de force & de courage. On leur proposa de sacrifier aux idoles; mais, l'ayant refusé avec constance, sans avoir égard ni aux récompenses qu'on leur promettoit, ni aux menaces dont on les épouvantoit, ils répondirent : « Nous ne » voulons point de fausses richesses; nous cherchons » des biens solides & durables. Ce n'est pas vous faire » injure que de donner la préférence à Dieu de qui nous » attendons ces biens, si nous lui demeurons fidèles. » Nous sommes disposés à mourir pour le Dieu que nous

» servons. » Le gouverneur Agricola, à qui ils parloient ainsi, ne pouvant souffrir la liberté & la hardiesse de ce discours, ordonna qu'ils fussent exposés, pendant une nuit entiere, sur un étang glacé, hors de la ville de Sébaste, afin de les faire mourir par la violence du froid; &, pour les tenter, il fit préparer un bain chaud, non loin de-là, pour y transporter ceux qui, succombant au froid, voudroient renoncer à Jesus-Christ, pour se sauver la vie. Ils coururent tous au supplice, & s'encourageoient les uns les autres, en disant qu'une mauvaise nuit leur vaudroit une éternité de bonheur: » Puisqu'il faut mourir une fois, s'écrioient-ils, mou» rons pour vivre toujours. Nous sommes entrés qua» rante dans la lice: faites, Seigneur, que nous soyons » tous couronnés. » Il y en eut un néanmoins, qui, perdant courage, alla se jetter dans le bain chaud. Il y trouva la mort. Mais Dieu ne voulut pas que la priere de ces saints athlètes fût sans effet. Il y avoit là un garde qui avoit ordre d'observer les martyrs. Il vit des esprits célestes, qui descendoient du Ciel, & qui distribuoient des couronnes à ces généreux soldats, excepté un seul, qui tenoit la couronne destinée à ce lâche qui avoit manqué de persévérance. Ce garde fut si animé au martyre, par cette vision céleste, qu'il alla se déclarer Chrétien, prit la place du déserteur, & reçut le Baptême, non par le ministere d'aucun homme, mais par sa propre foi; non dans l'eau, mais dans son propre sang. Le lendemain, comme ils respiroient encore, le gouverneur ordonna qu'on les jettât dans le feu. On les mit donc sur des chariots, excepté le plus jeune qui avoit encore plus de vie que les autres, parce qu'on espéroit le faire changer de sentiment. Mais sa mere, qui se trouva présente, s'élevant au-dessus des sentimens de la nature, ne put souffrir cette cruelle indulgence. Elle encouragea son fils: « Mon cher enfant, lui cria-t-elle, » ne rendez point inutiles les vœux de votre mere: » Remplissez-la de la joie la plus vive, en méritant la » palme éternelle, par la victoire que vous remporte» rez. En même tems, elle prit son fils; le mit dans

le chariot avec les autres, & le conduisit à la mort, avec autant d'allégresse que si elle l'eût accompagné dans un triomphe. *Voyez* CONSTANCE.

PERSUASION.

1. DAns la guerre d'Italie, en 1701, deux Dragons, de la garnison Françoise, qui étoit dans Mantoue, passoient dans la rue. Un Italien, irrité contre l'un d'eux, lui enfonce son poignard par-derriere; le tue sur la place, & se réfugie dans un endroit privilégié. Le camarade du mort poursuit l'assassin dans cet asyle, & le massacre. Le peuple, indigné qu'on ait violé les immunités ecclésiastiques, s'attroupe, & veut fermer les portes; mais le meurtrier, s'étant fait jour, l'épée à la main, se retira dans la maison de son colonel. Elle est investie dans le moment, & le Dragon est demandé avec menace d'un soulevement général. Le colonel, dans la vue d'appaiser ce tumulte, fait aussitôt conduire le Dragon, chargé de fers, dans une prison; mais, pendant la nuit, il le fait partir pour une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre qu'on dit être celui du Dragon. La multitude le croit, & s'appaise; & sa persuasion est telle, qu'elle rend des actions de grace pour cette mort qu'elle regarde comme un châtiment du Ciel.

2. Pour se venger d'une parleuse impitoyable, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa, un jour, de lui présenter un homme qu'on lui disoit très-sçavant. Cette femme le reçoit avec les plus grands égards; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite finie : « Êtes-vous contente, lui dit-» on, du sçavant qui vous est venu voir? --- Ah! qu'il » est charmant! répondit-elle; qu'il a d'esprit! » A cette exclamation, chacun de rire. Cet homme si charmant, ce grand esprit, c'étoit un muet. *Voyez* OPINION.

PHILOSOPHIE.

1. LE nombre des philosophes, ou plutôt des sophistes, s'étoit tellement augmenté dans la Grèce, & sur-tout à Athènes, du tems du poëte Aristarque, qu'il s'écrioit quelquefois : « Nos peres ne comptoient » autrefois que sept sages ; mais que les siécles ont » changé ! A peine compteroit-on à présent sept hommes » qui ne se décorent point de ce beau nom. »

2. Eudamidas, roi de Lacédémone, entendant Xénocrâte, qui, malgré son extrême vieillesse, disputoit encore dans l'Académie, demanda : « Quel est donc ce » vieillard ? --- C'est, lui répondit-on, un homme » sage, & du nombre de ceux qui cherchent la vertu. » --- Oh ! s'il la cherche encore, reprit Eudamidas, » quand est-ce donc qu'il espere en faire usage ? »

3. On demandoit au philosophe Cléanthe pourquoi, parmi les anciens qui ne connoissoient pas la philosophie, l'on voyoit plus de grands hommes, que de son tems ? « C'est qu'alors, répondit-il, on étoit bon réelle» ment ; au lieu qu'aujourd'hui on se contente de prou» ver comment on doit l'être. »

4. Polémon, jeune Athénien très-débauché, ayant passé la nuit à table, s'en retourna dans son logis, après le lever du soleil. Dans sa route, il vit la porte du philosophe Xénocrate ouverte. Chargé de vin, froté de parfums, la tête couronnée de fleurs, paré d'une robe très-fine, il entre dans l'école de ce sage, & se met au nombre de ses disciples, pour tourner en ridicule son éloquence & ses sublimes préceptes. Toute l'assemblée en conçut une juste indignation. Xénocrate seul n'en parut point ému. Seulement, interrompant le fil de la matiere qu'il traitoit, il se jetta sur la tempérance & sur la modestie. Polémon, forcé de revenir à son bon sens par l'énergie victorieuse des discours du philosophe, arracha d'abord de sa tête la couronne de fleurs qu'il portoit : un instant après, il remit son manteau sur son bras nud ; quitta la gaieté de son visage,

& déposa enfin par degrés toutes les marques de sa dissolution. Guéri par l'impression salutaire d'une seule leçon, il devint tout-à-coup l'amateur le plus zélé de la philosophie qui rendit bientôt son nom célèbre.

5. « Pourquoi, seigneur, vous livrez-vous avec tant » d'ardeur à l'étude de la philosophie, » disoit quelqu'un au roi Hiéron ? « A quoi peut-elle vous servir ? --- Elle » m'apprend, répondit le Monarque, à faire volontiers & avec plaisir ce que les autres hommes font » par la crainte des loix. »

6. Alexandre le Grand, ayant pris une forte place, ordonna qu'on la saccageât ; mais quelques Grands de sa cour lui dirent qu'il y avoit dans cette ville un philosophe célèbre, qui méritoit bien d'être écouté. Le conquérant se le fit amener ; &, l'ayant trouvé de fort mauvaise mine, il dit à ceux qui le lui avoient présenté : « Voilà une étrange figure d'homme ! » Le philosophe, indigné de ce mépris, récita hardiment à ce Prince des vers qu'il composa sur le champ, & dont voici le sens : « Monarque dédaigneux, vous avez tort » de me mépriser sur ma mauvaise mine ; le corps de » l'homme n'est qu'un fourreau dans lequel l'ame est » mise, comme une épée : c'est elle qu'il faut estimer, » & non pas le fourreau. » A ces vers, il ajoûta cette instruction dont le vainqueur de Darius avoit alors besoin : « On peut dire d'un homme qui n'est doué d'au» cune vertu, que son corps n'est pour lui qu'une affreuse » prison où mille bourreaux le tourmentent. Il ne faut » ni prévôt, ni archers pour le mettre aux fers, ni » pour lui donner la torture : ses vices le poursuivent » sans cesse ; & la peau qui couvre son corps est pour » lui un cachot perpétuel. » Ces réflexions plurent tellement au roi de Macédoine, qu'il pria le philosophe de continuer d'en faire ; & le sage, charmé d'instruire un grand Roi, ajoûta : « Il n'est pas raisonnable d'envier » aux autres les biens que Dieu & la nature leur ont » donnés ; l'envieux n'est jamais content : il querelle, » pour ainsi dire, sans cesse, le Créateur ; il trouve » mauvais tout ce qu'il donne aux autres, & voudroit » toujours avoir ce qui n'est pas fait pour lui. Il résiste

» perpétuellement aux ordres suprêmes de celui qui » gouverne le monde avec tant de sagesse ; & sa » bouche criminelle murmure, sans cesse, contre la » divine Providence ; » puis, entrant plus avant dans ce qui le regardoit plus particuliérement, il lui dit: » Les railleries & les injures que les Grands font aux » petits ternissent le lustre de leur grandeur, dimi- » nuent le respect que l'on a pour eux, & leur attirent » enfin le mépris. Si vous vous divertissez aux dé- » pens d'un pauvre misérable, je crains bien que cet » orgueil ne vous fasse perdre quelque chose de la gran- » deur que vous affectez. Ne vous moquez jamais d'un » homme de basse fortune ; car, en le faisant, vous » perdrez toujours quelque chose du respect qui vous » est dû. » Cette excellente morale frappa singuliére- ment Alexandre ; &, la philosophie triomphant de la colere, le conquérant pardonna à la ville qu'il vouloit ruiner, en considération du philosophe qu'il renvoya comblé de faveurs & de très-riches présens.

7. Solon, l'un des sept sages de la Grèce, après avoir établi de sages loix à Athènes, crut devoir s'en absen- ter pendant quelques années, & profiter de ce tems pour faire différens voyages. Il vint à Sardes, capitale de Lydie, où régnoit Crésus le plus opulent des Mo- narques de son siécle. Il y fut reçu avec tous les hon- neurs dûs à sa haute réputation. Le Prince, accompa- gné d'une cour nombreuse, parut dans tout l'éclat de la royauté, & avec les habits les plus magnifiques, où l'or & les pierreries brilloient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, on ne s'ap- perçut point qu'il en fût ému ; & il ne proféra point la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration ; mais il laissa entre-voir aux gens de bon sens, qu'il re- gardoit toute cette pompe, comme un vain éclat, ca- pable de frapper des regards vulgaires, mais indiffé- rent pour des yeux accoutumés à juger des choses par les lumieres de la philosophie. Un abord si froid & si tranquille ne prévint pas Crésus, en faveur de son hôte.

Ce Prince commanda qu'on lui montrât tous ses thré- sors, & qu'on lui fît voir la somptuosité & la magnifi-

cence de ses appartemens & de ses meubles, comme pour vaincre, par cette multitude de vases précieux, de pierreries, de statues, de peintures, l'indifférence du philosophe. Mais tout cela n'étoit point le Roi, & c'étoit lui que Solon venoit visiter, non les murs ni les chambres de son palais; & il croyoit devoir juger de lui, & l'estimer, non par tout cet appareil extérieur, qui lui étoit étranger, mais par lui-même, & par ses qualités personnelles. Ce seroit réduire bien des grands à une affreuse solitude, que d'en user ainsi.

Quand le sage observateur eut tout vu, on le ramena. Crésus alors lui demanda qui, dans les différens voyages qu'il avoit faits, lui avoit paru jouir d'un véritable bonheur? « C'est, répondit Solon, un bourgeois d'Athènes, nommé *Tellus*, fort homme de » bien, qui, après avoir été, toute sa vie, à couvert » de la nécessité, & avoir vu sa patrie toujours florissante, a laissé après lui des enfans généralement estimés de tout le monde; a eu la joie de voir les enfans » de ses enfans, & enfin est mort, en combattant glorieusement pour sa patrie. »

Une telle réponse, où l'on comptoit pour rien l'or & l'argent, parut à Crésus d'une grossiéreté & d'une stupidité sans pareille. Cependant, comme il ne désespéroit pas d'avoir le second rang dans la félicité, il lui demanda qui, après Tellus, il avoit vu de plus heureux? Solon répondit que c'étoient Cléobis & Biton d'Argos, deux freres qui avoient été un parfait modèle de l'amitié fraternelle, & du respect qui est dû aux parens. Un jour de fête solemnelle, où la prêtresse, leur mere, devoit aller au temple de Junon, ses bœufs, tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, & traînerent le char de leur mere jusqu'au temple, pendant près de deux lieues. Toutes les meres, ravies en admiration, congratulerent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfans. Pénétrée des plus vifs sentimens de joie & de reconnoissance, elle pria instamment la déesse de vouloir accorder à ses deux fils, pour récompense, ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ils s'endormirent,

dans le temple même, d'un doux sommeil, & terminerent leur vie par une mort tranquille. Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrerent leurs statues dans le temple de Delphes.

» Vous ne me mettez donc point du nombre des » gens heureux, dit Crésus d'un ton qui marquoit son mécontentement? » Solon, qui ne vouloit ni le flater, ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur: « Roi de » Lydie, Dieu nous a donné, à nous autres Grecs, » outre plusieurs autres avantages, un esprit de mo» dération & de retenue, qui a formé parmi nous une » sorte de philosophie simple & populaire, accompa» gnée d'une noble hardiesse, sans faste & sans ostenta» tion, peu propre à la cour des Rois, & qui, *nous* » apprenant que la vie des hommes est sujette à mille » vicissitudes, ne nous permet ni de nous glorifier des » biens dont nous jouissons nous-mêmes, ni d'admirer » dans les autres une félicité qui peut n'être que passa» gere, & n'avoir rien de réel. » A cette occasion, il lui représente que la vie de l'homme est ordinairement composée de soixante & dix années, qui font en tout vingt-six mille deux cens cinquante jours, dont aucun ne ressemble à l'autre. « Ainsi l'avenir est pour chaque » homme un tissu d'accidens tous divers, qui ne peu» vent être prévus; celui-là donc nous paroît très-heu» reux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au der» nier moment de sa vie: pour les autres, qui se trou» vent exposés à mille dangers, leur bonheur nous » paroît aussi incertain que la couronne pour celui qui » combat encore, & qui n'a pas encore vaincu. » Solon se retira, après ces paroles qui ne firent qu'affliger Crésus, sans le corriger.

8. Pythagore, citoyen de Samos, après avoir parcouru beaucoup de pays, & s'être enrichi l'esprit d'un grand nombre de rares connoissances, revint dans sa patrie, où il ne fit pas un long séjour, à cause du gouvernement tyrannique qu'il y trouva établi par Polycrate qui avoit néanmoins pour lui tous les égards possibles, & qui faisoit de son mérite tout le cas qu'il devoit. Mais l'étude des sciences, & sur-tout de la phi-

losophie, ne peut guères s'accorder avec la servitude, même la plus douce & la plus honorable. Il passa donc en Italie; & bientôt cette contrée se ressentit de la présence de ce grave philosophe. Le goût de l'étude, & l'amour de la sagesse, s'y répandirent presque généralement, en fort peu de tems. On accouroit de toutes les villes voisines pour voir Pythagore, pour l'entendre, & pour profiter de ses salutaires avis. Tous les Princes du pays se faisoient un plaisir & un honneur de l'avoir chez eux, de s'entretenir avec lui, & de prendre ses leçons sur la maniere de gouverner sagement les peuples. Son école devint la plus célèbre qui eût encore été. Il n'avoit pas moins de quatre ou cinq cens disciples. Avant que de les admettre dans ce rang, il les éprouvoit dans une espece de noviciat qui duroit cinq ans; &, pendant tout ce tems-là, il les condamnoit à un rigoureux silence, parce qu'il vouloit qu'ils fussent instruits avant que de parler. Ses disciples avoient un grand respect pour tout ce qui sortoit de sa bouche; &, sans autre examen, il suffisoit qu'il eût parlé, pour se faire croire; &, pour assurer que quelque chose étoit vrai, ils avoient coutume de s'exprimer ainsi: « Le maître l'a dit. » C'étoit, sans doute, porter trop loin la déférence & la docilité, que de faire le sacrifice absolu de sa raison & de ses lumières. Il sortit de l'école de Pythagore un grand nombre d'illustres disciples qui firent un honneur infini à leur maître; de sages législateurs, de grands politiques, des personnes habiles dans toutes les sciences, des hommes capables de gouverner les Etats, & d'être les ministres des plus grands Princes. Long-tems après sa mort, cette partie de l'Italie, qu'il avoit cultivée & instruite par ses leçons, étoit encore regardée comme la pépiniere & le séjour des sçavans en tout genre; & elle se maintint, pendant plusieurs siècles, dans cette glorieuse possession. Il falloit qu'à Rome on eût une grande idée du mérite & de la vertu de Pythagore, puisque l'oracle de Delphes ayant ordonné aux Romains, pendant la guerre des Samnites, d'ériger deux statues, dans l'endroit le plus célèbre de la ville, l'une au plus sage,

l'autre au plus courageux des Grecs, ils les érigerent dans le lieu des Comices, à Pythagore & à Thémistocle.

9. Hiéron II, roi de Syracuse, honora singuliérement la philosophie & ses amateurs ; & c'est au bon goût de ce Prince, que Syracuse fut redevable de ces étonnantes machines de guerre, dont elle fit un si grand usage lorsqu'elle fut assiégée par les Romains. Il sçut profiter de l'avantage qu'il avoit de posséder dans ses Etats le plus sçavant géometre qui fût dans l'univers ; le fameux Archimède. Ce sage étoit célèbre, non-seulement par la vaste étendue de ses connoissances, mais par sa noblesse, puisqu'il étoit parent du Monarque. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, & plein de dégoût pour le tumulte des affaires & du gouvernement, il s'étoit livré tout entier à l'étude d'une science dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles & spirituelles, & tout-à-fait séparées de la matiere, ont un attrait pour les sçavans du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet. Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur Archimède, pour l'engager à descendre de ces hautes spéculations à l'exercice de cette méchanique qui dépend de la main, mais qui est conduite par l'esprit. Il le pressoit sans cesse de ne pas toujours donner l'essor à son art vers des objets immatériels & abstraits ; de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens, en quelque sorte, plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant, par l'expérience, avec les choses d'usage.

Archimède entretenoit souvent le Roi qui l'écoutoit toujours avec un nouveau plaisir. Un jour qu'il lui expliquoit les merveilleux effets des forces mouvantes, il s'appliqua à lui démontrer « qu'avec une force donnée, on pouvoit remuer un fardeau quelconque. » S'applaudissant ensuite de la force de sa démonstration, il osa se vanter que, s'il avoit une autre terre que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa phantaisie, en passant dans l'autre. Le Roi, étonné &

ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition, en remuant quelque grand fardeau avec une petite force. Le philosophe se met en devoir de satisfaire la juste & louable curiosité de son parent & de son ami. Il choisit une galere qui étoit dans le port; la fait tirer à terre, avec beaucoup de travail, & à force d'hommes; y fait mettre sa charge ordinaire, & par-dessus autant d'hommes qu'elle en peut tenir. Ensuite, se plaçant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies, qu'il avoit préparée, il ramena la galere à lui, par terre, aussi doucement & aussi uniment que si elle n'eût fait que fendre les flots. A la vue d'un si prodigieux effet des forces mouvantes, le Prince étoit tout hors de lui; &, jugeant, par cet essai, de la puissance de cet art, il pria instamment Archimède d'en réitérer les merveilles. Le géometre répondit à ses desirs; & Athénée parle d'une galere, construite sous sa direction, dont la description pourra plaire & instruire.

C'étoit un navire à vingt rangs de rames. Cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros cloux de cuivre, qui pesoient dix livres, & plus. L'intérieur avoit trois corridors, dont le plus bas conduisoit au fond de cale, où l'on descendoit par degrés. Un autre conduisoit aux appartemens. Le premier, & le plus haut, menoit au logement des soldats. Au corridor du milieu, on trouvoit, à droite & à gauche, des appartemens au nombre de trente, dans chacun desquels il y avoit quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons & des matelots avoit quinze lits; & trois salles à manger, dans la derniere desquelles, qui étoit à la pouppe, on faisoit la cuisine. Tous les pavés de ces appartemens étoient composés de petites piéces rapportées, de différentes couleurs, où étoit représentée l'Iliade d'Homere. Les planchers, les fenêtres, & tout le reste, étoient travaillés avec un art merveilleux, & embellis de toutes sortes d'ornemens. Au plus haut corridor, il y avoit un gym-

nase, c'est-à-dire un lieu d'exercice, & des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyoit là des jardins & des plantes de toute espece, d'un arrangement merveilleux. Des tuyaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portoient l'eau tout autour, pour les arroser. On y voyoit, outre cela, des berceaux de lierre blanc & de vigne, dont les racines étoient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étoient arrosés de la même maniere que les jardins. Les berceaux faisoient ombre aux promenades. Ensuite on trouvoit l'appartement de Vénus, à trois lits, dont le pavé étoit composé d'agates & d'autres pierres précieuses, les plus belles qu'on avoit pu trouver dans l'isle. Les murailles & le toît étoient de bois de cyprès. Les fenêtres étoient ornées d'yvoire, de peintures, & de petites statues. Dans un autre appartement, il y avoit une bibliotheque, au haut de laquelle, en dehors, on avoit placé un quadran solaire. Il y avoit aussi un appartement à trois lits, pour le bain, où se voyoient trois grandes chaudieres d'airain, & une baignoire faite d'une seule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenoit deux cens cinquante pintes. A la prouë, étoit un grand réservoir d'eau, qui contenoit cent mille pintes. Tout autour du navire, on voyoit, en dehors, des Atlas de neuf pieds de haut, qui soutenoient les hauts bords. Ils étoient à une égale distance les uns des autres. Le navire étoit encore orné de peintures magnifiques. On y voyoit huit tours proportionnées à sa grosseur; deux à la pouppe, deux, d'égale grandeur, à la prouë, & quatre au milieu du vaisseau. Sur ces tours, étoient des parapets par lesquels on pouvoit jetter des pierres sur les vaisseaux ennemis qui auroient trop approché. Chaque tour étoit gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, & par deux archers. Tout le dedans des tours étoit plein de pierres & de traits. Sur le bord du vaisseau, bien plancheyé, étoit une espece de rempart sur lequel on avoit dressé une machine à jetter des pierres, faite par Archimède. Elle jettoit une pierre du poids de trois cens livres, & une flèche de dix-huit

pieds, à la distance de cent vingt-cinq pas. Le navire avoit trois mâts, à chacun desquels étoient deux machines chargées de pierres. Là, étoient aussi des crocs & des masses de plomb, pour jetter sur ceux qui approcheroient. Tout le bâtiment étoit environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudroient venir à l'abordage. Tout autour du navire, étoient disposés des corbeaux de fer, qui, étant lancés par des machines, accrochoient les vaisseaux des ennemis, & les approchoient du navire, d'où on les pouvoit accabler facilement. Sur chacun des bords, se tenoient soixante jeunes hommes armés de pied en cap; un pareil nombre défendoit les mâts & les pierriers. Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vuidoit avec une machine à vis, inventée par Archimède. Hiéron, ayant appris qu'il n'y avoit point de port en Sicile qui pût contenir cet énorme vaisseau, résolut d'en faire présent à Ptolémée, roi d'Egypte. Il le fit cingler vers Alexandrie, chargé de soixante mille muids de bled, de dix mille grands vases de terre, pleins de poisson salé, de vingt mille quintaux pesant de chair salée, & de vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, sans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Après la mort d'Hiéron, les Syracusains, excités par des magistrats séditieux, prirent les armes contre les Romains, & rompirent le traité d'alliance, conclu par ce Prince avec la République. Le consul Marcellus, qui étoit pour lors en Sicile, avec une forte armée de terre & de mer, s'avança contre Syracuse, & se disposa à l'attaquer. La consternation des rebelles étoit grande. On craignoit de succomber sous l'effort des Romains; mais la merveilleuse industrie du seul Archimède fit pour Syracuse ce que n'auroient pu faire les troupes les plus nombreuses & les plus aguerries; & l'on vit alors combien la philosophie peut fournir de ressources aux Etats qui sçavent honorer & ménager ceux qui la cultivent. Le génie du célèbre géometre arrêta tout-à-coup ces formidables légions, devant qui la puissance de Carthage & des peuples de l'Italie s'étoit humiliée. Il avoit

construit une infinité de machines, d'une invention nouvelle, qui lançoient, à quelque distance que ce fût, des traits de toute espece, & des pierres d'une pesanteur énorme. Tantôt il faisoit tomber sur les galeres de grosses poutres chargées au bout d'un poids immense, qui les abymoient dans les flots : tantôt il faisoit partir une main de fer, attachée à une chaîne, & par laquelle, celui qui la gouvernoit saisissoit les vaisseaux ; les élevoit en l'air, par le moyen d'un contre-poids ; les dressoit sur la pouppe, puis, les lâchant tout-à-coup, les submergeoit, ou les brisoit entiérement. Le général Romain fit dresser, à grands frais, une grande machine, appellée *sambuque*. Il la fit approcher de la ville, sur plusieurs galeres fortement attachées ensemble ; & déja l'on abbatoit le pont qui la composoit, pour passer sur le mur des assiégés, lorsqu'il partit de dessus les remparts une pierre du poids de dix quintaux, &, coup sur coup, une seconde, une troisieme plus énormes encore, qui, donnant sur cette machine, avec un sifflement & un tonnerre épouvantables, en fracasserent la base, & détruisirent, en un moment, l'ouvrage de plusieurs jours. Marcellus, à toutes ces attaques, avoit perdu un nombre prodigieux de soldats. L'épouvante s'étoit mise parmi les Romains. De quelque côté que ce fût, on n'osoit plus approcher de la ville. Dès qu'on appercevoit le bout d'une corde, ou quelques piéces de bois sur les murailles, chacun fuyoit, en criant qu'Archimède alloit tout foudroyer. Ce qui les désespéroit, c'est qu'ils ne pouvoient se venger sur les ennemis. Il n'en paroissoit aucun. Les machines étoient derriere les fortifications ; & le service s'en faisoit à couvert. Marcellus prit donc le parti de convertir le siége en blocus. Il avoit ménagé une intelligence avec quelques citoyens ; & c'étoit-là le fondement de ses espérances. Mais la conjuration fut découverte, & les coupables furent punis. Le général Romain ne voyoit plus d'autre parti à prendre, que celui de lever le siége. Mais, quelle honte ! quel affront pour la République ! Tandis qu'il s'occupoit de ces chagrinantes pensées, un soldat vint lui dire qu'il avoit remarqué un côté du mur beaucoup

plus bas qu'on ne le croyoit, & qu'avec de médiocres échelles on pourroit facilement monter. Le Général s'en assure de ses propres yeux, fait préparer des échelles; &, pendant la nuit, lorsque les assiégés, qui avoient fait la débauche, étoient plongés dans le sommeil, un corps de mille soldats d'élite se rend maître de la muraille, enfonce la porte, & s'empare de plusieurs quartiers, sans presque de combat. Bientôt toute la ville est emportée, & les soldats la mettent au pillage. Marcellus, dit-on, pleura sur le sort de cette cité fameuse & opulente, qu'il se voyoit forcé de détruire, en la dépouillant de tous ses ornemens. Un accident funeste vint encore augmenter sa douleur. Archimède ignoroit la victoire des Romains. Appliqué dans son cabinet à tracer des figures, & à préparer peut-être encore de nouveaux foudres contre les assiégeans, il n'avoit entendu ni le tumulte des vainqueurs, ni les cris des vaincus. A l'instant, un soldat se présente à lui, l'épée à la main, &, d'un ton terrible, lui ordonne de le suivre dans la tente du Général. Le géometre le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la solution de son problême, & se remet au travail. Le Romain, irrité de ce délai, & s'embarrassant peu de ses problêmes & de ses figures, lui plonge son épée dans le sein, & le tue. Marcellus, qui avoit recommandé sur-tout qu'on épargnât Archimède, fut vivement affligé de cette mort. Il fit à cet illustre sçavant de magnifiques obséques, & gratifia tous ceux de sa famille, qui étoient dans la ville. On parle d'un miroir ardent, par le moyen duquel Archimède brûla une partie de la flotte Romaine. Ce fait ne se trouve dans aucun écrivain de l'antiquité: c'est, sans doute, une tradition moderne & sans fondement.

10. Thalès, ayant entendu dire à quelques personnes que les philosophes étoient pauvres, plutôt par nécessité que par choix, ce grand homme voulut venger l'honneur de la philosophie, & prouver à ses détracteurs la futilité de leur reproche. Dans ce tems-là, les olives ne commençoient encore qu'à fleurir: par la connoissance qu'il avoit de la physique, il prévit que la récolte de ce

fruit seroit, cette année, très-abondante; il se hâta d'acheter tous les plants d'oliviers du territoire de Milet, sa patrie. Il loua tous les pressoirs; de sorte que, la saison des olives étant venue, il retira seul tout le profit de ce commerce, & prouva que, si les philosophes ne sont point riches, c'est que l'étude de la sagesse leur apprend à mépriser des biens fragiles, que la fortune donne & retire à son gré, & qui n'ajoûtent rien au vrai bonheur de l'homme.

11. « Quel fruit avez-vous donc retiré de l'étude de » la philosophie, demandoit-on à Cratès? --- De me » contenter d'un plat de féves, répondit-il, & de vi» vre sans souci. » Ce fameux Cynique disoit qu'un philosophe n'avoit besoin de rien; & il agissoit suivant son systême. Il déposa chez un banquier tout l'argent qu'il possédoit, à condition qu'il le remettroit à ses enfans, s'ils embrassoient le genre de vie commun; mais qu'il le distribueroit au peuple, si ses enfans étoient philosophes. Il s'imaginoit que l'argent n'étoit nécessaire qu'aux ignorans. *Voyez* SAGESSE.

PIÉTÉ.

1. L'Homme pieux est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre, par sa vertu, au-dessus de tout. Cette pensée du pere Massillon, est confirmée par ce beau trait de M. Radman, premier pasteur de l'église Suédoise, érigée en Pensylvanie. Ce pasteur étoit un homme sçavant, & fidèle à remplir ses devoirs. Les Quakers & ceux des autres Communions s'empressoient également de l'entendre prêcher: ils proposerent des souscriptions pour bâtir son église. Lorsqu'elles furent ouvertes, M. Radman souscrivit pour une somme considérable, qu'il ne fut pas en état de payer dans le tems; mais, pour ne point manquer à ses engagemens, il s'obligea, envers l'entrepreneur, à porter du mortier, à tant par jour, jusqu'à ce qu'il eût rempli la somme pour laquelle il avoit souscrit.

2. Ahmed, fils d'Iahia, natif de Damas, lisant, un jour,

jour, à son pere & à sa mere, l'histoire du sacrifice qu'Abraham voulut faire de son fils à Dieu; ces religieux Musulmans, pénétrés de la piéte du saint patriarche, dirent aussi-tôt à leur fils unique: « Leves-toi, & » va-t-en; nous te donnons, nous te consacrons à » Dieu. » Ahmed, après ces paroles, se leva & dit à Dieu: « Seigneur, je n'ai plus d'autre pere, ni d'autre » mere que vous; » &, prenant aussi-tôt le chemin de la Mecque, il se dédia entièrement au service du temple. Après vingt-quatre ans d'absence, il lui prit envie de voir ses parens: il vint à Damas, & frappa à la porte de la maison paternelle. Sa mere lui demanda son nom. « Je suis Ahmed votre fils, » lui répondit-il; & en même tems il se mit en devoir de l'embrasser; mais, cette généreuse femme le repoussant: « Il » est vrai, lui dit-elle, nous avions autrefois un fils » de ce nom; mais nous le donnâmes à Dieu; & » maintenant nous ne connoissons plus pour fils ni » Ahmed, ni aucun autre. »

3. Le brave Crillon, l'un des plus grands capitaines de Henri IV, entendoit prêcher la Passion; &, le prédicateur faisant une description pathétique de la flagellation du Sauveur, le guerrier, attendri jusqu'aux larmes, se leve, en portant la main sur son épée, & s'écrie: « Où étois-tu, Crillon? où étois-tu? »

4. Clovis, écoutant S. Remy qui lisoit la Passion, s'écria: « Que n'étois-je-là avec mes Francs, pour le » venger! »

5. Le grand Constantin, ayant embrassé le Christianisme, résolut d'honorer Jérusalem d'un monument digne de son respect pour cette terre sacrée. Hélène, sa mere, remplie de ce noble dessein, partit de Rome pour l'exécuter, & pour trouver quelque consolation sur les vestiges du Sauveur. Âgée de soixante & dix-neuf ans, elle ne se rebuta pas des fatigues d'un si long voyage. A son arrivée, sa piété fut attendrie de l'état déplorable où elle trouvoit le Calvaire. Les payens, pour étouffer le Christianisme dans son berceau même, avoient pris à tâche de défigurer ce lieu: ils avoient élevé sur la colline quantité de terre; &, après avoir

couvert le sol de grandes pierres, ils l'avoient environné d'une muraille. C'étoit depuis long-tems un temple consacré à Venus, où la statue de cette impudique déesse recevoit un encens profane, & éloignoit les Chrétiens qui n'osoient approcher de ce lieu d'horreur. Ils avoient perdu jusqu'à la mémoire du sépulchre de Jesus-Christ. Hélène, sur les indices d'un Hébreu plus instruit que les autres, fit abbattre les statues & le temple, enlever les terres, qui furent jettées loin de la ville, & découvrit le sépulchre. En fouillant aux environs, on trouva trois croix, les cloux dont le Sauveur avoit été attaché, & séparément, l'inscription telle qu'elle est rapportée par les Evangélistes. Un miracle fit distinguer la croix de Jesus-Christ; & ce précieux instrument de notre rédemption, après avoir été enseveli, pendant près de trois cents ans, reparut à la honte de l'idolatrie, pour s'élever à son tour sur ses ruines.

La découverte d'un si riche thrésor combla de joie le pieux Empereur. Il ne pouvoit se lasser de louer la Providence, qui, ayant si long-tems conservé un bois de lui-même corruptible, le manifestoit enfin au ciel & à la terre, lorsque les Chrétiens, devenus libres, pouvoient marcher sans crainte sous leur étendard général. Il fit aussi-tôt bâtir une superbe basilique dans ce saint lieu; & il ordonna à l'évêque Macaire de ne rien épargner pour en faire le plus bel édifice de l'univers. Il chargea Dracilien, vicaire des Préfets, & gouverneur de Palestine, de fournir tous les ouvriers & les matériaux que demanderoit le prélat. Il envoya lui-même les pierreries, l'or, & les plus beaux marbres. Voici la description que fait Eusebe de ce temple magnifique.

La façade, superbement ornée, s'élevoit sur un large parvis, & donnoit entrée dans une vaste cour bordée de portiques à droite & à gauche. On entroit dans le temple par trois portes du côté de l'occident. Le bâtiment se divisoit en trois corps. Celui du milieu, que nous appellons *la nef*, & qu'on nommoit proprement *la basilique*, étoit très-étendu dans ses di-

menſions, & fort exhauſſé. L'intérieur étoit incruſté des marbres les plus précieux : au dehors, les pierres étoient ſi bien liées, & d'un ſi beau poli, qu'elles rendoient l'éclat du marbre. Le plafond, formé de planches exactement jointes, décoré de ſculpture, & revêtu entierement d'un or très-pur & très-éclatant, ſembloit un océan de lumiere, ſuſpendu ſur toute la baſilique. Le toît étoit couvert de plomb. Vers l'extrémité, s'élevoit un dôme en plein ceintre, ſoutenu ſur douze colomnes, dont le nombre repréſentoit celui des apôtres : ſur les chapiteaux, étoient placés autant de grands vaſes d'argent. De chaque côté de la baſilique s'étendoit un portique, dont la voûte étoit enrichie d'or. Les colomnes, qui lui étoient communes avec la baſilique, avoient beaucoup d'élevation ; l'autre partie portoit ſur des pilaſtres très-ornés. On avoit pratiqué ſous terre un autre portique, qui répondoit au ſupérieur dans toutes ſes dimenſions. De l'égliſe on paſſoit dans une ſeconde cour pavée de belles pierres polies, autour de laquelle régnoient, des trois côtés, de longs portiques. Au bout de cette cour, & au chef de tout l'édifice, étoit la chapelle du ſaint ſépulchre, où l'Empereur s'étoit efforcé d'imiter, par l'éclat de l'or & des pierres précieuſes, la ſplendeur dont avoit brillé ce ſaint lieu, au moment de la réſurrection. Cet édifice, commencé ſous les yeux d'Hélène, ne fut achevé & dédié que huit ans après. Il n'en reſte plus de veſtiges, parce qu'il a été pluſieurs fois ruiné. Dès ce tems-là commencerent les pélerinages & les offrandes des Chrétiens, que la dévotion appelloit de toutes les parties du monde dans cette heureuſe contrée que la préſence & le ſang d'un Dieu avoient ſanctifiée.

La piété de Conſtantin, animée de plus en plus par celle de ſa mere, ne ſe borna point à cette preuve éclatante. La religieuſe Princeſſe, pour remplir ſes intentions, bâtit encore deux autres égliſes ; l'une à Bethléem, dans le lieu où étoit né le Sauveur ; l'autre ſur le mont des Oliviers, d'où il s'étoit élevé au ciel. La pompe des édifices ne fut pas ſon ſeul objet. Sa magnificence ſe fit encore bien mieux connoître par les

bienfaits qu'elle aimoit à répandre sur les hommes. Dans le cours de ses voyages, elle versoit sur le public & sur les particuliers les thrésors de l'Empereur, qui fournissoit sans mesure à toutes ses libéralités : elle embellissoit les églises & les oratoires des moindres villes ; elle faisoit de sa propre main des largesses aux soldats ; elle nourrissoit & habilloit les pauvres ; elle délivroit les prisonniers ; faisoit grace à ceux qui étoient condamnés aux mines, tiroit d'oppression ceux qui gémissoient sous la tyrannie des Grands ; rappelloit les exilés ; en un mot, dans ce pays, autrefois habité par le Sauveur du monde, elle retraçoit son image, faisant, pour les corps, ce qu'il y avoit fait pour les ames. Ce qui la rapprochoit encore davantage de cette divine ressemblance, c'étoit la simplicité de son extérieur, & les pratiques d'humilité, qui voiloient la Majesté impériale, sans l'avilir. On la voyoit prosternée dans les églises, au milieu des autres femmes dont elle ne se distinguoit que par sa ferveur. Elle assembla plusieurs fois toutes les filles de Jérusalem, qui faisoient profession de virginité : elle les servit à table, & ordonna qu'elles fussent nourries aux dépens du public. Hélène ne vécut pas long-tems après cette pieuse conquête. Elle vint rejoindre son fils, & mourut dans ses bras, après l'avoir fortifié dans la Foi par ses dernieres paroles, après l'avoir comblé de bénédictions.

Constantin fut fidèle à ses saintes instructions : il s'efforça de suivre les grands exemples qu'elle lui laissoit pour héritage, & d'imiter sa religieuse ferveur. Il la fit éclater sur-tout au dernier moment de sa vie. Sentant sa fin approcher, il demanda le Baptême, afin de laver dans les eaux salutaires de la grace toutes les taches de ses années passées. Rempli de sentimens de pénitence, humblement prosterné en terre, il demanda pardon à Dieu, confessa ses fautes, & reçut l'imposition des mains. Puis, ayant fait assembler les évêques : » Le voici donc arrivé, leur dit-il, ce jour heureux, » après lequel j'ai soupiré avec tant d'ardeur. Je vais » recevoir le sceau de l'immortalité. J'avois dessein de » laver mes péchés dans les eaux du Jourdain, que

» notre Sauveur a rendues si salutaires, en daignant s'y
» baigner lui-même. Dieu, qui sçait mieux que nous
» ce qui nous est avantageux, me retient ici; il veut
» me faire ici cette faveur. Ne tardons plus. Si le sou-
» verain Arbitre de la vie & de la mort juge à pro-
» pos de me laisser vivre, s'il me permet encore de
» me joindre aux fidèles pour participer à leurs prieres
» dans leurs saintes assemblées, je suis résolu de me
» prescrire des règles de vie, qui soient dignes d'un
» enfant de Dieu. » Quand il eut achevé ces paroles, les évêques lui conférerent le Baptême, selon les cérémonies de l'Eglise, & le rendirent participant des saints Mysteres. Le Prince reçut ce Sacrement avec joie & reconnoissance; il se sentit comme renouvellé & éclairé d'une lumiere divine. On le revêtit d'habits blancs; son lit fut couvert d'étoffes de même couleur, & dès ce moment il ne voulut plus toucher à la pourpre. Il remercia Dieu, à haute voix, de la grace qu'il venoit de recevoir, & ajoûta: « C'est maintenant que je suis
» vraiment heureux, vraiment digne d'une vie im-
» mortelle. Quel éclat de lumiere luit à mes yeux!
» Que je plains ceux qui sont privés de ces biens! » Comme les principaux officiers de ses troupes venoient, fondant en larmes, lui témoigner leur douleur de ce qu'il les laissoit orphelins, & qu'ils prioient le Ciel de lui prolonger la vie: « Mes amis, leur dit-il, la vie où je
» vais entrer est la véritable vie. Je connois les biens
» que je viens d'acquérir, & ceux qui m'attendent en-
» core. Je me hâte d'aller à Dieu. » Jamais Prince ne fut plus regretté. Dès qu'il eut rendu les derniers soupirs, ses gardes donnerent des marques de la douleur la plus vive: ils déchiroient leurs habits, se jettoient à terre & se frappoient la tête. Au milieu de leurs sanglots & de leurs cris lamentables, ils l'appelloient leur Maître, leur Empereur, leur Pere. Les tribuns, les centurions, les soldats, si souvent témoins de sa valeur dans les batailles, sembloient vouloir encore le suivre au tombeau. Cette perte leur étoit plus sensible que la plus sanglante défaite. Les habitans de Nicomédie, où étoit alors Constantin, couroient tous confus

sément par les rues, mêlant leurs gémissemens & leurs larmes. C'étoit un deuil particulier pour chaque famille; & chacun, pleurant son Prince, pleuroit son propre malheur.

6. L'empereur Théodose II sçavoit par cœur toute l'Ecriture sainte : il en recueillit avec soin tous les interprètes. Il jeûnoit souvent, sur-tout les mercredis & les vendredis, selon l'ancien usage de l'Eglise. Il se levoit au point du jour, & chantoit l'Office divin avec ses sœurs : son palais avoit l'extérieur d'un monastere. Abraham, évêque de Carrhez, ayant détruit dans cette ville le fameux temple du dieu Lunus, Théodose le fit venir à la cour : le saint Prélat y mourut, & l'Empereur conserva sa tunique, dont il se revêtoit en certains jours. Lorsqu'on enleva le corps d'Abraham pour le transporter en Orient, Théodose voulut marcher à la tête du convoi; il le conduisit jusqu'au port: après le corps marchoient les Impératrices & toute la Cour. Dans un tems de disette causée par l'intempérie des saisons, l'Empereur assistant avec le peuple aux jeux du cirque, il survint un grand orage. Aussitôt Théodose, faisant retirer les chars, ordonne au peuple d'adresser à Dieu ses prieres : il entonne le premier un pseaume; tous les spectateurs chantent avec lui, & le cirque semble être devenu un temple. L'air reprit aussi-tôt sa sérénité, & l'on dit que ce fut le dernier orage de cette année, qui, après avoir menacé d'une funeste stérilité, donna des moissons abondantes. Dans les guerres, il imploroit la protection du Ciel par de ferventes prieres, comme David; mais il n'eut pas le courage & la science militaire de ce saint Roi. Le respect qu'il portoit aux personnes consacrées à Dieu, alloit à un point qu'on pourroit taxer de foiblesse. Un moine insolent & téméraire, irrité contre le Prince, qui lui refusoit une grace, se retira en lui disant : « Je vous retranche de la commu- » nion de l'Eglise. » L'heure du repas étant venue, l'Empereur, abbatu du coup lancé d'une main si foible, protesta qu'il ne mangeroit point que l'excommunication ne fût levée, & il envoya prier un évê-

que d'obtenir cette faveur de celui qui l'avoit excommunié. En vain le prélat essaya de dissiper ses scrupules, en lui représentant qu'une pareille censure étoit sans effet. Théodose ne consentit à prendre de la nourriture, qu'après avoir reçu l'absolution de ce moine, qui ne méritoit lui-même aucun pardon.

7. S. Louis, s'étant embarqué pour retourner dans ses Etats, obtint du légat, qui l'avoit accompagné dans son expédition de la Terre-sainte, la permission de conserver dans son vaisseau le saint Sacrement pour communier les malades. On le mit à l'endroit du navire le plus digne & le plus convenable, dans un tabernacle fort riche, couvert d'étoffes d'or & de soie, & placé sur un autel orné d'un grand nombre de reliques. Tous les jours, on y récitoit solemnellement l'Office divin: les prêtres même, revêtus d'habits sacerdotaux, y faisoient les cérémonies & les prieres de la Messe, à la réserve de la consécration: le Monarque assistoit à tout. Rien n'égaloit sa tendre sollicitude pour les malades: il les visitoit souvent, leur procuroit tous les soulagemens qui dépendoient de lui, & prenoit soin de leur salut encore plus que de leur guérison. Il y avoit sermon, trois fois la semaine, sans parler des instructions particulieres, & des catéchismes qu'il faisoit faire aux matelots, quand les petits vents régnoient, ou le calme. Quelquefois il les interrogeoit lui-même sur les articles de Foi, ne cessant de leur répéter qu'étant toujours entre la vie & la mort, entre le paradis & l'enfer, ils ne pouvoient trop se hâter de recourir au sacrement de pénitence pour appaiser la colere du Ciel. « Si le vaisseau a besoin de vous, leur » disoit-il, je prendrai votre place avec joie, & met» trai la main à la manœuvre, pendant que vous vous » réconcilierez avec Dieu. » Tel fut l'effet & des soins & de l'exemple du pieux Monarque, qu'en peu de tems on vit un changement notable parmi les matelots: les ténébres de leur esprit furent dissipées; la férocité de leur cœur s'adoucit, & la charité y prit la place de la brutalité. La honte de ne pas faire quelquefois ce qu'un grand Roi faisoit tous les jours, leur

donna le courage de vouloir être Chrétiens, & leur inspira des sentimens bien au-dessus de leur condition. Durant la navigation, il survint une horrible tempête: le vaisseau, jouet des vagues & des vents, étoit près de périr; tout le monde étoit en allarme: la Reine & trois jeunes Princes, ses enfans, jettoient des cris affreux. Louis, pendant cette consternation, Louis étoit prosterné aux pieds des autels, & attendoit son secours de celui qui dit à la mer: « Tais-toi, » & aux vents: « Calmez-vous. » Sa foi fut exaucée: le tems devint calme; & ce nouveau bienfait du Tout-Puissant excita de plus en plus la pieuse reconnoissance du religieux Monarque. « Regardez, sénéchal, disoit-il à son confident, le sire de Joinville, » regardez si » Dieu ne nous a pas bien montré son grand pou» voir, quand, par un seul des quatre vents de mer, » le Roi, la Reine, ses enfans & tant d'autres per» sonnages ont pensé abymer. Ces dangers, que nous » avons courus, sont des avertissemens & des mena» ces de celui qui peut dire: Or voyez-vous bien que » je vous eusse tous laissé noyer, si j'eusse voulu? »

8. Diagore le Mélien, disciple de Démocrite, étant venu s'établir à Athènes, y ouvrit une école d'Athéïsme. On lui intenta procès sur sa doctrine pernicieuse. Il se sauva par la fuite, &, par ce moyen, évita le supplice que mérite tout fanatique qui veut troubler l'Etat par des principes erronés; mais il ne put éviter la flétrissure de la sentence qui le condamnoit à mort. Les Athéniens eurent tant d'horreur pour les maximes impies qu'il débitoit, qu'ils allerent jusqu'à mettre sa tête à prix, & à promettre un talent de récompense pour celui qui le leur livreroit mort ou vif.

Quelques années avant, on avoit déja fait une affaire toute semblable à Protagore, autre disciple de Démocrite, pour avoir simplement traité la matiere de problématique. Il avoit dit, au commencement d'un de ses livres: « Y-a-t-il des Dieux? n'y en a-t-il point? » C'est une question où je ne sçais si je dois affirmer ou » nier. Pour éclaircir cette matiere épineuse, notre en» tendement est trop foible, trop aveugle, & la vie

» humaine trop courte. » Ces blasphêmes exciterent l'indignation des Athéniens, allarmerent leur piété: ils ne purent souffrir qu'on mît en doute une vérité aussi palpable. Ils firent proclamer, par le crieur public, que tous ceux qui avoient des exemplaires de cet ouvrage, les apportassent au magistrat. On les fit brûler comme infâmes, & l'auteur fut banni de l'Etat à perpétuité.

9. Lorsque Rome fut prise par les Gaulois, comme le prêtre de Romulus & les Vestales emportoient les images des Dieux, pour les soustraire à la fureur sacrilége des Barbares, un citoyen illustre, appellé *Albinus*, les voyant à pied, fit aussi-tôt descendre sa femme & ses enfans d'un chariot qu'il conduisoit, pour y faire monter le prêtre avec les Vestales; &, préférant le bien de la religion au salut de sa famille, il quitta son chemin pour les conduire au bourg de Céré, dont le peuple le reçut avec beaucoup de respect & d'humanité. On peut remarquer, en passant, que les actes extérieurs de religion ont pris de ce bourg le nom de *Cérémonie*.

10. Les Gaulois, sous la conduite de Brennus, assiégeoient le Capitole, & veilloient exactement à ce que personne n'en sortît, & ne passât à travers les corps-de-garde, lorsqu'un jeune Romain, par une action hardie, attira sur lui les yeux & l'admiration, tant des ennemis que des citoyens. Il y avoit un sacrifice attaché à la maison des Fabius, qui se devoit faire, un certain jour, sur le mont Quirinal. C. Fabius Dorso, revêtu d'un habit convenable à cette cérémonie, descend du capitole, portant entre ses mains les choses sacrées, traverse les corps-de-garde des ennemis, sans se laisser épouvanter par le bruit & les discours, & arrive au mont Quirinal. Après y avoir accompli toutes les cérémonies prescrites, il retourna par le même chemin, avec une pareille gravité, & une pleine confiance que la protection des Dieux, dont il gardoit le culte au péril même de sa vie, ne lui manqueroit point. Il arriva heureusement au Capitole, soit que les Gaulois fussent étonnés de sa généreuse audace,

soit aussi par respect pour la religion, à laquelle cette nation n'étoit pas insensible. *Voyez* ADORATION. RELIGION.

PITIÉ.

DEucétius, chef des peuples d'une partie de la Sicile, après plusieurs succès fort heureux, & plusieurs actions où il avoit remporté de grands avantages sur les ennemis, & en particulier sur les Syracusains, vit tout d'un coup changer sa fortune, par la perte d'une bataille, & fut abandonné de presque toutes ses troupes. Dans la consternation & l'abbatement où le jetta une désertion si générale & si subite, il prit une résolution que le désespoir seul pouvoit lui inspirer. Il se rétira, sur le soir, à Syracuse; s'avança jusques dans la place publique; & là, humble suppliant, prosterné aux pieds des autels, il abandonna sa vie & ses états à la merci des Syracusains. La singularité du spectacle attira une foule de peuple. Les magistrats aussi-tôt convoquerent l'assemblée, & mirent l'affaire en délibération. On commença par entendre les orateurs, chargés ordinairement de haranguer le peuple, qui l'animerent extrêmement contre Deucétius, comme contre un ennemi public, que la Providence elle-même sembloit leur présenter, pour venger & punir, par sa mort, tous les torts qu'il avoit faits à la République. Un tel discours fit horreur à tout ce qu'il y avoit de gens de bien dans l'assemblée. Les plus sages & les plus anciens d'entre les Sénateurs représenterent » qu'il ne falloit pas considérer ici ce que méritoit Deucétius, mais ce qui convenoit aux Syracusains; qu'ils ne devoient plus envisager en lui un ennemi, mais un suppliant, qualité qui rendoit sa personne sacrée & inviolable; que la déesse Némésis, vengeresse des crimes, & sur-tout de la cruauté & de l'impiété, ne laisseroit pas cet attentat impuni; qu'outre qu'il y a de la bassesse & de l'inhumanité d'insulter à l'infortune des malheureux, & de vouloir écraser ceux qu'on trouve

déjà abbatus sous ses pieds, il étoit de la grandeur & du bon naturel des Syracusains de faire paroître de la bonté & de la clémence à l'égard de ceux-même qui en sont le moins dignes. » Tout le peuple se rendit à cet avis, &, d'un commun consentement, conserva la vie à Deucétius. La ville de Corinthe, métropole & fondatrice de Syracuse, lui fut marquée pour lieu de sa retraite; & les Syracusains, pour mettre le comble à la pitié généreuse, dont ils étoient touchés, s'engagerent à lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire pour y vivre honorablement. *Voyez* COMPASSION.

PLAISANTERIE.

1. PHilippe, pere du grand Alexandre, entendoit la plaisanterie, aimoit les bons mots, & en disoit. Ayant reçu près du gosier une blessure considérable, & son chirurgien l'importunant, tous les jours, de quelque nouvelle demande : « Prends tout ce que tu voudras, dit-il, tu me tiens à la gorge. »

2. Un bon mot ou une saillie a quelquefois plus fait en faveur de celui qui demandoit une grace, que les plus fortes sollicitations. Philippe II, roi d'Espagne venoit d'accorder une modique pension à l'un de ses soldats. Ce guerrier se présente une seconde fois devant son maître. « Ne vous ai-je pas donné une récompense, lui dit le Roi? --- Oui, Sire, répondit le » soldat, Votre Majesté m'a donné de quoi manger; » mais je n'ai pas de quoi boire. » Le Monarque sourit, & ajoûta une nouvellle gratification à la premiere.

Sous le ministere du cardinal de Fleuri, on avoit accordé des récompenses à tout un régiment, excepté le chevalier de Férigouse, lieutenant dans ce régiment. Ce chevalier étoit Gascon. Un jour qu'il se présentoit à l'audience du ministre : « Je ne sçais, monseigneur, » lui dit-il, par quelle fatalité je me trouve sous le pa- » rapluie, tandis que Votre Eminence fait pleuvoir des » graces dans tout le régiment. » Cette expression fine

guliere fut remarquée du ministre ; &, peu de temps après, le chevalier de Férigouse obtint la récompense qu'il demandoit.

3. Le célèbre Dominique, arlequin de la comédie Italienne, se trouvant au souper de Louis XIV, avoit les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Le Monarque, qui s'en apperçut, dit à l'officier qui desservoit: » Que l'on donne ce plat à Dominique. --- Quoi! » Sire, & les perdrix aussi? » Le Roi, qui entra dans la pensée du comédien, reprit: « Et les perdrix aussi. » Ainsi Dominique, par cette adroite plaisanterie, eut, avec les perdrix, le plat qui étoit d'or.

4. Lisimaque, voulant un jour se divertir aux dépens d'un parasite nommé *Bithis*, fit attacher adroitement sur son habit un scorpion de bois, si bien imité, qu'on l'auroit pris pour l'animal véritable. Le parasite ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il sauta de frayeur, & fit rire tous les convives. Mais Bithis, sans s'étonner, dit à Lisimaque: « Prince, vous venez de me » faire grand' peur; je gage que je vous fais peur à » mon tour --- Voyons, dit le Roi. --- Eh bien! re» prit le parasite, donnez-moi mille écus. » Lisimaque étoit avare; & rien ne fait pâlir un avare, comme de lui demander de l'argent.

5. Diogène lisoit un livre fort long & très-ennuyeux. Lorsqu'il fut arrivé à la derniere page, il s'écria, comme les matelots à la fin d'une longue navigation: « Cou» rage, amis! je vois la terre! »

Un philosophe expliquoit, avec emphase, au peuple assemblé plusieurs phénomènes célestes. Diogène, qui étoit présent, lui demanda: « Depuis quand, homme » admirable, êtes-vous revenu du ciel? »

Un jour, il entra dans un bain fort mal-propre. » En» seignez-moi, je vous prie, demanda le Cynique, où » se lavent ceux qui se sont baignés ici. »

Il avoit coutume de s'adresser aux statues, & de leur demander quelque chose. Quelqu'un lui reprochoit cette coutume bizarre: « Mon ami, lui dit-il, ne vois-tu pas » que je m'accoutume à supporter des refus? »

Voyant un homme qui tiroit de l'arc avec peu d'a-

dresse, il alla s'asseoir auprès du but. On lui en demanda la raison : « C'est, répondit-il, de peur qu'il ne » m'attrape. »

Un jour que le peuple se pressoit pour entrer au théâtre, le philosophe repoussoit la foule, & faisoit tous ses efforts pour reculer. « Que fais-tu donc Diogène, lui » dit quelqu'un ? --- Ce que j'ai dessein de faire toute ma » vie, répondit-il. Un véritable sage se roidit contre le » torrent des préjugés, & ne se laisse pas entraîner avec » la multitude. »

Un physicien lui demandoit pourquoi l'or avoit une couleur pâle ? « Il craint, répondit-il, d'être attrapé par » tant de gens qui courent après lui. »

6. Un assez mauvais poëte, nommé *Admète*, vantoit beaucoup une épitaphe qu'il avoit composée pour être gravée sur son tombeau, après sa mort. « Cette » épitaphe me plaît tant, lui dit le philosophe Démo» nax, qui l'avoit entendu réciter, que je voudrois déja » la voir sur la tombe de son auteur. »

7. Antigonus, l'un des plus célèbres capitaines d'Alexandre ; & qui, après la mort de ce conquérant fameux, fut déclaré Souverain d'une partie de l'Asie, étoit borgne, & souffroit, sans se fâcher, qu'on le badinât sur ce défaut dont il plaisantoit lui-même. Un jour, il reçut une Lettre écrite en caracteres extrêmement gros : « Ils seroient lisibles, dit-il, pour un aveu» gle même. »

8. Alexandre le Grand fut averti par un oracle de sacrifier le premier qu'il rencontreroit à la sortie d'une ville qu'il quittoit ; & le premier qu'il rencontra fut un homme qui conduisoit un âne ; il le fit prendre. Cet homme ayant demandé pour quelle raison on l'arrêtoit, puisqu'il ne se sentoit coupable en rien, on l'instruisit de l'oracle. « En ce cas, dit-il, ce n'est pas moi, Seigneur, » qu'il demande, c'est mon âne ; vous l'avez rencon» tré le premier. » Cette interprétation lui sauva la vie, & l'on immola le pauvre roussin d'Arcadie.

9. Un courtisan ayant demandé une somme d'argent à Antigonus, roi d'Asie, en fut refusé. Avant de s'en retourner, il pria le Monarque de lui prêter une

escorte de ses gardes pour le reconduire à sa maison. » Quel besoin avez vous d'escorte, lui dit le Prince? — » J'ai peur, répondit le courtisan, qu'on ne me vole » en chemin ce que vous m'avez donné. »

10. Un homme, dont les cheveux commençoient à blanchir, vint demander une grace à l'empereur Adrien: ce Prince la lui refusa. Quelque tems après, le même homme ayant teint ses cheveux en noir, revint demander encore la même faveur. L'Empereur le reconnut, & l'éconduisit encore, en lui disant: « Mon ami, je » l'ai déja refusée à ton pere. »

11. Un jour, le philosophe Aristippe demandoit à Denis le Tyran une somme assez considérable: « Ne » m'aviez-vous pas dit, répondit le Prince, qu'un phi» losophe ne manquoit jamais de rien? --- Donnez tou» jours, reprit Aristippe, & nous parlerons de cela » après. » Le philosophe ayant reçu l'argent: Eh bien! » dit-il au Despote, n'avois-je pas raison de vous dire » que les sages ne manquoient jamais de rien? Vous » le voyez; lorsqu'ils ont besoin de quelque chose, ils » trouvent qui le leur fournit. »

. Une autre fois, il demandoit une grace au même Prince; mais il n'en étoit pas écouté. Alors Aristippe se jetta à ses pieds, & le pressa tant, qu'il obtint ce qu'il desiroit. Quelques personnes de grand sens représenterent ensuite à ce sage qu'il étoit indigne d'un philosophe de se prosterner aux pieds d'un autre homme: » Ce n'est pas ma faute, répondit-il; il faut en accuser » Denis qui a les oreilles aux pieds. »

12. Caninius Rébulus avoit été choisi par César, pour remplacer Fabius Maximus qui étoit mort; mais sa dignité ne dura qu'un jour. Ciceron dit, en plaisantant: « Nous avons eu un Consul bien vigilant; il » n'a pas dormi pendant sa magistrature. »

Lorsque ce Romain alla avec ses cliens, pour féliciter le nouveau magistrat: « Hâtons-nous, mes amis, » disoit-il en chemin, pour que nous arrivions avant la » fin de son Consulat. »

Un jour, se promenant dans la place publique, il se sentit pressé de la soif, & demanda de l'eau. Il étoit

près de boire, lorsqu'il apperçut le censeur Cotta, homme fort adonné au vin; alors il appella ses amis: « Cachez-moi bien, leur dit-il; car, si notre censeur me » voyoit boire de l'eau, il me chasseroit du sénat. »

C. Popilius, homme ignorant & stupide, se donnoit pour un habile jurisconsulte. Ayant été appellé pour un témoin dans une affaire, il répondit qu'il ne sçavoit rien: « Vous croyez peut-être, lui dit Ciceron, qu'on » vous interroge sur le droit? »

Fabia Dolabella disoit souvent qu'elle n'avoit que trente ans: « Cela est vrai, dit Ciceron; car il y a vingt » ans que vous le dites. »

23. Auguste, revenant à Rome, après la bataille d'Actium, fut salué par un artisan qui lui présenta un corbeau, à qui il avoit appris à dire ces mots: « Je vous » salue, César, vainqueur. » Le Prince, charmé, acheta cet oiseau six mille écus. Un voisin jaloux alla dire à l'Empereur que cet homme avoit encore un autre corbeau qui disoit des choses plaisantes. Auguste voulut le voir; & l'animal fit entendre ces mots: « Je vous » salue, Antoine, vainqueur. » L'artisan, homme prudent, avoit instruit cet autre oiseau, en cas qu'Antoine fût triomphant. Auguste n'en témoigna aucune colere; il ordonna seulement à cet homme de partager avec son voisin les six mille écus.

A l'exemple du corbeau, un perroquet fit à Auguste le même compliment, & fut acheté très-cher; une pie vint ensuite, & rendit son instituteur opulent: enfin un pauvre cordonnier voulut aussi apprendre à un corbeau à faire cette salutation. Il eut bien de la peine à réussir; souvent il se désespéroit, & s'écrioit en colere: « Je perds mon tems & ma peine. » Il vint enfin à bout de son entreprise, & courut aussi-tôt attendre Auguste sur son passage. Il lui présenta le corbeau, qui répéta fort bien sa leçon; mais le Prince se contenta de dire: « J'ai assez de ces complimenteurs-là dans mon » palais. » Alors le corbeau, se ressouvenant de ce qu'il avoit entendu dire à son maître, répéta: « J'ai perdu mon tems & ma peine. » Auguste se mit à rire, & acheta cet oiseau plus cher que tous les autres.

Lorsque ce Prince sortoit de son palais, un certain Grec avoit coutume de lui présenter des vers à sa louange, espérant en être bien récompensé. Il continua long-tems cette libéralité poëtique, mais sans aucun succès. Auguste enfin, las de ses importunités, lorsqu'il vint, à son ordinaire, lui présenter son compliment, lui donna un papier où il avoit écrit des vers grecs, voulant lui faire entendre qu'il payoit ses vers par d'autres vers. Le Grec lut ce papier, d'un air content; puis il tira de sa bourse quelques oboles qu'il présenta à l'Empereur, en lui disant: « Cette récompense est sans doute » peu digne de vous; mais, si j'avois davantage, je » vous donnerois plus. » Auguste, charmé de cette saillie, fit donner au Grec une somme considérable.

14. S. Louis, après son voyage de la Terre-sainte, étant débarqué aux îles d'Hières en Provence, envoya de tous côtés chercher des chevaux, dont tout le monde manquoit. L'abbé de Cluni, qui se trouvoit pour lors à Marseille, lui en donna deux qui valoient bien cinq cens livres chacun, & lui fit demander une audience qu'il lui accorda avec plaisir. Elle fut longue; ce qui fit croire qu'elle avoit été favorable. « N'est-il pas vrai, » Sire, lui dit plaisamment le sire de Joinville, que le » présent du bon moine n'a pas peu contribué à le faire » écouter aussi longuement? » Le Roi convint qu'il en pouvoit être quelque chose. « Jugez donc, Sire, reprit » le bon chevalier, ce que feront les gens de votre » conseil, si votre Majesté ne leur défend pas de rien » prendre de ceux qui auront affaire par-devant vous; » car, comme vous voyez, on en écoute toujours plus » volontiers. » Louis ne put s'empêcher de rire de la naïveté; mais il sentit toute la sagesse du bon mot, & ne l'oublia jamais.

15. Le baron des Adrets, capitaine Huguenot, ayant pris une petite place aux Catholiques, condamna les soldats, qui l'avoient défendue, à sauter du haut en bas d'une tour de la forteresse. Un de ces infortunés guerriers s'avança, par deux fois, au bord du précipice, & recula deux fois, pour ne point faire le saut fatal: » Allons donc, mon ami, lui dit le Baron, dé-

» pêches:

» péchés : est-ce si difficile? —. Eh bien! monsieur, repartit le soldat, « puisque cela vous paroît si facile, » je vous le donne en quatre. » Cette plaisanterie plut si fort au cruel Baron, qu'il s'adoucit en sa faveur, & lui donna la vie.

16. Henri IV avoit un cheval qu'il aimoit beaucoup: il avoit dit qu'il feroit pendre celui qui lui apprendroit sa mort. Le cheval paya le tribut à la nature. Un Gascon apprit ainsi cette perte au Roi. « Hélas! Sire, dit-il, » votre cheval!... ce beau cheval!... le cheval de » Votre Majesté!... ô ciel! ce magnifique cheval!...— » Je parie qu'il est mort, » s'écria le Monarque allarmé.— » Vous serez pendu, Sire, reprit le Gascon! Vous vous » en êtes donné la premiere nouvelle. »

17. Le cardinal de Richelieu venoit d'assister à une cérémonie, où un Cordelier avoit prêché. Surpris de n'en avoir pas assez imposé au prédicateur pour l'intimider un peu, il lui demanda comment il avoit pu parler avec tant d'assurance? « Ah! monseigneur, répondit » le Cordelier, c'est que j'ai appris mon sermon de» vant un quarré de choux, au milieu duquel il y en » avoit un rouge; & cela m'a accoutumé à parler de» vant Votre Eminence. »

18. Monsieur le Prince passant par une petite ville de Bourgogne, le Maire se présenta pour le haranguer: » Monseigneur, lui dit-il, j'ai, comme vous voyez, le » droit de vous ennuyer beaucoup; je ne le ferai point » valoir, à condition que vous obtiendrez pour notre » ville une exemption de gens de guerre. » Le Prince fut fort content de cette harangue, & promit ce qu'on lui demandoit. « Songez-y, monseigneur, reprit le » maire, sinon, l'année prochaine, lorsque vous repas» serez, je ferai valoir mon droit; & vous payerez alors » le principal & l'intérêt. »

17. Le duc de Roquelaure étoit dans une petite ville de province. Il avoit été voir la plûpart des dames du lieu; mais il en avoit oublié une, qui se croyoit cependant très-digne de sa visite. L'oubli du Duc lui parut un affront sanglant; elle craignit même que les autres femmes n'en tirassent avantage; c'est pourquoi, elle pria un

des amis de M. de Roquelaure de l'amener chez elle. Cet ami s'acquitta de sa commission. Roquelaure, se voyant comme forcé à cette visite, entra en mauvaise humeur, & protesta qu'il ne diroit pas un mot. Cependant la dame, avertie de l'heure à laquelle le Duc devoit se rendre chez elle, avoit eu soin d'assembler bonne compagnie, afin d'avoir autant de témoins de l'honneur qu'elle devoit recevoir; mais elle n'eut pas lieu de s'en applaudir. Roquelaure vint, comme il l'avoit promis; mais il ne fut pas plutôt entré qu'il se campa dans un fauteuil, où il ne desserra pas les dents. Toute l'assemblée fut déconcertée d'un pareil procédé. La dame méprisée mouroit de dépit; mais sa fille, qui étoit une petite personne fort spirituelle, la vengea pleinement. Ennuyée d'un si long silence, elle se leva tout-d'un-coup; &, après s'être approchée du Duc, elle se mit à crier de toute sa force: » Ah! mon Dieu! maman! monsieur de Roquelaure » est mort! » Cette saillie réveilla tous les esprits. On demanda à la petite fille ce qu'elle vouloit dire? « Mais » oui, insista-t-elle, il est mort; ne voyez-vous pas » bien qu'il pue, & qu'il ne parle point? N'est-ce pas » comme l'on dit que nous serons après la mort? » M. de Roquelaure se retira promptement tout honteux, & laissa à la compagnie la liberté de rire à ses dépens.

20. Un gentilhomme, qui avoit beaucoup voyagé, alla à Chantilly saluer monsieur le Prince; &, dans le récit de ses voyages, il lui parla d'un prince de Perse, qui, à trente ans, avoit fait les plus belles actions dont on ait jamais oui parler. Pendant cet entretien, le diner ayant été servi, chacun se mit à table. Monsieur le Prince, sensible aux grandes actions, dit à ce gentilhomme: « La vie du Prince, dont vous m'avez parlé, » a eu de si beaux commencemens, que je brûle d'im- » patience d'en sçavoir la suite. --- Hélas! monseigneur, répondit le gentilhomme, qui vit en un moment le potage presqu'enlevé, » il mourut subitement; » & par-là, l'histoire étant finie, il se mit à manger comme les autres.

21. Quand le maréchal de la Ferté vouloit faire

pendre quelque soldat, il avoit coutume de lui dire: « Corbleu! toi ou moi, nous serons pendus. » Il dit la même chose à un espion qu'on trouva dans son camp. Lorsqu'on voulut conduire ce misérable à la potence, il demanda à parler au Maréchal: « Monseigneur, lui » dit-il, vous vous souviendrez que vous m'avez dit que » vous, ou moi, nous serions pendus. Je viens pour » sçavoir si vous voulez l'être; car, si vous ne l'êtes » point, je vois bien qu'il faut que je le sois. » Le Maréchal se prit à rire, & fit grace à l'espion.

22. M. de *** se disoit d'une maison fort illustre, quoiqu'il tirât son origine d'un fou. L'Angéli, bouffon de Louis XIV, se trouvant avec lui dans la chambre du Roi, après lui avoir parlé debout, pendant quelque tems, lui dit: « Asseyons-nous, monsieur, on ne » prendra pas garde à nous; & vous sçavez que nous » ne tirons pas à conséquence. »

23. Louis XIV étoit de la derniere exactitude aux revues qu'il faisoit de sa maison. Il ne pardonnoit point à un gendarme à qui il manquoit quelque piéce de son ajustement militaire; il le chassoit sans miséricorde. Un Gascon, garde-du-corps, ayant perdu au jeu son bufle, fut obligé de passer en revue. Le Monarque, ne lui voyant point de bufle, le cassa, malgré sa bonne mine, sa belle taille, & son air dégagé. Le Gascon alla, le lendemain, promener sa douleur dans le parc: il vit de loin Louis XIV qui s'y promenoit aussi. Il se mit dans l'attitude d'un homme qui épluche au soleil de petits animaux qui sont l'apanage de la misere. Louis XIV l'apperçut. Un garde se détacha pour avertir le Gascon que le Roi l'avoit observé: « J'en suis » bien-aise, reprit le garde cassé; dites à sa Majesté » que je fais la revue de mes gardes-du-corps, & que » je casse ceux qui n'ont point de bufle. » Cette plaisanterie réjouit le Prince, & le disposa à rétablir le Gascon.

24. Un homme, qui avoit l'esprit singulier, entendit lire, à la cour d'Alfonse V, roi d'Aragon, la Fable des Harpies, & s'imagina qu'on vouloit se môquer de lui, parce que les Poëtes disent que ces animaux fa-

buleux habitoient une certaine isle en Sicile, dont lui-même, ainsi que sa famille, étoit originaire. Le Monarque, s'étant apperçu que cet homme bizarre s'offensoit de cette lecture, lui dit : « Ne vous fâchez pas; » les harpies ne demeurent plus aujourd'hui dans cette » isle : elles se sont dispersées dans les cours des Princes, » & c'est-là que ces oiseaux avides ont, depuis ce » tems, fixé leur séjour. »

25. M. Ollier, curé de S. Sulpice, étant à la maison de campagne, que le séminaire possede à Issy, fit un discours à ses séminaristes, & prêcha sur la destruction du vieil homme. Il répéta souvent, avec beaucoup de zèle, qu'il falloit faire mourir le vieil homme. La jardiniere, dont le mari étoit fort âgé, ayant eu la curiosité de prêter l'oreille à la serrure de la chambre où l'on prêchoit, crut que M. Ollier vouloit qu'on tuât son mari. Elle alla, dans le moment, communiquer sa terreur à son époux, qui résolut aussi-tôt de se dérober à la mort qui le menaçoit. Il va trouver le curé. « Mon» sieur, lui dit-il, ma femme a tout entendu; donnez-» moi mon congé, je veux encore vivre : je connois » votre dessein. --- Quel dessein, maître Pierre? --- » Vous le sçavez mieux que moi, M. le curé; il n'est » pas nécessaire de vous le dire. --- Maître Pierre, ex» pliquez-vous. --- Monsieur, n'avez-vous pas dit » qu'il falloit tuer le vieil homme? Je suis vieux, il est » vrai; mais la vieillesse n'est pas un crime; & d'ail» leurs mon travail peut encore me nourrir. » M. Ollier vit alors quel étoit le sujet de la méprise du jardinier : il eut beaucoup de peine à le désabuser, & à lui prouver que le vieil homme n'étoit autre chose que le péché que nous devions détruire au-dedans de nous-mêmes.

26. Louis XIV, ayant choisi Racine & Boileau pour écrire son Histoire, voulut qu'ils l'accompagnassent dans sa campagne de 1678. M. De Cavoie, ami des deux poëtes, voulut un peu rire à leurs dépens, dans cette occasion. Il vint trouver Racine, la veille du départ, & lui demanda s'il avoit eu l'attention de faire ferrer ses chevaux à forfait? Racine, qui n'entend rien

à cette question, le prie de lui en donner l'explication. » Croyez-vous donc, lui dit M. De Cavoie, que, quand » une armée est en marche, elle trouve par-tout des » maréchaux? Avant que de partir, on fait un forfait » avec un maréchal de Paris, qui vous garantit que les » fers qu'il met aux pieds de votre cheval y resteront » six mois. — C'est ce que j'ignorois, répond Racine : » Boileau ne m'en a rien dit; mais je n'en suis pas » étonné : il ne songe à rien. » Il va trouver Boileau, pour lui reprocher sa négligence. Boileau avoue son ignorance, & lui dit qu'il faut promptement s'informer du maréchal le plus fameux pour ces sortes de forfaits. Ils n'eurent pas le tems de le chercher : dès le soir même, M. de Cavoie raconta au Roi le succès de sa plaisanterie, & divertit beaucoup le Monarque. Une autre fois, après une marche fort longue, Boileau, très-fatigué, alla se jetter sur un lit, en arrivant, sans vouloir souper. M. de Cavoie, qui le sçut, alla le voir, après le souper du Roi, & lui dit, d'un air consterné, qu'il avoit à lui apprendre une fâcheuse nouvelle. « Le Roi » n'est pas content de vous. Il a remarqué aujourd'hui » une chose qui vous fait un grand tort. — Eh quoi » donc, s'écria Boileau tout allarmé? — Je ne puis me » résoudre à vous la dire; je ne sçaurois affliger mes » amis. » Enfin, après l'avoir laissé quelque tems dans l'agitation, il lui dit : « Puisqu'il faut vous l'avouer, le » Roi a remarqué que vous vous teniez tout de travers » à cheval. — Si ce n'est que cela, répondit Boileau, » laissez-moi dormir. »

27. Un jour de marché, un musicien amusoit la populace par ses chansons; mais l'heure, où le marché s'ouvroit, étant venue, on donna un signal qui fit partir tout le monde : il ne resta qu'un seul homme auprès du nouvel Amphion. Celui-ci s'approche de l'amateur, le remercie de ne l'avoir pas abandonné, & l'appelle *le favori d'Apollon*, puisqu'il préféroit aux soins grossiers de la vie, les beaux-arts & la musique. L'homme, qui se voyoit seul, lui demanda si l'on avoit donné le signal pour aller au marché? « Oui, vraiment, répondit » le musicien. — Je vous remercie beaucoup de m'a-

» voir averti ; car je suis sourd. Adieu ! jusqu'au re-
» voir ! »

28. Un Gascon, qui étoit à Paris, venoit d'acheter un cotret ; &, craignant qu'on ne s'en apperçût, il le portoit caché sous son manteau. Voyant un crocheteur qui s'approchoit de trop près : « Retires-toi, lui dit-il, » tu casseras mon luth. » Le crocheteur s'écarta ; & le nourrisson de la Garonne avoit à peine marché dix ou douze pas, qu'une piéce de son cotret tomba. » Monsieur, s'écria aussi-tôt le porte-faix ; monsieur, ramassez une corde de votre luth, qui vient de tomber. »

29. Un aubergiste des environs de Phalsbourg tomba en léthargie. On le crut mort ; &, au bout de quelque tems, on l'ensevelit. Sa femme, tout en pleurant le pauvre défunt, s'apperçut qu'on avoit employé à cet effet un drap tout neuf, & très-fin ; &, comme elle étoit fort avare : « Hélas ! dit-elle, ce drap est trop » beau pour un mort ; il me servira beaucoup mieux à » moi qui suis vivante. » Elle avoit dans sa maison un habit d'arlequin qu'une troupe de bateleurs lui avoient laissé pour payement à leur passage. Elle s'enferme dans la chambre du mort ; découvre le cercueil ; reprend son drap ; habille le cadavre en farceur, &, à cela près, rétablit les choses dans leur premier état. L'heure du convoi étant arrivée, quatre hommes emportent la bière sur leurs épaules, selon l'usage du pays. Le prétendu mort se réveille de sa léthargie, s'agite, se débat. Les porteurs s'effrayent : ils laissent tomber le cercueil, qui se brise ; & l'on en voit sortir un arlequin.

30. Deux bas-Normands, étant dans un cabaret de Limoges, parloient de cette grande année Platonique, où toutes choses doivent retourner en leur premier état. Il voulurent faire accroire à l'hôte, qui les écoutoit attentivement, qu'il n'y avoit rien de plus vrai que cette révolution ; « desorte, dirent-ils, que dans seize mille » ans d'ici, nous serons encore à boire chez vous, à » pareil jour ; » & là-dessus, ils le prièrent de leur faire crédit jusques-là. « Je le veux bien, dit le ca-

» baretier ; mais, parce qu'il y a seize mille ans, jour » pour jour, que vous étiez ici à boire comme vous » faites ; & que vous vous en allâtes sans payer, ac- » quittez le passé, & je vous ferai crédit pour l'avenir. »

31. Quatre chevaliers d'industrie, ayant fait bonne chère dans un cabaret, firent monter un garçon, & arrêterent avec lui le prix du repas. Le premier feignit de mettre la main à la poche ; mais le second le retint, & dit qu'il vouloit payer l'écot ; le troisieme témoigna le même empressement : enfin le quatrieme, qui ne vouloit pas leur céder, défendit au garçon de rien recevoir de ses compagnons. Comme personne ne vouloit céder, l'un d'eux dit : « Pour nous accorder, il faut » mettre un bandeau sur les yeux du garçon ; & celui » d'entre nous qu'il prendra, se chargera de la dépense. » On exécute cette proposition ; mais, tandis que le garçon tâtonnoit dans la chambre, ils défilerent l'un après l'autre. Le maître monte ; notre colin-maillard, qui l'entend, court à lui, l'arrête ; &, le serrant étroitement : « Ah ! pour le coup, lui dit-il, ce sera vous » qui payerez l'écot. » Il ne se trompa point.

32. Un Gascon, à jeun depuis deux jours, médita de dîner aux dépens de Jacques Romain, Jacobin, & célèbre architecte, qui avoit entrepris le pont des Thuileries. Il considéroit l'ouvrage comme s'il eût été grand connoisseur. Frere Romain, qui l'observoit, curieux de sçavoir ce qu'il avoit dans l'esprit, lui demanda son sentiment. « Mon frere, dit le Gascon, j'ai une chose » importante à vous dire sur ce pont ; mais j'ai appétit, » il faut que j'aille dîner auparavant. » Le religieux l'invita aussi-tôt à venir manger avec lui. Celui-ci ne se fit pas prier. Après que le Gascon eut bien mangé, il dit au Religieux : « Cadédis, mon Frere, vous faites » un pont sur la largeur de la riviere, & vous avez » bien raison ; car, si vous l'eussiez entrepris sur la lon- » gueur, je ne sois pas gentilhomme, si vous eussiez » réussi ! » Après cet excellent avis, il fit la révérence, & prit congé du bon Religieux.

33. Un homme de province, qui étoit venu à Paris dans le tems du carnaval, fit la partie d'aller au bal

avec un de ses amis, & se déguisa en Diable. Ils se retirerent avant le jour. Comme le carosse, qui les conduisoit, passa dans le quartier où le Provincial logeoit, il fut le premier qui descendit. On le laissa le plus près qu'on put de sa porte, où il courut promptement frapper, parce qu'il faisoit grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups, avant de pouvoir réveiller une grosse servante de son auberge, qui vint enfin, à moitié endormie, lui ouvrir; mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vite la porte, & s'enfuit, en criant de toute sa force *Jesus Maria!* Le provincial ne pensoit point à son habillement diabolique; &, ne sçachant point ce que pouvoit avoir la servante, il continua de frapper, & toujours inutilement. Enfin, mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il apperçut de la lumiere dans une maison; &, pour comble de bonheur, la porte n'étoit pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cercueil, avec des cierges autour, & un bon prêtre qui s'étoit endormi, en lisant son Bréviaire, auprès d'un fort bon brasier. Tout étoit tendu de noir, & l'on ne sentoit pas de froid dans ce lieu-là. Le provincial s'approcha tout le plus près qu'il put du brasier, & s'endormit tranquillement sur un siége. Cependant le prêtre s'éveilla; &, voyant la figure de cet homme endormi, il ne douta pas que ce ne fût le diable qui venoit prendre le mort; & là-dessus il fit des cris si épouvantables, que le provincial, s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement, & comprit que c'étoit ce qui avoit causé son embarras. Comme il n'étoit pas loin de la fripperie, & que le jour commençoit à paroître, il alla changer d'habit, & revint à son auberge, où il n'eut pas de peine à se faire ouvrir. Il apprit en entrant que la servante étoit malade, & que c'étoit une visite, que le diable lui avoit rendue, qui causoit son mal. Le provincial n'eut garde de dire qu'il étoit le diable. Il sçut ensuite qu'on publioit dans le quartier, que le diable étoit venu pour enlever monsieur un tel. Le confesseur

attestoit la chose ; &, ce qui rendoit le bruit très-croyable, c'est que le pauvre défunt avoit été maltôtier.

34. Un Gascon s'étoit mis au service du duc de la Feuillade. Ce seigneur, entreprenant un voyage, avertit ses domestiques de se tenir prêts un tel jour, à telle heure. Le Gascon fut retenu au lit par la paresse, & étoit encore entre ses draps, lorque le Duc étoit prêt à partir. Les autres domestiques, après l'avoir long-tems cherché, entrent enfin dans sa chambre, tirent les rideaux de son lit, & lui reprochent sa mollesse, lui disant qu'il falloit qu'il fût bien paresseux pour être au lit, lorsque son maître étoit déja prêt à monter à cheval. Le Gascon, feignant d'être surpris : » Quoi ! s'écria-t-il, M. le Duc est levé, & je suis en-» core au lit ! Ah ! mes amis, fermez vîte les rideaux ; » je suis indigne de voir la lumiere. » En prononçant ces mots, il se rendormit.

35. A la premiere représentation du *Devin du Village*, deux hommes, dont l'un étoit pour la musique Françoise, l'autre pour la musique Italienne, soutenoient leurs divers sentimens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils troubloient l'attention des spectateurs. La sentinelle s'approcha pour leur faire baisser la voix. Mais le Lulliste dit au grénadier : « Monsieur est donc Bou-» foniste ? » Cette saillie déconcerta tellement le pauvre soldat, qu'il retourna tout confus reprendre son poste.

36. Les Mousquetaires, les Gardes-du-Corps, les Gendarmes, le Chevaux-légers entroient autrefois à la comédie sans payer ; & le parterre en étoit toujours rempli. Le célèbre Moliere, qui dirigeoit alors le spectacle, pressé par les Comédiens, obtint du Roi un ordre pour qu'aucune personne de sa Maison n'entrât à la comédie sans payer. Ces messieurs indignés forcerent la porte, tuerent les portiers, & cherchoient la troupe entiere, pour lui faire éprouver le même traitement. Un jeune acteur, nommé *Béjart*, qui étoit habillé en vieillard pour la piéce qu'on alloit jouer, se présenta sur le théâtre : « Eh ! messieurs, leur dit-il,

» épargnez un vieillard de soixante-quinze ans, qui n'a » plus que quelques jours à vivre. » Cette plaisanterie fit rire les mutins, &, ce que n'auroient peut-être pas fait les meilleures raisons, calma leur fureur.

27. Un Gascon, voulant aller chercher fortune en Angleterre, se rendit au port de la Brille, en Hollande; &, ayant déposé sa malle, qui étoit fort légere, dans le paquebot qui alloit cingler vers la Tamise, il se retire dans un cabaret, en attendant le départ. Il conte, à tous ceux qui veulent l'entendre, ses admirables projets. Mais ce récit, copieusement arrosé par de bon vin, lui fait oublier que le moment du départ est arrivé depuis une bonne demi-heure. Il s'en apperçoit enfin. Le vent & la mer emportoient ses espérances. Il se désespere. Enfin il intéresse un patron qui lui promet, à force de voiles, d'atteindre le pacquebot, avec une barque plate & découverte. A peine sont-ils en pleine mer, qu'une violente pluie pénetre jusqu'à la moëlle l'infortuné Gascon. Il essuie cet orage avec constance, & vient à bout d'atteindre le paquebot, sur lequel il grimpe à la faveur de l'obscurité. « Dieu » vous garde! dit-il à tous ceux qui l'apperçoivent avec étonnement. » Cadédis, messieurs, il faut être bon na» geur pour vous atteindre; mais, quand vous auriez » été à quatre lieues d'ici, vous ne m'auriez pas échappé; » & je nageois, dans cette confiance, avec un esprit » fort tranquille. » La hardiesse du Gascon tout trempé d'eau imposa à tout le monde. On admira l'habileté d'un tel nageur. Un milord, qui étoit présent, résolut de faire l'acquisition de ce personnage, pour le mettre aux prises avec le Maure d'un autre milord, qui passoit pour le premier nageur du monde, & qui avoit vaincu tous ceux qui avoient voulu lui disputer cette gloire. Le Gascon accepte la proposition du milord; &, quand ils furent arrivés à Londres, ce seigneur alla proposer à son ami un pari de mille guinées, en faveur de son Gascon qui n'avoit jamais mis le pied dans l'eau, pas même pour se baigner. Le jour est pris. Le Gascon est la trompette de la victoire qu'il se flatte de remporter. Le voilà avec le Maure sur le bord de la

Tamise, tous deux dans un équipage leste, prêts à se jetter dans l'eau. Le Gascon avoit à côté de lui une petite caisse de liége. Il la prit sous le bras. Le Maure lui demanda l'usage qu'il en vouloit faire? « Sandis, dit-il, » je suis homme de précaution. » Il ouvre la caisse où il y avoit plusieurs bouteilles de vin, & force petit salé. « Vous voyez cela, poursuivit-il; si vous ne faites » pas de provision comme moi, vous courez risque de » mourir de faim. Sçavez-vous bien que je vous mene » droit à Gibraltar? » Le Maure le regarda alors; &, comme le Gascon parloit d'un ton résolu, qui sembloit promettre qu'il tiendroit plus qu'il ne disoit, il fut tellement épouvanté, qu'il dit à son maître : « Milord, » je ne veux point me commettre avec cet homme-là; » je me perdrois : je lui cede la victoire. » En vain on voulut lui ôter cette idée : les prieres, les menaces furent inutiles; & le Gascon gagna les mille guinées.

38. Un prélat Limousin, ayant été placé sur le siége de S. Pierre, reçut une députation de ses compatriotes. Ces ambassadeurs lui témoignerent d'abord la joie que son élévation avoit causée à son pays; puis l'un d'eux lui tint ce discours : « Nous venons vous supplier, » très-saint Pere, au nom de tous vos compatriotes, d'user, en leur faveur, du pouvoir absolu qu'on leur a dit » que vous avez sur la terre. Vous sçavez, saint Pere, la » stérilité de votre pauvre patrie, dont les habitans recueillent à peine assez de bled pour les nourrir la moitié » de l'année, & le besoin qu'ils ont de recourir aux châtaignes. Donnez-lui donc la fertilité qui lui manque; » & faites, en considération de l'honneur qu'elle a de » vous avoir vu naître, qu'on y puisse à l'avenir faire » deux récoltes par an. » Le Pontife ne crut pas devoir leur refuser une pareille grace. « Mes enfans, leur » dit-il, je vous accorde volontiers ce que vous me » demandez; &, pour vous prouver davantage mon » affection, j'y joins un autre bienfait; c'est qu'au lieu » que, dans les autres pays, on ne compte que douze » mois pour une année, je veux que, par un privilége spécial, vous en ayez vingt-quatre à chacune » des vôtres. »

39. Un Gascon disoit : « Je suis si délicat sur le point » d'honneur, que je ne me rendrois point traitable là-» dessus, quand on m'offriroit un million de revenu » chaque minute. »

« Je suis venu si vîte, disoit un ecclésiastique de Gascogne, qui avoit couru à une œuvre de charité ; » je suis venu si vîte, que mon bon ange gardien avoit » bien de la peine à me suivre. »

40. Un prédicateur Gascon demeura court en chaire. Il eut beau frotter sa tête ; il n'en sortit rien. Il fallut descendre. « Messieurs, dit-il, en prenant congé de l'auditoire, » je vous plains ; vous perdez une belle » piéce. »

41. Un capucin à pied faisoit ses missions avec autant de succès que de désintéressement. Il se trouva, un jour, vis-à-vis d'un ruisseau, sur le bord duquel il rencontra un paysan qui eut l'effronterie de lui demander qu'il le portât sur son dos à l'autre bord. Le capucin le chargea aussi-tôt sur ses épaules, & commença à traverser le ruisseau, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Lorsqu'il eut fait quelques pas, il demanda au paysan s'il avoit de l'argent ? Celui-ci, croyant qu'il parloit par intérêt, touché d'ailleurs de l'excès de sa complaisance, lui répondit qu'oui, & qu'il le payeroit bien. Aussi-tôt le capucin, le jettant dans l'eau : « Ah! » mon ami, lui dit-il, il ne m'est pas permis de porter » de l'argent ; » & il continua tranquillement sa route.

42. Un jeune prédicateur, homme de bonne mine, qui avoit une voix de tonnerre, le geste beau, & tous les autres agrémens d'une déclamation qui charme les auditeurs & les tient attentifs, étant monté en chaire, perdit tout d'un coup la mémoire, & oublia tout-à-fait son sermon. Que faire ? Quitter la partie, & se couvrir de honte ? parler, & n'avoir rien à dire ? Cette alternative étoit embarrassante. Il se détermine à rester, & à faire usage de sa voix & de son geste, sans rien prononcer que des paroles imparfaites & décousues ; des *car enfin*, des *mais*, des *si*, des *donc*, des *chers auditeurs*, &c. &c. &c. ... Jamais prédicateur ne parut avoir plus de feu. Il crioit de toutes ses forces ; il

faisoit des exclamations, frappoit des pieds & des mains; tout trembloit sous lui; & les voûtes de l'église, qui étoit très-vaste, lui rendoient au double les éclats de sa voix. Tout l'auditoire étoit dans un silence profond: chacun avançoit sa tête, & redoubloit son attention, pour entendre ce qui ne pouvoit être entendu. Ceux qui étoient près de la chaire disoient: » Nous sommes trop près; il n'y a pas moyen d'entendre. » Ceux qui étoient éloignés se plaignoient de ce que, par leur éloignement, ils perdoient les plus belles choses du monde. Enfin l'adroit prédicateur tint son auditoire trois quarts d'heure en haleine, & se retira avec l'applaudissement de toute l'assemblée qui se promettoit bien, à la premiere occasion, de mieux choisir ses places, & de ne pas se priver du fruit d'un sermon aussi pathétique.

43. Un gentilhomme Gascon, sans argent, apprit qu'un aubergiste venoit d'être condamné à dix écus d'amende pour avoir donné un soufflet à un autre gentilhomme. Assuré du fait, il alla chez le même aubergiste, & passa trois ou quatre jours chez lui, de façon que son compte monta à six écus; comme il prenoit congé de l'hôte, & que celui-ci demandoit le payement du tems qu'il avoit passé chez lui, le Gascon lui dit: « Cadédis! Monsieur, je n'ai pas un sol; mais » je vous prie de me donner un soufflet, & de me » rendre mon reste; car un soufflet, comme vous sça» vez, vaut dix écus, & je n'en dois que six. »

44. Un officier traversoit une riviere dans une barque avec un Cordelier qui avoit un âne à côté de lui. Le pauvre animal trembloit de tout son corps; le capitaine, qui étoit tenté de se moquer du révérend pere, commença la conversation, en lui demandant la cause de ce tremblement: «Si vous aviez, lui dit le religieux, » comme mon âne, la corde au col, les fers aux » pieds, & un Cordelier à vos côtés, vous trembleriez » bien davantage. »

45. Un Cordelier en voyage, se trouva, un jour, pris par la nuit; &, ayant rencontré la maison d'un seigneur, e persuada qu'il y seroit bien reçu. On lui fit en effet

un assez bon accueil. Le seigneur cependant, voyant son hôte embarrassé, résolut de se divertir à ses dépens. Il le pria donc de passer le lendemain chez lui, & lui proposa une partie de chasse. Il avoit dessein de lui faire monter un cheval extrêmement fougueux, & qui ne pouvoit être dompté que par un autre seigneur du voisinage; on lui avoit donné le nom de *Diable*. Le Cordelier soupçonna le tour qu'on lui préparoit; mais, comme il sçavoit fort bien se rendre maître d'un cheval, il dissimula tout, & ne monta dessus qu'après bien des grimaces, affectant beaucoup de *crainte*. Mais ensuite, s'étant bien assuré, il commença à piquer le cheval, & à courir au grand galop. Le seigneur ne pouvant le suivre, & voyant qu'il s'écartoit toujours de plus en plus, lui cria de s'arrêter. Mais le Cordelier lui répondit d'un ton railleur : « Le Diable m'emporte, » le Diable m'emporte. » Il courut tant, qu'en peu d'heures le Diable le porta dans son couvent, d'où il ne sortit point pour retourner vers son premier maître.

46. Le cocher d'un remise, ayant conduit deux dames & deux cavaliers dans un village à quelques lieues de Paris, les arrêta devant l'église de la paroisse, parce qu'ils voulurent assister aux Offices divins. L'on disoit la Grand-Messe, il manquoit un chapier; le cocher s'offrit d'en faire la fonction : il s'affubla d'une chape. On vint l'avertir, dans ce moment, qu'il avoit pris envie à ses chevaux de s'en aller : il sort de l'église avec sa chape, vole après ses coursiers vagabonds, les atteint, & remonte sur son siège pour les ramener devant l'église. Un des premiers citoyens du village, voyant le phaëton couvert d'une chape, s'imagina que ce pouvoit être le carrosse du pape. Il communiqua cette burlesque idée à tous ses compagnons qu'il rencontra; elle fut contagieuse ; & bientôt une foule de ces bonnes gens allerent à l'envi, au-devant de l'équipage; se jetterent à genoux ; &, prosternés contre terre, ils demandoient humblement la bénédiction du prétendu vicaire de J. C.

47. Un curé de campagne, fort enjoué, étoit en ha-

bit court dans la ville cathédrale de son diocèse. Un grand-vicaire, l'ayant apperçu, l'appella & lui demanda pourquoi il portoit un habit court ? Il répondit que l'habit étoit propre à danser : cette réponse irrita le ministre de l'évêque, qui lui demanda qui il étoit. *Ego sum qui sum*, reprit le curé. Le grand-vicaire le fit comparoître devant l'évêque, qui d'abord lui fit des reproches sur ses réponses, auxquelles il donnoit l'épithète d'insolentes & d'impies. « Monseigneur, répondit le curé, vous allez voir si j'ai tort, & si je mérite les titres que me donne Votre Grandeur. Je suis » curé d'un lieu appellé *Danse*, les chemins y sont » pleins de boue, même dans la canicule ; c'est ce qui » m'a fait dire à M. votre grand-vicaire, que mon » habit court étoit propre à danser. Ensuite, je m'ap- » pelle *Cuisson* ; je n'ai pas cru l'offenser, en lui disant » mon nom qu'il me demandoit. Le prélat, à ces mots, » fit, comme le Roi, dans Boileau : »

Et le Roi, que fit-il ? Le Roi se prit à rire.

48. Un homme, qui bégayoit, demanda en plusieurs tems, & en comptant tous les mots dont il répétoit les syllabes, le nom d'une rue qu'il ne pouvoit trouver. Il s'adressa justement à un homme qui avoit à la langue le même défaut que lui, & qui lui enseigna ce qu'il demandoit en imitant parfaitement les bégayemens de celui qui l'interrogeoit. Le questionneur crut avoir trouvé un moqueur qui le vouloit tourner en ridicule, en le copiant ; il s'échauffa, & s'emporta contre lui : celui-ci, en voulant s'excuser, bégayoit encore davantage. Ce bredouillement réitéré fait croire à l'autre qu'il avoit en tête un plaisant qui n'en vouloit point démordre : il s'accroche avec lui, & l'accueille à coups de poings. Un autre bègue survient, & s'efforce de séparer les combattans : il en vient à bout ; mais, voulant sçavoir le sujet de leur querelle, il leur parla d'une voix si entre-coupée, qu'ils crurent que ce médiateur vouloit se moquer d'eux. De concert, ils fondent sur lui pour le punir ; & sans doute ils l'auroient mis en

piéces dans leur colere, si des gens charitables ne l'eussent arraché de leurs mains. Quand ils apprirent tous trois leur défaut commun, leur fureur s'éteignit; & ils rirent de tout leur cœur de leur méprise.

49. Un boucher, qui avoit toujours des lunettes sur le nez, parce qu'il avoit la vue extrêmement basse, ne les trouvant point, en prit d'autres, dont les verres grossissoient prodigieusement les objets : il acheta trois veaux pour trois boeufs.

50. Un homme de la cour jouoit au piquet, & étoit impatienté par un voisin à vue courte & à long nez. Pour s'en débarrasser, il prit son mouchoir & moucha le nez de cet homme incommode. « Ah! Monsieur, » lui dit-il aussi-tôt, je vous demande pardon; je l'avois » pris pour le mien. » *Voyez* BON-MOT. NAÏVETÉ. RAILLERIE, REPARTIE.

POLITESSE.

1. LE chevalier William Gooëls, Anglois, gouverneur de Virginie, causant, un jour, avec un négociant, dans une rue de Wiliamsbourg, vit passer un Négre qui le salua, & aussi-tôt il lui rendit le salut. » Comment, dit le négociant? Votre Excellence s'abaisse » jusqu'à saluer un esclave! — Sans doute, répondit » le gouverneur, je serois bien fâché qu'un esclave se » montrât plus honnête que moi. »

2. L'empereur Adrien mettoit toujours de la politesse dans ses discours, même en parlant à des gens d'une condition vile, & détestoit ceux qui, sous prétexte qu'un Prince ne doit jamais déroger à la majesté de son rang, lui faisoient une espece de crime du plaisir qu'il goûtoit à donner ces marques d'humanité.

3. Le fameux Aristote, étant près de mourir, fut prié par ses disciples de se nommer un successeur. Théophraste de Lesbos & Ménédême de Rhodes prétendoient tous deux à cet honneur. Aristote se fit apporter deux bouteilles, l'une de vin de Rhodes, l'autre de vin de Lesbos. Il goûta d'abord le premier vin, & en

fut très-content : il passa ensuite au vin de Lesbos ; &, lorsqu'il en eut bu : « Ces deux vins, dit-il, sont très-» bons, sans doute ; celui de Lesbos me paroît cependant plus agréable. » Il vouloit, par cet ingénieux trait de politesse, donner honnêtement la préférence à Théophraste.

4. C'étoit du tems de Charlemagne une sorte de politesse chrétienne, & d'usage, de demander le pain béni aux évêques. Charles l'ayant demandé à l'un des prélats de sa cour, le pontife bénit un pain, le coupa, en retint un morceau, & donna l'autre à l'Empereur. Le Monarque, choqué de la grossiéreté de son procédé, lui dit : « Gardez tout ; vous avez précisément retenu » le morceau que je voulois. »

5. Après l'entrevue d'Aigues-mortes, en 1538, François I alla visiter l'empereur Charles-Quint sur sa galere, & lui dit : « Mon frere, vous me voyez une seconde fois votre prisonnier. --- Non, mon frere, » répondit aussi-tôt l'Empereur, je ne vous ai jamais eu » prisonnier que dans mon cœur, qui est tout à vous, » avec autant de sincérité que je voudrois que le vôtre fût à moi. » *Voyez* CIVILITÉ. SÇAVOIR-VIVRE. TON. (*bon-*) URBANITÉ.

POLITIQUE.

1. Après que Cyrus eût subjugué Babylone & l'Assyrie, & que, devenu maître des vastes provinces de l'Asie, il voyoit à ses pieds des nations puissantes & belliqueuses, abandonnant désormais le desir des conquêtes, il ne songea plus qu'à diriger au même but, par une sage politique, toutes les parties de ce corps immense dont il étoit l'ame & le modérateur. Seul, il n'eût pu soutenir le fardeau du commandement ; il commença donc par choisir des ministres sages, capables de concourir avec zèle au bien public, dignes de partager avec lui les devoirs pénibles de la royauté. Chacun avoit son district & son objet particulier, dont il rendoit compte à celui qui étoit au-dessus de lui ; &

celui-là à un troisieme, & ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que, par ces différens degrés, la vérité, confiée à des bouches intégres, parvînt au pied du thrône. Il évitoit avec soin de confier à un seul homme un pouvoir absolu, sçachant qu'un Prince se repentira bientôt d'avoir élevé cet homme unique, s'il consent qu'il abbaisse tous les autres. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y passoit. Il étoit attentif à honorer, à récompenser tous ceux qui se distinguoient par leur mérite, & qui excelloient en quelque genre que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que le dernier entraîne souvent la ruine & la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisante & salutaire. Il sçavoit que les loix peuvent beaucoup contribuer aux réglemens des mœurs; mais, selon lui, le Prince devoit être par son exemple une loi vivante; & il ne croyoit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumieres & plus de vertu que ses sujets. Il étoit aussi persuadé que le moyen le plus sûr de s'attirer le respect des grands de sa cour, & de tous ceux qui l'approchoient, étoit de leur en porter assez de son côté, pour ne vouloir jamais, en leur présence, rien faire ni rien dire qui fût contraire aux régles de l'honnêteté & de la pudeur.

2. Les revenus des rois de Perse consistoient ou en levées de deniers, imposées sur les peuples, ou en fourniture de plusieurs choses en nature, comme grains, provisions, fourrages, & autres denrées, chevaux, chameaux, comme aussi de ce qu'il y avoit de plus rare en chaque province. Strabon remarque que le Satrape d'Arménie envoyoit réguliérement tous les ans au roi de Perse vingt mille poulains. On peut juger du reste à proportion. Les tributs n'étoient imposés que sur les nations conquises; car les sujets naturels, c'est-à-dire les Persans, étoient exempts de toute imposition. Ce ne fut même que sous Darius que cet usage fut introduit, & que l'on détermina les sommes que chaque pro-

vince devoit payer tous les ans. Elles montoient à-peu-près à quarante-quatre millions.

Les contributions, qui se faisoient en nature, avoient pour objet l'entretien de la table du Prince & de sa maison, & la subsistance des armées. Les six-vingt Satrapies, ou provinces de la Perse, fournissoient chacune sa quote-part & sa taxe. Il y avoit aussi certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette & de la garde-robe de la Reine, l'un pour sa ceinture, l'autre pour son voile, & ainsi du reste; & ces cantons étoient d'une fort grande étendue, puisqu'un d'eux renfermoit autant d'espace qu'un homme en peut faire en un jour.

3. Pour rétablir l'ordre & la tranquillité dans sa patrie, Lycurgue forma un sénat composé de vingt-huit sénateurs, auxquels présidoient les deux rois de Lacédémone. Cette auguste compagnie, qui comprenoit ce qu'il y avoit dans la nation d'hommes les plus sages & les plus expérimentés, servoit comme de contre-poids aux deux autres autorités, c'est-à-dire à celle des rois & à celle du peuple; &, quand l'une vouloit prendre le dessus, le sénat se rangeoit du côté de l'autre, & les tenoit ainsi toutes deux dans un juste équilibre. Dans la suite, pour empêcher que cette compagnie même n'abusât de son pouvoir qui étoit fort grand, on lui mit une espece de frein, en nommant cinq Ephores, qui étoient tirés du peuple, dont la charge ne duroit qu'un an, mais qui avoient une inspection absolue sur les sénateurs, & sur les rois même.

Le pouvoir des Rois étoit fort borné, sur-tout dans la ville, & en tems de paix. Dans la guerre, c'étoient eux qui commandoient les flottes & les armées; & pour lors leur puissance étoit plus étendue. Cependant on leur donnoit alors même des especes d'inspecteurs & de commissaires qui leur tenoient lieu d'un conseil nécessaire; & l'on choisissoit ordinairement, pour cette fonction, ceux des citoyens qui étoient mal avec eux, afin qu'il n'y eût point de connivence de leur part, & que le public fût mieux servi. Il y avoit presque toujours une secrette mésintelligence entre les deux Rois; effet de la politique Spartaine, à qui leur

trop grande union autoit pu donner de l'ombrage.

Les affaires se proposoient & s'examinoient dans le Sénat, & c'étoit-là que se formoient les résolutions. Mais les décrets du Sénat n'avoient point de force, s'ils n'étoient ratifiés par le peuple.

4° Par des services affectés, par un soin ardent en apparence à rétablir l'ordre parmi les Mèdes, Dejoce s'en étoit fait aimer. Devenu nécessaire, on lui conféra le titre & la puissance de Roi. C'étoit ce que sa sombre politique avoit cherché jusqu'à ce jour; & peut-être eût-il été digne du choix de ses compatriotes, si lui-même, par sa conduite, n'eût, pour ainsi dire, nécessité leurs suffrages. Lorsqu'il fut monté sur le throne, il voulut joindre à la qualité suprême, dont il étoit décoré, toutes les marques qui ont coutume d'en relever l'éclat, & qui pouvoient inspirer pour sa personne de la crainte & du respect. Il obligea les Mèdes à lui bâtir un palais magnifique: il le fit très-bien fortifier, & choisit ceux d'entre ses sujets qu'il jugea les plus propres pour être ses gardes. Persuadé que la majesté des Rois se fait plus respecter de loin, il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple & lui. Il se rendit presqu'inaccessible, & comme invisible: on ne pouvoit lui parler ni lui communiquer les affaires que par des placets & des personnes interposées. Ceux même qui avoient le privilége de l'approcher, ne pouvoient ni rire ni cracher en sa présence. Il ne se faisoit connoître que par les sages loix qu'il établissoit, & par l'exacte justice qu'il se piquoit de rendre à chacun. On dit que, du fond de son palais, il voyoit tout ce qui se passoit dans ses Etats par le moyen de ses émissaires, qui lui rendoient compte & l'informoient de tout. Ainsi nul crime n'échappoit ni à la connoissance du Prince, ni à l'animadversion des loix: la peine, suivant de près la faute, contenoit les méchans, & arrêtoit les violences. Mais cette politique ne pouvoit être bonne que pour Déjoce; car, combien de Princes, après lui, ont été trompés par leurs officiers toujours intéressés à déguiser la vérité?

5. Charles XI, roi de Suède, forma une milice, qui subsiste encore aujourd'hui, laquelle n'est ni à charge

au thrésor public, ni trop onéreuse aux particuliers, & qui fournit toujours des soldats à l'Etat, sans ôter des laboureurs aux campagnes. Les plus riches villages, ou seigneuries, qui étoient, ou qui sont encore du domaine du Roi, entretiennent à leurs frais un cavalier. Les paysans de chaque village fournissent un fantassin, à proportion de leurs revenus, c'est à-dire qu'il faut avoir un certain bien, comme dix ou douze mille francs, pour être obligé d'équiper un soldat d'infanterie. Le paysan, qui n'a que cinq ou six mille livres, se joint à un autre qui en a autant : s'il n'en a que trois mille, il contribue pour sa part avec plusieurs autres ; & tous ensemble fournissent un homme à l'Etat. Si le revenu de tout le village ne produit que dix mille livres, le village ne donne qu'un homme. A la mort du soldat, ceux qui l'avoient donné le remplacent. Ainsi le nombre des milices est toujours le même qu'il a été une fois réglé par les Etats-généraux. Les paysans font bâtir au soldat, qu'ils entretiennent, une maison ou une cabane, & lui assignent, pour lui & pour sa famille, une portion de terre qu'il est obligé de cultiver. Ces soldats, distribués par villages, se rassemblent, à jour marqué, dans le principal bourg du canton, sous la conduite de leurs officiers, qui sont payés par le thrésor public.

PRÉCISION.

1. PHocion, l'un des plus grands capitaines qui ayent illustré Athènes, se distinguoit sur-tout par une éloquence serrée & concise. Etant, un jour, dans l'assemblée du peuple, & paroissant méditer profondément, quelqu'un s'approcha de lui, & lui demanda à quoi il songeoit ? « Je songe, répondit-il, si je ne pourrois pas retrancher quelque chose de ce que j'ai à dire aux Athéniens. »

2. Les Lacédémoniens étoient singuliérement avares de paroles, & le laconisme a pris son nom de la briéveté de leurs discours. Un député d'Abdère, ayant parlé très-long-tems, en présence du roi Agis II, lui de-

manda ce qu'il diroit de sa part à ses concitoyens? « Dis-leur, répondit le Monarque, que, pendant ton » discours, j'ai gardé le silence. » Pouvoit-il mieux faire sentir à ce ridicule orateur, que sa vaine prolixité ne méritoit aucune réponse?

Un autre ambassadeur, non moins insupportable, après une harangue qui paroissoit devoir être éternelle, fit à ce Prince une question semblable : « Dis à tes ci» toyens, répondit-il, que nous avons eu beaucoup de » peine, toi à finir, moi à t'entendre. »

3. Archidame, IIIe du nom, roi de Sparte, ayant fait une irruption dans l'Arcadie, apprit que les Eléens venoient au secours des villes attaquées : pour les détourner de cette entreprise téméraire, il leur envoya cette exhortation vraiment laconique: « Archi» dame aux Eléens, bon repos & prudence. »

Après la bataille de Chéronée, Philippe, roi de Macédoine, écrivit à ce Prince, d'un ton fier & insolent. « Mesurez votre ombre, lui répondit Archidame; » & vous verrez que, depuis votre victoire, elle n'est » pas devenue plus grande. »

4. Un officier, qui avoit été chargé de défendre contre l'ennemi un poste important, l'ayant rendu avec trop de facilité, à la premiere attaque qu'on en fit, lorsqu'il auroit pu résister plus long-tems, voulut s'excuser des reproches que lui en porta son Général : « Le » poste, lui dit-il, étoit indéfendable. » Le Général, le regardant d'un air de mépris, se contenta de lui répondre : « Cela n'est point *françois*. »

5. Un officier Gascon demandoit avec beaucoup d'instance une audience au Roi; on la lui ménagea, à condition qu'il ne diroit que deux mots. Il se présenta donc au Monarque; &, lui tendant un placet dans lequel il demandoit une pension : « Sire, lui dit-il, » signez. »

6. Un Religieux de bon appétit, & qui n'aimoit pas à être interrompu dans l'exercice de la table, ne répondoit, qu'avec une précision véritablement digne de Sparte, aux questions réitérées qu'on lui faisoit. Un jour, un de ses convives, qui vouloit le forcer de parler, lui

fit ces interrogations : « Quel vin buvez-vous dans vo-
» tre couvent ? --- Rouge, repliqua-t-il. --- Quel pain
» mangez-vous ? --- Bis. --- Mangez-vous beaucoup ?
» Tout. --- Quelle viande vous sert-on ? --- Bœuf.
» --- Combien êtes-vous ? --- Trop. Prenez-vous sou-
» vent la discipline ? --- Point. »

7. M. d'Argouges, intendant de Bourgogne, passant par Mâcon, les Élus le vinrent saluer. Il dit à celui qui devoit porter la parole : « Soyez court, Monsieur, » je vous supplie. » L'orateur, pour toute harangue, prononça ce mot : *Dixi* ; « J'ai dit. »

8. M. de Novion, premier président du parlement, haranguant M. le duc de Bourgogne, encore au berçeau, se contenta de lui dire : « Monseigneur, nous ve» nons vous offrir nos respects ; nos enfans vous offriront » leurs services. »

9. Dans un combat sanglant entre l'armée de l'empereur Héraclius & celle des Sarasins, il se répand un bruit que le Général infidèle, nommé *Dérar*, est tué : les Sarasins en sont épouvantés. Rafi, un de leurs capitaines, les voyant fuir, s'écria : « Où courez» vous ? Ce n'est pas-là que sont les ennemis : on vous » a dit que le Général est tué. Eh ! qu'importe qu'il soit » au nombre des vivans ou des morts ? Dieu est vivant, » il vous regarde : Marchez. » Dans une autre circonstance, un général Musulman dit à ses troupes : « Dis» ciples du grand prophète, voilà le ciel ; combattez » pour Dieu : il vous donnera la terre. »

10. Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, appellé à la couronne d'Angleterre par le testament d'Édouard III, étant entré dans le royaume avec de bonnes troupes, brûla ses vaisseaux, & dit à son armée : » Enfans, voilà votre patrie. »

11. Xerxès, roi de Perse, écrivit à Léonidas, roi de Lacédémone : « Rends les armes. --- Viens les » recevoir, si tu l'oses, répondit le Monarque Spar» tiate. »

» Les ennemis sont près de nous, disoit à ce même Prince un soldat effrayé, » --- Et nous près d'eux, » répondit-il.

12. Bias, général Lacédémonien, s'étant laissé surprendre & investir, dans un passage difficile, par Iphicrate, capitaine Athénien, ses soldats lui demandoient ce qu'il falloit faire dans cette circonstance désespérante? » Fuyez, leur dit-il; je vais mourir. »

13. Après une bataille perdue contre les Athéniens, & la mort de leur Général, les Spartiates écrivirent aux Ephores, pour leur donner avis du grand échec qu'ils venoient de recevoir. Leur Lettre étoit conçue en ce peu de mots: « La fleur de votre armée a péri; » notre commandant a été tué; le reste des troupes » meurt de faim; nous ne sçavons que faire, ni que » devenir. »

14. Les Anglois faisoient le siége de Cadix, en 1702. Comme la vigueur étoit nécessaire pour forcer un poste si avantageux, le général des assaillans crut devoir les encourager par une harangue: « Anglois, leur dit-il, » qui mangez tous les jours du bon bœuf & de la bonne » soupe, souvenez-vous bien que ce seroit le comble » de l'infamie de vous laisser battre par cette canaille » d'Espagnols, qui ne vivent que d'oranges & de ci- » trons. »

15. En 1683, le duc de Lorraine étoit à la tête d'un corps d'armée en Hongrie, pour empêcher les horribles dévastations des Turcs & des Tartares. Dans une attaque très-vive, quelques escadrons Allemands, qui avoient beaucoup souffert, commençoient à se retirer en bon ordre. Le duc de Lorraine court à eux: « Quoi! » Messieurs, leur dit-il, vous abandonnez l'honneur » des armes de l'Empereur? Vous avez peur de ces ca- » nailles? Retournez; je veux les battre avec vous, » & les chasser. » Ils font aussi-tôt volte-face, marchent aux Infidèles & les battent.

16. Sur le point de livrer la fameuse bataille d'Yvri, Henri IV parcourt tous les rangs de son armée; &, montrant aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc, il leur dit, avec cette ardeur qui se communique: « Enfans! si les cornettes vous manquent, » voici le signe du ralliment; vous le trouverez tou- » jours au chemin de la victoire & de l'honneur. »

Dans un autre jour de bataille, il se contenta de dire à ses guerriers : « Je suis votre Roi ; vous êtes François ; » voilà l'ennemi. »

PRÉSENCE D'ESPRIT.

1. UN Roi vouloit faire mourir un astrologue. Il lui demanda s'il sçavoit le jour de sa mort ? L'astrologue, qui se doutoit du malheur qui le menaçoit, lui répondit : « Sire, mes observations m'ont appris que » je dois mourir un jour avant Votre Majesté. » Le Monarque, étonné de cette prédiction, donna tous ses soins à la conservation de l'astrologue.

2. Un Empereur, irrité contre un astrologue, lui demandoit avec menaces : « De quel genre de mort, malheureux, comptes-tu mourir ? --- Je mourrai, dit-il, » de la fiévre. --- Tu en as menti, répondit l'Empereur, » tu périras tout-à-l'heure d'une mort violente. » On alloit saisir ce pauvre malheureux, lorsqu'il dit à l'Empereur : « Seigneur ! ordonnez qu'on me tâte le pouls, » & l'on verra que j'ai la fiévre. » Cette adroite saillie le tira d'affaire.

3. Le fils d'un fermier de la province de Wiltshire, en Angleterre, nommé *James Brown*, âgé de douze à quinze ans, avoit coutume d'aller à la ville voisine faire les provisions de son pere. Comme il y avoit alors beaucoup de voleurs dans ce canton ; cet enfant, par une présence d'esprit peu ordinaire à son âge, mettoit d'un côté les piéces d'or, & de l'autre la monnoie courante, afin de sauver les unes, si les autres étoient en danger. Il se met en campagne. A peine a-t-il fait une lieue, qu'un collecteur, (c'est ainsi qu'on appelle les voleurs en Angleterre) vint lui demander la bourse ou la vie. Le jeune homme paroît interdit ; il crie, il refuse : le collecteur le presse & le menace ; enfin James Brown, feignant d'être au désespoir, met la main dans la poche où il serroit sa monnoie, & la jette loin de lui au-delà d'un fossé & d'un petit buisson, en disant au voleur, que, s'il vouloit son argent, il prît au

moins la peine de l'aller chercher. Le collecteur, ébloui par la quantité de piéces qu'avoit jettées le jeune Brown, crut devoir se hâter de les ramasser, pendant que le jeune homme prenoit la fuite. Il descend de cheval, il cherche les piéces dans le ruisseau & derriere le buisson. Mais quelle est sa surprise, lorsqu'il voit Brown, qu'il croyoit bien loin, monter tout-à-coup sur son cheval, piquer des deux & disparoître ? C'est ainsi que, par sa prudence, James Brown, qui s'étoit caché près de-là, acquit un bon cheval & la valise du collecteur pour une somme très-modique.

4. Jacques Nompar de Caumont, duc de la Force, encore tout jeune, échappa au massacre de la Saint-Barthélemi, par un trait de présence d'esprit au-dessus de son âge. Il étoit couché dans un même lit avec son pere & son frere aîné. Les meurtriers entrerent dans la chambre, & donnerent plusieurs coups de poignard, dont Caumont & son fils aîné moururent sur le champ. Le plus jeune ne fut que blessé; &, comme il nageoit dans le sang, on le crut mort, & les assassins sortirent. Ce jeune enfant, qui avoit à peine douze ans, contrefit le mort, & se cacha le mieux qu'il put sous les corps de son pere & de son frere. Il resta ainsi jusqu'au soir; &, pendant cet intervalle, il entendit des discours de toute espece, qui le firent frissonner d'horreur. Divers assassins entrerent dans la maison pour massacrer ceux qu'ils y trouveroient; se mirent à piller; &, en regardant les corps qui étoient sur le lit, les uns faisoient l'éloge de ce meurtre, en disant que ce n'étoit pas assez de tuer les mauvaises bêtes, mais qu'il falloit aussi en écraser les petits : d'autres approuvoient le meurtre du pere; mais ils ne pouvoient souffrir qu'on eût égorgé les enfans à qui l'on n'avoit rien à reprocher. Le jeune De la Force, qui étoit depuis long-tems dans une situation cruelle, fut tenté alors de se montrer: cependant il attendit encore; &, sur le soir, ayant entendu la conversation d'autres personnes, qui détestoient entr'elles la barbarie des exécutions de cette affreuse journée, il se débarrassa de dessous les corps de son frere & de son pere; &, levant un peu la tête : « Je ne

ne suis pas mort, » leur dit-il. On voulut alors lui faire beaucoup d'interrogations, & on lui demanda sur-tout qui il étoit ; il répondit qu'il étoit le fils d'un de ces deux morts, & le frere de l'autre. A l'égard de son nom, il ne voulut point le déclarer ; &, comme on insistoit pour le sçavoir, il eut la prudence de dire qu'il ne se nommeroit que lorsqu'on l'auroit mis en sûreté. Il étoit bien difficile de trouver un asyle assuré dans des conjonctures aussi affreuses. On demanda donc à cet enfant où il vouloit aller ? « A l'Arsenal, dit-il, je suis parent du » Grand-Maître ; vous serez bien récompensés. » On l'y conduisit avec le plus de précaution qu'il fut possible ; & enfin on le mit entre les mains de Biron.

5. Un Cordelier, se trouvant en route, rencontra deux ministres Protestans, qui lui proposerent de souper avec eux. Ce religieux accepta avec plaisir la proposition. Les ministres cependant cherchoient en eux-mêmes, comment ils devoient s'y prendre, pour se divertir aux dépens du bon pere. Ces deux messieurs avoient chacun leur femme. Une de ces dames leur proposa cet expédient : « Avertissons, dit-elle, l'au- » bergiste, & ordonnons-lui de ne servir pour tout le » repas que quatre perdrix, qu'il placera vis-à-vis du » moine, lequel nous prierons de vouloir bien servir. » Il ne manquera pas de distribuer à chacun de nous une » perdrix ; &, comme nous sommes quatre, il ne lui res- » tera pour sa part que le fond du plat. » Cet avis est applaudi : dans le moment, on donne les ordres nécessaires à l'aubergiste, qui s'empresse d'obéir ponctuellement. On sert ; on feint de murmurer contre la modicité du repas : l'hôte s'excuse de son mieux ; on le renvoie, & l'on prie le révérend pere de faire les honneurs de la table. Le Cordelier s'apperçoit, à certaines grimaces, qu'on veut le jouer ; sa présence d'esprit lui fournit dans l'instant un moyen de rire aux dépens de ceux qui prétendoient le duper. Après s'être excusé long-tems de servir, il se rend aux instances qu'on lui fait : il prend le plat ; le fait tourner deux ou trois fois, comme un homme qui ne sçait pas trop comment s'y prendre. Son embarras fait rire les ministres & leurs

dignes compagnes : « Allons, pere, lui disent-ils, vous » êtes bien long; faites-nous donc parvenir quelque » chose. --- Donnez-moi une assiette, dit le Cordelier. On la lui tend aussi-tôt. Le rusé cénobite tire une perdrix; &, la plaçant entre un des ministres & sa femme, il lui dit : « Monsieur le ministre, cette perdrix, ma» dame votre femme & vous, vous êtes trois. » Il se fait donner une seconde assiette, sur laquelle il met une autre perdrix, &, la présentant à l'autre ministre: » Monsieur le ministre, lui dit-il aussi, cette perdrix, » madame votre femme, & vous, vous êtes trois. » Messieurs, ajoûta-t-il en prenant les deux perdrix qui restoient, & les mettant sur son assiette, » & deux per» drix & moi nous sommes trois; croyez-moi, allons » toujours de trois en trois. »

6. Une dame, au sortir de la comédie, paroissant fort en peine de ses gens, un monsieur, qui ne la connoissoit point, lui offrit son carrosse, qu'elle accepta volontiers. Quand ils furent arrivés au logis, la dame, fort reconnoissante de la politesse du monsieur, lui proposa de souper & ne fut point refusée. Mais notre homme, étant monté à l'appartement, fut bien surpris de se trouver dans un mauvais lieu; il fallut cependant y souper en très-mal-honnête compagnie. Pendant le repas, il s'apperçut qu'on lui jettoit des boules de pain, & ne doutoit point que la fin de ce jeu ne lui fût très-funeste. Pour sortir d'embarras, il dit aux convives qu'il avoit chez lui d'excellent vin, & que, si l'on vouloit en boire, il en enverroit chercher quelques bouteilles. La proposition étant acceptée, il tira une clef de sa poche, & la mit dans la main de son laquais qu'il serra adroitement, lui disant d'en apporter six coëffées de rouge. Le laquais, qui s'étoit apperçu du danger où se trouvoit son maître, n'eut point de peine à comprendre son signal. Il courut promptement, & ayant amené avec lui un secours suffisant, nos gens furent conduits en lieu de sûreté; & le monsieur fut délivré par sa présence d'esprit.

7. Le fameux Sertorius étoit en quartier d'hiver à Castulon, ville des Celtibériens. Ses soldats, qui se

trouvoient dans un pays fertile, où ils avoient des vivres en abondance, passoient les jours entiers à boire & à s'enyvrer, & se livroient à toutes sortes de débauches. Cette conduite donna un si grand mépris pour eux aux Barbares, qu'une nuit ils envoyerent demander du secours à leurs plus proches voisins, les Gryseniens; &, entrant dans toutes les maisons, ils firent main-basse sur tous les Romains qui s'y trouverent. Pendant ce tumulte, Sertorius, s'étant sauvé, sortit avec un petit nombre de ses gens; &, ralliant ceux qui se sauvoient après lui, il fit le tour de la ville; &, trouvant encore ouverte la porte par où les Grysæniens étoient entrés, il ne fit pas la même faute qu'ils avoient faite; car il y plaça un corps-de-garde, se rendit maître ensuite de tous les quartiers, & passa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Après cette exécution sanglante, il commanda à ses soldats de quitter leurs armes & leurs habits, & de prendre les armes & les habits des Barbares qu'ils avoient tués, tant des habitans de Castulon, que des Grysæniens, & de le suivre à la ville d'où ces derniers étoient sortis pour les assaillir la nuit. Les Barbares, trompés par la vue de ces habits & de ces armes qu'ils connoissoient, ouvrirent leurs portes, & sortirent en foule au-devant d'eux pour les recevoir, croyant que c'étoient leurs gens & leurs voisins qui venoient se réjouir, après avoir heureusement exécuté leur entreprise. Les Romains en tuerent une grande partie, près des portes; les autres, s'étant rendus à discrétion, furent vendus.

8. Iphicrate, fameux capitaine Athénien, marchoit contre les ennemis de sa patrie; remarquant plusieurs de ses soldats qui pâlissoient de crainte & n'avançoient qu'en tremblant, il fit dire par un hérault: « Si quel» qu'un a oublié quelque chose, qu'il s'en retourne au » camp; il reviendra ensuite. » Les plus lâches, charmés de ce délai, s'en retournerent aussi-tôt. Iphicrate, les voyant partis: « Allons, dit-il aux autres, laissons » aller cette canaille; fondons sur l'ennemi; » & aussitôt il engagea le combat.

9. Agis, IIe du nom, roi de Lacédémone, & fils

d'Archidame, ayant remporté dans un combat contre les Argiens un très-grand avantage, les vaincus se rallierent & revinrent à la charge. On étoit sur le point de s'attaquer de part & d'autre; lorsque le Monarque vit quelques-uns des Alliés se troubler: cette crainte pouvoit se communiquer, & devenir dangereuse: « Camarades, leur dit-il, ayez bon courage; si nous tremblons, nous qui sommes vainqueurs, que feront donc ceux que nous avons vaincus? » Ces paroles adroites assurerent les esprits; & les Spartiates acheverent de moissonner les lauriers qu'ils avoient commencé de cueillir.

10. Le magasin à poudre des Espagnols, commandés par Gonsalve, leur capitaine, sauta, dès les premieres charges, à la bataille de Cérignoles. Le Général, qui sentit que ce hazard malheureux pouvoit avoir des suites funestes, eut assez de présence d'esprit pour en tirer un augure favorable. « Enfans, dit-il à ses soldats, la victoire est à nous: le Ciel nous annonce, par ce signe éclatant, que nous n'aurons plus besoin d'artillerie. » La noble assurance dont il accompagna ce discours persuada tous les esprits, & lui fit remporter la victoire.

11. Alexandre le Grand avoit résolu de détruire Lampsaque, dont les habitans avoient osé se mesurer avec lui. Mais, quand il fut près de cette ville, il vit venir à lui le philosophe Anaximène, qu'il estimoit beaucoup, parce qu'il l'avoit eu pour maître dans ses études. Ne pouvant douter qu'il ne vînt opposer ses prieres à la colere qui le transportoit, il jura qu'il ne feroit point ce que lui demanderoit le philosophe. » Seigneur, lui dit aussi-tôt Anaximène; je demande » que vous détruisiez Lampsaque. » La présence d'esprit de ce sçavant homme sauva cette illustre cité de la ruine à laquelle elle avoit paru condamnée.

12. Un officier des Mousquetaires, à la tête d'une brigade de sa compagnie, étoit à Paris dans une grande place, chargé d'appaiser le soulevement que la cherté du pain causoit parmi le peuple, en 1709. Il vouloit nettoyer la place des mutins qui la remplissoient; il

dit à sa troupe : « Tirez sur la canaille ; mais épargnez » les honnêtes gens. » Ces mots furent entendus de tout le monde. Personne ne voulut être compris dans la canaille ; & la sédition s'appaisa dans le moment.

13. François I jouoit, un jour, à la paume avec un moine très-adroit à ce jeu. Il arriva que le moine fit un coup de raquette qui décida la partie. « Voilà, dit » le Roi, un vrai coup de moine. — Sire, répondit le » bon pere, il ne tient qu'à Votre Majesté que ce ne » soit un coup d'abbé. » Le Monarque ne tarda pas à récompenser cette réponse.

14. Le cardinal de Richelieu s'amusoit volontiers à de petits jeux d'exercice, pour se délasser des pénibles travaux de son cabinet. M. de Grammont le surprit, un jour que, tout seul en veste, il s'exerçoit à sauter contre un mur. Un courtisan, moins délié que lui, eût été, sans doute, embarrassé de se trouver avec un ministre du caractère de Richelieu, témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité. Mais il s'en tira en homme d'esprit : « Je parie, dit-il au cardinal, » que je saute aussi-bien que Votre Eminence. » Aussitôt, quittant son habit, il se mit à sauter avec le Ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune, & contribua beaucoup à son avancement.

15. Louis XIV, au retour de la chasse, étoit venu dans une espece d'*incognitò*, voir la comédie Italienne, qui se donnoit au château. Dominique, fameux arlequin de ce théatre, y jouoit. Mais, malgré les talens supérieurs de ce comédien célèbre, la piéce parut insipide. Le Roi lui dit en sortant : « Dominique, voilà une mauvaise piéce. — Dites cela tout bas, je vous » prie, interrompit l'acteur ; car, si le Roi le sçavoit, il » me congédieroit avec ma troupe. » Cette réponse, faite sur le champ, fit admirer la présence d'esprit de Dominique.

16. Un paysan eut le malheur que sa vache fut tuée par le taureau du seigneur de son village. Il jugea bien qu'il n'en auroit pas aisément satisfaction. Il vint trouver ce seigneur, qui étoit dans une maison de ses amis, & lui dit que sa vache avoit tué son taureau. « La loi

» veut, s'écria le seigneur, que la vache appartie[nne]
» au maître du taureau qui a été tué. » Le villag[eois]
disputa sur cette peine; mais le seigneur n'en vou[lut]
pas démordre. Alors le paysan lui dit: « Monseigne[ur],
» il faut tourner la médaille: c'est votre taureau qui
» tué ma vache; palsangué! vous vous êtes jugé, vo[us]
» n'en rappellerez pas. » Le seigneur fut obligé d[e]
se conformer à la sentence qu'il avoit prononcée lu[i]-
même.

17. Le roi Dagobert se disposoit à monter sur son char ou chariot, quand il apperçut un de ces poëtes qui faisoient consister le mérite de la poësie à faire des vers sur le champ. Le Monarque lui promit les deux bœufs attelés à sa voiture, si, avant qu'il n'y fût monté, il avoit peint en vers l'action qu'il lui voyoit faire. Le poëte dit aussi-tôt:

Ascendat Dagobert; veniat bos unus & alter.

C'est-à-dire: « Que Dagobert monte, & que les deux » bœufs me viennent.» Le Prince, charmé de cette saillie, tint sur le champ sa promesse.

18. Un officier Gascon, étant à l'armée, parloit assez haut à un de ses camarades. Comme il le quittoit, il lui dit d'un ton important: « Je vais dîner chez Vil» lars. » Le maréchal de Villars, se trouvant derriere cet officier, lui dit avec bonté: « A cause de mon rang » de Général, & non à cause de moi, dites *Monsieur » de Villars.* » Le Gascon, qui ne croyoit pas être si près du Général, lui répondit, sans être étonné: « Ca» dédis! on ne dit point *Monsieur de César*, j'ai cru » qu'on ne devoit pas dire, *Monsieur de Villars.* » (*Voyez* ADRESSE D'ESPRIT.)

PRÉVOYANCE.

1. CE fut à la sage prévoyance de Thémistocle, que la Grèce dut son salut, lorsque Xerxès, suivi de toutes les forces de l'Asie, vint menacer d'un joug odieux

odieux cette contrée célèbre. C'en étoit fait de sa liberté, si les Athéniens & les Lacédémoniens n'avoient eu que leurs troupes de terre à opposer au Monarque Persan. On sentit alors tout le prix des prudentes mesures de Thémistocle, qui, sous un autre prétexte, avoit fait bâtir cent galeres. Tout le monde avoit regardé la célèbre journée de Marathon, comme la fin de la guerre. Thémistocle, au contraire, la regarda comme le signal des plus grands combats, auxquels il devoit préparer son peuple; & dès-lors il songea à rendre sa patrie supérieure à Lacédémone, qui, depuis long-tems, dominoit sur toute la Grèce. Dans cette vue, il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voyant bien que, foible par terre, comme elle étoit, elle n'avoit que ce seul moyen de se rendre nécessaire aux Alliés, & formidable aux ennemis. Son avis passa, malgré les efforts de Miltiade, arrêté sans doute par le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que de petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi redoutable que celle des Perses, qui, avec une flotte de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

Les Athéniens avoient coutume de distribuer entr'eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent. Thémistocle eut le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, & d'employer cet argent à construire des vaisseaux à trois rangs de rames, pour faire la guerre aux Eginètes, contre lesquels il réveilla leur ancienne jalousie. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'Etat par ses propres pertes. Il le fit pourtant en cette occasion; &, touché par les vives remontrances de Thémistocle, il consentit que l'argent, qui revenoit des mines, fût employé à bâtir cent galères. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès; & ce fut cette flotte qui sauva la Grèce.

2. Arlotto, curé Italien, s'embarquant pour un voyage, fut prié par plusieurs de ses amis de leur faire diverses emplettes au pays où il alloit : ils lui en don-

nerent des mémoires; mais il n'y en eut qu'un qui s'avisa d'y joindre l'argent nécessaire pour payer ce qu'il demandoit. Le curé employa cet argent de son ami conformément à son mémoire, & n'acheta rien pour les autres. Lorsqu'il fut de retour, ils vinrent tous chez lui pour y recevoir leurs emplettes, & Arlotto leur dit: » Messieurs, lorsque je fus embarqué, je mis tous vos » mémoires sur le pont de la galere, à dessein de les » ranger par ordre; mais il s'éleva un vent qui les » emporta tous dans la mer, ainsi je n'ai pu me souvenir de ce qu'ils contenoient. » Cependant, lui dit un d'entr'eux, vous avez apporté des étoffes à un tel. » Il est vrai, repliqua le curé; mais c'est qu'il avoit » enveloppé dans son mémoire un bon nombre de du- » cats dont le poids empêcha le vent de l'emporter avec » les autres.

3. Jean V, duc Bretagne, étoit ennemi mortel d'Olivier de Clisson; &, voyant qu'il ne pouvoit nuire à ce guerrier par la force, il eut recours à la trahison & à l'artifice. Il feignit de se réconcilier avec lui; il l'invita à venir à sa cour, & le reçut avec les démonstrations de la plus sincere amitié. Un jour, à la fin d'un repas magnifique qu'il lui avoit donné, il le pria de venir voir un château qu'il faisoit bâtir. Clisson, trompé par les politesses du Duc, & ne se défiant de rien, y consentit volontiers. Lorsqu'ils eurent visité les appartemens, le Prince proposa à Clisson de monter dans la maîtresse-tour du château, lui disant qu'il vouloit sçavoir ce que pensoit de sa force le plus habile homme du royaume en matiere de fortifications. Clisson y monta; mais des gens armés, qui se tenoient en embuscade dans une chambre, se jettent tout-à-coup sur lui, & l'arrêtent. Clisson se défendit comme un lion; mais ses efforts furent inutiles. On le traîna dans une chambre, où les gens du Duc lui mirent trois paires de fers aux pieds. Le Duc, voyant son ennemi en sa puissance, se hâta de satisfaire son ressentiment. Il appella un de ses plus fidèles officiers, homme sage & prudent, nommé *Jean de Bazvalen*, & lui ordonna de faire mourir Clisson, sur le minuit, le plus secrettement qu'il seroit possible. Bazvalen promit d'exécuter

ses ordres & se retira. La nuit étant venue, le Duc se mit au lit & s'endormit d'abord; mais l'inquiétude le réveilla bientôt. L'ordre cruel qu'il avoit donné vint alors se présenter à son esprit, sous la forme la plus effrayante : il fit les plus tristes réflexions sur le rang de Clisson, & sur les suites qu'auroit sa mort. Dès le point du jour, il envoya chercher Bazvalen; il arrive : « Avez-vous exécuté mes ordres, lui dit pré» cipitamment le Duc? » L'officier répondit qu'il avoit obéi. « Quoi! Clisson est mort! reprit le Duc. -- Oui, » Monsieur, répondit Bazvalen : cette nuit, bientôt après » minuit, il a été noyé; & j'ai fait mettre le corps en » terre dans un jardin. -- Ha! ha! s'écria tristement » le Prince, veie-cy un pitieux réveille-matin! Retirez-» vous, Messire Jéhan, que je ne vous voie mie plus.» Bazvalen se retira; & le Duc commença à se tourmenter dans son lit, & à jetter des cris affreux. Il n'écoutoit personne, & ne voulut ni boire ni manger de tout le jour. Alors Bazvalen, voyant que sa douleur étoit sincere, alla le trouver, & lui avoua qu'il n'avoit point exécuté ses ordres, prévoyant bien qu'il s'en repentiroit. A ces mots, le Duc sauta de joie, embrassa son fidèle officier, & loua sa prudence. Quelque tems après, il délivra Clisson. *Voyez* PRUDENCE.

PROBITÉ.

1. JAmais les vues domestiques ne balancerent, dans l'esprit du célèbre Phocion, celles de l'intérêt public. Il refusa constamment de solliciter & d'agir en faveur de son gendre Chariclès appellé en justice pour rendre compte des sommes qu'il avoit reçues d'un ennemi de la patrie; & il lui dit alors ces belles paroles » Je t'ai fait mon gendre, mais pour choses bonnes & » honnêtes. »

2. Les Athéniens vouloient forcer Démosthène à accuser un citoyen. Jamais ce grand orateur n'y voulut consentir; &, voyant que le peuple murmuroit contre lui, il se leva & dit : « Athéniens, je serai toujours

» prêt à vous donner des conseils utiles, au risque
» même de vous déplaire ; mais jamais, pour gagner
» vos bonnes graces, on ne me verra calomnier per-
» sonne. »

3. Le prince de **, charmé de la conduite intrépide d'un Grenadier au siége de Philisbourg, en 1734, lui jetta sa bourse, en lui disant qu'il étoit fâché que la somme, qu'elle contenoit, ne fût pas plus considérable. Le lendemain, le Grenadier vint trouver le Prince ; &, lui présentant des diamans & quelques autres bijoux : » Mon Général, lui dit-il, vous m'avez fait présent de » l'or qui étoit dans votre bourse, & je le garde ; mais » vous n'avez sûrement pas prétendu me donner ces » diamans, & je vous les rapporte. --- Tu les mérites » doublement, répondit le Prince, par ta bravoure & » par ta probité. Ils sont à toi. »

4. Claude Péchon, âgé de cinquante-huit ans, pauvre vigneron du village de Mombré-lez-Reims, & pere de huit enfans, reçut chez lui, le 10 de Mars 1770, un beau-frere infirme & à charge à sa famille, qu'il s'étoit engagé de nourrir & loger le reste de sa vie, moyennant une donation d'un bien modique, évalué quatre cens livres. Le pensionnaire tombe malade le lendemain 11, meurt le 12, est enterré le 13. Après l'office célébré, on se rend à la cabane du défunt: alors Claude Péchon remet les titres du bien qui lui avoit été donné ; &, malgré les remontrances du curé & du notaire, il renonce à la donation, disant « que » pour deux jours qu'il a gardé son pensionnaire, il ne » veut pas avoir, au préjudice de ses parens, la cons- » cience chargée d'un bien acquis à si bon marché. » *Voyez* HONNÊTE.

PROPRETÉ.

1. L'Orateur Hortensius étoit d'une si curieuse propreté sur sa personne, qu'il s'habilloit devant un miroir, compassant les plis de sa toge, de façon qu'ils eussent de la grace, & les serrant ensuite avec la cein-

ture qui les tenoit en état, & dont le nœud, artistement formé, se perdoit dans un des pans de sa robe, qui sembloit tomber négligemment. Un jour, qu'il avoit mis ainsi beaucoup de peine à s'arranger, s'étant trouvé dans un passage étroit où quelqu'un le pressa, & le foula un peu, il traita d'affaire capitale le dérangement des plis de sa robe, & fit assigner devant les juges l'auteur d'une si singuliere injure. Pour toute réparation, on se moqua de lui; & son aventure devint, durant quelque tems, la fable de Rome.

2. S. François de Sales prêchoit sur le vice de la propriété aux religieuses qu'il avoit instituées. Une bonne sœur converse, qui entendoit mal, crut qu'il faisoit un vice de la propreté. Elle s'attacha à être si malpropre & si dégoûtante qu'on ne la pouvoit plus supporter: « Ah! disoit-elle à ceux qui lui reprochoient ce » défaut, j'accomplis le précepte de notre bon pere Fran» çois de Sales. » *Voyez* DÉCENCE.

PRUDENCE.

1. LEs Athéniens & leurs Alliés, commandés par Cimon, ayant fait un très-riche butin dans la conquête des villes de Seste & de Byzance, prierent ce grand Général d'en faire le partage. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nuds; & de l'autre tous leurs ornemens & toute leur dépouille. Les Alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité; mais le capitaine leur donna le choix. Ils prirent sans hésiter les ornemens des Perses, & laisserent les prisonniers aux Athéniens. Cimon partit donc avec le lot qui étoit resté, passant pour un homme fort mal-habile & mal-entendu à faire des partages. Car les Alliés emportoient beaucoup de chaînes, de colliers, & de bracelets d'or, quantité de riches vêtemens, de beaux manteaux de pourpre; & les Athéniens n'avoient, pour leur part, que des corps tout nuds, & qui étoient peu propres au travail. Mais, bientôt après, on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les pa-

rens & les amis de ces prisonniers, qui les racheterent jusqu'au dernier, avec de grosses sommes d'argent; de sorte que, des deniers provenus de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, & qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le thrésor public, sans compter ce qui lui en revint à lui-même. Il prenoit plaisir, dans la suite, à raconter cette aventure à ses amis, qui ne pouvoient s'empêcher d'admirer sa rare prudence.

2. Khrosrou, roi de Perse, délibéroit, dans son conseil, sur une affaire de grande importance; & les Visirs proposoient chacun leur sentiment; le Roi donna son avis, & Bouzourgemihir, son Visir, le suivit. Après le conseil, on lui demanda pourquoi il avoit préféré le sentiment du Souverain à celui de tous les Visirs, il répondit: « Le succès de l'affaire dont il s'agit est très-incertain, & j'ai cru qu'il étoit plus sage » de suivre le conseil du Roi, afin d'être à couvert de » sa colere, au cas qu'il ne réussisse point. »

3. On ne peut trop admirer la rare prudence avec laquelle Scipion l'Africain se comporta dans une sédition, qui s'éleva parmi ses troupes, pendant la guerre qu'il fit en Espagne. Ce grand Général ayant été attaqué d'une maladie assez fâcheuse, cette nouvelle se répandit assez promptement dans toute la province, & y jetta le trouble & la confusion. Bientôt le bruit courut que Scipion étoit mort. Les Alliés devinrent infidèles, & les soldats séditieux. Les princes Espagnols souleverent leurs sujets, & vinrent ravager les terres des Alliés du peuple Romain. Près de Sucrone, étoit un corps de huit mille Romains, qu'on avoit fait camper en ce lieu pour contenir dans le devoir les peuples voisins de l'Ebre. Ces troupes avoient déja commencé à se mutiner, avant que la nouvelle de la maladie de Scipion se fût répandue. Le long repos avoit insensiblement produit la licence. Accoutumées, pendant la guerre, à vivre au large dans le pays ennemi, elles souffroient avec peine de se voir réduites à l'étroit en tems de paix. D'abord ce n'étoient que des murmures secrets: « S'il y a encore des ennemis dans la province,

» disoient ces soldats, pourquoi nous retient-on dans » un pays tranquille, où nous languissons dans une » honteuse oisiveté? ou, si la guerre est terminée, pourquoi ne nous fait-on pas repasser en Italie?»

La nouvelle de la maladie de Scipion, suivie de près du bruit de sa mort, augmenta infiniment cette mauvaise disposition. Les séditieux demanderent leur solde, avec plus de hauteur & de fierté qu'il ne convenoit à des soldats bien disciplinés. Dans les corps-de-garde, on porta l'insolence jusqu'à dire des injures aux Tribuns qui faisoient la ronde : plusieurs allerent piller, pendant la nuit, les villages voisins, dont les habitans étoient du nombre des Alliés. En plein jour, & tout ouvertement, ils abandonnoient leurs drapeaux, & s'en alloient où ils jugeoient à propos, sans demander congé à leurs officiers. Ils en vinrent même jusqu'à les chasser du camp, d'une voix unanime, & déférerent le commandement à deux simples soldats, auteurs de la sédition. Ces deux insolens eurent l'impudence de prendre les marques du souverain pouvoir, & de faire porter devant eux les haches & les faisceaux.

Les séditieux attendoient, de moment en moment, des couriers qui leur apprissent les funérailles de Scipion; mais, plusieurs jours s'étant passés, sans que le bruit de sa mort se confirmât, alors on commença à en rechercher les premiers auteurs : chacun s'en défendant, & aimant mieux paroître avoir cru trop légèrement une pareille nouvelle, que l'avoir inventée, ce fut alors que les chefs du soulevement, ne se voyant plus soutenus avec la même chaleur qui avoit paru d'abord dans les esprits, commencerent à envisager avec frayeur les faisceaux qu'ils avoient usurpés, & à redouter les effets d'une puissance légitime.

La sédition étoit déja un peu rallentie, lorsqu'on apprit par des couriers sûrs & fidèles, premierement que Scipion vivoit, & ensuite qu'il étoit absolument hors de danger. Bientôt après, sept Tribuns légionnaires, envoyés par Scipion même, arriverent dans le camp. La vue de ces officiers aigrit d'abord les esprits; mais leurs manieres douces & familieres, accompa-

gnées d'un air de bonté, firent bientôt rentrer tout le monde dans le calme. Se mêlant dans les cercles où ils voyoient plusieurs soldats s'entretenir ensemble, ils prenoient part à la conversation; &, sans leur faire aucun reproche sur leur conduite passée, ils paroissoient seulement curieux d'apprendre ce qui pouvoit causer leur mécontentement & leurs allarmes. Les soldats se plaignoient sur-tout, que, malgré les services qu'ils avoient rendus, on ne leur avoit point payé leur solde aux jours marqués. Les Tribuns répondirent que ces plaintes étoient légitimes, & qu'ils ne manqueroient pas d'en avertir le Général.

Scipion n'étoit point embarrassé, quand il s'agissoit de faire la guerre : c'étoit son métier; mais, n'ayant point encore éprouvé de sédition, celle-ci l'inquiétoit. Il craignoit, de la part de son armée, des excès qui ne laissassent plus de lieu à la clémence. Il craignoit lui-même d'outrer la sévérité. Il résolut d'user de prudence & de modération, comme il avoit déja commencé. Pour cet effet, il envoya dans les villes tributaires ceux qui étoient chargés de lever les deniers de la République; & cette démarche fit espérer aux soldats qu'ils toucheroient incessamment la somme qui leur étoit dûe. Quelques jours après, il publia une ordonnance qui leur enjoignoit de venir à Carthagène, pour recevoir leur paye, séparément par compagnies, ou tous ensemble, s'ils l'aimoient mieux. La sédition étoit déja bien affoiblie; mais, quand on sçut que ceux des Espagnols, qui s'étoient soulevés, rentroient dans le calme, elle fut tout-à-fait éteinte; car Mandonius & Indibilis, princes Epagnols, n'avoient pas plutôt appris que Scipion jouissoit d'une parfaite santé, qu'abandonnant leur entreprise, ils étoient retournés dans leur pays. Ainsi, il n'y avoit plus ni citoyen, ni étranger, que les soldats de Sucrone pussent associer à leur révolte. Après bien des réflexions, ils prirent l'unique parti qui se présentoit à eux : c'étoit de remettre leur sort entre les mains de leur Général. Ils se représentoient qu'il avoit bien pardonné à des ennemis vaincus par la force des armes; que, dans leur sédition, il n'y avoit

pas eu une épée tirée, pas une goutte de sang répandue. Ils étoient seulement en doute, s'ils iroient chercher leur solde tous ensemble, ou en différentes bandes. Ils prirent le parti qui leur parut le plus sûr : c'étoit de ne se point séparer.

Scipion, de son côté, délibéroit sur la conduite qu'il devoit tenir à leur égard. Son conseil étoit partagé en deux sentimens. Les uns vouloient que l'on se bornât au supplice des chefs, qui étoient environ trente-cinq; les autres croyoient qu'une sédition si criminelle demandoit une punition plus générale. L'avis le plus doux prévalut. Au sortir du conseil, on avertit les soldats, qui étoient à Carthagène, de se tenir prêts à marcher contre les Espagnols révoltés, & de se munir de vivres pour plusieurs jours. On vouloit donner lieu de croire que c'étoit sur cette expédition qu'on venoit de délibérer. Quand les séditieux approcherent de Carthagène, ils apprirent que, le lendemain, toutes les troupes que Scipion avoit dans cette ville, devoient partir sous la conduite de Silanus. Cette nouvelle leur causa beaucoup de joie : ils s'imaginoient avec plaisir, que leur Général alloit rester seul avec eux, & qu'ils seroient plus en état de donner la loi, que de la recevoir. Ils entrerent dans la ville, vers le coucher du soleil, & virent les troupes de Carthagène, qui faisoient tous les préparatifs de leur départ. Pendant la nuit, ceux sur qui l'on vouloit faire tomber la punition, furent arrêtés. On avoit pris de bonnes mesures pour se saisir d'eux sans bruit. Vers la fin de la nuit, les bagages de l'armée que l'on feignoit de faire partir, commencerent à se mettre en marche. A la pointe du jour, les troupes s'avancerent jusques hors de la ville, mais s'arrêterent à la porte; & l'on mit des gardes à toutes les autres portes, pour empêcher que qui que ce fût ne sortît.

Après ces précautions, ceux qui étoient arrivés, la veille, vinrent à l'assemblée, où ils étoient appellés, avec un air de fierté & d'arrogance, comme des gens qui, par leurs cris, alloient donner de la terreur à leur Général, loin de rien craindre de sa part. Alors Sci-

pion monta sur son tribunal ; & en même tems, les troupes, qu'on avoit fait sortir de la ville en armes, étant rentrées, se répandirent autour des soldats, qui étoient venus à l'assemblée sans armes, suivant l'usage. Dans ce moment, toute leur fierté les abandonna. Ce qui les effraya davantage, fut la vigueur & l'embonpoint de Scipion, qu'ils s'étoient attendus de trouver abbatu d'une longue maladie, & un visage plus allumé & plus en feu, qu'ils ne lui avoient jamais remarqué, même aux jours de bataille. Il demeura quelque tems assis, sans rien dire, jusqu'à ce qu'on vînt l'avertir que les auteurs de la sédition avoient été conduits dans la place publique, & que tout étoit prêt. Alors, ayant fait faire silence par le hérault, il prit la parole avec cette éloquence vive & mâle qui accable, qui anéantit le coupable. « Quel nom vous donnerai-je, dit-il aux
» séditieux ? Vous appellerai-je citoyens ? Vous vous
» êtes révoltés contre votre patrie. Soldats ? Vous
» avez secoué le joug de la discipline militaire. Enne-
» mis ? L'extérieur, les visages, l'habillement annon-
» cent des citoyens : les actions, les discours, les com-
» plots me montrent en vous des ennemis... Après
» avoir chassé les Carthaginois de l'Espagne, je ne
» m'imaginois pas, vu la conduite que j'avois gardée,
» qu'il y eût dans toute la province un seul lieu où ma
» vie fût odieuse, un seul homme qui souhaitât ma
» mort... Dans mon armée, dans mon camp, mes
» soldats ont appris avec joie le bruit de ma mort ; ils
» en ont attendu la confirmation avec empressement...
» Je suppose que je n'aye pas mérité, comme je le
» croyois, votre attachement & votre fidélité ; mais
» que vous avoit fait la patrie que vous trahissez, en
» vous unissant avec les Espagnols révoltés ?... Quel
» étoit le but de votre entreprise ? Espériez-vous ôter
» au peuple Romain la possession de l'Espagne, & vous
» en rendre maîtres ? Insensés ! vous aviez donc oublié
» que la République, qui a triomphé de tant de nations,
» pouvoit aussi triompher de vos perfides efforts ?...
» Mais que tout le passé demeure enseveli, s'il se peut,
» dans un éternel oubli, & que la punition des scélérats,

» qui vous ont portés à ce crime, vous serve à l'avenir d'expiation & d'exemple. » Si-tôt que Scipion eut cessé de parler, on présenta, de concert, aux yeux & aux oreilles des coupables, tout ce qui pouvoit porter la terreur dans leurs ames. Les soldats de l'autre armée, qui s'étoient répandus autour de l'assemblée, commencèrent à frapper de leurs épées sur leurs boucliers; &, dans le même moment, on entendit la voix du hérault qui citoit ceux qu'on avoit condamnés dans le conseil. Après les avoir dépouillés de leurs habits, on les traîna au milieu de la place; &, sur le champ, on fit paroître les instrumens de leur supplice. Pendant qu'on les attacha au poteau, qu'on les battit de verges, & qu'on leur trancha la tête, leurs complices demeurerent immobiles, & tellement saisis de crainte, qu'il ne leur échappa aucune plainte, ni même aucun gémissement.

4. Zénis, Dardanien, avoit gouverné l'Eolie, sous l'autorité du Satrape Pharnabaze; & comme, après sa mort, on vouloit donner cette province à un autre, Mania, sa veuve, vint trouver Pharnabaze avec des troupes & des présens, & lui dit qu'étant veuve d'un homme qui lui avoit rendu de grands services, elle le prioit de ne lui point ôter les récompenses de son mari; qu'elle le serviroit avec le même zèle & la même obéissance, & que, si elle y manquoit, il lui seroit toujours libre de la dépouiller de son gouvernement. Elle le conserva donc, & s'y conduisit avec toute la sagesse & toute l'habileté qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus consommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avoit payés son mari, elle ajoûtoit des présens d'une magnificence extraordinaire; &, lorsque Pharnabaze venoit dans sa province, elle le traitoit plus splendidement que ne faisoient tous les autres gouverneurs. Elle ne se contenta pas de conserver les places qu'on avoit commises à sa garde; elle en conquit de nouvelles, & prit, sur la côte de Larisse, Leuxite & Colone. On voit ici, que la prudence, le bon esprit & le courage sont de tout sexe. Mania se trouvoit présente à tout, montée sur un char, & ordon-

noit elle-même des peines & des récompenses. Il n'y avoit point, dans les provinces voisines, de plus belle armée que la sienne; & elle y tenoit, à sa solde, un grand nombre de soldats Grecs. Elle accompagnoit même Pharnabaze dans toutes ses entreprises, & ne lui étoit pas d'un médiocre secours : aussi ce Satrape, qui connoissoit tout le prix d'un si rare mérite, faisoit à cette dame plus d'honneur qu'à tous les autres gouverneurs, jusqu'à lui donner entrée dans son conseil; & il la traitoit avec une distinction capable d'exciter la jalousie, si la modestie & la douceur de cette héroïne n'eussent amorti l'éclat de ses vertus.

5. Cotis, roi de Thrace, étoit extrêmement vif & colere, & punissoit avec sévérité les moindres fautes. Un étranger lui ayant apporté de très-beaux vases, admirablement bien ciselés, & travaillés avec un art infini, mais très-fragiles, Cotis les reçut, & fit un riche présent à cet homme. Ensuite il brisa tous ces effets précieux, disant qu'il ne vouloit pas s'exposer à punir ceux qui les casseroient. Le sage se connoît lui-même, & prévient, par sa prudence, les fautes où ses passions pourroient l'engager.

6. Iphicrate, général Athénien, étant, un jour, campé sur les terres de ses Alliés, ne laissoit pas de fortifier son camp d'un fossé & d'une palissade, comme s'il eût été en pays ennemi. « A quoi bon tant de soins, » lui dit quelqu'un? que craignez-vous? --- Quand on » ne voit rien à craindre, répondit le prudent capi» taine, c'est alors qu'on doit craindre le plus. Lors» qu'un malheur imprévu est arrivé, il est honteux » pour un Général d'être obligé de dire : *Je n'y avois* » *pas pensé.* »

Après avoir vaincu & mis en fuite les Lacédémoniens, il les poursuivit jusques dans un défilé très-étroit, dont ils ne pouvoient plus sortir, à moins qu'ils ne s'ouvrissent un passage à travers son armée. Iphicrate, sçachant que le désespoir donne du cœur aux plus lâches, s'arrêta, & dit : « Ne forçons pas nos ennemis » à devenir braves. » Il les laissa échapper, & ne voulut point risquer de perdre le fruit de sa victoire, en

combattant contre des gens qui n'avoient plus rien à perdre. *Voyez* PRÉVOYANCE. SAGESSE.

PUDEUR.

1. ON demandoit à Pythias, fille d'Aristote, quelle étoit la couleur qui lui plaisoit davantage? « C'est » répondit-elle, celle dont la pudeur orne le visage » d'une fille vertueuse. »

2. Cyane, fille de Syracuse, vengea d'une maniere terrible l'outrage que son pere, aveuglé par l'yvresse, avoit fait à sa pudeur. Après cet attentat, une affreuse peste ravagea Syracuse. L'oracle consulté répondit qu'il falloit sacrifier le coupable; mais personne ne le connoissoit. Alors Cyane, prenant son pere par les cheveux, le traîne à l'autel; l'égorge comme une victime, &, sur son corps sanglant, s'égorge elle-même.

3. Chez les Romains, un fils en âge de puberté ne se trouvoit jamais aux bains avec son pere, ni un gendre avec son beau-pere. On regardoit cette loi de modestie & de retenue, comme inspirée par la nature: la violer étoit un crime. « Il est étonnant que parmi nous, » dit M. Rollin, la police n'empêche point ce désor» dre, qui règne impunément au milieu de Paris, dans » le tems des bains; désordre si visiblement contraire » aux régles de l'honnêteté publique & de la pudeur, » si dangereux pour les jeunes personnes de l'un & de » l'autre sexe, & si fortement condamné par le paga» nisme même! » *Voyez* CHASTETÉ. HONTE. RESPECT-HUMAIN. ROUGEUR.





RAILLERIE.

1. ARISTOPHANE, l'un des plus célèbres poëtes comiques de l'antiquité, pour satisfaire la haine qu'il portoit à Socrate, composa contre ce grand homme une piéce qu'il intitula *Les Nuées*. Il introduit sur la scène le philosophe perché dans un panier, & guindé au milieu des airs & des nuées, d'où il débite ses maximes, ou plutôt les subtilités les plus ridicules. Un débiteur fort âgé, qui desiroit se dérober aux vives poursuites de ses créanciers, vient le trouver pour apprendre de lui l'art de tromper en justice ses parties, de leur prouver par des raisons sans réplique, qu'il ne leur doit rien; en un mot, d'une mauvaise affaire en faire une très-bonne. Mais, se sentant incapable de profiter des sublimes leçons de son nouveau maître, il lui amene son fils à sa place. Ce jeune homme, fort peu de tems après, sort de cette sçavante école, si bien instruit, qu'à la premiere rencontre il bat son pere, & lui prouve, par des argumens subtils, mais invincibles, qu'il a eu raison d'en user de la sorte. Dans toutes les scènes où paroît Socrate, le poëte lui fait dire mille impertinences, mille impiétés contre les dieux, & sur-tout contre Jupiter. Il le fait parler comme un homme plein de vanité, d'estime pour soi-même, de mépris pour les autres, qui veut, par une curiosité criminelle, pénétrer ce qui se passe dans les cieux, & sonder ce qui est dans les abymes de la terre; qui se vante d'avoir des moyens de faire toujours triompher l'injustice, & qui ne se contente pas de garder pour lui ces secrets dangereux, mais qui les enseigne aux autres, & par-là corrompt la jeunesse. Tous ces traits satyriques sont accompagnés d'une finesse de raillerie, & d'un sel qui ne pouvoient manquer de plaire infiniment à un peuple d'un goût aussi délicat qu'étoit celui d'Athènes, & naturellement ennemi de tout mé-

rite qui excelloit au-dessus des autres. Aussi les Athéniens en furent si charmés, que, sans attendre que la représentation fût finie, ils ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au-dessus des noms de tous ses rivaux.

Socrate, qui avoit sçu qu'on devoit le jouer sur le théatre, se trouva ce jour-là à la comédie, contre son ordinaire; car il n'aimoit pas cette sorte de spectacle où l'on déchiroit impitoyablement la réputation de ses concitoyens. Il assista à celui-ci, sans s'émouvoir, & sans marquer le moindre mécontentement; &, quelques étrangers étant en peine de sçavoir qui étoit ce Socrate dont on parloit dans toute la piéce, il se leva de sa place, & se laissa voir tant que l'action dura. Quelques-uns de ses voisins lui dirent : » O Socrate! n'êtes-» vous pas indigné des brocards sanglans qu'on vous » lance? --- Nullement, répondit-il; le théatre me pa-» roît être un grand festin, où je suis raillé par les con-» vives, & j'entends raillerie. » La seule vengeance qu'il tira des froides plaisanteries d'Aristophane fut de les mépriser sans colere.

2. Un orateur égayoit toujours ses discours de plaisanteries & de bons mots : il paroissoit n'avoir d'autre but que de réjouir les juges. « Ne craignez-vous point, » lui dit Plistarque, roi de Lacédémone, qu'après avoir » bien ri de vos bons mots, ou ne rie enfin de vous? » Celui qui cherche tant à faire rire les autres devient » tôt ou tard ridicule lui-même. »

3. La mere d'Alexandre le Grand railla finement son fils, lorsqu'ayant appris qu'il se faisoit adorer comme dieu, & qu'il se disoit fils de Jupiter : « Je » vous conjure, lui dit-elle, de ne me point brouiller » avec Junon. »

4. On nous pardonnera de rapporter sous ce titre le fameux Mémoire satyrique du philosophe Cratès; fiction ingénieuse qui fait voir la folie des hommes, qui font volontiers de grandes dépenses pour des choses nuisibles & honteuses, & croient toujours payer trop cher les choses nécessaires & utiles.

	tt	s	d
» Pour le cuisinier, dix mines,	400		
» Pour le médecin, une dragme,		8	
» Pour le flatteur, dix talens,	24000		
» Pour l'ami fidèle, de la fumée.			
» Pour la courtisane, un talent,	2400		
» Pour le philosophe, trois oboles		2	9

5. Hérode le Sophiste étoit si affligé de la mort de Régille, son épouse, qu'il avoit fait tendre en noir toute sa maison. Lucius, son ami, avoit en vain essayé de modérer sa douleur. Voyant, un jour, des enfans qui lavoient des raves à une fontaine, il leur demanda pour qui ces racines étoient destinées? «C'est pour Hérode,» lui répondirent-ils. « Je n'en crois rien, reprit Lucius. » Comment Hérode peut-il se résoudre à manger des » raves qui sont blanches, lui qui ne veut chez lui que » du noir? » Hérode apprit cette raillerie; & elle fit plus d'effet sur lui, que les plus sages remontrances. Il éloigna tout cet appareil lugubre, craignant de devenir bientôt la fable de toute la ville.

6. Un homme de lettres se vantoit, en présence d'une dame qui vouloit passer pour femme d'esprit, de dire sur le champ de quel poëte, & dans quel ouvrage seroit tel ou tel vers qu'il plairoit à chaque personne de la compagnie de citer. La dame, voulant l'embarrasser, imagina d'en faire un, & de lui demander s'il en connoissoit l'auteur? « Assurément, répondit-il; il » est de la *Chercheuse d'Esprit.* »

7. Le prince de Condé, voulant se railler d'une personne qui, pour se donner des airs de qualité, disoit: Monsieur mon pere, madame ma mere, dit en sa présence: « Monsieur mon écuyer, allez dire à monsieur » mon cocher, qu'il mette messieurs mes chevaux à » monsieur mon carrosse. »

8. Le prince Henri-Jules de Condé, rongé de vapeurs, se faisoit lire les Vies de Plutarque, par un de ses valets-de-chambre, & n'en étoit pas plus tranquille. « Pourquoi aussi, Monseigneur, lui dit le lecteur, » vous

» vous occupez-vous d'histoires qui ne parlent que de » massacres, de batailles, de destructions de peuples? » Tout cela vous noircit l'imagination... Lis-moi donc, » reprit le Prince, la Vie du Maréchal de ***. » Il venoit d'être décoré de cette dignité par faveur.

9. Jeanne de Bourbon, abbesse de Fontevrault, fille naturelle de Henri IV, venoit de perdre un procès à la Grand-Chambre. Elle alla trouver le premier président Molé, pour se plaindre à ce magistrat, qui lui répondit en riant. « Ignorez-vous, lui dit la Princesse » irritée, que je suis du sang de France »... Eh! oui, » Madame, répondit Molé, je sçais que vous en êtes, » & du plus chaud. »

10. Un de ces courtisans ambitieux, qui veulent faire les personnages d'importance, dit un jour, en présence d'un grand seigneur: « J'étois hier au coucher du Roi, » qui me raconta une nouvelle bien surprenante. — » Moi, dit le seigneur, j'étois hier au sermon du pere » Bourdaloue, qui me dit de fort belles choses. »

11. Galba, jurisconsulte célèbre, étoit bossu; & l'on disoit de ce Romain, que son esprit étoit fort mal logé. Un jour qu'il plaidoit devant César, il répétoit souvent: » Redressez-moi, César, si je me trompe en quelque » chose. — Je puis vous avertir & vous reprendre, » lui dit César, mais non pas vous redresser. »

Orbilius de Bénevent, fameux grammairien, parut un jour en justice pour rendre témoignage contre un coupable. Quoiqu'il fût très-connu de Galba, cependant ce jurisconsulte lui demanda, pour se moquer de lui, quelle étoit sa profession? « Ma profession, répondit » Orbilius, est de frotter les bossus au soleil. »

12. Le duc de Ventadour passoit un acte avec un gentilhomme fort mince, qui prit la qualité de très-haut & très-puissant Seigneur: le Duc n'en prit aucune; le notaire en étant surpris: « Quels titres voulez-vous donc » que je me donne, dit-il, Monsieur ne les a-t-il pas tous » pris?

13. Après l'affaire de Leuze, où les Gardes du Roi se signalerent par des exploits inouis, quelques-uns d'entr'eux, la plûpart Gascons, détailloient avec complaisance

leurs actions & leurs prouesses. L'un disoit : J'ai tué vingt hommes à ma part. L'autre disoit : J'en ai tué autant, & j'ai fait prisonniers deux officiers généraux. Un troisieme ajoûta qu'il avoit enfoncé, lui cinquieme, deux ou trois escadrons, & qu'il en avoit rapporté tous les drapeaux. « Et vous, dit-on à un gentilhomme Gascon de riche taille, de beaucoup d'esprit, & d'une valeur de sang-froid, » vous ne dites rien : qu'avez-vous fait » dans cette grande & mémorable journée ? — Hélas ! » Messieurs, répondit-il, j'y ai été tué. »

14. Le maréchal de S. venoit de prendre possession de C. Il avoit déja reçu à ce sujet les complimens de toute la noblesse. Un corps de magistrats du voisinage vint aussi pour le haranguer. Celui qui devoit porter la parole avoit préparé son discours, & avoit même recueilli par avance les suffrages de tous ses confreres. Il arrive gravement devant le Maréchal, qui, vêtu à la Polonoise, étoit entre deux dames richement mises, & d'une beauté éclatante. A cet aspect, l'orateur perdit tout-à-coup la mémoire, &, de toute sa harangue, ne put répéter que ce seul mot : *Monseigneur*. Fatiguées de l'entendre, les deux dames ne purent retenir plus longtems l'envie de rire qui les pressoit ; elles éclatent ; & toute la suite du Maréchal les imite, tandis que le pauvre harangueur se tourmentoit pour retrouver, à l'aide du *Monseigneur*, qui ne sortoit point de sa bouche, le fil de son compliment. Les dames cependant se tenoient les côtés ; alors le Maréchal se tournant vers elles : « Eh ! de quoi riez-vous donc, mesdames, leur » dit-il ? Monsieur le magistrat s'essaye, & n'a point en» core parlé. »

15. Un babillard, qui avoit l'honneur d'entretenir Aristote, voyant que ce philosophe ne répondoit rien : » Je vous incommode peut-être, lui dit-il ; ces baga» telles vous détournent de quelques pensées plus sé» rieuses. — » Non, vous pouvez continuer, répondit le » sage ; je n'écoute pas. »

16. Les chanoines de Chartres ayant perdu leur procès contre leur évêque, par le crédit de madame de Maintenon, l'un d'entr'eux dit : « Comment aurions-

» nous gagné ? Nous avions contre nous le Roi, la » Dame, & le Valet. »

17. Le cardinal Mazarin, sur le point de mourir, voulant cacher l'extrémité de son mal, se mit du rouge, & passa sur son balcon pour voir essayer des chevaux. A l'aspect de Son Eminence, l'ambassadeur d'Espagne ne put s'empêcher de rire, en disant : « Voilà un portrait » qui ne ressemble pas mal au cardinal Mazarin. »

18. La veille d'une bataille, un officier vint demander au maréchal de Toiras la permission d'aller voir son pere, qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre ses soins & recevoir sa bénédiction. « Allez, lui dit ce Général, qui démêla fort aisément la cause de cette retraite : « *Pere & Mere honoreras, afin que tu vives longuement.* » Voyez PLAISANTERIE.

RAISONNEMENT.

1. Le rhéteur Corax, qui le premier établit une école d'éloquence à Syracuse, convint avec Lisias, l'un de ses disciples, qu'il ne le payeroit que lorsqu'il seroit parfaitement instruit dans l'art de parler. Quand Lisias eut achevé ses études, & qu'il eut acquis une entiere connoissance de la rhétorique, il refusa le payement dont il étoit convenu, & Corax fut obligé de le citer en justice. Le disciple s'en embarrassoit fort peu ; il disoit, en badinant, à ses amis : « Si je persuade » aux juges que je ne dois rien, ma cause est gagnée ; » si je ne les persuade pas, elle est encore gagnée, puisque mon maître ne m'aura pas bien instruit dans l'art » de persuader. » Mais Corax, retournant la proposition, raisonnoit bien autrement : « Si Lisias ne persuade » pas les juges, il perd sa cause ; & s'il les persuade, » il la perd encore, puisque ce sera une preuve que je » l'ai bien instruit. »

2. Platon, voyant que le philosophe Eschine étoit méprisé à la cour de Denis le Jeune, tyran de Syracuse, demanda à ce Prince un entretien secret ; & l'ayant obtenu, il lui parla de la sorte : « Si quelqu'un

» étoit venu en Sicile, dans l'intention de vous faire du » mal, & qu'il n'en eût point fait, faute d'occasion, ne » puniriez-vous pas sa mauvaise volonté? — Sans » doute, » répondit le Prince. — « Par la même raison, » reprit le philosophe, si quelqu'un étoit venu pour vous » rendre service, mais qu'il n'en eût pas encore trouvé » les moyens, vous trouveriez que son zèle seul est digne » de récompense? — Assurément. — Eh bien! voilà » le cas où se trouve le philosophe Eschine; il a passé » les mers pour vous communiquer sa science & ses » lumieres: cependant jusqu'ici qu'avez-vous fait en sa » faveur? » Denis admira la générosité de Platon, & reçut avec les plus grands honneurs le philosophe Eschine.

3. Un homme riche, adonné au luxe & à la mollesse, cherchoit à s'excuser, en disant qu'il avoit le moyen de subvenir à toutes ces dépenses, &, qu'après tout, il falloit bien faire usage des présens de la fortune. « Si » votre cuisinier, lui dit Zénon, vous servoit un mets » trop salé, vous lui en feriez des reproches; mais, s'il » vous disoit: Monsieur, j'ai une bonne provision de » sel, il ne faut pas le laisser perdre; que répondriez-» vous? »

4. Alamondare, le plus puissant des rois Sarasins sujets de la Perse, s'étoit fait instruire des principes du Christianisme; & ayant trouvé cette religion plus raisonnable que celle de ses peres, il avoit reçu le Baptême. Sévère, que la faction d'Eutychès avoit placé sur le siége d'Antioche, se fit un point d'honneur d'entraîner dans l'hérésie un guerrier, dont le nom faisoit trembler la Syrie & la Phénicie. Il lui envoya deux évêques pour lui inspirer les erreurs d'Eutychès, dont la principale consistoit à ne reconnoître en Jesus-Christ qu'une seule nature, la nature divine, à laquelle devoient s'attribuer la naissance, les souffrances & la mort du Fils de Dieu. Le Sarasin, après les avoir écoutés, leur promit de se décider le lendemain. Pendant la seconde entrevue, un de ses officiers étant venu lui dire un mot à l'oreille, il feignit de tomber tout-à-coup dans une profonde tristesse; &, comme les prélats lui en deman-

soient respectueusement la cause. « Hélas ! leur dit-il, » j'apprends que l'archange Michel vient de mourir. Les prélats lui représentant pour le consoler qu'on le trompoit, & qu'un ange étoit immortel de sa nature : » Eh quoi ! leur repliqua-t-il, vous voulez bien me » persuader que la Nature divine a subi la mort ! » Cette brusque réfutation, appuyée d'un regard & d'un ton militaire, déconcerta les deux convertisseurs. Ils prirent sur le champ congé d'un Prince aussi expéditif dans les discussions théologiques, que dans ses incursions guerrieres.

5. Un vendeur de pots de terre se présenta un jour à Schahroch, un des fils de Tamerlan, & lui demanda s'il ne tenoit pas pour véritable la doctrine de la religion Mahométane, qui enseigne que tous les Musulmans sont freres ? « Oui sans doute. » --- Or, s'il est » vrai que nous sommes tous freres, n'est-ce pas une » injustice que vous ayez un si grand thrésor, tandis que » moi, votre frere, je suis dans le besoin d'une pauvre » maille ? Donnez-moi au moins la portion qui me » touche, en qualité de frere. » Le Prince lui fit donner une piéce de monnoie d'argent de la valeur d'environ trois sols. Mais il n'en fut pas content, & il dit : « Quoi ! » d'un si grand thrésor il ne me revient que cette petite » portion ? » Schahroch le renvoya, & lui dit : « Retire-» toi, & ne parles à personne de ce que je t'ai donné ; » ma portion ne seroit pas si considérable, si tous nos » autres freres me demandoient la leur. »

6. Socrate, voyant qu'Alcibiade, son disciple, n'osoit se produire en public, & que sa timidité l'empêchoit de parler devant le peuple, l'encouragea par cette induction. « Vous ne trouvez pas qu'un cordonnier soit un » homme bien propre à imposer du respect ? --- Non. -- » Un crieur public, un charpentier, ne sont pas des » gens bien redoutables ? --- Non. --- Un boucher, un » maçon, enfin tous ces artisans sans lettres qui se » trouvent dans les assemblées, ne sont guères capa-» bles de vous déconcerter ? --- Non. --- Eh bien ! » voilà les gens qui composent le peuple d'Athènes. » Vous les méprisez chacun en particulier : pourquoi

» donc les craignez-vous, quand ils sont rassemblés? »

Un homme se plaignoit de la fatigue d'un long voyage qu'il avoit fait à pied. Socrate lui demanda : « Votre esclave a-t-il pu vous suivre? --- Oui. --- » Portoit-il quelque chose? --- Il étoit chargé d'un gros » paquet. --- Se plaint-il de la fatigue? --- Non; je » l'ai envoyé, en arrivant, faire une commission dans » la ville. --- Vous avez sur votre esclave les avantages » de la fortune : il a sur vous ceux de la nature; vous » êtes riche & libre, mais foible, mol & languissant : » il est pauvre & esclave, mais sain, robuste & vigou- » reux. Décidez lequel est le plus heureux.

RECONNOISSANCE.

1. SYloson, frere de Polycrate, tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius Ochus d'un habit de couleur rouge, dont celui-ci témoignoit avoir beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors un simple particulier, officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avoit suivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté sur le thrône, Syloson alla à Suze, se présenta à la porte du palais, & se fit annoncer comme un Grec à qui le Roi avoit obligation. Darius, surpris de cette annonce, & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Le Monarque reconnut en effet que c'étoit son bienfaiteur; &, loin de rougir d'une aventure qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il loua avec admiration une générosité, qui n'avoit eu d'autre motif que celle de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson desiroit; l'amour de la patrie étoit sa passion. Il supplia le Roi de l'y rétablir, mais sans répandre le sang des citoyens, & en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquitta avec joie & avec succès.

2. Athènes ayant recouvré sa liberté, par la prudence & le courage d'Harmodius & d'Aristogiton, tous les citoyens s'empresserent de témoigner leur vive reconnoissance à ces généreux libérateurs. On leur érigea sur le champ des statues dans la place publique; honneur qui jusques-là n'avoit encore été rendu à personne. Ayant appris, plusieurs années après, que la petite-fille d'Aristogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état malheureux, sans pouvoir se marier, à cause de son extrême misere, ils la firent venir à Athènes; &, lui donnant pour époux un des plus riches citoyens de la ville, ils lui assignerent pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

3. La gloire qu'on a donnée aux Egyptiens d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique & particuliere. Qui reconnoît les graces, aime à en faire; &, en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen d'y être insensible. C'étoit surtout à l'égard de leurs Rois que les Egyptiens se piquoient de retour. Ils les honoroient, pendant leur vie, comme les images vivantes de la Divinité; ils les pleuroient après leur mort, comme les peres communs des peuples. Le deuil étoit général; & chaque citoyen ressentoit la perte publique aussi vivement que si elle n'eût touché que lui seul.

4. Les Carthaginois étoient une colonie de Tyriens. Jamais ils n'oublierent leur origine; & leur reconnoissance pour leur ancienne patrie fut toujours à l'épreuve des caprices de la fortune. Tous les ans, ils envoyoient réguliérement à Tyr un vaisseau chargé de présens. C'étoit comme un tribut de gratitude qu'ils payoient à leurs compatriotes: ils faisoient offrir un sacrifice annuel aux dieux tutelaires du pays, qu'ils regardoient aussi comme leurs protecteurs. Ils ne manquoient jamais d'y porter les prémices de leurs revenus, aussi-bien que la dîme des dépouilles & du butin qu'ils faisoient sur les ennemis, pour les offrir à Hercule, une des principales divinités de Tyr & de Carthage. Lors-

que Tyr fut assiégée par Alexandre, les Tyriens, pour mettre en sûreté ce qu'ils avoient de plus cher, envoyerent à Carthage leurs femmes & leurs enfans, qui y furent reçus & entretenus, quoique dans le tems d'une guerre fort pressante, avec une bonté, une générosité telles qu'on auroit pu les attendre des peres & des meres les plus sensibles & les plus opulens. Ces marques constantes d'une vive & sincere reconnoissance ne font-elles pas plus d'honneur à une nation, que les plus grandes conquêtes, que les plus glorieuses victoires?

5. Jusques dans les plus petites choses, le peuple d'Athènes faisoit éclater cette vive reconnoissance qui constituoit son caractere. Après avoir achevé le temple qu'on nommoit *Hécatonpédon*, ils renvoyerent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & leur assignerent de gros pâturages comme à des animaux consacrés. On dit qu'une de ces bêtes, étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charrettes à la citadelle, marcher devant elles, comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnerent par un décret qu'elle seroit nourrie, jusqu'à sa mort, aux dépens du public.

6. Quand Auguste vit que sa puissance étoit affermie sur des fondemens inébranlables, il ne s'occupa plus que du soin de rendre les mortels heureux, & de faire bénir l'auteur du bien public. Aussi jamais Prince ne reçut plus de marques de tendresse & de vénération de la part de ses sujets. Les chevaliers Romains, de leur propre mouvement, célébroient tous les ans son jour natal, par une fête qui duroit deux jours. Tous les Ordres, chaque année, à un certain jour, en vertu d'un vœu fait pour sa conservation, alloient jetter leurs offrandes dans le lac Curtius. Son palais ayant été brûlé, les vétérans, les compagnies de juges ou de greffiers, les tribus, & même les particuliers s'empresserent de lui apporter de l'argent pour l'aider à le rebâtir; & lui, content de leur bonne volonté, & souhaitant leur faire connoître qu'il y étoit sensible, sans

néanmoins leur être à charge, portoit la main sur chaque tas, & en prenoit comme les prémices, n'allant point au-delà d'un denier. Des peres de famille ordonnoient, par leur testament, qu'on les portât après leur mort au Capitole, & qu'on y offrît en leur nom des sacrifices d'actions de graces pour acquitter le vœu qu'ils avoient fait, si, en mourant, ils laissoient Auguste plein de vie. Plusieurs villes changerent en son honneur le commencement de leur année, & en compterent pour premier jour celui où il les avoit visitées: les Rois alliés de l'Empire fonderent, pour la plûpart, dans leurs Etats, des villes qu'ils appellerent *Césarée*. Enfin, dans les provinces, outre les temples & les autels que l'on dressoit à ce Prince chéri, tous les cinq ans on établissoit des jeux pour célébrer la gloire de son nom.

7. Furnius, noble Romain, avoit suivi le parti d'Antoine. La victoire s'étant déclarée pour Auguste, Furnius, qui craignoit le ressentiment du vainqueur, envoya son fils demander sa grace, & l'obtint. Touché de la clémence du Dictateur, il osa se présenter alors à ses yeux, & lui fit ce remerciment: « César, je n'ai jamais reçu de vous que des bienfaits; & le seul mal » que vous m'ayez jamais fait, c'est de me forcer à » vivre, & à mourir ingrat. »

8. Alexandre le Grand avoit eu pour maître le célèbre Aristote. Après la mort de ce philosophe, on lui demanda lequel il regrettoit le plus, de son pere ou de son précepteur? « Le dernier, répondit-il; mon pere » m'a donné le jour; mais Aristote m'a bien instruit. »

9. Alcibiade avoit un ami, qui vendit tout son bien pour lui faire un présent considérable. Ils souperent ensemble; après quoi, le présent fut rendu par Alcibiade, qui fit promettre à son ami de se trouver, le lendemain matin, à la place publique, où des biens devoient être vendus à l'enchère. Ils étoient ordinairement achetés & remis en vente par une société de commerçans & gens d'affaires; qui s'assembloient tous les ans à cet effet; & le payement étoit renvoyé de l'année courante à l'année qui suivoit. Alcibiade dit à son ami de renchérir sur une

ſomme qu'on avoit offerte. Les vendeurs prièrent les magiſtrats de le forcer à payer ſur le champ. L'enchériſſeur voulut alors s'eſquiver; mais Alcibiade le retint, & répondit pour lui. La ſociété, qui vouloit apparemment conſerver le bien dont il s'agiſſoit à quelqu'un d'entr'eux, & qui vouloit empêcher l'enchere de monter plus haut, s'accommoda, par l'avis d'Alcibiade, avec l'enchériſſeur qu'elle fit déſiſter, en lui donnant un talent, ſomme équivalente à mille écus de notre monnoie. On ne peut pas trop louer la reconnoiſſance d'Alcibiade, qui n'eût jamais fait pour lui-même ce qu'il fit pour ſon ami.

10. M. Viviani, ſçavant géometre de Florence, étoit reconnoiſſant au ſouverain degré. Il eſt vrai que le caractere général de ſa nation peut lui dérober une partie de cette gloire. Les Italiens conſervent le ſouvenir des bienfaits, &, pour tout dire auſſi, celui des offenſes plus profondément que d'autres peuples, qui ne ſont guères ſuſceptibles que d'impreſſions plus légeres. Mais la reconnoiſſance que M. Viviani a fait éclater en toutes occaſions pour tous ſes bienfaiteurs, a été regardée comme extraordinaire, & s'eſt attiré de l'admiration, même en Italie. Il avoit réçu les leçons de Galilée, durant les trois dernieres années de la vie de ce grand homme; &, malgré l'extrême diſproportion d'âge, il conçut pour ce ſçavant vieillard une tendreſſe vive & une eſpece de paſſion. Par-tout il ſe nommoit le diſciple, & le dernier diſciple du grand Galilée; jamais il ne mettoit ſon nom à un titre d'ouvrage ſans l'accompagner de cette qualité; jamais il ne manquoit une occaſion de parler de Galilée; & quelquefois même, ce qui fait encore mieux l'éloge de ſon cœur, il en parloit ſans beaucoup de néceſſité; jamais il ne prononçoit le nom de Galilée, ſans lui rendre un hommage; & l'on ſentoit bien que ce n'étoit point pour s'aſſocier, en quelque ſorte, au mérite de ce grand homme, & en faire rejaillir une partie ſur lui: il eſt aiſé de diſtinguer le ſtyle de la tendreſſe d'avec celui de la vanité. Louis XIV l'avoit honoré d'une penſion conſidérable, & l'avoit mis au nombre des huit aſſociés étrangers de

l'Académie des Sciences. De la pension du Monarque il en acheta une maison à Florence : il la fit rebâtir sur un dessein très-agréable, & aussi magnifique qu'il pouvoit convenir à un particulier. Au frontispice de cette maison, il mit cette inscription : *Ædes à Deo datæ*; allusion heureuse, & au nom de *Dieu-donné*, qu'avoit d'abord porté le Roi, & à la maniere dont elle avoit été acquise. Une reconnoissance ingénieuse, & difficile à contenter, n'a pu rien imaginer de plus nouveau & de plus noble qu'un pareil monument. M. Viviani, si digne, par son sçavoir & par ses talens, de recevoir les bienfaits du Roi, s'en rendoit encore plus digne par l'usage qu'il en faisoit après les avoir reçus. Galilée ne fut pas oublié dans le plan de cette maison. Son buste fut placé sur la porte, & son éloge, ou plutôt toute l'histoire de sa vie, dans des places ménagées exprès; & M. Viviani, pour répandre dans le monde un monument qui de lui-même n'étoit pas durable, en fit faire des estampes, qu'il mit à la fin d'un de ses ouvrages dédié au Roi.

12. Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, n'étant encore que particulier, fut arrêté sur de faux soupçons, & conduit à Rome par ordre de l'empereur Tibère, qui le fit attacher au tronc d'un arbre en face de son palais. On étoit en été; la chaleur lui causoit une soif ardente, lorsque Thaumastès, esclave de Caligula, vint à passer avec un vase plein d'eau fraîche : il le pria de lui donner à boire; &, l'esclave l'ayant fait avec plaisir, il lui promit de l'en récompenser un jour. Quelque tems après, Tibère mourut, & Caligula monta sur le thrône. Agrippa, qui n'avoit été mis en prison que pour mortifier Caligula qui l'aimoit, fut aussi-tôt mis en liberté, & reçut du nouvel Empereur le titre de Roi de Judée. A sa priere, ce Prince affranchit Thaumastès. Agrippa, reconnoissant, le mit au nombre de ses amis & de ses ministres; &, lorsqu'il mourut, il pria, dans son testament, sa femme & ses enfans de lui conserver le même poste auprès d'eux.

13. Louis XIV avoit, en 1683, chargé Duquesne de bombarder Alger, pour la punir de ses infidélités & de

son insolence. Le désespoir où étoient les corsaires, de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les foudroyoit, les porte à attacher à la bouche de leurs canons des esclaves François, dont les membres sont portés sur les vaisseaux. Un capitaine Algérien, qui avoit été pris dans ses courses, & très-bien traité par les François, tout le tems qu'il avoit été leur prisonnier, reconnoît, parmi ceux qui vont subir le sort affreux que la rage a imaginé, un officier, nommé *Choiseul*, dont il a éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant, il prie, il sollicite, il presse pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout est inutile; on va mettre le feu au canon où Choiseul est attaché. L'Algérien se jette aussi-tôt sur lui, l'embrasse étroitement, &, adressant la parole au canonier, lui dit: « Tires; puis» que je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins » la consolation de mourir avec lui. » Le Dey, sous les yeux duquel la scène se passoit, en fut si frappé, qu'il accorda, les larmes aux yeux, ce qu'il avoit refusé avec tant de férocité.

14. Le cardinal Wolsey, ministre & favori de Henri VIII, roi d'Angleterre, étant tombé dans la disgrace de son maître, se vit tout-à-coup méprisé des grands, & haï du peuple. Fits-Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause, & faire l'éloge des talens & des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus; il offrit sa maison de campagne à Wolsey, & le conjura d'y venir au moins passer un jour. Le Cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fits-Williams, qui reçut Son Eminence avec les marques de la plus vive reconnoissance & du plus profond respect. Le Roi, instruit de l'accueil que ce particulier avoit osé faire à un homme tel que Wolsey, fit venir Williams; & demandant d'un air & d'un ton irrités, par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le Cardinal accusé & déclaré coupable de haute trahison? « Sire, répondit » Williams, je suis pénétré, pour Votre Majesté, de la » soumission la plus respectueuse; je ne suis ni mauvais » citoyen, ni sujet infidèle. Ce n'est ni le ministre dis» gracié, ni le criminel d'Etat que j'ai reçu chez moi;

» c'est mon bienfaiteur, c'est mon protecteur, celui » qui m'a donné du pain, & de qui je tiens la fortune » & la tranquillité dont je jouis. Ah! Sire, si je l'avois » abandonné dans son malheur, j'eusse été le plus in» grat des hommes ». Surpris, & plein d'admiration, le Roi conçut dès cet instant la plus haute estime pour le généreux Fits-Williams. Il le fit chevalier sur le champ; &, peu de tems après, il le nomma son conseiller-privé.

Après la prise de Corinthe, un Romain se mit en tête de faire abbatre les statues qu'on avoit dressées à la mémoire du célèbre Philopémen, l'un des plus grands hommes qu'ait jamais produits la Grèce. Il eut la hardiesse de le poursuivre criminellement, comme s'il eût été en vie, & de l'accuser devant Mummius, général de l'armée Romaine, d'avoir été l'ennemi de la République, & d'avoir toujours traversé ses desseins autant qu'il avoit pu. Cette accusation étoit outrée; mais elle avoit quelque couleur, & n'étoit pas tout-à-fait sans fondement. Le fameux Polybe, qui avoit eu Philopémen pour maître dans la science de la guerre, prit hautement sa défense. Il représenta Philopémen comme le plus estimable des héros qui eût illustré sa patrie, qui pouvoit peut-être avoir quelquefois porté un peu trop loin son zèle pour la liberté de la Grèce, mais qui, en plusieurs occasions, avoit rendu des services considérables au peuple Romain, comme dans les guerres contre Antiochus & contre les Etoliens. Les commissaires, devant qui il plaidoit une si belle cause, touchés de ses raisons, & encore plus de sa reconnoissance, décidèrent qu'on ne toucheroit point aux statues du héros accusé, en quelque ville qu'elles se trouvassent. Polybe, profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les statues d'Aratus & d'Achéus; & elles lui furent accordées, quoiqu'elles eussent déjà été transportées du Péloponnèse dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zèle que Polybe avoit fait paroître en cette occasion pour l'honneur des grands hommes de son pays, qu'ils lui érigèrent à lui-même une statue de marbre.

15. Au siége de Namur, en 1695, il y avoit dans l'armée du roi Guillaume deux guerriers du régiment d'Hamilton, l'un bas-officier, nommé *Union*, l'autre simple soldat, appellé *Valentin*. Ils devinrent ennemis irréconciliables. Union, qui se trouvoit l'officier de Valentin, saisissoit toutes les occasions possibles de le tourmenter & de faire éclater son ressentiment. Le soldat souffroit tout sans se plaindre; ou, s'il gémissoit quelquefois de cette tyrannie, jamais il n'oublioit l'obéissance aveugle que lui prescrivoient les loix du service. Plusieurs mois s'étoient passés dans cet état, lorsqu'un jour ils furent commandés l'un & l'autre pour l'attaque du château de Namur. Les François firent une sortie, où l'officier Union reçut un coup de feu dans la cuisse. Il tomba; &, comme les François pressoient de toutes parts les troupes alliées, il s'attendoit à être foulé aux pieds. Dans ce moment, il eut recours à son ennemi: « Ah! Valentin! Valentin! s'écria-t-il, peux-» tu m'abandonner? » Valentin, à sa voix, courut précipitamment à lui; &, au milieu du feu des François, il mit l'officier sur ses épaules, & l'enleva courageusement à travers les dangers, jusqu'à la hauteur de l'abbaye de Salsine. Dans cet endroit, un boulet de canon le tua lui-même, sans toucher à l'officier. Valentin tomba sous le corps de son ennemi qu'il venoit de sauver. Celui-ci, oubliant alors sa blessure, se releve, en s'arrachant les cheveux; &, se jettant aussi-tôt sur le cadavre défiguré de son libérateur: « Ah! Valentin, s'é-» crie-t-il, cher Valentin, est-ce pour moi que tu meures? » pour moi, qui te traitois avec tant de barbarie? » Homme généreux! je ne pourrai pas te survivre! je » ne le veux pas!... Non. » Il fut impossible de le séparer de ce corps ensanglanté. Enfin on l'enleva, tenant toujours embrassé son cher bienfaiteur; &, pendant qu'on les portoit ainsi l'un & l'autre dans les rangs, tous leurs camarades, qui connoissoient leur inimitié, pleuroient à la fois d'admiration & de douleur. Lorsqu'Union fut ramené dans sa tente, on pansa, de force, la blessure qu'il avoit reçue; mais, le jour suivant, ce malheureux, appellant toujours Valentin,

mourut accablé de regret, & plein de reconnoissance.

16. Quelle honte pour les ingrats de voir les animaux leur donner l'exemple de la reconnoissance! Quand les Athéniens, trop foibles pour attendre dans leur ville l'armée innombrable de Xerxès, se furent embarqués afin de se retirer à Salamine, la désolation devint générale, & il n'y eut pas jusqu'aux animaux domestiques qui ne prissent part à ce deuil public. On ne pouvoit s'empêcher d'être touché & attendri, en les voyant courir avec des hurlemens après leurs maîtres qui les abandonnoient. Entre tous les autres, on remarqua le chien de Xantippe, pere de Périclès, qui, ne pouvant supporter de se voir éloigné de son maître, se précipita dans la mer, & nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, & mourut incontinent sur le rivage. On montroit encore dans le même lieu, du tems de Plutarque, l'endroit ou l'on prétend qu'il fut enterré, & que l'on appelloit *La sépulture du chien.*

17. Un éléphant, maltraité par son *cornac*, (c'est ainsi qu'on appelle les conducteurs de ces animaux,) s'en étoit vengé en le tuant. Sa femme, témoin de ce spectacle, prit ses deux enfans & les jetta aux pieds de l'animal encore furieux, en lui disant: « Puisque tu as » tué mon mari, ôtes-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes » deux enfans. » L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, &, comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand des deux enfans; le mit sur son cou, l'adopta pour son cornac, & n'en voulut point souffrir d'autre.

Un soldat de Pondichéry, qui avoit coutume de donner à un éléphant une certaine mesure d'*arac*, chaquefois qu'il touchoit son prêt, ayant un jour bu plus que de raison, & se voyant poursuivi par la garde, qui vouloit le conduire en prison, se réfugia sous l'éléphant & s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asyle. L'animal reconnoissant défendit son bienfaiteur, & vint à bout d'écarter les soldats. Le lendemain, cet homme, revenu de son yvresse, frémit à son reveil de se voir couché sous un animal d'une

grosseur si énorme. L'éléphant, qui, sans doute, s'apperçut de son effroi, le caressa avec sa trompe pour le rassurer, & lui fit entendre qu'il pouvoit s'en aller.

18. Dans le tems que Pyrrhus, roi d'Epire, entroit victorieux dans Argos, un éléphant s'apperçut qu'il avoit perdu son maître, lequel étoit tombé dans la foule des morts : outré de douleur, il renverse indifféremment amis & ennemis ; il court de rang en rang, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le corps de son maître ; il le prend ensuite avec sa trompe, & l'emporte loin des ennemis.

19. On admire encore la fidélité du chien de Titus Sabinus, qui n'abandonna jamais son maître dans la prison ; qui le suivit au supplice, témoignant sa douleur par des hurlemens lamentables, refusant le pain qu'on lui offroit, & le portant à la bouche de son infortuné maître. Lorsque Sabinus eut été précipité dans le Tibre, son chien s'y jetta avec lui. Croyant son maître encore vivant, il soulevoit sa tête au-dessus des flots, s'efforçant, autant qu'il pouvoit, de reconnoître le soin qu'il avoit pris de le nourrir & de l'élever.

20. Dans un spectacle qui se donnoit à Rome, on faisoit combattre des criminels contre des bêtes féroces. Parmi les plus terribles de ces animaux, on remarquoit sur-tout un lion, dont la grandeur énorme, les rugissemens affreux, la criniere flottante, les yeux flamboyans, inspiroient en même tems l'admiration & la terreur. Un malheureux s'avance dans la carriere ; l'animal furieux court au-devant de sa victime. Tout-à-coup il s'arrête ; &, quittant sa fierté naturelle, il s'approche de lui avec un air de douceur, remuant la queue, comme les chiens qui flattent leurs maîtres ; il le joint, & lui léche affectueusement les mains & les jambes. L'homme, caressé par cette bête farouche, revient peu-à-peu de sa frayeur ; il reprend ses esprits, il considere attentivement le lion ; &, le reconnoissant, il le caresse à son tour avec des transports de joie auxquels l'animal repondoit à sa maniere. Un évènement si merveilleux remplit toute l'assemblée de surprise & d'admiration : on applaudit, on battit des mains ; & l'empereur Caligula lui-même, qui étoit présent, se fit amener l'homme

épargné

épargné par le lion; lui demanda qui il étoit, & par quel charme il avoit désarmé ce terrible annimal? « Je » suis esclave, répondit-il; mon nom est *Androclus.* » Dans le tems que mon maître étoit proconsul d'A- » frique, me voyant traité par lui avec toute sorte de » rigueur & d'inhumanité, je pris la fuite; & comme » tout le pays lui obéissoit, pour me dérober à ses re- » cherches, je m'enfonçai dans les désers de la Lybie, » résolu, si je n'y trouvois pas ma subsistance, de cher- » cher la mort par la voie la plus prompte. Au milieu » des sables, dans la plus grande chaleur du midi, » j'apperçus un antre, où j'allai me mettre à l'abri des » ardeurs du soleil. A peine m'y étois-je réfugié, que » j'y vis entrer ce même lion, dont la douceur à mon » égard vous étonne, poussant des cris plaintifs, qui » me firent juger qu'il étoit blessé. Cet antre étoit sa » demeure: je m'y cachai dans l'endroit le plus obscur, » tremblant, & croyant être au dernier moment de » ma vie; il me découvrit & vint à moi, non pas me- » naçant, mais comme implorant mon aide; & levant » son pied malade pour me le montrer. Il lui étoit » entré sous le pied une très-grosse épine que j'arrachai; » &, m'enhardissant par la patience avec laquelle il » souffroit l'opération, je pressai les chairs pour en » faire sortir le pus; j'essuyai la plaie; je la nettoyai le » mieux qu'il me fut possible, & la mis en état de se » cicatriser. Le lion soulagé se coucha, laissant son pied » entre mes mains, & dormit paisiblement. Depuis ce » jour, pendant trois ans, j'ai vécu avec lui dans le » même antre & des mêmes nourritures. Il alloit à la » chasse, & m'apportoit régulièrement quelques quar- » tiers des bêtes qu'il avoit prises ou tuées. J'exposois » cette viande au soleil, n'ayant point de feu pour la » faire cuire. Enfin je me lassai d'une vie si sauvage; » &, pendant que le lion étoit sorti pour la chasse, je » m'éloignai de l'antre. Mais à peine avois-je fait trois » journées de chemin, que je fus reconnu par des sol- » dats qui m'arrêterent; & l'on m'a transporté d'Afri- » que à Rome, pour être livré à mon maître: con-

» damné par lui à périr, j'attendois la mort sur l'arène.
» Je comprends que le lion a été pris peu de tems
» après notre séparation, & que, me retrouvant, il m'a
» payé le salaire de l'utile opération par laquelle je
» l'avois autrefois guéri. » Ce récit courut en un instant toute l'assemblée, qui demanda à grands cris la vie & la liberté pour l'heureux Androclus. On lui donna l'une & l'autre : de plus, on lui fit présent du lion ; il alloit dans les rues de Rome, menant cet animal en laisse ; on lui jettoit de petites piéces de monnoie ; on couvroit le lion de fleurs, & l'on se disoit les uns aux autres : « Voici le lion qui a exercé l'hospitalité envers
» un homme ; voici l'homme qui a été le médecin du
» lion. » *Voyez* FIDÉLITÉ.

RÈGLE.

1. JUgurtha, roi de Numidie, faisoit une guerre sanglante aux Romains ; & ce Monarque, que son or servoit aussi-bien que son courage, étoit parvenu à faire trembler la puissance Romaine. La République voulut enfin réparer sa honte. Ses Généraux s'étoient laissés corrompre ; il n'y avoit plus d'ordre parmi ses troupes : elle jetta les yeux sur un homme assez intégre pour dédaigner les thrésors de Jugurtha ; assez ferme pour rétablir la discipline énervée : cet homme fut Métellus. Il répondit aux vœux de ses concitoyens. Dès qu'il fut entré dans son camp, tout changea de face à son aspect ; &, dès le premier jour, il travailla à la réforme. Il falloit la faire par degrés, pour ne point jetter dans le désespoir des soldats devenus mutins. D'abord il bannit du camp tous les goujats, & les filles prostituées ; ensuite il défendit de vendre aucun aliment tout préparé ; puis il obligea les soldats à porter eux-mêmes leurs armes, à chasser leurs valets, à se défaire de leurs bêtes de charge. Enfin il leur fit reprendre peu-à-peu les travaux militaires, qu'ils avoient presqu'entiérement oubliés, & les changea en véritables guer-

riers. Dès que la régle fut remise en vigueur, la fortune revint sous l'aigle Romaine ; & le fier Jugurtha ne compta plus ses batailles que par ses défaites.

2. A voir le bel ordre & la discipline rigoureuse qui régnoient dans l'armée du grand Gustave-Adolphe, roi de Suède, on eût aisément prédit les conquêtes qu'il alloit faire en Allemagne. Il n'y a point de monastere mieux réglé que ne l'étoit son camp. Ses soldats étoient des modeles d'obéissance, &, ce qui est plus difficile pour des peuples septentrionaux, des exemples de la sobriété la plus parfaite. On n'entendoit proférer ni juremens, ni blasphêmes. Chaque régiment avoit un ministre, qui prenoit soin d'en chasser les filles débauchées, & faisoit chanter, deux fois le jour, les pseaumes en langue vulgaire. Aucun soldat n'eût osé refuser à son hôte le payement de ce qu'il devoit ; & les gens du pays étoient beaucoup mieux traités par les Suédois, que par leurs propres compatriotes.

RELIGION.

1. LEs Romains, dès l'origine & la naissance de leur ville, établirent pour principe fondamental de leur politique la crainte des Dieux, & le respect pour la religion : de-là cette multitude de temples, d'autels, de sacrifices ; de-là les augures, les auspices, & tant de sortes de divinations : de-là ces vœux si fréquens, formés dans les pressans besoins de l'Etat, & accomplis avec une si scrupuleuse exactitude. Persuadés par ce reste de religion naturelle, qui n'a pu s'effacer entiérement du cœur des hommes, que la Divinité dispose de tout dans le gouvernement de l'Univers ; que c'est elle qui distribue aux hommes, selon son bon plaisir, l'esprit, la raison, la prudence, la fermeté d'ame, le courage, & toutes les autres qualités d'où dépend le succès des entreprises, il étoit convenable qu'ils implorassent la puissance céleste d'où émanent tous ces dons avantageux, & que, par des consultations religieuses, ils tâchassent d'en découvrir les arrangemens & les vo-

lontés, pour en mériter la protection. On ne peut croire combien cette conviction de la Divinité, qu'ils croyoient être présente & présider à tout, profondément gravée dans l'ame encore tendre des enfans par l'éducation, par l'instruction, par les discours des parens, & surtout par la vue des cérémonies publiques, faisoit dans la suite une vive impression sur leurs esprits. La sainteté des sermens qui se font, comme sous les yeux de la Divinité, ne fut nulle part respectée comme à Rome. Les soldats, quelque mécontens & emportés qu'ils fussent, n'osoient quitter leurs Généraux, parce qu'ils s'étoient liés à eux par le serment.

Dans une longue suite de siécles, personne ne donna jamais au censeur une fausse déclaration de ses biens. La religion arrêtoit la fougue des grandes passions. Elle rendoit les hommes plus dociles & plus soumis à l'autorité légitime. C'étoit le lien sacré qui unissoit les citoyens, & qui n'en formoit qu'une seule famille dont Rome étoit la mere. En un mot, c'étoit le plus puissant motif qu'on pût employer pour inspirer du courage dans les combats & dans les dangers. Cicéron rend sur ce sujet un témoignage glorieux à sa nation. « Nous avons beau » nous flatter, dit-il; nous ne nous persuaderons jamais » à nous-mêmes que nous l'emportions ni par le nom» bre sur les Espagnols, ni par la force du corps sur » les Gaulois, ni par l'habileté & la finesse sur les Car» thaginois, ni par les arts & les sciences sur les Grecs. » Mais l'endroit par lequel nous avons incontestable» ment surpassé tous les peuples & toutes les nations, » c'est la piété, c'est la religion, c'est l'intime persua» sion où nous avons toujours été qu'il y a des dieux » qui conduisent & gouvernent l'Univers. »

2. Les Perses adoroient le soleil avec un profond respect, & sur-tout le soleil levant. Ils lui consacroient un char magnifique avec des chevaux de grand prix, & quelquefois ils immoloient des bœufs en son honneur. Le feu avoit aussi des autels; on l'invoquoit toujours le premier dans les sacrifices; on le portoit par respect devant le Prince lorsqu'il étoit en marche: les Mages seuls en avoient la garde, & l'on se croyoit me-

menacé des plus grands malheurs, si jamais ils le laissoient éteindre.

La doctrine fondamentale des Perses étoit qu'il y a deux principes, l'un qui est la cause de tout le bien, l'autre qui est la cause de tout le mal. Le premier étoit représenté par la lumiere, & l'autre par les ténébres, comme leurs propres symboles. Ils nommoient le dieu bon *Yasdan*, ou *Ormuzd*; & le mauvais, *Abraman*. Le premier est appellé par les Grecs *Oromasdes*, & le dernier *Arimanius*. Ils croyoient qu'il y auroit une opposition continuelle entre ces deux divinités jusqu'à la fin du monde; qu'alors le bon prévaudroit sur le mauvais, & qu'après cela chacun d'eux auroit son propre monde, sçavoir le bon son monde avec tous les gens de bien qui lui seroient unis, & le mauvais aussi son monde avec tous les méchans qui le suivroient.

Le second Zoroastre, qui vivoit du tems de Darius, entreprit de changer ce systême de religion : au lieu des deux principes, il en établit un supérieur, sçavoir un Dieu suprême, auteur de la lumiere & des ténèbres, & qui, par le mêlange de ces deux principes, faisoit toutes choses selon son bon plaisir. Mais, pour éviter de faire Dieu auteur du mal, il disoit qu'il y a un Etre souverain, indépendant, & qui existe par lui-même de toute éternité; que, sous cet Etre souverain, il y a deux anges, un ange de lumiere qui est l'auteur du bien; un ange de ténèbres, qui est l'auteur du mal; que ces deux anges ont formé, du mêlange de la lumiere & des ténébres, toutes les choses qui existent; qu'ils sont continuellement en guerre l'un contre l'autre; que lorsque l'ange de lumiere se rend le maître, le bien l'emporte sur le mal, & que, lorsque l'ange de ténèbres a l'avantage, le mal prévaut sur le bien, & que ce conflit durera jusqu'à la fin du monde; qu'alors il y aura une résurrection universelle, & un jour de jugement, où chacun recevra la juste rétribution de ses œuvres; qu'après cela l'ange de ténébres & ses disciples seront relégués dans un lieu, où ils souffriront les peines dûes à leurs crimes dans une obscurité éternelle; & l'ange de lumiere & ses disciples iront aussi dans un lieu

où ils recevront la récompense de leurs bonnes actions dans une lumiere éternelle ; qu'ils seront séparés pour toujours, & que la lumiere & les ténébres ne seront plus jamais mêlées & confondues ensemble.

Les Perses, avant le dernier Zoroastre, n'érigeoient ni statues, ni temples, ni autels à leurs dieux, & offroient leurs sacrifices en plein air, & presque toujours sur des hauteurs & des montagnes. Ils regardoient comme une chose injurieuse à la divinité de la renfermer dans l'enceinte des murailles ; elle à qui tout étoit ouvert, & dont l'univers entier devoit être regardé comme la maison & le temple. Cet usage fut encore réformé par Zoroastre ; & c'est lui qui fit bâtir des temples où l'on conservoit avec grand soin le feu sacré qu'il prétendoit avoir apporté lui-même du ciel. Les loix ne permettoient à aucun Perse de borner le motif de ses sacrifices à un intérêt domestique & privé. C'étoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le Roi & pour tout l'Etat, où chacun se trouvoit avec tous les autres. *Voy.* ADORATION. PIÉTÉ.

REMORDS.

1. UN philosophe Pythagoricien avoit acheté à crédit une paire de souliers. Etant revenu ensuite pour les payer, il trouva la boutique fermée, & il apprit que le cordonnier étoit mort. Il ressentit une secrette joie à cette nouvelle, & s'en alla fort content d'avoir les souliers & l'argent ; mais le remords suivit de près la faute. Il réfléchit sur son injustice, & revint à grands pas à la boutique ; il glissa son argent par les fentes de la porte, en disant : « Cet homme qui est » mort pour les autres, est encore vivant pour toi. »

2. L'amour du commandement & la rivalité avoient rendu Héraclide, citoyen de Syracuse, l'irréconciliable ennemi de Dion. Ce grand capitaine formoit-il quelque projet pour le bonheur de sa patrie ? L'opiniâtre Héraclide s'y opposoit toujours ; &, lâche flateur d'une

populace aveugle, il ne cessoit de cabaler contre le fauteur de Syracuse, afin de gagner les bonnes graces des plus méprisables citoyens. Mille fois, les amis de Dion voulurent le débarrasser, par des voies violentes, de ce tyran d'une espece nouvelle : son ame étoit trop belle, trop généreuse pour y jamais consentir : toujours il arrêta leurs bras prêts à frapper le séditieux. Enfin, un jour qu'il l'avoit envoyé appeller au conseil, il répondit qu'il n'iroit point, & qu'étant simple particulier, il se trouveroit à l'assemblée avec les autres citoyens, quand elle seroit convoquée; c'étoit mépriser ouvertement l'autorité de Dion : il est bien difficile de ne pas oublier un instant sa vertu; c'est ce qui arriva dans cette occasion au souverain magistrat de Syracuse. Fatigué de souffrir tant d'insultes, il lâcha la main à ses amis, & leur permit de tuer Héraclide. On vit alors combien le cri de la conscience est capable d'allarmer une ame vertueuse : à peine le meurtre eut-il été commis, que Dion ne goûta plus de joie vraiment pure : le repos s'éclipsa pour jamais. Un phantôme affreux, triste suite de son repentir, se présenta devant lui durant les ténébres, & le remplit d'un trouble effrayant & d'une noire mélancolie. C'étoit une femme d'une taille énorme, dont l'appareil lugubre, l'air farouche, le regard furieux jettoient l'épouvante dans son ame, & sembloient, en balayant avec violence sa maison, lui présager les plus grands malheurs.

3. Alexandre le Grand, ayant reçu des fruits de la Grèce, les trouva si beaux & si frais, qu'il en voulut donner à Clitus, son ami, frere de sa nourrice, & qui, dans un combat lui avoit sauvé la vie. Clitus alors offroit un sacrifice, pour la prospérité du Roi. Il le quitte pour se rendre auprès du Monarque. Trois moutons qu'il devoit immoler, & sur qui l'on avoit déja fait les effusions ordinaires le suivirent; ce qui fut pris pour un sinistre présage. Afin d'écarter les idées funébres que cet événement singulier avoit fait naître, on eut recours aux plaisirs; & le Prince donna un festin magnifique. Le souper fut long, & l'on y but beaucoup. On y chanta des vers qu'un poëte de la suite de la cour avoit faits contre

quelques capitaines Macédoniens, qui depuis peu s'étoient laissés battre par les Barbares. Les vieux officiers en furent mécontens, & querellerent le poëte & le musicien. Alexandre & ses favoris, au contraire, s'amusant de ces vers, ordonnerent au musicien de continuer. La liqueur bacchique avoit déja troublé la raison de Clitus : ce capitaine, naturellement fier, se mit tout-à-fait en colere, & dit qu'il étoit honteux de tourner en ridicule, parmi des Barbares ennemis, des officiers Macédoniens, qui, malgré le malheur qui leur étoit arrivé, valoient mieux que ceux qui rioient à leurs dépens. Alexandre lui répondit, qu'en appellant malheur la lâcheté, sans doute, il parloit pour lui-même. Il n'en falloit pas davantage pour mettre à son comble le courroux d'un homme brave, que le vin anime, & qu'une longue liberté met au-dessus de la crainte. « Cette lâ» cheté que vous me reprochez, s'écria-t-il en se levant de table, « vous a sauvé la vie, à vous, qui vous dites » fils des Dieux, lorsque vous présentiez le dos à l'épée » de Spitridate. Ces Macédoniens que l'on raille ont » répandu leur sang pour vous. Les blessures qu'ils ont » reçues vous ont rendu si grand, que vous désavouez » le roi Philippe pour votre pere, & que vous voulez » sottement passer pour le fils de Jupiter Ammon. --- » Méchant, repartit Alexandre, piqué jusqu'au vif, » crois-tu tenir encore long-tems impunément ces dis» cours séditieux que tu répetes sans cesse, pour faire » révolter les Macédoniens ? --- Hélas ! nous sommes » tous assez punis, repliqua Clitus, par la récompense » que nous recevons de nos travaux & de nos fa» tigues ; & nous estimons heureux ceux qui sont » morts assez tôt pour ne point voir les Macédoniens » battus de verges par les Mèdes, & pour n'être pas » obligés de faire la cour aux Perses, afin d'avoir accès » auprès de vous. » Clitus, la tête levée, tint encore d'autres discours semblables auxquels Alexandre, en colere, repartit par des injures. Les plus vieux tâchoient de l'appaiser & de faire taire Clitus. Alexandre se tournant alors vers le Cardien Xénodoque, & le Colophonien Artémius : « Ne vous semble-t-il pas, leur di-

» il, que les Grecs sont entre les peuples, comme des
» demi-dieux qui se promenent entre des bêtes sauva-
» ges? » Clitus, ne rabattant rien de son audace & de
sa fierté, cria qu'Alexandre dît tout haut ce qu'il avoit
à dire, ou qu'il n'invitât pas à sa table des hommes libres,
accoutumés à parler avec franchise, mais qu'il
vécût avec des Barbares, lâches esclaves, par qui sa
ceinture à la persienne, & sa longue veste blanche
étoient adorées. A ces mots, le conquérant de l'Asie,
outré de colere, jette une pomme à la tête de Clitus,
& cherche son épée qu'Aristophane, l'un de ses gardes,
lui venoit d'ôter. Les autres convives l'entourent
& le supplient de se calmer: il sort de table; appelle
ses gardes en langage Macédonien, preuve de l'excès
du trouble qui l'agitoit; &, voyant un de ses trompettes,
il lui commande de sonner l'allarme. Le trompette
refusant d'obéir à cet ordre, il lui donne un coup de
poing; mais cet homme fut dans la suite estimé de tout
le monde, & même d'Alexandre, parce que sa sage
obéissance avoit empêché toute l'armée de se mutiner,
Comme on ne pouvoit parvenir à faire taire Clitus, ses
amis le jetterent hors de la salle; mais il y rentra par
une autre porte, en prononçant à haute voix ces vers
d'Euripide;

Les mœurs & les vertus abandonnent la Grèce.

Ce dernier trait mit le comble à la fureur d'Alexandre,
Hors de lui-même, il arrache la javeline d'un de
ses gardes, s'élance vers Clitus, le perce, & le renverse
mort. La colere du Monarque fougueux s'éteignit
tout-à-coup dans le sang de sa victime. Dans ce
moment, son crime se présenta devant ses yeux avec
toute son énormité, toute sa noirceur. Il venoit de
tuer un homme qui avoit, il est vrai, épuisé sa patience;
mais enfin cet homme l'avoit toujours bien servi; cet
homme avoit par son courage défendu la vie de son roi.
Il venoit de faire l'office abominable d'un bourreau, en
punissant par un meurtre horrible des paroles indiscrettes,
que l'on pouvoit imputer à l'effervescence d'une li-

queur dangereuse. Comment désormais osera-t-il paroître devant la sœur de son ami immolé ? Comment osera-t-il présenter à cette femme sensible une main souillée du sang de son frere ? Ne pouvant soutenir ces tristes réflexions, le roi de Macédoine se jette sur le corps sanglant de Clitus, en arrache la funeste javeline & se la porte à la gorge; mais ceux qui l'environnent lui saisissent les mains, le désarment & le portent, malgré lui, dans son appartement. Il y passa toute la nuit, & le jour suivant, à pleurer sans cesse, jusqu'à ce que, ne pouvant plus ni crier ni se plaindre, il s'étendit sur le plancher pour y pousser de longs gémissemens. Ses amis, n'entendant plus sa voix, & craignant pour ses jours, entrerent de force dans sa chambre; mais il ne voulut écouter qu'Aristandre, qui, lui rappellant un songe qu'il avoit eu touchant Clitus, lui persuada que c'étoit un présage de ce qui étoit arrivé, & que ce triste événement étoit une suite de l'ordre suprême du destin : foibles ressources contre les cris d'une conscience justement allarmée, que les flatteries & les faux raisonnemens ne sont point capables de faire taire ! Cependant ces discours, répétés de toutes parts, commencerent à ramener peu-à-peu le Monarque à lui-même. Le philosophe Callisthène, disciple & petit-neveu d'Aristote, puis Anaxarque d'Abdère, vinrent essayer de calmer entiérement la douleur de leur Prince. Le premier, par son industrieuse douceur, entama ce grand ouvrage qui paroissoit impossible; mais le second, plein de mépris pour les voies ordinaires, & qui, par son caractere singulier, s'étoit acquis le surnom d'*Ecervelé*, s'écria dès la porte : « Cieux & terre ! qu'apperçois-je ? » Quoi ! voilà donc Alexandre le Grand, ce héros qui » fixe aujourd'hui tous les regards de l'univers ! Le » voilà couché par terre & pleurant comme un esclave ! » Eh ! pourquoi pleure-t-il ? Il craint les loix; il re» doute les hommes ! Souverain Jupiter ! n'est-il pas » lui même la loi vivante ? N'a-t-il pas vaincu pour être » seigneur & maître ? & le triomphateur de l'Asie doit» il redouter, comme un enfant timide, de vaines opi» nions ? Sortez, seigneur, sortez de cet état avilis-

sept, & ressouvenez-vous de vous-même : tout ce que vous faites est bien ; votre volonté doit être la loi des mortels, & vos actions l'objet de nos éloges. »
Par ces trompeuses paroles, Anaxarque vint à bout d'adoucir le désespoir d'Alexandre ; mais elles l'accoutumerent à se livrer sans remords à l'impétuosité de ses passions. *Voyez* CONSCIENCE. REPENTIR.

RENOMMÉE.

1. C'Etoit la coutume de se donner mutuellement à l'église le *baiser de paix*, quand le prêtre, qui disoit la Messe, avoit prononcé ces paroles : « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous ! » La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant reçu ce baiser de paix, le rendit à une fille publique, dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, & d'une condition honnête. La Reine, offensée de la méprise, obtint une ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes, dont le nombre étoit alors très-considérable, de porter « robes à queue, à collets renversés, & avec une ceinture dorée. » Ce réglement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolerent par ce proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

2. Henri II, roi de France, pria un jour l'amiral de Coligny de lui dire son sentiment sur l'alliance du comte d'Aumale, avec une des filles de Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, dont la conduite n'étoit pas sans reproche, & de lui parler à cœur ouvert, comme s'il s'agissoit de ses propres intérêts : « Pour moi, lui répondit ce seigneur, je ferois plus de cas d'un peu de bonne renommée, que de toutes les richesses qu'une femme pourroit apporter dans ma maison. »

3. Un homme appellé *Gaditanus*, frappé du nom & de la renommée de Tite-Live, vint des extrémités du monde pour le voir, & s'en retourna après avoir contenté sa curiosité.

Un Suédois, attiré en France par le grand nom de

M. de Fontenelle, qu'il vouloit voir, vint à Paris; &, quand il fut aux barrieres de cette capitale, il pria l'un des commis de lui indiquer la demeure de ce célèbre académicien. Le commis lui répondit qu'il ne connoissoit ni M. de Fontenelle, ni sa maison, & qu'il s'en informât plus loin. Le bon étranger suivit inutilement ce conseil: enfin, après bien des recherches, il trouva la maison du sçavant qu'il venoit visiter, bien surpris qu'un homme dont la renommée avoit pénétré dans le fond de la Suède, & jusqu'aux extrémités du globe, fût à peine connu dans son propre pays, dans la ville même où il séjournoit depuis bien des années. *Voyez* RÉPUTATION.

REPARTIE.

1. QUelqu'un conseilloit à madame de Longueville d'aller à la cour pour lui donner bon exemple: » Je ne sçaurois, dit-elle, lui donner un meilleur exem» ple que de la quitter. »

2. Un gentilhomme s'efforçant de persuader à dom Barthelemi des Martys de faire quelques nouveaux bâtimens dans son palais, ce vertueux prélat lui dit: » En vérité, Monsieur, vous me pardonnerez bien, si » je vous dis que ce que vous voulez me persuader est » pire que ce que le démon proposoit à Jesus-Christ; » car il lui conseilloit de changer des pierres en du » pain qui auroit pu nourrir des pauvres; & vous, vous » me conseillez au contraire de changer en pierres le » pain des pauvres. »

3. Un prélat demandoit à un bon curé de campagne ce que valoit son bénéfice? « Autant que votre évêché, » Monseigneur, lui répondit-il; le paradis ou l'enfer, » suivant l'usage que nous ferons de nos talens. »

4. Louis XIV dit au duc de Schomberg, qui étoit Huguenot! « Sans votre religion, il y a long-tems que » vous seriez maréchal de France. --- Sire, répondit le » Duc, puisque vous me jugez digne de l'être, je suis » satisfait: je n'avois pas d'autre but. » Cette repartie

lui valut dans le moment cette dignité, & leva tous les obstacles.

5. Le maître-d'hôtel d'un Prince, qui le servoit à table, répandit la sauce sur la nappe. Le Prince lui dit en riant: « J'en ferois bien autant. — Je le crois bien, » mon Prince, répondit-il, je viens de vous l'apprendre. »

6. Le célèbre Vaugelas ayant obtenu une pension, par le canal du cardinal de Richelieu, ce ministre lui dit: « Au moins, Monsieur, vous n'oublierez pas dans » votre Dictionnaire le mot de *Pension*. — Ni celui » de *Reconnoissance*, Monseigneur, » lui répondit Vaugelas.

7. Un officier Portugais, ayant remporté un avantage sur les Espagnols, écrivoit à sa femme qu'il en seroit plus digne d'elle. « Si vous aviez moins fait, lui répondit cette généreuse épouse, « je ne vous reverrois » jamais. »

8. Quelqu'un consolant madame la maréchale de Villeroi, après la bataille de Ramillies, & lui disant que, graces à Dieu, le Maréchal & le duc de Villeroi se portoient bien: « C'est assez pour moi, répondit-elle, » mais ce n'est pas assez pour eux. »

9. Un grenadier de l'armée du comte de Saxe, ayant été pris en maraude, fut condamné à être pendu. Ce qu'il avoit volé pouvoit valoir environ six livres. Le Maréchal, le voyant conduire au supplice, lui dit: « Il » faut que tu sois bien misérable de risquer à perdre » la vie pour six francs. — Parbleu, mon Général, » répondit le grenadier, je la risque bien tous les » jours pour cinq sols. » Cette repartie lui valut sa grace.

10. Un homme sage ne doit jamais donner à un enfant de raison qui puisse être rétorquée contre lui. Un enfant s'étoit levé fort tard; son pere, pour le rendre plus diligent, lui dit: « Mon fils, vous ne connoissez pas » encore le prix les avantages de la diligence. Scavez-» vous qu'un homme diligent, s'étant un jour levé fort » matin, trouva une bourse pleine de louis dans son » chemin? — Mais, mon pere, répondit l'enfant,

» celui qui l'avoit perdue s'étoit levé encore plus ma-
» tin. »

Un ministre Protestant, homme violent & emporté, expliquoit à des enfans le Pentateuque. Il en étoit à l'article de Balaam. Un jeune homme se mit à rire. Le ministre indigné gronda, menaça, & s'efforça de prouver qu'un âne pouvoit parler, sur-tout quand il voyoit devant lui un ange armé d'une épée : le petit garçon n'en rioit que plus fort. Le ministre s'emporta, & donna un grand coup de pied à l'enfant, qui lui dit en pleurant : « Ah ! je conviens, que l'âne de Balaam par-
» loit ; mais il ne ruoit pas. »

11. Un évêque demandoit à M. de Vermandois, amiral de France, quel âge il avoit ? « Cinq ans, lui
» répondit ce Prince. --- Montrez-les moi, poursuivit
» le prélat ; on peut montrer ce qu'on a. --- Montrez-
» moi les vôtres, lui répartit M. de Vermandois ; je
» vous montrerai les miens. »

Don Pédre de Tolède, étant ambassadeur pour le roi d'Espagne à la cour de France, s'entretenoit un jour avec le roi Henri IV. Ce Prince, venant à parler familiérement de son royaume de Navarre, lui dit que le roi d'Espagne, son maître, le lui avoit usurpé ; que, s'il vivoit encore quelques années, il le sçauroit bien recouvrer. Dom Pédre lui répondit tout ce qu'il jugea à propos pour la justification de son maître, &, en particulier, qu'il avoit hérité de ce royaume ; que la justice avec laquelle il le possédoit lui aideroit à le défendre. Le Roi lui répliqua : « Bien ! bien ! Votre raison est
» bonne, jusqu'à ce que je sois devant Pampelune ;
» mais alors nous verrons qui entreprendra de la dé-
» fendre contre moi. » L'ambassadeur se leva là-dessus, & s'en alla précipitamment vers la porte. Le Roi lui demanda où il alloit si vîte ? « A Pampelune, Sire,
» pour y attendre Votre Majesté. »

13. Un prince d'Italie, à qui les saillies ne réussissoient jamais, parce qu'il y mettoit plus d'aigreur que d'esprit, étant un jour sur un balcon avec un ministre qu'il cherchoit à humilier, lui dit : « C'est de ce balcon qu'un de
» mes aïeux fit sauter un ambassadeur. --- Apparem-

voient, répondit séchement le Ministre, que les am-
» bassadeurs ne portoient point d'épée dans ce tems-là. »

Le même Prince, qui prenoit les titres de deux souverainetés, où il n'avoit pas un pouce de terre, voulut mortifier une seconde fois le même ambassadeur, & demanda en public où étoit situé le marquisat dont il prenoit le titre? « Entre vos deux royaumes, monseigneur, » repliqua froidement l'ambassadeur.

14. Des ambassadeurs de Hollande à la cour de France étoient invités à dîner par un ministre des finances. On servit au dessert du fromage de Hollande; &, comme on parloit de ce pays-là & de ce qu'il produisoit, ce ministre, en montrant le fromage, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, que c'étoit du fruit de leur pays. C'étoit une espece de raillerie de la Hollande. Les ambassadeurs s'en apperçurent; l'un d'eux prit une poignée de ducats & la jetta au milieu de la salle, en disant : « En voilà aussi. »

15. Barthelemi Socin, célèbre jurisconsulte de Pise, disputoit souvent sur les matieres de droit contre Jason Magnus, autre jurisconsulte très-fameux. Un jour que Laurent de Médicis assistoit à leur dispute, Jason, se sentant poussé à bout par son adversaire, s'avisa de forger sur le champ une loi qui lui donnoit gain de cause. Celui-ci s'apperçut de la supercherie; &, comme il n'étoit pas moins rusé, il renversa aussi-tôt cette loi par une autre aussi formelle. Jason, qui n'avoit jamais entendu parler de cette loi, somma son adversaire d'en citer l'endroit. : « Elle se trouve, répondit Socin, à » côté de celle que vous venez de rapporter. » Laurent de Médicis applaudit beaucoup à cette repartie.

16. Le gouverneur de Catanne pria un seigneur des plus distingués de la cour d'Alfonse V, roi d'Aragon, de le présenter au Monarque : ce courtisan le lui promit; mais, lorsque l'occasion se présenta d'exécuter sa promesse, il se trouva fort embarrassé. Le mérite du gouverneur se réduisoit à bien boire; quel éloge faire d'un tel homme au plus sobre des Princes? Enfin, ne trouvant rien de recommandable dans le sujet qu'il présentoit, il dit simplement : « Sire, j'ai l'honneur de

» présenter à Votre Majesté un homme qui n'est jamais » à jeun quand le soleil se leve. --- Encore moins quand » il se couche, » repartit Alfonse, en lui tournant le dos.

17. Le marquis de Grammont étoit un homme à bons mots, & tout le monde étoit sacrifié à sa passion pour la plaisanterie. Voyant un jour un jeune gentilhomme Breton, nouveau débarqué à la cour, pour l'embarrasser encore davantage, & lui faire, en quelque sorte, payer sa *bien-venue*, il lui dit : « Apprenez-nous » si, dans votre pays, on sçait ce que c'est que parabole, faribole, obole ? » Le gentilhomme lui répondit, avec l'applaudissement de toute la cour : « Parabole est » ce que vous n'entendez pas ; faribole, ce que vous » dites ; obole, ce que vous valez. »

18. Louis XIII, à la porte d'une petite ville, supportoit avec beaucoup de patience une harangue très-ennuyeuse. Bautru crut qu'il feroit plaisir au Roi d'interrompre l'insipide orateur. « Monsieur, lui demanda-» t-il, de quel prix sont les ânes dans votre pays ? » Le harangueur s'arrêta ; &, après avoir regardé Bautru depuis les pieds jusqu'à la tête : « Quand ils sont de » votre poil & de votre taille, répondit-il, ils valent » au moins dix écus ; » & il reprit le fil de son discours.

19. Antigénidas, fameux joueur de flûte Thébain, par sa supériorité dans son art, avoit excité la jalousie d'un musicien de sa profession, qui lui dit en colere : » Je t'acheterai pour esclave. --- Tu feras bien, lui ré-» pondit-il, je pourrai t'apprendre à jouer avec grace. » Il fut le maitre du célèbre Isménias, qui, jouant un jour en public, & n'étant point applaudi comme il le méritoit : « Joues pour moi, lui dit Antigénidas, & » pour les Muses. »

20. Les Gaulois ayant envoyé des ambassadeurs au grand Alexandre, pour lui demander son amitié ; ce Prince, qui s'imaginoit que son nom faisoit trembler toute la terre, voulut sçavoir quelle impression ses rapides conquêtes avoient faite sur leur esprit. « Que » craignez-vous le plus, leur demanda-t-il ? --- C'est » que

» que le ciel ne tombe sur nous, & ne nous écrase. »

21. Démades se moquoit, en présence d'Agis III, roi de Lacédémone, des épées des Spartiates, & disoit qu'elles étoient si courtes, que les joueurs de gobelets d'Athènes les pourroient avaler. « Cependant, avec ces courtes épées, lui répartit Agis, nous » atteignons les ennemis, dont les épées sont si lon- » gues. »

Un méchant homme demandoit à ce Monarque quel étoit le plus vertueux des Spartiates? « C'est, ré- » pondit-il, celui qui te ressemble le moins. »

22. Un Athénien disoit à Antalcidas, capitaine Spartiate, pour vanter sa patrie: « Nous vous avons sou- » vent repoussés des bords du Céphise (a). --- Et » nous, répondit le général Lacédémonien, nous » ne vous avons jamais repoussés des bords de l'Euro- » tas (b). »

23. On demandoit à Cléomene, roi de Sparte, pourquoi les Lacédémoniens ne consacroient pas aux dieux les dépouilles des ennemis? « Parce qu'elles ont été » remportées sur des lâches, » répondit-il.

Un pirate, ayant pillé les terres des Lacédémoniens, fut pris & conduit devant Cléomene, qui lui demanda pourquoi il venoit ainsi ravager le pays? « Je n'avois » rien pour vivre ni pour donner aux autres, dit le » Corsaire; je suis venu vers ceux qui avoient quelque » chose, & leur ai arraché ce qu'ils refusoient de donner. » --- Voilà une méchanceté laconique, » reprit Cléomene.

24. Des députés de la ville de Tarragone vinrent annoncer à Auguste, comme un heureux prodige, qu'il étoit cru un palmier sur l'autel qu'on lui avoit érigé. » C'est une marque que vous n'y faites pas souvent de » sacrifices, » répondit-il.

Un certain Pacuvius, ayant dessein de demander une

(a) Fleuve qui bornoit l'Attique.

(b) Fleuve qui bornoit le territoire de Sparte.

somme d'argent à ce Prince, usa de ce stratagême. « Seigneur, lui dit-il, le bruit s'est répandu que vous m'aviez fait une gratification considérable : chacun m'en fait compliment, & tout le monde en parle. --- Laissez parler le monde, lui répondit Auguste ; mais, pour vous, n'en croyez rien. »

25. Un Romain, nommé *Junius*, soupoit chez l'empereur Nerva, successeur de Domitien. Véïenton, qui avoit été Consul sous ce tyran, & dont les calomnies secrettes avoient causé la mort de plusieurs citoyens, étoit un des convives. La conversation tomba sur un certain Catulus, connu sous le règne précédent, pour un infâme délateur. Nerva, qui ne soupçonnoit pas Véïenton d'avoir fait le même métier, s'avisa de dire : » Que feroit maintenant le malheureux Catulus, s'il » eût survécu à Domitien? --- Ce qu'il feroit, dit Junius? Il souperoit avec nous, » reprochant finement à l'Empereur, qu'il avoit à sa table un homme qui ne valoit pas mieux que Catulus.

26. Les Grecs Asiatiques, suivant leur usage, nommoient, en présence d'Agésilas, roi de Sparte, le roi de Perse, le *Grand-Roi* : « Comment est-il plus grand » que moi, dit-il, s'il n'est pas plus tempérant & plus » juste? »

Un Argien accusant les Lacédémoniens de se gâter par les voyages, en ce qu'ils apprenoient à s'écarter des sages institutions de leurs ancêtres : « Pour vous autres, leur repartit ce Prince, les voyages que vous » faites à Lacédémone ne vous gâtent pas ; ils vous rendent meilleurs. »

27. Tandis que la guerre Sociale mettoit en combustion toute l'Italie, Marius, retranché dans son camp, attendoit une occasion favorable pour attaquer l'ennemi. Popédius Silon, son adversaire, qui cherchoit à l'attirer en pleine campagne, lui disoit, pour le piquer : » Si tu es un si habile capitaine, viens donc combattre » contre moi. -- Et toi, lui répondit Marius, si tu es un » si grand général, forces-moi donc à te livrer bataille. »

Voyez PLAISANTERIE. RAILLERIE.

REPENTIR.

1. Un homme, qui pleuroit amèrement, vint, un jour, se jetter aux pieds d'un archevêque de Sens, s'accusant d'avoir commis un inceste avec sa propre fille, & lui demandant s'il y avoit des pénitences qui pussent expier de si grands crimes, avec protestation de les subir, fallût-il endurer mille morts. L'archevêque, touché du repentir que cet homme faisoit paroître : « Je » vous enjoins seulement, dit-il, une pénitence de sept » années. --- Comment? interrompit ce pécheur contrit, » quand je vivrois jusqu'à la fin du monde, pourrois- » je, avec toutes sortes de peines, effacer mon péché ? -- » Allez, reprit le prélat, & jeûnez seulement, trois » jours, au pain & à l'eau. » Alors ce bon-homme, versant un torrent de larmes, & se frappant la poitrine, supplioit le pontife de lui imposer une plus longue pénitence. L'archevêque, surpris & édifié en même tems : » Je vous commande, lui dit-il, absolument, & pour » la dernière fois, de vous retirer, & de dire seulement un *Pater* pour votre pénitence. » Dans le même instant, cet homme, véritablement contrit, jettant un profond soupir, tomba par terre, & rendit l'ame.

2. Julien l'Apostat épuisoit toutes les ressources pour faire au paganisme un grand nombre de prosélytes. Il s'attachoit sur-tout à pervertir les soldats. L'ignorance, le desir d'avancer dans le service, l'habitude de ne connoître d'autre loi que la volonté du Prince, lui faisoient espérer, de leur part, une soumission aveugle. Pour surprendre plus aisément leur foi, sans l'allarmer, l'Empereur usa d'un stratagême. Un jour qu'il devoit distribuer aux troupes une gratification, il feignit de vouloir rappeller une coutume pratiquée, disoit-il, par les anciens Empereurs. A côté de son tribunal, il fit dresser un autel & une table chargée d'encens. Sur l'autel s'élevoit une enseigne qui portoit l'image de Julien & de ses Dieux. Il prit ensuite séance avec tout l'appareil de la Majesté impériale. Les soldats, approchant à la file,

passoient d'abord devant l'autel : on les avertissoit de jetter un grain d'encens dans le feu qu'on y avoit allumé. La crainte, la surprise, la persuasion que ce n'étoit qu'un ancien usage, & sur-tout l'or qu'ils voyoient briller dans la main du Prince, étouffoient les scrupules. Il ne s'en trouva que fort peu, qui, refusant de payer ce tribut à l'idolatrie, se retirerent, sans se présenter à l'Empereur. Après cette cérémonie, quelques soldats Chrétiens, buvant ensemble, l'un d'eux fit, selon la coutume, le signe de la croix. Un de ses camarades s'étant mis à rire, comme il lui en demandoit la raison: » Eh! quoi! répondit l'autre, avez-vous déja oublié ce » que vous venez de faire? Depuis que vous avez jetté » l'encens sur l'autel, vous n'êtes plus Chrétien. » A cette parole, tous, se réveillant comme d'une léthargie, poussent de grands cris; fondent en larmes; s'arrachent les cheveux; courent à la place publique, en criant: « Nous sommes Chrétiens; l'Empereur nous a » trompés: il s'est trompé lui-même: nous n'avons pas » renoncé à notre foi. » Ils se rendent au palais: ils se plaignent de la supercherie; &, jettant aux pieds de l'Empereur l'or qu'ils avoient reçu, ils demandent la mort en expiation de leur crime. Julien irrité commande qu'on leur tranche la tête. On les conduit au supplice, hors de la ville, suivis d'une foule de peuple qui admire leur courage & leur généreux repentir. Selon un usage établi par les loix Romaines, lorsqu'il s'agissoit de punir ensemble plusieurs criminels, dans l'interrogatoire, on commençoit par appliquer à la question le plus jeune; &, dans l'exécution, le plus âgé étoit le premier mis à mort. Mais le plus vieux de ces soldats obtint du bourreau qu'il commençât par le moins avancé en âge, de peur que sa constance ne s'ébranlât, à la vue du supplice de ses camarades. L'épée étoit déja levée, lorsqu'on entendit un cri qui annonçoit leur grace. Alors le jeune homme, qui attendoit à genoux le coup mortel, se leva, en soupirant: « Hélas! dit-il, Romain, » (c'étoit son nom,) ne méritoit pas l'honneur de mou« rir pour Jesus-Christ! » Julien se contenta de les casser, & de les reléguer dans des provinces éloignées.

3. Les Lacédémoniens, au lieu de conduire leurs troupes dans l'Attique, comme ils s'y étoient engagés, songerent à se renfermer dans le Péloponnèse pour s'y défendre, &, dans cette vue, avoient commencé à élever un mur sur l'isthme, pour en fermer l'entrée à l'ennemi; & par-là ils comptoient qu'ils seroient en sûreté, & n'auroient plus besoin des Athéniens. Ceux-ci députerent à Sparte, pour se plaindre de la lenteur & de la négligence de leurs Alliés. Les Ephores ne parurent pas fort touchés de leurs remontrances, & remirent leur réponse au lendemain; puis, traînant l'affaire en longueur, sous différens prétextes, ils gagnerent dix jours, pendant lesquels la muraille fut achevée. Ils étoient près de renvoyer honteusement les députés, lorsqu'un particulier, leur ayant représenté quelle indignité il y auroit à traiter ainsi les Athéniens, après toutes les pertes volontaires qu'ils avoient souffertes si généreusement pour la défense commune de la liberté, & tous les services importans qu'ils avoient rendus à la Grèce, ils ouvrirent les yeux, & eurent honte d'une si noire perfidie. L'effet de cet heureux repentir fut prompt. Dès la nuit même, ils firent partir, à l'insçu des Athéniens, cinq mille Spartiates qui avoient avec eux chacun sept Ilotes. Le lendemain matin, les députés, renouvellant leurs plaintes avec beaucoup de vivacité, furent très-surpris d'apprendre que le secours étoit en chemin, & s'approchoit de l'Attique. *Voyez* CONSCIENCE. PÉNITENCE. REMORDS.

RÉPUTATION.

1. LE vicomte de Turenne, se rendant à la cour où le Roi l'appelloit, pour lui témoigner la satisfaction qu'il avoit de ses services importans, trouva sur sa route un concours de gens de tout âge & de toute condition, qui venoit au-devant de lui pour le voir. Il y en eut en Champagne, qui vinrent de dix lieues sur le chemin par où il devoit passer; & ceux de cette province, persuadés qu'ils lui devoient tout le bien &

tout le repos dont ils jouissoient, versoient des larmes de joie en le voyant. Chacun le regardoit comme un homme qui venoit de sauver l'Etat. On s'arrêtoit dans les rues de Paris pour le voir passer : il ne pouvoit plus aller dans les églises, qu'il ne fût environné d'une foule de peuple, qui sembloit ne pouvoir se rassasier de le voir. La plûpart des Princes étrangers faisoient venir son portrait. Sa réputation étoit répandue par-tout : il avoit des panégyristes dans toutes les cours, dans tous les pays du monde. Est-il rien de plus flateur & de plus capable d'exciter le zèle & la vertu des jeunes guerriers, témoins, & souvent jaloux d'une gloire aussi pure & aussi étendue ?

2. Sur la réputation du P. Sébastien, sçavant machiniste, M. Gunterfield, gentilhomme Suédois, vint à Paris pour lui redemander, pour ainsi dire, ses deux mains, qu'un coup de canon lui avoit emportées ; il ne lui restoit que deux moignons au-dessus du coude. Il s'agissoit de faire deux mains artificielles, qui n'auroient pour principe de leur mouvement, que celui de ces moignons, distribué par des fils à des doigts qui seroient flexibles. On assure que l'officier Suédois fut renvoyé au P. Sébastien, par les plus habiles Anglois, peu accoutumés cependant à reconnoître aucune supériorité dans notre nation. Une entreprise si difficile, & dont le succès ne pouvoit être qu'une espece de miracle, n'effraya pas tout-à-fait l'habile religieux. Il alla même si loin qu'il osa exposer aux yeux de l'Académie des Sciences & du public ses études, c'est-à-dire, ses essais, ses tentatives ; & différens morceaux, déja exécutés, devoient entrer dans le dessein général. Il choisit M. Du-Quet pour remplir ses vues ; & cet habile méchanicien mit la main artificielle en état de se porter au chapeau de l'officier Suédois, de l'ôter de dessus sa tête, & de l'y remettre. Ce chef-d'œuvre mit le comble à la réputation du P, Sébastien, & lui mérita la visite de plusieurs Souverains, celle du Czar Pierre, qui l'admira, & le traita comme il eût fait son égal ; celle du duc de Lorraine, qui, étant venu à Paris *incognitò*, alla le trouver dans son cabinet, & y passa plusieurs heures

délicieuses. Dès que ce Prince fut de retour dans ses États où il vouloit entreprendre différens ouvrages, il le demanda au duc d'Orléans, Régent du royaume, qui accorda avec joie au Prince, son beau-frere, un homme qu'il aimoit, & dont il étoit ravi de favoriser la gloire. Le voyage du P. Sébastien en Lorraine, la réception & l'accueil qu'on lui fit, renouvellerent presque ce que l'Histoire Grèque raconte sur quelques poëtes, ou philosophes célèbres, qui allerent dans des cours où l'éclat de leur nom les avoit appellés pour y recevoir les récompenses dûes à leur renommée. *Voyez* RENOMMÉE.

RÉSOLUTION.

1. SYlla, voyant ses troupes qui fuyoient dans un combat qu'il donna auprès d'Orchomène, saute à terre de dessus son cheval, arrache un drapeau des mains d'un soldat qui fuyoit, & marche à l'ennemi, en s'écriant : « C'est ici ; c'est ici qu'il m'est glorieux de » mourir pour vous : si l'on vous demande jamais en » quel lieu vous avez abandonné votre Général, sou» venez-vous de répondre que c'est à Orchomène. » Ces paroles font rougir les guerriers qui les entendent. Ils se rallient : ils combattent de nouveau ; ils triomphent.

2. Il est quelquefois arrivé à de grands capitaines de s'ôter tout espoir de retraite pour animer le soldat à vaincre ou à périr. Le prince Maurice, à la bataille de Nieuport, fit écarter ses vaisseaux qui auroient pu servir de retraite à ses troupes ; &, les menant au combat : « Mes amis, leur dit-il, vous avez derriere vous » Nieuport qui est aux ennemis ; la mer à gauche ; une » riviere à droite, & les ennemis en tête ; il ne vous » reste qu'un chemin ; c'est de passer sur le ventre à » l'ennemi ; » &, par cette héroïque résolution, il gagna une bataille qui fut la cause du salut de la République pour laquelle il combattoit.

3. Les flottes de Turquie & de France assiégeoient

de concert la ville de Nice, il y a plus de deux siécles. Un gentilhomme Savoyard, qui y commandoit, répondit à la premiere sommation qu'on lui fit de délivrer la place, « que l'on s'étoit fort mal adressé; que, » de son nom, il s'appelloit *Mont-Fort*; qu'en ses ar- » mes il portoit des *pals*; que sa devise étoit, *Il me* » *faut tenir*, & que, pour ces considérations, il ne falloit attendre de lui qu'une vigoureuse défense. » Il tint parole, & força les Turcs & les François à abandonner leur entreprise.

4. Un officier général, du plus grand mérite & de la plus brillante réputation, commandoit dans une bonne place où les ennemis se disposerent à l'assiéger. Il avoit coupé la riviere qui y passoit; & bientôt les ennemis, qui parurent & qui se camperent sur les bords de cette riviere, eurent épuisé le peu d'eau qu'avoit laissé la coupure. Leur Général fut réduit à envoyer un trompette au commandant de la place, pour le prier de lui donner de l'eau. Il répondit qu'on lui en demandoit de trop loin, mais que, si ce Général vouloit d'excellent vin de Champagne, il lui en offroit. Le Général prit cette réponse pour une raillerie. Il renvoya le trompette pour dire au Commandant que, s'il ne lui donnoit de l'eau, il brûleroit toute la ville avec ses bombes, & qu'après le siége, il acheveroit de brûler ce que les bombes auroient épargné; qu'il mettroit enfin le feu par-tout. » Dites-lui, repartit le Commandant, qu'il n'y pense » pas, & que, lorsqu'il me menace du feu, il m'aver- » tit de garder l'eau pour l'éteindre. »

5. Jean Guiton, ayant été élu maire, capitaine & gouverneur de la Rochelle, pendant que Louis XIII formoit le siége de cette ville rebelle, assembla les habitans, prit un poignard à la main, & leur dit: « Je » serai maire, puisque vous le voulez absolument, mais » à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard » dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je » consens qu'on en use de même envers moi, dès que je » proposerai de capituler; & je demande que ce poi- » gnard demeure tout exprès sur la table de la cham-

» bre où nous nous assemblons dans la maison-de-ville.»
La famine ayant réduit la Rochelle à la plus affreuse désolation, le maire vit, un jour, une personne exténuée par la faim: « Elle n'a plus qu'un souffle de vie, » lui dit quelqu'un. --- Qu'y a-t-il d'étonnant, répon» dit-il? Il faudra bien que nous en venions là, vous » & moi, si nous ne sommes secourus. --- Mais, ajoûta » un autre, la faim emporte tant de monde, que bien» tôt nous n'aurons plus d'habitans. --- Eh bien! reprit » le maire, il suffit qu'il en reste un pour fermer les » portes. »

6. Pélopidas, ce Thébain fameux, qui, après avoir rendu la liberté à sa patrie, l'éleva au comble de la gloire, marchoit, un jour, à la tête de son armée. Un soldat, ayant apperçu les Lacédémoniens qui approchoient, courut lui dire: « Ah! seigneur, nous sommes » tombés entre les mains des ennemis. --- Lâche, ré» pondit aussi-tôt le Général; dis plutôt qu'ils sont tom» bés entre les nôtres. » Aussi tôt il donne le signal; marche aux Spartiates; les attaque; les combat; les défait; & remporte la victoire de Tégyre, fameuse, parce que ce fut la premiere action où les Lacédémoniens avoient été battus avec l'avantage du nombre.

7. Une autre fois, Pélopidas marchant contre les troupes d'Alexandre, tyran de Phères, quelqu'un vint lui dire qu'on voyoit approcher ce Prince à la tête d'une grosse armée: « Tant mieux! répondit-il; s'ils sont beau» coup, nous en battrons un plus grand nombre. » En effet, ayant aussi-tôt attaqué l'ennemi, il remporta la victoire; mais, s'étant laissé entraîner par son courage, en poursuivant le tyran qu'il avoit apperçu, il fut enveloppé, & tué au sein même de son triomphe.

8. Un citoyen de Lacédémone, appellé *Pædarète*, entendant dire que l'armée des ennemis étoit très-nombreuse, répondit, avec une intrépide résolution: » Tant mieux! le danger sera plus grand, & la victoire » plus glorieuse. »

9. Le premier exploit, qui signala la valeur de Charles XII, roi de Suède, fut une descente qu'il fit à Coppenhague, capitale de Danemarck. Les bateaux de

débarquement n'étoient encore qu'à trois cens pas du rivage, lorsque ce Prince, impatient de ne pas aborder ni assez près, ni assez tôt, se jetta de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par-dessus la ceinture. Les officiers, les soldats suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage, malgré une grêle de mousquetades, que tiroient les Danois. Le Roi, qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major Stuar, qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles ? « C'est le bruit que font les balles » de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. --- Bon! re» prit le Roi, ce sera désormais ma musique. »

10. Le maréchal Fabert, en forçant une barricade, y fut blessé à la cuisse d'un coup de feu. On trouva sa plaie si dangereuse par une furieuse inflammation, & par un commencement de gangrene, que les chirurgiens conclurent à l'amputation de la partie malade. Les amis de ce grand capitaine le conjurerent de consentir à se laisser retrancher un membre pour sauver tous les autres : « Non, non, leur répondit-il : il ne » faut point mourir par piéces; la mort m'aura tout » entier, ou n'aura rien. » Le Maréchal dut son salut à cette fermeté; car il guérit, malgré la délibération des suppôts d'Esculape.

11. Dans les circonstances critiques & fâcheuses, souvent le moindre objet nous détermine, & nous inspire une courageuse résolution. Denys l'Ancien, au commencement de sa tyrannie, eut beaucoup à souffrir des fréquentes révoltes de ses sujets. Un jour, il fut assiégé dans son palais par le peuple; & ses amis lui conseilloient de renoncer au thrône, s'il vouloit éviter la mort. Le despote balançoit; mais, voyant un bœuf que son cuisinier étendit mort d'un seul coup : « Mes » amis, dit-il à ses conseillers, la mort est un instant si » court, qu'il seroit ridicule de quitter un Empire par la » crainte d'un mal qui passe si promptement. » Il s'arma d'une généreuse hardiesse; & bientôt il fit trembler à son tour les ennemis de son injuste grandeur.

12. Callicratidas, général de Sparte, étoit sur le

point d'attaquer la flotte des Athéniens, lorsqu'un aruspice vint l'avertir que les auspices annonçoient la victoire aux Lacédémoniens, mais la mort à leur chef. Callicratidas répondit, sans s'effrayer : « La destinée » de Lacédémone n'est pas attachée à un seul homme. » Après ma mort, ma patrie trouvera sans peine un » autre chef; mais, si la crainte me fait reculer de» vant l'ennemi, ma honte rejaillira sur elle. » Il choisit ensuite Cléandre pour son successeur, & engagea le combat où il périt. *Voyez* ASSURANCE. BRAVOURE. COURAGE. INTRÉPIDITÉ. SANG-FROID.

RESPECT.

1. MEmnon, le plus grand des généraux de Darius, roi de Perse, entendant, un jour, un soldat qui parloit mal d'Alexandre : « Scélérat, lui dit-il, en le frappant de sa javeline, » je ne t'ai point pris à » ma solde pour parler mal de ce Prince, mais pour » combattre contre lui. »

2. Antoine de Leve, l'un des plus grands généraux de Charles-Quint, s'étant rendu auprès de ce Prince, le Monarque lui fit l'accueil le plus honorable. De Leve étoit plus que septuagénaire. Charles le fait asseoir près de sa personne, & veut absolument qu'il se couvre; &, comme ce héros marquoit quelque répugnance à mettre son chapeau, le Prince le pose lui-même sur sa tête, en disant : « Un capitaine Italien, qui a servi glo» rieusement, pendant soixante campagnes, mérite » bien de jouir des priviléges des Grands d'Espagne, & » d'être assis & couvert, à l'âge de soixante & treize » ans, en présence d'un Empereur qui n'en a que » trente. »

3. Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre, faisoit à ses Barons une guerre cruelle. Il assiége, en 1215, le château de Rochester. Guillaume d'Albinet, gouverneur de cette place, y étoit renfermé avec toute sa famille. Ce grand homme, voyant un arbalêtrier qui visoit au Roi, & qui alloit le tuer : « Malheureux ! s'écria-t-il,

en détournant le coup, » songes-tu que c'est le Roi?
» Je sçais que nous sommes réduits aux dernieres ex-
» trémités; que nous manquons de tout; que nous n'a-
» vons aucun espoir de secours; qu'il va donner l'as-
» saut; qu'il fut toujours sans miséricorde; qu'il nous
» fera tous massacrer, & que ma fille & moi serons les
» premieres victimes qu'il sacrifiera à son implacable
» cruauté; mais c'est le Roi. »

4. Fabius Maximus, qui avoit été Dictateur, alloit à cheval au-devant de Quintus Fabius Maximus, son fils, qui venoit d'être créé Consul. Ce jeune homme, voyant son pere venir à lui, sans descendre de cheval, lui envoya commander de mettre pied à terre. Fabius descendit aussi-tôt; &, courant embrasser son fils: « Je » me réjouis, lui dit-il, de ce que tu te conduis en » Consul. » Ce grand homme se trouvoit plus flatté d'avoir un fils qui sçût soutenir sa dignité, que de se voir respecté par le premier magistrat de la République.

5. M. Du-Hamel, célèbre académicien, avoit été curé de Neuilly-sur-Marne; &, tous les ans, il alloit visiter cet ancien troupeau. Le jour qu'il y passoit étoit célébré dans tout le village, comme un jour de fête. On ne travailloit point; & l'on n'étoit occupé que de la joie de le voir. Pendant qu'il fut en Angleterre, les Catholiques Anglois, qui alloient entendre sa Messe chez l'ambassadeur de France, disoient communément: « Allons à la Messe du saint prêtre. » Ces étrangers n'avoient pas eu besoin d'un long tems pour prendre de lui l'idée qu'il méritoit. Tout en lui annonçoit ses vertus, & le rendoit respectable.

RESPECT-HUMAIN.

1. Un homme, qui se respecte, doit aussi respecter les autres: faire peu de cas de ce qu'on peut penser de nous, c'est le propre de l'impudence. Après la perte de la bataille de Cannes, les Romains vaincus cherchoient leur salut dans la fuite. Cornélius Lentulus,

qui fuyoit comme les autres, apperçut le consul Emilius, dangereusement blessé, & appuyé contre un arbre. Il court à lui, sans songer davantage aux ennemis qui le poursuivent : il descend de cheval, & supplie le souverain magistrat de la République de ne point mettre le comble au malheur de cette journée, par sa mort : « Je suis jeune, disoit-il ; les forces de la jeu» nesse favoriseront mes efforts ; la vîtesse de ma course » me fera trouver un asyle ; & d'ailleurs, si l'un de » nous deux doit mourir, illustre Emilius, n'est-il pas » plus avantageux à la patrie que je périsse, que vous » qui la gouvernez ? » Emilius, charmé de cette grandeur d'ame, mais ne voulant pas qu'il fût dit qu'il n'étoit redevable de son salut qu'à la mort d'un citoyen, le remercia de ses offres généreuses ; lui dit de se servir de son cheval, pour se dérober lui-même à la poursuite des ennemis ; que, pour lui, il rougissoit de survivre à tant de Romains, & à la gloire de Rome, & qu'il attendoit le coup fatal, qui termineroit ses jours avec constance & avec joie. Ensuite il fit ses adieux à Lentulus, & le chargea de dire au Sénat tout ce qu'il croyoit nécessaire de faire dans les circonstances présentes : Lentulus le quitta, les larmes aux yeux ; & le Consul fut massacré peu de tems après.

2. Le consul Varron, par sa témérité, avoit perdu la bataille de Cannes. Cependant le Sénat lui offrit la Dictature. Mais Varron, instruit par une funeste expérience, rougit des honneurs qu'on lui déféroit ; &, craignant de paroître indigne d'une République si généreuse, il répara, en quelque sorte, sa faute, en refusant cette suprême dignité.

3. Depuis la fondation de Rome, jusqu'au tems de Scipion l'Africain, les Sénateurs & les Plébéiens assistoient pêle-mêle aux spectacles publics. Cependant, durant un si long espace de tems, jamais on ne vit un seul homme du peuple se placer devant un Sénateur : chacun se faisoit honneur de céder le pas à ces graves Patriciens dont la sagesse veilloit sans cesse au bonheur de l'Etat ; & l'on se fût cru deshonoré, si l'on eût manqué à cet acte de politesse.

4. Godefroi de Bouillon, ayant été proclamé Roi de Jérusalem, ne voulut point ceindre de diadême. « Eh! » quoi! disoit-il, je porterois une couronne d'or & de » diamans dans une ville où le Fils de Dieu, le Maître » & le Créateur de l'Univers, s'est vu indignement » couronner d'épines pour expier nos fautes! Un misé- » rable vermisseau, un vil mortel recevroit dans Jéru- » salem plus d'honneurs que le Tout-Puissant! Que » penseroit-on de ma piété? Que diroit-on de mon » respect pour le Sauveur du monde? »

RETENUE.

1. UN solitaire, se sentant ému de colere dans son monastere, dit en lui-même: « Je m'en irai dans » dans le désert, afin que, n'ayant là personne avec » qui je puisse avoir aucun démêlé, cette passion se » calme. » Etant donc allé dans la solitude, & s'étant retiré dans le fond d'une caverne, sa cruche, qu'il avoit remplie d'eau, se renversa trois fois de suite. Cet accident le mit dans une si grande colere, qu'il jetta la cruche, & la cassa. Mais aussi-tôt, rentrant en lui-même, il dit: « Le démon de la colere m'a trompé; car, » quoique je sois seul, elle ne laisse pas de me vaincre: » puis donc que par-tout où il y a à combattre, nous » avons besoin de patience & du secours de Dieu, je » m'en retournerai au monastere. »

2. Platon, irrité contre son esclave, se préparoit à le châtier, lorsque Xénocrates survint: « Tiens, mon » ami, lui dit-il, donnes les étrivieres à ce coquin; car » je suis fort en colere. »

3. Alfonse V, roi d'Aragon, étant, un jour, à table, donna la coupe à Perreti, son échanson, lui disant de la porter à un seigneur qu'il estimoit beaucoup. L'échanson, brouillé mortellement avec cette personne, refusa de la lui présenter; &, quoique le Roi se lui eût commandé jusqu'à trois fois, jamais il ne voulut obéir. Alfonse perd enfin patience: enflammé de colere, il se leve de table, poursuit cet officier, l'épée à la main;

mais, au moment qu'il est prêt à le frapper, il jette tout-à-coup son épée, en disant: « Il vaut mieux te pardonner, que d'écouter mon ressentiment & le plaisir de la vengeance. »

4. Un homme, qui étoit au bain, frappa Caton le jeune au visage, sans sçavoir que c'étoit lui; car personne, le connoissant, n'auroit osé l'insulter. Comme il lui en faisoit ses excuses: « Je ne me souviens pas, » répondit Caton, que vous m'ayez touché. »

5. Casimir II, roi de Pologne, jouant, un jour, avec un de ses gentilshommes, qui perdoit tout son argent, en reçut un soufflet dans la chaleur de la dispute. Ce téméraire fut condamné à perdre la tête. Mais Casimir révoqua la sentence, & dit: « Je ne suis point étonné » de la conduite de ce gentilhomme. Ne pouvant se » venger de la fortune, il n'est pas surprenant qu'il ait » maltraité son favori. Je me déclare d'ailleurs le seul » coupable dans cette affaire; car je ne dois point en- » courager, par mon exemple, une pratique perni- » cieuse, qui peut causer la ruine de la noblesse. »

6. A la fin d'une audience que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, donnoit à des ambassadeurs d'Athènes, venus pour se plaindre de quelqu'acte d'hostillité, il leur demanda s'il pouvoit leur rendre quelque service? » Le plus grand service que tu nous puisses rendre, dit » Démocharès, c'est de t'aller pendre. » A ces mots, le Monarque, sans s'émouvoir, quoiqu'il vît tout le monde justement indigné: « Dites à vos maîtres, re- » pliqua-t-il, que ceux qui osent dire de pareilles in- » solences sont plus hautains & moins pacifiques, que » ceux qui sçavent les pardonner. »

7. Un officier Espagnol, nommé *le capitaine Michau*, vint offrir ses services à Henri IV, sous prétexte des mécontentemens qu'il avoit reçus de la cour d'Espagne, mais, en effet, à dessein de prendre son tems pour arracher la vie au Roi, & sacrifier cette grande victime à l'ambition de Philippe II. Henri en fut averti, & se tint sur ses gardes. Il chassoit, un jour, dans les forêts d'Ailles: il s'apperçut que le traître le suivoit, bien

monté, avec deux pistolets aux arçons de sa selle, bandés & amorcés. Le Monarque étoit mal accompagné; il se tourna du côté du perfide capitaine, & lui dit, avec une voix assurée, & de ce ton d'autorité, si naturel aux grands Rois: « Capitaine Michau, mets pied » à terre; je veux essayer si ton cheval est aussi bon » que tu le dis. » Le capitaine étonné obéit, & descend du cheval. Le Roi saute en selle; &, prenant les deux pistolets: « Veux-tu, lui dit-il, tuer quelqu'un? On m'a » dit que tu en voulois à ma vie; mais je suis maître de » la tienne, & puis te l'ôter. » En disant ces mots, il lâche les deux pistolets en l'air, & lui commande de le suivre. Le capitaine, s'étant excusé, prit congé, deux jours après, & ne parut plus.

8. Mégabyse, seigneur Persan, étant allé voir Zeuxis, fameux peintre de l'antiquité, commença à dire son sentiment sur la peinture & sur les tableaux, selon la coutume des Grands qui jugent de tout, sans rien sçavoir. Les écoliers de Zeuxis se mirent à rire de ses jugemens hazardés. « Seigneur, lui dit Zeuxis, je vous » conseille de laisser cette matiere. Avant que vous eussiez » commencé à parler, ces enfans, éblouis par » la magnificence de vos habits, avoient du respect » pour vous; mais, depuis que vous parlez, ils ne peuvent » retenir le mépris qu'ils conçoivent de vos paroles. » *Voyez* CIRCONSPECTION. MODÉRATION.

RETRAITE.

1. LE philosophe Cléanthe, voyant un homme solitaire, qui conversoit avec lui-même: « Prenez » garde, lui dit-il, que vous ne vous entreteniez avec » un méchant. »

2. Théodose le Grand cherchoit un Chrétien sage & éclairé pour former le cœur d'Arcadius, son fils, & pour y jetter les pures semences de la véritable vertu. Il le trouva dans Arsène, distingué par sa noblesse, plus encore par l'intégrité de ses mœurs, & par une parfaite

parfaite connoissance des lettres & de toutes les sciences humaines. Lorsqu'Honorius, qui naquit, l'année suivante 385, fut en âge de recevoir des leçons, il le joignit à son frere, sous la direction d'Arsène. Cet habile instituteur ne manquoit d'aucun des talens propres à former de grands Princes, si, dans ses éleves, la nature ne se fût pas refusée à ses soins. Théodose lui donna sur eux l'autorité qu'il avoit lui-même. Mais Arsène, après onze ans de travaux continuels, se dégoûta de la cour. Il vivoit dans la pompe & la délicatesse; superbement vêtu & meublé, servi par un grand nombre de domestiques; l'Empereur lui entretenoit une table somptueuse. A l'âge de quarante ans, il fit réflexion que, tandis qu'il se livroit tout entier à l'éducation des deux Princes, il ne travailloit pas à se réformer lui-même. Frappé de cette pensée, il se retira secrettement du palais; &, s'étant dérobé à toutes les recherches de Théodose, il s'alla cacher dans le désert de Scéthé, où il vécut, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, dans la plus austere pénitence, plus content dans sa chere solitude, qu'au milieu des grandeurs dont il étoit environné.

3. S. Jerôme disoit que les villes lui paroissoient être d'affreuses prisons, & que la solitude, au contraire, lui sembloit un lieu de délices, un paradis. Ce grand docteur pensoit, sans doute, comme il parloit, puisqu'il préféra au voluptueux séjour de Rome, les affreux déserts de la Syrie, où, vêtu d'une casaque, couché sur la terre, vivant d'herbes, il habitoit avec les serpens & les bêtes sauvages.

RIS.

1. UN bourgeois de Paris voyoit rire un savetier qui demeuroit auprès de chez lui, toutes les fois qu'il passoit. Un jour que cela l'impatienta plus qu'à l'ordinaire: « D'où vient, lui dit-il, que tu ris, toutes les fois que je passe? — Et d'où vient, lui répondit brus-

» quement le savetier, passez-vous, toutes les fois que » je ris ? »

2. Un homme étoit extrêmement malade : un assoupissement mélancolique & presque continuel étoit son mal. Son singe, qui étoit dans sa chambre, cherchoit à se consoler de la maladie de son maître, par quelques friandises : il fureta si bien, qu'il vint à un gobelet d'une médecine préparée, qu'il avala. Mais, la potion faisant ensuite son effet, il se mit à courir par toute la chambre, faisant sauts & gambades, & criant avec des grimaces effroyables. Son maître, sçachant la cause de son agitation, se mit pour lors si fort à rire, qu'il se trouva beaucoup soulagé, & recouvra la santé.

3. Un Cardinal étoit réduit à l'extrémité, par un abcès qui ne pouvoit crever. Chacun, comptant qu'il n'en reviendroit pas, faisoit son inventaire, & s'accommodoit de tout ce qui pouvoit lui convenir. Un singe, voulant aussi avoir part au butin, se saisit de la calotte rouge, qu'il mit sur sa tête, & se présenta, ainsi coëffé, devant le Cardinal qui fit un si grand éclat de rire, que l'abcès creva ; & il recouvra sa santé.

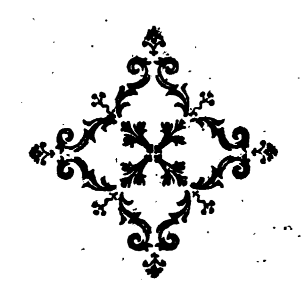
4. Philémon, poëte comique, qui florissoit du tems d'Antigonus-Gonatas, roi de Macédoine, avoit fait apporter des figues pour son repas. Comme il se préparoit à les manger, un âne entre, & les dévore. Philémon trouve la chose si plaisante, qu'il se prend à rire de toute sa force. Son esclave, qui étoit allé chercher du vin, rentre dans ce moment. « L'âne a assez mangé, » lui dit Philémon ; donnes-lui maintenant à boire. » En disant ces paroles, il redoubla ses ris, avec tant de violence, qu'il en mourut. *Voyez* GAIETÉ. HUMEUR. (*bonne*) JOIE.

ROUGEUR.

1. DIogène, appercevant, un jour, un jeune homme qui rougissoit au moindre mot équivoque : « Courage ! mon ami, lui dit-il ; je vois sur votre » visage le coloris de la vertu. »

2. Le philosophe Hippocratide rencontra un jeune homme accompagné d'un de ses amis, connu par ses débauches. Le jeune homme eut honte d'être vu en si mauvaise compagnie : « Courage ! mon enfant, lui » dit le sage ; j'aime à voir en vous cette marque de » pudeur. Mais qu'il vaudroit bien mieux aller avec » des gens dont la société ne pût vous faire rougir ! »

Voyez Honte, Pudeur. Respect-humain.



SAGACITÉ.

1. DEux payſans devoient tirer au ſort devant un intendant de province, pour ſçavoir lequel des deux ſeroit choiſi pour la milice. Le plus jeune avoit été recommandé à l'intendant. Il dit qu'on mît dans la boëte deux billets noirs ; enſuite il dit aux deux payſans : « Celui qui tirera le billet noir partira ; » &, adreſſant la parole à celui qu'il vouloit engager, il lui dit : « Tires le premier, je te l'ordonne ; » mais le ruſé villageois, ſe doutant du tour qu'on lui jouoit, tira le billet, & l'avala ſur le champ. « Que fais-tu malheu» reux, lui dit l'intendant? --- Monſeigneur, répondit » le ruſtique, ſi le billet que j'ai avalé eſt noir, celui » qui eſt dans la boëte doit être blanc ; il faut le voir : » dans ce cas, je partirai ; & ſi j'ai avalé le billet blanc, » mon camarade partira : vous pouvez facilement ſça» voir la vérité. » L'intendant embarraſſé fut obligé de lui faire grace ; &, pour ne pas déplaire à ceux qui lui avoient recommandé l'autre, il fit grace à tous les deux.

2. Alfonſe, roi d'Aragon, alla chez un jouaillier, avec pluſieurs de ſes courtiſans. A peine fut-il ſorti de la boutique, que le marchand courut après lui pour ſe plaindre qu'on venoit de lui dérober un diamant de grand prix. Le Monarque rentre auſſi-tôt avec toute ſa ſuite, & ſe fait apporter un grand vaſe plein de ſon. Il ordonne que chacun de ſes courtiſans y mette la main fermée, & l'en retire toute ouverte ; & lui-même commenca le premier. Après que tout le monde y eut paſſé, il dit au jouaillier de vuider le vaſe ſur la table. Par ce moyen, le diamant fut retrouvé, & perſonne ne fut deshonoré.

3. Un Empereur de la Chine, nommé *Vou-Ti*, avoit beaucoup de penchant pour les ſciences occultes. Un impoſteur lui apporta, un jour, un élixir, & l'exhorta à le boire, lui promettant que ce breuvage le

rendroit immortel. Un de ses ministres, qui étoit présent, ayant tenté inutilement de le désabuser, prit la coupe & but la liqueur. L'Empereur, irrité de cette hardiesse, condamna à mort le Mandarin, qui lui dit d'un air tranquille : « Si ce breuvage donne l'immortalité, » vous ferez de vains efforts pour me faire mourir; &, » s'il ne la donne pas, auriez-vous l'injustice de m'arracher la vie pour un si frivole larcin? » Ce discours calma l'Empereur, qui ne put s'empêcher de louer la prudente sagacité de son ministre.

SAGESSE.

1. LA plûpart des évêques, rassemblés pour le concile de Nicée, avoient entr'eux des querelles particulieres. Ils croyoient l'occasion favorable pour porter leurs plaintes à l'Empereur, & en obtenir justice. C'étoient, tous les jours, de nouvelles Requêtes, de nouveaux Mémoires d'accusation. Constantin, en ayant reçu un grand nombre, les fit rouler emsemble, sceller de son anneau, & assigna un jour pour y répondre. Il travailla, dans cet intervalle, à réunir les esprits divisés. Le jour venu, les parties s'étant rendues devant lui pour recevoir la décision, il se fit apporter le rouleau; &, le tenant entre ses mains : « Tous ces » procès, dit-il, ont un jour auquel ils sont assignés; » c'est celui du jugement général. Ils ont un juge naturel; c'est Dieu même. Pour moi, qui ne suis qu'un » homme, il ne m'appartient pas de prononcer dans » des causes où les accusateurs & les accusés sont des » personnes consacrées à Dieu. C'est à eux de vivre » sans mériter de reproches, & sans en faire. Imitons » la Bonté divine, & pardonnons, ainsi qu'elle nous » pardonne; effaçons jusqu'à la moindre de nos plaintes, par une réconciliation sincere; & ne nous occupons que de la cause de la foi qui nous rassemble. » Après ces paroles, il jetta au feu tous ces libelles, assurant, avec serment, qu'il n'en avoit pas lu un seul.

» Il faut, disoit-il, se donner de garde de révéler les » fautes des ministres du Seigneur, de peur de scanda» liser le peuple, & de lui prêter de quoi autoriser ses » désordres. » On dit même qu'il ajoûta que, s'il surprenoit un évêque en adultere; il le couvriroit de sa pourpre, pour en cacher le scandale aux yeux des fidèles.

2. Darius Ochus, en montant sur le thrône Persan, fit voir à tous les peuples de ce vaste Empire qu'il en étoit digne par sa profonde sagesse, & par sa rare modération. Le premier objet de ses soins fut la réforme de ses Etats que l'agitation des règnes précédens avoit jettés dans une horrible confusion. Avant lui, Cyrus & Cambyse se contentoient de recevoir des peuples conquis des dons gratuits qu'on sembloit offrir volontairement, & d'exiger d'eux certain nombre de troupes dans le besoin. Darius comprit qu'il ne lui étoit pas possible de maintenir dans la paix & dans la sûreté toutes les nations qui lui étoient soumises, sans avoir sur pied des troupes réglées, ni d'entretenir ces troupes, sans les soudoyer, ni de payer exactement cette solde, sans mettre des impositions sur les peuples. Or, pour mettre plus d'ordre dans ses finances, il divisa tout l'Empire en vingt départemens, ou gouvernemens, dont chacun devoit payer, tous les ans, une certaine somme au Satrape commis pour cet effet; mais, afin d'observer une compensation exacte dans ces impositions, le sage Monarque fit venir les principaux de chaque province, qui en pouvoient le mieux connoître toutes les ressources, & qui avoient intérêt de parler avec sincérité. Il leur demanda si une certaine somme, qu'il proposoit à chacun d'eux pour leurs provinces, ne montoit point trop haut, & n'excédoit point leurs forces; son intention, leur disoit-il, n'étant pas d'accabler ses sujets, mais de tirer d'eux des secours proportionnés à leurs revenus, & qui étoient absolument nécessaires pour la défense de l'Etat. Ils répondirent tous que cette somme leur paroissoit fort raisonnable, & qu'elle ne seroit point à charge aux peuples. Il en rabatit pourtant encore la

moitié, aimant mieux demeurer beaucoup en deçà des justes bornes, que de s'exposer peut-être à passer au-delà.

3. Chéréphon, disciple zélé de Socrate, étant, un jour, allé à Delphes, demanda à l'Oracle s'il y avoit au monde un homme plus sage que Socrate? La prêtresse répondit qu'il n'y en avoit aucun. Cette réponse jetta Socrate dans l'embarras, & il eut peine à en comprendre le sens; car, d'un côté, il sçavoit bien, dit-il lui-même, qu'il n'y avoit en lui aucune sagesse, ni petite ni grande; &, de l'autre, il ne pouvoit soupçonner l'Oracle de fausseté ou de mensonge, la divinité étant incapable de mentir: il fit donc mille efforts pour en comprendre le sens. D'abord, il s'adresse à un puissant citoyen, homme d'état, & grand politique, qui passoit pour un des plus sages de la ville, & qui lui-même étoit encore plus persuadé, que tous les autres, de son mérite. Il trouve, dans la conversation, qu'il ne sçait rien, & le lui insinue adroitement; ce qui le rendit très-odieux à ce citoyen, & à tous ceux qui avoient été témoins de cette épreuve. Il en fut de même de plusieurs autres qui se piquoient aussi d'une sublime sagesse; & tout le fruit de ses recherches fut de s'attirer un plus grand nombre d'ennemis. De ces hommes d'état, il passa aux poëtes qui lui parurent encore plus remplis d'estime pour eux-mêmes, mais, en effet, plus vuides de science & de sagesse. Il poussa ses enquêtes jusqu'aux artisans Il n'en trouva pas un qui, parce qu'il réussissoit dans son art, ne se crût très-capable & très-instruit des plus grandes choses: cette présomption étoit le défaut presque général des Athéniens. Comme ils avoient naturellement de l'esprit, ils prétendoient se connoître à tout, & se croire capables de juger de tout. Ses recherches chez les étrangers ne furent pas plus heureuses. Socrate ensuite, rentrant en lui-même, & se comparant à tous ceux qu'il avoit interrogés, reconnoissoit que la différence qui étoit entr'eux & lui, c'est que tous les autres croyoient sçavoir ce qu'ils ne sçavoient pas; au lieu que, pour lui, il avouoit sincérement son ignorance; & de-là il concluoit qu'il n'y a que Dieu qui soit véritablement sage, & que c'est aussi ce qu'a voulu

dire l'Oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine n'est pas grand'-chose, ou, pour mieux dire, qu'elle n'est rien. « Et, quant à ce que l'Oracle a nommé Socrate, il s'est sans doute servi de mon nom, dit-il, pour me proposer en exemple, comme disant à tous les hommes : Le plus sage d'entre vous, c'est celui qui reconnoît, comme Socrate, qu'il n'y a véritablement aucune sagesse en lui. »

SANG-FROID.

1. Un orateur déclamoit publiquement contre le célèbre Iphicrate, l'un des plus grands généraux de son siécle. Qui es-tu, lui disoit-il avec mépris ? « & » qui peut te rendre si fier ? Dans quel genre de service » t'es-tu distingué ? Es-tu cavalier, ou fantassin, ar» cher, ou cuirassier ? --- Non, dit froidement Iphi» crate ; mais je suis celui qui commande à tous ces » gens-là. »

2. Sylla, après avoir rempli l'univers de meurtres & de carnage, abdiqua cette fameuse Dictature, qui avoit été si funeste aux Romains, & s'en retourna chez lui, en simple particulier. Un jeune homme insolent le poursuivit jusqu'à sa maison, en l'accablant d'injures. Sylla supporta cet outrage avec un grand sang-froid ; il dit seulement : « Ce jeune étourdi sera cause » que personne, après moi, ne se démettra volontai» rement de la Dictature. »

3. Phocion regardoit, comme indigne d'un homme d'état, d'employer dans ses discours un style mordant & satyrique, & ne répondoit que par le silence & la patience à ceux qui s'en servoient contre lui. Un orateur l'ayant interrompu pour lui dire force injures, il le laissa parler autant qu'il voulut ; puis reprit son discours froidement, comme s'il n'avoit rien entendu.

4. Epictète, philosophe Stoïcien, esclave d'Epaphrodite, affranchi de l'empereur Néron, fut, dans cet état d'humiliation, un modèle de patience. Un jour, son maître, homme violent & emporté, lui donna un

grand coup sur la jambe. « Prenez garde de la rompre, » lui dit Epictète, sans s'émouvoir. » Là-dessus, Epaphrodite redoubla de telle sorte qu'il lui cassa l'os: Le philosophe, avec le même sang-froid, ajoûta: » Ne vous l'avois-je pas dit, que vous pourriez me » casser la jambe? »

5. Le jour même que César fut assassiné, Brutus, chef de la conjuration, étant alors Préteur, rendit la justice, & écouta ceux qui se présenterent, avec autant de sang-froid & de tranquillité, que s'il n'eût point eu d'autre affaire. Quelques-uns même de ceux qu'il avoit condamnés, se plaignant de sa sentence, & criant qu'ils en appelloient à César; Brutus, sans s'émouvoir, regardant l'assemblée, dit hautement: « César ne m'empêchera jamais de faire ce que commandent les loix. »

6. L'empereur Marc-Aurèle touchoit aux portes du tombeau; mais ce dernier moment, qui souvent déconcerte l'ame la plus intrépide, ne lui avoit rien fait perdre de ce sang-froid philosophique, qui constituoit son caractere. Le Tribun vint, suivant l'usage, lui demander le mot: « Mon ami, lui répondit-il, adressez- » vous au soleil levant; pour moi, je me couche. »

7. Philippe II, roi d'Espagne, ayant armé une flotte qu'on nomma l'*invincible*, parce qu'elle couvroit tout l'Océan, à dessein de conquérir l'Angleterre, il n'en put revoir que quelques débris; la tempête l'ayant ruinée entièrement à la vue des côtes de la Grande-Bretagne. Lorsqu'on lui apprit ce désastre, il étoit à écrire. Il répondit seulement: « Je ne l'avois pas en- » voyée combattre les vents; » & il reprit la plume, comme si cette nouvelle lui eût été absolument étrangère. Une autre fois, ayant passé toute une nuit à faire des dépêches, sur le matin, il les donna à son secrétaire, qui les étala toutes sur une table pour y mettre les adresses. Pour qu'elles ne s'effaçassent point, il voulut y mettre du sable; mais, comme il étoit à moitié endormi, au lieu de la sabliere, il prit l'encre, & la répandit tellement, que tout l'ouvrage de la nuit fut perdu. Philippe lui dit tranquillement: « Voilà le cor- » net à l'encre, & voilà la sabliere; » &, sans autre

mouvement d'impatience, il se mit à écrire sur de nouveaux frais.

8. Le baron de Pentériéder, ambassadeur de l'Empire auprès de Louis XIV, avoit la réputation de ne jamais se décontenancer. Louis XIV, lui donnant audience, parut piqué du peu d'impression que sa personne faisoit sur cet ambassadeur. Ce Prince, pour l'intimider, l'interrompit à la premiere période de sa harangue, qui commençoit ainsi : « *Sire, l'Empereur, mon maître,* » *m'envoie vers Votre Majesté;* en lui disant, d'un ton plus élevé : « Plus haut, monsieur l'Ambassadeur; » mais celui-ci lui répondit, sans s'émouvoir : « Plus » haut ? *L'Empereur, mon maître, Sire, m'envoie vers* » *Votre Majesté....* » en nommant l'Empereur le premier; haussant la voix, & continuant son discours avec assurance.

9. Le marquis de Riveroles, mort officier-général des armées du Roi, portoit une jambe de bois. Un boulet de canon la lui emporta, tandis qu'il alloit reconnoître un poste : « Le canon, dit-il, sans montrer aucune émotion, le canon en veut à mes jambes; mais, » cette fois, je l'ai pris pour dupe; car j'en ai une » autre dans mon chariot. »

10. Le maréchal Faber, se disposant à faire le siége d'une ville, montroit les dehors de cette place avec un doigt, pour désigner l'endroit par où il faudroit opérer. Un coup de mousquet lui emporte ce doigt; mais ce capitaine ne sembloit point s'en appercevoir : » Messieurs, continua-t-il, je vous disois donc qu'il se» roit bon de placer ici vos retranchemens. » Il acheva son discours avec le même sang-froid, & en désignant d'un autre doigt la partie la plus foible de la place.

11. Au fameux passage du Rhin, M. de Vivonne étant au milieu du fleuve, son cheval fit un mouvement qui pensa le désarçonner. Il se tint ferme; &, conservant toute sa tranquillité : « Au moins, dit-il à son coursier, » ne t'avises pas de faire mourir un amiral dans » l'eau douce. »

12. Les François, battus à la journée de Brenneville, en 1119, fuyoient devant le duc de Norman-

ſe. Un Anglois ſaiſit la bride du cheval de Louis le Gros, en criant : « Le Roi eſt pris ! » Le Monarque répondit, ſans s'émouvoir : « Ne ſçais-tu pas que, même au jeu des échecs, on ne prend jamais le Roi ? » En parlant ainſi, il portoit à ce ſoldat un coup de ſa maſſe d'armes, & l'abbatoit mort à ſes pieds.

13. Au ſiége de Namur, en 1692, le comte de Toulouſe, qui étoit auprès du roi Louis XIV, dans l'attaque d'un ouvrage, reçut au bras un coup de mouſquet. On entendit le bruit de la balle ; & le Monarque demanda ſi quelqu'un étoit bleſſé ? « Il me » ſemble, dit, en ſouriant, le jeune Prince, que quel- » que choſe m'a touché. » Cependant la contuſion étoit conſidérable ; & la balle avoit noirci le galon de la manche, comme ſi le feu y avoit paſſé.

A cette même expédition, un ſoldat du régiment des Fuſiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion : un coup de canon vint & emporta ſon gabion. Auſſi-tôt il en alla poſer à la même place un autre, qui fut ſur-le-champ enlevé par un autre coup de canon. Le ſoldat, ſans rien dire, en prit un troiſieme, & l'alla poſer. Un troiſieme coup de canon emporta ce troiſieme gabion. Alors le ſoldat rebuté ſe tint en repos ; mais ſon officier lui commanda de ne point laiſſer cet endroit ſans gabion. Le ſoldat dit : « J'irai ; mais j'y ſerai tué. » Il y alla ; &, en poſant ſon quatrieme gabion, il eut le bras fracaſſé d'un coup de canon. Il revint, ſoutenant ſon bras pendant avec l'autre bras, & ſe contenta de dire à ſon officier : « Je l'avois » bien dit. » Il fallut lui couper le bras, qui ne tenoit preſqu'à rien. Il ſouffrit l'amputation, ſans proférer un ſeul mot ; &, après cette opération cruelle, il dit froidement : « Je ſuis donc hors d'état de travailler ; c'eſt » maintenant au Roi à me nourrir. »

14. A la bataille de Dettingue, en 1743, le jeune comte de Boufflers, de la branche de Remiancourt, enfant de dix ans & demi, eut la jambe caſſée d'un coup de canon. Il reçut le coup, ſe vit couper la jambe, & mourut avec un égal ſang-froid. Tant de jeuneſſe, & tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de ſon malheur.

15. Dans la chaleur de la célèbre bataille de Fontenoi, Louis XV fit ramasser les boulets de canon qui tomboient auprès de lui, & dit gaiement à M. de Chabrier, officier d'artillerie : « Renvoyez ces boulets aux » ennemis ; je ne veux rien avoir à eux. »

16. Au combat d'Exiles, en 1747, le marquis de Brienne, colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourna aux palissades, en disant : « Il m'en reste un » autre pour le service du Roi ; » & il fut frappé à mort.

17. Le comte de Grancé étant blessé au genou, les chirurgiens lui firent beaucoup d'incisions, qu'il souffrit d'abord constamment ; mais, s'impatientant à la fin, il leur demanda pourquoi ils le charpentoient si cruellement. « Nous cherchons la balle, » lui répondirent-ils.— » Eh ! que ne parlez-vous, leur dit le Comte ? Je l'ai » dans ma poche. »

18. Un jour que Charles XII, roi de Suède, dictoit des Lettres à son secrétaire, une bombe, partie du camp des ennemis qui l'assiégeoient vivement dans Stralzund, en 1715, tomba sur la maison où il étoit ; perça le toît, & vint éclater près du cabinet du Monarque. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. « Qu'y a-t-il donc, lui dit le Roi d'un air » tranquille ? Pourquoi n'écrivez-vous pas ? » Le secrétaire ne put répondre que ces mots : « Eh ! Sire, la » bombe ! — Eh bien ! reprit le Prince, qu'a de commun la bombe avec la Lettre que je vous dicte ? Con» tinuez. »

19. Les Turcs vouloient secourir la ville de Gran, en Hongrie, que le brave Charles de Mansfeld assiégeoit, en 1595. Ils envoyerent un corps de Tartares pour insulter le camp des Impériaux. Mansfeld étoit à table, lorsqu'ils s'approcherent. Ce vaillant capitaine, au bruit qu'il entend, sort de sa tente, & dit, en voyant les Tartares : « Ho ! ho ! voilà donc enfin les convives » que j'attendois depuis si long-tems ? Je pourrai donc » aujourd'hui dîner au milieu de mes ennemis ? » Il monte à cheval ; fond sur ces troupes ; les bat ; revient dîner, & la ville se rend.

20. Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, ayant refusé de reconnoître Henri VIII pour chef de l'Eglise Anglicane, fut condamné à avoir la tête tranchée. Comme il fut aux pieds de l'échafaud, il appella un homme auquel il dit : « Mon cher ami, je vous ai ap» pellé pour m'aider à monter, afin que vous puissiez » vous vanter de m'avoir rendu le dernier service. » Ayant mis la tête sur le billot; &, s'appercevant que sa barbe, qui étoit fort longue, étoit étendue de telle sorte que le bourreau l'auroit coupée en l'exécutant, il le pria de l'accommoder de façon qu'elle fût conservée. « Et d'où vient, lui répondit le bourreau, vous » mettez-vous en peine de votre barbe, vous à qui » l'on va couper la tête? — Cela est fort peu impor» tant pour moi, lui repliqua Morus; mais c'est pour » toi que je parle. Veux-tu être accusé de ne pas sça» voir ton métier, puisqu'on t'a ordonné de me cou» per la tête, & non pas la barbe? »

21. Un Espagnol, qui n'avoit qu'un œil, & qui étoit dans la galerie d'un jeu de paume, pour voir jouer, eut l'autre œil crevé d'un coup de balle. Sans s'émouvoir, il ôta son chapeau à la compagnie, en disant : » Bon soir! messieurs. » *Voyez* TRANQUILLITÉ.

SÇAVOIR.

1. « Quelle différence mettez-vous entre un sçavant » & un ignorant, demandoit-on au philosophe » Aristippe? — Envoyez-les tous deux dans un pays » inconnu, répondit-il, & vous la verrez. »

S'étant embarqué avec quelques-uns de ses concitoyens, il fit naufrage, & eut bien de la peine à se sauver, par le moyen d'une planche, sur les côtes de l'isle de Rhodes. Ayant apperçu des figures de mathématiques sur le sable, il s'écria : « Bon courage! je vois ici » des traces d'hommes! » Quoiqu'il fût dépourvu de tout, son mérite rare le fit bientôt rechercher de tout le monde. Il ne manqua de rien, & chacun s'empressa de lui marquer son estime par des bienfaits. Ses com-

pagnons de voyage, ſe préparant à s'en retourner,
demanderent s'il n'avoit rien à faire dire à ſes com-
triotes ? « Dites-leur, répondit Ariſtippe, qu'avant
» ſe mettre en mer, ils faſſent proviſion de ces bie
» qui échappent au naufrage, & ſe ſauvent à la nag
» avec celui qui les poſſede. »

2. On demandoit au Vizir Buzurgemihir commen
il avoit fait pour acquérir tant de ſcience ? « C'eſt
» répondit-il, avec la vigilance d'un corbeau, l'avidit
» d'un pourceau, la patience d'un chien, & la fineſſ
» d'un chat. »

3. On demandoit au docteur Gazali, l'un des plus
grands génies d'entre les Muſulmans, de quelle méthode
il s'étoit ſervi pour arriver à ce haut point de ſcience
qu'il avoit acquiſe ? « C'eſt, répondit-il, en ne rougiſ-
» ſant jamais de demander ce que je ne ſçavois pas. »

4. Un des courtiſans du ſage Alfonſe V, roi d'Ara-
gon, s'aviſa de ſoutenir, en ſa préſence, qu'il avoit lu
dans l'Hiſtoire, qu'un certain roi d'Eſpagne diſoit que
la ſcience ne convient nullement aux gens de qualité,
& qu'il eſt indigne de leur rang de s'y appliquer. « Vous
» vous trompez, dit Alfonſe en l'interrompant, ce n'eſt
» pas un Roi qui l'a dit, mais un bœuf. »

5. Démétrius Poliorcètes, ayant pris Mégare d'aſ-
ſaut, l'abandonna au pillage. Il défendit cependant qu'on
touchât à la maiſon du philoſophe Stilpon ; mais les
ſoldats échauffés n'entendirent point ſes ordres. Stil-
pon ne fit aucune plainte ; &, Démétrius lui ayant de-
mandé s'il n'avoit rien perdu ? « Rien de ce qui m'ap-
» partient, répondit-il ; mes véritables richeſſes me
» reſtent, la ſcience & l'amour de la vertu ; quant aux
» autres, pourquoi m'appartiendroient-elles plus qu'à l'en-
» nemi ? » *Voyez* AMOUR DES SCIENCES. ÉRUDITION.

SÇAVOIR-VIVRE.

1. IL n'eſt que trop ordinaire aux gens du monde ;
qui, pour la plûpart, bornent leur petite ſcience
à la connoiſſance des uſages, de mépriſer ceux qui les

ignorent. M. le duc de Bourgogne ne pensoit pas ainsi. En 1702, ce Prince commandoit en France l'armée Françoise. Un vieux officier, qui connoissoit mieux son métier, que les usages de la cour, se mit à la table du Prince, sans en avoir obtenu la permission. On l'avertit de sa faute, & il en demanda pardon : « Monsieur, » lui dit obligeamment le duc de Bourgogne, vous » souperez avec moi ; je vous apprendrai la cour, & » vous m'apprendrez la guerre. »

2. Un jeune gentilhomme de l'arriere-ban, arrivant, un jour, au camp de M. de Turenne, demanda à ce Général, après l'avoir salué, où il mettroit ses chevaux ? A cette question, tous ceux qui étoient présens éclaterent de la maniere du monde la plus mortifiante pour ce nouveau-venu ; mais le Maréchal, prenant un ton sérieux : « C'est donc, dit-il à ces rieurs impitoyables, » c'est donc une chose bien étonnante, qu'un homme, » qui n'est jamais venu à l'armée, n'en sçache pas les » usages ? N'y a-t-il pas bien de l'esprit à se rire de lui, » parce qu'il ne sçait pas des choses qu'il ne peut sça- » voir, & qu'au bout de huit jours, il sçaura aussi- » bien que vous ? » Il ordonna, en même tems, à son écuyer d'avoir soin des chevaux de ce gentihomme, & de l'instruire des autres choses nécessaires.

3. Une demoiselle de province, aussi-bien faite que spirituelle, étoit aimée d'un galant homme dont le bien répondoit à d'autres qualités fort estimables. Beaucoup de soins, grandes complaisances de la part de ce cavalier, mais point de déclaration : le respect le retenoit dans les bornes les plus étroites du devoir. Enfin, un jour qu'on parloit, dans une conversation générale, d'engagemens & de mariage, le cavalier releva ce mot, de maniere à laisser entrevoir les sentimens de son cœur : « Vou- » lez-vous rire, monsieur, lui dit alors la demoiselle ? » Dans ce cas, je vais rire avec vous. Mais parlez- » vous sérieusement ? C'est à mon pere à vous répon- » dre. » *Voyez* AGRÉMENS. ATTENTIONS. BIENSÉANCE. CIVILITÉ. ÉGARDS. GRACES. MANIERES. POLITESSE. TON. (*bon-*) URBANITÉ.

SECRET.

1. QUand les Lacédémoniens s'assembloient pour prendre leurs repas en commun, le plus ancien leur montroit la porte de la salle, & leur disoit: » Souvenez-vous qu'aucune parole échappée en ce » lieu ne doit en sortir. »

2. Papirius, surnommé *Prætextatus*, fut, un jour, mené au sénat par son pere, l'un des plus illustres membres de cette auguste compagnie. L'on y délibéroit sur des affaires de la derniere importance, & qui, par cette raison, demandoient un profond secret. Quand le jeune Sénateur fut de retour, sa mere lui demanda ce qui s'étoit passé au Sénat? Papirius lui répondit qu'il avoit été défendu d'en parler. Cette réponse, rien moins que satisfaisante, ne fit qu'irriter la curiosité de cette femme. Elle employa les moyens les plus pressans pour obtenir ce qu'elle desiroit. Le jeune homme, vivement pressé, crut devoir employer l'artifice, plutôt que de trahir le secret de l'Etat. Il lui dit qu'on avoit délibéré s'il seroit plus utile à la République de donner deux femmes à un mari, que deux maris à une femme? L'épouse du Sénateur, inquiète sur cette prétendue délibération, courut aussi-tôt communiquer ses craintes aux autres dames Romaines. Le lendemain, elles se présenterent à la porte du Sénat, & dirent tout haut, que, sur une affaire de cette importance, il ne falloit rien conclure sans les entendre. Les Sénateurs ne comprenant rien aux demandes de ces femmes attroupées, le discret Papirius les tira de peine, en leur racontant de quelle maniere il lui avoit fallu éluder la curiosité de sa mere. On loua sa prudence; mais il fut résolu qu'à l'avenir aucun jeune homme, à l'exception de Papirius, n'auroit l'entrée du Sénat.

3. Alexandre recommandoit le silence à ceux qu'il admettoit à la connoissance de ses secrets. « Quiconque divulgue un secret, disoit-il, est un homme

» sans

» sans retenue. Si l'appât du gain le fait parler, c'est un » méchant : si c'est un autre motif, il péche également contre la justice. » Un jour, il lisoit, & laissoit lire avec lui par Héphestion une Lettre de sa mere, qui contenoit des choses secrettes, & des plaintes contre Antipater. Après la lecture achevée, il appliqua son cachet sur la bouche d'Héphestion, l'avertissant par-là de garder un secret inviolable.

4. Les Athéniens ayant intercepté un paquet de Lettres que Philippe, roi de Macédoine, écrivoit à plusieurs de leurs ennemis, elles furent ouvertes en présence du Sénat. Mais, ayant trouvé, parmi les autres, une Lettre adressée à la reine Olympia, épouse du Monarque, l'Aréopage l'envoya toute cachetée à cette Princesse ; persuadé que les secrets d'un mari & d'une femme devoient être sacrés chez toutes les nations.

5. Une courtisane, appellée *Lionne*, qui, par les charmes de sa beauté, & par son adresse à toucher la lyre, s'étoit particuliérement attaché Harmodius & Aristogiton, les vengeurs de la liberté Athénienne, fut arrêtée après leur mort. Le tyran Hippias, qui sçavoit qu'ils n'avoient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la question, pour tirer d'elle le nom des complices de la conjuration formée contre son injuste puissance. Elle souffrit les plus cruels tourmens avec une constance invincible, & expira au milieu des supplices, montrant que son sexe est plus courageux, & plus capable de secret qu'on ne pense. Les Athéniens ne laisserent point périr la mémoire d'une action si glorieuse. La qualité de l'héroïne sembloit en ternir l'éclat : ils la dissimulerent, & la couvrirent, en érigeant à son honneur une statue de lionne, qui étoit sans langue.

6. Un sage courtisan évite, autant qu'il peut, de se charger du secret de son maître. Le poëte Philippide, s'étant insinué dans la plus intime faveur de Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, ce Prince lui demanda de quoi il desiroit qu'il lui fît part. « De tout » ce qu'il vous plaira, Sire, lui répondit-il, à la réserve » de votre secret. »

7. Guillaume III, roi d'Angleterre, étoit en marche pour quelqu'expédition militaire : un colonel le pria de lui dire quel étoit son dessein. Le Monarque, au lieu de lui répondre, lui demanda si, en cas qu'il le lui apprît, il n'en diroit rien à personne? Le colonel lui ayant protesté que non : « Eh bien! lui dit le Prince, j'ai, » aussi-bien que vous, le talent de garder le secret. » Cette réponse fit taire le trop curieux officier. *Voyez* SILENCE.

SENS. (bon-)

1. LE gros bon sens d'un paysan est souvent, dans les arts, un guide plus sûr que les réflexions des prétendus connoisseurs. Un peintre avoit représenté l'abondance sous l'emblême d'une femme, qui portoit en ses mains une corne, de laquelle sortoit quantité de fruits. Entre ces fruits s'élevoient plusieurs épis. Chacun admiroit la composition de ce tableau, en louoit le dessein, le coloris, la touche. Un manant jette un coup d'œil, en passant, sur ce chef-d'œuvre, & fait remarquer que les têtes des épis n'étoient point courbées vers la terre.

2. On montroit à un bon villageois tout ce qu'un maréchal de France avoit pris, les villes, les pays, tout cela étoit dans un tableau. « Morgué! tout ce qu'il » a pris n'est pas là, dit-il; car je n'y vois pas mon » pré. »

3. Un paysan, qui avoit un procès au parlement de Bordeaux, étoit venu chez le premier président de ce parlement, pour lui présenter un placet. Ce paysan étoit dans une anti-chambre, où il attendoit depuis trois heures. Enfin le magistrat vint à passer, & trouva le villageois fort attentif à considérer un portrait où il y avoit au bas quatre *P*, qui signifioient, *Pierre Pontac, Premier Président*. « Eh bien! mon ami, lui dit ce ma» gistrat, que penses-tu que désignent ces quatre let» tres? --- Ah! monseigneur, lui répondit-il, il n'est » pas difficile, au bout de trois heures, d'en deviner

» l'explication ; elles signifient : *Pauvre Plaideur, Prends » Patience.* »

4. Un paysan, chargé de fagots, crioit par les rues : » Gare ! gare ! » afin qu'on se détournât. Un petit-maître, vêtu de soie, ayant négligé l'avertissement, eut son habit déchiré. Là-dessus, grand bruit : le petit-maître veut être payé de son habit, & fait sa plainte au commissaire, qui étoit survenu. Le rustique est interrogé ; mais il ouvre la bouche sans dire mot. « Etes-» vous muet, mon ami, lui dit le commissaire ? — » Non, non, monsieur, interrompit le plaignant, c'est » belle malice : parce qu'il ne peut se défendre, il fait » le muet ; mais, quand je l'ai trouvé en mon chemin, » il crioit comme un possédé : *Gare ! gare !* — Eh bien ! dit le commissaire, » que ne vous rangiez-vous ? »

SENSIBILITÉ.

1. UN militaire, l'ami & le bienfaiteur des soldats de sa compagnie, & des malheureux qu'il pouvoit secourir, avoit cautionné, pour un emploi, un homme qui, s'y étant mal comporté, fut renvoyé, en laissant dans sa recette un vuide de deux mille écus. Le généreux militaire fut obligé de les payer. Cet acte de bienfaisance étoit resté inconnu à sa famille & à ses amis, lorsqu'un jour, cet homme vint se présenter dans la maison de son protecteur. L'épouse de l'officier y étoit seule, avec un fils âgé de douze ans. Elle fit à ce malheureux une vive leçon sur son inconduite. Cette sévere remontrance l'affecta beaucoup ; & l'enfant, témoin de son chagrin, crut le consoler & contenter sa mere, en s'écriant, par un sentiment d'humanité : » Maman, vous m'avez dit qu'une parente m'avoit » laissé, l'année derniere, un legs de quatre mille li-» vres ; cette somme peut remplacer en partie celle » que cet infortuné doit à mon papa : rendez-lui vos » bontés ; il seroit trop à plaindre de les perdre sans re-» tour. » Ce cri d'un cœur bienfaisant, dans un âge si

foible, tira des larmes de joie des pere & mere, & de l'assemblée.

2. Après une longue guerre, on avoit réformé une grande partie des soldats. Ces malheureux, n'ayant point d'asyle, se voyoient réduits à devenir brigands, ou à mourir de misere. La plûpart venoient au maréchal de Brissac, pour demander si, au moins, il ne leur indiqueroit point où ils trouveroient du pain? « Chez » moi, mes enfans, répondit Brissac; chez moi, tant » qu'il y en aura. » Après avoir fait, dix ans, la guerre en Italie, ce Général en revint pauvre & dénué de tout, ayant vendu jusqu'à sa vaisselle, & ses meubles, pour payer ses troupes. Il étoit accompagné d'une foule de marchands de Turin, qui venoient solliciter à la cour le payement de ce qu'ils avoient fourni à l'armée. On ne se pressa pas de les satisfaire; & ces malheureux, loin de recevoir ce qui leur étoit dû, se consumoient en frais à Paris. Brissac, outré de la négligence de la cour, & touché de l'état de ces infortunés, résolut de sacrifier ce qui lui restoit de bien pour les dédommager en partie. Madame la maréchale de Brissac étoit arrivée, depuis quelques jours, avec vingt mille écus qu'elle avoit amassés pour la dot de sa fille. Brissac fit venir les marchands; &, les présentant à sa femme: « Madame, lui » dit-il, voilà des pauvres gens qui ont sacrifié leur for» tune sur mes promesses: la cour ne les veut point » payer; remettons à un autre tems le mariage de ma» demoiselle de Brissac, & donnons à ces malheureux » l'argent destiné pour sa dot. » La maréchale y consentit volontiers; &, par le secours de quelqu'emprunt, Brissac amassa cent mille livres; ce qui faisoit la moitié de la somme dûe aux marchands, à qui il donna des sûretés pour le reste.

3. Beauchâteau, ancien comédien de l'hôtel de Bourgogne, entendant, un jour, la Messe à Notre-Dame, vit une femme, toute en pleurs, auprès d'un pilier de l'église. Il lui demanda le sujet de son chagrin: elle fit d'abord quelque difficulté de lui répondre; mais, sur les instances du sensible comédien, elle lui apprit qu'elle

étoit venue à Paris pour le jugement d'un procès qui avoit duré beaucoup plus de tems qu'elle ne l'avoit prévu, & que, ne pouvant avoir des nouvelles de son pays, il ne lui restoit aucune ressource; qu'elle n'osoit plus retourner dans la chambre qu'elle avoit louée, parce qu'il lui étoit impossible de payer le terme qu'elle devoit. Beauchâteau, touché de ce récit, la retira dans sa maison. Un pareil traitement engagea cette femme à se faire connoître de plus en plus à son bienfaiteur. Elle dit, entr'autres choses, qu'elle avoit eu une sœur, qui étoit morte dans un couvent, où elle avoit expié, par une pénitence austère, le malheur de s'être rendue à la passion d'un président; qu'elle en avoit eu une fille, mais qu'on ne sçavoit ce que cet enfant étoit devenu. La femme de Beauchâteau, qui étoit présente, se sentit toute émue à ce discours; ses yeux se remplirent de larmes; &, cédant aux mouvemens de sa tendresse, elle se jetta aux pieds de cette personne, & l'appella cent fois sa chere tante. La demoiselle Beauchâteau étoit en effet cette fille, fruit de la séduction du président, & de la foiblesse de celle dont on venoit de parler.

4. Il y avoit à la cour du roi Ptolémée un jeune homme nommé *Galetes*, beau de visage, mais encore plus recommandable par la douceur de son caractere, & par son inclination à faire plaisir à tout le monde. Le Monarque aimoit à le voir souvent; &, chaque fois qu'il l'appercevoit: « O que vous êtes un excellent jeune » homme, lui disoit-il! Bien loin d'avoir jamais fait de » mal à qui que ce soit, vous avez, au contraire, » rendu service à un grand nombre de personnes. » Galetes, se promenant, un jour, à cheval avec le Roi, vit de loin quelques criminels que l'on menoit au supplice. Il ne perdit point cette heureuse occasion que le hazard lui présentoit de faire une bonne action: » Seigneur, dit-il au Prince, puisque le sort veut que, » pour le bonheur de ces misérables, qui ont été con- » damnés à la mort, nous nous trouvions à cheval, » voulez-vous tourner bride vers eux, afin que nous » leur apparoissions comme des dieux tutélaires dans

» l'affreuse circonstance où ils se trouvent ? » Ptolémée, charmé de la sensibilité de son jeune courtisan, alla vers les criminels, & leur accorda leur grace.

5. Paris s'étant enfin soumis à Henri IV, ce bon Prince signala son entrée dans cette capitale, par cette sensibilité vraiment royale, & par cet amour paternel qu'il avoit pour la France & pour les François. La ville fut réduite sous son obéissance, sans effusion de sang, à l'exception de deux ou trois bourgeois qui furent tués. « S'il étoit en mon pouvoir, disoit ce grand » Monarque, je racheterois de cinquante mille écus la » vie de ces deux ou trois citoyens, pour avoir la sa» tisfaction de faire dire à la postérité que j'ai pris Paris, » sans qu'aucun homme y ait été tué. » Il apperçut un soldat qui prenoit, par force, du pain chez un boulanger : il y courut lui-même, & le menaça de lui donner la mort. Le peuple crioit, « Vive le Roi ! » sur le pont Notre-Dame, avec une joie extraordinaire. » Hélas ! s'écria-t-il, je vois bien que ce pauvre peu» ple a été tyrannisé. » La foule l'incommodoit, & les capitaines des gardes vouloient écarter la multitude : » Non pas cela, leur dit-il ; ventre-saint-gris ! j'aime » mieux avoir plus de peine, & qu'ils me voient à » leur aise : ils sont affamés de voir un Roi. »

Quoique la discipline militaire exige des sacrifices nécessaires, Henri trouva fort mauvais que le maréchal d'Aumont eût fait passer par les verges un soldat qui avoit quitté son poste pour aller voir sa femme qui étoit en couche. « C'est, dit-il, en user trop sévére» ment, que de prétendre arracher du cœur des sen» timens naturels, & qui n'ont rien que de juste. » Il défendit d'en user à l'avenir avec une pareille sévérité. Quand le Ciel lui eut donné un Dauphin (Louis XIII,) il le fit passer par les rues dans un berceau découvert, afin que tout le monde pût le considérer à son aise, & jouir avec plaisir de la vue d'un bien que les François avoient si long-tems desiré.

6. Bertrand Du-Guesclin, près de mourir, prit dans ses mains victorieuses l'épée de connétable ; &, l'ayant

considérée quelques momens avec beaucoup d'attention : « Elle m'a aidé, dit-il les larmes aux yeux, à vaincre les ennemis de mon Roi ; mais elle m'en a donné de cruels auprès de lui. Je vous la remets, ajoûta-t-il à Olivier Cliſſon, » proteſtant que je n'ai » jamais trahi l'honneur que le Roi m'avoit fait, en me » la confiant. » En même tems, ſaiſi d'un pieux reſpect, il ôte ſon bonnet, baiſe cette épée, embraſſe tous les aſſiſtans, & expire, en recommandant à Dieu ſon ame, ſon roi, & ſa patrie.

7. Les Portugais, voulant faire des conquêtes dans les Indes, s'attacherent, en 1508, au ſiége de la ville d'Oïa, qu'ils attaquerent avec fureur. Les habitans ſe défendirent avec le courage qu'inſpire le déſeſpoir ; mais, trop foibles pour réſiſter à des Européens armés de la foudre, ils prirent la fuite, & chercherent dans les bois & dans les montagnes voiſines des aſyles contre la cruauté des vainqueurs. Un officier Portugais, nommé *Sylvéïra*, découvrant un Maure, de fort bonne mine, qui ſe déroboit par un ſentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point allarmé pour lui-même ; mais, après avoir tourné le viſage pour ſe défendre, il fit ſigne à ſa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obſtina, au contraire, à demeurer près de lui, en l'aſſurant qu'elle aimeroit mieux mourir, ou reſter priſonniere, que de s'échapper ſeule. Sylvéïra, touché de ce ſpectacle, leur laiſſa la liberté de ſe retirer, en diſant à ceux qui le ſuivoient : » A Dieu ne plaiſe que mon épée coupe des liens ſi » tendres ! »

8. Villiam, jeune Anglois, aveugle de naiſſance, recouvra la vue, en 1764, à l'âge de vingt ans, par l'opération de la cataracte, que lui fit une main habile. Les circonſtances de cette cure merveilleuſe forment une ſcène de ſenſibilité, bien capable de plaire aux ames tendres ; & les jeunes gens, objets de cet ouvrage, nous ſçauront gré d'en avoir enrichi cet article.

Un chirurgien ayant promis aux parens du jeune

aveugle de détruire l'obstacle qui le privoit de la vue ; plusieurs personnes s'assemblerent pour être témoins de cette opération. Tous les spectateurs avoient promis de garder le silence, si l'opération réussissoit, afin de mieux observer les mouvemens qu'occasionneroient dans l'ame du jeune homme les sensations nouvelles & soudaines qu'il éprouveroit. L'opération eut tout le succès qu'on en attendoit. Lorsque les yeux du jeune homme furent frappés des premiers rayons de la lumiere, on vit sur toute sa personne l'expression d'un ravissement extraordinaire ; il parut prêt à s'évanouir de joie & d'étonnement. L'opérateur étoit devant lui avec ses instrumens à la main. Villiam l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds. Il s'examinoit ensuite avec la même attention, & sembloit comparer sa figure avec celle qu'il voyoit. Tout lui paroissoit exactement semblable, excepté les mains, parce qu'il prenoit les instrumens du chirurgien pour des parties de ses mains. Pendant qu'il étoit occupé de cet examen, sa mere, qui ne pouvoit plus contenir les tendres mouvemens dont son cœur étoit agité, se jetta à son cou, en s'écriant : « Mon fils ! mon cher fils ! » Le jeune homme reconnut la voix de sa mere, & ne pût prononcer que ces mots : « Est-ce vous ? est-ce ma mere ? » & il s'évanouit. Il y avoit dans la chambre une jeune fille avec qui Villiam avoit été élevé, qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit tendrement aimé, tout aveugle qu'il étoit. Lorsqu'elle le vit sans mouvement & sans connoissance, elle laissa échaper quelques cris de douleur, qui parurent réveiller la sensibilité du jeune homme. En revenant à lui, ses yeux se fixoient sur l'objet chéri dont il reconnoissoit la voix. Après quelques momens de silence, il s'écria : « Qu'est-ce qu'on m'a donc fait ?
» Où m'a-t-on transporté ? Ce que je sens autour de
» moi est-ce la lumiere dont on m'a si souvent parlé ?
» Où est *Tom*, qui me sert de guide ? Il me semble qu'à
» présent je marcherois bien sans lui. » Il voulut faire un pas ; mais il s'arrêta, & parut effrayé de tout ce qui l'environnoit. Comme l'agitation de son ame étoit ex-

trême, on lui dit qu'il falloit qu'il revînt, pour quelque tems, à son premier état, afin de donner peu-à-peu à ses yeux la force de supporter la lumiere. On le tint, pendant quelque tems, les yeux couverts; &, enfin, lorsqu'on jugea qu'il seroit en état de supporter la lumiere, on chargea la jeune fille d'ôter le bandeau de dessus ses yeux, & de tâcher de distraire, par ses discours, l'impression trop vive des objets. Elle s'approcha de lui; &, en dénouant le bandeau, elle lui dit: « M. Villiam, je vais vous rendre l'usage de la vue, » mais je ne sçaurois m'empêcher d'avoir quelqu'inquié-» tude. Je vous ai aimé dès mon enfance, quoique » vous fussiez aveugle: vous m'avez aimée aussi; mais » vous allez connoître la beauté; vous allez éprouver » des sentimens qui vous ont été inconnus jusqu'ici. Si » vous alliez cesser de m'aimer! si quelqu'objet plus » aimable à vos yeux alloit m'effacer de votre cœur! --- » Ah! ma chere amie, répondit le jeune homme, si je » devois, en jouissant de la vue, perdre les tendres » émotions que j'ai senties toutes les fois que j'ai en-» tendu le son de votre voix; si je ne devois plus dis-» tinguer le pas de celle que j'aime, lorsqu'elle s'ap-» proche de moi; & s'il falloit que je changeasse ces » plaisirs si doux & si fréquens, pour le sentiment tu-» multueux que j'ai éprouvé, pendant le peu de tems » que j'ai joui de la vue, j'aimerois mieux renoncer à » ce sens nouveau. » La jeune fille l'embrassa, en versant de douces larmes. Villiam revit la lumiere avec le même trouble & le même ravissement. Il ne pouvoit se lasser de regarder sa maîtresse; il l'appelloit, en la touchant, & la prioit de parler, pour s'assurer que c'étoit bien elle qu'il touchoit. Tout l'étonnoit; il ne pouvoit accorder les sensations qu'il éprouvoit par la vue, avec celles qu'il avoit reçues des mêmes objets par les autres sens; & ce ne fut que par degré, & bien lentement, qu'il parvint à reconnoître & à distinguer les formes, les couleurs & les distances. *Voyez* HUMANITÉ. TENDRESSE.

SERVICES.

1. ROmulus, voulant prévenir & empêcher la jalousie que la diversité de condition pouvoit exciter entre les deux ordres de l'Etat qu'il venoit de fonder, travailla à les attacher l'un à l'autre par des liaisons & des bienfaits réciproques, & à les unir ensemble, de maniere qu'en faisant honneur à la noblesse, il ne rendît point le peuple méprisable. Pour parvenir à ce but, il établit le droit de patronage, & régla les services & les devoirs que les patrons & les cliens se rendroient les uns aux autres. D'un côté, les patrons étoient obligés d'expliquer à leurs cliens les loix qu'ils n'étoient pas en état d'entendre, de prendre soin de leurs affaires, quelque part où ils fussent, & de se porter pour leurs intérêts avec la même ardeur qu'un pere le pourroit faire pour ceux de ses propres enfans. Ils étoient chargés de faire valoir l'argent de leurs cliens, de présider aux contrats qu'ils en faisoient, & d'empêcher qu'on ne leur fît aucun tort. S'il arrivoit qu'on leur intentât quelque procès, c'étoit au patron à les soutenir, & à défendre ses cliens contre leurs accusateurs. En un mot, ils étoient obligés de leur procurer toute la tranquillité dont ils avoient besoin dans les affaires publiques ou particulieres, afin qu'ils ne fussent point détournés de leurs travaux; & ce qu'il y avoit de plus grands hommes dans la République se faisoient un plaisir, & tenoient à honneur de rendre ces sortes de services à leurs concitoyens. Les cliens, de leur côté, s'engageoient envers leurs patrons à fournir la dot de leurs filles, si les peres n'étoient pas en état eux-mêmes de les pourvoir; à les racheter, à leurs frais, eux & leurs enfans, s'il arrivoit qu'ils fussent pris par les ennemis; à payer les dépens des procès que leurs patrons auroient perdus, ou les amendes pécuniaires auxquelles ils auroient été condamnés, le tout de leurs propres deniers, sans usure ni intérêt; à entrer dans toutes les dépenses qu'ils

étoient obligés de faire dans leurs charges & dans leurs emplois, avec la même affection que s'ils eussent été de leurs familles. Outre ces engagemens particuliers, & aux cliens, & aux patrons, il y en avoit encore entr'eux de communs. Il ne leur étoit pas permis de s'entre-accuser en justice, de porter témoignage, ou de donner leurs suffrages l'un contre l'autre, ni de se ranger du parti de leurs ennemis mutuels. Quiconque se rendoit coupable d'aucune de ces fautes étoit puni très-sévèrement. Ce droit de patronage s'étendit avec la puissance de Rome. Quand l'Empire eut été aggrandi par des conquêtes, les colonies, les villes alliées, ou conquises par les armes, prenoient aussi quelques Romains, à leur choix, pour être leurs patrons. Souvent même le sénat renvoyoit les différends des villes & des nations à leurs protecteurs, dont il confirmoit ensuite le jugement.

2. La ville de Naples avoit résolu d'ériger un arc de triomphe magnifique, afin de conserver à la postérité la mémoire du grand Alfonse V, son souverain, & le souvenir de ses actions héroïques. Déja la place étoit marquée, & l'on se disposoit à renverser, pour l'aggrandir, la maison d'un vieil officier qui avoit servi avec distinction, pendant toute la guerre d'Italie. Alfonse, l'ayant appris, défendit absolument qu'on touchât à cette maison: « J'aime mieux, dit-il, me passer » d'une masse de pierre & d'un vain monument, que » de souffrir qu'on détruise l'hôtel d'un guerrier qui, » pour la gloire & le salut de son prince & de sa patrie, » a prodigué son sang & sa fortune. »

3. Un jour, un des domestiques de M. de Turenne alla demander de sa part, quoiqu'il n'en sçût rien, un emploi à M. de Colbert. Ce Ministre, ravi de trouver une occasion de faire plaisir à ce grand homme, alla lui porter lui-même la commission. Le Vicomte fut assez surpris de la démarche & du compliment du controlleur des finances. Néanmoins, recevant la commission, il remercia M. de Colbert, & fit appeller le domestique en faveur duquel elle étoit expédiée. Cet homme, à cette nouvelle, se crut perdu, & se jetta

aux pieds de son maître, en lui demandant miséricorde. M. de Turenne le fit relever aussi-tôt avec bonté ; &, lui remettant la commission entre les mains : « Si vous » m'eussiez parlé de cette affaire, lui dit-il, je vous y » aurois servi, comme vous l'auriez pu souhaiter ; &, » tout ce qui me fâche en cela, c'est que vous ne me » disiez point ce qui vous oblige à me quitter. » Ce domestique confus, & néanmoins rassuré, lui ayant dit qu'il n'avoit recherché cet emploi, que parce qu'il avoit beaucoup d'enfans, le Vicomte lui fit payer ce qu'il lui devoit de ses gages, & lui donna encore une somme considérable pour l'aider à faire subsister sa famille. *Voyez* OBLIGATION. OFFICE.

SÉVÉRITÉ.

1. UN soldat avoit volé une poule à un paysan, & l'avoit mangée avec les neuf autres soldats de la chambrée. L'empereur Pescennius-Niger les condamna tous dix à la mort ; & ce ne fut qu'aux instantes prieres de toute l'armée, qu'il leur laissa la vie, en les obligeant de donner chacun au paysan dix poules, & leur imposant une note d'infamie publique, tant que dureroit la guerre. Que de crimes une telle rigidité est capable d'arrêter !

2. Rollon, duc de Normandie, parvint, en très-peu de tems, à policer ses sujets ; &, comme ils avoient été long-tems accoutumés au pillage, il fit des loix si séveres contre le vol, qu'on n'osoit pas même ramasser ce qu'on trouvoit, dans la crainte de passer pour l'avoir volé. Un jour que Rollon étoit à la chasse, il suspendit un de ses bracelets aux branches d'un chêne sous lequel il s'étoit reposé ; &, l'ayant oublié, ce bracelet y demeura trois ans, personne n'ayant osé y toucher.

3. L'empereur Adrien, voyant un de ses esclaves se promener fièrement entre deux Sénateurs, voulut venger la dignité du sénat, avilie dans cette rencontre, & punir l'insolence de ce valet, orgueilleux d'appartenir au Souverain. Par son ordre, quelqu'un alla lui

donner un soufflet (a), & lui dit : « Gardes-toi de te » promener entre ceux dont tu peux encore être l'esclave ! »

4. Un marchand de mauvaise foi vendit à la femme de l'empereur Gallien des diamans faux, qu'il lui fit payer comme s'ils eussent été véritables. L'Impératrice, ayant découvert l'imposture, en demanda vengeance à son époux. Gallien fit saisir le frippon ; & le condamna aux bêtes. Il fut conduit dans l'arène, & le peuple, qui étoit venu en foule à ce spectacle, s'attendoit à voir paroître un lion terrible. Le marchand croyoit toucher au dernier moment de sa vie, lorsqu'au lieu du formidable animal, on vit paroître un chapon ; il s'éleva tout-à-coup un grand éclat de rire dans l'assemblée, & le Prince fit crier par un hérault : « Le trompeur est trompé à son tour. »

5. Les censeurs Scipion Nasica, & M. Popilius, faisant la revue des chevaliers, apperçurent un cheval maigre & élancé, dont le maître étoit fort gras, & d'un merveilleux embonpoint. « D'où vient donc, lui » dirent-ils, une si grande différence entre vous & » votre cheval ? -- C'est que je me soigne moi-même, » repliqua le chevalier, au lieu que c'est mon valet » qui soigne mon cheval. » Cette réponse trop hardie excita l'animadversion des Censeurs ; & la négligence du chevalier, jointe à ce manque de respect, fut punie par une entiere dégradation qui ne lui laissa plus d'autre droit de citoyen, que celui de payer les tributs.

6. Pendant le siége de Carthage, qui fut prise par Scipion, environ deux cens ans avant Jesus-Christ, un jeune chevalier Romain donna un repas à ses amis, où il fit servir un grand gâteau en forme de ville, à qui il donna le nom de *Carthage*. « Allons, mes amis, » leur dit-il, pillons Carthage. » Chacun des convives, à ces paroles, se jetta sur le gâteau ; &, dans un

(a) C'étoit ainsi qu'à Rome on rendoit la liberté à ceux qui l'avoient perdue.

instant, il disparut. Scipion, dans la suite, ayant été élu Censeur, ôta à ce jeune homme son cheval, ce qui étoit un grand deshonneur pour les chevaliers, & lui dit : « C'est pour vous punir d'avoir pillé Carthage » avant moi. »

7. Caton l'Ancien, ce magistrat sévere, chassa du sénat, pendant sa censure, Manilius, citoyen d'une illustre naissance, pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille. Après une vive réprimande, il ajoûta que sa femme ne l'avoit jamais embrassé, que quand la crainte du tonnerre la forçoit de se jetter entre ses bras. Quelle étoit donc, dans ces tems heureux, l'austérité des mœurs Romaines, puisqu'une faute si légere fut jugée digne d'un tel châtiment ?

8. Quelques jours avant la mort de Lysandre, deux des principaux citoyens de Sparte avoient fiancé ses deux filles ; mais, quand ils sçurent l'état misérable où cet illustre Lacédémonien avoit laissé ses affaires, ils refuserent de les épouser. La République ne laissa point impunie une telle bassesse d'ame, & ne put souffrir que la pauvreté de Lysandre, qui étoit la plus grande preuve de sa justice & de sa vertu, fût regardée comme un obstacle qui dût empêcher de s'allier à sa famille. Ils furent condamnés à une amende, couverts de honte, & exposés au mépris de tous les gens de bien.

9. Galba, qui, dans la suite, monta sur le thrône des Césars, n'étant encore que proconsul d'Espagne, fit couper les mains à quelques banquiers convaincus de fraude & de rapines, & les fit clouer sur leur bureau, pour être les monumens terribles de leur injustice, & de sa juste sévérité.

10. Humain à l'égard de ses ennemis, Totila punissoit sévèrement le crime dans ses propres soldats. Un Romain de la Calabre vint lui demander justice contre un de ses gardes, l'accusant d'avoir fait violence à sa fille. Le coupable, sur son propre aveu, fut condamné à mort. Comme c'étoit un guerrier renommé pour sa valeur, les principaux officiers se réunirent pour demander sa grace. Le Roi, après les avoir écoutés avec bonté, leur répondit en ces termes : « Ne me soup-

» connez pas de cruauté ; rien ne me touche plus sen-
» siblement que les malheurs de mes compatriotes.
» Mais le plus grand mal que je leur pourrois faire se-
» roit de laisser les crimes impunis. Je sçais que le vul-
» gaire nomme clémence une indulgence meurtriere,
» qui nourrit les forfaits, & les multiplie. Au contraire,
» celui qui, par une sévérité salutaire, maintient l'au-
» torité des loix, est regardé comme dur & impitoya-
» ble. C'est la licence qui renverse ainsi les vrais noms
» des choses pour se procurer l'impunité. Vous n'avez
» point de part au crime : songez qu'en le défendant,
» vous vous rendriez complices. Je tiens également
» coupables l'auteur du forfait, & celui qui en empê-
» che la punition. Choisissez de sauver un criminel,
» ou la nation entiere. Au commencement de la guerre,
» nous étions puissans & fortunés : le nombre & la bra-
» voure de nos soldats, nos richesses, nos victoires
» passées nous rendoient formidables. Toutes les for-
» teresses de l'Italie étoient en nos mains. L'injustice
» de Théodat a détruit notre empire ; Dieu s'est armé
» contre nous : il a marché à la tête d'un petit nombre
» de Romains, & nos armées innombrables ont dis-
» paru devant de foibles ennemis. Rassasié de ven-
» geance, il se tourne maintenant vers nous ; son bras
» puissant releve ceux que son bras avoit abbatus : nous
» n'attendions que la mort ; il nous a donné la victoire.
» Conservons-la par notre justice ; n'attirons pas sur
» nos têtes le châtiment que le coupable a mérité. » Ces sages réflexions pénétrerent le cœur des Goths : ils abandonnerent le criminel ; il fut exécuté, & ses biens furent donnés à la fille qu'il avoit outragée.

11. Les Romains, sous les ordres des consuls Manlius & Décius, faisoient aux Latins une guerre sanglante. Les Généraux, que quelques échecs avoient rendus circonspects, donnerent un édit qui défendoit, sous les dernieres peines, de combattre hors de rang, sans une permission expresse. T. Manlius, fils du Consul, ayant été envoyé, avec un détachement de cavalerie, pour reconnoître les mouvemens des enne-

mis qui n'étoient pas loin, s'avança presque jusqu'aux portes de leur camp. Un des principaux officiers Latins le défia à un combat singulier, & lui parla même avec une insultante hauteur. Le jeune Romain, plein de feu & de courage, ne put se contenir : il oublie, à l'instant, ce qu'il doit à la majesté paternelle, & aux ordres suprêmes des Consuls. Il s'élance sur son adversaire : il le terrasse ; il l'immole ; &, couvert de ses dépouilles, il retourne, comme en triomphe, avec sa petite troupe qui le comble d'éloges. Il arrive au camp ; il vole vers son pere : « Je me suis montré digne de » vous, lui dit-il ; je viens déposer à vos pieds les dé- » pouilles d'un audacieux, qui, par ses outrageantes » bravades, a provoqué ma colere : sa mort a vengé » votre fils. » A ces mots, le sévere magistrat détourne ses regards : il repousse, en quelque sorte, des yeux & de la main, le téméraire vainqueur ; &, sur le champ, il fait assembler toutes les légions. Un vaste silence annonce l'attente des guerriers ; & le Consul fait entendre ces terribles paroles : « Mon fils, sans respecter ni » la majesté consulaire, ni l'autorité paternelle, vous » avez osé combattre, hors de rang, contre notre dé- » fense : vous avez aboli, autant qu'il étoit en vous, la » discipline militaire, qui, jusqu'à ce jour, fut le plus » ferme soutien de la République ; & je me vois réduit » à la triste nécessité, ou de trahir les intérêts de l'Etat, » ou de me sacrifier moi-même avec tout ce que j'ai » de plus cher ; mais il est juste que nous portions la » peine de notre faute, plutot que de la faire retomber » sur la patrie innocente. Je crois que vous-même, s'il » est vrai que mon sang coule dans vos veines, vous » vous sacrifierez volontiers pour rétablir, par votre sup- » plice, la discipline militaire, que vous avez renver- » sée par votre désobéissance. Approches, Licteur ; at- » taches-le au poteau ! » Toute l'armée fut saisie de frayeur, en entendant un ordre si violent & si atroce. Le Licteur se saisit du jeune Manlius, & lui trancha la tête, en présence de tous les soldats.

12. Dans une guerre contre les Samnites, Papirius-Cursor,

Curfor, qui commandoit l'armée Romaine, en quaté de Dictateur, étant obligé de retourner à Rome, aiffa le commandement à Fabius, maître de la cavaerie, jeune homme plein d'ardeur & de courage; mais l lui défendit expreffément de combattre en fon abence. Fabius ne le vit pas plutôt parti, qu'il fongea à ormer quelqu'entreprife, fur-tout lorfqu'il eut appris 'extrême négligence qui régnoit parmi les ennemis, depuis le départ de Papirius. Il fe hâta d'attaquer les Samnites; & le fuccès du combat fut auffi heureux qu'il eût pu l'être, quand même le Dictateur s'y fût trouvé en perfonne. Le général & les foldats firent également bien leur devoir; & plus de vingt mille ennemis refterent fur la place. Auffi-tôt après l'action, Fabius écrivit à Rome, pour y mander la nouvelle de fa victoire. Il adreffa les Lettres au Sénat, & non pas au Dictateur, faifant affez connoître par-là qu'il ne prétendoit point partager avec lui la gloire des avantages qu'il avoit remportés.

Toute la ville fut dans la joie, à cette nouvelle. Le feul Papirius n'y prit point de part, & ne témoigna que du mécontentement & de l'indignation. Il partit, dès le moment, faifant contre le maître de la cavalerie les plus terribles menaces. Fabius, averti par fes amis du reffentiment de Papirius, affembla les foldats, & les conjura de le défendre contre la cruauté & la jaloufie du Dictateur. Cependant Papirius arrive, &, dans l'inftant, convoque l'affemblée. Il fait citer Fabius, & lui demande, en premier lieu, s'il n'eft pas vrai qu'il lui a défendu de combattre? en fecond lieu, s'il n'a pas néanmoins livré la bataille? Fabius, embarraffé de répondre à ces deux queftions, fe jette à l'écart: il fe plaint d'avoir dans le même homme fon accufateur & fon juge; il s'écrie, à haute voix, qu'on peut bien lui ôter la vie, mais qu'on ne peut lui enlever l'honneur d'une illuftre victoire: il mêle les juftifications aux reproches; mais ces difcours vagues & tout-à-la-fois offenfans, ne font qu'aigrir la colere du Dictateur, qui ordonne au Licteur de faifir le maître de la

cavalerie. Fabius, en ce moment, appelle tous les soldats à son secours; &, s'étant débarrassé des Licteurs, il va chercher un asyle au milieu de l'armée qui le reçoit & l'environne. Un tumulte affreux règne dans le camp: ici, l'on entend des prieres; là, des menaces. Papirius ordonne qu'on fasse silence; mais le bruit horrible, qui croît sans cesse, empêche qu'on ne puisse entendre sa voix, ni celle de ses huissiers. Enfin la nuit, comme il arrive quelquefois dans les batailles, sépara les combattans.

Fabius est ajourné au lendemain; mais, par le conseil de ses amis, il s'enfuit à Rome, pendant la nuit, &, le lendemain matin, assemble le sénat. Pendant qu'il y déclamoit contre la rigueur & l'injustice de son Général, on entend tout-à-coup à la porte le bruit des Licteurs qui faisoient écarter la foule: c'étoit le Dictateur qui, ayant appris la retraite du maître de la cavalerie, l'avoit suivi de près. La querelle recommence, & Papirius ordonne à ses Licteurs de saisir le coupable. En vain le sénat entier lui demande grace: toujours inflexible, il persiste dans sa résolution. Alors M. Fabius, pere du maître de la cavalerie, eut recours à la derniere ressource qui lui restoit; &, adressant la parole au Dictateur: « Puisque, dit-il, rien n'est capable de vous toucher, ni l'autorité du sénat, ni la » vieillesse d'un pere infortuné, ni le mérite & la noblesse de l'accusé, j'en appelle au peuple, qui certainement a plus de pouvoir que ne vous en donne » votre Dictature. » En conséquence de cet appel, on se transporte dans la place publique; & Papirius monte à la tribune aux harangues. Fabius avoit pour lui la majesté du sénat, la faveur du peuple, les vœux de l'armée. De l'autre côté, Papirius faisoit valoir l'autorité du commandement, regardée jusques-là comme inviolable, la discipline militaire, les ordres des Dictateurs, toujours respectés comme des oracles; l'exemple de Manlius, & la tendresse paternelle sacrifiée à l'Etat: il s'autorisoit encore du supplice que Brutus, fondateur de la République, avoit fait souffrir à ses

deux enfans. Tous ces motifs, qu'il détailla dans un discours prononcé d'un ton sévere, & d'un air imposant, firent une terrible impression sur les esprits. Le peuple n'osa absoudre Fabius : il prit le parti de prier & de conjurer le Dictateur de lui accorder sa grace ; les Tribuns joignirent leurs prieres à celles du peuple. Le pere de Fabius, Fabius lui-même, se jetterent aux pieds de Papirius, le suppliant, avec larmes, de se laisser fléchir. Alors le Dictateur, ayant fait faire silence : « Je suis content, dit-il ; la discipline militaire, la » majesté du souverain commandement, qui ont couru » risque aujourd'hui d'être abolis pour jamais, ont en- » fin triomphé. Fabius, qui a osé combattre contre » l'ordre de son Général, n'est point défendu comme » innocent, mais reconnu pour coupable. Il obtient le » pardon de son crime par les prieres du peuple Ro- » main & des Tribuns, qui demandent pour lui la vie » comme une grace, & non comme une justice. Vi- » vez, Fabius, plus heureux mille fois par ce consen- » tement unanime de tous vos concitoyens à s'intéres- » ser pour vous, que par la victoire qui vous causoit » tant de joie. Vivez, après avoir commis une faute » que votre pere lui-même n'auroit pu vous pardon- » ner, s'il eût été en ma place ; & sçachez que la plus » grande marque que vous puissiez donner au peuple » Romain de votre reconnoissance, c'est d'apprendre, » par ce qui s'est passé aujourd'hui, à obéir avec sou- » mission, tant en paix qu'en guerre, à ceux qui au- » ront sur vous une autorité légitime. »

13. Un serpent, d'une énorme grandeur, causoit beaucoup de désordres dans l'isle de Rhodes, & avoit même dévoré quelques habitans. La retraite de ce furieux animal étoit dans une caverne située au bord d'un marais, au pied du mont Saint-Etienne, à deux milles de la ville. Il en sortoit souvent pour chercher sa proie : il mangeoit des moutons, des vaches, & quelquefois des chevaux, quand ils approchoient de l'eau & du bord du marais. On se plaignoit même qu'il avoit dévoré de jeunes pâtres qui gardoient leurs troupeaux. Plusieurs des plus braves Chevaliers, en différens tems,

& à l'infçu les uns des autres, fortirent féparément de la ville, pour tâcher de le tuer; mais on n'en vit revenir aucun. Comme l'ufage des armes à feu n'étoit point encore inventé, & que la peau de cette efpece de monstre étoit couverte d'écailles, à l'épreuve des flèches & des dards les plus acérés, les armes, pour ainfi dire, n'étoient pas égales, & le ferpent les avoit bientôt terraffés. C'eft pourquoi Hélion de Villeneuve, alors grand-maître de l'Ordre, défendit aux Chevaliers de tenter davantage une entreprife qui paroiffoit au-deffus des forces humaines. Tous obéirent, à l'exception du chevalier Dieudonné de Gozon, qui forma fecrettement le deffein de combattre cette bête carnaciere, réfolu d'y périr, ou d'en délivrer l'ifle de Rhodes. Pour commencer à mettre fon projet en exécution, il paffa en France, & fe retira dans le château de Gozon, qui fubfifte encore aujourd'hui dans la province de Languedoc. Ayant reconnu que le ferpent qu'il vouloit attaquer n'avoit point d'écailles fous le ventre, il forma, fur cette obfervation, le plan de fon entreprife. Il fit faire, en bois ou en carton, une figure de cette bête énorme; & il tâcha fur-tout qu'on en imitât la couleur. Il dreffa enfuite deux jeunes dogues à accourir à fes cris, & à fe jetter fous le ventre de cette affreufe bête, pendant que, monté à cheval, couvert de fes armes, & la lance à la main, il feignoit, de fon côté, de lui porter des coups en différens endroits. Le Chevalier employa plufieurs mois à faire, tous les jours, cet exercice; & il ne vit pas plutôt fes dogues dreffés à ce genre de combat, qu'il retourna à Rhodes. A peine fut-il arrivé dans l'ifle, que, fans communiquer fon deffein à qui que ce fût, il fit porter fecrettement fes armes auprès d'une églife, fituée au haut de la montagne de Saint-Etienne, où il fe rendit, accompagné feulement de deux domeftiques qu'il avoit amenés de France. Il entra dans l'églife; &, après s'être recommandé à Dieu, il prit fes armes, monta à cheval, & ordonna à fes deux domeftiques, s'il périffoit dans le combat, de s'en retourner en France, mais de fe rendre auprès de lui, s'ils s'appercevoient qu'il eût tué

le serpent, ou qu'il en eût été blessé. Il descendit ensuite de la montagne avec ses deux chiens, marcha droit au marais, & au repaire du serpent. Au bruit que faisoit l'intrépide Chevalier, le furieux animal accourut, la gueule ouverte, & les yeux étincellans, pour le dévorer. Gozon lui porta un coup de lance, que l'épaisseur & la dureté des écailles rendit inutile. Il se préparoit à redoubler ses coups; mais son cheval, épouvanté des siflemens & de l'odeur du serpent, refuse d'avancer, recule, & se jette à côté. Il auroit été la cause de la perte de son maître, si, sans s'étonner, il n'eût mis pied à terre. Tirant aussi-tôt son épée, accompagné de ses deux fidèles dogues, il joint cette horrible bête, & lui porte plusieurs coups en différens endroits, que la dureté des écailles l'empêche d'entamer. Le redoutable animal, d'un coup de queue, le jetta même à terre; & il en auroit été infailliblement dévoré, si les deux chiens, suivant qu'ils avoient été dressés, ne se fussent attachés au ventre du serpent, qu'ils déchiroient par de cruelles morsures, sans que, malgré tous ses efforts, il pût leur faire lâcher prise. Le Chevalier, à la faveur de ce secours, se releve, &, se joignant à ses dogues, enfonce son épée jusqu'à la garde dans un endroit qui n'étoit point défendu par des écailles; il y fit une large plaie dont il sortit des flots de sang. Le monstre, blessé à mort, tombe sur le Chevalier, qu'il abbat une seconde fois; & il l'auroit étouffé par le poids & la masse énorme de son corps, si les deux domestiques, spectateurs de ce combat, ne fussent accourus au secours de leur maître. Ils le trouverent évanoui, & ils le crurent mort; mais, après l'avoir retiré de dessous le serpent, avec beaucoup de peine, pour lui donner lieu de respirer, s'il étoit encore en vie, ils lui ôterent son casque; &, après qu'on lui eut jetté de l'eau sur le visage, il ouvrit enfin les yeux. Le premier spectacle, & le plus agréable qui pouvoit se présenter à sa vue, fut celui de son ennemi mort. On n'eut pas plutôt appris dans la ville sa victoire, & la mort du serpent, qu'une foule d'habitans sortirent au-devant de lui. Les Chevaliers le conduisi-

rent en triomphe au palais du Grand-Maître. Mais au milieu de ces acclamations, le vainqueur fut bien surpris, quand le Grand-Maître, jettant sur lui des regards courroucés, lui demanda s'il ignoroit les défenses qu'il avoit faites d'attaquer cette dangereuse bête; & s'il croyoit les pouvoir violer impunément? Aussitôt ce sévere observateur de la discipline, sans vouloir l'entendre, ni se laisser fléchir par les prieres des Chevaliers, le fit mettre en prison. Ensuite il convoqua le Conseil, où il représenta que l'Ordre ne pouvoit se dispenser de punir rigoureusement une désobéissance si formelle; &, comme un autre Manlius, il opina hautement à rendre cette victoire funeste au vainqueur. Le Conseil obtint qu'il se contentât de le priver de l'habit de l'Ordre. Le malheureux Chevalier s'en vit honteusement dépouillé; mais le Grand-Maître, après avoir satisfait à son devoir par ce châtiment, revint à son caractere naturellement doux & plein de bonté, & rendit l'habit à ce brave Chevalier, aux instantes prieres des principaux commandeurs de l'Ordre. Gozon, dans la suite, en devint le chef, & soutint dans cette dignité suprême la haute réputation dûe aux vertus qui l'y avoient élevé.

14. Trois jeunes gentilshommes Flamands, envoyés par leurs parens à l'abbaye de S. Nicolas des Bois, pour apprendre la langue françoise, allerent, un jour, se promener hors du monastere, & s'amuserent à tirer des lapins à coups de flèches. L'ardeur de la chasse les emporta jusques dans les bois d'Enguerrand de Coucy, où ils furent arrêtés par les gardes de ce seigneur, le plus violent & le plus emporté de son tems, qui les fit pendre sur le champ, sans les entendre, & sans leur donner le tems de se préparer à une mort qu'ils ne croyoient guères avoir méritée. S. Louis en fut averti par un proche parent d'un de ces malheureux étrangers. Touché d'une action si barbare, il donna promptement ses ordres pour en faire informer. Le crime fut avéré, & Coucy assigné à comparoître devant les juges ordinaires de la cour du Roi. Il se présenta, mais sans vouloir répondre, sous prétexte qu'étant Baron, il ne pou-

voit être jugé que par les pairs. On lui prouva que cette prérogative ne lui appartenoit pas : il fut arrêté, & très-étroitement gardé dans la Tour du Louvre, non par les pairs, ou par les chevaliers, mais par les huissiers, ou sergens du Roi. Cette action de rigueur étonna tous les barons de France, la plûpart parens, ou alliés du coupable : ils commencerent à craindre pour sa vie ; Louis vouloit la peine du talion : il s'en expliquoit ouvertement. Le Monarque assembla son conseil composé, dans cette circonstance, de tous les barons, & de la plus grande noblesse du royaume. Coucy, interrogé par le Roi même, & presque convaincu, ne vit d'autre moyen d'éviter sa condamnation, que de demander de pouvoir prendre conseil de ses parens ; ce qui lui fut accordé. Alors, ce qui prouve bien la noblesse du coupable, tous les Barons se leverent, & sortirent avec lui. Quelque tems après, ils rentrerent ; & Coucy, à leur tête, nia le fait, offrant de s'en justifier par le duel. Mais ce moyen fut rejetté par le Prince qui le traita de monstrueux brigandage ; & cette inéxorable fermeté fit trembler pour le malheureux Enguerrand. Louis, convaincu que la justice doit être la premiere vertu des Rois, sembloit oublier la qualité du criminel, pour ne songer qu'à l'énormité de son crime. Plein de cette idée, il ordonne aux Barons de reprendre leur place, & de donner leurs avis. Alors, il se fait un profond silence ; aucun ne veut opiner : tous se jettent aux pieds du Monarque, pour demander grace. Coucy lui-même, prosterné à ses genoux, & fondant en larmes, implore sa miséricorde. On peut juger de l'effet que produisit une scène si touchante sur un cœur comme celui de Louis : il insistoit néanmoins encore sur la nécessité de punir sévèrement une action si inhumaine. Mais enfin, n'espérant plus obtenir le consentement de ses Barons, ne croyant pas devoir mépriser les sollicitations de tous les Grands de son Etat, content d'ailleurs de leur soumission, & de celle d'un homme de la premiere qualité, il laisse tomber un regard sur lui. « Enguerrand, lui dit-il d'un ton de » maître ; si je sçavois certainement que Dieu m'or-

» donnât de vous faire mourir, toute la France, & » notre parenté même, ne vous sauveroient pas.» Ces paroles, mêlées tout-à-la-fois de clémence & de sévérité, remirent le calme dans l'assemblée qui ne demandoit que la vie du coupable. On alla ensuite aux opinions qui furent toutes pour un châtiment exemplaire. Coucy fut condamné à fonder trois chapelles où l'on diroit des Messes à perpétuité, pour les trois gentilshommes Flamands; à donner à l'abbaye de Saint-Nicolas le bois fatal où le crime avoit été commis; à perdre dans toutes ses terres le droit de haute-justice & de garenne; à servir, trois ans, à la Terre-sainte, avec un certain nombre de Chevaliers; enfin, à payer douze mille cinq cens livres d'amende, que le Monarque se fit délivrer, avant que de le mettre en liberté.

15. Au siége de Vigual, fait par le maréchal de Brissac, un jeune gentilhomme, nommé *le Bâtard de Boissi*, par une témérité digne de son âge, part de sa troupe, sans attendre aucun ordre; monte sur la brèche; tire un coup d'arquebuse, &, mettant l'épée à la main, s'y maintient quelque tems. Quelques-uns de ses compagnons, l'appercevant dans ce danger, courent à la brèche, y combattent avec valeur, & appellent le reste de l'armée, que le Maréchal fut obligé d'envoyer à leur secours. La place fut ainsi emportée, après un combat furieux. Quelques jours après, le Maréchal assembla l'armée; & il se plaignit de la désobéissance des soldats qui, sans son ordre, avoient eu l'audace de monter à l'assaut. Il fit arrêter Boissi, qu'il remit, lié & garrotté, entre les mains du prévôt. On le condamna à mort, comme infracteur de la discipline militaire. Plusieurs officiers se jetterent en vain aux genoux du Général, pour obtenir sa grace: il fut inflexible. On prononça la sentence au malheureux Boissi, & le prévôt alloit l'emmener au supplice, lorsque le Maréchal lui ordonna de se retirer. Il fit alors approcher le coupable. « Boissi, lui dit-il, ta vertu & ton courage, » témérairement montrés à l'assaut de Vigual, m'excitent à la pitié. Ta faute est plutôt l'effet d'une valeur » inconsidérée, que d'un esprit de désobéissance: je te

» pardonne en cette conſidération, & en faveur de » toute l'armée qui m'en prie ; &, de mon côté, pour » reconnoître l'intrépide courage qui t'a fait jetter, à » corps perdu, dans la brèche, je te donne cette chaîne » d'or, que je te prie de porter pour l'amour de moi : » mon écuyer a ordre de te remettre un cheval & des » armes, avec leſquelles tu ſerviras déſormais auprès » de moi. »

16. Epaminondas, ayant trouvé une ſentinelle endormie, la perça de ſon épée ; &, comme on lui reprochoit cette ſévérité, il répondit : « J'ai laiſſé cet homme tel que je l'ai trouvé. » Le ſommeil eſt l'image de la mort.

17. Pendant la guerre des Thébains contre les Lacédémoniens, ce même Général, obligé de retourner à Thèbes pour l'élection des magiſtrats, laiſſa le commandement de l'armée à ſon fils, avec une défenſe expreſſe d'engager le combat en ſon abſence ; mais le jeune homme, ne pouvant ſupporter les reproches de l'ennemi, oublia les ordres de ſon pere, attaqua les Spartiates, & les défit entièrement. Epaminondas, étant de retour au camp, ſon fils vint ſe préſenter à lui, tout fier de ſa victoire. Ce pere inflexible le couronna d'abord comme vainqueur, & le fit enſuite mourir comme rebelle à ſes ordres.

18. L'empereur Alexandre Sévere apprit à Antioche que pluſieurs officiers dépenſoient leur bien en jeux & en feſtins ; il les fit mettre en priſon. Cette juſte ſévérité excita une révolte parmi les troupes. L'Empereur, ſans s'étonner, monte ſur ſon cheval ; &, jettant ſur les mutins un regard terrible, il les dégrade tous ; puis, d'un ton foudroyant, il leur ordonne de mettre bas les armes. Tous les ſoldats, ſurpris, déconcertés, obéirent à l'inſtant, & l'Empereur fit porter les armes & les drapeaux dans ſon palais, au milieu du peuple d'Antioche : quelque tems après, il leur pardonna ; & il n'eut enſuite qu'à ſe louer de leur courage & de leur obéiſſance.

19. Un des courtiſans de l'empereur Alexandre Sévere, nommé *Vétronius Turinus*, avoit ſouvent l'hon-

neur de l'entretenir en particulier. On le regarda bientôt comme un homme qui avoit du crédit, & qui pouvoit obtenir des graces. Plusieurs personnes s'adresserent à lui, & lui offrirent de l'argent, en cas qu'il voulût bien parler en leur faveur ; il prenoit l'argent, & ne faisoit rien de ce qu'il avoit promis. Lorsque l'affaire réussissoit par quelqu'autre voie, il ne manquoit pas de s'en attribuer le succès ; c'est ce qu'il appelloit lui-même vendre de la fumée. Cette manœuvre fut sçue de l'Empereur, qui lui fit son procès : on publia toutes les sommes qu'il avoit reçues de ceux qui avoient des affaires au conseil du Prince, & quelquefois des deux parties. L'Empereur ordonna ensuite qu'on l'attachât à un poteau, & qu'autour de lui, on allumât du foin & du bois verd, afin que la fumée l'étouffât ; ce qui fut exécuté. Un hérault, crioit, pendant l'exécution : « Le » vendeur de fumée est puni par la fumée. »

SILENCE.

1. JAmais, disoit souvent Caton l'Ancien, celui que la démangeaison de parler possede, ne peut connoître le silence ; car la langue est un instrument si rebelle, que, dès qu'une fois elle a franchi ses limites, on a toutes les peines du monde à la contenir.

2. On demandoit à Démosthène pourquoi les hommes, ayant deux oreilles, n'avoient qu'une langue ? » C'est parce que nous devons beaucoup plus écouter » que parler, » répondit l'orateur.

3. Un impertinent faisoit au philosophe Xénocrate plusieurs questions sur des sujets obscènes & indécens : le sage l'écoutoit sans répondre un seul mot. « Eh bien ! lui dit cet homme, » vous ne répondez rien. --- Il » vous convient assez, répondit Xénocrate, de faire de » pareilles questions ; mais il ne me convient pas, à moi, » d'y répondre. »

4. Au milieu d'un cercle d'amis, le philosophe Cléanthe gardoit un profond silence. « Pourquoi vous taisez- » vous, lui dit quelqu'un ? Y a-t-il rien de plus agréa-

» ble que de s'entretenir avec ses amis ? --- Et c'est pour » cela même, reprit Cléanthe, que je laisse mes amis » goûter un si doux plaisir. »

5. Caton d'Utique étoit extrêmement taciturne dans son enfance, & ne vouloit parler en présence de personne. Comme on lui en faisoit des reproches, il répondit : « Qu'on blâme mon silence, pourvu qu'on » approuve ma conduite ; je ne veux parler que lors- » que je serai en état de dire des choses dignes d'être » entendues. »

6. Un jeune homme instruit & fort modeste avoit gardé le silence dans une compagnie de gens de lettres. Son pere lui demandoit, en particulier, pourquoi il ne s'étoit pas fait honneur de ce qu'il sçavoit ? « Je crai- » gnois, répondit-il, qu'on ne vînt aussi à m'interroger » sur ce que j'ignorois. »

7. Les ambassadeurs d'un Prince avoient invité Zénon à un repas splendide, & s'étonnoient de ce qu'il ne disoit mot. Comme ils lui demanderent ce qu'ils rapporteroient à leur Prince : « Dites-lui, leur répondit-il, » que vous avez vu un vieillard qui sçavoit se taire au » milieu d'un festin. »

8. Dans un cercle de grands parleurs, le fameux Héraclite gardoit un profond silence. « Eh ! pourquoi » donc vous taisez-vous, lui demanda quelqu'un ? --- » Afin que vous ayez le tems de parler, » répondit-il.

9. Moliere alloit avec Chapelle à Auteuil dans un batelet. Ils parlerent de Descartes & de Gassendi ; &, comme ils n'étoient pas d'accord, ils prirent pour juge de leur différend un Minime qui étoit leur compagnon de voyage. « Je m'en rapporte au révérend pere, dit » Moliere, si le systême de Descartes n'est pas une » fois mieux imaginé que tout ce que Gassendi a dé- » bité pour nous faire adopter les rêveries d'Epicure. » Le Religieux répondit par un *hom! hom !* qui faisoit entendre aux deux amis qu'il étoit connoisseur en cette matiere. Mais il eut la prudence de ne se point mêler dans une conversation si échauffée. « Oh ! parbleu ! mon

» pere, dit Chapelle, qui se crut affoibli par l'apparente
» approbation du Minime, il faut que Moliere con-
» vienne que Descartes n'a formé son systême que
» comme un méchanicien, qui imagine un belle ma-
» chine sans faire attention à l'exécution. » Le Minime sembla se ranger du côté de Chapelle, par un second *hom! hom!* Moliere, outré de ce que son rival triomphoit, redouble ses efforts, & détruit les opinions de Gassendi par de si bonnes raisons, que le Religieux fut obligé de s'y rendre par un troisieme *hom! hom!* obligeant, qui sembloit décider la question en sa faveur. Chapelle s'échauffe; &, criant à pleine tête pour convertir son juge, il ébranla son équité par la force de ses poumons, & le força de convenir de tout par ses gracieux *hom! hom!* La dispute s'échauffe de plus en plus; & les deux amis en étoient aux convulsions, quand ils arriverent devant les Bons-Hommes. Le Religieux demanda qu'on le mît à terre, & donna son applaudissement au profond sçavoir des deux antagonistes. Mais, avant que de sortir du bateau, il alla prendre sous les pieds du batelier sa besace qu'il y avoit mise en entrant. C'étoit un frere-lai. Les deux philosophes n'avoit point vu son enseigne; &, honteux d'avoir perdu le fruit de leur dispute devant un homme qui n'y entendoit rien, ils se regarderent l'un l'autre sans se rien dire. Moliere, revenu de son abbatement, dit à Baron, qui étoit de la compagnie, mais d'un âge à négliger une pareille conversation: « Voyez,
» petit garçon, ce que fait le silence, quand il est ob-
» servé avec conduite. »

10. Les Romains ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les loix que Solon leur avoit prescrites autrefois, l'Aréopage s'assembla; &, après une mûre délibération, il fut résolu d'envoyer à Rome un des sages de la Grèce, pour sçavoir si les Romains étoient dignes, par leur sagesse, d'avoir ces loix; avec ordre, s'ils ne l'étoient pas, de rapporter les loix sans les communiquer. Cette résolution ne put être si secrette que le sénat Romain n'en fût averti. Il

se trouva fort embarrassé, parce que c'étoit dans un tems où Rome étoit dépourvue de philosophes assez habiles & assez sçavans pour lutter contre un sage de la Grèce. Il fut donc question de trouver quelqu'expédient pour se tirer avec honneur de ce pas difficile. Le Sénat n'en trouva pas de meilleur, que d'opposer un fou au philosophe Grec, afin que, si le hazard vouloit que le fou prévalût, la gloire de Rome en fut d'autant plus grande, qu'un fou de Rome auroit confondu un sage de Grèce, &, si ce dernier triomphoit, qu'Athènes ne pût tirer aucun avantage d'avoir fermé la bouche à un fou de Rome. L'ambassadeur Athénien étant arrivé à Rome, on le conduisit au Capitole, où l'on avoit placé, dans un appartement richement meublé, un fou dans un fauteuil, habillé en Sénateur, & auquel on avoit expressément défendu de parler. L'Athénien avoit été prévenu, que ce Sénateur étoit trés-sçavant, mais qu'il parloit fort peu; de sorte que cet Athénien, en entrant, sans lui dire autre chose, haussa un de ses doigts. Le fou croyant que c'étoit une menace de lui crever un œil, & se souvenant qu'il lui avoit été défendu de parler, haussa trois des siens, voulant signifier par-là, que si le Grec vouloit lui crever un œil, lui, à son tour, lui en creveroit deux, & du troisieme doigt l'étrangleroit. Le philosophe qui, en élevant son doigt, avoit voulu faire entendre qu'il n'y a qu'un premier Être qui gouverne toutes choses, crut que les doigts du fou marquoient qu'en Dieu, le passé, le présent, & l'avenir, sont la même chose, & jugea par-là qu'en effet cet homme étoit fort sçavant. Il ouvrit ensuite la main; &, la montrant au fou, il voulut exprimer que rien n'est caché à Dieu; mais le fou, prenant ce signe pour la menace d'un soufflet qu'on vouloit lui appliquer, présenta sa main fermée au philosophe, voulant lui faire entendre que pour un soufflet il lui donneroit un coup de poing. Le Grec, au contraire, déja prévenu en faveur du fou, se figura qu'il vouloit dire par ce geste, que Dieu tient l'univers dans sa main, & jugeant par-là de la profonde sagesse des Romains, il leur accorda les loix de Solon.

SIMPLICITÉ.

1. Bussi d'Amboise, ayant appris que tous les seigneurs de la cour de Henri II, qui étoient d'un même tournoi que lui, faisoient des dépenses extraordinaires pour leurs équipages & pour leurs habits, fit vêtir ses gens comme des seigneurs, & lui marcha le plus simplement du monde au milieu de ce train magnifique. La nature alors fit valoir tellement ses avantages dans la personne de Bussi, que Bussi fut pris seul pour un grand seigneur; & tous les seigneurs, qui s'étoient fiés à leur magnificence, ne passerent que pour des valets.

2. Gontran, roi de Bourgogne, trouva dans la dépouille du duc Mummol, qu'il avoit vaincu, trois cens quarante marcs de vaisselle d'argent qu'il fit briser afin de les distribuer en aumônes. « Je n'en ai réservé que deux plats, disoit-il; & c'est autant qu'il en faut pour le service ordinaire de ma table. » Ce Prince, par ses manieres simples & populaires, se fit adorer de ses sujets. Il alloit souvent les voir dans leurs maisons, & y mangeoit ce qu'ils lui présentoient. Aussi ne l'appelloient-ils que *notre bon Roi Gontran*. Quand, après quelques voyages, il revenoit dans sa capitale, tout le peuple sortoit au-devant de lui avec les bannieres, en criant: « Vive le Roi! » & ce Prince embrassoit les chefs du peuple, tendoit la main aux moindres citoyens, & satisfaisoit tout le monde par son affabilité. On eût dit un bon pere, qui rentroit dans le sein de sa famille, & qui caressoit ses enfans.

3. Charles-Quint avoit la vanité de remplir ses lettres & ses dépêches d'une multitude de titres, énonçant toutes les couronnes & les royaumes d'Espagne. Il eut même la passion d'ériger les Pays-bas en monarchie. Pour faire la critique de cette conduite, François I prit, en lui écrivant, la qualité de *premier gentilhomme de France*, & celle de *seigneur de Vanvres & de Gentilly*, villages des environs de Paris.

4. Pharnabase, un des plus grands seigneurs de Perse, ayant demandé une entrevue à Agésilas, roi de Sparte, pour traiter de la paix, un ami commun ménagea cette conférence. Le monarque Lacédémoien arriva le premier au rendez-vous avec ses amis; &, en attendant le Satrape, il s'assit à l'ombre d'un arbre sur du gazon qui s'y rencontra. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ses gens étendirent à terre des peaux très-douces & à long poil, de riches tapis de diverses couleurs, & de magnifiques coussins. Mais, voyant Agésilas assis tout simplement à terre, sans appareil, il eut honte de sa mollesse, & s'assit comme lui sur l'herbe nue. Ainsi l'on vit dans cette occasion tout le faste Persan venir faire hommage à la simplicité & à la modestie Spartaine.

5. Alphonse V, roi de Sicile & d'Aragon, ne se piquoit pas de montrer beaucoup de magnificence en ses habits; son extérieur assez simple le distinguoit peu d'un particulier ou d'un homme ordinaire; &, comme on lui représentoit qu'il falloit soutenir la Majesté Royale: « Ce n'est pas la pourpre, répondit-il, ni » l'éclat des diamans qui doivent distinguer un Roi, mais » la sagesse & la vertu. » Il alloit souvent dans les rues à pied, sans être accompagné. Ses courtisans lui exposerent que sa santé exigeoit qu'il fût suivi de gardes & de gens armés, ainsi qu'en usent tous les Princes, quand ils sortent: « C'est aux tyrans, répondit-il, à » marcher environnés de satellites; mes gardes sont » ma propre conscience & l'amour de mes sujets. » Comme il alloit, un jour, à sa bibliotheque prendre quelques livres dont il avoit besoin, il la trouva fermée, & celui qui en avoit la clef étoit sorti. L'expédient qu'il prit fut de rompre la serrure, & d'enfoncer la porte. Un prélat très-considéré à la cour vint à passer dans ce moment. Etonné de le voir occupé à cette opération, il lui dit: « Quoi! un Roi comme vous daigne » faire le métier d'un garçon serrurier? » Alphonse, riant de la surprise de l'évêque, lui répondit: « Je pense » que la nature a donné aux Rois des mains comme

» autres hommes, & je ne pense pas qu'elle leur » ait jamais défendu de s'en servir dans les occasions » où elles peuvent leur être utiles. »

6. Julie, fille unique de l'empereur Auguste, entra un jour dans l'appartement de son pere avec une parure indécente : le Prince en fut choqué, & la reçut très-froidement. Le lendemain, elle se présenta devant lui, dans un habillement simple & modeste. Auguste, charmé de ce changement, l'embrassa avec tendresse, & s'écria : « Oh ! combien cette noble simplicité est-» elle plus digne de la fille d'Auguste ! — Hier, ré-» pondit la Princesse, j'étois parée pour mon époux ; » aujourd'hui je suis parée pour mon pere. »

7. Un seigneur de Hagi, château situé dans le comté de Kybourg, près de Winthertour, en Suisse, faisoit de l'agriculture son occupation ordinaire, quoiqu'il possédât plusieurs fiefs. Il réservoit ses meilleurs chevaux pour la charrue. Son fils, jeune, & d'une figure agréable, les guidoit, tandis que le pere, en cheveux blancs, ouvroit le sein de la terre, & traçoit les sillons. Un duc d'Autriche, qui alloit à Winthertour, apperçut, en passant, ces laboureurs respectables, & fut frappé de l'attelage. Il s'arrête. « Faites halte, dit-il au grand-» maître de sa maison. Je n'ai jamais vu un si beau » paysan, ni de chevaux si superbes attelés à une char-» rue. » Mais quelle fut sa surprise, lorsque le grand-maître lui apprit que c'étoit le baron de Hagi, qui labouroit avec son fils ! Le Duc faisoit quelque difficulté de le croire. « Monseigneur, reprit le grand-maître, » Votre Grandeur pourra s'en convaincre demain par » elle-même. Elle le verra venir à cheval à sa cour pour » lui offrir ses services. » En effet, le lendemain, le baron de Hagi, accompagné de sept de ses gens, tous à cheval, vint à Winthertour faire sa cour au Duc, qui ne manqua pas de lui demander si c'étoit bien lui qu'il avoit vu, la veille, à la suite d'une charrue superbement attelée ? « Oui, Monseigneur, répondit le » Baron avec dignité, c'est moi-même. J'aime l'agri-» culture, & je ne trouve pas, après la guerre, pour

» la

» la défense de la patrie, d'occupation plus digne d'un » gentilhomme, que celle de faire valoir lui-même ses » terres. »

8. Le consul Mummius, ayant pris la ville de Corinthe, fit transporter à Rome les tableaux exquis, & les belles statues qui décoroient cette superbe cité ; mais il étoit si peu connoisseur, qu'il menaça sérieusement celui qui étoit chargé du transport de ces ouvrages précieux, que, s'il en perdoit quelques-uns, il seroit tenu d'en fournir d'autres à ses dépens.

9. Pendant la premiere guerre Punique, le fameux M. Attilius Régulus fut envoyé en Afrique pour combattre les Carthaginois. Le tems de son consulat étant expiré, le Sénat ne jugea pas à propos de rappeller cet habile Général, & d'interrompre le cours de ses victoires. Il lui continua le commandement des armées. Personne ne fut autant affligé de ce décret que celui à qui il étoit si glorieux. Il écrivit au Sénat pour s'en plaindre, & pour lui demander qu'on lui envoyât un successeur. Une de ses raisons étoit qu'un homme de journée, profitant de l'occasion de la mort de son fermier, qui cultivoit son petit champ, composé de sept arpens, s'étoit enfui, après avoir enlevé tout son équipage rustique ; que sa présence étoit donc nécessaire, de peur que, si son champ venoit à n'être plus cultivé, il n'eût point de quoi nourrir sa femme & ses enfans. Le Sénat ordonna que le champ seroit cultivé aux dépens du public ; qu'on racheteroit les instrumens du labourage, qui avoient été volés, & que la République se chargeroit aussi de la nourriture & de l'entretien de la femme & des enfans de Régulus. Ainsi le peuple Romain se constitua, en quelque sorte, le fermier de ce grand homme.

10. Philopémen, l'un des plus illustres capitaines de son siécle, étant en marche avec son armée, prit les devants, & arriva le premier au lieu où il devoit loger. On y avoit été averti de son arrivée, & chacun s'empressoit à préparer un repas magnifique, pour un personnage d'une réputation si brillante. Quand il entra,

comme il n'avoit pas une mine fort heureuse, & qui rien n'annonçoit sa dignité, personne n'y fit attention. Une femme, le prenant pour un des valets de l'armée, qui venoit préparer les gîtes, le pria de lui aider à fendre du bois. Philopémen, souriant en lui-même de la méprise de cette femme, prit gaiement une hache, & se mit à travailler de toutes ses forces. Ses principaux officiers arriverent; &, le voyant dans cet exercice, ils demeurerent tout surpris : « Que faites-vous » donc-là, seigneur, lui dirent-ils? --- Je paye l'inté- » rêt de ma mauvaise mine, » répondit en riant le général Achéen.

11. Scipion étant allé rendre visite au poëte Ennius, celui-ci, qui sans doute étoit occupé, fit dire à Scipion par sa servante qu'il étoit sorti; Scipion s'apperçut de l'artifice: cependant il feignit de le croire & s'en alla. Quelques jours après, Ennius alla chez Scipion, & demanda à la porte s'il étoit à la maison : « Je n'y suis » pas, lui cria Scipion. --- Comment, reprit le Poëte, » n'est-ce pas votre voix que j'entends? Vous vous » moquez de moi. --- Voyez, s'écria Scipion, l'entê- » tement de cet homme: l'autre jour, sur la foi de sa » servante, j'ai cru qu'il n'étoit pas chez lui; & il ne » veut pas croire aujourd'hui, sur ma parole, que je ne » suis pas chez moi. »

12. Après la fameuse bataille des Dunes, dans laquelle M. de Turenne acquit tant de gloire, ce grand homme écrivit de sa propre main le billet suivant à la vicomtesse de Turenne : « Les ennemis sont venus à » nous; ils ont été battus. Dieu en soit loué! J'ai un » peu fatigué toute la journée; je vous donne le bon soir, » & je vais me coucher. »

13. François I, s'étant égaré à la chasse, entra, vers les neuf heures du soir, dans la cabane d'un charbonnier. Le mari étoit absent; il ne trouva que la femme accroupie auprès du feu. C'étoit en hiver, & il avoit plu. Il demanda une retraite pour la nuit, & à souper. L'un & l'autre lui furent accordés; mais, à l'égard du souper, il fallut attendre le retour de l'époux. En atten-

dant, le Roi se chauffa assis dans une mauvaise chaise, qui étoit l'unique de la maison. Vers les dix heures, arrive le charbonnier, las de son travail, fort affamé, & pénétré de pluie. Le compliment d'entrée ne fut pas long. L'épouse exposa la chose au mari, qui ratifia la promesse du lit & du souper; mais à peine eut-il salué son hôte & secoué son chapeau tout mouillé, que, prenant la place la plus commode & le siége que le Roi occupoit, il lui dit : « Monsieur, je prends votre place, parce que » c'est celle où je me mets toujours, & cette chaise, » parce quelle est à moi. Or, & par droit & par raison, » chacun est maître en sa maison. » Le Monarque applaudit au proverbe rimé. Il se plaça ailleurs sur une sellette de bois. On soupa; on parla des affaires du tems, de la misere, des impôts. Le charbonnier eût voulu un royaume sans subsides. François eut de la peine à lui faire entendre raison. « A la bonne heure » donc, dit le charbonnier; mais cette grande sévé» rité pour la chasse l'approuvez-vous aussi? Je vous » crois honnête homme, & je pense que vous ne me » perdrez pas. J'ai là un morceau de sanglier qui en » vaut bien un autre; mangeons-le; mais sur-tout bou» che close. » François le promit, mangea avec appétit, se coucha sur des feuilles, & dormit bien. Le lendemain, il se fit connoître, paya son hôte, & lui permit la chasse.

SINCÉRITÉ.

1. LE duc d'Epernon représenta à Henri IV, qu'il ne faisoit point payer la solde d'une garnison Catholique : « Sire, ajoûta-t-il, on dit que, si elle étoit » Huguenote, Votre Majesté seroit plus exacte à son » égard. --- Je m'apperçois depuis long-tems, lui répondit le Monarque, » que vous me dites des choses » offensantes. --- Ah! Sire, repliqua le Duc, je vois » que vous ne m'aimez pas : je suis prêt à vous sacri» fier ma vie, ma liberté, mes biens, mais jamais la » vérité. Je vous trahirois, Sire, si j'étois assez lâche

» pour vous la déguiser. C'est par elle seule que je veux » mériter votre estime. »

2. Le grand Alexandre dit, un jour, à l'un de ses ministres qui l'avoit long-tems servi : « Je ne suis point » satisfait de vous ; car je suis homme, & je sçais que, » comme tel, je suis sujet à l'erreur, & à l'oubli : » cependant vous ne m'avertissez jamais de mes dé» fauts : si vous ne vous appercevez pas plus que » moi de mes fautes, c'est ignorance ; si vous vous » en appercevez, & que vous me les cachiez, c'est » trahison. »

3. Louis XIV, ayant montré des vers de sa façon à M. le duc de la Feuillade sans lui dire qu'il en étoit l'auteur, le Duc les trouva mauvais. « Eh bien ! lui dit le » Monarque, c'est moi qui les ai forgés. » Alors le Duc, fâché d'avoir été si sincere, dit au Roi : « Sire, que je » les relise. --- Non non, lui répondit le Roi, vous » joueriez le rôle de flatteur, après avoir joué celui » d'un homme sincere, que je préfere à l'autre. » *Voyez* TON. (*bon*-) 4.

4. Après que le vicomte de Turenne eut embrassé la Religion Catholique, il alla un jour à confesse ; & le prêtre lui demanda s'il n'étoit pas retombé dans une faute qui lui avoit été habituelle avant sa conversion ? » Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes, répondit le vicomte, » en manquerois-je à Dieu ? »

5. Un ami du philosophe Chrysippe lui demandoit quel maître il falloit donner à son fils ? « Moi-même, » lui répondit-il ; car, si je connoissois quelqu'un plus » habile que moi, je partirois à l'instant pour aller » prendre ses leçons. » Cette réponse n'étoit point dictée par l'orgueil ; c'étoit l'aveu libre & sincere d'un grand homme qui sçait s'apprécier. Chrysippe étoit en effet alors le seul philosophe : tous les autres n'avoient que l'ombre du sçavoir.

6. Dans le tems que Louis XIV étoit indisposé contre M. de Catinat, ce Monarque demanda au duc de la Feuillade, qu'il sçavoit n'être pas des amis du Maréchal, ce qu'il en pensoit. La Feuillade, avec une sincérité bien admirable, parce qu'elle est bien rare

» la cour, répondit : « Sire, c'est un homme propre à » tout, & qui seroit aussi bon chancelier que maréchal » de France. » Le Roi ne dit rien, & changea de conversation. *Voyez* BONNE-FOI. CANDEUR. INGÉNUITÉ.

SOBRIÉTÉ.

1. LA sobriété, la tempérance doivent être sages, & dirigées par la raison : il ne faut pas qu'un amour aveugle de la vertu nous conduise à des infirmités qui nous obligeroient d'en interrompre l'austere pratique. S. Paul, dans son Epître aux Romains, leur dit : « Il est bon de ne point manger de viande, & de » ne point boire de vin. » Dans celle aux Corinthiens, il dit : « Si la nourriture que je prends scandalisoit mon » frere, je m'en abstiendrois pour toujours. » Mais ces deux préceptes de tempérance ne regardent que les personnes en santé, comme ce saint Docteur des nations le fait connoître, lorsqu'il prescrit à Timothée la nécessité de corriger son eau par un peu de vin, à cause de la foiblesse de son estomac.

2. Le maréchal de la Ferté pensoit qu'on devoit accoutumer la jeunesse à une vie sobre & dure. Son maître-d'hôtel ayant fait, par ordre de son fils, une ample provision, pour la campagne, de truffes, de morilles, & de toutes ces autres superfluités que l'amour des bons ragoûts a rendues si nécessaires, lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eut pas plutôt lu cet article, qu'il jetta le mémoire avec indignation : » Ce n'est pas ainsi, dit-il, que nous avons fait la » guerre ; de la grosse viande apprêtée simplement, » c'étoient-là tous nos ragoûts. Il faut à mon fils des » truffes, des morilles, mille bagatelles pour flatter dé» licieusement le palais de monsieur le délicat ? Oh bien ! » dites-lui que je ne veux entrer pour rien dans une » dépense aussi folle que celle-là, aussi indigne d'un » homme de guerre ; & vous, cherchez quelqu'un qui » vous en tienne compte. » *Voyez* ABSTINENCE. FRUGALITÉ. TEMPERANCE.

SOCIABILITÉ.

1. L'Immortel maréchal de Turenne comptoit au nombre de ses vertus, toutes celles qui caractérisent & qui rendent aimable l'homme qui vit en société. Il vivoit à Paris dans une grande simplicité, semblable aux héros de l'ancienne Rome, qui ne se distinguoient par aucun éclat extérieur. Un jeune homme de condition, arrivé de province, qui ne connoissoit pas le Vicomte, frappa un jour son cocher dans un embarras des rues de Paris. Un artisan sortit de sa boutique, un bâton à la main, en criant : « Comment ! on » maltraite ainsi les gens de M. de Turenne ! » A ce nom, le jeune homme éperdu vint à la portiere du carrosse faire des excuses au Vicomte, qui dit en souriant: » Vous vous entendez fort bien, Monsieur, à châtier » les gens ; quand les miens feront des sottises, trou» vez bon que je vous les envoie. » Il alloit souvent entendre la Messe à pied, & de-là se promener seul sur le rempart, sans domestiques, & sans aucune marque de distinction. Un jour, dans sa promenade, il passa près d'une troupe d'artisans qui jouoient à la boule, & qui, sans le connoître, le prierent de juger un coup. Il prit sa canne, &, après avoir mesuré les distances, prononça. Celui qu'il avoit condamné lui dit des injures : le Maréchal sourit ; &, comme il alloit mesurer une seconde fois, plusieurs officiers qui l'apperçurent vinrent l'aborder. L'artisan demeura confus, & se jetta à ses genoux pour lui demander pardon. Le Vicomte répondit : « Mon ami, vous aviez tort de croire » que je voulusses vous tromper. » Il alloit quelquefois aux spectacles, mais rarement. Un jour il se trouva seul dans une loge, où entrerent quelques provinciaux en pompeux équipage. Ils ne le connoissoient pas, & voulurent l'obliger à leur céder sa place sur le premier banc. Comme il le refusa, ils eurent l'insolence de jetter son chapeau & ses gants sur le théatre. Sans s'émouvoir, il pria un jeune seigneur de la premiere

qualité de les lui ramasser. Ceux qui l'avoient insulté rougirent, & voulurent se retirer; mais il les retint avec bonté, & leur dit que, s'ils vouloient s'arranger, il y auroit place pour tous.

2. Le fameux Scipion l'Africain fut moins admirable encore par sa valeur & par ses victoires, que par ses qualités sociales, par son humanité, par sa douceur. La conduite qu'il tint en Espagne, nous offre plusieurs traits héroïques de bonté & de clémence. Après s'être emparé de la ville de Carthagène, il fit assembler les prisonniers, qui étoient près de dix mille. Il ordonna qu'on en fit deux classes, une des gens distingués & des bourgeois de Carthagène, de leurs femmes & de leurs enfans; l'autre des artisans. Après avoir exhorté les premiers à s'attacher aux Romains, & à ne jamais perdre le souvenir de la grace qu'il alloit leur accorder, il les renvoya chacun chez eux. Ils se prosternerent devant lui, & se retirerent, en versant des larmes de joie. Pour les artisans, il leur dit qu'ils étoient maintenant esclaves du peuple Romain, mais que, s'ils s'affectionnoient à la République, & lui rendoient, chacun selon sa profession, les services qu'ils devoient, ils pouvoient compter qu'on les mettroit en liberté, dès que la guerre contre les Carthaginois seroit heureusement terminée. Il mit ensuite à part Magon, noble Carthaginois, qui commandoit dans Carthagène, & quelques autres des plus distingués de sa nation. Il en confia la garde à Lélius, son lieutenant, lui recommandant d'avoir pour eux tous les égards possibles. Puis, s'étant fait amener tous les ôtages des Espagnols, qui étoient au nombre de plus de trois cens, il commença par flatter & caresser les enfans les uns après les autres, leur promettant, pour les consoler, que dans peu ils reverroient leurs parens; il exhorta les autres à ne pas se laisser abbatre à la douleur. Il leur représenta qu'ils étoient sous la puissance d'un peuple, qui aimoit mieux gagner les hommes par les bienfaits, que de les assujettir par la crainte. Après cela, ayant choisi, entre les dépouilles, celles qui convenoient le mieux à son dessein, il en fit des présens à chacun, selon son sexe & son âge.

Il donna aux petites filles des jeux d'enfans & des bracelets ; aux jeunes garçons, des couteaux & de petites épées. Un vainqueur, qui s'abbaisse jusqu'à ces petits soins, n'en devient que plus grand.

3. Jamais prince ne fut plus propre que Théodose le Grand à régner sur les esprits, à la faveur de ce doux empire que la vertu sçait s'établir dans les cœurs. La douceur de ses regards, celle de sa voix, la sérénité qui brilloit sur son visage, tempéroient en lui l'autorité souveraine. Grand observateur des loix, il sçavoit cependant en adoucir la rigueur. Dans les trois premieres années de son règne, il ne condamna personne à la mort. Il ne fit usage de son pouvoir que pour rappeller les exilés, faire grace aux coupables dont l'impunité ne tiroit pas à conséquence ; relever, par ses libéralités, les familles ruinées ; remettre ce qui restoit à payer des anciennes impositions. Il ne punissoit pas les enfans des fautes de leur pere par la confiscation de leurs biens ; mais il ne pardonnoit pas les fraudes qui tendoient à frustrer le Prince des contributions légitimes ; également attentif à arrêter deux excès, d'enrichir son thrésor par des exactions odieuses, & de le laisser appauvrir par négligence. Ses sujets le regardoient comme leur pere : ils entroient avec confiance dans son palais, comme dans un asyle sacré. Ses ennemis même, qui, auparavant, ne se fiant pas aux traités, ne se croyoient point en sûreté à la table des empereurs, venoient sans défiance se jetter entre ses bras ; & ceux qu'on n'avoit pu vaincre par les armes, se rendoient volontairement à sa bonne-foi.

SOCIÉTÉ.

1. « JE préfere, disoit un philosophe, ma famille à » moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain » à ma patrie. » Cette devise, qui est celle de l'homme vertueux, doit être aussi celle de tout homme qui vit en société.

2. Toute action devient presque toujours légitime &

même vertueuse, quand il s'agit de l'intérêt public. C'est ce principe qui, chez les Arabes, a conservé cet exemple de sévérité d'un gouverneur de Basra, nommé *Ziad*. Ce gouverneur, après avoir inutilement tenté de purger la ville des assassins qui l'infestoient, se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qui se trouveroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger; il fut conduit devant le tribunal du Gouverneur, dont il essaya de fléchir la clémence par ses prières & par ses larmes: « Malheureux étranger, lui dit » Ziad, je dois te paroître bien injuste, en punissant » une contravention à des ordres que sans doute tu » ignorois; mais le salut de Basra dépend de ta mort: » je pleure, & je te condamne. »

3. Le bien public, l'ordre, ou plutôt tous les différens établissemens particuliers d'ordre que la société demande, toujours sacrifiés sans scrupule, & même violés par une mauvaise gloire, étoient pour M. des Billettes, sçavant académicien, des objets d'une passion vive & délicate. Il la portoit à tel point, & en même tems cette sorte de passion est si rare, qu'il est peut-être dangereux de dire à sa mémoire, que, quand il passoit sur les marches du Pont-Neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins usés, afin que le milieu, qui l'est toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une si petite attention s'ennoblissoit par son principe; & combien ne seroit-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé avec autant de superstition? Personne n'a jamais mieux sçu soulager & les besoins d'autrui, & la honte de les avouer. Il disoit que ceux dont on refusoit le secours avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refusés.

SYMPATHIE.

1. M. Varignon, durant le cours de ses premieres études, alloit souvent disputer à des thèses dans les classes de philosophie; & il brilloit fort par sa qualité de

bon argumentateur, à laquelle concouroient & le caractere de son esprit, & sa constitution corporelle; beaucoup de force & de netteté de raisonnement d'un côté, & de l'autre une excellente poitrine & une voix éclatante. Ce fut alors que M. l'abbé de Saint-Pierre, qui étudioit en philosophie dans le même collége, le connut. Un goût commun pour les choses de raisonnement, soit physiques, soit métaphysiques, & des disputes continuelles furent le lien de leur amitié. Ils avoient besoin l'un de l'autre pour approfondir, & pour s'assurer que tout étoit vu dans un sujet. Leurs caracteres différens faisoient un assortiment complet & heureux; l'un par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité féconde, par une fougue de raison; l'autre par une analyse subtile, par une précision scrupuleuse, par une sage & ingénieuse lenteur à discuter tout. M. l'abbé de Saint-Pierre, pour jouir plus à son aise de M. Varignon, le logea avec lui; & enfin, toujours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire une fortune qui le mît en état de suivre pleinement ses talens & son génie. Cependant cet abbé, cadet de Normandie, n'avoit que dix-huit cens livres de rente; il en détacha trois cens qu'il donna par contrat à M. Varignon. Ce peu, qui étoit beaucoup par rapport au bien du donateur, étoit beaucoup aussi par rapport aux besoins & aux desirs du donataire. L'un se trouva riche, & l'autre encore plus riche d'avoir enrichi son ami. Ils vinrent à Paris, qu'ils regardoient comme le meilleur séjour pour des philosophes raisonnables. Ils s'établirent dans une petite maison du fauxbourg Saint-Jacques: là ils se livroient tous deux à l'étude la plus profonde. « J'étois leur com» patriote, & j'allois les voir assez souvent, dit M. de » Fontenelle, & quelquefois j'allois passer deux ou trois » jours avec eux. Il y avoit encore de la place pour » un survenant, & même pour un second, sorti de la » même province, aujourd'hui l'un des principaux mem» bres de l'Académie des belles-lettres, & fameux par » les histoires qui ont paru de lui. Nous nous rassem» blions avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la » premiere ardeur de sçavoir, fort unis, &, ce que nous

» ne comptions peut-être pas alors pour un assez grand » bien, peu connus. Nous parlions à nous quatre une » bonne partie des différentes langues de l'empire des » lettres ; & tous les sujets de cette petite société se » sont dispersés de-là dans toutes les Académies.

2. M. de Montmort, célèbre géometre, avoit approfondi la théorie des jeux de hazards; M. Nicolas Bernouilli avoit appliqué la même théorie à quelques questions de droit, qu'il assujettissoit aux principes austeres du calcul. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entre ces deux sçavans l'amitié & l'émulation. M. Bernouilli vint à Paris, & M. de Montmort l'emmena chez lui à sa campagne, où ils passerent trois mois dans un combat continuel de problêmes dignes des plus grands géometres. Il s'agissoit d'estimer les hazards, de régler les paris, de calculer ce qui se déroboit le plus au calcul. Leurs journées passoient comme des momens, grace à ces plaisirs, qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs.

3. Jamais Prince n'a éprouvé plus amèrement l'ingratitude & l'inconstance du peuple que Henri IV, quoi qu'il ne desirât que son soulagement & son bonheur. La plus grande partie de ses sujets le regardoient comme un tyran, parce qu'il étoit hérétique. Lorsqu'il fit abjuration dans l'église de l'abbaye Saint-Denis, entre les mains de l'archevêque de Bourges, une nombreuse populace s'y rendit en foule pour voir un Roi dont on lui avoit dit tant de mal, & dont elle s'étoit formé des idées si désavantageuses. On vit alors un de ces effets merveilleux de cette force sympathique qui attire, qui unit les cœurs. Son air noble, libre & guerrier, joint à cette aimable douceur, à cette gaieté vive & charmante qui l'accompagnoient toujours, frappcrent tous les esprits, & firent éclorre tout-à-coup l'affection publique. Elle alla au point qu'une vieille femme, hors d'elle-même, à la vue de ce grand Prince, fendit la presse, écarta tous les obstacles, courut à lui, &, lui saisissant la tête, l'embrassa plusieurs fois avec transport. Tous les spectateurs en eussent voulu faire autant. Le

peuple désabusé répandoit des larmes de joie, & formoit des vœux pour la prospérité d'un Monarque, dont tous les traits, toutes les manieres, toutes les démarches étoient, pour ainsi dire, frappés au coin de la bonté. Le duc de Sully, qui étoit près de lui, le voyant attendri à la vue de cette multitude qui poussoit des cris d'allégresse, & qu'on lui avoit représentée si animée contre sa personne, ne put s'empêcher de lui dire : « Hé bien! Sire, voilà ces gens que l'on s'atta- » choit à vous peindre comme vos plus cruels enne- » mis! Ne semble-t-il pas, au contraire, qu'ils revoient » en vous un libérateur & un pere? » Henri ne put répondre que par des larmes de tendresse.

TALENS.

1. RIEN ne donne une meilleure éducation, qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelques talens. La force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous. Le sçavant Alexis Littre, académicien célèbre, joignit à ces avantages un caractere très-sérieux, très-appliqué, & qui n'avoit rien de jeune, que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela, dénué de ressources, comment eût-il pu subsister durant le cours de ses études? Une grande œconomie n'eût pas suffi. Il fallut qu'il répétât à d'autres écoliers plus riches & plus paresseux ce qu'on venoit, presque dans l'instant, de leur enseigner à tous; & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de sçavoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui. Dans les tems où il étoit libre, il suivoit un médecin chez ses malades; &, au retour, il s'enfermoit pour écrire les raisonnemens qu'il avoit entendus. A la fin de ses études, il se trouva un petit fonds pour aller à Mompellier, où l'attiroit la grande réputation des écoles de médecine; & il fit si bien, qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris, le séjour ordinaire & le Lycée des véritables talens.

Sa plus forte inclination étoit pour l'anatomie; mais, de toutes les inclinations qui ont une science pour objet, c'est la plus difficile à satisfaire. Les sortes de livres qui seuls enseignent sûrement l'anatomie, ceux qu'il faut le plus étudier, sont rares; & on ne les a pas sous sa main, en aussi grand nombre, & dans le tems qu'on voudroit, dit l'ingénieux Fontenelle, que nous suivons dans cet article, & qui nous a fourni ceux des autres académiciens. Un certain sentiment, confus à la vérité, mais très-fort, & si général, qu'il peut passer pour naturel, fait respecter les cadavres humains;

& la France n'est pas, à cet égard, autant au-dessus de la superstition Chinoise, qui révere les morts, que les anatomistes le desireroient. Chaque famille veut que son défunt n'ait plus qu'à jouir de ses obsèques, & ne souffre point qu'il soit sacrifié à l'instruction publique; à peine seulement permettra-t-elle, en quelques occasions, qu'il le soit à son intérêt particulier. La police restreint extrêmement la permission de disséquer les morts; & ceux à qui elle l'accorde, pour l'utilité commune, en sont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'est pas de leur nombre, on ne fait guères de progrès en anatomie, qui ne soient, en quelque sorte, illégitimes. On est réduit à frauder les loix, & à ne s'instruire que par artifice, par surprise, à force de larcins toujours un peu dangereux. M. Littre, étant à Paris, éprouva les inconvéniens de son amour pour l'anatomie. Il est vrai qu'il eut un tems assez tranquille, grace à la liaison qu'il fit avec un chirurgien de la Salpêtriere, qui avoit à sa discrétion tous les cadavres de l'hôpital. Il s'enferma avec lui pendant l'hiver de 1684, qui heureusement fut fort long & fort froid; & ils disséquerent ensemble plus de deux cens cadavres. Mais le sçavoir qu'il acquit par-là, le grand nombre d'étudians qui coururent à lui, exciterent des envieux qui le traverserent. Il se réfugia dans le Temple, où de plus grands criminels se mettent quelquefois à l'abri des priviléges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sûreté, avec la permission du grand-prieur de Vendôme; mais un officier subalterne, avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le thrésor qu'il tenoit caché dans cet asyle, un cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlevement se fit avec une pompe insultante. On triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme qui n'avoit pas droit de devenir si habile.

Malgré ses malheurs, & peut-être par ses malheurs même, sa réputation croissoit, & les écoliers se multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du discours, ni une agréable facilité de débiter son sçavoir; mais une exactitude scrupuleuse à démontrer,

une extrême timidité à conjecturer, de simples faits bien vus. De plus, ils s'attachoient à lui, par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ses découvertes, dès qu'ils le méritoient, ou pour avoir apperçu quelque chose de nouveau, ou pour avoir eu quelqu'idée singuliere & juste. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ses intérêts : il n'étoit pas si fin ni si adroit: il ne songeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû. Malgré toutes ses lumieres, il s'empressoit cependant toujours de s'instruire, avec l'avidité d'un disciple. Il assistoit à toutes les conférences qui se tenoient sur les matieres qui l'intéressoient. Il suivoit les médecins dans leurs visites ; il se trouvoit aux pansemens des hôpitaux. Enfin il fut reçu Docteur-Régent de la Faculté de Paris. L'éloquence lui manquoit absolument. Un simple anatomiste peut s'en passer ; mais un médecin ne le peut guères. L'un n'a que des faits à découvrir & à exposer aux yeux ; mais l'autre, éternellement obligé de conjecturer sur des matieres très-douteuses, l'est aussi d'appuyer ses conjectures par des raisonnemens assez solides, ou qui du moins rassurent & flatent l'imagination effrayée. Il doit quelquefois parler sans avoir d'autre but que de parler ; car il a le malheur de ne traiter avec les hommes que dans le tems précisément où ils sont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puérilité de maladie règne principalement dans le grand monde, & surtout dans une moitié de ce grand monde, qui occupe plus les médecins, qui sçait mieux les mettre à la mode, & qui a souvent plus besoin d'être amusée que guérie. Un médecin peut agir plus raisonnablement avec le peuple ; mais, en général, s'il n'a pas le don de la parole, il faut presque qu'il ait, en récompense, celui des miracles. Aussi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réussit dans cette profession ; encore ne réussit-il que parmi ceux qui se contentoient de l'art de la médecine, dénué de celui du médecin. Sa vogue ne s'étendit point jusqu'à la cour ; mais, malgré tant d'obstacles, son rare mérite, justement apprécié, fut jugé digne de décorer l'académie des Sciences. On

connut bientôt M. Littre, dans cette docte compagnie; non par son empressement à se faire connoître, à dire son sentiment, à combattre celui des autres, à étaler un sçavoir imposant, quoiqu'inutile; mais par sa circonspection à proposer ses pensées, par son respect pour celles d'autrui, par la justesse & la précision des ouvrages qu'il donnoit, par son silence même. Il fut toujours d'une assiduité exemplaire à l'Académie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, si ce n'est qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernieres années de sa vie, parce qu'il perdoit la vue de jour en jour; mais il ne se relâcha point sur l'assiduité. Alors il se mit à garder dans les assemblées un silence dont il n'est jamais sorti: il paroissoit un disciple de Pythagore, quoiqu'il pût toujours parler en maître sur les matieres qui l'avoient occupé. Ceux d'entre les gens de bien, qui condamnent tant les spectacles, l'auroient trouvé bien net sur cet article: jamais il n'en avoit vu aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il se soit diverti. Il n'avoit de sa vie songé au mariage; & ceux qui l'ont vu de plus près ont assuré que les raisons de conscience n'avoient jamais dû être assez pressantes pour l'y porter. Presque tous les hommes ne songent qu'à étendre leur sphere, & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger: pour lui, il avoit réduit la sienne à n'être guères que lui seul. Il avoit fait de sa main plusieurs préparations anatomiques, que des médecins ou chirurgiens Anglois & Hollandois vinrent acheter de lui, quelque tems avant sa mort, lorsqu'il n'en pouvoit plus faire d'usage. Les étrangers le connoissoient mieux que ne faisoit une partie d'entre nous. Il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le mérite de nos concitoyens, que nous négligions, peut-être parce que leur modestie leur nuisoit de près.

2. De l'état de tailleur, Dorfling, célèbre officier Prussien, parvint au grade de Welt-Maréchal. En sortant d'apprentissage, il eut l'ambition de vouloir aller travailler à Berlin. Comme il falloit passer l'Elbe dans un bac, & qu'il n'avoit pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront, il dédaigna

un métier qu'il en crut la cause, jetta son havresac dans le fleuve, & se fit soldat. Il marcha à pas de géant dans cette carriere. Il eut bientôt l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers, & enfin de l'électeur Frédéric-Guillaume, son maître. Ce grand Prince, qui aimoit la guerre, qui la sçavoit, & qui étoit forcé de la faire, avança rapidement un homme qui joignoit les vertus du citoyen à tous les talens du militaire. Dorfling fut fait Welt-Maréchal, & remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme qui, de la condition de soldat, s'éleve jusqu'au généralat. Une fortune si considérable, & plus encore les qualités brillantes qui l'avoient méritée, exciterent la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que Dorfling, pour être devenu grand seigneur, n'avoit pas perdu l'air de son premier état. « Oui, dit-il à ceux qui lui rapporterent ce discours, » j'ai été tailleur : » j'ai coupé du drap ; mais maintenant, continua-t-il, en portant la main sur la garde de son épée, » voici » l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux » qui parlent mal de moi. »

3. Heureusement né pour la géométrie, le célèbre Vincenzio Viviani fit, à l'école du grand Galilée, de rapides progrès dans cette science sublime. Après la mort de cet homme rare, dont le génie créateur avoit, en quelque sorte, enfanté la philosophie, en la tirant des ténèbres qui, depuis tant de siécles, obscurcissoient son flambeau, le digne disciple de ce maître immortel s'empressa de parvenir à la célébrité, en marchant sur ses traces. Un géometre ancien, appellé *Aristée*, avoit fait un Traité des Sections coniques, fort recherché dans son tems, mais qui, malgré l'estime qu'on en avoit fait, s'étoit perdu. Viviani, fort versé dans la géométrie des anciens, & regrettant sur-tout l'ouvrage d'Aristée, entreprit d'y suppléer, autant qu'il étoit possible, en tâchant de deviner ce qu'il avoit dû nous dire. S'il est jamais permis aux hommes de deviner, c'est en cette matiere, où, si l'on n'est pas sûr de retrouver précisément ce qu'on cherche, on l'est du moins de ne rien trouver de contraire, & de trouver

toujours l'équivalent. Il fut quinze ans entiers sans pouvoir se livrer à ce projet singulier, qui demandoit des talens si profonds ; &, durant cet intervalle, il conçut le dessein d'un nouvel ouvrage, où il s'agissoit de deviner encore. Apollonius-Pergæus, qui vivoit environ deux cens cinquante ans avant l'ère Chrétienne, avoit ramassé, sur les Sections coniques, tout ce qu'avoient fait les sçavans qui l'avoient précédé. Son ouvrage contenoit huit Livres, dont les quatre derniers s'étoient perdus ; & le cinquieme traitoit des plus grandes & des plus petites lignes droites, qui se terminassent aux circonférences des sections coniques. M. Viviani, laissant Aristée pour quelque tems, songea à restituer de la même maniere ce cinquieme Livre, & s'y occupa dans ses quinze années de distraction. Cependant le fameux Jean-Alphonse Borelli, passant par Florence, trouva, dans la bibliothéque de Médicis, un manuscrit arabe, dont l'inscription latine portoit : « Les huit Livres des Sections coniques, par Apollonius-Pergæus. » Il jugea, par toutes les marques extérieures qu'il put rassembler, que ce devoit être effectivement l'ouvrage de ce géometre en son entier ; & le Grand-Duc lui permit de porter ce manuscrit à Rome, pour le faire traduire par Abraham-Ecchellensis, Maronite, professeur en langues orientales. A cette nouvelle, Viviani, qui ne vouloit point perdre le fruit de tout ce qu'il avoit préparé pour sa divination, prit toutes les mesures nécessaires pour prouver qu'il n'avoit fait effectivement que deviner. Il se fit donner des certificats authentiques qu'il n'entendoit point l'arabe ; &, pour plus de sûreté qu'il n'avoit point vu ce manuscrit, il obtint du prince Léopold, frere du grand-duc Ferdinand II, la grace qu'il lui paraphât de sa propre main ses papiers, en l'état où ils se trouvoient alors. Il ne voulut point que Borelli lui mandât jamais rien de ce qu'Ecchellensis auroit pu découvrir en traduisant, & fit imprimer son ouvrage. Tandis que le Public accueilloit cette production d'un sçavant si digne de son estime, Abraham Ecchellensis, qui ne sçavoit point de géométrie, aidé par Borelli, grand géometre, qui ne

ſçavoit point d'arabe, travailloient à traduire le manuſcrit arabe d'Apollonius ; & bientôt ils mirent cet ouvrage au jour. Alors l'univers ſçavant, ſuſpendu, juſqu'à ce moment, ſur le jugement qu'il devoit porter de M. Viviani, compara ſa divination avec la vérité ; & l'on trouva qu'il avoit plus que deviné, c'eſt-à-dire qu'il avoit été beaucoup plus loin qu'Apollonius ſur cette matiere. Un ſuccès ſi ſingulier & ſi heureux excita de plus en plus le deſir qu'avoit Viviani de réuſſir auſſi-bien ſur Ariſtée. Il regardoit, depuis long-tems, comme des diſtractions importunes, tout ce qui l'empêchoit de ſe livrer à cet ouvrage qu'il deſtinoit à Louis XIV, dont il ne ceſſoit de recevoir des bienfaits, & qui venoit de l'agréer pour l'un des huit aſſociés étrangers de l'Académie des Sciences. Il redoubla d'ardeur ; & enfin il en publia trois Livres. On ne peut aſſez admirer les recherches profondes qu'ils renfermoient ; & l'on ſouhaita, pour ſon honneur, qu'Ariſtée reſſuſcitât, comme avoit fait Apollonius.

4. La nature combla de ſes dons l'immortel Dagueſſeau ; & ce grand homme parut réunir tous les talens dont l'heureux aſſemblage fait l'admiration de tous les ſiécles. Il lut les poëtes Grecs & Latins, avec une avidité qu'il appelloit *la paſſion de ſa jeuneſſe*. Sa mémoire les lui rendit ſi préſens, dans tout le cours de ſa vie, qu'à l'âge d'environ quatre-vingts ans, un homme de lettres, ayant cité peu exactement une épigramme de Martial, il lui en rappella les propres termes, en lui avouant qu'il n'avoit pas ouvert cet auteur depuis l'âge de douze ans. La ſociété de Racine & de Boileau avoit des charmes infinis pour lui. Il cultivoit comme eux la poëſie, en avoit le génie, & le conſerva juſqu'à ſes derniers jours. Reçu avocat général du parlement de Paris, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denys Talon, alors préſident à mortier, dit qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit. Il fut enſuite nommé procureur-général, à trente-deux ans ; & ce fut alors qu'il déploya tout ce qu'il étoit. Le chancelier de Pontchartrain le chargea de la rédaction de pluſieurs loix ; &, charmé de la maniere dont

il s'en acquitta, il lui prédit qu'il le remplaceroit, un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseilloit, un jour, de prendre du repos. « Puis-je me reposer, répondit-il généreusement, tandis que je sçais qu'il y a des hommes » qui souffrent ? » Il avoit prévu le premier le fameux & terrible hiver de 1709, sur des observations qu'il fit à sa campagne, & en avoit indiqué le remede, en conseillant de faire venir des bleds, avant que le mal eût produit une allarme générale. A la mort du chancelier Voisin, le Régent jetta les yeux sur Daguesseau, pour remplacer ce grand ministre. Il le mande au Palais-Royal; &, en le voyant, il lui donne le nom de Chancelier. Daguesseau s'en défend, fait des représentations au Prince, allégue son incapacité. Le duc d'Orléans, pour la premiere fois, refuse de le croire; & Daguesseau se voit enfin obligé de consentir à son élévation. Il parut encore plus grand que sa dignité. Il s'étoit instruit des loix de toutes les nations & de tous les tems. Il n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun siécle. Il sçavoit la langue françoise par principes, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, les langues orientales, l'italien, l'espagnol, l'anglois & le portugais. L'étude de tant de langues, qui auroit rempli la vie entiere de plusieurs sçavans, n'étoit pour Daguesseau qu'un amusement, comme il le disoit lui-même. Son principe étoit que le changement d'occupation est seul un délassement. Ainsi tous les travaux de l'homme de lettres ne faisoient aucun tort aux fonctions du Ministre. Quand il perdit sa digne épouse, on craignit que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accablât: on lui conseilla de suspendre ses pénibles occupations. « Non, répondit-il, je me dois » au Public: il n'est pas juste qu'il souffre de mes mal- » heurs domestiques. »

5. Le célèbre Fagon, si connu par ses découvertes dans la botanique, naquit dans le Jardin Royal des Plantes. Les premiers objets, qui s'offrirent à ses yeux, ce furent des plantes; les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de plantes : la langue de la bota-

nique fut sa langue maternelle. A cette premiere habitude se joignit un goût naturel & vif, sans quoi le jardin eût été inutile. Etant sur les bancs, il fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvoit guères, en ce tems-là, être entreprise que par un jeune homme, ni justifiée que par un grand succès. Il soutint dans une thèse la circulation du sang; & les vieux docteurs, opiniâtrement attachés à l'opinion contraire, trouverent qu'il avoit défendu avec esprit cet étrange paradoxe. Cependant on avoit négligé le Jardin Royal; & cet établissement si utile étoit tombé dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit si dénué de plantes, que ce n'étoit plus un jardin. M. Fagon s'offrit de voyager pour chercher des habitans : il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pyrenées, & n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert. Quoique sa fortune fût fort médiocre, il fit tous ses voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la patrie; car on peut dire que le Jardin Royal étoit la sienne. Il célébra ces nouveaux citoyens dans un petit poëme latin, afin qu'il ne manquât rien à son ouvrage. Ce concours de plantes qui, de toutes les parties du monde, sont venues à ce rendez-vous commun; ces différens peuples végétaux, qui vivent sous un même climat; le vaste empire de Flore, dont toutes les richesses sont rassemblées dans cette espece de capitale; les plantes les plus rares & les plus étrangeres, telles que la sensitive qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres; le soin du Roi pour la santé de ses sujets, soin qui auroit seul suffi pour rendre la sienne infiniment précieuse, & digne que toutes les plantes salutaires y travaillassent, tout cela fournit assez au poëte; & d'ailleurs on est volontiers poëte pour ce qu'on aime. A peine M Fagon étoit-il docteur, qu'il eut les deux places de professeur en botanique & en chymie au Jardin Royal; car on y avoit joint la chymie, qui fait usage des plantes, à la botanique qui les fournit. Comme il avoit repeuplé de plantes ce jardin, il le repeupla aussi de jeunes botanistes que ses leçons

y attiroient de toutes parts. Un jour qu'il devoit parler sur la thériaque, l'apothicaire, qui étoit chargé d'apporter les drogues, lui en apporta une autre presqu'aussi composée, sur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par se plaindre publiquement de la supercherie; car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une. Mais, pour corriger l'apothicaire de lui faire de pareils tours, il se mit à parler sur la drogue qu'on lui présentoit, comme il eût fait sur la thériaque, & fut si applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoissance pour la malignité qu'on avoit eue. En même tems, il exerçoit la médecine, dans Paris, avec tout le soin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain; & toutefois il ne recevoit jamais aucun payement, malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces payemens déguisés sous la forme de présens, & qui font souvent une agréable violence aux plus désintéressés. Il ne se proposoit que d'être utile, & de s'instruire, pour l'être toujours davantage.

6. L'immortel Massillon décela de bonne heure ses grands talens pour l'éloquence apostolique. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne, pendant qu'il professoit la théologie. L'oraison funébre de Henri de Villars, archevêque de cette ville, fut accueillie avec un suffrage unanime. Ce succès le fit appeller à Paris, par le P. de la Tour, alors général de la congrégation de l'Oratoire où il étoit entré. Lorsqu'il eut fait quelque séjour dans la capitale, son supérieur lui demanda ce qu'il pensoit des prédicateurs qui brilloient sur ce grand théatre? « Je leur trouve, répondit-il, » bien de l'esprit & du talent; mais, si je prêche, je » ne prêcherai pas comme eux. » Il tint parole : il prêcha, & s'ouvrit une route nouvelle. Le P. Bourdaloue ne fut pas du nombre de ceux qu'il ne se proposoit pas d'imiter : trop connoisseur pour ne pas sentir tout le mérite de ce grand homme, il ne l'entendit que pour l'admirer; &, s'il ne marcha pas sur les mêmes traces, c'est que son génie le portoit à un autre genre d'éloquence. Il se fit donc une maniere de composer qu'il ne dut qu'à lui-même, & qui, aux yeux des hommes

ſenſibles, parut ſupérieure à celle de Bourdaloue. Après avoir prêché ſon premier Avent à Verſailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV. « Mon » pere, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai » été très-content d'eux: pour vous, toutes les fois » que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de » moi-même. » La premiere fois qu'il prêcha ſon fameux ſermon *Du petit Nombre des Elus*, il y eut un endroit où un tranſport de ſaiſiſſement s'empara de tout l'auditoire. Preſque tout le monde s'éleva à moitié par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamation & de ſurpriſe fut ſi fort, qu'il troubla l'orateur. Ce trouble ne ſervit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Ce qui ſurprit ſur-tout dans le P. Maſſillon, ce furent ces peintures du monde, ſi ſaillantes, ſi fines, ſi reſſemblantes. On lui demandoit où un homme, conſacré, comme lui, à la retraite, avoit pu les prendre? « Dans le cœur humain, répondit-il. » Pour peu qu'on le ſonde, on y découvrira le germe » de toutes les paſſions. Quand je fais un ſermon, » j'imagine qu'on me conſulte ſur une affaire ambiguë. » Je mets toute mon application à décider & à fixer » dans le bon parti celui qui a recours à moi. Je l'ex» horte, je le preſſe, & je ne le quitte point qu'il ne » ſe ſoit rendu à mes raiſons. » Sa déclamation ne ſervit pas peu à ſes ſuccès. Son air ſimple, ſon maintien modeſte, ſes yeux humblement baiſſés, ſon geſte négligé, ſon ton affectueux, ſa contenance, qui montroit qu'il étoit pénétré des vérités qu'il annonçoit, tout en lui portoit dans les eſprits les plus brillantes lumieres, & dans les cœurs les mouvemens les plus tendres. Le célèbre comédien Baron, l'ayant rencontré dans une maiſon ouverte aux gens de lettres, lui fit ce compliment: « Continuez, mon pere, à débiter comme vous » faites; vous avez une maniere qui vous eſt propre, » & laiſſez aux autres les régles. » Au ſortir d'un de ſes ſermons, la vérité arracha à ce fameux acteur cet aveu humiliant pour ſa profeſſion: « Mon ami, dit-il à un de ſes camarades qui l'avoit accompagné; » mon » ami, voilà un orateur, & nous, nous ne ſommes que

» des comédiens. » En 1704, le P. Massillon parut, pour la seconde fois, à la cour, & y parut encore plus éloquent que la premiere fois. Louis XIV, après lui en avoir témoigné son plaisir, ajoûta, du ton le plus gracieux : « Et je veux, mon pere, vous entendre » désormais, tous les deux ans. » Des éloges si flateurs n'altérerent point sa modestie. Un de ses confreres, le félicitant sur ce qu'il venoit de prêcher admirablement, suivant sa coutume : « Eh! laissez, mon pere, répon-» dit-il; le diable me l'a déja dit plus éloquemment que » vous. » L'évêché de Clermont fut la récompense de son mérite, en 1717. Destiné, l'année suivante, à prêcher devant Louis XV, qui n'avoit encore que neuf ans, il composa, en six semaines, ces discours si connus, sous le nom de *Petit-Carême*. C'est le chef-d'œuvre de cet orateur, & celui de l'art oratoire. Ce grand prédicateur auroit souhaité qu'on introduisît en France l'usage établi en Angleterre, de lire les sermons, au lieu de les prêcher de mémoire, regardant la coutume d'apprendre par cœur, comme un esclavage qui enlevoit à la chaire bien des orateurs, & qui avoit une foule d'inconvéniens pour ceux qui s'y consacroient. Cette méthode ne nuiroit point, selon lui, à la vivacité de l'action. Le prédicateur ne seroit plus, comme il arrive quelquefois, autant de tems à retenir un sermon qu'à le faire. Rassuré par son cahier, il n'en réciteroit qu'avec plus de chaleur. Ceux qui composent avec facilité & avec génie, mais qui apprennent difficilement, attireroient une foule d'auditeurs; & l'on ne seroit point en danger de compromettre sa réputation devant la multitude, qui fait circuler dans la société, comme un très-grand ridicule, un moment d'absence de mémoire. Il lui étoit arrivé, aussi-bien qu'à deux autres de ses confreres, de rester court en chaire, précisément le même jour. Ils prêchoient tous les trois à différentes heures, un Vendredi saint. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier: la crainte saisit les deux autres, & leur fit éprouver le même sort.

7. Damon, célèbre musicien, précepteur du fameux

Périclès, voyant des jeunes-gens que les vapeurs du vin & un air de flûte, joué sur le ton Phrygien, avoient rendus extravagans, les fit rentrer tout-d'un-coup dans un état calme & sage, en prenant sa lyre, & touchant un air dont tous les accens respiroient la douceur. Ainsi, sous les doigts de cet artiste, la lyre devenoit, en quelque sorte, un instrument de morale.

8. Après un siége long, pénible & sanglant, Amurat IV, empereur des Turcs, ayant pris Bagdad, ordonne de mettre tout à feu & à sang. Trente mille Persans sont égorgés en présence du vainqueur; & ce Prince sanguinaire alloit exterminer tous les habitans, lorsqu'un musicien se jette à ses pieds, & lui tient ce discours: « Très-sublime Empereur, souffrirez-vous » qu'un art aussi parfait que la musique périsse aujour» d'hui avec moi? avec Schah-Culi, votre esclave? » Ah! conservez, en me sauvant la vie, un art divin, » dont je n'ai pu encore découvrir toutes les beautés. » Cette priere fit rire le Sultan; &, jettant sur l'artiste un regard favorable, il lui permit de prouver ses talens. Schah-Culi prend aussi-tôt un scheschdar, espece de harpe à six cordes; &, mariant sa voix aux sons de cet instrument, il chante la prise tragique de Bagdad, & le triomphe d'Amurat. D'abord le Sultan paroît interdit. Bientôt la fureur se peint sur son visage. Il se croit au milieu des combattans: il anime ses guerriers; il commande à la victoire. A l'instant, le musicien saisit une autre touche; &, par des tons plaintifs, il pénetre, il subjugue l'ame de l'implacable conquérant. Le fier Sultan fond en larmes. Son cœur, pour la premiere fois, sensible à la pitié, lui fait détester l'ordre barbare qu'il vient de donner. Il le révoque: il fait cesser le carnage; &, vaincu par les charmes de la musique, il rend la liberté aux compagnons de Schah-Culi, prend avec lui cet artiste, & le comble de biens.

9. Al-Farabi, fameux docteur Musulman, étoit un de ces génies heureux, un de ces hommes universels, qui pénetrent dans toutes les sciences avec une égale facilité. Il ne s'étoit pas borné à l'explication des rêveries de l'Alcoran; il avoit encore approfondi des scien-

ces plus utiles, plus dignes de lui ; & il passoit pour le plus grand philosophe de son siécle. L'aventure, qui lui arriva chez Seïfeddoulat, Sultan de Syrie, fait connoître les talens de ce sçavant. Il revenoit du pélerinage de la Mecque, lorsqu'il passa chez ce Prince qui favorisoit les sciences, & qui les cultivoit lui-même. Il étoit environné de docteurs qui s'étoient assemblés dans son palais, pour conférer sur les objets de leurs études. Al-Farabi s'introduit dans cette auguste académie, & demande au Monarque où il veut qu'il se place ? « Où vous vous » trouverez le plus commodément, » lui répond le Prince. Le philosophe va se placer sur un coin du sofa, où le Sultan étoit assis. Seïfeddoulat, surpris de la hardiesse de cet étranger, dit, en sa langue maternelle, à l'un de ses officiers : « Puisque ce Turc est si indiscret, » faites-lui quitter sa place, & réprimandez-le vive- » ment. » Al-Farabi, ayant entendu cet ordre, dit au Sultan : « Celui qui commande si légèrement, Seigneur, » est sujet à se repentir. » Le Prince, rempli d'étonnement, lui repartit : « Entendez-vous ma langue ? — Je » l'entends, & plusieurs autres, » reprit le philosophe ; &, dans le moment, ouvrant la conférence, il y disputa d'une maniere si éloquente & si forte, qu'il réduisit tous les docteurs au silence. La dispute étant finie, Seïfeddoulat rendit de grands honneurs à Farabi, & le retint auprès de lui, pendant que les musiciens, qu'il avoit fait venir pour récréer l'assemblée, déployerent les richesses de leur art. Al-Farabi se joignit à eux, & accompagna du luth, avec tant de délicatesse, qu'il attira sur lui les yeux & l'admiration de tous ceux qui étoient présens. Le Sultan, l'ayant prié de donner quelque chose de sa composition, il tira de sa poche une piéce enjouée, la fit chanter, & l'accompagna avec tant de force & de vivacité, qu'il fit rire à l'excès tous les assistans. Il fit chanter ensuite une autre piéce si tendre & si touchante, qu'il fit pleurer tous ceux qui l'entendirent ; &, par une troisieme, il les endormit tous. Cette variété de talens porta le Prince à le presser de rester avec lui : il fit les offres les plus brillantes ; mais le philosophe s'en excusa, partit, &

fut tué, par des voleurs, dans un bois de Syrie.

10. Le célèbre Mabuse, fameux peintre Hongrois, prouva que les talens & le génie créateur sont de tous les pays. Afin de se passer de couleurs & d'impression, il imagina une certaine eau dont le secret périt avec lui, par le moyen de laquelle il enfantoit des chefs-d'œuvres dont rien ne pouvoit altérer le coloris; & l'on pouvoit plier & replier la toile de ses tableaux, sans endommager la peinture. Tous les Princes de son siécle s'empresserent de l'attirer à leurs cours, & de le combler des marques de considération que méritoit son habileté. Il s'attacha successivement au roi d'Angleterre, & au marquis de Vernes, qui aimoit à protéger les arts. Mais Mabuse, plus ami de la bouteille que des richesses, consacroit à la passion du vin tous les présens de la fortune. Un jour, le Marquis, qui devoit recevoir Charles-Quint dans son château, ayant habillé toute sa maison en damas blanc, Mabuse vendit son damas, & alla en déposer le prix sur le comptoir d'un cabaret. Il le remplaça par une robe de papier blanc, qu'il peignit en damas à grandes fleurs. L'éclat des couleurs, la vérité du dessein, firent remarquer l'habit du peintre. L'Empereur, surpris du brillant de ce damas, le fit approcher, & découvrit la ruse. Le Monarque en rit beaucoup; &, plein d'admiration pour l'adresse de l'artiste, il pria le Marquis de la rémunérer en son nom. Ce Seigneur obéit, mais après avoir puni l'intempérant Mabuse de quelques semaines de prison, afin qu'on ne publiât pas qu'il faisoit habiller ses gens de papier.

11. Un commerce aimable, des mœurs pures, un naturel doux, un cœur sensible à l'amitié, n'étoient pas les seules qualités qui faisoient de Bérétin, peintre Toscan, un homme estimable : son habileté dans son art le rendit cher à ses contemporains. Il montra d'abord peu de talent pour la peinture; mais, ses dispositions s'étant développées tout-à-coup, il étonna ceux de ses compagnons qui s'étoient moqués de lui. Rome, Florence, le posséderent successivement. Le pape Alexandre VII le créa chevalier de l'Eperon d'or. Le grand-duc Ferdinand II lui donna aussi des marques de son

estime. Ce Prince, admirant, un jour, un enfant qu'il avoit peint pleurant, il ne fit que donner un coup de pinceau, & il parut rire; puis, avec une autre touche, il le remit dans son premier état. « Vous voyez, Prince, lui dit Bérétin, » avec quelle facilité les enfans pleurent » & rient. »

12. Pour exprimer les conquêtes d'Alexandre le Grand, pour tracer aux regards la rapidité des victoires de ce héros, Apelle le peignit la foudre à la main; & ce tableau fut trouvé si bien fait, qu'il fit dire que, des deux Alexandres, celui de Philippe étoit invincible, & celui d'Apelle inimitable. Il en fit un autre que le Monarque alla voir à Ephèse, où le peintre travailloit. Il paroissoit monté sur un superbe coursier, avec cet air magnanime qu'il montroit au moment d'une bataille. Par une de ces bizarreries ordinaires aux Grands, le Prince critiqua le chef-d'œuvre, & trouva sur-tout des défauts dans le cheval. Il étoit à pied. On lui amene Bucéphale : aussi-tôt cet animal sensible se met à hennir, à la vue de celui que représentoit le tableau, le croyant véritable. « En vérité, seigneur, dit alors Apelle, « ce cheval paroît se connoître mieux » que vous en peinture. » Après la mort d'Alexandre, un voyage, que cet artiste fit par mer, l'obligea de relâcher à Alexandrie. Quelques envieux qu'il avoit en cette ville, & qui sçavoient que le roi Ptolémée ne l'aimoit pas, le firent inviter à souper, de la part de ce Prince. Apelle, ne soupçonnant rien dans cette invitation perfide, se rend au palais. Ptolémée, choqué de voir un homme qu'il haïssoit, appelle tous ceux qui étoient chargés d'avertir les convives, & dit au peintre de montrer celui qui l'avoit invité. Apelle, ne le trouvant point parmi ces officiers, prit un charbon, traça son portrait sur la muraille; & le Monarque reconnut que c'étoit son bouffon.

13. Zeuxis & Parrhasius, deux fameux peintres de l'antiquité, épris d'une noble émulation, entrerent un jour en lice, & se disputerent le prix proposé à leurs rares talens. Zeuxis parut le premier, avec un tableau qui représentoit un enfant portant une corbeille de raisins.

raisins. Ces fruits étoient rendus avec tant de vérité, que les oiseaux s'y tromperent, & s'approcherent pour les becqueter. Parrhasius vint ensuite. Il avoit peint sur son tableau un rideau. Son rival, fier du suffrage des oiseaux, se flatoit déja de la victoire. « Tirez votre ri-» deau, lui dit-il d'un ton qu'animoit l'amour-propre; » voyons votre ouvrage. --- Tirez-le vous-même, répond tranquillement Parrhasius, & jugez. » Zeuxis s'approche. Il porte la main sur le tableau. Mais quelle est sa surprise, lorsqu'au lieu d'un rideau, il ne trouve que des couleurs! Il s'avoue vaincu; &, trouvant moins difficile de tromper des oiseaux, que les yeux d'un peintre, il rend le premier hommage au triomphe de son antagoniste.

14. Le génie, pour s'immortaliser, s'écarte quelquefois des routes ordinaires. Hogarth, peintre Anglois, ne travailloit point ses tableaux pour satisfaire ce qu'on appelle les amateurs; car il avoit négligé le méchanisme de son art, c'est-à-dire les traits du pinceau, le rapport des parties entr'elles, l'effet du clair-obscur, l'harmonie du coloris, &c. pour s'élever au poëtique & au moral de la peinture. « Je reconnois, disoit-il, » tout le monde pour juge compétent de mes tableaux, » excepté les connoisseurs de profession. » Un seul exemple prouvera combien il réussit, & avec quelle éloquence son pinceau parloit aux cœurs simples & sensibles. Il avoit fait graver une estampe dans laquelle il avoit exprimé, avec cette énergie qui caractérise ses pathétiques productions, les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettoit, un jour, ses chevaux avec beaucoup de dureté. Un passant, touché de pitié, lui dit: « Misérable, tu n'as donc » pas vu l'estampe d'Hogarth? »

15. Daniel Tauvry eut son pere pour précepteur. Il apprit, pour ainsi dire, dès le berceau, les langues sçavantes; & le maître trouva dans son disciple des dispositions si heureuses, qu'il lui fit soutenir problématiquement une thèse de logique, à l'âge de neuf ans & demi. La thèse générale de philosophie, problématique aussi, vint, un an après. Ensuite M. Tauvry le pere,

qui étoit médecin de l'hôpital de Laval, enſei
même tems à ſon fils la théorie de la médecine
pratique ſur les malades de cet hôpital. Mais
l'inſtruire davantage dans cette profeſſion ut
l'envoya à Paris, âgé de treize ans; &, de
après, le jeune médecin fut jugé digne, par l'u
ſité d'Angers, d'y être reçu docteur. Il revint à
& ce fut alors qu'à l'âge de dix-huit ans, il don
public des ouvrages capables de l'immortaliſer,
le firent entrer dans l'Académie des Sciences,
mérite & ſes talens étoient dignes de briller.

16. Jean-Louis-Elizabeth de Montchalm de
diac apprit, dès le berceau, à diſtinguer les le
trente mois, il les connoiſſoit toutes, les g
comme les petites; &, à trois ans, il liſoit pa
ment le latin & le françois, imprimé ou manuſ
quatre ans, on lui apprit la langue latine : à ci
en traduiſoit couramment les auteurs les plus
ciles. A ſix, il liſoit le grec & l'hébreu. Il
doit dès-lors les principes de l'arithmétique, de
toire, de la géographie, du blaſon, de la ſ
des médailles. En quatre ſemaines, il parvint à
correctement & facilement. Montpellier, Nîmes,
noble, Lyon, Paris même, admirerent ſes p
ſurprenans, ſes talens précoces, & l'étendue
connoiſſances. Il avoit lu une foule de poëtes,
teurs, d'hiſtoriens, de philoſophes, d'épiſtolaire
grammairiens, dans un âge où les autres enfans ſ
à peine bégayer leur propre langue. Ce petit p
ne fit que paroître. Une complication de maux l'e
au monde, dont il avoit été l'admiration, à l'â
ſept ans.

17. A l'âge de dix-huit ans, Jean-Baptiſte Du
mel compoſa un petit Traité où il expliquoit,
une ou deux figures, & d'une maniere fort ſimpl
trois Livres des *Sphériques* de Théodoſe. Il y a
une trigonométrie fort courte & fort claire, da
deſſein de faciliter l'entrée de l'aſtronomie. Il a
dans un ouvrage poſtérieur, qu'il n'avoit fait imp
celui-là que par une vanité de jeune homme; mai

de gens de cet âge pourroient avoir la même vanité. Il falloit que l'inclination qui le portoit aux ſciences fût déja bien générale & bien étendue, pour ne pas laiſſer échapper les mathématiques, ſi peu connues & ſi peu cultivées en ce tems-là. La phyſique étoit alors comme un grand royaume démembré, dont les provinces & les gouvernemens ſeroient devenus des ſouverainetés preſqu'indépendantes. L'aſtronomie, la méchanique, l'optique, la chymie, &c.... étoient des ſciences à part, qui n'avoient plus rien de commun avec ce qu'on appelloit *phyſique*; & les médecins même en avoient détaché leur phyſiologie, dont le nom ſeul la trahiſſoit. La phyſique, appauvrie & dépouillée, n'avoit plus pour ſon partage que des queſtions également épineuſes & ſtériles. M. Du-Hamel entreprit de lui rendre ce qu'on lui avoit uſurpé, c'eſt-à-dire, une infinité de connoiſſances utiles & agréables, propres à faire renaître l'eſtime & le goût qu'on lui devoit. Il commença l'exécution de ce deſſein, par quelques ouvrages qui furent accueillis avec la plus grande avidité. A la forme de dialogues, qu'il emploie, & à cette maniere de traiter la philoſophie, on reconnoît que Cicéron a ſervi de modèle; mais on le reconnoît encore à une latinité pure & exquiſe, &, ce qui eſt plus important, à un grand nombre d'expreſſions ingénieuſes & fines, dont ces ouvrages ſont ſemés. Ce ſont des raiſonnemens philoſophiques, qui ont dépouillé leur ſéchereſſe naturelle, ou du moins ordinaire, en paſſant au travers d'une imagination fleurie & ornée, & qui n'y ont pris cependant que la juſte doſe d'agrément qui leur convenoit. Ce qui ne doit être embelli que juſqu'à une certaine meſure préciſe, eſt ce qui coûte le plus à embellir.

En 1666, M. Colbert, qui ſçavoit combien la gloire des lettres contribue à la ſplendeur d'un Etat, propoſa & fit approuver au Roi l'établiſſement de l'Académie royale des Sciences. Il aſſembla, avec un diſcernement exquis, un petit nombre d'hommes excellens, chacun dans ſon genre. Il falloit à cette compagnie un ſecrétaire qui entendît & qui parlât bien toutes les langues

de ces sçavans, celle d'un chymiste, par exemple, & celle d'un astronome; qui fût auprès du Public leur interprète commun; qui pût donner à tant de matieres épineuses & abstraites des éclaircissemens, un certain tour, & même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner, & que cependant la plûpart des lecteurs demandent; enfin qui, par son caractere, fût exempt de partialité, & propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques. Le choix du Ministre, pour cette fonction, tomba sur M. Du-Hamel; & ce choix glorieux ne pouvoit tomber que sur lui. Il réunissoit à tous les talens de conciliation, ce désintéressement littéraire qui ne s'attache qu'au vrai, & qui rejette le mensonge, sans acception des personnes; cèt amour du travail, qui ne connoît de repos que le changement d'occupations; & ce génie universel, que le moindre rayon de vérité, qui s'échappe au travers de la nuë, éclaire suffisamment, tandis que la vérité entiérement dévoilée ne frappe pas les autres.

18. Ce qui a rendu le nom de M. Ruysch si célèbre, a été de porter l'anatomie à une perfection jusques-là inconnue. On s'étoit long-tems contenté des premiers instrumens qui s'étoient d'abord offerts comme d'eux-mêmes, & qui ne servoient guères qu'à séparer des parties solides, dont on observoit la structure particuliere, ou la disposition qu'elles avoient entr'elles. Reynier Graaf, ami intime de M. Ruysch, fut le premier qui, pour voir le mouvement du sang dans les vaisseaux, & les routes qu'il suit pendant la vie, inventa une nouvelle espece de seringue, par où il injectoit dans les vaisseaux une matiere colorée, qui marquoit tout le chemin qu'elle faisoit, &, par conséquent, celui du sang. Cette nouveauté fut d'abord approuvée; mais ensuite on l'abandonna, parce que la matiere injectée s'échappoit continuellement, & que l'injection devenoit bientôt inutile. Jean Swammerdam remédia au défaut de l'invention de Graaf. Il pensa très-heureusement qu'il falloit prendre une matiere chaude, qui, en se refroidissant à mesure qu'elle cou-

oit dans les vaisseaux, s'y épaissît, de sorte qu'arrivée à leur extrémité, elle cessât de couler ; ce qui demande, comme on voit, une grande précision, tant pour la nature particuliere de la matiere qu'on emploiera, que pour le degré de feu qu'il faudra lui donner, & le plus ou moins de force dont on la poussera. Par ce moyen, Swammerdam rendoit visibles, pour la premiere fois, les arteres & les veines capillaires de la face. Mais il ne suivit pas lui-même bien loin son invention. Une grande piété, qui vint à l'occuper entiérement, l'en empêcha, & ne le rendit pourtant pas assez indifférent sur son secret, pour en faire part à M. Ruysch, son ami, qui en étoit extrêmement curieux.

Il le chercha donc de son côté, & le trouva pour le moins ; car il y a beaucoup d'apparence que ce qu'il trouva étoit encore plus parfait que ce qu'avoit Swammerdam lui-même. Les parties étoient injectées de façon que les dernieres ramifications des vaisseaux, plus fines que des fils d'araignées, devenoient visibles, &, ce qui est encore plus étonnant, ne l'étoient pas quelquefois sans microscope. Quelle devoit être la matiere assez déliée pour pénétrer dans de pareils canaux, & en même tems assez solide pour s'y durcir ? On voyoit de petites parties qui ne s'apperçoivent ni dans le vivant, ni dans le mort tout frais. Des cadavres d'enfans étoient injectés tout entiers : l'opération ne paroissoit guères possible dans les autres. Cependant il entreprit, en 1666, par ordre des Etats-généraux, le cadavre déja fort gâté de Guillaume Bercley, vice-amiral Anglois, tué à la bataille donnée, le 11 de Juin, entre les flottes d'Angleterre & de Hollande ; & on le renvoya en Angleterre, traité comme auroit pu l'être le plus petit cadavre. Les Etats-généraux récompenserent ce travail d'une maniere digne d'eux, & du travail même.

Tout ce qui étoit injecté conservoit sa consistance, sa mollesse, sa flexibilité, & même s'embellissoit avec le tems, parce que la couleur en devenoit plus vive, jusqu'à un certain point. Les cadavres, quoiqu'avec

tous leurs viſceres, n'avoient point de mauvaiſe odeur; au contraire, ils en prenoient une agréable, quand même ils euſſent ſenti fort mauvais avant l'opération. Tout ſe garantiſſoit de la corruption, par le ſecret de M. Ruyſch. Une fort longue vie lui a procuré le plaiſir de ne voir aucune de ſes piéces ſe gâter par les ans, & de ne point fixer de terme à leur durée. Tous ces morts, ſans deſſéchement apparent, ſans rides, avec un teint fleuri & des membres ſouples, étoient preſque des reſſuſcités : ils ne paroiſſoient qu'endormis, tout prêts à parler, quand ils ſe réveilleroient. Les momies de M. Ruyſch prolongeoient, en quelque ſorte, la vie, au lieu que celles de l'ancienne Égypte ne prolongeoient que la mort.

Quand ces prodiges commencerent à faire du bruit, ils trouverent, ſelon une loi bien établie de tout tems, beaucoup d'incrédules ou de jaloux. Ils détruiſoient, par quantité de raiſonnemens, les faits qu'on leur avançoit : quelques-uns diſoient, en propres termes, qu'ils ſe laiſſeroient plutôt crever les yeux, que de croire de pareilles fables. A tous leurs diſcours, M. Ruyſch répondoit ſimplement : *Venez, & voyez.* Son cabinet étoit toujours prêt à leur parler & à raiſonner avec eux. Ces deux mots étoient devenus ſon refrain perpétuel, ſon cri de guerre. Un profeſſeur de médecine lui écrivit bien gravement qu'il feroit mieux de renoncer à toutes ces nouveautés, & de s'attacher à l'ancienne doctrine, ſi ſolidement établie, & qui renfermoit tout. Comme le novateur ne ſe rendoit point, le docteur redoubla ſes Lettres ; & il lui dit enfin que tout ce qu'il faiſoit dérogeoit à la dignité de profeſſeur, dont il étoit revêtu. M. Ruyſch répondit : *Venez, & voyez.*

Outre la chaire d'anatomie, il fut encore chargé de celle de botanique, par les bourg-meſtres d'Amſterdam ; & l'on peut bien croire qu'il ne démentit point ſes ſuccès & ſes talens dans cette occupation. Le grand commerce des Hollandois lui fourniſſoit des plantes de tous les climats de l'univers. Il les diſſéquoit avec la même adreſſe que les animaux ; &, dégageant entié-

rement leurs vaisseaux de la pulpe, ou parenchyme, il montroit à découvert tout ce qui faisoit leur vie. Les animaux & les plantes étoient également embaumés, & sûrs de la même durée. Son cabinet, où tout alloit se rassembler, devint si abondant & si riche, qu'on l'eût pris pour le thrésor sçavant d'un Souverain. Mais, non content de la richesse & de la rareté, il voulut encore y joindre l'agrément, & égayer le spectacle. Il mêloit des bouquets de plantes & de coquillages à de tristes squelettes, & animoit le tout par des inscriptions ou des vers pris des meilleurs poëtes Latins. C'étoient, pour les étrangers, une des plus grandes merveilles des Pays-bas, que ce cabinet de M. Ruysch. Les sçavans seuls l'admiroient dignement : tout le reste vouloit seulement se vanter de l'avoir vu. Les Généraux d'armée, les Ambassadeurs, les Princes, les Electeurs, les Rois, y venoient comme les autres ; & ces grands titres prouvent du moins la grande célébrité. Quand le Czar Pierre le Grand vint en Hollande, pour la premiere fois, il fut frappé, transporté à cette vue. Et en effet, quelle surprise & quel plaisir pour un génie naturellement aussi avide du vrai, qu'un pareil spectacle où il n'avoit point été conduit par degrés ! Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui sembloit lui sourire. Il ne pouvoit sortir de ce lieu, ni se lasser d'y recevoir des instructions ; & il dînoit à la table très-frugale de son maître, pour passer les journées entieres avec lui. A son second voyage, en 1717, il acheta le cabinet, & l'envoya à Pétersbourg ; présent des plus utiles qu'il pût faire à la Moscovie, qui se trouvoit, tout d'un coup & sans peine, en possession de ce qui avoit coûté tant de travaux à l'un des plus habiles hommes des nations sçavantes.

19. M. Régis, étant à Paris, pour achever le cours de ses études, fut frappé de la philosophie Carthésienne, qui surmontoit avec peine les obstacles sans nombre qu'on opposoit à ses progrès. Il commença à la connoître, par les conférences de M. Rohaut ; & il s'attacha entiérement à cette philosophie, dont le charme, indépendamment même de la nouveauté, ne

pouvoit manquer de se faire sentir à un esprit tel que le sien. Il n'avoit plus que quatre ou cinq mois à rester dans la capitale; & il se hâta de s'instruire sous M. Rohaut, qui, de son côté, zélé pour sa doctrine, donna tous ses soins à un disciple qu'il croyoit propre à la répandre. Régis, étant parti de Paris, avec une espece de mission de son maître, alla établir la nouvelle philosophie à Toulouse, par des conférences publiques, qu'il commença d'y tenir en 1665. Il avoit une facilité admirable de parler, & le don d'amener les matieres abstraites à la portée de ses auditeurs. Bientôt toute la ville fut remuée par le nouveau philosophe. Sçavans, magistrats, ecclésiastiques, tout accourut pour l'entendre. Les dames même faisoient partie de la foule; &, si quelqu'un pouvoit partager avec lui la gloire de ce grand succès, ce n'étoit du moins que l'illustre Descartes, dont il annonçoit les découvertes. On soutint une thèse de pur Carthésianisme, en françois, dédiée à l'une des premieres dames de Toulouse, que M. Régis avoit rendue fort habile Carthésienne; & il présida à cette thèse. On n'y disputa qu'en françois: la dame elle-même y résolut plusieurs difficultés considérables; & il semble qu'on affectât, par toutes ces circonstances, de faire une abjuration plus parfaite de l'ancienne philosophie. Messieurs de Toulouse, touchés des instructions & des lumieres que M. Régis leur avoit apportées, lui firent une pension sur leur hôtel-de-ville; évènement presqu'incroyable dans nos mœurs, & qui semble appartenir à l'ancienne Grèce.

20. Les parens de M. Dodart ne se contenterent pas de faire apprendre à leur fils le latin & le grec; ils y joignirent le dessein, la musique, les instrumens, qui n'entrent que dans les éducations les plus somptueuses, & qu'on ne regarde que trop comme des superfluités agréables. Il réussit à tout, de maniere à donner les plus grandes espérances; & il eut achevé ses études de si bonne heure, qu'il eut le tems de s'appliquer également au droit & à la médecine, pour se déterminer mieux sur la profession qu'il embrasseroit. Il est peut-être le seul qui ait voulu choisir avec tant de connois-

tance de cause : il est vrai qu'il satisfaisoit aussi son extrême avidité de sçavoir. Il prit enfin parti pour la médecine. Son inclination naturelle l'y portoit ; mais, ce qui le détermina le plus puissamment, c'est qu'il n'y vit aucun danger pour la justice, & une infinité d'occasions pour la charité ; car il étoit touché dès-lors de ces mêmes sentimens de religion, dans lesquels il a fini sa vie. On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir, & un homme de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel. Ses progrès furent rapides, comme la marche de son génie ; & bientôt sa réputation s'établit au point que les Princes lui confierent le soin de leurs jours, & déposerent leurs cœurs dans le sien. Sa fortune fut applaudie, quoiqu'il la méritât ; & ce fut la premiere fois qu'on ne porta point envie au bonheur mérité. Il n'est pas besoin de connoître beaucoup les maisons des Grands, pour sçavoir que, d'y être bien avec tout le monde, c'est un chef-d'œuvre de conduite & de sagesse, & souvent d'autant plus difficile, que l'on a d'ailleurs de plus grandes qualités. Le grand secret, pour y réussir, est celui que pratiquoit M. Dodart : il obligeoit autant qu'il lui étoit possible, & ne ménageoit point sa faveur dans les affaires d'autrui. Avoir besoin de son crédit, c'étoit être en droit de l'employer. Heureusement pour un grand nombre de gens de mérite, les grands postes qu'il occupoit le firent connoître de plusieurs autres personnes du premier rang ou de la premiere dignité, qui, malgré leur élévation, avoient pour lui cette sorte de respect qui n'a point été établi par les hommes, & dont la nature s'est réservé le droit de disposer en faveur de la vertu. En 1673, M. Dodart entra dans l'Académie des Sciences, par le moyen de M. Perrault. Ils avoient beaucoup de crédit auprès de M. Colbert, & en faisoient un usage assez extraordinaire : ils s'en servoient à faire connoître au Ministre ceux qui avoient de grands talens aussi-bien qu'eux, & à leur attirer ses graces.

Le nouvel académicien fit connoître alors un nou-

veau mérite qu'on n'avoit encore fait que ſoupçonner. Pour tribut académique, il ſe livra à l'étude des plantes, à laquelle il avoit conſacré déja bien des années; & jamais homme n'avoit été plus propre que lui à faire l'hiſtoire de cette multitude immenſe de nations végétantes, dont la main de l'Eternel a peuplé notre globe, pour la conſervation de nos jours. Il poſſédoit au ſouverain degré l'eſprit de diſcuſſion & de recherche. Il ſçavoit de quel côté, ou plutôt, de combien de côtés différens il falloit porter ſa vue, & pointer, pour ainſi dire, ſa lunette. Tout le monde ne ſçait pas voir : on prend pour l'objet entier la premiere face que le hazard nous en a préſentée; mais M. Dodart avoit la patience de chercher toutes les autres, & l'art de les découvrir, ou du moins la précaution de ſoupçonner celles qu'il ne découvroit pas encore. Ce ne ſont pas ſeulement les grands objets qui en ont pluſieurs, mais encore les plus petits; & une grande attention eſt une eſpece de microſcope qui les groſſit. Il eſt vrai que cette attention ſcrupuleuſe, qui ne croit jamais avoir aſſez bien vu, que ce ſoin de tourner un objet de tous les ſens, en un mot, que l'eſprit de diſcuſſion eſt aſſez contraire à celui de déciſion; mais un ſage obſervateur doit plus examiner que décider, ſuivre attentivement la nature par des obſervations exactes, & non pas la prévenir par des jugemens précipités. Rien ne ſied mieux à notre raiſon que des concluſions un peu timides; & même, quand elle a le droit de décider, elle feroit bien d'en relâcher quelque choſe.

Il n'étoit pas poſſible que M. Dodart ne portât, dans l'exercice de la médecine, ce même eſprit, fortifié encore par ſon extrême délicateſſe de conſcience. Un malade n'avoit à craindre ni ſon inapplication, ni même une application légere & ſuperficielle, mais ſeulement, car il faut tout dire, ſa trop grande application, qui pouvoit le rendre irréſolu ſur le choix d'un parti. La pratique n'admet pas toujours les ſages auteurs de la ſpéculation; & quelquefois la raiſon elle-même ordonne qu'on agiſſe ſans l'attendre. La connoiſſance des plantes étoit le principal travail de M. Do-

dart dans l'Académie, mais non pas le seul. Il s'attacha beaucoup à étudier la transpiration insensible du corps humain. Tous les physiciens & les médecins en avoient toujours eu une idée, mais si générale & si vague, que tout ce qu'ils en sçavoient proprement étoit qu'il y a une transpiration. L'illustre Sanctorius, médecin de Padouë, est le premier qui ait sçu la réduire au calcul par des expériences, & en comparer la quantité à celles des déjections grossieres. Elle va beaucoup au-delà de ce qu'on eût imaginé. Il peut sortir du corps, en un jour, selon Sanctorius, sept ou huit livres de matiere par la transpiration; &, comme il n'est pas possible qu'une si abondante évacuation ne soit fort importante, plusieurs habiles médecins la regardent comme un des principaux fondemens & de leur théorie, & de leur pratique. Mais, parce que Sanctorius a eu le premier de si belles vues, il ne les a pas poussées à leur perfection. Par exemple, quoiqu'il ait conçu, en général, que la transpiration devoit être différente, selon les âges, il ne paroît avoir eu égard à cette différence, ni dans ses observations, ni dans les conséquences qu'il en tire; & M. Dodart s'assura, par des expériences continuées, durant trente-trois ans, que l'on transpire beaucoup plus dans la jeunesse. En effet, il est fort naturel, & que la chaleur du sang, plus foible à mesure que l'on vieillit, pousse au dehors moins de particules subtiles, & qu'en même tems les pores de la peau se resserrent. M. Dodart étoit particuliérement propre à faire ces sortes d'expériences, parce qu'il faut les faire sur soi-même, & mener une vie égale & uniforme, tant d'un jour à l'autre, que dans les différens âges; autrement, on ne pourroit comparer, sans beaucoup d'erreur ou d'incertitude, les transpirations de différens tems: une alternative irréguliere d'intempérance & de sobriété brouilleroit tout.

Il fit sur ce même sujet une autre expérience, pour laquelle l'uniformité de vie n'eût pas été suffisante: il falloit encore, ce qui semblera peut-être surprenant, une grande piété. Il trouva, le premier jour du Carême 1677, qu'il pesoit cent seize livres une once. Il

fit enſuite le Carême, comme il a été fait, dans l'Egliſe, juſqu'au douzieme ſiécle: il ne buvoit ni ne mangeoit que ſur les ſix ou ſept heures du ſoir; il vivoit de légumes, la plûpart du tems, &, ſur la fin du Carême, de pain & d'eau. Le ſamedi de Pâques, il ne peſoit plus que cent ſept livres douze onces, c'eſt-à-dire que, par une vie ſi auſtere, il avoit perdu, en quarante-ſix jours, huit livres cinq onces, qui faiſoient la quatorzieme partie de ſa ſubſtance. Il reprit ſa vie ordinaire; &, au bout de quatre jours, il avoit gagné quatre livres; ce qui marque qu'en huit ou neuf jours, il auroit repris ſon premier poids, & qu'on répare facilement ce que le jeûne a diſſipé. En donnant cette expérience à l'Académie, il prit toutes les précautions poſſibles pour ſe cacher; mais il fut découvert. Il eſt aſſez rare, non qu'un philoſophe ſoit bon Chrétien, mais que la même action ſoit une obſervation curieuſe de philoſophie, & une auſtérité chrétienne, & ſerve, en même tems, pour l'Académie & pour le Ciel.

21. Le P. Malebranche paſſoit par la rue Saint-Jacques; un libraire lui préſenta le Traité de l'Homme du grand Deſcartes, que l'on venoit de mettre au jour. Il avoit vingt-ſix ans, & ne connoiſſoit Deſcartes que de nom, & par quelques objections de ſes cahiers de philoſophie. Il ſe mit à feuilleter le livre, & fut frappé comme d'une lumiere qui en ſortit toute nouvelle à ſes yeux. Il entrevit une ſcience dont il n'avoit point d'idée, & ſentit qu'elle lui convenoit. La philoſophie ſcholaſtique, qu'il avoit eu tout le loiſir de connoître, ne lui avoit point fait, en faveur de la philoſophie en général, l'effet de la ſimple vue d'un volume de Deſcartes: la ſympathie n'avoit point joué; l'uniſſon n'y étoit point; cette philoſophie ne lui avoit point paru une philoſophie. Il acheta le livre, le lut avec empreſſement, & ce qu'on aura peut-être peine à croire, avec un tel tranſport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre ſa lecture. L'invincible & utile vérité n'eſt pas accoutumée à trouver tant de ſenſibilité parmi les hommes; & les objets les plus ordinaires de leurs paſſions ſe tiendroient heu-

reux d'y en trouver autant. Il abandonna donc absolument toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Quand ses confreres & ses amis, les critiques ou les historiens, à qui tout cela paroissoit bien creux, lui en faisoient des reproches, il leur demandoit si Adam n'avoit pas eu la science parfaite; &, comme ils en convenoient, selon l'opinion commune des théologiens, il leur disoit que la science parfaite n'étoit donc pas la critique ou l'histoire, & qu'il ne vouloit sçavoir que ce qu'Adam avoit sçu. Il en apprit, en peu d'années, du moins autant que Descartes lui-même en sçavoit; car, en philosophie, plus on pense, plus on fait de progrès, & un homme, dans le même tems, pense beaucoup plus qu'un autre. Mais, pour les sciences de fait, un homme ne lit dans un tems que ce qu'un autre auroit pu lire. Ainsi le génie fait les philosophes aussi-bien que les poëtes, & le tems fait les sçavans. Le P. Malebranche devint si rapidement philosophe, qu'au bout de dix années de Cartésianisme, il avoit composé le Livre de la Recherche de la Vérité; ouvrage immortel, qui fut accueilli par les uns, combattu par les autres, admiré de tous. L'auteur étoit Cartésien, mais comme Descartes; il ne paroissoit pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il règne dans ce traité un grand art de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leur liaison. Il s'y trouve même un mêlange adroit de quantité de choses moins abstraites, qui, étant facilement entendues, encouragent le lecteur à s'appliquer aux autres, le flattent de pouvoir tout entendre, & peut-être lui persuadent qu'il entend tout à-peu-près. La diction, outre qu'elle est pure & châtiée, a toute la dignité que les matieres demandent, & toute la grace qu'elles peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à cultiver les talens de l'imagination; au contraire, il s'est toujours fort attaché à les décrier; mais il en avoit naturellement une fort noble & fort vive, qui travailloit pour un ingrat, malgré lui-même, & qui ornoit la raison, en se cachant d'elle.

Après avoir long-tems combattu pour la défense de

son systême, le P. Malebranche tomba malade; durant les quatre derniers mois de sa vie, il s'affoiblissoit de jour en jour, & se desséchoit jusqu'à n'être plus qu'un vrai squelette. Son mal s'accommoda à sa philosophie, le corps, qu'il avoit tant méprisé, se réduisit presqu'à rien; & l'esprit, accoutumé à la supériorité, demeura sain & entier. Il n'en faisoit usage que pour s'exciter à des sentimens de religion, & quelquefois par délassement, pour philosopher sur le dépérissement de la machine. Il fut toujours spectateur tranquille de sa longue mort, dont le dernier moment fut tel, que l'on crut qu'il reposoit.

Depuis que la lecture de Descartes l'avoit mis sur les bonnes voies, il n'avoit étudié que pour s'éclairer l'esprit, & non pour se charger la mémoire; car l'esprit a besoin de lumieres, & n'en a jamais trop. Mais la mémoire est le plus souvent accablée de fardeaux inutiles; aussi ne cherche-t-elle qu'à les secouer. Il avoit donc assez peu lu, & cependant beaucoup appris. Il retranchoit de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition: un insecte le touchoit plus que toute l'Histoire Grèque ou Romaine; &, en effet, un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'histoires dans une seule réflexion d'une certaine espece. Il méprisoit aussi cette espece de philosophie qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens des différens philosophes. On peut sçavoir l'histoire des pensées des hommes, sans penser. Après cela, on ne sera pas surpris qu'il n'eût jamais pu lire dix vers de suite sans dégoût. Il méditoit assidument, & même avec certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres. Il avoit si bien acquis la pénible habitude de l'attention, que, quand on lui proposoit quelque chose de difficile, on voyoit, dans l'instant, son esprit se pointer vers l'objet, & le pénétrer. Ses délassemens étoient des divertissemens d'enfant; & c'étoit par une raison très-digne d'un philosophe, qu'il y recherchoit cette puérilité honteuse en apparence: il ne vouloit point qu'ils laissassent aucune trace dans son ame; dès qu'ils étoient passés, il ne lui en restoit rien, que de ne s'être pas toujours appliqué. Il étoit

extrêmement ménager de toutes les forces de son esprit, & soigneux de les conserver à la philophie. Cette simplicité, que les grands hommes osent presque seuls se permettre, & dont le contraste releve tout ce qu'ils ont de rare, étoit parfaite en lui. Une piété fort éclairée, fort attentive & fort sévere, perfectionnoit des moeurs que la nature seule mettoit déja, s'il étoit possible, en état de n'en avoir pas beaucoup de besoin. Sa conversation rouloit sur les mêmes matieres que ses livres. Seulement, pour ne pas trop effaroucher la plûpart des gens, il tâchoit de la rendre un peu moins chrétienne; mais il ne relâchoit rien du philosophique. On la recherchoit beaucoup, quoique si sage & si instructive. Il y affectoit autant de se dépouiller d'une supériorité qui lui appartenoit, que les autres affectent d'en prendre une qui ne leur appartient pas. Il vouloit être utile à la vérité; & il sçavoit que ce n'est guères qu'avec un air humble & soumis qu'elle peut se glisser chez les hommes. Il ne venoit presque point d'étrangers sçavans à Paris, qui ne lui rendissent leurs hommages. On dit que des princes Allemands y sont venus exprès pour lui; &, dans la guerre du roi Guillaume, un officier Anglois, prisonnier, se consoloit de venir ici, parce qu'aussi-bien il avoit toujours eu envie de voir le roi Louis XIV, & le P. Malebranche. Il a eu l'honneur de recevoir une visite de Jacques II, roi d'Angleterre. Mais ces curiosités passageres ne sont pas si glorieuses pour lui que l'assiduité constante de ceux qui vouloient véritablement le voir, & non pas l'avoir vu. Milord Quadrington, qui est mort vice-roi de la Jamaïque, pendant plus de deux ans de séjour qu'il fit à Paris, venoit passer avec lui deux ou trois heures, presque tous les matins. Les compatriotes du P. Malebranche sentoient aussi ce qu'il valoit; & un assez grand nombre de gens de mérite se rassembloient autour de lui. Ils étoient la plûpart ses disciples & ses amis en même tems; & l'on ne pouvoit guères être l'un sans l'autre. Il eût été difficile d'être en liaison particuliere avec un homme toujours plein d'un systême qu'on eût rejetté; &, si l'on recevoit le systême, il n'étoit

pas possible qu'on ne goûtât infiniment le caractere de l'auteur, qui n'étoit, pour ainsi dire, que le systême vivant. Aussi jamais philosophe, sans en excepter Pythagore, n'a-t-il eu des sectateurs plus persuadés; & l'on peut soupçonner que, pour produire cette sorte persuasion, les qualités personnelles du P. Mallebranche aidoient à ses raisonnemens.

22. Leibnitz perdit son pere, à l'âge de six ans; & sa mere, qui étoit une femme de mérite, eut soin de son éducation. Il ne manqua aucune inclination particuliere pour un genre d'étude, plutôt que pour un autre. Il se porta à tout avec une égale vivacité; &, comme son pere lui avoit laissé une assez ample bibliotheque de livres bien choisis, il entreprit, dès qu'il sçut assez de latin & de grec, de les lire tous avec ordre; poëtes, orateurs, historiens, jurisconsultes, philosophes, mathématiciens, théologiens. Il sentit bientôt qu'il avoit besoin de secours; il en alla chercher chez tous les habiles gens de son tems, & même, quand il le fallut, assez loin de Leipsic, sa patrie. Cette lecture universelle & très-assidue, jointe à un grand génie naturel, le fit devenir tout ce qu'il avoit lu. Pareil, en quelque sorte, aux anciens qui avoient l'adresse de mener jusqu'à huit chevaux attelés de front, il mena de front toutes les sciences : il excella dans toutes; il devint un génie universel. Les princes de Brunswick, instruits de ses talens pour l'histoire, lui conferent celle de leur maison. Il parcourut toute l'Allemagne, pour ramasser tous les matériaux de ce grand édifice, & passa de-là en Italie où les marquis de Toscane, de Ligurie & d'Est, sortis de la même souche que les princes de Brunswick, avoient leurs principautés. Comme il alloit par mer de Venise à Mésola dans le Ferrarois, il fut surpris par une tempête. Les matelots, le croyant Allemand & hérétique, alloient le jetter dans la mer, pour désarmer la divinité, en conservant néanmoins ses hardes & son argent. Leibnitz, qui entendoit l'italien, comme presque toutes les autres langues, sans marquer aucun trouble, tira un chapelet, qu'apparemment il avoit pris par précaution, & le

tourna

tourna d'un air assez dévot. Cet artifice lui réussit : un marinier dit au pilote que, puisque cet homme-là n'étoit pas hérétique, il n'étoit pas juste de le précipiter dans les flots.

De retour de ce voyage, en 1690, il commença à faire part au public de la récolte abondante qu'il avoit faite dans ses sçavantes courses. Son mérite, connu bientôt de toute l'Europe, lui procura des pensions & des charges honorables. L'électeur Ernest-Auguste le fit, en 1696, son conseiller-privé de justice : il l'étoit déja de l'électeur de Mayence, & du duc de Brunswick-Lunebourg. En 1699, il fut mis à la tête des associés étrangers de l'Académie des Sciences de Paris : il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place plutôt, & avec le titre de Pensionnaire. Dans un voyage qu'il fit en France, on voulut l'y fixer fort avantageusement, pourvu qu'il quittât le Luthéranisme ; mais il rejetta cette condition. L'Allemagne en profita. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une Académie des Sciences à Berlin : il en fut fait président ; & il n'y eut point de jaloux ; car qui auroit pu l'être ? Un champ, non moins vaste & non moins glorieux, s'ouvrit à lui, en 1711. Le Czar Pierre le Grand le vit à Torgau, & ce législateur des Barbares traita Léibnitz avec la considération qu'un sage couronné a pour un sage qui mériteroit la couronne. Il lui fit un magnifique présent ; lui donna le titre de son Conseiller-privé de justice, avec une pension considérable. L'empereur d'Allemagne ne récompensa pas moins généreusement ses talens que l'empereur de Russie : il lui donna le titre de Conseiller-aulique, avec une forte pension, & lui fit des offres considérables pour le fixer à sa cour. La vie de Léibnitz ne fut marquée que par des évènemens flateurs, si l'on en excepte la dispute, touchant la découverte du calcul différentiel, ou des infiniment petits ; systême sublime, méthode divine, qui porte nos connoissances jusques dans l'infini, & presqu'au-delà des bornes prescrites à l'esprit humain, du moins au-delà de celles où l'ancienne géométrie étoit renfermée. Quelques philosophes, sectateurs du

grand Newton, l'accuſerent de l'avoir dérobé à cet homme immortel. Léibnitz en appella à la Société Royale de Londres. Cette compagnie diſcuta, peſa les raiſons, &, par prévention peut-être pour un compatriote, condamna Léibnitz. Les autres tribunaux de l'Europe ſçavante le jugerent avec moins de ſévérité, &, ſans doute, avec plus de juſtice. Les ſages penſerent aſſez généralement que le philoſophe Anglois & le philoſophe Allemand avoient ſaiſi chacun la même lumiere & la même vérité, par la ſeule conformité de la pénétration de leur génie. Léibnitz n'apprit qu'avec un chagrin mortel la perte de ſon procès, qui entraînoit celle du plus beau rayon de ſa gloire, quoiqu'il lui en reſtât toujours aſſez, puiſque le vol dont on l'accuſoit ſuppoſoit le plus grand génie. Ce revers lui inſpira une triſteſſe qui le conſuma peu-à-peu, & hâta, dit-on, ſa mort arrivée en 1716, à Hanovre, comme il raiſonnoit ſur la chymie. On lui a reproché quelques défauts, mais que ſes grands talens doivent faire excuſer. Sa mémoire étoit admirable : toujours prêt à répondre ſur toutes ſortes de matieres, il mérita que le roi d'Angleterre l'appellât *ſon Dictionnaire vivant*. C'eſt, ſans contredit, le ſçavant le plus univerſel de l'Europe. Hiſtorien infatigable dans ſes richeſſes, juriſconſulte profond, éclairant l'étude du droit par la philoſophie; métaphyſicien aſſez délié pour vouloir réconcilier la métaphyſique avec la théologie; poëte Latin même, & enfin aſſez grand mathématicien pour diſputer l'invention du plus beau de tous les ſyſtêmes au plus grand génie qu'ait eu l'Angleterre.

23. M. Ozanam ſentit, dès ſon enfance, ſes regards ſe porter, comme malgré lui, vers les étoiles. A dix ou douze ans, il paſſoit quelquefois de belles nuits dans le jardin de ſon pere, couché ſur le dos, pour contempler la beauté d'un ciel bien étoilé; ſpectacle, en effet, auquel il eſt étonnant que la force même de l'habitude puiſſe nous rendre ſi peu ſenſibles. L'admiration des mouvemens céleſtes allumoit déja en lui le deſir de les connoître; & il en démêloit, par lui-même, ce qui

étoit à la portée de sa raison naissante; car il n'avoit point de maître; mais la nature seule fait les bons écoliers. A l'âge de quinze ans, il avoit composé un ouvrage de mathématique, qui n'a été que manuscrit, mais où il a trouvé, dans la suite, des choses dignes de passer dans des ouvrages imprimés.

Il sçavoit trop d'astronomie pour donner dans les folies de l'astrologie judiciaire; &, dans la suite, quand ses rares connoissances eurent répandu son nom dans toute l'Europe, il refusa courageusement tout ce qu'on lui offroit pour l'engager à tirer des horoscopes. Une fois seulement, il se rendit à un Comte de l'Empire, qu'il avoit bien averti de ne le pas croire. Il dressa, par astronomie, le thême de sa nativité; & ensuite, sans employer les régles de l'astrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'esprit. En même tems, le Comte fit faire aussi son horoscope par un médecin très-entêté de cet art, qui s'y croyoit fort habile, & qui ne manqua pas d'en suivre exactement, & avec scrupule, toutes les régles. Vingt ans après, le seigneur Allemand apprit à M Ozanam que toutes ses prédictions étoient arrivées, & pas une de celles du médecin. Cette nouvelle lui fit un plaisir tout différent de celui qu'on prétendoit lui faire. On vouloit l'applaudir sur son grand sçavoir en astrologie, & on le confirmoit seulement dans la pensée qu'il n'y avoit point d'astrologie.

Il composoit avec une extrême facilité, quoique sur les matieres les plus difficiles des mathématiques. Sa premiere façon étoit la derniere; jamais de ratures ni de corrections, & les imprimeurs se louoient fort de la netteté de ses manuscrits. Quelquefois il résolvoit des problêmes embarrassés, en allant par les rues; quelquefois même, dit-on, en dormant; & alors il se faisoit apporter promptement, à son réveil, de quoi les écrire; car la mémoire, ennemie presqu'irréconciliable du jugement, ne dominoit point chez lui. *Voyez* AGRÉMENS. AMOUR DES SCIENCES. CARACTERE. ESPRIT. ÉTUDE. INCLINATION. PHILOSOPHIE. SÇAVOIR. SCIENCE.

TEMPÉRANCE.

1. LE grand Annibal, vainqueur des Romains, mena toujours une vie dure, fobre & tempérante, même en tems de paix, & au milieu de Carthage, lorfqu'il y occupoit la premiere dignité, où l'Hiftoire remarque qu'il ne mangeoit jamais couché fur un lit, fuivant la coutume, & qu'il ne buvoit que fort peu de vin. Une vie fi réglée, fi uniforme, eft un grand exemple pour nos guerriers, qui mettent fouvent parmi les priviléges de la guerre, & parmi les devoirs des officiers, de faire bonne chere, & de vivre dans les délices.

2. Agéfilas, roi de Lacédémone, avoit pour les loix rigides de fon pays le refpect le plus religieux : il obfervoit fur-tout, avec le dernier fcrupule, celles qui commandoient la tempérance. Ce Prince ne fe traitoit pas mieux que ceux avec lefquels il vivoit. Il évitoit de fe raffafier ; il fuyoit la crapule, ce vice hideux qui deshonore l'homme, & particuliérement l'homme qui commande. Il maîtrifoit, pour ainfi dire, le fommeil, & ne s'y livroit qu'autant de tems que les affaires le lui permettoient. Il fe prémuniffoit contre le froid & le chaud, de maniere que, dans les quatre faifons de l'année, il ne portoit jamais qu'un vêtement unique. Lorfqu'il étoit fous les tentes, avec les foldats, il n'avoit pas un meilleur lit qu'eux, & difoit continuellement : » Un Prince ne doit pas l'emporter fur les particuliers, » par la molleffe & par les délices, mais par le courage » & par la tempérance. » Déja vieux, il paroiffoit fouvent en public, le matin, dans le plus grand froid de l'hiver, fans chauffure & fans tunique, & n'étant couvert que d'un manteau fort ufé. Quelqu'un lui remontrant qu'en agiffant ainfi, c'étoit une imprudence, à fon âge : « Les jeunes-gens, dit-il, imiteront plus vo» lontiers l'exemple que leur donne un Roi dans fa » vieilleffe. »

3. Les solitaires, qui vivoient sous les auspices du saint abbé Gérasime, demeuroient seuls, chacun dans leur cellule, pendant cinq jours de la semaine, gardant un silence exact, sans prendre d'autre nourriture que du pain, des dattes & de l'eau. Le samedi & le dimanche, ils venoient à l'église, pour participer aux saints Mysteres; après quoi, ils mangeoient en commun quelque chose de cuit, & buvoient un peu de vin. Le samedi, à l'heure de Vêpres, ils apportoient au monastere leur ouvrage de toute la semaine; &, en retournant dans leurs cellules, ils y portoient du pain, des dattes & de l'eau pour la semaine suivante, avec des branches de palmier pour leurs ouvrages. La pauvreté, l'humilité, la tempérance étoient les vertus auxquelles S. Gérasime les exerçoit le plus. Ils n'avoient que l'habit qu'ils portoient sur eux : leurs meubles étoient une natte pour se coucher, avec une méchante couverture faite de plusieurs piéces, & une cruche pleine d'eau pour boire, & pour arroser leurs feuilles de palmier. Quand ils sortoient de leurs cellules, S. Gérasime vouloit qu'ils en laissassent la porte ouverte, pour montrer qu'ils n'avoient rien qui ne fût à la disposition des autres. Son dessein étoit par-là de les ramener à l'esprit de détachement des premiers fidèles, chez qui tout étoit en commun. Il ne permettoit à aucun des solitaires d'allumer du feu dans sa cellule, pas même une lampe, parce qu'ils pouvoient, sans lumiere, travailler à leurs ouvrages, en chantant des Pseaumes, ou méditant l'Ecriture sainte. Plusieurs l'ayant prié de leur permettre de faire chauffer leur eau, de manger quelque chose de cuit, & de lire à la clarté d'une lampe, il leur refusa cette grace, comme n'étant pas compatible avec l'austérité, la tempérance d'un véritable anachorète. « L'abstinence, leur dit-il, est la » mere de la vraie & parfaite tempérance : elle con» tribue à la pureté, en écartant les pensées dangereu» ses; elle donne des forces pour résister au sommeil, » & met l'homme en état de veiller plus exactement » sur soi-même. Si je me rends aujourd'hui à vos ins» tances, demain il faudra user d'une nouvelle indul-

» gence qui fera naître de nouveaux besoins ; & la » discipline périra. Croyez-moi, mes freres : soyons » constans dans la carriere; & diminuons, s'il est pos- » sible, par notre tempérance, le fardeau de ce corps » qui pourroit retarder notre course.. » Ces discours étoient soutenus de l'exemple que le saint abbé donnoit lui-même, puisqu'il passoit ordinairement le Carême, sans autre nourriture que l'Eucharistie.

4. Ceux à qui M. Morin devoit le jour donnerent à son éducation tous les soins qu'une fortune médiocre & une nombreuse famille leur permirent, & que la religion leur demanda. Dès qu'il put marquer une inclination, il en marqua pour les plantes. Un paysan, qui en venoit fournir les apothicaires de la ville où il étoit né, fut son premier maître. L'enfant payoit ses leçons de quelque petite monnoie, quand il pouvoit, & de ce qui devoit faire son léger repas d'après-dîné. Déja, avec le goût de la botanique, la libéralité & la sobriété commençoient à éclorre en lui; & une inclination indifférente ne se développoit qu'accompagnée de ces deux vertus naissantes. Bientôt il eut épuisé tout le sçavoir de son maître ; & il fallut qu'il allât herboriser lui-même aux environs du Mans, sa patrie, & y chercher des plantes nouvelles. Quand il eut fait ses humanités, on l'envoya à Paris pour la philosophie. Il y vint, mais en botaniste, c'est-à-dire à pied. Il n'avoit garde de ne pas mettre le chemin à profit. Sa philosophie faite, sa passion pour les plantes le détermina à l'étude de la médecine. Alors il embrassa un genre de vie que l'ostentation d'un philosophe ancien, ou la pénitence d'un anachorète, n'auroient pas surpassé. Il se réduisit au pain & à l'eau; tout au plus se permettoit-il quelques fruits. Par-là, il se maintenoit l'esprit le plus libre pour l'étude, & toujours également & parfaitement libre; car l'ame n'avoit nul prétexte de se plaindre de la matiere. Il donnoit à la conservation de sa santé tout le soin qu'elle mérite, & qu'on ne lui donne jamais : il se ménageoit beaucoup d'autorité pour prêcher, un jour, la diète à ses malades ; & surtout il se rendoit riche, malgré la fortune, non pas

pour lui, mais pour les pauvres qui seuls profitoient de cette opulence artificielle, plus difficile que toute autre à acquérir. On peut aisément croire que, puisqu'il pratiquoit au milieu de Paris cette frugalité digne de la Thébaïde, Paris étoit pour lui une Thébaïde à l'égard de tout le reste, à cela près, qu'il lui fournissoit des livres & des sçavans. Après quelques années de pratique, il fut reçu expectant à l'Hôtel-Dieu. La place de médecin-pensionnaire lui auroit été bien dûe, dès qu'elle seroit venue à vaquer; mais le mérite seul agit lentement, & c'est même beaucoup qu'il agisse. M. Morin ne sçavoit ni s'intriguer, ni faire sa cour: l'extrême modération de ses desirs lui rendoit cet art inutile, & sa vie retirée lui en faisoit ignorer jusqu'aux premiers élémens. A la fin cependant, on fut forcé de lui rendre justice. Mais l'argent, qu'il recevoit de sa pension de l'Hôtel-Dieu, y demeuroit : il le remettoit dans le tronc, après avoir bien pris garde à n'être pas découvert. Ce n'étoit pas là servir gratuitement les pauvres; c'étoit les payer pour les avoir servis.

Sur la réputation qu'il s'étoit acquise dans Paris, mademoiselle de Guise le nomma son médecin. Cette place, qu'il n'accepta qu'avec peine, l'obligea à prendre un carrosse, attirail fort incommode; mais, en satisfaisant à cette bienséance extérieure, dont il pouvoit être comptable au Public, il ne relâcha rien de son austérité dans l'intérieur de sa vie dont il étoit toujours le maître. Au bout de deux ans & demi, la Princesse tomba malade. Comme il avoit le pronostic fort sûr, il en désespéra, dans un tems même où elle se croyoit hors de danger, & lui annonça la mort; ministere souverainement désagréable en de pareilles circonstances, mais dont sa piété, jointe à sa simplicité, l'empêchoit de sentir le désagrément. Il ne le sentit pas non plus par le succès. Cette Princesse, touchée de son zèle, tira de son doigt une bague qu'elle lui donna, comme le dernier gage de son affection, & le récompensa encore mieux, en se préparant chrétiennement à la mort. A peine eut-elle rendu l'esprit, qu'il se débarrassa du carrosse, & se retira à Saint-Victor, sans aucun do-

mestique, ayant cependant augmenté son ordinaire d'un peu de riz cuit à l'eau. M. Morin, après un grand nombre d'années de pénibles travaux, se vit contraint de reprendre un valet; &, ce qui est encore plus considérable, il se résolut à boire une once de vin par jour; car il le mesuroit aussi exactement qu'un remede qui n'est pas éloigné d'être un poison. Alors il quitta toutes ses pratiques de la ville, & se réduisit aux pauvres de son quartier, & à ses visites de l'Hôtel-Dieu. Sa foiblesse augmentoit; & il fallut augmenter la dose du vin, mais toujours avec la balance. A soixante-dix-huit ans, ses jambes ne purent plus le porter; & il ne quitta plus guères le lit. Sa tête fut toujours fort bonne; & il s'éteignit enfin, âgé de près de quatre-vingts ans, sans maladie, & par la seule nécessité de mourir. Une vie longue & saine, une mort lente & douce, furent les fruits de son régime.

Ce régime, si singulier, n'étoit qu'une portion de la régle journaliere de sa vie, dont toutes les fonctions observoient un ordre presqu'aussi uniforme & aussi précis que les mouvemens des corps célestes. Il se couchoit à sept heures du soir, en tout tems, & se levoit à deux heures du matin. Il passoit trois heures en prieres. Entre cinq & six heures, en été; &, l'hiver, entre six & sept, il alloit à l'Hôtel-Dieu, & entendoit le plus souvent la Messe à Notre-Dame. A son retour, il lisoit l'Ecriture sainte, & dînoit à onze heures. Il alloit ensuite, jusqu'à deux heures, au Jardin Royal, lorsqu'il faisoit beau. Il y examinoit les Plantes nouvelles, & satisfaisoit sa premiere & plus forte passion. Après cela, il se renfermoit chez lui, si ce n'étoit qu'il eût des pauvres à visiter, & passoit le reste de la journée à lire des Livres de médecine ou d'érudition, mais sur-tout de médecine, à cause de son devoir. Ce tems-là étoit aussi destiné à recevoir des visites, s'il en recevoit; car on lui a entendu dire: « Ceux » qui me viennent voir me font honneur; ceux qui n'y » viennent pas me font plaisir; » & l'on peut bien croire que, chez un homme qui pense ainsi, la foule n'y est pas. Il n'y avoit guères que quelqu'Antoine qui pût

aller voir ce Paul. Il laissa pourtant, malgré son excessive libéralité, une bibliotheque de près de vingt mille écus, un médaillier, & un herbier; nulle autre acquisition. Son esprit lui avoit, sans comparaison, plus coûté à nourrir, que son corps.

5. S. Jean de Lycople, solitaire, joignoit à une mortification rigoureuse une priere continuelle. Il ne mangeoit jamais que le soir, & toujours fort peu. A l'âge même de quatre-vingt-dix ans, il ne mangeoit jamais rien de cuit, non pas même du pain, mais seulement quelques fruits. Il trouvoit que la mortification donnoit plus de liberté à l'esprit, & le rendoit plus recueilli dans la priere. Cependant il ne vouloit pas qu'on poussât le jeûne à l'excès; & c'est pour cela qu'il mangeoit, chaque jour, de peur que le corps, trop affoibli, n'abbatît aussi l'esprit, & ne le rendît incapable de s'acquitter des exercices qui nourrissent la piété. « Le jeûne » le plus agréable à Dieu, disoit-il, est de faire en » tout, & toujours, la volonté de Dieu même. » Il désapprouvoit toute vertu de caprice & de phantaisie, parce que l'Evangile, qui nous commande d'être vertueux, est fondé sur la vérité, qui n'est autre chose qu'un amour constant de l'ordre & de la justice. Ayant une fois poussé son jeûne jusqu'à la fin du deuxieme jour, il s'en repentit, & reconnut que c'étoit le démon qui l'avoit trompé, & qui avoit voulu le faire tomber dans l'affoiblissement, afin de le tenter plus efficacement; &, depuis ce tems-là, il se garda bien de commettre cet excès de tempérance. *Voyez.* ABSTINENCE. FRUGALITÉ. SOBRIÉTÉ.

TENDRESSE.

1. CHarles V, surnommé *le Sage*, avoit été empoisonné, dans sa jeunesse, par Charles le Mauvais, roi de Navarre. Un médecin Allemand arrêta l'effet du poison par une légere incision au bras, & avertit ce Prince de se disposer à la mort, quand la plaie se refermeroit d'elle-même; ce qui arriva dans un tems où

ce bon Roi craignoit, sur-tout pour la France, le malheur d'une minorité. Quelques heures avant sa mort, il fit ouvrir les portes de son appartement, afin de voir encore une fois son peuple, & d'en être vu; de le bénir, & de se recommander à ses prieres.

2. M. Fourcroi, avocat, plaidoit pour un jeune homme qui s'étoit marié sans le consentement de son pere, lequel demandoit la cassation de cet hymen furtif. L'avocat, voyant que sa partie perdroit infailliblement sa cause, essaya de toucher les cœurs. Il fit venir, pour cet effet, à l'audience, le jour qu'il devoit plaider, deux enfans nés de ce mariage. Il tâcha d'intéresser les juges en leur faveur; &, sçachant que le grand-pere étoit présent, il se tourna pathétiquement vers lui, &, lui montrant de la main ces deux innocens, il l'attendrit si fort, que celui qui demandoit la cassation du mariage, déclara hautement qu'il l'approuvoit.

3. Quelle plume pourroit peindre toutes les scènes de douleur ou de joie qui se passent dans le sein d'une mere! Qui pourroit décrire ses tendres sollicitudes pour l'objet de sa tendresse; ses allarmes, ses agitations, lorsqu'elle est en danger de le perdre; son désespoir, lorsqu'elle l'a perdu? La femme d'un noble Vénitien, ayant vu mourir son fils unique, s'abandonnoit aux plus cruelles douleurs. Un religieux tâchoit de la consoler. « Souvenez-vous, lui disoit-il, du patriarche » Abraham, à qui Dieu commanda de plonger lui-» même le poignard dans le sein de son fils, & qui » obéit sans murmurer. --- Ah! mon révérend pere, » répondit-elle avec impétuosité, Dieu n'auroit jamais » commandé ce sacrifice à une mere. »

4. Ariobarzane, roi de Cappadoce, s'étant rendu au camp de Pompée, s'assit sur une chaise curule auprès du tribunal de ce grand capitaine. Mais, tandis qu'il conversoit avec lui, il apperçut son fils placé auprès du bureau d'un greffier. La tendresse de ce pere ne put supporter de voir son fils tenir une place si peu convenable à son rang. Il descendit, & alla lui ceindre le diadême, & l'exhorter à prendre la place qu'il venoit de quitter. Le fils, combattant, par son respect, con-

tre la tendresse de son pere, laissa tomber le diadême, & ne voulut point se rendre, quelques instances qui lui fussent faites. Il fallut que l'autorité de Pompée intervînt pour terminer une querelle si singuliere. Il confirma le jugement du pere, & ordonna au fils d'obéir. Ainsi, par un évènement qui semble incroyable, celui qui quittoit une couronne étoit plein de joie, & celui à qui on la mettoit sur la tête, étoit plongé dans une tristesse amère.

5. D'Ayala, page de Charles V, ayant suivi ce Prince en Allemagne, apprit que son pere étoit proscrit. Il vendit aussi-tôt son cheval, & en envoya le prix à un gentilhomme Espagnol, pour le lui faire tenir. Dès qu'on se fut apperçu qu'il n'avoit plus de cheval, on lui imposa des peines, pour sçavoir ce qu'il en avoit fait; mais on ne put rien obtenir ni par les châtimens, ni par les caresses. On apprit enfin la vérité: on le dénonça à l'Empereur, & D'Ayala avoua tout à son Prince. Charles feignit d'être fâché, pour ne pas autoriser une action qui étoit contre la discipline; mais, pour ne pas laisser, sans récompense, une marque de tendresse si héroïque, il saisit la premiere occasion dans laquelle D'Ayala se distingua, & lui donna des gages de sa générosité & de son estime.

6. Jamais peut-être sujet n'aima son Prince comme le célèbre Le Nôtre. Etant allé en Italie, de la part de Louis XIV, le pape Innocent XI, instruit de son mérite, voulut le voir, & lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle Le Nôtre s'écria, en s'adressant au pontife: « J'ai vu les deux plus grands » hommes du monde, Votre Sainteté & le Roi mon » maître. --- Il y a grande différence, dit le pape: le » Roi est un grand prince victorieux; je suis un pau- » vre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu. » Le Nôtre, charmé de cette réponse qui flatoit son Prince, oublia qui la lui faisoit, &, frappant sur l'épaule du pape, lui répondit à son tour: « Mon révérend pere, » vous vous portez bien; & vous enterrerez tout le » sacré collége. » Le pontife rit du pronostic; & Le Nôtre, charmé de plus en plus de sa bonté, se jetta

au cou du pape, & l'embrassa : c'étoit au reste sa coutume d'embrasser tous ceux qui publioient les louanges de Louis XIV ; & il embrassoit le Roi lui-même, toutes les fois que ce Prince revenoit de campagne. Ayant trouvé ce Monarque dans les Jardins de Marli, ce Prince monta dans sa chaise couverte, traînée par des Suisses, & voulut que Le Nôtre prît place dans une autre à-peu-près semblable. Ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, se voyant à côté du Roi, & remarquant Mansard, surintendant des bâtimens, qu'il avoit produit à la cour, marchant à pied, s'écria : « Sire, en vérité, mon bon-homme de pere ouvriroit de grands yeux, s'il me voyoit dans un char » auprès du plus grand Roi de la terre ; il faut avouer » que Votre Majesté traite bien son maçon & son jardinier. » En 1675, Louis XIV, lui ayant accordé des lettres de noblesse, & la croix de S. Michel, voulut lui donner des armes ; mais il répondit qu'il avoit les siennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de choux. « Sire, ajoûta-t-il, pourrois-je oublier ma bèche ? Combien doit-elle m'être chere ? » N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont Votre Majesté m'honore ? » & il se jetta à son cou, les larmes aux yeux.

TENTATIONS.

1. Si nous n'avions à former que des hommes profanes, on pourroit se contenter de leur inspirer l'amour des vertus sociales ; & cet article feroit inutile. Mais notre objet est encore de perfectionner les véritables enfans de Jesus-Christ ; &, comme la tentation est, en quelque sorte, le creuset de leur vertu, nous leur offrons les moyens de la soutenir & de la repousser, à l'exemple du divin Sauveur & de ses saints.

Aussi-tôt que Jesus-Christ fut baptisé, il se retira dans le désert, ou plutôt il y fut porté par le Saint-Esprit. Dans cette vaste solitude, le démon vint le tenter, après un jeûne de quarante jours & de quarante nuits.

Cet esprit superbe, ne pouvant croire qu'un Dieu fût caché sous cette bassesse extérieure, après avoir inutilement épuisé toutes ses tentations secrettes pour l'éprouver, résolut enfin de faire un dernier effort, & de l'attaquer sous une forme visible. Il s'approcha de lui avec d'autant plus d'adresse, qu'il paroissoit agir simplement; &, sans découvrir le dessein qu'il cachoit en lui-même, il dit à Jesus-Christ: « Si vous êtes le Fils » de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain. » Jesus, à cette parole, se tint aussi caché que le démon tâchoit de l'être. Il se contenta de lui répondre par ce passage de l'Ecriture: « L'homme ne vit pas seulement » de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche » de Dieu. » Le tentateur ne se rebuta point; &, voyant que le désert étoit un lieu peu favorable pour vaincre le Sauveur, il l'en retira, pour le transporter au haut du Temple. « Si vous êtes le Fils de Dieu, » lui dit-il encore, précipitez-vous en bas; car il est » écrit: Dieu a ordonné à ses anges d'avoir soin de » vous & de vous recevoir entre leurs mains, de peur » que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. » Jesus, qui nous fait voir qu'ayant été victorieux dans la premiere tentation, on devoit espérer de l'être aussi dans les autres, répondit au démon, avec la même simplicité que la premiere fois, par un passage de l'Ecriture. Il est écrit: » Vous ne tenterez point le Sei- » gneur votre Dieu. » Cette réponse si sage confondit l'orgueil du démon, & irrita sa colere. Il ne garda plus ce respect extérieur, qu'il avoit témoigné d'abord; &, au lieu qu'il avoit traité au commencement Jesus-Christ comme le Fils de Dieu, il voulut qu'il l'adorât lui-même comme Dieu, & lui promit, pour cela, de lui donner tous les royaumes du monde, dont il lui fit voir l'éclat & la gloire. Jamais l'insolence du démon ne monta plus haut. Il en avoit moins témoigné envers les plus grands saints: il se contentoit de leur nuire, comme à Job; mais il n'exigeoit pas d'eux qu'ils l'adorassent, comme il l'exigeoit de Jesus-Christ, dont il connoissoit l'excellence, par sa résistance même. Mais cette impudence extrême fut aussi-tôt repoussée du Sauveur, par la fermeté de ces paroles. » Retires-toi,

» Satan, lui dit-il, car il est écrit : Vous adorerez le » Seigneur votre Dieu, & vous le servirez lui seul. » Cette réponse foudroyante mit le démon en fuite, & les anges s'approcherent de Jesus, & le servirent.

2. Dieu permet que les plus saints personnages, au milieu des plus grandes austérités, soient exposés aux traits de l'esprit tentateur, afin de purifier leurs vertus, & de multiplier leurs couronnes. « Combien de fois, » dit S. Jérôme, en parlant de lui-même ; combien de » fois, étant dans la plus profonde solitude, m'imagi» nois-je néanmoins être aux spectacles des Romains ? » Mes membres secs & décharnés étoient couverts » d'un sac ; mes jours se passoient en gémissemens ; &, » si le sommeil m'accabloit quelquefois, malgré moi, » la terre dure, sur laquelle je couchois, étoit moins » un repos pour moi, qu'une espece de tourment. » Cependant je ne pouvois fixer mon imagination vo» lage. Mon visage étoit défiguré par le jeûne, & mon » cœur brûloit, malgré moi, de mauvais desirs. Toute » ma consolation étoit de me jetter aux pieds de Jesus» Christ sur la croix, & de les arroser de mes larmes. » Combien de fois, pour dompter cette chair rebelle, » ai-je jeûné, les semaines entieres, au pain & à l'eau? » Combien de fois ai-je poussé des cris vers le Ciel, le » jour & la nuit, en frappant ma poitrine, jusqu'à ce » que le Seigneur m'eût rendu le calme ? O mon Dieu! » je vous rends graces de toutes ces persécutions inté» rieures ! Rien n'est plus à craindre pour un Chrétien » qu'un trop long calme. La tempête fait qu'on veille, » & qu'on redouble ses efforts pour éviter le naufrage. »

3. Quoique S. Benoît eût tout quitté pour suivre Dieu dans le secret de la solitude ; quoiqu'il se fût livré sans réserve à toutes les macérations de la pénitence, la tentation vint troubler la paix de son ame. La pensée d'une femme qu'il avoit autrefois vue à Rome excita dans son cœur un si grand trouble, qu'il fut sur le point de quitter le désert. Mais, après de longs combats, fortifié par la grace, & voulant vaincre la volupté par la douleur, il se roula tout nud, pendant quelque tems, au milieu des orties & des épines, ensorte que son corps fut tout ensanglanté. Etant ainsi sorti victorieux

d'une attaque si rude, il reçut de Dieu, pour récompense, la grace d'être exempt, à l'avenir, de ces sortes de tentations, dont la plus légere est toujours très-dangereuse.

4. S. Antoine avoit abandonné de grands biens à une sœur qu'il aimoit, pour s'enfoncer dans un désert. Il étoit jeune encore. Le démon, ne pouvant souffrir que, dans un âge si peu avancé, ce solitaire adolescent eût une telle ardeur pour la perfection, lui livra de terribles assauts. Il lui mettoit devant les yeux, tantôt le soin qu'il devoit prendre de sa sœur, tantôt les immenses richesses qu'il avoit quittées : il lui représentoit les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu, la dureté de la vie qu'il menoit, la foiblesse de son corps, la longueur du tems qui lui restoit à vivre, & mille autres pensées de cette nature, capables de le décourager. Antoine les repoussoit par la foi, les prieres & les jeûnes. Le démon, vaincu de ce côté-là, l'attaqua violemment par des pensées d'impureté, dont il le tourmentoit, jour & nuit. Antoine alors redoubla ses veilles & ses prieres. Il élevoit ses pensées vers Jesus-Christ, se représentoit la noblesse d'une ame consacrée à Dieu, & opposoit à la tentation de la volupté la vue des supplices éternels, dont les impudiques sont menacés. Victorieux dans ces premiers combats, le saint solitaire se prépara à de nouveaux triomphes par une vie plus austere que jamais. Il veilloit jusqu'à passer souvent les nuits entieres sans fermer l'œil : il ne mangeoit qu'une fois le jour, ou de deux en deux jours, après le soleil couché : quelquefois il passoit trois jours entiers sans manger. Sa nourriture étoit du pain & du sel ; & il ne buvoit que de l'eau. Son lit étoit une natte ; mais le plus souvent il couchoit sur la terre toute nue. Son habit consistoit en un cilice, un manteau de peaux de mouton, une ceinture & un capuce. Jamais il ne se frotoit d'huile, ni ne prenoit le bain ; ce qui étoit en Egypte, où il habitoit, une austérité considérable : enfin il s'enferma dans un tombeau, sans avoir de communication qu'avec celui qui lui apportoit de tems en tems du pain.

5. La vertu de Pierre Gonçalès, plus connu sous le nom de *S. Elme*, édifioit toute l'Espagne; mais le démon jaloux mit tout en œuvre pour la corrompre. Quelques jeunes seigneurs de la cour s'entretenant, un jour, du grand mérite de ce saint, virent passer une fameuse coutisane; &, l'arrêtant, ils lui dirent que, si elle avoit entendu prêcher Gonçalès, elle changeroit bientôt de vie. Cette malheureuse répondit effrontément: « Si j'avois la liberté de lui parler seule à seul, » on verroit que sa vertu n'est pas plus affermie que » celle de tant d'autres qui ont consenti à mes volontés. » Cette réponse piqua la maligne curiosité de ces jeunes seigneurs; & ils lui promirent une somme d'argent, si elle pouvoit engager Gonçalès à se rendre à ses desirs. La courtisane, enhardie par cette promesse, va trouver le saint; &, afin d'écarter ceux qui étoient avec lui, elle lui dit qu'elle a une affaire importante & secrette à lui communiquer. Quand le saint fut seul: » C'est de moi, dit cette femme, dont il s'agit; » puis, se jettant à ses genoux, & versant des larmes feintes: » Je veux, dit-elle, changer de vie; je suis une malheureuse: je viens à vous, afin que vous me tiriez du » bourbier où j'ai été si long-tems plongée. » Comme le jour étoit près de finir, Gonçalès lui dit de revenir, le lendemain, & qu'il lui donneroit tout le loisir que demandoit une affaire de cette importance. « Ah! » mon pere! s'écria-t-elle, en redoublant ses larmes, si » vous ne m'écoutez à présent, peut-être que demain » un nouveau crime aura fortifié mes mauvaises habitudes; & je n'aurai plus la force de revenir. Je vous » en conjure; ayez pitié d'une ame qui mérite toute » votre compassion. » Gonçalès attendri se retira avec elle dans un lieu secret, pour n'être point interrompu; &, après avoir prié pour celle qu'il croyoit repentante, il lui dit de commencer la confession de ses crimes. Alors cette hypocrite, changeant de ton & de langage: « Mon cher frere Pierre, lui dit-elle, la » blessure mortelle, dont je suis atteinte, c'est vous » qui l'avez faite; je vous aime; & je meurs, si vous » ne satisfaites ma passion. » Joignant ensuite ses larmes

» criminelles

criminelles avec ses airs libres & séduisans, elle lui dit tout ce que le démon put lui inspirer de plus tendre & de plus passionné. Mais Dieu, qui, en permettant que la tentation attaque ses Saints pour les éprouver, leur donne des forces supérieures pour en triompher, soutint Gonçalès contre les attaques de celle-ci. « A Dieu » ne plaise, ma fille, lui dit-il, que je sois cause de » votre mort ! Attendez un moment, & votre mala- » die sera guérie. » Puis, entrant dans une autre chambre, il y allume un grand feu, s'enveloppe de son manteau; &, appellant cette femme, il se couche sur ce brasier, & dit à la courtisane : « Venez; voici » le lit où je vous attends. » Cette femme; interdite d'une action si peu attendue, & plus surprise encore de ce que la flamme ne brûloit pas Gonçalès, se jette à ses genoux; &, versant des larmes plus sinceres qu'auparavant: « Ah! mon pere, s'écria-t-elle, vous » ne voyez plus une infâme pécheresse; vous voyez » une pénitente. Obtenez-moi miséricorde du Sauveur » qui vous favorise. » La conversion fut sincere. Cette femme confessa tous ses péchés, & entra dans un monastere, pour en faire pénitence le reste de ses jours.

6. Quelque mortifié que fût S. Macaire dans tous ses sens, & dans tous les mouvemens de son cœur, Dieu permit qu'il fût exercé, pendant toute sa vie, par diverses tentations. Une des plus violentes & des plus opiniâtres, fut la pensée qu'il eut de sortir de sa cellule, pour aller à Rome exercer la charité envers les malades. Il y résista long-tems; mais, voyant que l'ennemi ne lui donnoit point de relâche, & qu'au contraire son esprit étoit de plus en plus agité de cette pensée, il se coucha par terre; &, embrassant le seuil de sa porte, il dit au tentateur qui le pressoit si fort : « Arraches- » moi d'ici, si tu peux, & traînes-moi par force où » tu veux que j'aille; autrement je suis résolu de ne » point sortir d'ici. » Il demeura dans cette posture jusqu'au soir; mais se sentant, la nuit, plus agité que jamais, il prit une grande corbeille pleine de sable, qu'il mit sur ses épaules, & se mit à marcher à travers le désert. Un des freres, le rencontrant, s'offrit de le

soulager, & le pria de ne se point tourmenter davantage. « Je tourmente, répondit Macaire, celui qui me » tourmente, & qui, me voyant si lâche & si paresseux, me veut persuader d'entreprendre de longs » voyages. » Ayant ainsi marché long-tems, il retourna dans sa cellule, le corps brisé de fatigue; & le calme fut rendu à son ame. Ces tentations étoient fort affligeantes pour une ame aussi pure & aussi élevée que celle de Macaire; mais Dieu le permettoit, par un effet de sa miséricorde sur lui, pour empêcher qu'il ne fût séduit par la plus dangereuse de toutes, qui est celle de l'orgueil. Il y étoit sans cesse exposé, par la grande réputation de sainteté dont il jouissoit, & par les dons extraordinaires dont le Ciel rémunéroit sa vertu. Il lui fit voir, un jour, sous des images sensibles, les dispositions intérieures des solitaires pendant les divins Offices; l'attention & la ferveur des uns, la négligence & les distractions des autres, & les démons appliqués à troubler le saint exercice de la priere, par mille pensées vaines & frivoles qu'ils excitoient dans leur imagination. Macaire, touché de cette vision, jetta de profonds soupirs; &, fondant en larmes en la présence de Dieu, il lui dit: « Regardez, Seigneur, de » quelle sorte le démon nous tend des piéges. Levez-» vous, mon Dieu, afin que vos ennemis soient dissi-» pés, & fuient devant vous; car vous voyez com-» ment ils remplissent nos ames d'illusions.

7. Moyse, qui, de capitaine de voleurs, étoit devenu un grand solitaire, pratiquoit dans les déserts les plus austeres macérations, pour dompter ses anciennes habitudes; mais, malgré tous ses efforts, l'enfer, furieux d'avoir perdu cette victime, armoit tous ses ministres pour le faire rentrer dans l'abîme. Mille idées dangereuses se présentoient sans cesse à son esprit, pour réveiller les passions impures auxquelles il s'étoit autrefois livré. Un jour même, cette tentation fut si forte, que peu s'en fallut qu'il ne quittât la solitude. Dans cette agitation, il alla trouver le grand Isidore, prêtre du désert de Scété, & lui découvrit son cœur. » Mon frere, lui dit ce Saint, que cela ne vous étonne

» pas : vous ne faites que commencer à quitter vos » mauvaises habitudes ; & elles cherchent encore les » choses auxquelles elles ont été accoutumées. Un » chien, dont l'habitude est de ronger des os dans la » boucherie, y revient toujours ; mais, si l'on ne lui » donne plus rien, & qu'on ferme la boucherie, il n'y » revient plus, & la faim l'oblige d'aller ailleurs : de » même, si vous persévérez dans l'exercice de la con- » tinence, en mortifiant votre chair, & vous tenant » en garde contre la gourmandise, qui est comme la » mere de l'impureté, ce dernier démon, voyant qu'il » ne recevra point de vous les viandes dont il a cou- » tume de se nourrir, vous quittera, & vous laissera » enfin dans un calme profond. » Moyse, ayant reçu cet avis, se renferma dans sa cellule, & commença à pratiquer un jeûne plus rigoureux qu'auparavant. Il ne mangeoit par jour que douze onces de pain, sans aucune autre nourriture, travailloit beaucoup, & faisoit de fréquentes oraisons. Mais, quoi qu'il fit pour abbatre son corps, il ne laissoit pas d'être encore inquiété par des pensées d'impureté, particuliérement dans les songes ; sur quoi il alla consulter un vieillard d'une vertu très-éprouvée, qui lui dit : « Cela vient de ce que vous » ne détournez pas assez votre esprit de ces imagina- » tions ; mais, croyez-moi, accoutumez-vous à veil- » ler, priez avec attention, & vous en serez bientôt » délivré. » Moyse prit donc la résolution de passer les nuits entieres sans dormir, & même sans se mettre à genoux pour prier Dieu, de peur de succomber au sommeil. Il vécut six ans de la sorte, demeurant toutes les nuits debout au milieu de sa cellule, & priant sans relâche. Néanmoins il ne put encore, par tant de mortifications & de veilles, écarter ces pensées importunes : tant il est difficile de se délivrer du démon de l'impureté, quand une fois on lui a laissé prendre une place dans son cœur ! Ces pensées poursuivoient Moyse avec tant de violence, qu'un jour, ne pouvant plus demeurer dans sa cellule, il alla trouver le saint prêtre Isidore, qui tâcha de le consoler par divers passages de l'Ecriture sainte, & l'exhorta à retourner dans son her-

mitage. Mais le solitaire étoit tellement découragé qu'il ne pouvoit s'y résoudre. Alors Isidore le mena sur le haut de la maison, & lui fit voir, du côté de l'occident, une nombreuse troupe de démons dans l'agitation & dans le trouble. Il lui dit ensuite de regarder du côté de l'orient; & il y vit une multitude innombrable d'anges, & une armée céleste plus brillante que le soleil. « Ceux que vous voyez à l'occident, lui dit » Isidore, sont ceux qui attaquent les Saints de Dieu; » & à l'orient sont ceux que Dieu envoie pour les dé» fendre. Reconnoissez donc que, comme le dit le » prophete Elisée, nous en avons plus pour nous que » contre nous, & que S. Jean a raison de dire que celui » qui est en nous est plus grand que celui qui est dans » le monde; ce qui signifie que Dieu, qui habite en » nous, & qui nous soutient par sa grace, est plus fort » que le démon qui nous tente. » Moyse, fortifié par cette vision, s'en retourna à sa cellule, plein de confiance au secours de Dieu, & rendant graces à la bonté de Jesus-Christ. Il s'avisa ensuite d'une nouvelle austérité pour achever de mortifier sa chair. Il alloit, durant la nuit, aux cellules des anachorètes qui, ayant vieilli dans les travaux de la pénitence, n'avoient plus la force d'aller querir l'eau qui leur étoit nécessaire; car, dans ces déserts, il falloit faire quelquefois une ou deux lieues pour en avoir. Moyse prenoit donc les cruches de ces saints vieillards, & les alloit emplir, sans qu'ils le sçussent. Isidore, qui craignoit qu'il ne portât ses austérités trop loin, l'exhorta à les modérer. Mais Moyse l'assura qu'il ne cesseroit point de combattre les démons de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il se vît délivré des tentations & des phantômes par lesquels ils continuoient de le persécuter. Alors S. Isidore lui dit: « Je vous déclare que, par la grace de Notre» Seigneur Jesus-Christ, toutes ces illusions cesseront » dès ce moment. Prenez donc courage, & ne craignez » plus désormais de vous approcher de la sainte Eu» charistie; car c'est une grace que Dieu vous a faite, » de vous laisser si long-tems sous le joug & sous la » tyrannie de cette tentation, afin que vous ne soyez

» point enflé de vanité, comme si vous l'aviez surmon-
» tée par vos mortifications. » En même tems, il pria pour lui ; & Moyse, étant retourné dans sa cellule, y vécut toujours depuis fort tranquille, pratiquant, avec modération, toutes les austérités ordinaires aux solitaires. Ces terribles épreuves lui donnerent une grande défiance de lui-même, & une charité sans bornes pour les autres. Toujours prêt à excuser leurs fautes, il ne se pardonnoit rien ; & la vue de ses miseres le rendoit circonspect quand il falloit juger ses freres. Il en donna, un jour, un bel exemple. Un solitaire de Scété ayant commis une grande faute, les peres du désert s'assemblerent pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. On y appella Moyse, qui refusa d'abord de s'y trouver ; mais, cédant enfin aux instances réitérées qu'on lui fit, il s'y rendit, portant sur son dos un panier plein de fable. Les autres solitaires, fort étonnés, lui demanderent ce que c'étoit ? Ce sont, dit-il, mes péchés que
» je porte derriere moi, & que je ne vois pas ; & l'on
» me fait venir ici pour juger des péchés des autres. »
Cette parole fit rentrer chacun en soi-même, & personne n'osa condamner le coupable.

8. S. Jean Calybite étoit le troisieme & dernier fils d'un homme des plus qualifiés de Constantinople, nommé *Eutrope*, dont la femme s'appelloit *Théodore*. Ses parens l'éleverent chrétiennement, & l'appliquerent de bonne heure à l'étude des sciences. Il y réussit ; mais il ne s'y attacha point. A l'âge de douze ans, il eut occasion de s'entretenir avec un religieux du monastere des Acémètes, qui passoit par Constantinople, en allant visiter les saints Lieux de Jérusalem. Jean, ayant appris de lui la maniere dont on vivoit dans son monastere, fut touché d'un si violent desir d'aller servir Dieu dans cette maison, qu'il fit promettre à ce bon religieux qu'à son retour, il repasseroit par Constantinople, pour l'emmener avec lui. Depuis ce moment, Jean n'étoit plus occupé que du dessein qu'il avoit formé de suivre Jesus-Christ pauvre & crucifié. Dans cette vue, il pria ses parens de lui donner un Livre des Evangiles, afin d'y étudier le divin modèle

qu'il s'étoit proposé d'imiter. Comme ils avoient de la piété, ils se firent un plaisir de seconder une inclination si louable. Il lui donnerent un Livre d'Evangiles, bien écrit, & relié magnifiquement, afin que la beauté du livre fût pour l'enfant un nouvel attrait qui l'invitât à le lire.

Le religieux Acémète revint, comme il l'avoit promis; & Jean, ayant pris son tems, quitta secrettement la maison de son pere pour le suivre, emportant avec lui son Livre d'Evangiles. Il alla au monastere des Acémètes; &, s'étant présenté à l'abbé, il le pria de le recevoir & de lui couper les cheveux. L'abbé, qui avoit appris du religieux qui étoit cet enfant, & de quelle maniere il s'étoit échappé de la maison paternelle, fit d'abord difficulté de le recevoir, à cause de sa grande jeunesse, & de la délicatesse dans laquelle il avoit été élevé; mais enfin, vaincu par ses instances & par ses larmes, il l'admit au nombre des religieux. Il est aisé de juger quelle douleur causa à son pere & à sa mere la perte d'un enfant qui leur étoit si cher. Ils le firent chercher de tous côtés; mais, quoique le monastere où il s'étoit retiré ne fût pas éloigné de Constantinople, Dieu, qui l'y avoit conduit, le tint si bien caché, qu'on ne put l'y découvrir.

Cependant Jean s'exerçoit, avec une ardeur incroyable, à la pratique des vertus monastiques; &, quoique le plus jeune de tous, il parvint à un degré de perfection où à peine les plus âgés pouvoient atteindre. Après qu'il eut passé six ans dans cet état, le démon lui suscita une tentation des plus violentes. Il lui rappella le souvenir de la maison de son pere, & le pressa d'y retourner. Cette pensée le suivoit partout, & ne lui laissoit aucun repos. Il s'en ouvrit à son abbé, & le pria de lui permettre d'aller revoir ses parens. Celui-ci essaya d'abord de l'en détourner, en lui rappellant sa premiere ferveur, & les vives instances qu'il lui avoit faites autrefois pour être reçu dans le monastere. Mais la vue de son corps, exténué par l'ennui, le toucha; &, sur ce que Jean lui dit qu'il espéroit de la bonté de Dieu & de la grace de Jesus-

Christ, qu'en contentant le desir qu'il avoit de revoir ses parens, non-seulement il ne seroit pas vaincu par l'ennemi de son salut, mais qu'il le terrasseroit lui-même, il pensa que peut-être Dieu avoit dessein de faire entrer ce jeune homme dans quelque voie extraordinaire. Ces raisons le firent consentir à son départ; &, après l'avoir recommandé aux prieres de tous les freres, il lui donna sa bénédiction, en répandant beaucoup de larmes. Jean, étant sorti du monastere, rencontra à quelque distance de-là un pauvre fort mal vêtu. Il lui donna ses habits, & se revêtit des haillons dont ce pauvre étoit couvert. En cet état, il s'en alla à Constantinople; &, après avoir prié Dieu de le fortifier dans le dessein qu'il avoit pris de livrer à son ennemi un combat d'un genre tout nouveau, il alla se coucher à la porte de la maison de son pere, où il passa la nuit. Le lendemain matin, les domestiques de la maison, le voyant, eurent pitié de sa misere; & on lui permit de se faire une petite loge sous la porte, pour s'y retirer. Il vécut ainsi, sans être reconnu de personne, exposé aux mépris & aux rebuts de tout le monde, souffrant dans son cœur un combat continuel entre l'amour de Dieu qui le retenoit dans cet état d'humiliation, & l'amour naturel, qui le sollicitoit à toute heure de se faire connoître à ses parens qu'il voyoit si souvent passer devant lui. Son pere, touché de la patience avec laquelle il supportoit la pauvreté, lui envoyoit, tous les jours, des mets de sa table; mais Jean n'en prenoit que ce qui lui étoit nécessaire, & distribuoit le reste à d'autres pauvres. Sa mere, qui pleuroit encore tous les jours le fils qu'elle avoit perdu, l'avoit devant les yeux sans le connoître; &, le voyant pauvre, hideux & tout défiguré, elle pouvoit à peine arrêter ses regards sur un objet si triste & si désagréable.

Dieu, qui avoit, sans doute, inspiré à notre Saint cette résolution extraordinaire, lui donna la force d'y persévérer, pendant trois ans, sans que de si rudes épreuves pussent affoiblir son courage. A la fin, connoissant que sa derniere heure approchoit, il pria l'in-

tendant de la maison de dire à sa maîtresse que le pauvre Calybite la supplioit de venir le voir, ajoûtant qu'il avoit quelque chose de conséquence à lui dire. La dame parut surprise de cette demande. Elle en parla à son mari, qui fut d'avis qu'elle lui donnât cette consolation. Etant descendue, elle fit tirer le Saint de sa loge, pour lui parler. Il étoit mourant; & pouvoit à peine se faire entendre. « Madame, lui dit-il d'une voix foible & entrecoupée, » je prie Dieu qu'il vous » récompense de la charité que vous avez exercée en» vers un pauvre & un étranger comme moi. Mais j'ai » une derniere grace à vous demander; c'est qu'après » ma mort je sois enterré sous cette loge, avec les hail» lons dont je suis couvert, & sans aucune cérémonie. » Après qu'elle le lui eut promis, il lui présenta son Livre des Evangiles, en disant: « Recevez ce présent » que je vous offre. Je souhaite que vous & votre digne » époux y trouviez votre consolation dans cette vie, » & le gage de celle que Dieu réserve aux justes. » Elle le reçut de bon cœur, mais avec quelqu'étonnement de voir qu'un homme si pauvre eût un livre d'un si grand prix; puis, l'ayant considéré attentivement: » Ce livre, dit-elle, est tout semblable à celui que je » donnai autrefois au plus jeune de mes fils. » En même tems, sa douleur se renouvella; &, jettant un grand cri, au souvenir de la perte de ce cher enfant, elle répandit beaucoup de larmes. Elle alla montrer ce livre à son mari. Il le reconnut aussi-tôt; &, se sentant les entrailles émues, il alla, sur le champ, avec sa femme, trouver ce pauvre, dans l'espérance d'apprendre des nouvelles de leur fils. Ils lui firent promettre de leur découvrir avec sincérité tout ce qu'il sçavoit au sujet de ce livre. Alors Jean, se voyant près de rendre l'esprit, jetta un profond soupir, & leur dit: « Je » suis ce fils que vous avez si long-tems cherché; & » c'est-là le livre que vous me donnâtes, quelque tems » avant mon départ. » A ces paroles, leurs yeux s'ouvrirent; & ils le reconnurent, à divers signes qu'ils n'avoient pas remarqués d'abord. Mais l'excès de la joie d'avoir trouvé leur fils, se confondant avec la

douleur qu'ils avoient de le perdre en même tems, ils demeurerent saisis, & ne purent presque faire autre chose que de l'arroser de leurs larmes. Quelques heures après, il expira entre leurs bras.

TIMIDITÉ.

1. QUelqu'un reprochoit, un jour, au philosophe Cléanthe l'extrême timidité qu'il montroit en toute occasion. « C'est un heureux défaut, répondit-il; » j'en commets moins de fautes. »

2. Le sophiste Antiochus étoit sujet à la colere, & n'étoit pas maître de lui-même. Il s'abstenoit, par cette raison, de monter dans la tribune aux harangues & de se mêler du gouvernement. Quelqu'un lui en fit des reproches, & l'accusa d'être, à cet égard, d'une timidité condamnable : « Ce n'est pas le peuple, répondit-il, » c'est Antiochus que je crains. »

3. Une timidité naïve caractérisoit le célèbre Nicole. Ce grand homme, si hardi dans ses raisonnemens, & dont la docte plume prenoit un essor si sublime, n'osoit paroître dans les rues, de peur qu'il ne lui tombât quelques tuiles sur la tête. Il se logea très-long-tems au fauxbourg Saint-Marcel; &, quand on lui en demandoit la raison : « C'est, répondit-il, que les enne» mis qui ravagent tout en Flandres, & menacent » Paris, entreront par la porte Saint-Martin, avant » que de venir chez moi. » Une demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le P. Fouquet de l'Oratoire, fils du sur-intendant. Nicole, du plus loin qu'il l'apperçoit, s'écrie : « Voici, mademoiselle, quelqu'un qui déci» dera la chose; » &, sur le champ, il conte au P. Fouquet toute l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence. Il s'excusa sur ce que le P. Fouquet étoit son confesseur. « Puisque, dit-il, je n'ose rien cacher à ce » pere, mademoiselle ne doit pas être réservée pour » lui. »

4. Louis XIII étoit naturellement timide & défiant. Après la mort de Henri IV, lorsqu'on lui dit qu'il étoit Roi: « Je ne le veux pas être, répondit-il; car on me » tueroit, comme on a tué mon pere. » Il passoit les nuits dans des inquiétudes mortelles, & vouloit toujours être accompagné de ses gardes, même pendant la nuit, & lorsqu'il dormoit. « Gardez-moi bien, leur » disoit-il, de peur qu'on ne me tue. »

5. Quoique fier & hautain, l'empereur Caligula trembloit comme un enfant, au moindre bruit du tonnerre; &, lorsqu'il remarquoit de la frayeur sur le visage de ceux qui l'environnoient, il se couvroit la tête d'un coussin, & se tenoit ainsi honteusement caché.

TON. (*bon-*)

1. S. François de Sales ayant contribué au mariage de Christine de France avec le prince de Piémont, la Princesse choisit le religieux prélat pour son premier aumônier. Il l'en remercia d'abord, disant que cette charge étoit incompatible avec la résidence, qui étoit pour lui d'une étroite obligation. Enfin, la Princesse, qui révéroit ses vertus, continuant de le presser, il l'accepta, mais à deux conditions; l'une, qu'elle ne l'empêcheroit point de résider dans son diocèse; l'autre, que, quand il ne rempliroit point ses fonctions auprès d'elle, il n'en recevroit pas les appointemens. » Vous avez, lui dit Christine, des scrupules qui vont » trop loin. Si je veux vous donner vos appointemens, » lors même que vous ne servirez pas, quel mal ferez- » vous de les accepter? --- Madame, répondit-il, en » riant, je me trouve bien d'être pauvre. Je crains les » richesses : elles ont perdu tant d'autres ; elles pour- » roient bien me perdre aussi. » La Princesse fut obligée de consentir à ces deux conditions; &, sur le champ, comme pour l'investir de sa charge, elle lui fit présent d'un diamant d'un grand prix, en lui disant: » C'est à condition que vous le garderez pour l'amour » de moi. --- Je vous le promets, madame, lui ré-

» pondit-il, à moins que les pauvres n'en aient be-
» soin. --- En ce cas, dit la Princesse, contentez-vous
» de l'engager; & j'aurai soin de le retirer. --- Je crain-
» drois, Madame, repartit François, que cela n'arri-
» vât trop souvent, & que je n'abusasse enfin de vos
» bontés. »

2. Le grand Gustave méditoit le siége d'Ingolstadt. Il va reconnoître une fortification qu'il veut faire attaquer. Les canonniers de la place tirent sur lui avec tant de justesse, qu'un boulet emporte la croupe de son cheval. Il tombe dessous, enseveli dans la boue, & couvert de sang; mais il se releve promptement, saute sur un autre cheval, & continue de donner ses ordres. Gassion fut un des premiers qui accoururent au Roi; & cet empressement lui valut un régiment. Gustave, qui avoit le talent heureux de relever le prix de tous les grades qu'il donnoit, dit à Gassion: « Ce sera » un régiment de chevet; & l'on pourra dormir auprès » dans une entiere sécurité. »

3. Un homme, qui vivoit avec la plus sévere œconomie, & dont la table étoit toujours servie avec une honnête frugalité, vit arriver chez lui, à l'heure de son repas, un de ses amis qui venoit lui demander à dîner. « Soyez le bien venu, lui dit-il; puisque vous » êtes venu, sans m'avertir, vous dînerez aujourd'hui » avec moi: une autre fois, si vous voulez me le faire » sçavoir, ou venir de meilleure heure, je dînerai avec » vous. »

4. Un magistrat du premier ordre, qui avoit rendu un service signalé à un riche particulier, vit arriver chez lui, quelques jours après, un homme qui lui présenta, de sa part, deux beaux flacons de vermeil, & d'une bonne capacité. « Je sçais ce que c'est, dit le ma» gistrat, sans s'émouvoir; » &, ayant fait appeller son maître-d'hôtel: « Remplissez, lui dit-il, ces flacons » de mon meilleur vin, & qu'on les porte chez mon» sieur un tel. » Puis, se tournant vers celui qui lui avoit présenté les flacons: « Dites-lui, s'il vous plaît, » qu'il ne l'épargne pas, tant qu'il le trouvera bon. »

5. En 1520, François I & Henri VIII eurent une

entrevue entre Ardres & Guisnes. Il étoit réglé que les deux Rois passeroient le jour ensemble; que celui de France se retireroit, le soir, à Ardres, & celui d'Angleterre à Guisnes. François I, qui se piquoit de beaucoup de franchise, & vouloit se délivrer de toutes ces formalités, part un matin, suivi d'un page, & de deux gentilshommes, se rend à Guisnes, & dit au gouverneur du château, qu'il trouve sur le pont avec deux cens archers: « Mes amis, je vous fais mes prisonniers. Qu'on me conduise à l'appartement de mon » frere le roi d'Angleterre. » Ce Prince, fort surpris de l'aventure, s'écrie, en le voyant entrer: « Mon frere, » vous me faites le meilleur tour que jamais homme fit » à autre, & me montrez la grande fiance que je dois » avoir en vous; & de moi, je me rends votre pri- » sonnier, dès cette heure, & vous baille ma foi. » Les deux Monarques passerent quelques heures ensemble; & le reste du tems de l'assemblée se passa en fêtes, & avec une confiance réciproque.

6. Un jeune Duc, s'étant attiré la disgrace de Louis XIV, par une conduite qui déplut à ce Monarque, & voulant regagner son estime, alla au feu, pendant le siége de Mons, avec une intrépidité & un jugement de héros. Le Roi lui rendit alors ses bonnes graces, & lui dit: « Vous n'étiez pas content de moi; je ne l'étois » pas de vous: oublions le passé, & désormais datons » de Mons. »

Il avoit donné une pension de six mille livres à M. l'avocat-général Talon. M. De Lamoignon, qui étoit aussi avocat-général, pria Sa Majesté de vouloir bien lui en accorder autant. Le Roi le lui promit. Six mois se passerent, pendant lesquels M. De Lamoignon vit souvent le Roi, sans lui parler de rien. Sa Majesté lui dit un jour: « M. De Lamoignon, vous ne me par- » lez plus de votre pension. --- Sire, lui répondit ce » magistrat, j'attends que je l'aye méritée. --- Si vous » le prenez de ce côté-là, reprit le Monarque, je vous » dois les arrérages. » En effet ces arrérages furent payés, Louis XIV lui ayant accordé la pension, à commencer du jour qu'il la lui avoit demandée.

Ce Prince s'amufoit quelquefois à faire des vers. MM. De Saint-Agnan & D'Angeau lui montroient comment il falloit s'y prendre. Il venoit de compofer un petit Madrigal, que lui-même ne trouvoit pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Grammont : » Monfieur le Maréchal, lifez, je vous prie, ce petit » Madrigal, & voyez fi vous en avez jamais vu un fi » impertinent : parce qu'on fçait que j'aime les vers, » on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : « Sire, Votre Majefté juge » divinement bien de toutes chofes ; il eft vrai que » voilà le plus fot & le plus ridicule Madrigal que j'aye » jamais lu. » Le Roi fe mit à rire, & lui dit : « N'eft-il » pas vrai que celui qui l'a fait eft bien fat ? --- Sire, il » n'y a pas moyen de lui donner un autre nom, » dit le Maréchal. --- Oh bien ! reprit le Roi, je fuis ravi » que vous m'en ayez parlé fi bonnement : c'eft moi » qui l'ai fait. --- Ah, Sire, quelle trahifon ! Que Votre Majefté me le rende ; je l'ai lu brufquement ! --- » Non, M. le Maréchal, les premiers fentimens font » toujours les plus naturels. » Le Roi, dit madame de Sévigné, rit beaucoup de cette folie ; & tout le monde trouva que c'étoit la plus cruelle petite chofe qu'on pût faire à un vieux courtifan. *Voyez* ATTENTIONS. CIVILITÉ. ÉGARDS. POLITESSE. SÇAVOIR-VIVRE. URBANITÉ.

TRANQUILLITÉ.

1. S. Jean le Nain étoit, un jour, fur le chemin du défert de Scété, travaillant à faire des nattes. Quelqu'un lui dit des injures pour le mettre en colere. Il les écouta d'abord fans répondre. L'infolent redoubla fes impertinences ; & le faint, craignant enfin de perdre l'heureufe tranquillité de fon ame, jetta ce qu'il tenoit, & s'enfuit. Une autre fois qu'il étoit occupé à fcier des bleds, voyant un frere en colere contre un autre, il s'enfuit encore, & laiffa-là la moiffon. Etant dans l'églife de Scété, il entendit quelques

freres qui disputoient l'un contre l'autre : il s'en retourna aussi-tôt vers sa cellule; & l'on remarqua qu'avant d'y entrer, il en fit trois fois le tour. Comme on lui en demandoit la raison, il répondit que ses oreilles étant encore pleines des paroles fâcheuses qu'il avoit entendues, il leur avoit voulu donner le tems de s'en purifier, afin de reporter dans sa solitude son esprit calme & tranquille. Un jour qu'il étoit assis à la porte de l'église, plusieurs freres se mirent autour de lui pour lui découvrir leurs pensées, & recevoir ses avis; ce qu'il faisoit avec beaucoup de charité. Un vieillard, qui en fut témoin, en eut de la jalousie, & lui dit: » Voilà Jean qui ressemble à une courtisane qui s'ajuste, » & qui s'embellit pour attirer les jeunes-gens. --- Vous » avez raison, mon pere, répondit Jean. --- Votre esprit, continua le vieillard, est rempli de venin.--- » Cela est vrai, mon pere, & plus que vous ne pen- » sez. Vous en diriez bien davantage, si vous me con- » noissiez à fond. » Un de ses disciples, lui ayant demandé, quelque tems après, s'il ne s'étoit point senti ému des discours du vieillard? « Non, par la grace de » Dieu, répondit Jean. Je suis au dedans tel que vous » me voyez au dehors. Le fils d'un philosophe, con- » tinua-t-il, ayant perdu son pere, fut élevé chez un » autre philosophe qui avoit promis de s'en charger. » Ce jeune homme, ayant insulté la femme de son » tuteur, fut chassé de la maison. Il eut un regret sin- » cere de sa faute, en demanda pardon à son tuteur, » & le conjura de lui rendre ses bonnes graces. Il faut, » avant toutes choses, lui répondit le tuteur, que vous » passiez trois ans avec ceux qui sont condamnés » aux mines, & que vous les aidiez à porter du mar- » bre à la riviere. Les trois ans expirés, le jeune homme » se présenta au philosophe, espérant qu'il le laisseroit » rentrer dans sa maison. Il n'est pas encore tems, lui » dit le tuteur : il faut que vous passiez trois autres » années à souffrir toutes sortes d'injures, & même » à donner de l'argent à ceux qui vous en diront. Après » ces trois ans, son tuteur lui pardonna, & le mena à » Athènes pour apprendre la philosophie. A la porte

» de cette ville étoit un vieux philosophe qui mettoit » son plaisir à dire des injures à tous ceux qui entroient. » Il traita de même ce jeune homme qui ne fit qu'en » rire. Comme le philosophe Athénien en paroissoit » surpris : Il y a trois ans, dit le jeune homme, que je » donne de l'argent à ceux qui me traitent comme vous » faites ; & je ne rirai pas à présent qu'il ne m'en coûte » rien ? --- Entrez, lui dit le vieillard ; vous le méri» tez bien. »

2. Les troupes du célèbre Gonsalve, l'un des plus grands Généraux que l'Espagne ait produits, mécontentes des fatigues de la guerre, se présenterent à lui en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis poussa les choses jusqu'à lui présenter la pointe de sa hallebarde. Le Général, sans s'étonner, saisit le bras du soldat ; &, affectant un air gai & riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu : « Prends garde, camarade, » lui dit-il, qu'en voulant badiner avec cette arme, » tu ne me blesses. » Un capitaine, d'une compagnie de cent hommes d'armes, porta l'outrage plus loin. Il osa dire à Gonsalve, qui témoignoit son chagrin d'être hors d'état de procurer les choses dont on avoit besoin : « Eh bien ! si tu manques d'argent, livres ta » fille ; tu auras de quoi nous payer. » Comme ces odieuses paroles furent prononcées parmi les clameurs de la sédition, Gonsalve feignit de ne les avoir pas entendues ; mais, la nuit suivante, il fit mettre à mort le misérable qui les avoit dites, & le fit attacher à une fenêtre où toute l'armée le vit, avec terreur, exposé, le lendemain. Après s'être rendu maître de Naples, & l'avoir livrée au pillage, quelques soldats vinrent se plaindre, avec des cris séditieux, de n'avoir pas eu assez de part au butin : « Il faut réparer votre mauvaise » fortune, leur dit Gonsalve ; allez dans mon logis : je » vous abandonne tout ce que vous y trouverez. »

3. Ibatzès, Bulgare, allié à la Famille Royale, se révolta en 1017. Comme cette rebellion donnoit beaucoup d'inquiétude à l'empereur Basile, Daphnomèle, que ce Prince avoit fait gouverneur d'Acre, le rassura, & lui promit de lui livrer le chef des séditieux ; & voici

de quelle maniere il tint parole. Il ſçavoit qu'Ibatzès célébroit, avec une ſolemnité particuliere, la fête de l'Aſſomption de la ſainte Vierge, & que, ce jour-là, il recevoit, ſur une montagne où il s'étoit fortifié, tous ceux qui vouloient prendre part à ſa dévotion. Daphnomèle s'y rendit, de même que beaucoup d'autres. Les ſentinelles, miſes en factions par Ibatzès, l'ayant reconnu, voulurent l'arrêter. Mais il leur déclara, ſans donner le moindre ſigne de frayeur, qu'il n'étoit venu que pour s'édifier de la piété & de la magnificence de leur chef. Ibatzès, ſurpris de la témérité avec laquelle il s'expoſoit, & de la tranquillité qu'il affectoit, ne le ſoupçonna d'aucun mauvais deſſein, ſur-tout au milieu d'un concours ſi nombreux; & il eut à ſon tour aſſez de témérité pour lui donner une audience particuliere dans un lieu écarté. Daphnomèle, profitant de l'occaſion, le renverſa, au moment qu'il s'y attendoit le moins; & deux hommes, qu'il avoit apoſtés, étant venus le ſeconder, ils lui enfoncerent leurs habits dans la bouche, avec tant de violence, que les yeux du malheureux Ibatzès lui ſortirent de la tête, par les efforts qu'il en ſouffrit. Ses cris, & le mouvement qu'il ſe donnoit, ayant bientôt raſſemblé autour de lui un grand nombre de perſonnes, Daphnomèle ſe réfugia, avec ſes deux compagnons, dans la chambre la plus haute d'Ibatzès, réſolus de ſe défendre juſqu'à la mort. Comme les Bulgares attroupés crioient qu'il falloit leur faire ſouffrir les tourmens les plus cruels, Daphnomèle, toujours tranquille, au milieu de l'orage, ſe montra; &, faiſant ſigne de la main pour ſe faire écouter: « Je » ne ſuis point étonné, dit-il, que l'action que je viens » de faire vous ſouleve & vous irrite contre moi: » peut-être votre indignation augmentera-t-elle, ſi je » vous dis que, loin de vouloir du mal à Ibatzès, j'é» tois un de ſes amis. Mais j'ai cru devoir lui préfé» rer l'empereur Baſile, dont il étoit devenu ſujet par » droit de conquête, & par la ſoumiſſion volontaire de » tout le corps des Bulgares. Ce Prince, à qui nous » obéiſſons, m'a chargé d'éteindre cette étincelle, » avant qu'elle eût formé un incendie. Je ne vous con-

» feille pas de tourner votre vengeance contre lui : il
» est trop fort & trop puissant pour vous; vengez-vous,
» si vous le jugez à propos, de ceux qui ont exécuté
» ses ordres: nous sommes prêts à nous défendre jus-
» qu'au dernier soupir. » Daphnomèle, par son éloquence & par sa fermeté, appaisa, en un instant, la fureur des Bulgares. Les plus timides se retirerent d'eux-mêmes; les autres approuverent l'action qui les avoit tant indignés, un instant avant: tous jurerent une obéissance entiere à l'Empereur.

4. Lorsque Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des Protestans, alloit livrer la bataille de Jarnac, & marchoit aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucault, son beau-frere, lui donna un coup de pied, qui lui cassa la jambe. Ce Prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnoient. « Apprenez, leur dit-il, que les che-
» vaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans
» une armée. » Un moment après, il s'écria: « No-
» blesse Françoise! apprenez que Condé, avec un
» bras en écharpe, & une jambe cassée, a encore assez
» de courage pour donner bataille. » Il la donna, fut vaincu, fait prisonnier, & assassiné par un fanatique & un traître.

5. L'émulation, dégénérée en jalousie, avoit brouillé le Tintoret & le Titien, deux peintres fameux d'Italie. L'Arétin, le plus redoutable satyrique de son siécle, & dont la verve cynique n'épargnoit ni les Rois, ni les Saints, ni Dieu même, étant ami intime du dernier de ces artistes, prit parti dans la querelle, & lâcha quelques vers très-piquans contre le rival du Titien. Le Tintoret, sensible à cet outrage, résolut de se venger, mais avec ce phlegme qui le caractérisoit. Le rencontrant, un jour, près de chez lui, il le pria d'entrer, sous prétexte de faire son portrait. A peine le satyrique fut-il assis, que le peintre vint à lui d'un air tranquille, le pistolet à la main: « Eh! Jacques,
» que voulez-vous faire, s'écria l'Arétin saisi de
» crainte? --- Prendre votre mesure, s'écria grave-
» ment le Tintoret; » &, après l'avoir mesuré, il

ajoûta du même ton : « Vous avez quatre de mes pis-
» tolets & demi de haut ; » & le renvoya. L'Arétin garda le silence.

6. Un jour que François de Lorraine, duc de Guise, visitoit son camp, le baron de Luneboutg, un des principaux chefs des Reistres, trouva mauvais qu'il voulût examiner sa troupe, & s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement son épée, éloigna le pistolet, & le fit tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce Prince, choqué de l'insolence de l'officier Allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque Guise lui crie : « Arrêtez,
» Montpezat ; vous ne sçavez pas mieux tuer un
» homme que moi ; » &, se tournant vers l'emporté Luneboutg : « Je te pardonne, lui dit-il, l'injure que
» tu m'as faite : il n'a tenu qu'à moi de m'en venger.
» Mais, pour celle que tu as faite au Roi, dont je
» représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la jus-
» tice qu'il lui plaira. » Aussi-tôt il l'envoya en prison, & acheva de visiter le camp, sans que les Reistres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux.

7. Le connétable de Lesdiguieres, étant encore chef du parti Calviniste, donnoit de l'ombrage aux Catholiques. L'un d'eux, plus fanatique que pénétré des sublimes maximes de la charité, vint à bout de corrompre le domestique de confiance de ce capitaine, & le détermina à assassiner son maître. Platel, (c'étoit le nom du perfide,) en trouva plusieurs fois l'occasion, sans oser la saisir. Lesdiguieres, averti du complot, vit son domestique, & lui ordonna de s'armer. Il s'arma à son tour : « Puisque tu as promis de
» me tuer, dit-il à ce malheureux, essayes maintenant
» de le faire, & ne perds pas, par une lâcheté, la
» réputation de valeur que tu as acquise. » Platel, confondu de tant de magnanimité, se jette aux pieds de son maître, qui lui pardonne & continue de s'en servir. On le blâma de cette conduite ; on s'efforça de lui inspirer des allarmes : « Non, non, répondit-il ; je
» suis tranquille : rien ne peut m'intimider au sujet de

» Platel. Puisque ce valet a été retenu par l'horreur du » crime, il le sera plus encore par la grandeur du » bienfait. »

8. Olgiati, l'un des assassins de Galéas Sforce, duc de Milan, ayant été arrêté, fut condamné à périr dans les derniers supplices. Il brava ses juges; &, riant de leur sentence, il monta sur l'échafaud, avec l'intrépidité & le calme d'un Républicain qui vient de tuer un tyran, & qui meurt pour la liberté publique. S'appercevant que le bourreau détournoit la tête, en le tourmentant: « Prends courage, mon ami, lui dit-il d'un » ton tranquille, & ne crains point de me regarder: » les peines, que tu crois me faire souffrir, font toute » ma consolation, quand je me souviens que, si je les » endure, c'est pour avoir tué le tyran, & rendu la » liberté à ma patrie. »

9. Le chancelier Morus, ayant refusé de reconnoître Henri VIII, roi d'Angleterre, pour chef de l'Eglise, fut dépouillé de sa dignité, & jetté dans une prison. On lui enleva ses Livres, son unique consolation, au milieu des horreurs qui l'environnoient; mais on ne put lui enlever la tranquillité d'ame, qui le soutenoit dans ses disgraces. Ses amis tâcherent de le gagner, en lui représentant qu'il ne devoit point être d'une autre opinion que le grand-conseil d'Angleterre: « J'ai » pour moi toute l'Eglise, répondit-il, qui est le grand- » conseil des Chrétiens. » Sa femme le conjurant d'obéir au Roi, & de conserver sa vie pour la consolation de ses enfans: « Combien d'années, lui dit-il, » pensez-vous que je puisse encore vivre? --- Plus de vingt » ans, répondit-elle. --- Ah! ma femme, repliqua » Morus, veux-tu donc que je change l'éternité avec » vingt ans? » Ayant été condamné à périr du dernier supplice, on vint lui dire que le Roi avoit modéré l'arrêt de mort, rendu contre lui, à la peine d'être seulement décapité. « Je prie Dieu, répondit-il, de préserver tous mes amis d'une semblable clémence! » Il reçut la mort avec la tranquillité d'un Chrétien, & le sang froid d'un philosophe.

10. S. Laurent, diacre de l'Eglise Romaine, sous le

pape Sixte II, adminiſtroit, en cette qualité, les biens de l'Egliſe. L'empereur Valérien ayant allumé le feu de la perſécution par un édit cruel, Sixte fut mis en croix; &, du haut de ſon gibet, il promit à Laurent, impatient de le ſuivre, qu'il recevroit, dans trois jours, la couronne du martyre. On l'arrêta bientôt après; & le Préfet de Rome lui demanda, au nom de l'Empereur, les thréſors qui lui avoient été confiés. Laurent ayant obtenu un délai de trois jours, pendant lequel il aſſembla tous les pauvres Chrétiens, il les préſenta au préfet: « Voilà, lui dit-il, les thréſors de l'Egliſe. » Ce barbare, outré de dépit, le fit étendre ſur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le héros Chrétien, tranquille au milieu des flammes, dit à ſon tyran: « J'ai été aſſez long-tems ſur ce côté, faites-moi retourner ſur l'autre, afin que je ſois rôti ſur tous les deux. » Le Préfet, d'autant plus furieux que Laurent étoit plus intrépide, le fit retourner. « Mangez hardiment, dit le généreux martyr à cet homme de ſang, & voyez ſi la chair des Chrétiens eſt meilleure rôtie que cruë. » Il pria enſuite pour ſes perſécuteurs, pour ſes bourreaux, pour la ville de Rome, & expira, le 2 d'Août 258. Sa mort fit beaucoup de Chrétiens. Un grand nombre de payens, touchés de ſa conſtance, s'empreſſerent d'embraſſer la religion qui la lui avoit inſpirée.

11. Charles V, roi de France, qui mérita, par ſa conduite, le glorieux ſurnom de *Sage*, étant à l'extrémité, & voyant autour de ſon lit ſes freres, ſes médecins, & ſes courtiſans, fondans en larmes, les conſola lui-même par ces dernieres paroles: « Mes bons & loyaux amis, réjouiſſez-vous; car, en briéve heure, je ſerai hors de vos mains: allez-vous-en; priez pour moi, & me laiſſez, afin que mon travail ſoit fini en paix. »

12. Les médecins ayant décidé qu'il ne reſtoit plus que deux heures de vie au chancelier Brulart de Sillery, & pas un d'eux n'oſant lui annoncer cette triſte nouvelle, un vieux valet-de-chambre, qui avoit entendu leur conſultation, ſe chargea de cette commiſ-

tion délicate. Il s'approche du moribond. « Monsieur,
» lui dit-il, votre procès vient d'être jugé ; préparez-
» vous à la mort ; vous n'avez plus que quelques quarts
» d'heures à vivre. --- Mon ami, répondit tranquillement le Chancelier, » employons-les donc bien. »

13. Le maréchal de Tavannes vit aussi, sans être ému, la mort s'approcher avec toutes ses horreurs. Quelqu'un le voyant, un jour, fort pensif, lui demanda s'il ne desireroit pas de revenir en santé ? « Non, répon-
» dit-il, j'ai eu beaucoup de peine à faire les deux tiers
» du chemin ; il faudroit recommencer, si je guérissois :
» il est tems de me reposer ; je ne suis plus propre à la
» fatigue. »

14. Après une assez longue alternative de rechutes & d'intervalles d'une très-foible santé, M. Carré, célèbre académicien, tomba enfin dans un état où il fut le premier à prononcer son arrêt. Jamais on ne vit avec plus de calme les approches de la mort. Il dit à un prêtre qui, selon la pratique ordinaire, cherchoit des tours pour le préparer à descendre au tombeau : « Il y a long-
» tems, mon pere, que la philosophie & la religion
» m'ont appris à mourir. » Il eut toute la fermeté que toutes deux ensemble peuvent donner : il comptoit tranquillement combien il lui restoit encore de jours à vivre, & enfin, au dernier jour, combien d'heures.

15. Le comte de Guébriant, maréchal de France, faisoit le siége de Rotwil, petite ville de Souabe. Il y est blessé mortellement ; &, tandis qu'on le portoit de la tranchée dans sa tente, il dit aux soldats allarmés :
» Rassurez-vous, camarades, ma blessure est peu de
» chose ; mais j'appréhende qu'elle ne m'empêche de
» me trouver à l'assaut que vous allez livrer. Je ne
» doute pas que vous ne fassiez vaillamment, comme
» je vous ai toujours vu faire : je me ferai rendre compte
» de ceux qui se feront distingués ; & je reconnoîtrai les
» services qu'ils auront rendus à la patrie dans une oc-
» casion si brillante. » Son capitaine des Gardes, homme naturellement vif, se donnoit des mouvemens extraordinaires pour trouver un chirurgien. Guébriant l'appelle, & lui dit, avec une tranquillité héroïque : « Allez plus

» doucement, Gauville, il ne faut jamais effrayer le » soldat. » Les assiégés, ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Ce héros, en mourant, se fit porter dans la place, & y expira tranquillement, au milieu des soins qu'il se donnoit pour son salut & pour la conservation de sa conquête.

16. Un peu avant que madame la Dauphine expirât, M. l'évêque de Meaux dit au roi Louis XIV, qui étoit dans sa chambre : « Il faudroit que Votre Majesté se re- » tirât. — Non, non, reprit le Monarque ; il est bon » que je voie comment meurent mes pareils. » Aussi ce grand Prince sçut-il profiter de ce spectacle si effrayant pour un cœur pusillanime. Il vit approcher la mort, sans éprouver le moindre trouble. « J'avois cru, dit-il à madame de Maintenon dans ce moment terrible, » j'avois » cru qu'il étoit plus difficile de mourir. » Au milieu des sanglots de ses anciens & fidèles serviteurs, il conserva cette sérénité qu'on lui avoit vue aux jours de ses prospérités sur son thrône : il ne jetta pas même un œil de regret sur la vie. « Pourquoi pleurez-vous, » dit-il à l'un de ses courtisans, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui firent remarquer? « Aviez-vous » cru que les Rois étoient immortels? » Il donna tranquillement ses ordres sur beaucoup de choses, & même sur sa pompe funèbre ; imitateur de Louis XIII, qui, dans sa derniere maladie, avoit mis en musique le *De profundis* qu'on devoit chanter à ses funérailles.

17. Le célèbre maréchal de Saxe vit approcher le dernier moment de sa brillante carrière avec ce phlegme, cette tranquillité, cette présence d'esprit qui le caractérisoient au milieu des combats, & qui déceloient la fermeté de sa grande ame. Appercevant M. de Senac, médecin du Roi, qui venoit le visiter souvent de la part du Monarque, pour sauver, s'il étoit possible, des jours si précieux à la France, il jetta sur lui un regard tranquille & tendre tout ensemble, & lui dit: » Mon ami! me voilà donc à la fin d'un beau rêve ; & » tel est le cours des grandeurs humaines : ce ne sont » que de beaux songes. » *Voyez* SANG-FROID.

TRAVAIL.

UN Solitaire étant allé trouver l'abbé Silvain qui demeuroit sur la montagne de Sinaï, & voyant les freres qui travailloient : « Quoi ! leur dit-il, vous » travaillez ainsi pour une nourriture périssable ? Marie » n'a-t-elle pas choisi la meilleure part ? Le saint vieillard, ayant sçu ce qu'avoit dit ce solitaire, dit à Zacharie, son disciple : « Donnez un Livre au frere pour » l'entretenir, & menez-le dans une cellule où il n'y » ait rien à manger. » L'heure de Nones étant venue, ce solitaire étranger regardoit si l'abbé ne le feroit point appeller pour le repas ; &, lorsque cette heure fut passée, il vint trouver Silvain, & lui dit : » Mon pere, les freres n'ont-ils pas mangé aujour- » d'hui ? --- Oui, » lui répondit ce saint homme. --- Et » d'où vient donc, ajoûta le solitaire, ne m'avez-vous » point fait appeller ? --- C'est, dit l'abbé, parce que » vous, qui êtes un homme tout spirituel, qui avez » choisi la meilleure part, & qui passez les journées en- » tieres à lire, vous n'avez pas besoin de cette nour- » riture périssable ; au lieu que nous, qui sommes char- » nels & grossiers, nous ne pouvons pas nous passer » de manger ; & c'est ce qui nous oblige de travailler. » A ces mots, le solitaire reconnut son imprudence ; il en eut du regret, & en demanda pardon à l'abbé, qui lui dit : « Je suis bien-aise, mon frere, que vous sça- » chiez que Marie ne sçauroit se passer de Marthe, & » qu'ainsi Marthe a part aux louanges qu'on donne à » Marie. »

2. Jean Le Nain, pieux solitaire de Scété, dit, un jour, à son frere aîné : « Je voudrois bien être comme » les anges qui n'ont point d'inquiétude, qui ne sont » point obligés de travailler, & qui n'ont d'autre oc- » cupation que celle de louer l'Eternel. » En même tems, il quitta son habit, & s'en alla dans le désert. Après y avoir passé une semaine, il vint retrouver son frere qui, l'entendant frapper à la porte, lui dit : « Qui

» êtes vous ? --- Je suis Jean votre frere, répondit-il.--- » Jean, repliqua l'autre, n'est plus maintenant avec les » hommes ; il est devenu un ange. » Jean continua de frapper, en protestant que c'étoit lui-même ; mais son frere le laissa, toute la nuit, sans vouloir lui ouvrir. Quand le jour fut venu, il ouvrit sa porte, & lui dit : » Si vous êtes un ange, vous n'avez pas besoin de ma » permission pour entrer dans ma cellule ; mais, si vous » n'êtes qu'un homme, ne faut-il pas que vous travail- » liez pour gagner votre vie ? » Alors, reconnoissant sa faute, il se jetta aux pieds de son frere, & lui dit : » Pardonnez-moi ; je me suis abusé. » Depuis ce tems-là, il ne s'occupa plus que du travail, & de la pratique des différentes vertus qui convenoient à un solitaire. Un jour, on lui demandoit ce que c'étoit qu'un moine ? « C'est un homme de travail, ou plutôt le tra- » vail même, répondit-il, puisqu'il doit s'exercer à » toutes sortes de peines & de travaux. »

3. Quelques solitaires vinrent, un jour, visiter l'abbé Lucius. « A quels ouvrages des mains vous occupez- » vous, mes freres, leur demanda ce saint homme ? --- » Nous ne travaillons point, répondirent-ils ; mais » nous prions sans cesse, suivant le précepte de l'A- » pôtre. --- Mais ne mangez-vous point ? --- Oui, » sans doute. --- Et qui prie alors pour vous ? » A cette question ils ne sçurent que répondre. « Ne dor- » mez-vous point, continua-t-il ? --- Oui, nous dor- » mons. --- Et, quand vous dormez, qui prie pour » vous ? » Autre demande aussi embarrassante que la premiere. « Pardonnez-moi, mes freres, si je vous » avertis que vous ne faites pas ce que vous dites. Je » veux vous faire voir comment, en travaillant des » mains, je prie sans cesse. Demeurant assis, depuis » le matin jusqu'à une certaine heure, je trempe dans » l'eau quelques feuilles de palmier dont je fais des » cordes ; &, durant ce tems, je prie, en disant : » *Le travail est la pénitence que vous avez imposée à* » *l'homme, ô mon Dieu ! Faites que je la remplisse avec* » *zèle. Ayez pitié de moi, Seigneur, selon l'étendue de* » *votre miséricorde, & daignez effacer tous mes péchés,*

» *selon la grandeur & la multitude de vos bontés.* Quand
» mon travail est fini, je le rends : j'emploie une pe-
» tite partie de ce qu'il me produit, pour me nourrir,
» & je donne le reste aux pauvres, qui, par ce moyen,
» lorsque je mange, ou que je bois, demandent à Dieu
» pour moi, qu'il lui plaise de me pardonner mes pé-
» chés ; &, suppléant ainsi à ce qui manque à ma
» priere, ils la rendent continuelle. »

4. Le fameux Caton l'Ancien avoit pour le travail & pour la vie rustique un amour singulier ; & toujours il s'y exerçoit avec l'application la plus grande. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie étoit voisine de la sienne, lui servit infiniment. (C'étoit Curius Dentatus, qui, trois fois, avoit reçu les honneurs du triomphe.) Caton alloit souvent s'y promener ; &, considérant la petitesse de cette terre, la pauvreté & la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui, étant devenu le plus grand des Romains, ayant vaincu les nations les plus belliqueuses, & chassé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, &, après tant de triomphes, habitoit encore une si chétive maison. « C'est-là, disoit-il en lui-même ; c'est dans ce même lieu que les ambassadeurs des Samnites venoient le supplier d'accepter leur or, & que ce grand homme refusoit leurs présens, avec cette noblesse & cette grandeur d'ame, qui ne se trouvent que dans des cœurs héroïques. » Plein de ces pensées, Caton s'en retournoit chez lui ; &, faisant de nouveau la revue de sa maison, de ses champs, de ses esclaves, & de toute sa dépense, il augmentoit son ardeur pour le travail, & retranchoit toute vaine superfluité. Quoique jeune encore, il faisoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoissoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puissans de Rome, avoit des terres contiguës à la petite métairie de Caton. Là, il entendoit souvent parler ses esclaves, de la maniere de vivre de son voisin, & du travail qu'il faisoit aux champs. On lui racontoit que, dès le matin, il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les causes de ceux qui s'adressoient à lui ;

que de là il revenoit dans son champ, où, jettant une méchante tunique sur ses épaules, si c'étoit en hiver, & presque nud, si c'étoit en été, il travailloit avec ses domestiques ; &, après le travail, assis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & buvoit du même vin.

5. Continuellement livré au travail, Aristote mangeoit peu, & dormoit encore moins. On rapporte qu'afin de ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendoit hors du lit une main dans laquelle il tenoit une boule d'airain, pour que le bruit qu'elle feroit, en tombant dans un bassin, le réveillât.

6. Quoique tourmenté par des coliques très-aiguës, l'empereur Vespasien vaquoit cependant aux affaires du gouvernement. Ses amis lui conseilloient de se ménager davantage, & de prendre du repos : « Non, » non, leur répondit-il, il faut qu'un Empereur meure » debout. »

7. Jamais peut-être on ne se livra au travail avec plus d'ardeur que M. de Tschirnhaus, fameux mathématicien de l'Académie des Sciences. Tout étoit réglé chez lui; tout tendoit vers cette passion, si capable de faire de grands hommes. En été, il faisoit ses expériences, & les mettoit en ordre, ou en tiroit ses conséquences, ou enfin faisoit ses grandes recherches de théorie, pendant l'hiver, qu'il trouvoit plus propre à la méditation. Sur la fin de l'automne, il donnoit quelques soins particuliers à sa santé, & faisoit une espece de revue de ses forces corporelles, pour entrer dans cette saison destinée aux plus grands travaux de l'esprit. Il relisoit les compositions de l'hiver précédent, s'en rappelloit les idées, se faisoit renaître l'envie de les continuer; & alors il commençoit à se retrancher le repas du soir, & à diminuer même un peu du dîner de jour en jour. Au lieu de souper, ou il lisoit sur les matieres qu'il avoit dessein de traiter, ou il s'en entretenoit avec quelqu'ami sçavant. Il se couchoit à neuf heures, & se faisoit éveiller à deux heures après minuit : il se tenoit exactement, pendant quelque tems, dans la même situation où le réveil l'avoit trouvé ; ce

qui l'empêchoit d'oublier le songe qu'il faisoit en ce moment; & si, comme il pouvoit assez naturellement arriver, ce songe rouloit sur la matiere dont il étoit rempli, il en avoit plus de facilité à la continuer. Il travailloit dans le silence & le repos de la nuit: il se rendormoit à six heures, mais seulement jusqu'à sept, & reprenoit son travail. Il a dit qu'il n'a jamais fait de plus grands progrès dans les sciences, qu'il n'a jamais senti son allure plus vigoureuse & plus rapide, que quand il a observé toutes ces pratiques avec le plus de régularité. On y pourra trouver un soin excessif de se ménager tous les avantages possibles; mais toutes les grandes passions vont, à l'égard de leur objet, jusqu'à une espece de superstition. Il lui arrivoit souvent, pendant la nuit, de voir une grande quantité d'étincelles très-brillantes, qui voltigeoient & jouoient en l'air. Quand il vouloit les regarder fixement, elles disparoissoient; mais, quand il les négligeoit, non-seulement elles duroient presqu'autant que son application au travail; mais elles redoubloient d'éclat & de vivacité. Ensuite il parvint à les voir en plein jour, lorsqu'il eut acquis un certain degré de facilité dans la méditation. Il les voyoit sur une muraille blanche, ou sur un papier qu'il avoit placé à côté de lui. Ces étincelles, visibles pour lui seul, étoient, en même tems, & un effet, & une représentation des esprits de son cerveau, violemment agités.

8. Si un homme fort, & en état de travailler, fait le métier de mendiant, en Hollande, on le saisit, on le descend dans un puits profond, & on lâche un robinet. Si le pauvre ne pompoit pas sans relâche, il seroit bientôt noyé. Pendant que ce malheureux travaille, de graves Hollandois font des paris sur le bord du puits: l'un gage que cet homme est lâche & paresseux, & que l'eau va l'ensevelir; l'autre soûtient le contraire. Enfin, après quelques heures, on tire le mendiant, plus mort que vif; & on le renvoie avec cette utile leçon du travail.

TRISTESSE.

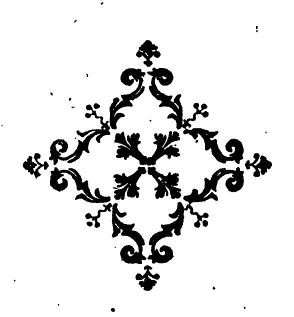
1. VArus, capitaine imprudent, & ſans expérience ; s'étant laiſſé ſurprendre par les Germains, fut vaincu, & ſe donna la mort de déſeſpoir. Ses légions, l'élite des troupes de la République, furent taillées en piéces : les drapeaux, & deux aigles Romaines tomberent au pouvoir du vainqueur. Lorſque la renommée eut répandu dans Rome la nouvelle de ce déſaſtre, la douleur y fut générale ; la triſteſſe régna dans tous les cœurs. Auguſte en donna l'exemple : non-ſeulement il prit le deuil, & laiſſa croître ſa barbe & ſes cheveux ; mais, entrant encore dans des eſpeces de vertiges, il ſe heurtoit la tête contre les murailles, & s'écrioit ſouvent : « Varus ! téméraire Varus ! rends-moi mes lé» gions ! » Cette affliction, ſi légitime, puiſqu'elle avoit la patrie pour objet, ne fut point paſſagere : tant qu'il vécut, le jour de la défaite de Varus fut pour lui, tous les ans, un jour de triſteſſe & d'amertume.

2. Le philoſophe Démonax, qui vivoit vers l'an 120 de J. C. ayant appris qu'un homme ne pouvoit ſe conſoler de la mort de ſon fils, alla le trouver : « Mon » ami, lui dit-il, je vous promets de reſſuſciter votre » fils, ſi vous pouvez me trouver ſeulement trois hom» mes dont la maiſon ait toujours été exempte de » deuil. » Ce pere affligé chercha vainement ; il n'en put pas même trouver un ſeul. « Pourquoi donc, reprit alors » le Sage, pourquoi vous tourmenter ainſi pour un mal» heur qui vous eſt commun avec tant d'autres ? »

3. La reine Blanche, mere de S. Louis, mourut, lorſque ce Prince étoit encore dans la Terre-ſainte. Le légat du pape, qui étoit auprès du monarque, en fut le premier inſtruit. Il connoiſſoit la tendreſſe du Roi pour une mere ſi reſpectable : il crut devoir prendre des meſures, avant que de lui annoncer une ſi affligeante nouvelle. Il ſe fait accompagner de l'archevêque de Tyr ; va trouver le Prince ; lui demande une audience

articuliere, en présence de son garde des sceaux, & de son confesseur. Le saint Roi connut au visage du prélat qu'il avoit quelque chose de fâcheux à lui apprendre, & le mena dans sa chapelle. Alors le pontife lui exposa les grandes obligations qu'il avoit à Dieu, depuis son enfance, sur-tout de lui avoir donné une si bonne mere, qui l'avoit élevé si pieusement, & qui avoit gouverné son royaume avec tant de zèle & de prudence. « Hélas! Sire, ajoûta-t-il avec des sanglots & des larmes, » elle n'est plus, cette illustre Reine: » la mort vient de vous l'enlever! » On ne peut exprimer le sentiment de tristesse dont le cœur de ce tendre fils fut pénétré. Le premier mouvement de sa douleur lui fit jetter un grand cri, & verser un torrent de pleurs; mais, revenu à lui dans le même instant, il se jette à genoux devant l'autel, & dit, en joignant les mains: « O mon Dieu! je vous rends graces de m'a» voir conservé jusqu'ici une mere si digne de toute » mon affection. C'étoit un présent de votre miséri» corde: vous le reprenez comme votre bien; je n'ai » point à m'en plaindre. Il est vrai que je l'aimois ten» drement; mais, puisqu'il vous plaît de me l'ôter, que » votre saint Nom soit béni dans tous les siécles! » Le légat fit ensuite la priere pour l'ame de la Princesse; &, le Monarque ayant témoigné qu'il vouloit être seul, les deux prélats se retirerent, & le laisserent avec son confesseur. Dès qu'il se vit sans autre témoin que le dépositaire de ses plus secrettes pensées, il se prosterna de nouveau devant le Crucifix, & demeura quelque tems comme abymé dans une profonde méditation. Puis, se levant tout-à-coup avec un visage plus serein, il passe dans son oratoire, toujours accompagné de son directeur, & récite avec lui tout l'Office des Morts, mais avec une telle attention, que le bon prêtre ne pouvoit assez admirer que, dans une affliction si récente & si vive, il ne lui fût échappé aucune méprise; tant la pensée de Dieu suspendoit en lui tout autre sentiment! Depuis ce moment, il fit dire, chaque jour, devant lui, une Messe basse pour l'ame de cette mere bien-

aimée, hors les dimanches & les fêtes principales. Deux jours se passerent, sans qu'il voulût voir personne. Ce terme expiré, il fit appeller le sire de Joinville, sénéchal de Champagne, son confident, & lui dit, en l'appercevant : « Ah ! Sénéchal, j'ai perdu ma mere ! — » Sire, répondit le bon Chevalier, je n'en suis point » surpris, vous sçavez qu'elle étoit mortelle ; mais ce » qui m'étonne, c'est la tristesse excessive d'un Prince » qui est en si grande réputation de sagesse. »





VALEUR.

1. AU combat de Minorque, en 1756, un canonnier, ayant eu le bras droit emporté, dans le moment qu'il alloit faire feu, ramasse la méche de la main gauche, se reposte à son canon, & dit, en faisant feu : » Ces gens-là croyoient donc que je n'avois qu'un » bras ? »

2. Pendant la guerre civile de César & de Pompée, un Centurion de l'armée de César, appellé *Scéva*, se distingua par une des plus belles défenses dont l'Histoire fasse mention. Son Général étoit devant Dyrrachium. Pompée étant accouru pour sauver cette ville, César l'enferma dans des lignes qu'il fit élever autour de son camp. Dans un des combats qui se livrerent autour de ces lignes, Scéva, chargé de garder une des portes d'un fort, y arrêta les ennemis, quoique blessé à la tête; ayant l'épaule & la cuisse percées, & un œil crevé. Dans cet état, il appella un Centurion du parti contraire, comme pour se rendre. Celui-ci, s'étant approché sans précaution, Scéva lui passa son épée au travers du corps. Après le combat, on montra à César le bouclier de Scéva, percé en deux cens trente endroits. César, pour récompenser la valeur de ce brave officier, lui accorda une pension de six mille deux cens livres, & le fit monter tout-d'un-coup du huitieme grade entre les capitaines du premier.

3. A la bataille de Thapsus, en Afrique, où Scipion & Juba furent vaincus par César, un éléphant blessé & furieux se jetta sur un malheureux valet d'armée; &, le tenant sous un pied, lui appuyant le genou sur le ventre, & l'écrasant de tout le poids de son corps, il le maltraitoit, & achevoit de le tuer à coups redoublés de sa trompe. Un soldat vétéran, indigné à la vue de cet affreux spectacle, courut à l'éléphant les armes à la main. Aussi-tôt l'animal guerrier laisse le cadavre, saisit le soldat avec sa trompe dont il l'enveloppe, &

l'éléve en l'air tout armé. Dans un si pressant danger, le soldat rappelle tout son courage, & se met à frapper sur la trompe de l'éléphant, avec l'épée qu'il avoit à la main. La douleur força l'animal de lâcher prise. Il jette son ennemi par terre, & court avec de grands cris rejoindre la troupe des autres éléphans. Depuis ce tems-là, la cinquieme légion, dont étoit ce soldat valeureux, porta un éléphant dans ses enseignes.

4. Les Catholiques, commandés par le duc d'Anjou, assiégeoient la Rochelle, en 1573. Il y avoit, près de la contrescarpe, un moulin nommé *la Braude*, dont Normand, capitaine, avoit obtenu la propriété, sous condition qu'il le feroit garder. Il songea d'abord à le fortifier; mais, voyant qu'il ne parviendroit pas à le mettre en état de défense, il se contenta d'y tenir, durant le jour, quelques soldats qui se retiroient, le soir, & n'y laissoient qu'une sentinelle. Strozzi, un des Généraux Catholiques, qui crut pouvoir tirer avantage de ce moulin, profita d'un clair de lune pour l'attaquer avec un détachement & deux couleuvrines. Un soldat, nommé *Barbot*, unique défenseur de ce mauvais poste, y tint ferme. Il tiroit avec une incroyable célérité plusieurs coups d'arquebuse sur les assaillans; &, en variant les inflexions de sa voix, il faisoit croire qu'il avoit un assez grand nombre de camarades. Le capitaine Normand l'encourageoit du haut d'un cavalier; &, lui parlant comme s'il avoit une compagnie entiere dans le moulin, il crioit qu'on soutînt bravement l'attaque; qu'on alloit envoyer du renfort. Barbot, se voyant sur le point d'être forcé, demande quartier pour lui & pour les siens: on le lui accorde. Aussi-tôt il met les armes bas, & montre toute la garnison dans sa personne.

5. Pendant que le roi Jean languissoit à Londres dans une triste prison, ses sujets opposoient aux efforts des Anglois un courage invincible. Jamais on ne vit en France tant d'héroïsme que dans ce siécle malheureux. On admira, dans de simples paysans, des exemples de valeur, des actions de courage, qu'on trouve à peine dans la vie des plus célèbres capitaines. Environ deux

cens

tens villageois s'étoient renfermés dans Longueil, bourg situé vis-à-vis S. Corneille de Compiégne, déterminés à le défendre jusqu'à la derniere extrémité. Ils avoient élu pour Général un d'entr'eux, appellé *Guillaume Lalouette*. Une compagnie Angloise, qui occupoit le château de Creil, croyant défaire sans peine cette poignée de rustres, vint les attaquer. Les ennemis entrerent, en effet, sans presque trouver d'autre obstacle que le chef avec quelques-uns des plus résolus. Dès le commencement du combat, Guillaume Lalouette tombe mort, percé de coups. Il avoit avec lui un valet de ferme, appellé le *Grand-Ferré*. Ce généreux domestique, ému par la vue de son maître expirant, s'attendrit, verse des larmes & devient un autre homme. Il ranime ses camarades; se met à leur tête; saisit une hache; tombe sur les Anglois; en tue dix, dès le premier choc; met le reste en fuite; les chasse hors du bourg; les poursuit; ouvre leurs rangs; arrache leur drapeau, & les dissipe entiérement. Non content de ces premiers exploits, il dit à l'un des siens d'aller jetter le drapeau des ennemis dans le fossé. Celui-ci refuse, parce qu'un gros d'Anglois coupoit le passage qui pouvoit seul y conduire. Le Grand-Ferré se fait suivre par son homme; attaque seul les ennemis; les renverse; s'ouvre le chemin; jette le drapeau dans le fossé; revient au combat, & ne cesse de frapper qu'après avoir tué quarante ennemis de sa propre main & mis le reste en fuite. Quelques jours après, il remporta un semblable triomphe; mais, ayant bu de l'eau froide, après sa victoire, ce Samson moderne tomba dangereusement malade, & fut obligé de retourner à son village, nommé *Rochecourt*, voisin de Longueil. Les Anglois en furent instruits. Douze d'entr'eux entreprennent de le surprendre dans son lit. La femme du malade les apperçoit, & court apprendre à son mari le danger qui le menace. A cette nouvelle, le guerrier saute de son lit; s'arme de sa hache; vole dans sa cour; fond sur l'ennemi, malgré leur nombre & sa foiblesse; en immole cinq, & fait disparoître les autres. Cette derniere victoire redoubla son mal. Il se mit au lit; demanda les

Sacremens, & mourut en Chrétien, après avoir combattu en héros.

6. A la célèbre bataille de Salamine, personne, du côté des Perses, ne s'acquit plus de gloire que la fameuse Artémise, reine d'Halycarnasse. Elle se signala par des efforts incroyables de hardiesse; ensorte que Xerxès, la voyant ainsi combattre, s'écria que, dans cette journée, les hommes avoient paru des femmes, & que les femmes avoient montré un courage de héros. Les Athéniens, indignés de ce qu'une femme avoit osé venir porter les armes contre eux, avoient promis dix mille dragmes de récompense à quiconque la pourroit prendre en vie; mais l'adroite guerrière échappa à leur vive poursuite. Un vaisseau Athénien la serroit de près : il paroissoit qu'elle ne pouvoit plus éviter de se rendre; en ce moment, elle arbore le pavillon Grec, & attaque un vaisseau des Perses, monté par Damasithymus, roi de Calynde, avec qui elle avoit eu une querelle, & le coule à fond; ce qui fit croire à ceux qui la pressoient que son vaisseau étoit du parti des Grecs; & ils ne songerent plus à l'attaquer. Au reste, si cette Princesse eût été prise, elle n'auroit mérité que d'être comblée de louanges & d'honneurs.

7. Les Gaulois, après avoir mis en cendres la ville de Rome, tenoient assiégés, depuis quelque tems, les restes des Romains, qui s'étoient réfugiés dans le Capitole. A force de roder autour de cette forteresse, ils reconnurent une route nouvellement frayée, par où ils crurent pouvoir y monter. Ils choisirent une nuit pour exécuter ce dessein : leur marche ne fut ni apperçue des sentinelles qui veilloient sur la citadelle, ni sentie par les chiens que le moindre bruit éveille. Déja ils avoient gagné le pied des remparts, & s'étoient mis en ordre de bataille pour tenter l'escalade; mais ce qui avoit trompé la sagacité des chiens ne trompa point la vigilance des oies. On en élevoit une troupe dans une cour du Capitole, en l'honneur de Junon & de son temple. Dans la disette où l'on étoit de vivres, on avoit épargné les jours de ces animaux,

par un motif de religion; mais on les nourrissoit avec plus d'œconomie. Naturellement, les oies ont l'ouïe fine; mais la faim les rendoit alors plus pénétrans. Ils entendirent quelque bruit; & d'abord, par leurs cris & le battement de leurs aîles, ils éveillerent Manlius, bon homme de guerre, & qui, trois ans auparavant, avoit été Consul. Celui-ci fit sonner l'allarme; &, tout le premier, il courut sur le rempart. A son arrivée, il trouva deux Gaulois déja montés sur la muraille: un d'eux leva sa hache d'armes pour l'en frapper; mais le Romain lui abbatit le bras droit d'un coup de sabre: il poussa rudement de son bouclier l'autre Gaulois & le fit tomber du haut de la muraille; ce Gaulois, en tombant, entraîna la plûpart de ses compagnons. Ceux des ennemis, qui se tenoient accrochés au faîte de la muraille par les mains, furent percés par l'infatigable Manlius. Enfin les Romains, qui s'attrouperent, chasserent leurs aggresseurs à coups de pierres & de dards, & préserverent la citadelle du dernier malheur. Chez les Romains, jamais une action loüable n'étoit sans récompense. Le lendemain, les troupes s'assemblerent pour distribuer les prix militaires à ceux qui, la veille, en avoient mérités. Manlius fut nommé le premier. Pour reconnoître l'important service qu'il venoit de rendre, chacun se retrancha une partie du froment qu'il recevoit du public, avec épargne, & une mesure de vin d'environ cinq onces, pour les céder au vengeur, au libérateur, au sauveur de la patrie; présent peu considérable aux yeux de la cupidité, mais grand & noble dans cette circonstance, parce qu'il honoroit la valeur.

8. Le consul Atilius, s'étant engagé dans un vallon dominé par une hauteur, sur laquelle les ennemis s'étoient postés, se vit à la veille de périr avec ses troupes. Mais la valeur intrépide de Calpurnius Flamma, Tribun légionnaire, le sauva de ce danger, avec toute l'armée. Le brave guerrier, suivi de trois cens hommes, que son courage anime, marche à l'ennemi; &, s'étant emparé d'une hauteur voisine: « Allons, cama» rades, dit-il aux héros qui le secondent, mourons; » & par notre mort délivrons les Légions & le Consul. »

Il dit, & par ses cris il attire l'ennemi de son côté. On l'attaque : ses guerriers se défendent avec une bravoure plus qu'humaine. Plus d'une fois, les assaillans reculent; mais enfin les généreux Romains succombent sous l'effort du grand nombre, pendant que le Consul se retire avec l'armée que l'ennemi n'ose insulter. On trouva Calpurnius au milieu d'un tas de corps morts, tant des ennemis que des siens, parmi lesquels seul il respiroit encore. Il étoit couvert de blessures, mais dont heureusement aucune n'étoit mortelle. On l'enleve, on le panse, on en prend un soin infini; &, parfaitement guéri, il rendit encore long-tems d'utiles services à sa patrie. Une couronne de gazon fut toute la récompense de ce héros, qui fut très-sensible à cet honneur.

9. Dans la derniere guerre que les Romains eurent à soutenir contre Tarquin & contre les Latins qui vouloient le rétablir, un jeune Patricien, nommé *Caius Marcius*, voyant un de ses compatriotes en danger de périr, vole à son secours, écarte, renverse tout ce qui s'oppose à sa bravoure, & tue l'ennemi qui pressoit le citoyen Romain. Il fut aussi-tôt honoré, par le Dictateur, de la couronne civique, & obtint, à la fleur de son âge, une distinction glorieuse, que les plus anciens guerriers acquéroient rarement. Ce premier succès ne fit qu'aiguillonner son courage. Au siége de Corioles, il monta le premier sur les remparts; repoussa les ennemis qui s'empressoient de résister à ses efforts, & ne cessa de combattre, qu'après que les Romains se furent rendus maîtres de la ville. Cette valeur héroïque lui fit donner le surnom de *Coriolan*, & c'est ce Romain fameux par l'inflexibilité de son caractere, & la fierté de son ame. Quelque tems après, il se distingua beaucoup dans un combat contre les Volsques : le Consul lui fit présent d'un très-beau cheval, & lui destina la part la plus considérable du butin. Mais Coriolan, s'avançant au milieu des soldats, répondit généreusement : « Je suis sensible aux éloges » dont m'honore le Consul, & je reçois le cheval dont » il veut bien gratifier mon courage. Le reste me pa-

» roit plutôt le salaire d'un mercénaire, que la récom-
» pense d'un homme de cœur. Je ne demande seulement
» que la liberté d'un Volsque, mon ami & mon hôte,
» que j'ai reconnu parmi les prisonniers. » Après avoir
vaincu les Volsques, il poursuivoit avec ardeur les fuyards; &, comme on lui représentoit qu'il devoit plutôt retourner au camp pour s'y reposer de ses fatigues : « Un vainqueur, dit-il, n'est jamais fatigué; » & il continua de poursuivre l'ennemi, la douceur de la victoire suspendant en lui tout autre sentiment.

10. Le duc de Bourgogne, Charles le Hardi, pour assouvir la haine qu'il portoit à Louis XI, ne cessoit de faire à ce Prince une guerre cruelle. Après avoir porté dans tous les lieux de son passage le ravage & la mort, il se jetta sur la ville de Beauvais, qu'il croyoit emporter dès la premiere attaque, pour aller de-là se rendre maître de la capitale. Mais il vit alors combien la valeur françoise est redoutable, quand elle combat pour la défense de ses foyers, & pour le salut de son souverain. Les bourgeois, animés d'un zèle héroïque, abandonnent leurs fauxbourgs, & se renferment dans la cité, opposant aux coups de l'ennemi le rempart de leurs corps. Les filles, les femmes, transportées d'une émulation magnanime, disputent à leurs peres, à leurs époux, la gloire de sauver la patrie. Sous les auspices d'une héroïne appellée *Jeanne Hachette*, elles volent sur les endroits de la muraille, qui étoient dépourvus de défenseurs: elles renversent les échelles; elles précipitent les audacieux qui déja s'emparoient des fortifications. Jeanne Fouquet, l'une de ces Amazones Françoises, arrache un étendard des mains de l'ennemi, & le porte en triomphe par les rues de la ville, à la tête de ses braves compagnes. On les comble d'éloges : on exalte leur intrépidité; & le courage des citoyens s'enflamme de plus en plus, à la vue de ces guerrières formidables. En vain les Bourguignons multiplient leurs assauts; en vain leur artillerie foudroye, jour & nuit, la place : leurs efforts réitérés ne servent qu'à déceler leur foiblesse. Charles avoit beaucoup d'hommes dans son armée; mais les guerriers étoient

dans Beauvais. Il fut obligé d'en lever le siége, après avoir perdu la moitié de ses troupes. La résistance des citoyens de Beauvais sauva Paris, & peut-être tout le royaume, dont une grande partie du moins eût subi le sort de la capitale. Louis XI récompensa dignement leur bravoure, en les exemptant de toute espèce d'impôts, en leur laissant une entiere liberté dans l'élection de leurs officiers municipaux, & en leur accordant tous les priviléges de la noblesse. Comme les femmes s'étoient signalées autant que les hommes dans ce siége mémorable, il les distingua de même par ses bienfaits. Il ordonna que, dans une fête qui se célébreroit, tous les ans, en l'honneur de sainte Angadresme, dont on avoit porté les reliques sur les remparts, les femmes, soit à la procession, soit à l'offrande, auroient le pas sur les hommes, & même sur le corps-de-ville. Enfin, pour prouver encore mieux sa satisfaction, le Monarque écrivit à Duplessis-Bouré, intendant général des finances, cette Lettre *flateuse*: » M. Duplessis, mon ami, je vous écris que j'ai fait » vœu de ne manger point de chair, jusqu'à ce que le » vœu que j'ai fait d'envoyer douze cens écus pour » deux cens marcs d'argent que j'ai ordonné pour faire » une ville de Beauvais, en remembrance de ce que » Dieu m'a donné cette ville, soit accompli; &, pour » ce, je vous prie, tant que je le puis, que vous fai- » tes incontinent délivrer, par Briçonnet, lesdits douze » cens écus, & en faites faire une ville, & envoyez » un homme bien sûr; mais sur-tout qu'il n'y ait point » de faute; car, s'il y avoit difficulté, mon vœu ne » seroit point accompli. » C'est ainsi que l'on fait éclorre les héros.

II. Que ne peut point la valeur, même dans le sexe le plus foible? En 1378, les Anglois, sous la conduite du capitaine Tiner, guerrier intrépide, se présentent devant Alfuro, ville de la Navarre. La place, que sa garnison avoit abandonnée, offroit, ce semble, une conquête facile. Déja les assaillans se flatoient d'un riche butin. Ils s'approchent. Quelle est leur surprise de trouver les portes fermées, & les remparts remplis

d'une armée d'Amazones qui, au défaut de leurs époux, avoient pris le soin de défendre leur patrie! Leur contenance fiere & courageuse intimide les ennemis; & le général Anglois, frappé comme d'un coup de foudre, en voyant l'ordonnance guerrière de ces héroïnes, s'écrie, en courant à toute bride : « Voilà de braves » femmes! Retournons arriere : nous n'avons rien » fait. »

12. Au siége de Sigeth, entrepris sous les ordres de Soliman II, un des officiers qui défendoient la place, certain de périr sur le rempart, prit la cruelle résolution de tuer sa femme, de peur qu'elle ne fût deshonorée, en tombant sous la puissance des vainqueurs. Cette jeune épouse, moins attachée à la vie qu'à son mari, lui fit des reproches sur la mauvaise opinion qu'il avoit de son courage, & l'assura qu'elle vouloit l'accompagner à la gloire, ou au tombeau. Elle prend un de ses habits, un cheval & des armes, & se mêle parmi les officiers. Les Turcs dressent leurs échelles, font des efforts pour se rendre maîtres des fortifications. Les assiégés les repoussent par des prodiges de valeur; mais aucun d'eux ne montre tant de bravoure que cette généreuse héroïne. Sans cesse, à côté de son mari, elle renversoit tout ce qui se présentoit devant elle. L'officier, couvert de blessures, sentoit ranimer ses forces & son courage, en la voyant agir, pour écarter la mort qu'elle envoyoit aux infidèles. Enfin, elle est percée de flèches & de javelots qui la mettent hors d'état de se soutenir. Elle se traîne, avec peine, sur le corps de son époux déja terrassé : elle se jette entre ses bras; elle recueille ses derniers soupirs, & les rend elle-même, un moment après.

13 Un aventurier Anglois, nommé *Felleton*, voulant signaler sa valeur par quelqu'exploit remarquable, vint, pendant une nuit obscure, escalader le château de Pontorson, en basse-Normandie. Bertrand Du-Guesclin, qui y commandoit, étoit absent. L'officier Anglois s'étoit ménagé une intelligence secrette avec deux chambrieres de la dame Du-Guesclin, qui demeuroit dans la place, avec Julienne Du-Guesclin,

religieuse, sœur de son mari, & tante de Bertrand. Il s'approche : tout le monde étoit plongé dans un profond sommeil. Il donne aux perfides suivantes le signal convenu. Déja il avoit dressé quinze échelles contre les murs de la tour, lorsque la dame Du-Guesclin, qui, dans le moment, rêvoit qu'on surprenoit le château, ou, pour mieux dire, à demi-réveillée par le bruit des ennemis qui montoient à la hâte, s'écrie qu'on attaque la place. Julienne Du-Guesclin, qui couchoit avec elle, se jette hors du lit; & cette intrépide religieuse, « comme ressentant la race dont elle étoit, » prend la premiere armure qu'elle trouve, monte sur le haut de la tour; &, voyant les échelles dont les Anglois n'avoient pas encore gagné les derniers échelons, elle les renverse par terre, en criant *Allarme!* pour appeller la garnison à la défense du château. Felleton, se voyant découvert, prend le parti de la retraite; mais malheureusement il rencontre Du-Guesclin qui le fait prisonnier. On apprit de lui la trahison des deux chambrieres; & la riviere, qui coule aux pieds de la forteresse, offrit à ces deux misérables un tombeau digne de leur perfidie.

14. Côme de Médicis, duc de Toscane, vouloit prendre sur les François la ville de Sienne. Il fait investir cette place par son armée; & le brave Montluc la défend, durant huit mois, avec un courage & une constance héroïques. Les citoyens, épuisés par une si longue résistance, demandent à capituler, & viennent supplier le capitaine François de signer les conditions favorables qu'on leur propose. Montluc le refuse. « La République, dit-il, vient de conclure un » traité avantageux : je me retire, pour qu'elle en re- » tire le fruit; mais, moi & mes compagnons, nous » prétendons ne devoir notre salut qu'à nos épées, si » l'on est assez hardi pour troubler notre retraite. »

15. Les Normands assiégeoient Paris; & ces brigands, la terreur de leur siècle, donnoient assaut sur assaut, & faisoient jouer tous les instrumens de guerre pour emporter cette capitale. Mais le courage des citoyens étoit invincible; & jamais la valeur ne fit tant

le prodiges. L'évêque Gauzelin conduisoit lui-même son troupeau au combat. Le casque en tête, un carquois sur le dos, une hache à la ceinture, ce héros sacré combattoit sur la brèche, à la vue d'une croix qu'il avoit plantée sur le rempart. L'abbé Ebole, son neveu, secondoit sa bravoure, & partageoit avec lui le mérite si doux de défendre la patrie. Cet intrépide ecclésiastique voit tomber son oncle à ses côtés : ce spectacle, qui lui fend le cœur, ranime sa vengeance. La nature l'avoit doué d'une force extraordinaire. Il court à la brèche, armé d'un javelot assez semblable à une broche : il en perce les Normands, & crie à ses compatriotes : « Portez ceux ci à la cuisine, ils sont » tout embrochés ! » Cependant les ennemis formoient une nouvelle attaque générale. Déja leurs échelles étoient plantées; déja les soldats montoient sur les murailles, & crioient *Victoire !* Aussi-tôt un guerrier, d'une taille médiocre, mais d'un cœur de héros, appellé *Gerbaut*, suivi seulement de cinq hommes aussi braves que lui, s'avance; tue les premiers qu'il rencontre; renverse les autres; arrache les échelles, & délivre la ville.

16. Le fameux Bélisaire étoit assiégé dans Rome, par une armée nombreuse de Goths; & ce grand capitaine, pour repousser les Barbares, faisoit des sorties fréquentes, & livroit, presque tous les jours, de sanglantes batailles. Dans un de ces combats, un cavalier Massagète, nommé *Chorsamante*, garde du général Romain, poursuivit seul un corps de soixante dix cavaliers qu'il mit d'abord en fuite. Mais les Goths, s'appercevans qu'il approchoit de leur camp, se rallierent, & vinrent sur lui. Il tue le plus hardi, charge les autres, & les met, une seconde fois, en déroute, ne cessant de les combattre qu'après les avoir vus rentrer dans leurs retranchemens. Plus valeureux que prudent, Chorsamante revient à Rome où il est reçu avec de grandes acclamations. Quelque tems après, ayant été blessé dans une rencontre, il jura de s'en venger, & tint parole. Il sortit seul, & courut vers le camp des Goths. Ceux-ci le prirent d'abord pour un transfuge.

Mais, lorsqu'ils le virent tirer sur eux, vingt cavaliers sortirent pour le mettre en piéces. Il les soutint avec une audace intrépide, & les fit même reculer. Mais bientôt, environné de toutes parts, furieux à l'aspect du péril, & toujours plus redoutable, à mesure que croissoit le nombre des ennemis, il tomba, percé de coups, sur un monceau d'hommes & de chevaux qu'il avoit immolés à sa valeur.

La bravoure de Chorsamante piqua l'émulation des capitaines Barbares, alliés des Romains. Tarnat, l'un d'eux, étant resté presque seul sur le champ de bataille, fut assailli par une foule d'ennemis. Mais, armé de deux javelots, & combattant des deux mains, il ne cessoit d'abbatre à ses pieds tous ceux qui l'approchoient. Enfin, percé de coups, il étoit près de tomber en défaillance, lorsqu'il vit accourir son frere, chef des Isaures, qui se jetta entre lui & les ennemis, avec un corps de cavalerie. Ranimé par ce secours inespéré, il reprit assez de force pour regagner Rome, en courant à toute bride, & toujours armé de ses deux javelots. Il ne survécut que deux jours à cet étonnant effort de courage.

17. Souvent il ne faut qu'un trait de valeur, pour dissiper de nombreux bataillons, & terminer des guerres longues & sanglantes. L'empereur Constant II, & Grimoald, roi des Lombards, combattoient, depuis plusieurs années, l'un pour se maintenir dans la possession de l'Italie, l'autre pour affermir ses conquêtes. Les deux armées étoient en présence, & attendoient le signal, pour décider ultérieurement cette grande querelle. Un Lombard, nommé *Ancelong*, qui portoit la lance du Roi, ne put modérer l'ardeur qu'il avoit de combattre : il sort des rangs, s'élance sur les Grecs, tombe sur un cavalier, & le perce avec tant de furie, qu'il l'enleve de dessus son cheval, &, le jettant pardessus sa tête, l'envoie tomber mort derriere lui. Ce trait surprenant de bravoure frappa tellement les guerriers de l'Empereur, qu'ils prirent la fuite, & abandonnerent une victoire complette à l'ennemi.

18. A la bataille de Ravenne, livrée aux Espagnols,

le 11 d'Avril 1512, sous les ordres de Gaston de Foix, duc de Nemours, les François & les Allemands confédérés ne pouvoient entamer l'infanterie Espagnole, parce qu'elle présentoit un front bordé de lances, qu'il étoit impossible de rompre. Cependant la victoire en dépendoit. Un officier Allemand, nommé *Fabien*, homme d'une force & d'une grandeur extraordinaires, saute au milieu des ennemis, &, prenant en travers une longue pique dont il étoit armé, la baisse avec tant de violence sur celles des Espagnols, qu'il ouvre un passage à ceux qui le suivent. Les François & les Allemands pénetrent par cette brèche, tuent, écartent, renversent, dissipent tout ce qui s'oppose à leur courage, & remportent un triomphe complet.

19. Chilpéric II, roi de France, & Charles-Martel qui vouloit le déthrôner, se faisoient la guerre. Leurs armées étoient en présence. Un des soldats de Charles s'offre d'attaquer seul les Royalistes, & promet de les mettre en fuite. Le duc d'Austrasie y consent. Le guerrier part; &, d'un air intrépide, qui sembloit présager la victoire, il marche droit aux Neustriens qu'il trouve sans sentinelles, sans armes, sans défiance & sans crainte. Aussi-tôt il met l'épée à la main, criant d'une voix terrible: « Fuyez! Voici Charles avec ses troupes! » & perce tous ceux qu'il rencontre. L'épouvante se répand dans tous les cœurs; & Charles, témoin de la consternation, fond sur ces gens effrayés, les met en fuite, & acheve le triomphe de son soldat.

20. Zéiri, le Cyrus des Arabes d'Afrique, & qui, comme ce conquérant, avoit commencé par commander à des enfans, avant de commander à des hommes, avoit bâti une ville, pour servir de boulevard à ses Etats. Ses voisins ne virent point sans jalousie cette nouvelle cité, & bientôt ils se réunirent pour la renverser. Ils étoient commandés par Kémat-Ben-Médin, chef d'une des principales tribus Arabes. Zéiri signala son courage par des prodiges; & sa rare valeur étoit secondée par celle d'un de ses fils, appellé *Kétab*. Comme il connoissoit l'audace intrépide de ce jeune Prince, il lui défendit de sortir de la place, & de mar-

cher contre l'ennemi. Mais rien ne put arrêter l'ardeur de ce guerrier à peine adolescent. Il se dérobe à la vigilance paternelle, fait une sortie à la tête des plus braves de la garnison, & tombe sur Kémat qui animoit ses troupes au combat. Le coup qu'il lui porte est si violent, qu'il le terrasse, & lui tranche la tête. Les assiégeans, voyant leur Général expirer, poussent un cri de douleur, & prennent la fuite. Kétab, après cette prompte victoire, rentre dans la ville, & va trouver son pere, lui portant dans son triomphe une excuse de sa désobéissance.

21. Après avoir conquis les Indes, Alexandre vint assiéger la capitale du pays des Oxydraques. Par son ordre, on plante les échelles contre les murailles de la place : il monte le premier à l'assaut, couvert de son bouclier, & arrive sur le haut du mur. On se hâte pour le soutenir ; mais les échelles se brisent, & le Monarque demeure sans secours. Alors, ne consultant que son intrépide courage, il saute dans la place, tombe heureusement sur ses pieds ; &, l'épée à la main, il écarte tout ce qui s'offre à ses coups ; tue le chef des ennemis, qui alloit le percer ; puis, s'appuyant contre un gros arbre, il pare avec son bouclier tous les traits qu'on lui lance. Personne n'osoit l'approcher. Le feu de ses yeux, sa contenance fiere & terrible, toute sa personne intimidoit les plus hardis. Enfin, un Indien décoche une longue flèche qui lui entre bien avant, un peu au-dessus du côté droit. Il en tombe une si grande quantité de sang, qu'il tombe, & reste évanoui. L'Indien accourt, plein de joie, pour le dépouiller ; mais le Roi, réveillé par l'attouchement de cet homme, lui plonge son épée dans le corps, & punit l'audacieux. Aussi-tôt des officiers, qui avoient fait mille efforts pour le secourir, arrivent ; lui font un rempart de leurs corps ; chassent les Barbares, & prennent la ville.

22. Octavien, surnommé *César-Auguste*, ayant détruit tous ses rivaux, résolut d'aggrandir l'Empire dont il s'étoit rendu maître. Les Japodes, peuple d'Illyrie, faisoient, depuis trois ans, la guerre aux Romains. Auguste marche contre eux, & vient assiéger leur ville

capitale, appellée *Metuleum*. La place paroissoit imprenable; la nature & l'art l'avoient fortifiée de concert. Les Barbares se défendoient avec un courage plus qu'humain. Cependant on emporte le rempart, après quelques jours d'attaque. Mais les Japodes, sans se déconcerter, construisent, en une seule nuit, un nouveau mur, & forment une seconde enceinte qui contraint Octavien de recommencer ses travaux. Ce Prince, dont la valeur croissoit avec les obstacles, éleve des terrasses, dresse des tours, du haut desquelles on devoit jetter sur le mur des ennemis quatre ponts volans à-la-fois. Cette manœuvre fut exécutée avec trop de précipitation. Trois des ponts se rompirent. Personne n'osoit avancer sur le quatrieme. Auguste, qui, du haut d'une tour, combinoit les évolutions de ses guerriers, remarque leur irrésolution, descend en hâte, presse, exhorte, conjure ses soldats intimidés, mais sans succès. Enfin, pour réveiller leur courage consterné, il donne l'exemple : il monte lui-même sur le pont, & marche contre la muraille, tenant son bouclier devant lui. On s'empresse de le suivre; la crainte disparoît; l'audace lui succede; officiers & soldats, tous veulent accompagner le Prince. En un moment, la foule devient si grande, que le pont succombe sous le fardeau, & se rompt comme les trois premiers. Plusieurs furent tués; un plus grand nombre fut blessé. Octavien eut la jambe droite toute froissée, & les deux bras considérablement offensés. Néanmoins, se soutenant contre un accident si fâcheux, par sa fermeté d'ame, il remonte, sur le champ, au haut de la tour; se montre aux siens; ranime leur audace, & prend la ville.

23. Les Romains, étant entrés dans la Perse, pour humilier cette nation rivale, formerent le siége de Béjude, château situé sur un roc escarpé, & défendu par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que le diamant. La place paroissoit imprenable. On attaque; on emporte la tour : on donne l'assaut au corps de la citadelle; & la valeur presque miraculeuse d'un soldat, appellé *Sapérius*, y fait arborer l'aigle Romaine. Ce brave guerrier s'avance jusqu'au pied de la

muraille; brave les traits des assiégés; puis, enfonçant des coins aigus les uns au-dessus des autres, entre les jointures des pierres, & s'accrochant avec les mains aux inégalités du mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il y touchoit, lorsqu'un Perse, roulant sur lui une pierre énorme, le précipite du haut en bas. Il n'étoit qu'étourdi de sa chute: il se releve; &, courant une seconde fois au rempart, il y remonte avec la même intrépidité. Le Perse le renverse encore, en faisant tomber sur lui un pan de muraille, déja ébranlé par le bélier. Sapérius, toujours aussi heureux & aussi magnanime, retourne une troisieme fois; parvient enfin au haut du mur; abbat, d'un coup de sabre, la tête de son ennemi, & la jette aux pieds des assiégeans. Les Romains, étonnés de ces prodiges de hardiesse, s'empressent de suivre le héros. Un frere de Sapérius est bientôt à ses côtés, & seconde sa bravoure triomphante. Enfin, une foule de soldats montent à l'escalade, & Béjude est soumis à l'Empire Romain.

24. Tandis que toute l'Asie fléchissoit sous le joug qu'Alexandre le Grand imposoit à l'Asie, un seul homme, qui n'avoit qu'un rocher pour empire, osa résister à ce terrible conquérant. Il s'appelloit *Arimaze*. Cantonné dans un château, nommé *Petra-Oxiana*, situé sur la pointe d'un roc le plus escarpé qui fût dans la Perse, il comptoit trente mille hommes sous ses drapeaux, & des provisions pour plus de deux ans. Le roi de Macédoine lui fait ordonner de se rendre: « Me » rendre! répond-il d'un air moqueur; & à qui? Vo» tre grand Alexandre a-t-il des ailes pour voler en » ces lieux? » Le Monarque, vivement piqué de l'insulte, choisit trois cens jeunes montagnards, vaillans & robustes, accoutumés, dès leur enfance, à gravir contre les rochers. Il leur ordonne d'escalader Pétra-Oxiana, aux approches de la nuit. Cette entreprise étoit capable de rebuter le courage le plus opiniâtre. Il falloit lutter tout-à-la-fois contre la neige, contre le vent & contre le froid. Leur intrépide valeur triompha de tous les obstacles. Après un jour & demi d'excessives fatigues; après avoir perdu trente-deux de

leurs compagnons, ils parvinrent enfin sur le sommet d'un rocher, & donnerent à leur Souverain un signal qui l'instruisit de leur succès. Alexandre aussi-tôt envoie un nouveau député, pour proposer à Arimaze des conditions favorables. Arimaze les rejette avec mépris: alors l'envoyé le prend par la main, le prie de sortir; &, lui montrant les soldats Macédoniens: « Vous » voyez, lui dit-il, qu'Alexandre & ses guerriers ont » des aîles. » Arimaze, frappé d'une terreur soudaine, se rend; mais son opiniâtreté, sacrifiée trop tard, lui coûta la vie: le vainqueur le fit expirer sur une croix, après l'avoir fait battre de verges avec toute la noblesse du pays.

25. L'empereur Charles-Quint assiégeoit Duren, ville de la dépendance du duc de Clèves, auquel ce Monarque avoit déclaré la guerre. Il envoie un hérault au seigneur de Flattes, qui commandoit la garnison, pour l'engager à se rendre. On offroit à ce capitaine des conditions avantageuses, & une fortune considérable, s'il vouloit prévenir le courroux de l'Empereur. « L'Empereur, répondit fièrement ce brave guer» rier, connoît donc bien peu mon courage? Eh bien! » je vais le lui faire connoître, en répandant mon sang » pour le service de mon Prince. Qu'il m'attaque, » quand il voudra. » Tant que ce héros vécut, tous les efforts de Charles furent inutiles. Mais une maison s'étant écroulée tout-à-coup, lorsque De Flattes passoit pour aller défendre les brèches, elle ensevelit sous ses ruines, & ce grand homme, & les espérances de Duren, où les Impériaux entrerent aussi-tôt.

26. La véritable valeur doit toujours être fondée sur la religion. Le fameux Bayard, l'homme le plus intrépide de son siécle, lui, dont on disoit qu'il avoit trois excellentes qualités propres à un grand capitaine, » assaut de levrier, défense de sanglier, & fuite de » loup, » reçoit un coup de mousquet, à la journée de Rébec, qui le blesse mortellement. Il se fait asseoir contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, tenant la garde de son épée faite en forme de croix, & priant Dieu, en attendant la mort dont il sentoit les

approches. Sur le point de rendre sa grande ame, il fit cette belle priere : « O mon Dieu ! qui avez promis un asyle, dans votre miséricorde, aux plus grands pécheurs, » qui retourneroient à vous sincérement, & de tout » leur cœur, je mets en vous toute ma confiance & » toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes » mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur. Je » confesse vous avoir mortellement offensé, & que » mille ans de jeûne au pain & à l'eau, dans le dé- » sert, ne pourroient acquitter mes fautes ; mais, mon » Dieu ! vous sçavez que j'étois résolu d'en faire péni- » tence, si vous m'eussiez conservé la vie : je sens toute » ma foiblesse, & que, par moi-même, je n'aurois ja- » mais pu mériter l'entrée en votre paradis, & que » nulle créature ne peut l'obtenir que de votre infinie » miséricorde... Mon Dieu !... mon Pere !... ou- » bliez mes fautes, & n'écoutez que votre clémence !... » Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du » Sang de Jesus-Christ ! »... La mort lui coupa la parole. Son premier cri, quand il se sentit blessé, avoit été : « Jesus ! Ah ! mon Dieu ! je suis mort ! » & ce fut en invoquant ce nom adorable que ce héros termina sa glorieuse carriere, le 30 d'Avril 1524, à l'âge de quarante-huit ans.

27. Au fameux siége de Rhodes, que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem soutinrent avec tant de valeur & si peu de succès, les Turcs, conduits par Soliman II, creuserent, sous un bastion, une mine terrible. Tandis qu'ils firent jouer ce volcan, le grand-maître de l'Ordre, Villiers de l'Isle-Adam, étoit dans une église voisine, où il imploroit, aux pieds des autels, le secours du Dieu des armées. Il jugea bien, à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avoit fait la mine seroit suivi d'un assaut. Il se leve, dans le moment que les prêtres, pour commencer l'Office, entonnoient cette priere préliminaire : *Deus ! in adjutorium meum intende !* « Seigneur ! venez à mon se- » cours ! --- J'accepte l'augure, » s'écrie le pieux Général ; &, se retournant vers quelques chevaliers qui l'accompagnoient : « Allons, mes freres, leur dit-il, » changer

» changer le sacrifice de nos louanges en celui de nos » vies ; & mourons, s'il le faut, pour la défense de » notre sainte loi. » Il dit ; & le nouveau Machabée, la pique à la main, s'avance d'un air terrible. Il monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte, renverse, tue tout ce qui ose lui résister. Il arrache les enseignes ennemies, & regagne impétueusement le bastion. *Voyez* BRAVOURE. COURAGE. INTRÉPIDITÉ.

VÉRACITÉ.

1. UN saint anachorète, nommé *Jean l'Egyptien*, reçut, un jour, la visite de Rufin, & de six de ses amis ; &, comme c'étoit la coutume d'Egypte, qu'aussi-tôt que quelques freres arrivoient, ils s'unissoient ensemble par le moyen de la priere, toute la compagnie le supplia de la faire, & de lui donner sa bénédiction. Le pieux solitaire leur demanda, si personne d'entr'eux n'étoit ecclésiastique? On lui répondit que non. Alors il les considéra les uns après les autres, & connut qu'il y en avoit un qui étoit diacre ; ce que tous ignoroient, à la réserve d'un seul à qui ce diacre se confioit, parce qu'il ne vouloit pas qu'on le sçût, par humilité. Mais, quoiqu'il fût le plus jeune de la troupe, le saint anachorète ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il dit, en le montrant du doigt : « Celui-ci est diacre. » Comme ce jeune homme ne vouloit pas l'avouer, & que même il continuoit à le nier, Jean lui prit la main ; &, la lui ayant baisée : « Mon fils, lui dit-il, gardez- » vous bien de désavouer la grace que vous avez re- » çue de Dieu, de peur qu'un bien ne vous fasse tom- » ber dans un mal, & l'humilité dans le mensonge ; » car il ne faut jamais mentir, même sous prétexte d'un » bien, puisqu'aucun mensonge ne procede de Dieu, » mais d'une mauvaise cause. » Ce diacre ne lui répondit rien, & reçut avec respect cette charitable & solide correction.

2. L'historien Aristobule avoit écrit les belles ac-

tions d'Alexandre ; &, par un excès insupportable de flatterie, il les avoit chargées d'une foule de brillans mensonges, tristes fruits d'une imagination intéressée. Le conquérant, écoutant la lecture de cet ouvrage, pendant sa navigation sur l'Hydaspe, arracha des mains de l'auteur ces fades impertinences, & les jetta dans le fleuve, en lui disant : « Tu mériterois encore mieux » que je t'y précipitasses, toi, vil imposteur, qui, con- » tre toute vraisemblance, me fais combattre seul, & » tuer un éléphant d'un seul trait. »

3. Il existe à la Chine un tribunal historique, chargé, par une loi fondamentale, de consigner dans les Fastes de l'Empire les vertus & les vices du Monarque régnant. L'empereur Tait-Song, ou Tai-çu, ordonna, un jour, à ce tribunal de lui montrer l'histoire de son règne. « Tu sçais, lui dit le président, que nous don- » nons un récit exact des vertus & des vices de nos Sou- » verains ; & nous ne serions plus libres de dire la vé- » rité, si tu jettois les yeux sur ce dépôt sacré. --- Quoi! » reprit l'Empereur, tu veux transmettre à la postérité » l'histoire de ma vie, & tu prétends aussi l'informer » de mes défauts, l'instruire de mes fautes? --- Mon » caractere, lui répondit le président, & la dignité de » ma place, ne me permettent pas d'altérer la vérité. » Je dirai tout. Si tu fais quelqu'injustice, j'en serai pé- » nétré de douleur : si tu deshonores ton rang par quel- » que foiblesse honteuse, je te plaindrai ; mais je ne » tairai rien. La conversation que nous avons ensem- » ble ne sera pas même passée sous silence : telle est » mon exactitude & ma sévérité. » Tait-Song avoit l'ame noble & grande : « Continues, dit-il au président ; » écris, & dis sans crainte la vérité. Puissent mes ver- » tus, ou mes vices, contribuer à l'utilité publique, & » à l'instruction de mes successeurs ! Ton tribunal est » libre ; je le protége, & lui permets d'écrire mon his- » toire avec la plus grande impartialité. » *Voyez* VÉRITÉ.

VÉRITÉ.

1. EPaminondas, l'un des plus grands personnages de la Grèce, avoit tant d'amour pour la vérité, qu'il se faisoit un scrupule de mentir, même par jeu & par divertissement.

2. Firmus, évêque de Thagaste, en Afrique, montra, par sa généreuse fermeté, qu'il étoit véritablement digne de son nom. On persécutoit les Chrétiens, par ordre de l'Empereur; & les inquisiteurs du Prince, ayant appris qu'un homme, qui professoit la religion proscrite, avoit cherché un asyle chez le saint prélat, vinrent le presser de le leur livrer. Il leur répondit: » Je ne puis ni mentir, ni découvrir celui que vous » cherchez: je l'ai caché; mais vous ne sçaurez jamais » le lieu de sa retraite. » Ces officiers, pleins d'indignation, le saisirent lui-même, & lui firent souffrir les tourmens les plus cruels, afin de l'obliger à découvrir le Chrétien qu'il receloit. Firmus, au milieu des plus affreuses tortures, se contentoit de leur répondre: » Je sçais mourir; mais je ne sçais point parler. » L'Empereur fut instruit de cette héroïque constance. Il fit venir le pontife, qui lui parut si digne d'admiration, qu'il lui accorda sa grace & celle de celui qu'il avoit caché. « Que de courage! que de vertu! s'écrie S. Au» gustin. Quels éloges ne mérite pas ce saint évêque, » qui aima la vérité jusqu'au point de tout souffrir, plu» tôt que de la trahir par un mensonge, & qui porta » la charité jusqu'à s'exposer aux plus horribles suppli» ces, plutôt que de découvrir un malheureux dont on » vouloit la mort? »

3. « Mon palais & mes oreilles, disoit Hiéron I, » roi de Syracuse, seront toujours ouverts à quicon» que voudra me dire la vérité, sans ménagement, & » avec franchise. »

4. Antiochus le Grand, roi de Syrie, étant à la chasse, & poursuivant une bête fauve, s'écarta de ses amis & de sa suite, & se retira dans la demeure de

quelques pauvres ouvriers qui ne le connoissoient pas. En soupant, il fit tomber la conversation sur le Roi. Ses hôtes dirent que le Monarque actuel étoit un honnête homme, un bon prince, mais qu'il se reposoit de presque tous les soins du gouvernement sur ses amis qui ne lui ressembloient pas, & qui lui faisoient agréer tout ce qu'ils vouloient; que d'ailleurs sa passion excessive pour la chasse, lui prenant presque tout son tems, il négligeoit les affaires les plus importantes. Antiochus écoute, sans rien dire, la leçon qu'on ne croyoit pas lui donner. Le lendemain, quand sa suite l'eut rejoint, il dit, en prenant son diadême & ses habits royaux, qu'on lui présentoit: « Depuis que je vous porte, ornemens plus dangereux qu'honorables, j'ai, pour la premiere fois, hier, entendu dire la vérité sur ce qui me touche. »

5. Philippe, roi de Macédoine, aimoit qu'on lui dise la vérité. Il souffroit que le philosophe Aristote lui fît des leçons sur l'art de régner. Il disoit qu'il avoit obligation aux orateurs d'Athènes de l'avoir corrigé de ses défauts, à force de les lui reprocher. Il gageoit un homme pour lui dire, tous les jours, avant qu'il donnât audience, cette grande & terrible vérité, peu agréable aux Monarques: « Philippe, souviens-toi que tu es mortel! »

6. Le célèbre Thespis, le pere du théatre d'Athènes, ayant réformé la tragédie, attiroit tout le monde à son spectacle. Le sage Solon y alla comme les autres, pour juger si le mérite du comédien répondoit à sa grande réputation. Quand la piéce fut finie, il appella Thespis, & lui demanda s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens? Thespis lui répondit qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges, & dans ces fictions poëtiques, qu'on ne faisoit que par jeu. « Oui, repartit le législateur d'Athènes, en donnant un grand coup de son bâton contre terre, » oui; mais, si nous souffrons, si nous approuvons ce » beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats & » dans toutes nos affaires. » *Voyez* VÉRACITÉ.

VERTU.

1. ON demandoit au chevalier Bayard quels biens un pere devoit laisser à ses enfans ? « La vertu & la sagesse, répondit-il ; ces richesses inestimables, » qui ne craignent ni pluie, ni vent, ni tempête, ni » violence humaine. »

2. Le Sultan Mahmoud étoit fort laid. Un jour, son premier Visir, ayant remarqué que ce Prince avoit l'air fort mélancholique, prit la liberté de lui en demander le sujet. « J'ai toujours entendu dire, répondit le Monarque, que le visage du Prince doit réjouir ses sujets ; je suis surpris que le mien, qui est » si difforme, ne leur blesse pas les yeux. — Seigneur, » repartit le Ministre, l'excellence de l'homme ne consiste pas dans sa bonne mine : la vertu & les qualités » de l'esprit sont la véritable source de la beauté. Parmi » vos sujets, à peine en est-il un de mille, qui voient » les traits de votre visage ; mais vos mœurs & vos » vertus sont regardées de tous : c'est par elles que vous » devez gagner leurs cœurs, & devenir l'objet de leur » amour. »

3. Dans une conférence qui se tenoit entre des philosophes Grecs & Indiens devant le roi de Perse, Chosroës, on proposa quelle chose étoit la plus fâcheuse en ce monde ? Un philosophe Grec dit que c'étoit une vieillesse imbécille, jointe à une extrême pauvreté. Un Indien avança que c'étoit la maladie du corps, accompagnée d'une grande peine d'esprit. « Pour moi, dit le » Visir Buzurgemihir, je pense que le plus grand des » maux que l'homme puisse éprouver en ce monde » est de se voir proche du terme de sa vie, sans avoir » pratiqué la vertu. » Une acclamation générale prouva la vérité de cette opinion.

4. Démétrius de Phalère, exilé d'Athènes par une faction injuste, apprit, dans sa retraite, qu'on avoit abbatu les trois cens soixante statues d'airain, érigées en son honneur. Mais ce grand homme se consola sans

peine de cette disgrace ; &, en continuant sa route, il s'écrioit : « Graces aux Dieux, la vertu, qui me les » fit élever, me reste ! »

5. Au sortir de sa préture, Métellus, l'un des plus illustres citoyens de l'ancienne Rome, fut accusé de concussions & de rapines dans l'exercice de sa charge. L'accusateur exigea qu'il fît voir ses registres ; mais toute l'assemblée rendit alors un témoignage éclatant à la haute vertu du Préteur : personne ne voulut examiner ses registres ; & chacun détourna les yeux, s'imaginant commettre la plus criante injustice, s'il doutoit de l'intégrité de Métellus.

6. Le neveu du consul Caïus Marius ayant voulu faire violence à un jeune soldat d'une grande beauté, nommé *Trébonius*, le jeune homme le tua, aimant mieux commettre une action périlleuse, dit le prince des orateurs Romains, que de consentir à un crime honteux. Il fut conduit devant le souverain magistrat; & tout le monde s'attendoit qu'il alloit venger, d'une maniere éclatante, le meurtre de son neveu; mais, ayant été instruit des motifs qui avoient porté le sage Trébonius à le tuer, loin de le punir, il le couronna en présence de toute l'armée, pour récompenser & honorer sa vertu.

7. Louis, Dauphin de France, dont nous regrettons encore la perte, digne fils de notre auguste Monarque, montra, dès son enfance, tant de goût pour la vertu, que la Reine, sa mere, disoit : « Le Ciel ne m'a accordé qu'un fils ; mais il me l'a donné tel que j'aurois pu le souhaiter. » Un trait connu, & qui mérite d'être transmis à la postérité, c'est la sublime leçon qu'il donna aux jeunes Princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa les cérémonies du Baptême. On apporta les registres sur lesquels l'Eglise inscrit, sans distinction, ses enfans. « Voyez, leur dit-il, votre nom placé à la » suite de celui du pauvre & de l'indigent ; la religion » & la nature mettent tous les hommes de niveau : la » vertu seule met entr'eux quelque différence ; & peut-» être que celui qui vous précede sera plus grand aux » yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais aux yeux des peuples. »

8. Le libraire Bertier, mettant au jour des Mémoires pour l'Histoire du cardinal de Richelieu, témoigna à la Reine-mere la crainte qu'il avoit que certaines personnes de la cour, dont l'historien ne parloit pas avantageusement, ne lui fissent de la peine. « Allez, » lui dit cette Princesse; travaillez en paix, & faites » tant de honte aux vices, qu'il ne reste que de la vertu » en France. »

9. Les cruautés de Néron, l'ayant rendu odieux à tous les ordres de l'Etat, plusieurs sénateurs conjurerent contre lui, & résolurent de donner l'Empire à Pison, le citoyen le plus illustre de son tems, par sa noblesse, & par l'intégrité de ses mœurs; mais la sublime vertu de ce grand homme fut cause de sa perte & de celle de tous les conjurés. Il avoit une maison de campagne, où Néron alloit souvent se divertir, sans gardes, & presque sans suite. Les conjurés avoient résolu de le tuer dans cette maison; ce qui n'étoit point difficile. Mais Pison n'y voulut jamais consentir; & l'espérance d'une couronne ne put jamais le faire écarter des principes de la vertu sévere. Il dit que ce seroit violer l'hospitalité, que de laisser assassiner, dans sa maison, un homme qui y venoit avec confiance. Quelque tems après, la conjuration fut découverte; le vertueux, le généreux Pison fut mis à mort avec tous ceux qui avoient voulu couronner son grand mérite.

10. Le tyran Maxime, par une feinte douceur, avoit presque fait oublier ses crimes; & le zèle qu'il affectoit pour la Religion Catholique, lui procuroit une foule de panégyristes. Les évêques même se rendoient, de toutes parts, à sa cour; &, selon un auteur ecclésiastique de ce tems-là, ils prostituoient leur dignité à la plus honteuse adulation. S. Martin, alors évêque de Tours, fut le seul qui soutint l'honneur du ministere apostolique; & ce prélat fit voir quel est l'empire de la vertu. Il vint demander grace pour des proscrits; mais il la demanda sans s'avilir, & d'un ton qui en imposoit au tyran même. Son extérieur n'étoit rien moins qu'avantageux; il n'avoit de grand que son ame &

son caractere. Maxime l'ayant plusieurs fois invité, avec instance, à manger à sa table, il avoit toujours répondu qu'il ne se croyoit pas permis de s'asseoir à la table d'un homme qui, de ses deux maîtres, avoit ôté à l'un la vie, à l'autre la moitié de ses Etats. Il se rendit cependant aux pressantes sollicitations de Maxime qui en parut ravi de joie, & qui invita, comme pour une fête solemnelle, les plus distingués de sa cour. Martin s'assit à côté du Prince : un prêtre de l'église de Tours, dont il se faisoit toujours accompagner, fut placé entre Marcellin, frere du tyran, & son oncle. Lorsque le repas fut commencé, l'échanson ayant présenté à boire à Maxime, celui-ci donna la coupe à S. Martin, voulant qu'il en bût le premier, & la recevoir ensuite de sa main. Mais l'évêque, après avoir trempé ses lévres, fit porter la coupe à son prêtre, comme à celui qui méritoit la préférence d'honneur sur tous les convives. Cette liberté, qui trouveroit aujourd'hui peu d'approbateurs, fut admirée de toute la cour : on louoit hautement Martin d'avoir fait, à l'égard de l'Empereur, ce que tout autre évêque n'auroit osé faire à la table du dernier des magistrats. Maxime lui fit présent d'un vase de porphyre, que le prélat consacra à l'usage de son église. Le tyran le mandoit souvent à sa cour : il le traitoit avec honneur ; &, soit par hypocrisie, soit par les accès passagers d'une piété superficielle & inconséquente, il aimoit à s'entretenir avec lui des matieres de religion. Mais la femme de Maxime, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, avoit pour le saint évêque une vénération plus profonde & plus sincere. Elle l'écoutoit avec docilité : elle lui rendoit les devoirs les plus humbles & les plus assidus ; &, comme la piété prend quelquefois une forme singuliere dans les femmes de la cour, elle voulut, un jour, avec la permission de son mari, le servir à table. Elle apprêta elle-même les viandes : elle lui donna à laver, lui servit à boire, se tint debout derriere lui, & recueillit avec respect les restes de son repas. S. Martin y consentit avec peine, en faveur de quelques prisonniers dont il sollicitoit l'élargissement.

11. La véritable vertu ennoblit tout, & ne dédaigne que les fonctions qui pourroient altérer son éclat. C'étoit ainsi que pensoit le fameux maréchal Fabert. Il croyoit qu'à la guerre il n'y avoit aucune fonction avilissante. Quelques officiers du régiment des Gardes-Françoises trouvérent mauvais que ce grand capitaine, au siége de Bapaume, s'occupât indifféremment des sappes, des mines, de l'artillerie, des machines, des ponts, & des autres travaux les plus pénibles : ils chargerent même un de ses amis de lui représenter qu'il avilissoit sa dignité de Capitaine aux Gardes, & d'Officier-général. « Je suis très-obligé à mes camarades du soin » qu'ils prennent de mon honneur, répondit Fabert. » Je voudrois cependant leur demander, si le bien que » m'a fait le Roi est une raison de diminuer le zèle que » j'ai toujours eu pour son service ? C'est la conduite » que l'on me reproche, qui m'a élevé aux grades dont » je suis honoré. Je servirai toujours de même, quand » ce ne seroit que par reconnoissance. Mais j'ose me » flater que ces travaux, que l'on trouve humilians, » me conduiront aux honneurs militaires les plus éle- » vés. Tout bien considéré, le conseil de ces messieurs » n'est bon que pour ceux qui veulent vieillir dans le » régiment des Gardes. Pour moi, je leur déclare que » je n'ai aucune envie d'y rester : bientôt je leur en don- » nerai des preuves. La nuit prochaine, je ferai la des- » cente du fossé ; &, sans avoir égard à la dignité de » mes grades, j'attacherai le mineur ; je travaillerai » moi-même à la galerie, à la chambre de la mine, » & j'y mettrai le feu, si la garnison refuse de se ren- » dre. » Le cardinal Mazarin lui proposoit de lui servir d'espion dans l'armée. « Un grand Ministre, comme » vous, lui répondit-il, doit avoir toutes sortes de gens » à son service : les uns doivent le servir par leurs bras ; » les autres par leurs rapports : trouvez bon que je » sois dans la classe des premiers. » Les habitans de Sedan, dont il étoit le gouverneur, essayerent, à plusieurs reprises, de lui faire accepter quelques foibles marques de leur reconnoissance : toutes leurs tentatives furent inutiles. Un voyage qu'il fit à la cour leur fit hazarder

d'offrir à sa femme une belle tenture de tapisserie, qu'ils avoient fait venir de Flandres. Le présent étoit du goût de madame de Fabert ; mais elle le refusa, pour ne pas déplaire à son mari. Quelque tems après son retour, Fabert apprend que ce meuble est à vendre, & qu'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté. Le Maréchal, qui ne veut pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat, lui envoie l'argent qu'il a déboursé, & pour l'achat de la tapisserie, & pour les frais du transport. Deux jours après, il la fait vendre, & ordonne que le produit soit employé aux fortifications. Les troupes de l'Empereur, ayant pénétré en Champagne, manquerent de vivres. Les Généraux François les ayant obligées de se retirer, elles tuerent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refuserent. Fabert, qui les poursuivoit, entra dans un camp abandonné, & couvert d'officiers & de soldats Autrichiens, blessés & mourans. Un François, qui avoit l'ame féroce, dit tout haut : « Il faut achever ces malheureux qui ont » massacré nos camarades. — Voilà le conseil d'un » barbare, reprit Fabert ; cherchons une vengeance » plus noble & plus digne de notre nation. » Aussi-tôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avoit apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézieres où, après quelques jours de soins, la plûpart recouvrerent la santé. Ils s'attacherent presque tous au service de la Puissance qui, contre leur espérance, les traita si généreusement. Tel est le triomphe de la vertu.

12. Les Sidoniens s'étant soumis à Alexandre le Grand, ce Prince chargea Ephestion de leur donner pour Roi, celui d'entr'eux qu'il jugeroit le plus digne d'une si haute fortune. Ce favori étoit logé chez deux jeunes freres des plus considérables du pays, auxquels il offrit le sceptre ; mais ils le refuserent, apportant pour raison que, par les loix de l'Etat, nul ne pouvoit monter sur le thrône, qu'il ne fût du sang royal. Ephestion, admirant cette grandeur d'ame, qui méprisoit ce que les autres cherchent par le fer & par le feu : « Conti-

» rez, leur dit-il, de penser ainsi, vous qui les pre-
» miers avez compris combien il est plus glorieux de
» refuser un royaume que de le posséder. Mais, au
» moins, donnez-moi quelqu'un de la race royale,
» qui se souvienne, quand il sera Roi, que vous lui
» avez mis la couronne sur la tête. » Ces deux freres, voyant que plusieurs, dévorés d'ambition, aspiroient à ce haut rang, & que, pour y parvenir, ils faisoient servilement la cour aux favoris d'Alexandre, déclarerent qu'ils ne connoissoient personne plus digne du diadême, qu'un certain Abdolonyme descendu, quoique de loin, de la tige royale, mais si pauvre, qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver, par un travail journalier, un jardin hors de la ville. Sa probité l'avoit réduit, comme bien d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail, il n'entendoit point le bruit des armes, qui avoit ébranlé toute l'Asie. Les deux freres aussi-tôt, l'étant allé chercher avec les habits royaux, le trouverent qui arrachoit les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent Roi; & l'un d'eux portant la parole: « Il s'agit, lui dit-il, de changer ces
» vieux haillons avec l'habit que je vous apporte. Quit-
» tez cet extérieur vil & bas dans lequel vous avez
» vieilli: prenez un cœur de Roi; mais portez & con-
» servez sur le thône cette vertu qui vous en a rendu
» digne; &, quand vous y serez monté, devenu le sou-
» verain arbitre de la vie & de la mort de tous vos
» citoyens, gardez-vous bien d'oublier l'état dans le-
» quel, ou plutôt pour lequel vous avez été choisi. »
Il sembloit à Abdolonyme que c'étoit un songe; &, ne comprenant rien à tous ces discours, il leur demanda s'ils n'avoient pas honte de se moquer ainsi de lui? Mais, comme il tardoit trop à leur gré, ils le revêtent eux-mêmes, & lui jettent sur les épaules une robe de pourpre toute brillante d'or; &, après lui avoir fait mille sermens qu'ils parloient avec sincérité, ils le conduisirent au palais. Incontinent la renommée porta cette nouvelle dans toute la ville: le plus grand nombre en fut ravi de joie; quelques-uns en murmurerent, principalement les riches qui, pleins de mépris

pour la bassesse de sa fortune précédente, ne purent s'empêcher d'en marquer leur mécontentement dans la cour du Prince. Alexandre commanda qu'on le fit venir; &, après l'avoir long-tems considéré, il lui dit: » Ton air ne dément point ce qu'on dit de ton origine. » Mais je voudrois bien sçavoir avec quelle patience » tu as porté ta misere? --- Plaise aux Dieux, répon» dit-il, que je puisse porter cette couronne avec autant » de force! Ces bras ont fourni à tous mes desirs; &, » tandis que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué. » Cette réponse fit concevoir au Roi une grande opinion de sa vertu; &, pour lui prouver son estime, il le combla de présens magnifiques, & ajoûta à ses Etats une des contrées voisines.

VIEILLESSE.

1. EN Egypte, on avoit pour les vieillards le respect le plus profond. Les jeunes-gens étoient obligés de se lever devant eux, & de leur céder par-tout la place d'honneur.

2. Un jeune homme Spartiate, voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des litieres, s'écria: « A Dieu ne plaise, que je sois jamais assis en » un lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieil» lard! »

3. Pendant les fêtes qu'on nomme *Panathénées*, & qui se célébroient à Athènes, un vieillard étant allé chercher une place dans l'endroit où les Athéniens étoient assis, les jeunes-gens se moquerent de lui, & le renvoyerent avec mépris: il se retira du côté des Lacédémoniens; &, dès qu'il parut, ils se leverent tous, par respect pour son âge. Les Athéniens, témoins de cette action, leur donnerent de grands applaudissemens: « Hélas! s'écria un Lacédémonien, ce peuple » connoît ce qui est honnête, sans avoir le courage de » le pratiquer! »

4. C'étoit une salutaire coutume établie chez les anciens, & qu'il seroit à souhaiter qui le fût aussi parmi

nous, que les jeunes-gens, qui aspiroient aux charges, s'attachassent particuliérement aux vieillards qui s'y étoient le plus distingués, & qu'ils apprissent, par leurs conversations, & plus encore par leurs exemples, l'art de se bien conduire eux-mêmes, & de gouverner sagement les autres. C'est ainsi qu'Aristide s'attacha à Clisthène; & lui-même, dans la suite, ouvrit sa maison à tous les jeunes-gens d'Athènes, qui avoient bonne volonté, & qui alloient le consulter comme un oracle. Il les recevoit avec bonté: il les écoutoit avec patience; il les instruisoit facilement, & s'appliquoit sur-tout à leur relever le courage, & à leur inspirer de la confiance. Ce fut à cette école que le célèbre Cimon reçut les semences précieuses de ces grandes qualités qui l'ont rendu si fameux.

5. Sénèque, quoique fort avancé en âge, ne rougissoit pas d'aller aux écoles de philosophie. « Il y a » déja cinq jours, écrivoit-il à l'un de ses amis, que je » vais en classe, & que j'assiste, à huit heures précises, » aux leçons du philosophe Métronacte. Peut-être allez-vous dire que je me mets au rang des enfans: » j'en conviens; & je m'estime heureux, s'il n'y a que » ce reproche qui puisse deshonorer ma vieillesse? Quoi! » il m'est permis, malgré mes années, d'aller au théâtre, & je rougirois d'entendre un sage! Quelle folie » que celle de ne vouloir pas apprendre, parce qu'on » ne s'y est pas pris assez tôt pour le faire! Il est toujours tems d'apprendre, quand on est ignorant; & » l'on doit s'instruire des devoirs de la vie, tant qu'on » a à vivre. Qui ne gémiroit pas de l'extravagance des » hommes? Mon chemin, pour aller au logis de Métronacte, m'oblige de passer derriere le théatre: je » le vois toujours rempli d'une foule de fanatiques qui » s'empressent de juger sérieusement du mérite d'un vil » histrion. Mais, dans le lieu où l'on apprend à devenir plus honnête homme, les bancs y sont vuides; » & le petit nombre de ceux qui y vont passent pour » insensés & pour ridicules. A la bonne heure! qu'on » lance contre moi des railleries qui me touchent peu. » Il faut écouter, sans s'émouvoir, les reproches des

» ignorans ; & leur mépris doit être méprisable à celui » qui n'a pour objet que ce qui est honnête. »

6. Sophocle, ce poëte immortel, qui, par la douce harmonie de ses vers, avoit mérité le glorieux surnom d'*Abeille* & de *Syrène Attique*, fit bien voir que la vieillesse n'est point incapable de soutenir les travaux du Parnasse. Parvenu dans un âge très-avancé, ses fils, impatiens de posséder son héritage, l'accuserent d'être tombé en démence, & demanderent qu'il fût interdit. Pour toute défense, le poëte lut à ses juges la tragédie d'*Œdipe à Colone*, qu'il composoit actuellement, & leur demanda si cette production paroissoit être l'ouvrage d'un imbécille ? On ne lui répondit que par de grands applaudissemens : on couronna le vieux nourrisson des Muses ; & ses indignes enfans, devenus l'exécration publique, ne remporterent, de ce procès inique, que la honte & l'infamie dûes à une si criante ingratitude.

VIGILANCE.

1. HOrmuz, fils du roi de Perse, fatigué des remontrances que Buzurgemihir, son maître, lui faisoit sans cesse sur la vigilance, commanda, un jour, à ses gens de l'aller attendre, de grand matin, lorsqu'il sortiroit de chez lui, & de le dévaliser. Cet ordre ayant été ponctuellement exécuté, Buzurgemihir vint, en l'état où il se trouvoit, chez le Prince qui, étant informé de ce qui lui étoit arrivé, lui dit aussitôt : « Monsieur le docteur, prêcherez-vous maintenant » la vigilance avec tant de zèle ? Vous voyez ce qu'elle » vous procure : sans elle, vous auriez évité cette » mauvaise rencontre. --- Vous vous trompez, Prince, » lui répondit Buzurgemihir ; si j'eusse été plus vigi» lant, les voleurs ne m'eussent pas enlevé ce que j'a» vois avec moi ; mais, parce que je me suis laissé » prévenir par ces brigands, le ciel m'a puni de ma » paresse. Pratiquez donc cette vertu, seigneur ; & » que mon exemple soit pour vous à l'avenir une utile » leçon. »

2. Après la conquête de Philisbourg, M. le Prince & M. de Turenne firent gouverneur de cette place M. d'Erpenau, homme d'une exacte vigilance. Dans le tems que ces deux grands Généraux lui déclaroient leur choix, & lui recommandoient de bien remplir ses devoirs, le nouveau gouverneur les interrompit pour aller chasser une chèvre qui mangeoit un chou sur un bastion; &, quand il fut de retour: « Messieurs, dit-il, » voilà un échantillon de mon exactitude. »

3. Quelqu'un représentant à Henri Arnaud, évêque de Toul, qu'il devoit prendre un jour de la semaine pour se délasser: « Oui, je le veux bien, répondit le » prélat, pourvu que vous me donniez un jour où je » ne sois pas évêque. »

VIRGINITÉ.

1. S. Macaire, étant, un jour, en oraison, entendit une voix qui lui disoit: « Macaire, tu n'es pas encore » arrivé à une aussi grande vertu, qu'est celle de deux » femmes qui demeurent ensemble dans une telle ville. » Aussi-tôt le saint vieillard prit son bâton, se transporta dans cette ville, & chercha la demeure des deux femmes. L'ayant trouvée, il frappa à la porte: l'une des deux vint lui ouvrir, & le reçut avec bien de la joie. Il demanda aussi à parler à l'autre. Lorsqu'elle fut venue, il s'assit avec elles, & leur dit: « C'est pour vous » que je suis venu du fond du désert: c'est pour sçavoir » ce que vous faites, & comment vous vivez. Je vous » prie de m'en informer. --- Très-saint pere, lui ré- » pondirent-elles, quelles bonnes œuvres pouvez-vous » attendre de personnes engagées, comme nous, dans » le mariage, & qui habitent avec leurs maris? » Macaire les pressant toujours de lui déclarer comment elles vivoient, elles lui dirent: « Nous avons épousé » deux freres; & il y a quinze ans que nous demeu- » rons ensemble. Depuis ce tems-là, nous ne nous sou- » venons point d'avoir proféré une seule parole libre, » ni d'avoir eu la moindre dispute: nous avons tou-

» jours vécu dans une parfaite union. Nous avons es-
» sayé tous les moyens possibles pour engager nos
» époux à nous permettre de nous retirer dans une
» communauté de vierges Chrétiennes ; mais, comme
» ils n'ont pas voulu y consentir, nous nous sommes
» promis, l'une à l'autre, en la présence de Dieu, de
» conserver pure la virginité conjugale, & de ne pro-
» noncer jamais aucune parole mondaine, tant que
» nous vivrons. » S. Macaire, ayant entendu ce dis-
cours, s'écria : « Qu'il est bien vrai, mon Dieu, que
» vous ne regardez point si l'on est vierge ou femme
» mariée ; si l'on est moine, ou séculier ! Vous ne con-
» sidérez que la disposition du cœur : vous donnez vo-
» tre Esprit-saint à tous ceux qui veulent vous servir,
» quels que soient leur condition & leur genre de vie. »

2. Sainte Genevieve avoit environ sept ans, lorsque S. Germain, évêque d'Auxerre, & S. Loup, évêque de Troies, passerent à Nanterre, sa patrie, pour aller en Angleterre combattre l'hérésie de Pélage. A leur arrivée, une foule de gens, attirés par la réputation de leur sainteté, s'assembla autour d'eux pour recevoir leur bénédiction. Genevieve y alla avec les autres, conduite par son pere & sa mere. Germain la distingua du milieu de la foule ; &, l'ayant fait approcher : « Ma fille, lui
» dit le prélat, voulez-vous vous consacrer à Jésus-
» Christ, pour être son épouse ? — C'est tout mon
» desir, mon pere, répondit la sainte. » Germain la mena dans le moment à l'église, lui imposa les mains, & la pria de le venir voir. Elle y alla, le lendemain, conduite par son pere & sa mere ; & le pieux évêque l'ayant prise à part : « Ma fille, lui dit-il, vous sou-
» venez-vous de ce que vous m'avez promis hier ? —
» Oui, mon pere ; & j'espere l'observer par le secours
» de Dieu, & par vos prieres. » Alors Germain, regardant à terre, vit une médaille de cuivre, où la croix étoit empreinte : il la lui donna, en lui recommandant de la porter à son cou ; puis il ajouta ces paroles remarquables, qui sont une leçon pour toutes les vierges Chrétiennes : « Ne souffrez pas que votre cou
» ou vos doigts soient chargés d'or, d'argent, ou de
» pierreries ;

» pierreries ; car, si vous aimez la moindre parure du
» siécle, vous serez privée des ornemens célestes &
» éternes. »

3. Sainte Euphrasie perdit son pere, fort jeune ; & sa mere, dame vertueuse, prit soin de l'élever dans les principes les plus austeres du Christianisme. Euphrasie avoit reçu en partage tous les dons de la nature & de la fortune. Sa mere l'avoit promise, dès l'âge de cinq ans, au fils d'un sénateur de Constantinople ; &, pour la rendre digne de son époux, elle se retira dans un monastere de vierges, afin d'y cultiver en sûreté cette jeune plante, & de la faire fructifier à l'abri du souffle corrupteur du monde. La supérieure de cette communauté prenoit un saint plaisir de s'entretenir avec cette jeune fille, qui n'avoit alors que sept ans. Elle aimoit à l'entendre raisonner sur la piété, & admiroit ce que Dieu peut dans un cœur qu'il prévient de sa grace, & qu'il daigne éclairer de ses lumieres. Un jour, lui ayant demandé qui elle aimoit davantage, ou de celles qu'elle voyoit dans le monastère, ou de l'époux auquel elle étoit accordée ? La jeune Euphrasie lui répondit : « Je
» ne connois point celui qu'on m'a destiné, & je n'en
» suis pas connue : pour vous autres, je vous connois ;
» & je vous aime toutes. --- Si vous m'aimez, dit la su-
» périeure, en riant, demeurez donc avec nous. ---
» Je le veux bien, dit l'enfant, pourvu que ma mere y
» consente. » Elle lui demanda en effet son agrément, en lui témoignant un grand desir de demeurer dans le monastère ; mais la supérieure, craignant que cette inclination ne vînt d'une attache passagere, assez ordinaire aux enfans, à qui la nouveauté plaît toujours, lui dit :
» Ma chere fille, on ne peut demeurer ici, si l'on ne se
» consacre entièrement à Jesus-Christ. --- Et où est
» Jesus-Christ ? repartit Euphrasie. » On lui montra un Crucifix, en lui disant que c'étoit-là l'image de Jesus-Christ, le Sauveur de tout le genre humain. Euphrasie l'embrassa tendrement, en disant : « Vous êtes mon
» Seigneur ; je me consacre à vous pour toujours : je ne
» veux point d'autre époux que vous ; je ne sortirai
» point d'ici. --- Vous n'y pouvez demeurer, lui repli-

» qua la supérieure : on ne sçauroit où vous loger. --
» Hé quoi ! ne puis-je être où vous logez vous-même ? --
» Mais, si vous demeurez ici, il faudra que vous ap-
» preniez tout le Pseautier ; que vous jeûniez tous les
» jours ; que vous veilliez, & que vous pratiquiez beau-
» coup d'autres mortifications. --- Ah ! ma mere, j'es-
» pere être fidèle à tout, pourvu que vous me laissiez
» avec vous. » Euphrasie perdit, peu de tems après avoir pris le voile, sa tendre & pieuse mere ; & l'empereur Théodose le Grand, ayant sçu sa mort, en apprit la nouvelle au Sénateur à qui la jeune vierge avoit été accordée, & lui fit sçavoir, en même tems, qu'elle avoit pris Jesus-Christ pour époux. Cependant, à sa priere, il écrivit à Euphrasie, afin de l'informer de l'engagement que ses parens avoient contracté pour elle. Cette généreuse épouse de Jesus-Christ récrivit à l'Empereur une Lettre pleine de respect, &, en même tems, pleine de religion : « Je suis à Jesus-Christ, dit-
» elle ; je ne puis me donner à un autre : tout ce que je
» souhaite, c'est que le monde ne se souvienne plus
» d'Euphrasie. Je supplie très-humblement Votre Ma-
» jesté de faire distribuer aux pauvres, & aux orphe-
» lins, tous les biens que mes parens m'ont laissés à
» Constantinople, & aux environs ; de faire donner la
» liberté aux esclaves de ma famille, & de faire remet-
» tre aux fermiers de mes biens tout ce qu'ils doivent
» depuis la mort de mes parens. » L'Empereur fut si touché de ces nobles sentimens, qu'il fit lire sa Lettre en plein Sénat, & exécuta ponctuellement tout ce que la sainte avoit demandé. *Voyez* CHASTETÉ. PUDEUR.

VIVACITÉ.

1. HEnri IV étoit né vif & emporté ; mais il se rendit tellement le maître de sa colère, qu'il sçavoit se modérer dans les occasions les plus difficiles. Au siége de Rouen, les assiégés firent une sortie furieuse, & néttoyerent la tranchée : le maréchal de Biron en rejetta la faute sur Crillon. Cet officier voulut

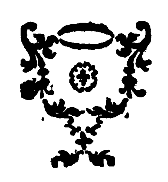
se justifier : il alla trouver le Roi, qui ne parut pas aussi persuadé de ses raisons qu'il l'eût voulu. Des excuses, il passa à la chaleur de la contestation, & de la contestation à l'emportement, & aux blasphêmes, qui lui étoient familiers. Le Prince, irrité du manque de respect de Crillon, lui ordonna de sortir. Crillon revenant à tous momens, on s'apperçut que le Monarque perdoit patience. Il en avoit le plus juste sujet; mais enfin Crillon sortit; & le Roi, s'étant remis, dit aux seigneurs qui l'accompagnoient : « La nature m'a formé » colere; mais, depuis que je me connois, je me suis » toujours tenu en garde contre une passion qu'il est » dangereux d'écouter. Je le sçais par expérience ; & » je suis bien aise d'avoir de si bons témoins de ma » modération. »

2. Un ministre de Hollande, envoyé vers un roi du Nord, Prince habile, mais violent, eut une audience secrette de ce Monarque, dans laquelle il avoit à justifier quelques démarches de la République, qui ne pouvoient que déplaire au Roi. Le discours s'anima vivement; &, dans la chaleur des contestations, le ministre répéta plusieurs fois le nom de ses maîtres. Ah! » s'écria le Monarque en colere, vos maîtres sont des » fourbes!-- Sire, interrompit le sage négociateur, Votre » Majesté voudroit-elle que je leur fisse part de cette » déclaration, dans mon rapport ? --- Sans doute, repli» qua le Roi: vous n'avez qu'à le leur marquer de ma » part. » Le Ministre se garda bien d'obéir; &, quelques jours après, voyant le Prince dans une assiette d'esprit plus calme, il lui fit valoir adroitement sa discrétion, & en obtint tout ce qu'il voulut.

3. Le maréchal de Biron étoit violent & emporté; mais, sa colere passée, il devenoit doux & traitable. » Un jour, dit Brantome, venant au logis de M. no» tre Général, ainsi qu'il s'approchoit, & qu'il y avoit » force chevaux de seigneurs & gentilshommes atten» dant leurs maîtres qui étoient dans le logis du Général, » comme cela se fait aux cours & aux armées, il y eut » un fort beau courteau d'un gentilhomme, qui valoit » bien deux cens écus, qui fit semblant de s'y ruer. Il

» mit aussi-tôt la main à l'épée, & coupa tellement, » d'un revers, le nazeau au cheval, qu'il ne lui paroissoit que les dents, dont il paroissoit si laid, qu'il fit rire » tout le monde. Le gentilhomme s'en vint à lui se » plaindre, après que sa colere fut passée, connoissant » son humeur, car autrement il eût bien trouvé à qui » parler, & que son cheval étoit gâté pour jamais, & » qu'il en avoit refusé deux cens écus. --- Quand vous en » auriez refusé mille, lui dit Biron, je lui en eusse fait » de même; car je n'ai qu'une bonne jambe, je ne la » veux pas perdre. Mais venez-vous-en à mon écurie; » je vous en donnerai un qui le vaudra. »

4. Le duc de Lauzun, favori de Louis XIV, manqua, un jour, de respect à ce Prince, à un point qui n'étoit point excusable. Le Monarque, qui sentoit venir sa colère, jetta brusquement par la fenêtre une canne qu'il tenoit à la main, & dit, en se tournant vers M. le Tellier qui étoit présent: « Je serois au désespoir, » si j'avois frappé un gentilhomme! » Dans une autre occasion, le même Lauzun ayant abusé de l'amitié que le Roi avoit pour lui, ce Prince se contenta de dire: » Ah! si je n'étois pas Roi, je me mettrois en colere. » *Voyez* MODÉRATION. RETENUE.





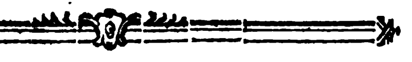
URBANITÉ.

Louis XIV, ayant donné la charge de grand-maître de sa garde-robe au prince de Marsillac, lui écrivit ce billet, plein de cette urbanité, qui doit caractériser un monarque François : « Je vous envoie La Gerborie, de qui vous apprendrez une nouvelle qui, selon les apparences, vous sera fort agréable. Je me réjouis avec vous, comme votre ami, du présent que je vous fais, comme votre maître. »

Le grand Condé étant allé le saluer, après le gain de la bataille de Sénef, livrée, le 11 d'Août 1674, contre le prince d'Orange, le Roi se trouva sur le haut du grand escalier. Le Prince, qui avoit de la peine à monter, à cause de ses gouttes, s'écria : « Sire, je demande pardon à Votre Majesté, si je la fais attendre. --- Mon cousin, lui répondit Louis, ne vous pressez pas : on ne sçauroit marcher bien vîte, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes. »

Le même Prince ayant fait faire halte à son armée, par une excessive chaleur, pour rendre au Roi, qui y arrivoit, les honneurs qui lui étoient dûs, Sa Majesté exigea que le Prince entrât dans l'unique cabane qui se trouvoit, pour se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, ajoûtant : « Mon cousin, puisque je ne viens dans votre camp qu'en qualité de Volontaire, il n'est pas juste que je sois à l'ombre, tandis que mon Général est exposé à toute la chaleur du jour. » *Voyez* Civilité. Politesse. Sçavoir-vivre.





ZÈLE.

1. DARIUS I, roi des Perses, voulant faire la guerre aux Scythes, son frere Artabane, pour qui il avoit un grand respect, & qui, de son côté, n'avoit pas moins de zèle pour les véritables intérêts du Roi, se crut obligé, dans cette occasion, de lui découvrir ses sentimens, avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. « Grand Prince, lui » dit-il, ceux qui forment de vastes entreprises doi» vent considérer, avant tout, si elles seront utiles ou » préjudiciables à l'Etat; si l'exécution en sera facile ou » difficile; si elles pourront contribuer ou nuire à leur » gloire; enfin si elles sont conformes ou contraires aux » règles de la justice. Je ne vois point, seigneur, quand » même vous seriez assuré du succès, quel avantage » vous pouvez attendre de la guerre que vous entre» prenez contre les Scythes. Ce sont des peuples sé» parés de votre Empire par de longs espaces de terre » & de mer; qui habitent d'immenses solitudes; qui » sont sans villes, sans maisons, sans établissemens, » sans richesses. Qu'y a-t-il à gagner pour vos trou» pes dans une telle expédition, ou plutôt que n'y a-t-il » point à perdre? Accoutumés à passer d'une contrée » dans une autre, s'ils s'avisent de prendre la fuite de» vant vous, non par crainte ou par lâcheté, car tout » l'Univers connoît leur courage intrépide, mais dans » le dessein de fatiguer & de ruiner votre armée, par » de continuelles & de pénibles courses, que devien» drons-nous dans un pays inculte, stérile, & dénué » de tout, où nous ne trouverons ni fourrages pour » nos chevaux, ni nourriture pour nos soldats? Je » crains, seigneur, qu'une fausse idée de gloire, & des » conseils flateurs, ne vous précipitent dans une guerre » qui pourra tourner à la honte de la nation. Vous » jouissez d'une paix tranquille au milieu de vos peu» ples, dont vous faites l'admiration & le bonheur.

» Vous sçavez que les Dieux ne vous ont placé sur le » thône, que pour être le conducteur, ou plutôt le » ministre de leur bonté, encore plus que de leur puis- » sance. Vous vous piquez d'être le protecteur, le tu- » teur, le pere de vos sujets; & vous nous répétez sou- » vent, parce que vous le pensez ainsi, que vous ne » vous croyez Roi, que pour les rendre heureux. » Quelle joie pour vous, grand Prince, d'être la source » de tant de biens, & de faire vivre, à l'ombre de » votre nom, tant de peuples dans un si aimable re- » pos! La gloire d'un Roi qui aime son peuple, & qui » en est tendrement aimé, qui, loin de faire la guerre » aux nations voisines, ou éloignées, les empêche de » l'avoir entr'elles, n'est-elle pas infiniment plus tou- » chante que celle de ravager la terre, en répandant » par-tout le carnage, le trouble, l'horreur, la cons- » ternation, le désespoir? Mais un dernier motif doit » encore faire plus d'impression sur votre esprit, que » tous les autres; c'est celui de la justice. Vous n'êtes » point, graces aux Dieux, de ces Princes qui ne re- » connoissent d'autre loi que celle du plus fort, & » qui regardent comme un privilége attaché à la » royauté d'envahir le bien d'autrui. Vous ne faites » point consister votre grandeur à pouvoir tout ce que » vous voulez, mais à ne vouloir que ce que vous » pouvez, selon les loix, & ce que vous devez. En » effet, sera-t-on injuste & ravisseur, quand on ne » prend que quelques arpens de terre à son voisin? & » sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on usurpe & » qu'on envahit des provinces entieres? Or j'ose vous le » demander, seigneur, quel titre avez-vous pour vous » emparer de la Scythie? quel tort vous ont fait les Scy- » thes? quelle raison pouvez-vous alléguer pour leur dé- » clarer la guerre? Celle que vous avez apportée contre » les Babyloniens étoit, en même tems, & nécessaire & » juste: aussi les Dieux l'ont-ils couronnée d'un heu- » reux succès. C'est à vous, seigneur, de juger si celle » que vous entreprenez maintenant a les mêmes ca- » racteres. »

Il n'y avoit que le zèle généreux d'un frere unique

ment occupé de la gloire de son Prince, & du bien public, qui pût inspirer une telle liberté; mais aussi il n'y avoit, du côté du Prince, qu'une parfaite modération capable de la souffrir. Darius, loin de se choquer de celle qu'Artabane avoit prise, le remercia de son conseil; mais il n'en profita pas. L'engagement étoit pris. Il partit, à la tête d'une armée formidable, & fut vaincu sans combattre, comme l'avoit prédit le sage conseiller du Monarque.

2. Le comte de Nassau, l'un des généraux de Charles-Quint, menaçoit Péronne, en 1536; & les habitans, dépourvus de toutes choses, paroissoient résolus de l'abandonner. Alors un gentilhomme François, des environs, nommé d'*Esturmel*, signala son zèle pour sa patrie. Prévoyant les suites funestes qu'entraîneroit la perte de Péronne, il s'y transporta, avec sa famille & ses enfans, & anima tellement ses concitoyens par ses discours & son exemple, qu'ils se déterminerent à la défendre jusqu'à la derniere extrémité. Cet homme, aussi généreux que brave, y fit conduire tous les grains qu'il avoit chez lui, & tous ceux qu'il put obtenir de la noblesse du voisinage; y distribua son argent, & celui qu'il trouva dans la bourse de ses amis; montra une valeur, une activité, une intelligence, qui rassurerent les plus timides. Cette conduite déconcerta l'ennemi, & l'obligea de se retirer après un mois de siége, pendant lequel il donna quatre fois l'assaut, sans pouvoir se loger sur les brèches, qui étoient très-considérables. Le Roi, voulant récompenser d'Esturmel, le fit son maître-d'hôtel, & lui donna une charge considérable dans les finances.

3. M. De la Feuillade assiégeoit Turin, avec aussi peu de succès que de présomption. Le maréchal de Vauban, qui brûloit du desir de combattre pour la gloire de la patrie, offrit au Général de servir sous lui, en qualité de Volontaire. Il en fut refusé. Louis XIV, voyant que le siége n'avançoit point, le consulta; & Vauban offrit encore d'aller conduire les travaux. » Mais, M. le Maréchal, lui dit le Roi, songez-vous » que cet emploi est au-dessous de votre dignité? »

» Sire, répondit Vauban, ma dignité est de servir l'E» tat. Je laisserai le bâton de Maréchal à la porte, & » j'aiderai peut-être le duc de la Feuillade à prendre » la ville. »

4. Le peuple de Gubbio, en Ombrie, s'étoit soulevé; & les séditieux, les armes à la main, menaçoient déja d'inonder la ville du sang des citoyens. S. Ubald, leur évêque, l'apprend: un zèle divin l'enflamme; il court à la place publique: il emploie les remontrances pour calmer les mutins; mais ses prieres, ses exhortations sont inutiles. Le généreux prélat, ne consultant plus alors que son ardente charité, se précipite au milieu des épées nues. Il se laisse tomber à terre, comme s'il eût été mort; & chacun crut qu'il l'étoit en effet. Aussi-tôt les séditieux déposent les instrumens de leur fureur; &, se livrant au désespoir d'avoir perdu un pasteur chéri, ils s'arrêtent pour pleurer une mort dont ils se croient coupables. Le saint évêque, voyant que cet innocent artifice avoit eu un succès heureux, se releve, fait dire au peuple qu'il n'étoit pas blessé. Alors chacun se réconcilie, & ne pense plus qu'à remercier Dieu, de ce que celui qu'ils croyoient avoir perdu par leur faute, leur étoit rendu.

5. Durant une violente persécution que le Paganisme avoit excitée contre les Chrétiens, Arcade, pour mettre sa foi en sûreté, abandonna sa maison, & s'alla cacher dans une solitude où il servoit Dieu dans les veilles, les jeûnes & la priere. Les persécuteurs, étant entrés dans sa maison, y trouverent un de ses parens, que le gouverneur fit resserrer dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eût déclaré le lieu qu'Arcade avoit choisi pour retraite. Le saint, l'ayant appris, sortit aussi-tôt de son asyle, & vint se présenter au gouverneur. « Si c'est à cause de moi, lui dit-il, que vous » retenez mon parent prisonnier, je viens me remettre » moi-même entre vos mains, pour vous déclarer ce » que vous voulez sçavoir, & qu'il ne pouvoit vous » apprendre. Relâchez-le maintenant; car je vous ren» drai compte de tout. » Le gouverneur dit à Arcade qu'il pardonnoit à son parent, & qu'il lui pardonneroit

à lui-même, s'il vouloit sacrifier aux Dieux. « Sçavez-
» vous, repartit Arcade, ce que c'est qu'un serviteur
» de Dieu ? C'est un homme qui ne se laisse ni affoiblir
» par l'amour de la vie, ni ébranler par la crainte de
» la mort. C'est Jesus-Christ qui est sa vie; & la mort
» est un gain pour lui. Imaginez contre nous les sup-
» plices les plus horribles, & vous verrez que rien ne
» peut nous séparer de notre Dieu. » Le gouverneur, piqué de ce discours, mit la constance d'Arcade à l'épreuve des plus affreux tourmens. Il lui fit couper, l'un après l'autre, & à plusieurs reprises, les doigts, les mains, les bras, les jambes. Le saint martyr, au milieu de ces supplices qui faisoient frémir les spectateurs & les bourreaux même, conservoit une tranquillité toujours égale, ne cessant de louer Dieu, & de le prier pour la conversion de ceux qui le faisoient souffrir. Enfin, réduit à n'être plus qu'un tronc sans membres, & baigné dans son sang, il rendit son esprit à Dieu, avec la gloire d'être tout ensemble le martyr de la foi chrétienne & de la charité fraternelle.

6. L'Arianisme faisant de grands ravages dans l'église par la protection que lui donnoit l'empereur Valens. Un pieux solitaire, nommé *Aphraate*, dont la réputation étoit grande, crut que Dieu demandoit de lui qu'il s'y opposât de tout son pouvoir. Ne consultant que son zèle pour la défense de la foi de Jesus-Christ, il quitta sa retraite, vint à Antioche, & fortifia le peuple dans la saine doctrine, autant par la sainteté de sa vie que par l'éloquence de ses discours. On voyoit, non sans admiration, ce solitaire exténué par ses grandes austérités, à l'âge de près de quatre-vingts ans, parcourir les rues, aller dans les places publiques & dans les maisons, pour animer les fidèles à souffrir la persécution; les prémunir contre le venin de l'erreur, les confirmer dans la vérité, & par-tout faire triompher la divinité de Jesus-Christ, en confondant l'impiété & l'hérésie. L'empereur voulut lui faire un reproche de ce qu'il avoit abandonné la solitude, pour courir par les villes, & exciter, disoit-il, les peuples à la révolte. Mais Aphraate lui répondit, avec cette fermeté que donne

un ſaint zèle pour Jeſus-Chriſt : « Prince, je ſuis reſté » dans ma ſolitude, tant que les brebis du troupeau du » céleſte Paſteur ont été en paix ; aujourd'hui que je les » vois troublées & prêtes à être dévorées, me convien- » droit-il de demeurer tranquille dans ma cellule ? Si » j'étois une fille retirée dans la maiſon de mon pere, » & que je viſſe quelqu'un y mettre le feu, me con- » ſeilleriez-vous de le laiſſer faire, de reſter en repos, » & de me laiſſer brûler avec la maiſon ? Ne me diriez- » vous pas plutôt d'aller chercher du ſecours, de jetter » de l'eau, & de faire tous mes efforts pour éteindre » l'incendie ? C'eſt ce que je fais maintenant. Vous avez » mis le feu à la Maiſon du Seigneur. De ma cellule » j'ai apperçu l'incendie, & je tâche de l'éteindre. » Un ſolitaire perd-il la qualité de Chrétien pour être » dans la retraite ? & les intérêts de Jeſus-Chriſt ne » ſont-ils plus les ſiens, parce qu'il a renoncé à ceux » du monde ? » L'empereur ne répondit rien à une ré- ponſe ſi généreuſe ; & ſon ſilence fit connoître qu'il la trouvoit juſte.

7. L'empereur Anaſtaſe, mettant tout en œuvre pour établir l'erreur des Eutychiens, entreprit de gagner à ſon parti le célèbre Théodoſe, chef d'une nombreuſe compagnie de ſolitaires. Il lui envoya une très-groſſe ſomme d'argent, comme une aumône, pour aſſiſter les pauvres & les malades. Le ſaint abbé s'apperçut bien de l'artifice : néanmoins il reçut l'argent, & en fit l'emploi. Quelque tems après, l'Empereur lui fit propoſer de ſouſcrire une confeſſion de Foi, qui contenoit l'héréſie proſcrite. Auſſi-tôt il aſſembla tous ſes moines, les avertit du péril où étoit la Foi, & les exhorta vivement à défendre la vérité, aux dépens même de leur vie. Il écrivit enſuite au Monarque une Lettre pleine de l'eſprit apoſtolique, dans laquelle, après avoir réfuté ſolidement l'erreur d'Eutychès, il dit : « Puiſque » nous n'avons qu'un choix à faire, ou de conſerver » honteuſement notre vie, en ſuivant l'erreur, ou de » mourir avec honneur dans la vraie Foi que les ſaints » peres nous ont enſeignée, je déclare à Votre Majeſté » que nous préférons la mort à la vie. » Anaſtaſe,

étonné de cette liberté, fit au zélé patriarche une réponse fort respectueuse, & l'assura qu'il ne desiroit autre chose que de procurer la paix à l'Eglise. Mais il recommença la guerre, bientôt après, par des édits sanglans qu'il publia contre les Catholiques, & qu'il fit exécuter à main armée. A cette nouvelle, Théodose courut à Jérusalem, fit assembler le peuple dans l'église; &, étant monté dans la tribune où l'on faisoit les lectures & les instructions, il dit à haute voix: « Si » quelqu'un ne révère pas les quatre conciles œcu» méniques de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse » & de Chalcédoine, comme les quatre Evangiles, » qu'il soit anathême. » Une action si hardie, dans un vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, rendit le courage à ceux que la rigueur des édits avoit effrayés.

8. Abraham étoit assis à la porte de sa tente, pour voir s'il ne trouveroit pas quelqu'occasion d'exercer, envers les voyageurs, les devoirs sacrés de l'hospitalité. Il apperçoit trois jeunes hommes: il court à eux, les invite avec instance à entrer dans sa tente, les reçoit avec joie, les sert avec empressement, &, après le repas, les reconduit dans le chemin. Ces trois voyageurs étoient trois anges que Dieu envoyoit pour punir le crime de Sodome. On marchoit de compagnie dans la route de cette ville coupable, lorsque l'ange, qui jusques-là avoit fait le principal personnage, s'écria tout-à-coup: « Pourrai-je me résoudre à ca» cher plus long-tems à Abraham les desseins que je » suis prêt de faire éclater? Non; ouvrons-nous à lui » sans réserve, & ne craignons point de lui faire une » confidence dont il est digne... La clameur des énor» mes péchés, dont Sodome & Gomorrhe se sont » deshonorées, s'est fait entendre jusqu'à moi, & me » demande vengeance; tant leurs iniquités sont infâmes » & intolérables! J'irai moi-même, & je verrai si le » bruit de ces forfaits n'en exagere point la grandeur, » pour punir ensuite les coupables, suivant la mesure de » leur iniquité. »

Deux des voyageurs, à ces mots, quitterent Abraham, & s'avancerent rapidement vers Sodome. Mais

le saint patriarche ne quitta point celui dont il venoit d'entendre les oracles, & qu'il avoit eu tout le loisir de reconnoître pour l'envoyé du Seigneur. Il s'approcha respectueusement de lui ; tant la charité & le zèle donnent quelquefois du courage ! & il prit la liberté de lui dire : « Mais quoi ! Seigneur ! voudriez-vous » confondre, dans la même punition, l'innocent & le » coupable ? Si l'une de ces villes criminelles renferme » dans son sein cinquante justes, mêlés dans la foule » des pécheurs, les ferez-vous périr tous ensemble ; » ou plutôt, ne pardonnerez-vous pas à la multitude » des coupables, en faveur des cinquante justes ? Oui, » Seigneur ! vous ferez miséricorde. Malheur à moi, » si je pensois que vous puissiez en user autrement ! » Vous qui jugez tous les hommes, & qui êtes la sou» veraine justice, vous ne perdrez point le juste avec » l'impie. Non, vous ne le ferez point ; vous ne pour» rez vous y résoudre. »

La candeur & la simplicité d'une priere si touchante gagnerent le cœur de Dieu, & attirerent à Abraham la plus consolante réponse. « Vous serez content, lui » dit le Seigneur. Si Sodome offre à mes yeux cinquante » justes qui se soient préservés de la contagion, je ne » détruirai point la ville ; & les cinquante justes obtien» dront la grace de tous les criminels. --- Que vous » êtes bon, Seigneur ! reprit Abraham, & que j'avois » bien jugé de votre clémence infinie ! Mais, puisque » j'ai commencé à vous parler, moi qui ne suis que » cendre & que poussiere, j'ajoûterai encore un mot ; » vous n'en serez point offensé. Bornez-vous tellement » la grace de Sodome au nombre de cinquante justes, » que, s'il en manquoit cinq sur la totalité, vous re» prissiez tous vos droits ; & voudriez-vous perdre une » ville dont l'innocence de quarante-cinq de vos ser» viteurs solliciteroit le pardon ? --- Non, reprit le Sei» gneur, quarante-cinq justes suffiront pour désarmer ma » vengeance. --- Mais, mon Dieu ! continua le zélé pa» triarche, si, par malheur, il ne s'en trouvoit que » quarante, que feriez-vous ? --- Je ne vous refuse-

» rois pas encore, dit le Seigneur, & je pardonne» rois. »

Abraham en avoit déja beaucoup fait; & tout autre eût regardé une démarche de plus, comme une hardiesse insoutenable. Mais l'innocence, qui fait les amis de Dieu, leur donne des droits que les autres hommes ne connoissent pas; &, ce qui seroit dans ceux-ci témérité punissable & folle présomption, est dans ceux-là simplicité de cœur & respectueuse liberté. Aussi Abraham, qui d'abord ne faisoit ses conditions avec Dieu, que de cinq en cinq, passe ensuite jusqu'à dix; &, retranchant ce nombre de celui de quarante : « Ne vous irritez point, Seigneur, dit-il, si » votre premiere condescendance me donne la har» diesse de vous parler une fois. Au cas qu'il ne se » trouvât que trente justes dans Sodome, faudroit-il » désespérer du pardon? --- Non, répondit le Sei» gneur; & ce seroit assez pour suspendre ma justice. » --- Hélas! Seigneur, ce seroit bien peu que vingt » justes dans une grande ville; mais, après tout, ce » petit nombre d'ames innocentes ne seront elles d'au» cune considération devant vous? --- Oui, sans doute; » & vingt justes me désarmeront. »

Abraham délibéra alors, & commença à craindre l'excès de son importunité; mais l'ange, après tout, ne le quittoit point, & ne paroissoit pas fâché de l'entendre. « Je le vois bien, Seigneur, dit-il, vous vou» lez que je vous presse encore; mais ce sera pour la » derniere fois, & je m'assure que vous me pardon» nerez, si je vous dis que dix justes suffiront pour au» toriser votre indulgence. --- Oui, sans doute; ils » me suffiront. Pour dix justes, je consens à épargner » des milliers de coupables. » Peut-être Abraham étoit-il tenté de faire un dernier effort; car la charité des saints est bien difficile à rebuter. Mais le Seigneur ne lui en laissa pas le loisir. L'ange, qui le représentoit, disparut; & le vertueux patriarche retourna chez lui, comblé des mérites de son zèle, pénétré de la crainte des jugemens du Très-Haut, & dans l'attente de la

funeste punition dont étoient menacées les villes coupables pour lesquelles il avoit inutilement prié.

9. Pendant que S. Louis étoit retenu dans les fers des Sarasins, ces infidèles, étonnés de ses vertus sublimes, voulurent le proclamer Roi d'Egypte; mais ils craignirent qu'il ne détruisît leur croyance. Peu de tems après, le Monarque, s'entretenant de cette aventure, avec le sire de Joinville, son confident, il lui demanda s'il croyoit qu'il eût accepté la couronne qu'on avoit parlé de lui offrir? « Ma foi! Sire, répon» dit le sénéchal, vous eussiez fait en vrai fou, vu » qu'ils avoient occis leur seigneur.--- Or sçachez, » reprit Louis, que je ne l'eusse mie refusée: » tant étoit vif & ardent le zèle de ce Prince véritablement très-chrétien!

10. Le solitaire Abraham, qui fut depuis évêque de Carres, en Mésopotamie, brûloit du desir de répandre son sang pour la foi de Jesus-Christ. Il quitta sa retraite; &, s'étant déguisé sous un habit de marchand, il s'en alla avec quelques autres anachorètes dans un village du Mont-Liban, dont il avoit appris que les habitans étoient encore plongés dans les ténèbres de l'idolatrie. Il y loua une maison; &, après avoir passé trois ou quatre jours, sans rien faire paroître de ce qu'il étoit, il commença enfin à chanter des pseaumes avec ses compagnons. On les entendit, quoiqu'ils chantassent d'un ton assez bas. Aussi-tôt tous les habitans accoururent, boucherent la porte de la maison par dehors, &, de dessus le toit, jetterent quantité de terre pour les étouffer. Cependant ces saints, ensevelis dans la poussiere, continuoient d'offrir à l'Eternel l'encens de leurs prieres. Cette patience toucha quelques-uns des idolâtres, qui arrêterent les autres. On déboucha la porte: on les tira de dessous la terre, dont ils étoient couverts, & on leur commanda de sortir du village, à l'heure même. Dans ce moment, arriverent des officiers de l'Empereur, pour faire payer la taille aux habitans. Ils chargeoient les uns de chaînes, & faisoient impitoyablement fouetter les autres. Alors Abraham, oubliant les mauvais traitemens qu'il venoit de rece-

voir, ne pensa qu'à imiter celui qui, étant sur la croix, avoit prié pour ceux qui l'y avoient attaché. Il parla aux officiers, & les conjura de traiter ces pauvres gens avec moins de rigueur. Ils demanderent si quelqu'un vouloit répondre de la dette, qui étoit de cent pieces d'or? Abraham offrit sa caution, & promit de payer cette somme, dans peu de jours. Il alla aussi-tôt à Emesse, ville voisine, où, ayant emprunté à des personnes de connoissance l'argent dont il avoit besoin, il l'apporta au jour marqué.

Ces habitans furent si touchés de la générosité du serviteur de Dieu, qu'ils lui demanderent pardon des mauvais traitemens qu'ils lui avoient faits, & le prierent instamment d'être leur seigneur; car ils n'en avoient pas. Il y consentit, mais à condition qu'ils embrasseroient la Religion Chrétienne. Ils acquiescerent à tout ce que le saint exigeoit, & bâtirent eux-mêmes une église. Ensuite, comme il s'agissoit d'avoir un prêtre pour les conduire, ils lui déclarerent qu'ils n'en vouloient point d'autre que lui-même. Il fut donc ordonné prêtre; & il passa trois ans à les instruire de la Religion, & il ne les quitta que pour être placé sur le siége épiscopal de Carres. Cette ville avoit eu plusieurs évêques illustres en piété; mais quelques peines qu'ils eussent prises pour défricher cette terre rebelle, Abraham la trouva encore toute couverte d'épines, pour la corruption des mœurs & les superstitions payennes, auxquelles la plûpart des habitans demeuroient attachés. Il eut des travaux infinis à essuyer, pour les faire renoncer à leurs erreurs. Enfin l'éclat de ses vertus, la force de ses paroles, & l'ardeur de son zèle, accompagnés de la bénédiction de Dieu, les convertirent presque tous; & il eut la consolation de voir cette ville idolâtre changée en une ville toute chrétienne.

Les travaux de l'épiscopat ne lui firent rien relâcher de la pénitence qu'il avoit pratiquée dans la solitude. Aussi zélé pour son propre salut, que pour la sanctification de ses brebis, il donnoit la plus grande partie de la nuit à la priere & au chant des pseaumes, & passoit

passoit le reste, assis dans un siége où il prenoit quelque repos. Il ne mangeoit qu'après l'Office de Vêpres, c'est-à-dire, après le coucher du soleil; & toute sa nourriture étoient des herbes crues, ou des fruits dans la saison. Il vécut ainsi, pendant tout le tems de son épiscopat, sans faire usage ni de pain, ni d'eau, ni de feu, ni de lit. Mais cette austérité n'étoit que pour lui: elle ne l'empêchoit pas de prendre grand soin des autres. Il exerçoit l'hospitalité d'une maniere très-généreuse, & n'épargnoit rien pour bien traiter ses hôtes. Il les faisoit manger dès midi, & se mettoit à table avec eux; mais ce n'étoit que pour servir, & exciter les convives.

11. S. Jean l'Aumônier, ayant remarqué que plusieurs personnes sortoient, après la lecture de l'Evangile de la Messe, pour s'amuser, hors de l'église, à des entretiens inutiles, quitta un jour l'autel, pour les suivre, & alla s'asseoir au milieu d'eux. Comme ils en paroissoient fort étonnés: « Mes enfans, leur dit-il, il faut » que le pasteur soit où sont les brebis. Ou rentrez » avec moi dans l'église, ou je demeurerai ici avec » vous. Ce n'est que pour vous que je viens dans le » temple saint; car je pourrois dire la Messe pour moi » dans la maison épiscopale. » Après avoir fait la même chose une seconde fois, il corrigea cet abus.

Un jour, il se vit contraint de lancer contre un de ses prêtres les anathêmes de l'Eglise. Comme il vit que sa juste sévérité n'avoit fait qu'endurcir le cœur de cet homme, & qu'il étoit plus que jamais ulcéré contre lui, il entreprit de le gagner par la douceur. D'abord il eut la pensée de le faire venir, & de l'absoudre, après lui avoir donné quelques avis salutaires; mais Dieu permit qu'il l'oubliât. Le dimanche suivant, étant à l'autel, cet ecclésiastique lui revint en mémoire. Aussi-tôt, pour obéir au commandement de Jesus-Christ, il quitta l'autel; &, étant allé dans la grande sacristie, il envoya plusieurs de ses officiers, pour chercher ce clerc par-tout où il pouvoit être. On le trouva; &, lorsqu'il fut venu, le patriarche se jetta le premier à genoux devant lui. L'ecclésiastique, surpris &

confus, se prosterna à son tour; reconnut humblement sa faute; demanda pardon; & sa conversion fut sincère.

Un cabaretier d'Alexandrie insulta le neveu du zélé prélat. Le jeune homme en étoit outré de douleur; & tout le monde disoit qu'une telle impudence ne devoit pas demeurer impunie. Le patriarche, pour consoler son neveu, lui dit: « Est-il possible, mon enfant, » qu'il y ait eu quelqu'un assez hardi pour ouvrir la » bouche contre vous? Assurez-vous que j'en ferai au» jourd'hui un exemple qui remplira d'étonnement » toute la ville d'Alexandrie. » Ces paroles, qui sembloient annoncer quelque punition d'éclat, appaiserent le jeune homme. Alors le saint patriarche l'embrassa, & lui dit: « Mon fils, si vous êtes véritablement mon » neveu, vous devez être prêt à essuyer toutes sortes » d'outrages de la part de tout le monde; car ce n'est » point la chair & le sang, mais la ressemblance de » l'esprit & de la vertu, qui fait la véritable parenté. » En même tems, il donna ordre qu'on remît à cet homme tous les droits qu'il devoit payer à l'église & à lui-même. Les assistans, bien étonnés, comprirent alors le sens de ce qu'il avoit dit à son neveu, qu'il alloit traiter son ennemi d'une maniere qui surprendroit toute la ville.

Un homme, qui avoit été son domestique, étant réduit à une extrême pauvreté, Jean lui donna de sa propre main une grosse somme d'argent, & lui recommanda très-expressément le silence. Cet homme lui en témoignant sa reconnoissance dans les termes les plus touchans: « Mon frere, lui dit-il, je n'ai pas encore ré» pandu mon sang pour vous, comme Jesus-Christ, » mon maître & notre Dieu, me le commande. »

Les Perses avoient fait d'horribles ravages dans la Syrie & dans la Palestine, & en avoient emmené une foule de captifs. Ceux qui furent assez heureux pour sauver leur vie & leur liberté, se réfugierent à Alexandrie. Notre saint les reçut tous avec joie. Il les consoloit; il leur fournissoit les choses nécessaires, sans considérer leur multitude. Il fit mettre les blessés & les

malades dans des hôpitaux où il les visitoit, deux ou trois fois la semaine. Quant à ceux qui se portoient bien & qui demandoient l'aumône, il donnoit aux hommes, à chacun une piece d'argent valant environ huit sols de notre monnoie, & aux femmes, comme plus foibles, le double. Quelques-unes, qui portoient des brasselets & des ornemens d'or, demandant aussi l'aumône, ceux qui étoient chargés de la distribution ne leur vouloient rien donner; mais le saint leur dit, d'un ton & d'un air sévère, contre sa coutume: « Si vous voulez être mes œconomes, ou plutôt les œconomes de Jesus-Christ, obéissez avec simplicité au commandement qu'il nous a fait de donner à quiconque nous demande. Il ne veut point, non plus que moi, de ministres curieux. Si ce que je donne étoit à moi, j'aurois quelque raison de le ménager; mais il est à Dieu; & Dieu veut qu'on exécute ses ordres dans la distribution de ses biens. Pour moi, je ne veux prendre aucune part à votre peu de foi; &, puisque, malgré mon indignité, il a plu au Très-Haut de m'établir dispensateur de ses biens, quand tout ce qu'il y a d'hommes au monde s'assembleroient à Alexandrie pour y demander l'aumône, ils n'épuiseront jamais les thrésors infinis de Dieu, ni ceux de son église. »

12. S. François de Sales, ayant été placé sur le siége de Genève, retrancha toutes les visites inutiles, disant qu'un évêque n'a point de tems à perdre. Résolu de tout sacrifier, de se sacrifier lui-même pour soulager les malheureux, & pour instruire son troupeau, il se chargea personnellement du soin des pauvres & des malades: il alloit les visiter; il pourvoyoit à leurs besoins, avec la sollicitude d'un pere, & le zèle d'un ami. Il établit les catéchismes dans son diocèse, pour l'instruction de la jeunesse; &, pour mettre cet exercice en honneur, il en fit lui-même l'ouverture, & les continua toujours depuis, autant que ses autres occupations pouvoient lui permettre.

Il entreprit la visite des paroisses de son évêché, avec la résolution de ne la discontinuer jamais totalement, persuadé que c'étoit le moyen de rassembler

dans sa bergerie tant de brebis égarées & perdues dans les montagnes, qui n'avoient peut-être jamais ouï la voix de leur pasteur. Il les alla chercher avec des peines infinies, marchant à pied dans des déserts affreux, réduit souvent à coucher sur la paille dans de pauvres chaumieres, obligé de gravir contre des rochers presqu'inaccessibles, & de franchir d'horribles précipices. Il parloit à ces pauvres gens avec une bonté qui les attendrissoit : il entroit dans leurs besoins & dans leurs peines, les assistoit de tout son pouvoir ; & souvent on l'a vu se dépouiller d'une partie de ses habits, pour en revêtir des pauvres, quand il n'avoit plus rien autre chose à leur donner.

Un jour, les députés d'une vallée vinrent le trouver, à trois lieues de-là, & lui apprirent que des rochers, s'étant détachés des montagnes, avoient écrasé plusieurs villages, avec un grand nombre d'habitans, & quantité de troupeaux, qui faisoient toute la richesse du pays ; qu'étant réduits, par cet accident, à la derniere pauvreté, & hors d'état de payer les tailles, ils n'avoient pu néanmoins obtenir d'en être déchargés. Ils le supplierent d'envoyer sur les lieux pour vérifier leur récit, afin qu'il pût écrire en leur faveur. François s'offrit de partir, à l'heure même, pour aller leur rendre tous les services qui dépendroient de lui. Ils lui représenterent que le chemin étoit impraticable. Le saint évêque leur demanda s'ils n'en étoient pas venus. Ils répondirent qu'ils étoient de pauvres gens accoutumés à de pareilles fatigues. « Et moi, mes enfans, repliqua-» t-il, je suis votre pere, obligé de pourvoir par moi-» même à vos besoins. » Il partit avec eux à pied ; & il lui fallut une journée entiere pour faire les trois lieues. Etant arrivé, il trouva des gens dans une misere affreuse, & qui manquoient de tout. Il mêla ses larmes avec les leurs, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avoit apporté, & écrivit, en leur faveur, au duc de Savoie, de qui il obtint tout ce qu'il demanda. Une charité si active, jointe à l'onction admirable de ses discours, produisoit par-tout des fruits merveilleux pour la conversion des hérétiques & des pécheurs.

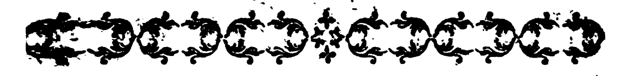
Ses officiers gagnerent un grand procès contre plusieurs gentilshommes de son diocèse. Il avoit consenti à ce procès, parce qu'il s'agissoit des droits de son église, qu'il ne lui étoit pas permis d'abandonner. Son œconome lui proposa d'en exiger les dépens à la rigueur. « Dieu me garde, répondit-il, d'en agir ainsi » envers qui que soit, mais particuliérement envers » mes diocésains, qui sont mes enfans. » L'œconome insista, en lui représentant que ces dépens montoient à une grosse somme, dont il avoit besoin pour se dédommager de ce que lui avoit coûté cette affaire. » Eh ! comptez-vous pour un petit gain, repartit le » saint, de regagner des cœurs que ce procès a peut-» être rendus mes ennemis? Pour moi, je le compte » pour tout. » A l'heure-même, il envoya chercher ces gentilshommes, qui ne furent pas peu surpris, lorsque, par une générosité à laquelle ils ne s'attendoient nullement, le charitable prélat leur remit les dépens.

Ce zèle sans bornes, qui remettoit à tout le monde, & qui donnoit tout jusqu'à ses habits, mettoit l'œconome de mauvaise humeur, parce qu'il étoit quelquefois embarrassé de fournir à la dépense de sa maison. Il le querelloit alors, & le menaçoit de le quitter. Mais François lui disoit, avec sa douceur ordinaire : « Vous » avez raison ; je suis un incorrigible ; &, qui pis est, » j'ai l'air de l'être long-tems. » Quelquefois il lui montroit son crucifix, & lui disoit : « Peut-on rien refuser à » un Dieu qui s'est mis en cet état pour l'amour de nous? » L'œconome le quittoit, tout confus ; &, quand il rencontroit les autres domestiques, il leur disoit : « Notre » maître est un saint ; mais il nous menera tous à l'hô-» pital ; & il ira lui même le premier, s'il continue » comme il a commencé. »

Ce prélat, si rempli de douceur & de charité, ne vouloit pas cependant qu'on laissât le crime impuni, ou qu'on donnât occasion de le commettre témérairement. Un jour qu'il prêchoit, il apperçut un jeune folâtre qui chuchotoit à l'oreille d'une fille, pendant le sermon. Cette impiété scandaleuse toucha vivement le zélé pontife. « Comment, s'écria-t-il,

en interrompant son discours, » fera-t-on de la
» Maison de Dieu une caverne de voleurs & de
» brutalité? Si vous ne cessez ces indécentes manieres,
» je vous montrerai au doigt, & je vous nommerai
» devant tout le monde. Insultez-moi; outragez-moi;
» je n'en murmurerai point. Mais, si vous bravez en
» ma présence le Tout-Puissant, croyez que je ne le
» souffrirai point impunément, & qu'il n'est rien que
» je ne fasse, pour que chacun se range à son devoir. »
Voyez CHARITÉ. PIÉTÉ.

FIN.



LISTE

Des principaux Auteurs qui ont servi à la composition de cet Ouvrage.

[Nous n'avons pas cru devoir charger les marges de citations que peut-être personne n'auroit vérifiées ; cependant, comme il est nécessaire de faire connoître la fidélité de cet Ouvrage, nous allons indiquer ici les principales sources où nous avons puisé.]

Auteurs qui ont servi pour l'Histoire sacrée.

Biblia sacra, vulgatæ editionis.

Flavii Josephi Opera omnia, *édition de Glascow.*

Histoire ecclésiastique, par M. Fleuri, continuée par le P. Fabre, derniere édition.

Vie des Saints, par Adrien Baillet.

La Lausiaque, *ou l'Histoire des Solitaires, par Pallade de Cappadoce.*

Vies des Peres du Désert, par Rufin, prêtre d'Aquilée.

Lettres de S. Jérôme.

Vie de S. Eloi, par S. Ouen, son ami.

Vie de S. François de Sales, évêque & prince de Genève.

Paroles remarquables des Peres des Déserts.

Confessions de S. Augustin.

Le Climax, *ou l'Echelle sainte, par S. Jean Climaque.*

Vie de S. Jean l'Aumônier, par Léonce le Scholastique.

Recueil des Actes sinceres & véritables des premiers Martyrs, par dom Thierri Ruinart.

Auteurs qui ont servi pour l'Histoire ancienne.

L'Histoire d'Hérodote, intitulée Les neuf Muses.

L'Histoire de la Guerre du Péloponnèse, par Thucydide, édition d'Oxford.

Les Œuvres de Xénophon, édition de Francfort.

Les Œuvres de Plutarque, édition de Henri-Etienne.

Les Œuvres de Platon, édition de Serranus.

Les Stratagêmes militaires de Frontin.

Les Nuits Attiques d'Aulu-Gelle.

Les Histoires diverses d'Elien, édition de Strasbourg, 1685.

La Collection de Valere-Maxime.

L'Histoire de Tite-Live.

Œuvres philosophiques de Cicéron.

Œuvres de Tacite.

Les douze Césars de Suétone.

L'Histoire d'Hérodien.

Vies des anciens Philosophes, par Diogène-Laërce, édition d'Amsterdam.

Histoire ancienne de M. Rollin.

La même, par M. l'abbé Guyon.

Histoire Romaine, par M. Rollin.

Histoire des Empereurs, par M. Crévier.

Histoire du Bas-Empire, par M. Le Beau.

Marcus-Antonius Coccius Sabellicus, in Exemplorum Libris.

Les neuf Livres d'Exemples mémorables de Baptiste Fulgose, ou Frégose, avec les additions & corrections de Juste Gaillard.

Theatrum Vitæ humanæ.

L'Histoire de M. de Thou.

Ammien Marcellin, publié à Ausbourg, en 1533, par Michel-Ange Accurse.

Histoire des Empereurs, par Tillemont.

Auteurs qui ont servi pour l'Histoire moderne.

Histoire de France, par MM. Velly, Villaret, & Garnier.

La même, du P. Daniel.

La même, par Mézerai.

Vie de S. Louis, par le sire de Joinville.

Vie de Louis XII.

Vie de Henri IV, par M. de Burigny.

Histoire de Louis XIV, par Larrey.

Siécle de Louis XIV, par M. de Voltaire.

Siécle de Louis XV, par le même.

Mémoires de madame de Maintenon, par M. de la Beaumelle.

Vies de Charles V & de Charles VI, par M. de Choisi.

Réflexions sur Tacite, par Amelot de la Houssaie.

Histoire de Pologne, par Fulstin.

Institutions politiques du baron de Bielfeld.

Histoire d'Espagne.
Abrégé de la même, par M. Désormeaux.
Révolutions des Indes.
Histoire d'Angleterre, par Larrey.
La même, par M. David Hume.
Histoire de Saint-Domingue.
Discours sur les qualités qui constituent la beauté de l'Ame, par M. Sedaine.
Annales Belgiques.
Histoire des Guerres de Flandres, par le cardinal Bentivoglio.
La même, par Strada.
Les Œuvres de Grotius.
Essais de Politique & de Morale, par le chancelier Bacon.
Lettres historiques, pour servir de suite à l'Histoire des Révolutions de la Grande-Bretagne.
Histoire de Portugal de La Cled.
Histoire du prince Eugène.
Vies des Hommes illustres de la France.
Mémoires de Forbin.
Histoire de la Guerre de 1741.
Bibliotheque orientale, par M. d'Herbelot.
Eloges académiques de M. de Fontenelle.
Histoire moderne des Persans.
Histoire de la Rochelle.
Histoire de Malthe, par M. Vertot.
Histoire Ottomane, par le prince Cantimir.
Histoire de Pologne, par le chevalier de Polignac.
Commentaires sur Polybe, par le chevalier Folard.
Histoire générale des Voyages, par l'abbé Prévot.

Annales du Règne de la reine Elizabeth, par Guillaume Cambden.

Conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.

Histoire du Languedoc.

Histoire de Jean Sobieski, roi de Pologne, par M. l'abbé Coyer.

Diatribes de Michel-Ange Accurse.

Histoire de Suède.

Histoire de Charles XII, par M. de Voltaire.

Vie de Pierre le Grand, par le même.

Histoire de Gustave-Adolphe.

Vie du duc d'Ossone.

Œuvres de Saint-Evremont.

Essais historiques sur Paris, par M. de Saint-Foix.

Voyages de Thévenot.

Les Mémoires de Brantôme.

Les Mémoires de Sully.

Vie de Charles-Quint.

Mémoires du maréchal de Villars.

Vie de M. de Turenne, par l'abbé Raguenet.

Vie de Henri IV, par Péréfixe.

Histoire des Guerres de Hongrie.

Vie du grand Condé, par M. Désormeaux.

Histoire moderne des Chinois.

Annales des Provinces-Unies, par Jacques Basnage.

Histoire de la Nouvelle-France.

Mémoires de Saint-Philippe.

Vie & Lettres de Jean Racine.

Vie de Moliere.

Histoire de Venise, par Jean-Baptiste Nani.

Le grand Dictionnaire de Bayle.

Réflexions militaires de Sancta-Crux.

Histoire universelle, par une Société de Gens de Lettres.

Histoire de Louis XIV, par Pélisson.

L'Année littéraire.

Le Mercure de France.

Les Ephémérides du Citoyen.

Le Pour & Contre.

Longueruana.

Menagiana.

Vasconiana.

Santoliana.

Lettres de Boursault.

Lettres de madame de Sévigné.

Lettres de madame Du Noyer.

Gazette littéraire de l'Europe.

L'Esprit d'Alfonse V, dit le Sage.

Papiers Anglois.

Nouveau Porte-feuille, imprimé en 1757.

Journal des Sçavans.

Bibliotheque des Gens de Cour, par Guyot de Pitaval.

Saillies d'esprit, par le même.

Enfans célèbres par leurs études, par Adrien Baillet.

Traité des Etudes, par M. Rollin.

Passe-tems agréable.

L'Art de désoppiler la Rate.

Magasin récréatif.

Bibliotheque instructive.

Dictionnaire de Moréri.

Histoire des Philosophes modernes, par M. Savérien.

Fin de la Liste des Auteurs.



TABLE HISTORIQUE ET ALPHABÉTIQUE

Des Personnages dont il est parlé dans ce Dictionnaire.

en 327; t. 2, p. 241.

Hélène, épouse de Julien l'Apostat, t. 1, p. 349.

Hélion de Villeneuve, grand-maître de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, t. 2, p. 388.

Hellébique, officier de Théodose le Grand, en 387; t. 2, p. 190.

Henri II, dit *le Boiteux*, élu empereur de Germanie, en 1002, & mort saintement, en 1024, à l'âge de cinquante-sept ans, t. 1, p. 40.

Henri II, roi de France, né à Saint-Germain en Laye, en 1518, de François I, & de la reine Claude, succéda à son pere, en 1547. Il fut blessé mortellement dans un tournoi, par le comte de Montgommeri, & expira, le 10 de Juillet 1559, à l'âge de quarante-un ans, après un règne de douze, t. 1, p. 6-613; — t. 2, p. 331.

Henri III, troisieme fils de Henri II, naquit à Fontainebleau, en 1551. L'éclat de ses premieres années & l'intrigue le placerent sur le thrône de Pologne. Il l'abandonna bientôt furtivement, pour venir ceindre le diadême François, que la mort avoit enlevé à Charles IX son frere. Il fit la guerre aux huguenots, en faveur de la Ligue; mais, s'étant ensuite réconcilié avec Henri IV, roi de Navarre, il se déclara contre elle, & s'efforça de l'abbatre: il en fut la victime. Lorsqu'il assiégeoit Paris, un moine fanatique, nommé *Jacques Clément*, l'assassina à Saint-Cloud, le 1er d'Août 1589; tome 1, p. 276-366-438-442-586-589-592; — t. 2, p. 63.

Henri IV, dit *le Grand*, fils d'Antoine de Bourbon, & de Jeanne d'Albret, héritiere du roi de Navarre, naquit à Pau, capitale du Béarn, en 1553. Il fut déclaré chef des Protestans en 1569. Il épousa la sœur de Henri III, auquel il succéda sur le thrône François, en 1689; régna avec gloire, & rétablit la paix & l'abondance dans ses Etats. Mais, quoiqu'il aimât son peuple, comme ses enfans, un monstre furieux & imbécille, nom-

Luxembourg, (François-Henri de Montmorenci, duc de) maréchal de France, né en 1628. Il se trouva à la bataille de Rocroi, sous le grand Condé, dont il fut l'éleve, & qu'il suivit dans sa bonne & sa mauvaise fortune. Il mourut en 1695, regretté comme le plus grand Général que la France eût alors. Sa mort fut le terme des victoires de Louis XIV; t. 1, p. 186; --- t. 2, p. 98.

Lycidas, Athénien qui fut mis en piéces, pour avoir proposé une alliance avec les Perses, t. 1, p. 164.

Lycurgue, législateur des Lacédémoniens, étoit fils d'Eunome, roi de Sparte, & frere de Polydecte, qui régna après son pere. Il gouverna le royaume en qualité de tuteur de son neveu Charillus. Il voyagea long-tems en philosophe, pour étudier les mœurs des différens peuples; &, après avoir donné des loix sages à sa patrie, il s'exila, pour ainsi dire, & mourut volontairement, vers l'an 870 avant Jesus-Christ; t. 1, p. 175-274-483; — tome 2, p. 136.

Lysandre; général Lacédémonien, donna, pendant sa vie, le branle à toutes les affaires de la Grèce; remporta de grandes victoires sur les ennemis du nom Spartiate; humilia, subjugua la superbe Athènes; puis, se laissant enyvrer des fumées de l'orgueil, il osa former le projet ambitieux de monter sur le thrône de Lacédémone, quoiqu'il ne fût pas du sang royal; &, pour parvenir à ses fins, il n'épargna ni la religion, ni la patrie, ni les sermens. Mais la mort prévint ses desseins, l'an 395 avant Jesus-Christ; t. 1, p. 150-410-463-476; — t. 2, p. 23.

Lysias, orateur de Syracuse, qui envoya du secours à Thrasibule, lorsque cet Athénien délivra sa patrie, t. 1, p. 150.

Lysias, célèbre orateur Athénien, ami & disciple de Socrate, t. 1, p. 698.

MABILLON, [Jean] né en 1632, prit l'habit de Bénédictin,

troupe, & forma la bonne comédie. Ses ouvrages, à quelques licences près, qui n'étoient jettées que pour la populace, respirent partout la bonne morale & la vertu. Il fut suffoqué d'un coup de sang, en jouant le *Malade imaginaire*, & mourut, quelques heures après, le 17 de Février 1673, à cinquante-trois ans, t. 1, p. 229; --- t. 2, p. 265-395.

Mondir-Ben-Mogheïrah, auteur Persan, tome 2, p. 67.

Morin, (Louis) né au Mans, en 1635, fut reçu de l'Académie des Sciences; s'y distingua par son étude de la botanique, & mourut, en 1715; t. 2, p. 450.

Montade, gentilhomme Normand, tome 1, p. 612.

Montausier, (Charles de Sainte-Maure, duc de) pair de France, gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV, mort en 1690; t. 1, p. 385.

Montcalm de Candiac, (Jean-Louis-Elizabeth de) né à Candiac, au diocèse de Nîmes, en 1719, mort à Paris, le 2 d'Octobre 1726; t. 2, p. 430.

Montcalm, (Louis-Joseph Gozon de Saint-Véran, marquis de) lieutenant-général des armées du Roi, naquit en 1712, & se distingua, dès ses plus tendres années, par les talens de son esprit, & par ses vertus guerrieres. Après avoir passé par tous les grades militaires, il fut fait, en 1756, maréchal de camp, & commandant en chef des troupes Françoises en Amérique. Il défendit cette possession en héros, & la gouverna en citoyen. Mais, surmonté par la fortune des Anglois, il ne put qu'arrêter leurs progrès qui ne trouverent plus de barriere, après qu'il fut tué dans une bataille, le 14 de Septembre 1759, à quarante-huit ans, t. 1, p. 187.

Montespan, (la marquise de) sous Louis XIV; t. 1, p. 580; --- t. 2, p. 165.

Mont-fort, gentilhomme Savoyard, gouverneur de Nice, t. 2, p. 344.

Montluc. (Jean de) Il servit, dès l'âge de dix-

Motte,

Pas, (François de) gentilhomme & officier François, tué à la bataille d'Ivry, t. 1, p. 263.

Pascal, (Blaise) né à Clermont en Auvergne, en 1623, fut un grand homme dès son enfance. Son génie, capable d'enfanter les arts, s'il n'eût point été prévenu, atteignit sans guide les plus grands maîtres. L'Europe littéraire ne put assez admirer ses progrès rapides; elle le vit avec surprise assujettir le premier l'air à son calcul, & commencer ces merveilleuses découvertes qui furent achevées par Newton & Leibnitz. Au milieu de ses succès géométriques, Pascal abandonna les sciences profanes, pour ne songer qu'à celle du salut. C'est à cette étude sacrée que sont dûs ces ouvrages qui ont illustré le siécle de Louis le Grand, & auxquels on doit rapporter l'époque de la fixation du langage. Il mourut en Chrétien, comme il avoit vécu, en 1662, à trente-neuf ans, t. 1, p. 563.

Patisithe, chef des Mages Persans, qui plaça Smerdis sur le thrône, après la mort de Cambyse, fils de Cyrus, t. 2, p. 90.

Patru, (Olivier) né à Paris, en 1604, suivit le barreau, & cultiva avec succès le talent qu'il avoit pour bien parler & pour bien écrire. Sa réputation lui mérita une place à l'Académie Françoise, en 1640. Il fit à sa réception un remerciment qui plut tellement aux académiciens, qu'ils ordonnerent qu'à l'avenir tous ceux qui seroient reçus feroient un discours pour remercier cette compagnie. Patru mourut en 1681, t. 1, p. 615.

Paul-Emile, Consul, & général Romain, fameux par la défaite de Persée, dernier roi de Macédoine, t. 1, p. 69. 194; --- t. 2, p. 131.

Paul, (S.) apôtre des Gentils, t. 2, p. 405.

Paule, (sainte) dame Romaine, descendoit, par sa mere, des Scipions & des Gracques, dont elle eut les grandes qualités qu'elle releva par toutes les vertus du Christianime. Elle vécut sous la conduite de

quarante-un ans, t. 1, p. 325.

Philippe IV, dit *le Bel*, roi de France & de Navarre, né à Fontainebleau, en 1268, couronné, en 1283, fit la guerre heureusement; eut de grands démêlés avec le pape; détruisit les Templiers; chassa les Juifs; ruina ses sujets, & mourut, en 1314, à quarante-huit ans, t. 1, p. 326; --- t. 2, p. 207.

Philippe V, dit *le Long*, roi de France, en 1316, mourut le 3 de Janvier 1321, à vingt-huit ans, t. 1, p. 327.

Philippe de Valois, fils de Charles, comte de Valois, qui étoit frere de Philippe le Bel, & qui fut chef de la branche des Valois, monta sur le thrône de France, en 1328, à la mort de son cousin Charles le Bel. Il régna sagement dans un tems orageux, soutint ses malheurs avec constance, & mourut en 1350, à cinquante-sept ans, t. 1, p. 182-328; --- t. 2, p. 179.

Philippe, duc d'Orléans, fils du duc d'Orléans, frere de Louis XIV. Il se distingua, dès sa plus tendre enfance, par son courage; &, quand il fut régent du royaume, il s'illustra par la sagesse de son gouvernement, & l'étendue de son génie. Il mourut d'apoplexie, le 2 de Décembre 1723, entre six & sept heures du soir, âgé d'environ cinquante ans, t. 1, p. 9-221-547.

Philippe II, né à Valladolid, en 1527, de Charles-Quint & d'Isabelle de Portugal, devint roi de Naples & de Sicile, par l'abdication de son pere, en 1554, & roi d'Angleterre, le même jour, par son mariage avec la reine Marie. Il monta sur le thrône d'Espagne, le 10 de Janvier 1556, après la retraite de Charles-Quint. Le Dédale de sa politique, par les sombres détours de laquelle il remuoit, du fond de son cabinet, toutes les puissances de l'Europe, le fit appeller *le Démon du midi*. Il régna & finit comme Tibere, dont il est peut-être le plus parfait imitateur. Sa mort arriva le 13 de Septembre

compagnie si célèbre & si utile, l'étude de la langue Grèque. Il fut fait principal du collége de Beauvais, & montra, dans ce nouveau poste, la tendre sollicitude d'un pere pour l'éducation de la jeunesse qui étoit confiée à son zèle. Non content de la former par ses conseils, il voulut encore l'instruire par ses écrits; & c'est à ce noble motif qu'on doit les utiles productions de sa plume sçavante. Ce citoyen estimable & ce prêtre vertueux mourut, en 1741, à quatre-vingts ans; t. 1, p. 485-535; --- t. 2, p. 301.

Rollon, chef de ces Danois, ou Normands, qui firent tant de courses & de ravages en France, dans les neuvieme & dixieme siécles. Charles le Simple fit la paix avec lui, en 912; lui donna Giselle, sa fille, en mariage, avec la partie de la Neustrie, appellée depuis *Normandie*, à condition qu'il en feroit hommage, & qu'il se feroit Chrétien. Rollon y consentit; se fit baptiser; prit le nom de *Robert*; régna sagement, & mourut, vers l'an 920; t. 2, p. 380.

Romuald, (S.) fondateur & premier abbé de l'ordre des Camaldules, né à Ravenne, vers l'an 952, d'une famille ducale, & mort au monastere de Camaldoli, en Toscane, qu'il avoit fondé, & qui avoit donné son nom à son ordre, en 1027; t. 2, p. 208.

Romulus, fondateur & premiér roi de Rome, étoit frere de Rémus, & fils de Rhéa Silvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Il fonda Rome, vers l'an 752 avant Jesus-Christ; fit des conquêtes; régna en législateur & en guerrier, & mourut, vers l'an 715 avant l'ère chrétienne, t. 1, p. 421; --- t. 2, p. 378.

Roquelaure, (Gaston, duc de) gagna l'estime de Louis XIV, par ses services & par ses plaisanteries. Il mourut, en 1681, à quatre-vingt-deux ans, t. 1, p. 267; --- t. 2, p. 257.

Rose, [Guillaume] évêque de Senlis, sous le règne de Henri III; t. 1, p. 276.

Rose, [M.] de l'Acadé-

de calamités & d'humiliations. Enveloppé, dès l'âge de huit ans, dans le bannissement de son pere : sans patrie, sans biens, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitoient ses talens ; plaint, mais négligé par ceux qu'il appelloit ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même ; &, ce qui devoit ajoûter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Le nombre de ses envieux éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais poëte. Enfin, après vingt années, l'envie fut lasse de vomir sur lui ses poisons : son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune. Le pape Clément VIII l'appella à Rome pour l'y recevoir en triomphe. Il fit aller à sa rencontre, à un mille de la ville, & le couronna de laurier, en lui disant : « Je veux » que vous honoriez » cette couronne, qui a » honoré jusqu'ici tous » ceux qui l'ont por» tée. » La veille où il devoit mettre le comble à la gloire du poëte, en le recevant dans le Capitole, avec des cérémonies extraordinaires, le Tasse tomba malade ; &, comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier instant, il mourut au moment même le plus beau de sa vie, le 15 Avril 1595, à cinquante-un ans ; t. 2, p. 120.

Tauvri, médecin de Laval, pere du suivant ; t. 2, p. 429.

Tauvri, (Daniel) né en 1669, fameux anatomiste, reçu à l'Académie des sciences, en 1699, & mort en 1701 ; t. 2, p. 429.

Tavannes, (le maréchal de) sous le règne de Charles IX, roi de France, t. 2, p. 177-481.

Taxile, roi des Indes, l'un des premiers qui se soumirent à Alexandre le Grand ; t. 1, p. 624.

Tell, (Guillaume) l'un des fondateurs de la liberté Helvétique, t. 1, p. 22.

Tellier, (Le) soldat du régiment du Perche, en 1734 ; t. 1, p. 382.

Jean Chrysostome, imita les vertus de ce maître apostolique, & dans la chaire, & sur le siége épiscopal de Cyr, où il fut placé, malgré lui, en 420. Il s'immortalisa par son zèle & ses écrits, & termina saintement ses jours, vers l'an 456; t. 1, p. 472.

Théodoric, roi des Ostrogoths, maître de toute l'Italie, affermit ses conquêtes; poliça ses Etats; fut, pendant trente-sept ans, le pere des Italiens & des Goths, bienfaiteur impartial des uns & des autres, & également cher aux deux nations. Mais il vécut trop pour sa gloire. L'âge, les infirmités le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profiterent de ces dispositions pour perdre les deux plus respectables personnages qu'il y eût alors dans l'Empire, Symmaque, & Boëce, son gendre. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Théodoric ne survécut pas long-tems à ce double homicide. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'étoit celle de Symmaque qui le menaçoit; &, se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, & rendit l'ame, le 30 Août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer; t. 1, p. 585; --- t. 2, p. 53.

Théodose, surnommé *le Grand*, que ses vertus firent placer sur le thrône des Césars, en 379, qui releva la gloire des armes Romaines, par ses victoires sur les Barbares, & qui mourut comblé de gloire, de mérite & de vertus, le 17 Janvier 395. Il étoit âgé de cinquante ans, & en avoit régné seize; t. 1, p. 2-23-304-406-452-477-518-732; --- t. 2, p. 182-218-352-408-526.

Théodose II, le Jeune, succéda sur le thrône impérial à son pere Arcadius, le 1er Mai 408. Pulchérie, sa sœur, gouverna sous son nom. Il mourut, sans laisser de postérité, le 28 Juillet 450, à quarante-neuf ans; t. 1, p. 305-307-485; -- t. 2, p. 120-202-256.

Théodose, chef d'une nombreuse compagnie de se-

Fin de la Table des Personnages.

ERRATA.

TOME I.

PAGE 9, ligne 19, Augufte, *lifez* Augure.

Page 49, ligne 19, Ce même Prince, *lifez*, 43. Agéfilas II, roi de Lacédémone.

A l'alinéa fuivant, ôtez le numéro 43, *cet article étant la fuite du précédent.*

Par la même raifon, retranchez, ligne 6, *de ce même alinéa, ces mots*, roi de Lacédémone.

Page 305, ligne 22, ne fut fource, *lifez* ne fut une fource.

Page 310, ligne 31, derniers, *lifez* dernieres.

Page 426, ligne 35, Démoclès, *lifez* Damoclès.

Page 634, ligne 33, *après ces mots*, (confeffeur de Henri IV) *ajoûtez* toi qui.

Page 636, ligne 6, cruelle foi, *lifez* quelle foi.

Ibid. ligne 7, cruelle alliance, *lifez* quelle alliance.

TOME II.

Page 310, ligne 14, Darius Ochus, *lifez* Darius, fils d'Hyftafpes.

Page 382, ligne 7, Manufius, *lifez* Manilius.

